This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

VOYAGE

A LA MER ROUGE,

SUR LES COTES DE L'ARABIE,

EN EGYPTE, ET DANS LES DÉSERTS DE LA THÉBAIDE;

Suivi d'un autre, de Venise à Bassorah par Latiqué, Alep, les déserts, etc. dans les années 1780 et 1781.

PAR M. EYLES YRWIN.

Traduit sur la troisième édition angloise, par M. PARRAUD.

Avec deux cartes géographiques.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BRIAND, Libraire, Quai des Augustins, No. 50.

1792.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
7051
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1915
R L

AVIS
DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont nous offrons au Public la traduction, eſt remarquable ſur-tout par une *ſuite* d'aventures, ou plutôt de malheurs & de vexations, que l'Auteur & ſes compagnons éprouverent dans des contrées vantées par pluſieurs voyageurs pour l'hoſpitalité de ſes habitans. Qu'on ſe repréſente trois ou quatre Européens, dans un climat brûlant, au milieu de vaſtes déſerts de ſables mouvans, où l'œil n'apperçoit que des plaines immenſes & arides, & des montagnes pelées, où il n'eſt jamais réjoui par le doux ſpectacle de la nature animée; où la faim, la ſoif, la langueur, l'inquiétude, la crainte d'être à tout moment

attaqués, pillés, maſſacrés par les hordes errantes & à demi ſauvages de ces inhoſpitables déſerts, viennent tour à tour ou enſemble les accabler ; qu'on ſe les repréſente encore en proie à la rapacité des Arabes des villes, plus civiliſés, mais non moins avides, qui les croient poſſeſſeurs de grands tréſors, & l'on aura une foible idée de ce que notre Auteur & ſes compagnons eurent à ſouffrir.

Il eſt vrai qu'ils rencontrerent quelques hommes de bien, comme il en eſt dans tous les pays. Le grand chef des Arabes, entr'autres, leur donna des preuves de déſintéreſſement, d'équité & de bonté étonnantes au milieu de la corruption de ſes ſujets, & qu'on voit même rarement parmi les nations les plus policées. Le portrait qu'il fait de ce prince eſt digne de figurer à côté de celui des Titus, des

Marc-Aurele, & de tous ceux qui ont honoré le genre humain par leurs vertus. Les femmes ſur-tout leur donnerent ſouvent des témoignages de cette ſenſibilité, de cette tendre compaſſion qui ſont le caractere diſtinctif de leur ſexe, dont il ne ſe dépouille jamais dans quelque contrée ſauvage qu'il ſoit relégué.

C'eſt ainſi que par-tout on voit un mélange de bien & de mal, qui fournit à l'homme ſage d'utiles & ſalutaires réflexions dans la pénible carriere qu'il a à parcourir ici bas.

Mais n'anticipons pas ſur toutes ces choſes, décrites aſſez en détail par l'Auteur, détail qui nous a paru néceſſaire pour peindre au naturel le caractere & les mœurs de ces peuples, dégradés ſans doute

par le commerce des étrangers & par l'influence funeſte du deſpotiſme.

Le ſuccès qu'a eu en Angleterre l'Ouvrage de M. Irwin, qui en moins de quatre ans eſt à la troiſieme édition, nous fait eſpérer que nos compatriotes l'accueilleront avec plaiſir, quoique le goût du moment ſemble être généralement tourné vers les brochures éphémeres & les ouvrages de politique.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

UN Auteur cherche ordinairement dans une préface à ſe concilier les ſuffrages du public, ou du moins à s'aſſurer de ſon indulgence. Mais ni l'un ni l'autre de ces motifs ne m'engage à abuſer de ſes *loiſirs*. Je dois plutôt m'attendre à la cenſure, non pour avoir publié cet Ouvrage, mais pour l'avoir publié trop tôt, vu le peu de temps qui m'a *été accordé* pour le tranſcrire, le corriger & le terminer, au milieu de pluſieurs autres occupations importantes. Je dis accordé, car mon devoir m'appelle dans un pays lointain, pour former d'autres engagemens, pour payer d'autres dettes que celles que le deſir de plaire ou l'amour de la renommée pourroient exiger de moi.

Dans la deſcription que je donne de pays peu fréquentés, & de peuples peu connus, il s'eſt peut-être gliſſé quelques erreurs; elles doivent être attribuées à de faux renſeignemens recueillis ſur les lieux, ou à ma propre faute, ayant ſouvent

confié au papier mes idées dans les momens de péril & d'agitation. On trouvera peut-être auſſi des répétitions, & quelquefois de légeres contradictions avec ce qui précede. Cependant malgré tous ces défauts, j'eſpere que l'impartialité qui a dirigé ma plume, & l'objet que j'ai eu en vue, qui n'eſt autre que l'inſtruction & l'amuſement du public, m'obtiendront grace auprès du lecteur équitable.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter: Si la vérité ne plaît que ſous un habillement aimable, ſi les deſcriptions les plus juſtes perdent de leur mérite par un ſtyle peu élégant, je ne puis m'empêcher de craindre en paroiſſant devant le tribunal du public.

VOYAGE

VOYAGE

A LA MER ROUGE,

SUR LES COTES DE L'ARABIE,

DE L'ÉGYPTE, ET A TRAVERS LES DÉSERTS DE LA THÉBAÏDE, EN 1777.

LETTRE PREMIERE.

MADAME,

Si la bonne volonté donnoit le talent, ſi les efforts de l'imagination ſecondoient les deſirs du cœur, je ſerois moins embarraſſé à remplir la tâche que vous m'avez impoſée. Mais les mers que j'ai parcourues, & les ſables ſur leſquels j'ai erré, me paroiſſent maintenant moins dange-

reux que l'entrepriſe dans laquelle je vais m'engager pour vous plaire. Une fois lancé dans le monde littéraire, que n'a point à craindre un pauvre Auteur des écueils du ridicule, & du ſoffle empeſté de l'envie ? Cependant de même que la médiocrité de mon équipage m'a mis dans mes voyages à l'abri des inſultes des Arabes errans, de même j'eſpere que la modeſtie de mes prétentions pourra me ſervir de paſſe-port dans les ſentiers dangereux de la critique. A tout événement, je me croirai heureux d'avoir rempli vos vues en rédigeant cet ouvrage, fondé ſur la vérité, & dicté par l'amitié.

Les détails de notre trajet de *Madras* à *Mokha* ſur le ſénaut l'*Aventure*, commandé par le capitaine *Bacon*, ſont, comme preſque tous les voyages de mer, trop triviaux pour être intéreſſans, & trop monotones pour fournir à l'amuſement. Depuis que les fables des anciens ont été reléguées dans le pays des chimères, un voyageur moderne trouve difficilement à diverſifier ou à embellir ſon journal : Neptune a ceſſé d'exercer ſon empire ſur ſes ondes, & Amphitrite ne ſe promène plus ſur le vaſte ſein des mers, aſſiſe ſur un char de corail traîné par des Nymphes marines, & entouré d'un chœur de Néréïdes. Ainſi les tempêtes n'ont plus cette

majeſté que leur donnoit autrefois la Divinité ; & nos calmes ſont réellement profonds, depuis qu'ils ſont privés de la préſence d'une auſſi charmante Déeſſe. Je voudrois ſavoir ſi les voyages d'Enée, dépouillés de ces ornemens que leur donnoit la fiction, ne ſeroient pas auſſi inſipides que ceux qui ont été publiés par nos voyageurs modernes, qui ont viſité des peuples bien plus étranges, & des mers bien plus éloignées qu'Enée, & rencontré des détroits beaucoup plus dangereux que ceux de Scylla & de Charybde.

Il n'y eut rien de remarquable dans notre paſſage à *Mokha*, que la longueur de la navigation. Nous mîmes plus de huit ſemaines pour une traverſée qui ſe fait ſouvent en trois. La ſaiſon étant fort avancée, nous craignions des retardements, mais non pas au point que nous les éprouvâmes. Pluſieurs fois nous déſeſpérions de pouvoir gagner *Suez* par mer. Nous étions néanmoins réſolus, mes compagnons de voyage & moi, de pourſuivre notre route par terre, ſi notre bâtiment touchoit dans quelque port de la Mer Rouge. Mais la vue de la terre nous fit renoncer à ce projet.

Nous naviguions depuis quarante-deux jours dans le vaſte océan qui ſépare l'Inde de l'A-

frique, lorſque le 31 de mars nous vîmes indiſtinctement l'iſle de *Socotara*, qui eſt environ à 35 lieues du continent. Le 2 d'avril nous découvrîmes le cap *Guaudafry*, qui eſt une langue de terre extrêmement montagneuſe & eſcarpée. De-là nous portâmes ſur les côtes de l'Arabie, & nous fûmes pouſſés par un courant d'eſt dans l'océan, de maniere que nous n'atteignîmes que le 6 le cap *Aden*. On y voit encore les ruines d'un fort conſtruit par les Portugais, monument humiliant de leur ancienne ſupériorité dans cette partie du monde. Le 9 nous entrâmes dans le détroit de *Babelmandeb* (1), avec un bon vent, qui, joint à un fort courant, nous mit dedans en un quart-d'heure. La mer eſt fort mauvaiſe dans ce détroit. Les bâtiments peuvent paſſer à l'oueſt de l'iſle *Perim*, mais ce n'eſt pas ſans danger. Le vent augmenta à un tel point que nous fûmes forcés de courir ſur la terre à midi, dans une

(1) Dans *Ramuſio* il eſt appelé *Babel*, nom compoſé des deux premiers mots de Bab al Man dub, c'eſt-à-dire, la-porte des larmes, nom qu'on a donné à l'entrée de la Mer Rouge, ou Golphe Arabique, parce qu'elle étoit regardée comme ſi dangereuſe par les anciens Arabes, que toutes les fois que quelqu'un de leurs parens devoient la paſſer, ils les pleuroient comme s'ils étoient morts.

baie à moitié chemin entre le détroit & *Mokha*. Nous nous crûmes fort heureux de gagner cette baie, & nous y trouvâmes un abri contre la tempête. Le 10, à la pointe du jour, le vent s'abattit un peu ; nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route pour *Mokha*. Le vent étoit encore fort, mais favorable, & à deux heures d'après midi nous jetâmes l'ancre dans la rade de cette ville, mais nous fûmes obligés d'attendre que le vent baissât avant de descendre à terre. Le mois d'avril étoit avancé ; cependant nous débarquâmes le même soir, bien persuadés que nous arriverions facilement à *Suez* à bord de l'*Aventure*. Nous ne voyions la chose que du plus beau côté ; car les difficultés & les dangers d'une route de 11 à 1200 milles par terre, le long d'une côte inculte & barbare, ne pouvoit pas nous offrir une perspective agréable.

Mokha, ancienne capitale de l'Arabie heureuse, est située sur un sol sablonneux, à environ 22 lieues du détroit de *Babelmandeb*, & à 13°. 15′ de latitude nord. Cette ville est fort ancienne, & l'aspect en est très-beau, vue de la mer : mais de près, cette beauté ne se soutient point. Semblable à ces personnes qui, sous un bel extérieur, cachent souvent de grandes difformités, ses bâtimens, quant à l'intérieur, ne ré-

pondent pas à ce qu'ils promettent extérieurement. En jetant les yeux sur le désert qui l'entoure de toute part, un étranger doit être surpris de l'abondance qu'il voit régner dans les marchés. Il n'y a point d'autre arbre fruitier que des dattiers, ni aucune espèce de pâturage pour nourrir le bétail qu'on y expose tous les jours en vente. Mais on cesse d'être étonné quand on connoît la simplicité des mœurs Arabes. Dans un pays où les habitans se contentent de la nourriture la plus grossière que leur offre la contrée, il n'est pas surprenant que le peu d'Européens qui le visitent s'y procurent aisément les viandes les plus délicates. Et en effet, lorsqu'on sait que les moutons qu'on y vend, viennent tous de la côte d'*Abyssinie* vis-à-vis, & les plus simples végétaux, de quinze mille au moins de *Mokha*, on se perdroit en conjectures sur une pareille abondance, si l'on n'avoit le mot de l'énigme.

Mokha est sous l'autorité d'un Gouverneur; car l'*Imâm* (1), qui réunit les fonctions de

(1) Le mot *Imâm* signifie Chef. Le Roi de l'Yemen prend le titre d'Imâm par excellence, qualité très-distinguée dans le Mahométisme, que les premiers Califes ont portée, & qui les constituoit Chefs &

Grand-Prêtre à celles de Roi de l'Arabie heureuſe, fait ſa réſidence à *Sennaa*, ville à environ dix journées de marche de *Mockha*, ſituée dans une de ces vallées délicieuſes, fréquentes dans ce pays montagneux. Les Turcs ont perdu la puiſſance qu'ils avoient autrefois dans ce royaume (1). Ils paroiſſent à préſent ſe contenter de recevoir les mêmes droits qu'ils perçoivent ſur les autres provinces de l'Arabie, ſans prétendre y exercer un pouvoir arbitraire, comme dans les diſtricts plus à portée de leurs armes. L'*Imâm* y jouit d'un privilege que la coutume a rendu familier aux ſujets d'un état deſpotique, quelque oppreſſif qu'il puiſſe paroître aux Européens: c'eſt le droit inconteſtable de propriété qu'il a ſur tous les chevaux. De

---

Pontifes ſouverains de la Religion Muſulmane. *Note du Traducteur.*

(1) Les Turcs, commandés par Soliman Pacha, conquirent l'Yemen en 1538, ſous le regne de Soliman I. Ce Royaume s'étant ſoulevé en 1569, ſous le regne de Soliman II, ils le prirent de nouveau, mais ils ne le garderent pas long-temps, & en furent chaſſés entiérement, vers l'an 1630. Voyez l'*Hiſtoire de l'Empire Ottoman* par Cantimir, t. I, p. 204, & t. II, p. 5 *in*-4°. *Deſcription de l'Arabie* par Niebuhr, t. II, p. 13 & 14, édit. de Paris. N. D. T.

ſorte que ſi un étranger veut en avoir quelqu'un, peu importe à qui il appartienne, pourvu qu'il en paye le prix, que le Gouverneur peut fixer au nom de ſon maître : mais le poſſeſſeur eſt rarement expoſé au déplaiſir de partager ſa propriété ; la valeur de l'animal, quelque beau qu'il puiſſe être, étant ſouvent fort au-deſſous du prix qu'on en demande.

Les Arabes font conſiſter leur plus grand plaiſir & leur principale gloire dans leurs chevaux. Engraiſſés à un point qui les rend plus propres pour une vaine parade que pour l'uſage, ces animaux reſtent dans les écuries, ou bien ſont attachés à la porte de leurs maîtres, d'un jour du ſabbat à l'autre. Mais ce jour-là, ils ſont parés de riches & lourds ornemens, avec leſquels ils parcourent les rues depuis le matin juſqu'à la nuit ; & c'eſt alors ſeulement qu'on leur fait faire quelque exercice. Le haras du Gouverneur, qui conſiſte en un certain nombre de chevaux de choix, eſt principalement ſitué dans la place qui eſt devant ſa maiſon ; les chevaux y ſont de deux à deux par eſcadrons, & au mot de commandement, les cavaliers partent au galop, & à meſure qu'ils paſſent à côté l'un de l'autre, ils cherchent mutuellement à ſe donner des coups de lance & à les éviter, ce

qu'ils ſont avec la plus grande dextérité. C'eſt là l'exercice militaire des Arabes.

Deſcendus à terre, nous allâmes faire une viſite au Gouverneur : c'étoit un homme âgé, d'un air grave, maigre, & ſale ſur ſes habits. Mais avec cet extérieur qui ne prévenoit guere en ſa faveur, il étoit honnête, intelligent, & beaucoup plus curieux à s'informer des mœurs & des connoiſſances des Européens, que ſes compatriotes ; ce qu'on appercevoit aiſément aux meubles de ſa ſalle d'audience, qui étoit ornée d'une pendule, d'un thermomètre françois, & d'un quartier anglois. Il nous reçut fort poliment ; car il aime ſingulièrement la nation Angloiſe, dont il admire le génie & l'eſprit ; comme nous l'apprîmes de notre Réſident ici, qui nous communiqua en même-temps une anecdote de la vie de ce Gouverneur, qui n'eſt pas indigne d'être rapportée, parce que non-ſeulement elle met en évidence le caractere intriguant des Arabes, mais encore montre avec avantage celui d'un homme auquel notre Nation doit beaucoup.

Sous le regne du pere du Roi actuel de *Senaa*, cet homme étoit le viſir & le favori du Prince. Son adminiſtration étoit ſi généralement approuvée, & le vieux Roi le regardoit comme ſi néceſſaire au bonheur de l'état, qu'en mourant

il le recommanda à ſon fils dans les termes les plus preſſans. Celui-ci fut ſenſiblement touché des ordres que lui donnoit ſon pere dans un moment ſi ſolemnel, & lui promit de ſuivre en tous points les avis & les conſeils du viſir ; c'eſt ce qu'il fit durant les premieres années de ſon regne.

Pendant cet intervalle, le jeune monarque avoit contracté des liaiſons inconſidérées avec quelques courtiſans de ſon âge, qui avoient les mêmes inclinations. Quoique cela ne portât point coup directement à l'autorité du viſir en matieres de gouvernement, ce miniſtre néanmoins, qui avoit de la pénétration, comprit qu'il ſe verroit tôt ou tard négligé & diſgracié. Pour prévenir donc l'exécution d'une choſe qu'il regardoit comme inévitable, s'il reſtoit en place, il forma ſagement la réſolution de ſe retirer de la cour. Ayant pris ce parti, inſpiré par la plus ſaine philoſophie (1), il attendit la premiere occaſion

(1) Dites plutôt la plus aveugle. L'homme de bien doit toujours reſter où l'a placé la Providence, & où, s'il ne peut pas toujours faire tout le bien qu'il veut, il peut au moins empêcher de grands maux : qu'il agiſſe toujours ſelon ſa conſcience, & qu'il attende qu'on vienne lui ôter les moyens de ſervir ſes ſemblables : qu'alors il ſe retire, & ſe conſole, voilà la ſaine philoſophie. *Note du Traducteur.*

qui s'offriroit pour le mettre en exécution.

Un jour qu'il étoit ſeul avec le Roi, il prit la liberté de lui parler de la longueur de ſes ſervices & du poids des années qui commençoit à ſe faire ſentir. Il toucha modeſtement ſon affection reconnue & ſon zèle pour l'honneur de ſon Souverain ; & il demanda ſon indulgence pour la priere qu'il alloit lui faire ; c'étoit de vouloir bien lui permettre de réſigner ſa place à quelqu'un dont les forces & la ſanté ſeroient plus vigoureuſes, & qui fût capable de traiter les affaires importantes, auxquelles il avoit été ſi long-temps employé. Pour mieux cacher ſon deſſein, il prétexta avoir envie de voir *Mokha*, où il ſe propoſoit de reſter juſqu'à ce que ſon nom fût oublié, & que le temps eût appaiſé les clameurs d'une faction, inévitables même dans la meilleure adminiſtration. Ce ne fut pas ſans peine que le Roi accéda à ſa demande. Il avoit beaucoup d'eſtime & de reſpect pour le miniſtre, & il ne paroiſſoit pas diſpoſé à ſe paſſer de ſes ſervices, quoique celui-ci lui eût habilement propoſé pour ſucceſſeur un de ſes plus chers favoris. Cependant ſa réſiſtance ne fut pas longue. Son orgueil ſe trouva humilié d'inſiſter à retenir un ſujet, & il ſe hâta de revêtir le favori déſigné de la dignité de Viſir.

Mais le miniſtre ne ſongeoit guere aux ſuites de ſa démiſſion : il ne prévoyoit point que ſon ſucceſſeur profiteroit du déſir qu'il avoit témoigné de voir *Mokha*, pour le charger de nouveau des ſoins d'un gouvernement où ſon pouvoir ſeroit moindre, quoique ſa dignité parut plus grande qu'auparavant. Car dès que le nouveau Viſir fut en place, il réſolut d'éloigner pour toujours un homme auſſi vertueux, qui auroit les yeux ſur ſon adminiſtration. Le fer & le poiſon lui parurent des voies trop dangereuſes pour parvenir à ſes fins. Il eut recours à un moyen qui lui réuſſit parfaitement, & qui, en fermant les yeux à ſon maître, & en en impoſant au peuple par une apparence de juſtice, doit être regardé comme un coup de politique le plus rafiné.

Feignant donc le plus grand zèle pour les intérêts du Roi, il lui repréſenta les murmures qui pourroient s'élever contre lui, s'il ſouffroit qu'un vieux ſerviteur de ſon pere, & qui de plus avoit été à lui-même ſon guide dans ſa jeuneſſe, allât viſiter *Mokha* ſans être revêtu d'un caractere public. Il lui inſinua en même-temps qu'il ſe préſentoit une belle occaſion de récompenſer ſes ſervices, en lui donnant le gouvernement de cette ville. Il étoit impoſſible de

ſoupçonner la perfidie cachée ſous cet avis, & il n'eſt pas étonnant que le Roi y adhérât ſans difficulté. En conſéquence le jour même la commiſſion de gouverneur fut expédiée à *Mokha*, & le vieux ex-miniſtre eut le déplaiſir de la trouver à ſon arrivée dans cette ville : mais il ſentit bien d'où venoit le coup, il pénétra aiſément l'intention de ſon ſucceſſeur, qui jugeant des autres par lui-même, avoit cru ce moyen néceſſaire pour le détacher de la cour, & de ſes faveurs. Les peines que ce Gouverneur éprouve ſont incroyables ; mais plutôt que de troubler la paix de ſon maître par ſes plaintes, il aime mieux ſupporter avec patience les fatigues & les déſagrémens de ſa place, quoique contraire à ſon inclination ; & il eſt content de vivre dans un exil volontaire, loin des lieux où il a pris naiſſance, aſſuré de l'affection du peuple, & de l'eſtime du Roi. Un Roi qui croit avoir récompenſé un ſujet fidele, tandis qu'il n'a fait que ſervir la méchanceté de ſon miniſtre, quelle leçon pour les Souverains des nations plus éclairées, qui doivent avec raiſon ſe défier des intrigues des hommes fourbes, en voyant les rafinemens de parti regner dans les vues étroites des politiques Arabes !

Les femmes en Arabie ſont plus étroitement renfermées que celles de la même religion dans l'Inde. Les femmes de diſtinction reſtent toujours dans leurs appartemens, & ne ſortent jamais que pour accompagner leurs maris lorſqu'ils vont faire quelque tournée dans les vallées. Ce n'eſt qu'à la faveur des ombres de la nuit, & revêtues d'un voile qui les couvre de la tête aux pieds, qu'il leur eſt permis de faire ces courſes, & c'eſt toujours à cheval. Mais encore elles ne jouiſſent pas ſouvent de cette innocente récréation. Les Arabes civiliſés ſont, de tous les peuples, les moins portés au mouvement, & l'on peut croire que les femmes qui ſont nées à *Mokha*, meurent ſouvent ſans être ſorties hors des murailles de la ville: tel eſt le lot de la naiſſance & de la grandeur, même dans les contrées lointaines de l'Arabie. Pourquoi donc ſerions-nous ſurpris des chagrins qui troublent les jours des courtiſans d'un puiſſant empire? Si la beauté eſt condamnée à la ſolitude dans ces pays peu civiliſés, la liberté qui lui eſt accordée dans les contrées plus policées n'eſt-elle pas trop ſouvent la ſource des calamités plus grièves que la retraite, & de perſécutions plus inſupportables que les ordres d'un maître

impérieux ? Je ne doute point (1) que pluſieurs beautés qui brillent dans les cercles de S. James, ne préféraſſent l'avantage d'être reſtées dans l'obſcurité, & ne vouluſſent de bon cœur conſerver les reſtes de leur réputation au milieu de quelque harem (2) Arabe.

Celles d'une condition inférieure ne ſont pas ſi étroitement renfermées. Quoi qu'il n'y ait pas des bains publics où les femmes s'aſſemblent comme en Turquie, elles ont la liberté de viſiter

---

(1) Je crois qu'on pourroit fort bien en douter, n'en déplaiſe à notre Auteur : d'abord *on ne peut déſirer ce qu'on ne connoît pas ; de plus*, l'amour de la liberté étant naturel à tout être raiſonnable, quelle eſt la femme qui voudroit de gaieté de cœur y renoncer, pour une prétendue tranquillité, pour un chimérique repos ? Beau ſexe, qui êtes deſtiné à adoucir, à humaniſer l'homme, ſoyez toujours ſa compagne libre & fidelle, montrez-vous toujours avec le ſourire ingénu de la candeur & de l'innocence, conſervez vos mœurs pures, & n'oubliez jamais que le bonheur ne peut exiſter que là où regnent les bonnes mœurs, les vertus & la liberté. Plaignez vos triſtes compagnes que les barbares Orientaux releguent & entaſſent dans leurs infames harems. Les malheureux ! ils ne connoiſſent pas les délices de l'amour conjugal. *Note du Traducteur.*

(2) Ce mot ſignifie *ſanctuaire* : c'eſt l'appartement des femmes. *Note du Traducteur.*

leurs voisines lorsque l'obscurité de la nuit les met à l'abri d'être remarquées : car le voile épais sous lequel leur tête est comme ensevelie, empêche absolument de distinguer leurs traits. Nous en rencontrâmes plusieurs dans les rues, & nous conçûmes une idée favorable de leur figure, d'après les belles proportions de leur visage.

L'incontinence est regardée comme beaucoup plus criminelle chez les filles que chez les femmes mariées. Quoique l'adultere soit rigoureusement puni, la séduction d'une vierge l'est encore davantage. En cela leurs loix different de celles de plusieurs royaumes plus policés, où ce dernier délit, non-seulement n'est point puni, mais encore est regardé comme une chose légere. Sur cet article le législateur Arabe est fort au-dessus de la police si vantée des états Européens. C'est à cette justice que ces peuples doivent l'horreur qu'ils ont pour la séduction de l'innocence. Il étoit persuadé que le complice d'une femme qui s'abandonne à lui doit être puni avec moins de rigueur, que le corrupteur d'une fille simple & sans expérience. Jusqu'à quel point cette observation peut être juste, c'est ce que je soumets avec plaisir à la décision d'une femme qui, comme vous, Madame, sait avec autant d'indulgence que de charité, distinguer

les

es folies des vices de ſon ſexe, & les erreurs de l'inexpérience, des impulſions d'une inclination dépravée.

Nous fûmes ſurpris du grand nombre de Chrétiens renégats que nous trouvâmes réſidens à *Mokha*. Ce n'eſt pas l'apoſtaſie de ces hommes, qui peut-être n'avoient aucun ſentiment de religion avant d'embraſſer le Mahométiſme, qui excitoit notre étonnement, mais le motif de leur apoſtaſie; nous ne concevions pas ce qu'ils pouvoient gagner au change. Réduits à un état de vie miſérable, mépriſés par les naturels du pays, nous aurions été tentés de croire que leur apoſtaſie eſt purement l'effet du déſeſpoir, & qu'il n'y a que des hommes échappés au glaive de la juſtice, qui cherchent leur ſûreté à ce prix, ſi l'exemple d'un prêtre grec ne nous avoit fait changer d'opinion. Il s'appeloit *Ananias*, & je me ſouvenois d'en avoir entendu parler dans le *Bengale* comme d'un homme d'une piété exemplaire. Néanmoins, à l'âge de ſoixante & dix ans, il abjura le Chriſtianiſme pendant un pélerinage qu'il fit au Mont Sinaï. Il fut circoncis, & reçu dans l'égliſe Mahométane; &, pour couronner cette étrange démarche, il fut promené dans la ville pendant trois jours, ſelon la coutume, monté ſur un âne, pour recevoir les aumômes des fideles,

auxquelles a droit tout nouveau converti à la religion de Mahomet. Ceci arriva pendant le court séjour que nous fîmes à *Mokha* ; & c'eſt un des plus grands exemples de la foibleſſe de la nature humaine qui ſoient venus à ma connoiſſance.

La nation Angloiſe eſt la ſeule qui ait un Réſident dans cette ville, mais ce n'eſt que depuis peu de temps. La compagnie des Indes Orientales y envoyoit autrefois un vaiſſeau tous les ans pour charger du café ; mais aujourd'hui cette denrée eſt tranſportée ſur des bâtimens du pays à *Bombay*, d'où elle eſt portée en Europe par nos vaiſſeaux. Au moyen de cet arrangement la Compagnie évite de grands frais, qui ſont encore aſſez conſidérables par les appointemens des ſubrécargues, & par les droits de port, objets qui diminuent déjà beaucoup le gain qu'elle peut faire ſur le café. On ne pouvoit pas imaginer de moyen plus ſûr pour nous concilier les bonnes graces des naturels du pays, que celui d'établir un Réſident parmi eux. J'ajoute, & je me fais un plaiſir de l'avouer, que le choix de la perſonne qui occupe aujourd'hui ce poſte ne pouvoit être plus heureux pour remplir l'objet qu'on ſe propoſoit. Sa conduite douce & honnête ne pouvoit manquer de lui concilier

l'eſtime des habitans ; & ſon habileté reconnue lui ſuggérera ſans doute les moyens de rétablir cette branche de commerce, fort déchue, depuis quelque temps, de ſon ancien luſtre. La préſence de ce Réſident, M. *Horſeley*, à *Mokha*, n'eſt pas moins favorable aux intérêts des voyageurs qui préferent cette voie pour paſſer en Europe, à celle du cap de *Bonne-Eſpérance*. L'hoſpitalité & la politeſſe ſont toujours agréables, mais doublement au voyageur déjà fatigué d'une longue route, qui s'attend au moins à les trouver dans un pays lointain & non civiliſé.

La ville eſt ceinte d'une muraille, mais ſans canons, excepté dans une batterie du côté de la mer, où il y en a quelques-uns : aux extrêmités ſeptentrionales & méridionales elle eſt flanquée de deux tours rondes, garnies de canons pour la défenſe de la place. Je vais citer un fait arrivé il y a environ ſix à ſept ans, qui démontre clairement combien ces fortifications ſont inſuffiſantes, & juſqu'à quel point les habitans s'y confient.

Le capitaine d'un bâtiment de commerce de l'Inde étoit dans la factorerie Angloiſe, & comme il châtioit un jeune eſclave pour quelque faute qu'il avoit commiſe, celui-ci s'échappa de ſes mains, & ſe réfugia dans la maiſon d'un Arabe, où on lui perſuada de ſe faire Mahométan. Dans

ce pays il n'eſt pas permis aux Chrétiens d'avoir aucun eſclave qui profeſſe le Mahométiſme. Le jeune homme ſe prévalant de ce privilege, alloit dans la ville ſans craindre le reſſentiment de ſon maître. Un jour néanmoins qu'il ſe haſarda de paſſer devant la factorerie, il fut apperçu par le capitaine, qui frémit d'indignation à cette inſulte apparente. S'abandonnant à ſa paſſion, il fit ſaiſir le jeune homme par ſes domeſtiques, & le fit battre rudement dans la cour de la factorerie. Cette action téméraire fut bientôt divulguée dans la ville, & eut des ſuites auxquelles le capitaine ne s'attendoit pas. La factorerie n'étoit habitée, dans ce temps-là, que par les ſubrécargues & les capitaines, pendant leur court ſéjour dans la ville. Ce n'étoit pas une retraite bien ſûre, & on ne pouvoit guere s'y défendre. Une foule de peuple l'entoura ſubitement, & força aiſément les portes; mais ne trouvant point le capitaine, qu'ils ſe propoſoient d'immoler ſur le champ, ils ſe contenterent de piller ſes effets. Cependant, à la premiere alarme, le capitaine ſe retira prudemment ſur la terraſſe de la factorerie, & ce ne fut pas ſans peine qu'il gagna, par les toits des maiſons, le rivage, où ayant pris tout de ſuite un bateau il ſe rendit à ſon vaiſſeau.

Le tumulte avoit été trop ſoudain pour qu'on eût pu l'arrêter, même ſous le meilleur gouvernement ; mais on auroit pu y remédier, en faiſant ſatisfaction au capitaine ; il demanda juſtice au gouverneur, mais celui-ci n'ayant aucun égard à ſa réclamation, il porta ſes plaintes à *Bombay*, où il fut décidé qu'on pourſuivroit cette affaire. En conſéquence on dépêcha deux corvettes, qui ſe préſenterent inopinément *devant Mokha*, avec tous les appareils d'un bombardement. Le commandant de l'expédition envoya tout de ſuite un officier à terre, pour prévenir le gouverneur de l'objet de ſa miſſion. Il eſt impoſſible de concevoir la terreur des habitans à cette nouvelle. Ils déſerterent les tours, qu'ils avoient juſqu'alors regardées comme imprenables, & ils alloient même abandonner la ville, lorſque le gouverneur, perſuadé qu'il valoit mieux céder à la néceſſité, envoya au commandant les quatre mille piaſtres qu'il demandoit au nom du capitaine, & ſe crut fort heureux de garantir la ville de la deſtruction, & d'appaiſer le reſſentiment des Anglois à ſi peu de frais. Les Banians, ou marchands Indiens, établis dans cette ville, où ils font toutes les affaires du port, furent léſés dans cette occaſion. Il nous aſſurerent plus d'une fois qu'on

les obligea d'avancer les quatre mille piaſtres ; & qu'elles ne leur avoient point encore été rembourſées. Il eſt bon d'ajouter que ceci arriva avant l'adminiſtration du gouverneur actuel, dont j'ai parlé d'une maniere ſi avantageuſe.

C'eſt à ces mêmes Banians que nous devons une partie des amuſemens dont nous avons joui dans cette ville. Il y a un bois de dattiers qui s'étend depuis les fauxbourgs du côté du midi, juſqu'à quelques milles dans l'intérieur ; mais on ne voit d'ailleurs aux environs aucune trace de culture : un des principaux Banians y avoit une maiſon de campagne, à trois milles de la ville, où nous allions quelquefois nous divertir, montés ſur des ânes, la ſeule monture que nous pouvions nous procurer pour faire des courſes dans le pays. Dans une de ces petites tournées, j'eus occaſion d'obſerver un phénomène curieux du regne végétal, qui, quoique déjà décrit par les naturaliſtes, n'eſt ſûrement pas connu de tous les lecteurs. Les dattiers étoient en fleurs, & je remarquai des Arabes occupés autour des branches. Il eſt néceſſaire de greffer tous les arbres fruitiers, ſi l'on veut avoir de bons fruits ; mais la fécondation du dattier ſe fait d'une maniere différente, & reſſemble entiérement à la génération des animaux. Il y a un dattier mâle & un

autre femelle, qui ſont diſtingués par la couleur & la forme des fleurs. Le dattier mâle ne porte point de fruits ; mais il faut que chaque printemps, on cueille de ſes fleurs, dont on ente & lie au moins une ſur chaque fleur d'un dattier femelle, ſans quoi ce dernier ſeroit ſtérile comme l'autre (1) : c'eſt à quoi travailloient les

(1) Ces détails étant inſuffiſans pour donner une idée juſte de cette opération, je vais joindre ici ce qu'on trouve à ce ſujet dans le Dictionnaire d'Hiſtoire Naturelle de M. Bomare, a l'article *Dattes*. « Lorſque les Palmiers Dattiers ſont en état de porter des fleurs & des fruits, on *prend ſoin* d'en multiplier & accélérer la fécondité. Pour y réuſſir, on cueille ſur la fin de février, au ſommet de l'arbre, les ſpathes mâles remplies de fleurs fécondantes ; on retire les grappes dont les fleurs ne ſont pas encore épanouies : on partage ces grappes en petites bagueites fourchues, & on les fixe tranſverſalement ſur le milieu des grappes femelles, juſqu'à ce que les jeunes embryons aient acquis de la vigueur, étant couverts de la matiere ſéminale des petites fleurs mâles. C'eſt ainſi que la pouſſiere des étamines s'inſinue dans le fruit à l'inſtant du développement. Mais dans les pays déſerts la nature ſupplée à l'induſtrie humaine ; les zéphirs légers s'emparent des pouſſieres fécondantes du Palmier mâle, les tranſportent & en favoriſent les Palmiers femelles qui n'en ſont pas éloignés, & qui ſe trouvent ſous la direction de la courſe du zéphir. » *Note du Traducteur.*

Arabes dont j'ai parlé. Cette singuliere opération est d'autant plus remarquable qu'elle a été découverte par un peuple qui est aujourd'hui fort ignorant dans toutes les branches de la philosophie naturelle (1).

Je terminerai mes remarques sur le territoire célebre de *Mokha*, par une conjecture ingénieuse que je dois à notre Résident, concernant les côtes stériles de l'Arabie heureuse. A partir du rivage, l'intérieur du pays, dans une étendue de quinze à seize milles (2), le terrein s'éleve gra-

(1) On ne trouve pas ceci exagéré, quand on sait que les Egyptiens ont porté si loin cette branche d'agriculture, qu'ils ne plantent qu'un seul dattier mâle au milieu de plusieurs femelles. Le vent disperse les semences mâles, qui fécondent les arbres femelles, sans que les cultivateurs se donnent la peine de les enter, comme en Arabie.

(2) Un auteur déjà cité dans les notes, donne encore plus d'étendue à cette plage déserte, comme on peut le voir par le passage suivant, qui offre un coup-d'œil général sur un pays si justement célebre, mais si peu connu des Européens.

« Les montagnes font l'agrément, l'abondance & toutes les richesses du royaume d'Yemen (qui comprend la plus grande partie du pays que nous nommons *Arabie heureuse*); car tout ce qui s'étend le long de la Mer rouge n'est qu'une mauvaise plage seche & presque stérile, qui

duellement juſqu'au pied des montagnes. Là la ſcene change ſoudainement, & au lieu d'un vaſte déſert couvert de ſable, on voit un ſol verdoyant & fertile ; au lieu d'un champ aride & preſque ſans eau potable, une campagne riante, où ſerpentent mille ſources & ruiſſeaux limpides. On trouve dans ces plaines déſertes une grande quantité de coquillages, & d'autres productions de l'océan, qui ſemble avoir couvert ces lieux pendant *pluſieurs* ſiecles : cela joint à l'inclinaiſon du ſol, donne lieu de conjecturer que toute cette étendue de terre a été ſéparée de la mer par les opérations ſecretes de la nature. On ne ſauroit à la vérité recueillir aucune preuve de cet événement, chez un peuple dont les annales n'ont rien de certain, au-delà de l'époque de leur Prophete. Mais les bords perpendiculaires de la côte oppoſée d'Afrique, ſur laquelle la mer paroît avoir gagné à proportion, ajoutent un nouveau degré de probabilité à cette opinion. Il n'y a point

---

en quelques endroits a juſqu'à dix ou douze lieues de largeur, mais qui eſt bordée en revanche par ces mêmes montagnes, leſquelles, outre le café, portent beaucoup d'autres arbres, des fruits en quantité, & où ſe trouve enfin de l'eau fort ſaine, une agréable fraîcheur, & un printemps preſque continuel ». *Voyage de l'Arabie heureuſe*, par la Roque, p. 121. *Note du traducteur.*

d'étranger qui, en passant devant ces rivages arides, puisse concevoir pourquoi on a donné à cette partie de l'Arabie l'épithete d'heureuse. Mais placez-le dans ses contrées du milieu, sous ses arbres qui distillent les baumes, & dans ses vallées délicieuses, où les fruits de tous les climats chatouillent agréablement son palais, & où les parfums odorans des casias réveillent ses sens, alors il vous dira que c'est avec raison qu'elle a été honorée de ce nom par les anciens.

Le 16 avril, après avoir pris toutes nos provisions pour le voyage, nous nous rembarquâmes gaiement sur l'*Aventure*, avec un nouveau passager arrivé de l'Inde; nous mîmes à la voile, & nous fîmes route pour le port de *Suez*. Pendant quelques jours nous eûmes un vent favorable, & un beau temps; mais le vent tourna subitement au nord; & souffla contre nous avec une grande violence: la lune étoit pleine, & nous devions nous attendre qu'il ne cesseroit pas si-tôt. Dans les mers étroites, les vagues sont bientôt soulevées: nous fûmes si tourmentés, par l'agitation continuelle du vaisseau, que quelques-uns des passagers furent réduits à garder leurs cabanes. Quant à moi, j'eus le bonheur de n'éprouver aucune incommodité pendant notre

long trajet, excepté un mal de tête qui dura quatre jours, mais qui eſt chez moi preſque habituel. Enfin le vent ſe calma, & ranima notre eſpérance. Nous étions alors à la latitude de *Gedda*, & quoique le vent fût toujours contraire, nous faiſions tous nos efforts pour nous approcher de *Suez*. Le plus que nous pouvions faire par jour étoit dix à douze milles. Nous ne pouvions pas courir plus de trente milles par bordée; nous portions donc ſur la terre juſqu'au coucher du ſoleil, alors nous virions de bord, & nous mettions le cap ſur le côté oppoſé juſqu'à *la pointe* du jour.

Nous étions parvenus, en louvoyant de cette manière, juſqu'au 24°. degré de latitude nord; & nous n'étions plus qu'à 150 lieues de *Suez*, lorſque l'après-midi du 6 mai, nous découvrîmes des briſans à l'avent du vaiſſeau. Nous avions le cap au nord-eſt, & le capitaine, d'après ſon journal, ſe croyoit à mi-canal. On peut donc juger combien nous dûmes être alarmés à cette vue; car ce ne pouvoit être qu'un courant violent de l'eſt, qui nous avoit pouſſés au milieu des rochers & des baſſes dont cette partie de la côte de l'Arabie eſt hériſſée. Nos craintes n'étoient point ſans fondement. Le temps avoit été

ſi brumeux pendant tout le jour ; qu'à peine pouvions nous voir à deux lieues de diſtance. Malgré cette alarme, nous gouvernions avec ſécurité au large, lorſque le ſoleil couchant nous découvrit le danger que nous courions. Le ciel s'éclaircit un moment, & offrit à notre vue une rangée de rochers & de baſſes tout près de nous, & ſur leſquels, dans moins d'un quart d'heure, nous nous ſerions immanquablement briſés, ſi la providence ne fût venue à notre ſecours, en nous donnant le moyen de voir le péril. Les plus expérimentés d'entre nous pâlirent à la vue de ces écueils. Au nord & à l'oueſt du vaiſſeau nous avions des briſans, & à l'eſt une côte inconnue. Heureuſement le vent favoriſant la ſeule route ſûre qui nous reſtoit à prendre, nous virâmes vent arriere, nous mîmes le cap au ſud, & nous envoyâmes la chaloupe & le canot un mille en avant pour nous diriger. Nous allâmes de cette maniere juſqu'à minuit, que la chaloupe tira un coup de fuſil en ſigne de détreſſe. Nous braſſâmes les voiles ſur le mât, & la chaloupe vint nous informer qu'on entendoit le reſſac briſer à peu de diſtance, & qu'il n'y avoit point de fond à cinquante braſſes. Le danger étoit preſſant : nous étions expoſés à voir

briſer le vaiſſeau en continuant de naviguer, & il n'y avoit pas apparence de trouver d'ancrage ſur cette côte.

Dans cette extrémité nous mînes le cap à terre. Le vent étoit modéré, & nous fîmes tous nos efforts pour nous tirer des périls qui nous environnoient : les alarmes étoient fréquentes. Notre ſituation étoit ſi déſeſpérée, que vers les deux heures du matin je me retirai dans ma cabane ; là je pris le peu d'argent & d'effets que je pouvois porter ſur moi ſans me gêner ; je chargeai mes piſtolets ; je tirai de ma malle un paquet important que je mis dans ma poche ; & j'attendis l'événement. Nous n'avions que la chaloupe & le canot pour nous ſauver, en cas que le vaiſſeau ſe briſât contre les rochers. C'eſt ce qui nous avoit été confirmé par le capitaine & les officiers du ſénaut l'*Aurore*, qui avoient fait naufrage ſur cette partie de la côte, cinq à ſix mois avant notre arrivée. Nous les avions trouvés à *Mokha* à leur retour dans l'Inde, & ils nous avoient informés des particularités de leur déſaſtre, qui redoublerent nos craintes dans ces momens de criſe. L'*Aurore* faiſoit route pour *Suez*, comme nous, & un moment avant le point du jour, elle donna contre un rocher à fleur-d'eau, dont rien n'annonçoit l'exiſtence. Par la violence du vent

& leur donna généreuſement de l'argent & des vivres pour aller à *Gedda*, où ils étoient ſûrs de trouver quelque vaiſſeau Anglois. De plus le commerce qui ſe faiſoit entre les Anglois & les habitans de *Gedda*, qui, auſſi bien qu'*Yambo*, eſt ſoumiſe au chérif de la *Meke*, écartoit tous les ſoupçons qui auroient pu s'élever contre la bonne-foi de ces peuples. Nous ſavions qu'il y avoit alors pluſieurs vaiſſeaux Anglois à *Gedda*. Nous avions débarqué à *Mokha* une ſomme d'argent conſidérable, qui étoit un préſent du Nabab du Carnate au temple de la *Meke*; enfin nous ne doutions pas que nous ne fuſſions bien reçus dans une ville qui eſt dans le voiſinage de la *Meke*, lieu de la naiſſance du Prophete. Mais combien eſt bornée l'intelligence de l'homme! A quoi lui ſervent ſa ſagacité ſi vantée, ſes connoiſſances, ſa vaine ſécurité? L'expérience lui prouve tous les jours qu'il ſe trompe ſouvent dans ſes jugemens ſur les choſes qui lui paroiſſoient d'abord les plus évidentes.

Je me ſuis un peu étendu ſur les motifs de confiance que nous avions en ces peuples, parce qu'il ne manque pas de gens aſſez méchans & ſots, pour condamner les démarches de leurs ſemblables qui ont eu des ſuites funeſtes. Il eſt bien ſûr que le capitaine auroit mérité d'être

cenſuré

cenſuré s'il eût conduit ſon vaiſſeau dans quelque port barbare, & les paſſagers d'être taxés de témérité, s'ils ſe fuſſent abandonnés à la bonne foi d'une tribu ſauvage, qui n'auroit pas connu les devoirs de l'humanité, ni les loix de la vie civile. Mais ce n'étoit point notre cas. Ainſi, tandis que les cœurs généreux plaideront notre cauſe, & pardonneront à la fragilité de notre nature, les autres ſeront privés du plaiſir de nous condamner. Engagés dans un labyrinthe de bancs de ſable & de rochers, ſans aucune carte correcte pour nous diriger, n'ayant perſonne à bord qui connût ces côtes, il ne nous reſtoit d'autre parti à *prendre que* d'entrer dans un port qui ſembloit ouvrir ſes bras pour nous recevoir. Nous étions ſûrs d'y trouver un pilote pour nous conduire à *Suez*; & la crainte d'un naufrage nous auroit forcés d'uſer de violence s'il l'avoit fallu, pour nous en procurer un, quand même nous n'aurions pas dû nous attendre à une réception amicale. Vous verrez, Madame, dans les narrations des faits, que ſi nous euſſions ſongé à notre conſervation plutôt qu'à celle du vaiſſeau, notre vie n'auroit pas été en danger, & que nous aurions échappé à une foule de peines & d'inquiétudes. Mais c'eſt à notre ignorance de la politique Arabe que doit être attribuée notre

conduite, & toutes les contrariétés & les dangers que nous éprouvâmes dans cette ville.

Comme je mis par écrit ſur le champ, ou auſſi-tôt qu'il me fut permis d'écrire, les avantures qui nous arriverent à *Yambo*, je vous prie, Madame, de me permettre de vous les envoyer ſous la forme de journal, conformément à celui que j'en ai tenu; ce que j'obſerverai même pour le reſte de mon voyage, perſuadé que cette maniere de raconter eſt plus intéreſſante, & plus ſuſceptible d'ordre & d'exactitude. Je n'emprunterai pas les couleurs de la fiction pour peindre un tableau qui ne peut manquer de toucher, préſenté même de la maniere la plus ſimple.

Mercredi, 7 Mai 1777.

L'après-midi de ce jour nous jetâmes l'ancre à l'entrée du port d'*Yambo*. Nous y étions à peine que nous apperçûmes un bateau voguant vers nous, ayant à bord un Arabe d'un aſpect vénérable & intéreſſant, & qui n'annonçoit point un homme du commun. C'étoit en effet un Cheikh (1), & un des membres du gouverne-

(1) Le mot cheikh ſignifie proprement en Arabe un vieillard. On donne ce nom dans l'Orient aux chefs des

ment. Il étoit chargé de la part du Gouverneur, ou, comme on l'appelle ici, du Viſir d'*Yambo*, de nous complimenter ſur notre arrivée dans un port où il ne nous manqueroit rien de tout ce qu'il ſeroit en ſon pouvoir de nous fournir. Nous avions peu beſoin de rafraîchiſſement, mais nous fumes bien réjouis de l'offre d'un pilote, que le Viſir devinoit être le motif de notre arrivée.

Quelques minutes après, arriva un ſecond bateau, portant un eſclave Abyſſin, fort bien habillé & armé à la maniere du pays, qui monta ſur notre vaiſſeau. C'étoit un des gardes du Viſir, qui venoit de la part de ſon maître nous inviter *à l'aller voir à terre*. Nous fumes fort ſurpris de la maniere libre d'agir de ces gens, & quoi qu'ils nous avouaſſent qu'aucun bâtiment Européen n'étoit encore entré dans leur port, nous ne conçumes aucun ſoupçon contre leur bonne foi, & nous leur promîmes de profiter des offres obligeantes du Viſir. Il y avoit dans notre vaiſſeau pluſieurs perſonnes qui parloient Maure, & qui furent également trompées

---

communautés religieuſes & ſéculieres. On le donne auſſi aux docteurs diſtingués, & aux princes mêmes, comme un titre d'honneur. *Voyage de l'Arabie heureuſe*, par la Roque, p. 23. *Note du Traducteur.*

par le vieux Cheikh, qui étoit Patan, & entendoit parfaitement cette langue. Il parla avec un ſi grand air de candeur & de gravité, que les eſprits les plus ſoupçonneux s'y ſeroient laiſſés prendre.

Après que nous les eûmes régalés avec du café & du thé, qu'ils accepterent avec plaiſir, nous les renvoyâmes en les aſſurant que nous deſcendrions à terre le lendemain matin. Les préliminaires furent arrêtés, & nous convînmes de ſaluer le fort au lever du ſoleil, lorſque les meſſagers viendroient à bord, ſelon leur promeſſe.

Jeudi, 8 Mai.

Je fus réveillé ce matin par le ſalut du vaiſſeau, qui fut rendu d'une maniere irréguliere par le fort. Auſſi-tôt après avoir déjeûné, je m'embarquai dans la chaloupe avec le capitaine, deux ſubrecargues, & trois paſſagers allant en Angleterre comme moi. Nous étions accompagnés de nos domeſtiques, qui étoient dans un bateau de pêcheur; & vers le milieu du port, nous rencontrâmes le vieux Cheikh, l'Abyſſin, & autres gens du Viſir, qui avoient été envoyés au-devant de nous pour nous conduire à terre. Comme nous paſſions devant un château ruiné,

qui eſt ſur l'angle du fort, il arriva une choſe fort plaiſante. Le fort avoit ordre de nous ſaluer de pluſieurs coups de canon. Au premier coup, l'ébranlement que cauſa l'exploſion fit tomber une ſi grande quantité de décombres, & la place ſe trouva ſi couverte de pouſſiere, que la garniſon effrayée, interrompant le ſalut, s'enfuit précipitamment. Cette circonſtance, jointe à l'aſpect de la ville qui ne nous offroit que des murs & des bâtimens tombant en ruines, qui vraiſemblablement n'avoient pas été réparés depuis Mahomet, augmenta notre mépris pour de ſi foibles fortifications, au point que l'idée du danger nous auroit parue ridicule. A notre débarquement nous fumes reçus par quelques officiers de la maiſon du Viſir, qui nous conduiſirent en grande cérémonie dans la maiſon du Cheikh donnant ſur la mer. Nous y trouvâmes pluſieurs des principaux habitans de la ville aſſemblés, leſquels étoient aſſis ſur des tapis, à la maniere des Orientaux. Il y avoit des chaiſes préparées pour nous. On nous ſervit du café & des parfums.

Après une heure d'attente, dont nous fumes un peu ſurpris, mais dont nous apprîmes enſuite la cauſe, le Viſir nous fit avertir qu'il étoit prêt à nous recevoir. En conſéquence nous fumes conduits comme auparavant dans un bâtiment du

fort, & introduits auprès de ce gouverneur. Il nous reçut assis, selon la coutume des Arabes, qui ne se levent pas pour saluer ceux d'un rang inférieur. Nous nous avançâmes vers lui, d'après l'avis de notre interprete : sur quoi faisant une légere inclination de tête, il porta la main sur la poitrine, & la présenta à chacun de nous, comme un gage de son amitié. De tous les Mahométans que j'ai vus, le Visir étoit certainement le plus beau. Excepté le mêlange de rouge & de blanc, qui distingue les Européens des Asiatiques, son teint ne le cédoit point à celui d'aucun de nous. Ses yeux étoient noirs & vifs, son nez aquilain, & sa physionomie annonçoit la douceur & la sensibilité. Il paroissoit âgé d'environ trente à quarante ans, & il n'étoit nullement embarrassé de la présence d'étrangers qu'il n'avoit jamais vus. Nous avions été surpris le jour d'auparavant de la maniere aisée dont ses envoyés avoient agi envers nous : mais ce n'étoit rien en comparaison de ce que nous vîmes dans cette audience. L'impression que j'éprouvai alors ne s'effacera jamais de mon souvenir. Tout l'art de *Garrick* (1)

(1) Fameux acteur Anglois, qui avoit un talent merveilleux pour rendre la physionomie des personnages qu'il représentoit. On peut en voir un exemple frappant

n'auroit ſu rendre la phyſionomie & l'adreſſe du Viſir dans une entrevue de deux heures, pendant leſquelles il porta l'artifice & la ruſe à un point inconnu même aux Machiaveliſtes les plus fins.

Après les premiers complimens, & lorſqu'on nous eut ſervi le café & les parfums, le Viſir nous fit de nouveau ſes offres de ſervices. Il nous aſſura qu'il avoit la plus grande conſidération pour la nation Angloiſe, & beaucoup d'eſtime pour le Nabad d'Arcate, à cauſe de ſa généreuſe attention à ſubvenir aux beſoins des pauvres de la *Meke*, en envoyant la ſomme que le capitaine avoit débarquée à *Mokha*, comme on l'a vu ci-deſſus. *Il nous flatta* de l'eſpoir de gagner facilement *Suez*, & comme il ſavoit que nous avions beſoin d'un pilote, il manda le capitaine du port, pour le queſtionner en notre préſence, touchant le voyage qui nous reſtoit à faire. Rien de plus ſpécieux que cette conduite. Nous nous répandimes en témoignages de reconnoiſſance de la bonté du Viſir; & nous n'imaginions pas que cet homme qui étoit mandé devant nous, eût été inſtruit à jouer ſon rôle, tandis que nous étions dans la maiſon du Cheikh.

---

dans un des volumes des *Pieces intéreſſantes & peu connues, pour ſervir à l'Hiſtoire & à la Littérature. Note du Traducteur.*

Le capitaine du port arriva bientôt, & le visir le questionna lui-même sur les difficultés & la longueur de notre voyage à *Suez*. Notre interprete nous expliquoit leur conversation. Nous craignions beaucoup que les vents du sud vinssent à cesser, & que la mousson du nord lui succédât; ce qui nous auroit inévitablement empêché d'aller plus avant; & c'étoit sur ces points que le pilote insistoit. Il disoit qu'il doutoit que nous pussions arriver à *Suez*; qu'il craignoit de ne pouvoir conduire à bon port notre vaisseau, & qu'il n'en répondoit nullement. Il finit par déclarer l'entreprise hasardeuse & impraticable. Le Visir lui allégua plusieurs raisons pour l'engager à se charger de nous conduire. Il le flatta de l'espoir d'une récompense, à laquelle le succès lui donneroit droit de prétendre; & il affecta même de le taxer d'insolence & de pusillanimité. Il soumit l'affaire à notre délibération, & nous offrit de mettre aux fers le pilote, & de l'envoyer à bord de notre vaisseau. Nous nous opposâmes tous à cet acte de violence, & nous lui témoignâmes en même-temps notre reconnoissance pour cette marque d'amitié. Il renvoya donc le chef des pilotes, & en fit venir un autre, qu'il prétendoit devoir être plus traitable. Mais nous ne fûmes pas plus heureux avec celui-ci: il fit les mêmes objections que le premier pour ne pas se charger de la con-

duite du vaiſſeau, & après pluſieurs vaines raiſons pour le perſuader, le Viſir, ſe tournant vers nous, avec un air de chagrin apparent, il nous exprima ſes regrets de notre mauvaiſe fortune.

Le capitaine renonça dès-lors au deſſein d'aller plus loin, & ſe contenta de la promeſſe que lui fit le Viſir de lui donner un pilote pour le conduire à *Gedda* où il avoit ordre de ſe rendre, s'il ne pouvoit gagner *Suez*. Mais les paſſagers & moi qui étions deſtinés pour l'Europe, nous dîmes au Viſir que nous étions particulierement chargés de paquets du Nabab d'*Arcate* & du Gouverneur de *Madras*, pour la compagnie des Indes, & nous lui demandâmes un bateau pour nous tranſporter à *Suez* avec nos bagages, ce qu'il nous accorda gracieuſement, donnant ordre en même-temps au pilote de préparer un bateau pour partir dans cinq jours. Le prix de notre paſſage fut fixé à 50 piaſtres, ſomme qui ſurpaſſoit ſans doute les eſpérances de cet homme. La ſéance avoit été longue, & comme tout étoit terminé, nous demandâmes à nous retirer. Notre intention étoit d'aller tout de ſuite au vaiſſeau, où on nous attendoit pour dîner: mais le Viſir nous dit qu'il nous avoit fait préparer des rafraîchiſſemens dans la maiſon du Cheikh, & qu'il eſpéroit que nous voudrions

bien les accepter. Comme le jour étoit déjà avancé, & que nous étions impatiens, nous paſſagers, de traiter des arrangemens de notre voyage avec le pilote, ce ne fut pas ſans chagrin que nous nous vîmes ainſi retenus. Nous retournâmes donc chez le Cheikh, ſans nous douter de ce qui alloit nous arriver.

En repaſſant dans ma mémoire la ſcene précédente, je ne puis me rappeler aucune circonſtance qui ait pu donner lieu à ſoupçonner la ſincérité du Viſir. Le complot fut ſi bien conduit, les principaux perſonnages ſe conduiſirent avec tant d'adreſſe que jamais la fiction ne ſe montra ſous un plus grand air de vérité. La plus légere alarme nous auroit probablement engagés à nous ſauver ſur notre vaiſſeau ; car il y a lieu de croire que le Cheikh & ſes gens n'étoient point autoriſés à s'oppoſer à notre départ, ſi nous avions fait un effort pour regagner le bâtiment, au lieu de retourner à la maiſon de notre conducteur. Mais nous étions dans la plus parfaite ſécurité, qui étoit encore fortifiée par une nouvelle que le Viſir nous avoit donnée, ſavoir, que deux Anglois porteurs de dépêches, ayant été recommandés à ſes bons offices par le Chérif (1) de la

(1) On appele ainſi les Princes de la race de Mahomet. *Note du Traducteur.*

de la *Meke*, ſon maître, il leur avoit fourni un bateau pour *Suez*, peu de jours avant notre arrivée.

Il n'y avoit pas une demi-heure que nous étions dans la maiſon du Cheikh, lorſqu'un meſſager vint dire à notre interprete, de la part du Viſir, d'aller le trouver. Cet interprete étoit Arabe de naiſſance, & avoit fait un pélerinage à la *Meke*, acte de dévotion, que tout bon Muſulman fait avant de mourir, ſoit en perſonne, ſoit par procuration, en envoyant quelqu'un à ſa place; ce qui lui avoit valu le titre d'Hadgy [1]. C'étoit un homme prudent & adroit, qui nous rendit *dans la ſuite* de grands ſervices. Il revint après une courte abſence, portant ſur ſon viſage des marques évidentes de ſurpriſe, qui ſe communiqua bientôt à nous, par les nouvelles qu'il nous apporta. Il dit que le Viſir ne pouvoit nous donner aucun ſecours, juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres du Chérif de la *Meke*; & que le capitaine feroit bien d'ordonner à l'officier qui

[1] Hadgy ſignifie pélerin. On donne ce titre à tous les Mahométans qui ont été en pélerinage à la *Meke*, ainſi qu'à tous les chrétiens qui ont viſité les lieux ſaints à *Jéruſalem*. Voyez *Deſcription de l'Arabie par Niebuhr*, t. 2, p. 232. *Note du Traducteur.*

commandoit à bord en ſon-abſence d'amener le vaiſſeau dans le port. Une pareille contradiction dans la conduite du gouverneur nous ouvrit tout à coup les yeux, & nous commençâmes à chercher par quels moyens nous pourrions nous tirer du piege où nous étions tombés. La premiere idée qui ſe préſenta ce fut de gagner promptement notre chaloupe; mais ce projet fut auſſi-tôt rompu par l'obſervation que fit un de nous, qui étant à la fenêtre, vit la maiſon où nous étions entourée de gardes. Pour m'en aſſurer, j'allai faire quelques tours dans une cour qui donnoit ſur la rue, & je la trouvai occupée par une troupe de ſoldats. Il ne nous reſtoit plus que de faire bonne contenance. Nous renvoyâmes l'interprete au Viſir avec ordre de lui faire des plaintes ſur ſa mauvaiſe foi à notre égard : de lui rappeller que nous n'étions venus à terre que ſur ſon invitation, & qu'il ne pouvoit nous retenir, ſans violer les droits des gens & de l'hoſpitalité, droits ſi ſacrés chez les Arabes, dont l'exactitude à cet égard était univerſellement reconnue; de lui dire que ni lui ni ſon maître le Chérif n'avoient rien à voir ſur un vaiſſeau qui n'étoit point entré dans leur port, & qui n'avoit beſoin que d'un pilote, qu'il pouvoit bien accorder; de lui obſerver combien étoit odieux un

pareil procédé à l'égard de la propriété d'un prince (le Nabab d'*Arcate*) auquel le Chérif avoit tant d'obligations, & par le commerce qu'il faiſoit avec le port de *Gedda*, & par les grandes ſommes que notre vaiſſeau avoit apportées pour le temple de la *Meke:* enfin de l'engager à ne point faire inſulte au pavillon Britannique, que les nations les plus barbares avoient appris à reſpecter. L'interprete fut auſſi chargé de demander une audience pour le capitaine, afin qu'il pût traiter cette affaire avec le Viſir. Mais toutes ces remontrances furent ſans ſuccès. Le pauvre interprete revint fort triſte, avec injonction au capitaine de faire *entrer le* vaiſſeau dans le port, & à nous de reſter tranquilles, juſqu'à ce que les ordres fuſſent arrivés, ce qui ſeroit dans ſix jours au plus tard. L'audience que demandoit le capitaine fut refuſée ſous prétexte que le Viſir étoit en compagnie.

Nous nous conſultâmes alors ſur le parti que nous avions à prendre. Il nous étoit abſolument impoſſible d'atteindre le vaiſſeau. Les matelots qu'on avoit laiſſés pour prendre ſoin de la chaloupe, avoient été conduits dans la même maiſon où nous étions retenus. Ils nous apprirent que la chaloupe avoit été conduite dans un endroit écarté, dès le moment qu'on les avoit ſaiſis.

L'eau pure eſt leur boiſſon ordinaire, & nous n'en eûmes pas d'autre.

Il étoit cinq heures paſſées lorſque l'interprete revint avec un ordre du Viſir au Cheikh d'envoyer un bateau pour porter la lettre. Nous jugeâmes alors qu'il ſeroit plus convenable que le capitaine offrît de ſe charger d'en être lui-même le porteur. Nous penſions que s'il gagnoit une fois le vaiſſeau, nous aurions d'autant plus lieu d'eſpérer qu'il le conduiroit à *Gedda*; & quoique nous ne nous flattions pas trop de voir réuſſir notre projet, nous ne laiſſâmes pas que de le tenter. En conſéquence, le capitaine & les deux ſubrecargues furent ſucceſſivement propoſés pour aller porter la lettre; mais tout ce que nous pumes obtenir, dans une négociation de deux heures, ce fut la permiſſion d'envoyer la lettre par un de nos domeſtiques. Il étoit près de huit heures; & il ſe paſſa encore plus d'une heure avant que le bateau fût prêt: ce fut pour nous une heure de tourment. Nous ſentions dans quelle inquiétude devoient être les officiers reſtés à bord du navire, qui nous avoient attendus pour dîner, & qui n'avoient reçu de nous aucune nouvelle depuis que nous étions à terre. Nous ne ſavions pas ce que les Arabes pouvoient concerter contre le vaiſſeau, qui étoit à un demi-

mille

mille de la côte ; & juſqu'à ce qu'il fût hors de danger, notre ſort étoit indécis. La nuit avoit répandu ſon voile ténébreux autour de nous, & la trahiſon, qui fuit la lumiere, pouvoit alors s'occuper à machiner notre perte. La pâle lueur d'une lampe nous ſervoit à peine pour nous diſtinguer les uns des autres, & pour voir nos gardes, qui fort civilement s'étoient introduits dans notre chambre, où nous étions tous pêle-mêle au nombre de vingt. La mer entouroit trois côtés de notre priſon, & l'autre étoit gardé par une troupe nombreuſe de gens armés de fuſils, de piſtolets & de ſabres. Quoique ce ne fût pas le moment le *plus alarmant* pour nous, je ne voudrois pas, pour toutes les richeſſes de l'Orient, paſſer encore une heure dans une pareille ſituation. Je puis affirmer avec vérité que quand la mort m'auroit paru inévitable, quand j'aurois vu la hache levée ſur moi, je n'aurois pas été plus recueilli, ni plus réſigné.

Enfin nous fûmes un peu ſoulagés par l'arrivée du bateau, qui vint prendre notre domeſtique à la fenêtre de la chambre même où nous étions. Nous formâmes alors le projet déſeſpéré de nous échapper ; mais après un mûr examen il fut rejetté comme impraticable. Il y avoit une garde dans le bateau auſſi bien que dans notre chambre,

& nous avions obſervé des ſoldats poſtés ſur les murs, pour épier tous nos mouvemens. Reprendre nos épées que nous avions laiſſées dans un coin de la chambre, & qui étoient les ſeules armes que nous avions, ç'auroit été donner du ſonpçon à nos gardes, & trahir notre deſſein. Tenter l'entrepriſe ſans armes, c'étoit folie. Nous nous contentâmes donc de donner au domeſtique des inſtructions verbales, pour le départ du navire, & nous nous diſpoſâmes à prendre quelque repos, autant que la circonſtance préſente pouvoit nous le permettre. Mais ici nous comptions, comme on dit, ſans notre hôte. Le ſommeil n'étoit pas ſi près de nous que nous le penſions. A peine le bateau fut parti, nous vîmes quelques domeſtiques enlever les tapis qu'on avoit étendus pour nous ſervir de lit. Nous n'eûmes pas le temps de nous livrer à des conjectures ſur cet incident; car le vieux Cheikh parut tout à coup, & avec un chagrin apparent, il nous dit que l'ordre du Viſir étoit que nous fuſſions renfermés pendant la nuit dans une chambre haute de la maiſon. Cette chambre étoit une tour, & l'idée d'y être enfermés nous révoltoit: d'ailleurs cet ordre ſembloit annoncer quelque choſe de ſiniſtre; & quoique l'iſſue de cet événement ait prouvé que ce n'étoit que pour mieux s'aſſurer de nous, il n'eſt pas ſurprenant que quelques-uns des

nôtres s'imaginaſſent que c'étoit afin de nous jouer plus facilement quelque mauvais tour. En un mot il fut convenu de nous oppoſer de tout notre pouvoir à l'exécution de cet ordre ; & quoique la réſiſtance de notre part nous parût inutile, nous crûmes qu'il valoit mieux tout tenter que de nous ſoumettre à cette indignité. Nous chargeâmes donc le Cheikh d'aller dire au Viſir que nous n'irions point au donjon où il vouloit nous confiner, à moins que nous n'y fuſſions forcés par les armes ; & de l'exhorter de nouveau à ne pas nous maltraiter de la ſorte. La commiſſion fut remplie ſi exactement & avec tant de ſuccès, qu'environ une heure après, nos tapis nous furent rendus, & qu'on nous laiſſa tranquilles.

Ce ſuccès ranima notre courage, & nous commençâmes à eſpérer qu'on ne vouloit pas nous faire violence. Ce dernier incident devint pour nous un ſujet de plaiſanterie, & nous étions preſque fachés que notre hiſtoire ne fût pas enrichie de l'aventure de la tour. Nous nous étendîmes donc, ſans murmurer, ſur nos tapis, & je dormis tranquillement juſqu'au jour, quoique je fuſſe preſque enveloppé de la fumée de tabac, que faiſoit avec ſa longue pipe un de nos gardes, qui s'étoit poſté auprès de moi.

Vendredi, 9 Mai.

A mon réveil, je trouvai le domeſtique, qui étoit retourné avec une réponſe du lieutenant. Il y témoignoit ſon chagrin ſur notre ſituation, & ſa réſolution de partir au premier vent favorable, conformément aux ordres du capitaine. C'étoit pour nous une nouvelle bien agréable; & nous bûmes le café qu'on vint alors nous apporter, ſans nous plaindre de ce qu'il n'étoit point à notre goût. Car il faut ſavoir que les Arabes ne mettent jamais dans leur café ni ſucre ni lait: l'un & l'autre ont été ajoutés par les Européens, qui en ont fait de même à l'égard du thé, que les Chinois boivent pur. Je préfere notre maniere de préparer ces deux articles de luxe, à celle des Orientaux; mais il faut avouer que ſi nous les prenions en auſſi grande quantité qu'eux, nous ne les trouverions ni auſſi agréables, ni auſſi ſains, avec les ingrédiens que nous y ajoutons. Il ne ſe paſſe pas une heure de la journée, qu'on ne ſerve du café chez les Arabes; & ils ne quittent la pipe, que pour manger ou pour dormir.

Pendant toute la matinée nos yeux furent fixés ſur le vaiſſeau, que nous pouvions voir

aiſément de nos fenêtres. Le vent du nord commença à ſouffler comme à l'ordinaire, & avant midi il augmenta avec une telle violence, que non-ſeulement le navire ne pouvoit pas partir, mais que nous craignions même qu'il ne périt, étant à l'ancre hors du port, & expoſé à toute la furie du vent & des vagues. Nous réſolumes alors de tenter de recouvrer notre chaloupe, dont l'abſcence ainſi que celle des matelots qui s'y étoient embarqués, pouvoit occaſionner la perte du vaiſſeau, ſi ſon cable venoit à caſſer. A cet effet nous dépêchâmes l'interprete au Viſir pour lui dire que nous doutions que le lieutenant obéit aux ordres du capitaine: que nous avions remarqué que le vent étoit favorable pour entrer dans le port, & que cependant le vaiſſeau n'avoit fait aucun mouvement pour lever l'ancre; que nous penſions que le lieutenant regardoit les ordres qu'il avoit reçus comme nous ayant été extorqués: qu'en conſéquence afin de remplir les vues du Viſir, nous lui propoſions de permettre que nos matelots s'embarquaſſent dans la chaloupe, & allaſſent à bord, avec un nouvel ordre du capitaine, & une déclaration de notre part que nous n'avions rien fait par force: qu'enfin la vue de notre chaloupe & de nos gens

éloigneroit tous les soupçons que le lieutenant pourroit avoir conçus.

Tout le reste de la journée fut employé à cette négociation, & nous commencions déjà à croire qu'elle seroit infructueuse, lorsque l'interprete revint nous dire que le Visir accédoit à notre proposition; ainsi cet homme rusé étoit battu avec ses propres armes, & devenoit lui-même notre dupe. Néanmoins il fit accompagner la chaloupe par un bateau Arabe dans lequel étoient quelques hommes armés; & le capitaine écrivit une seconde lettre au lieutenant, dans laquelle il le conjuroit de partir dès qu'il pourroit, de retenir la chaloupe, & de renvoyer dans le bateau notre domestique. Il lui disoit aussi de faire semblant d'être en fureur à la lecture de la lettre, & de déclarer aux Arabes qu'il partiroit le lendemain à la pointe du jour. Nous profitâmes de cette occasion pour envoyer chercher à bord quelques chemises, dont nous manquions depuis deux jours, & dont la privation en toute autre circonstance auroit été pour nous très-douloureuse dans un climat aussi chaud. J'avois sur moi divers objets précieux; mais je ne songeai à garantir du pillage que le portrait d'une sœur chérie, que je portois à mon cou depuis plusieurs années. Je

réſolus alors de me ſéparer de cette amie de mon cœur ; & je puis aſſurer que le moment le plus douloureux pour moi, pendant toute notre captivité, fut celui où je livrai ce portrait entre les mains du domeſtique qui alloit au vaiſſeau. Je fus honteux de ma foibleſſe, & je me retirai vers une *fenêtre* pour cacher les larmes qui couloient de mes yeux en dépit de moi.

Nous fûmes régalés par notre Cheikh hoſpitalier, d'un dîner pareil à celui de la veille ; mais nous eûmes de plus des melons d'eau, plus gros & meilleurs que ceux de l'Inde. Je dois rendre ici à cet Arabe la juſtice de dire qu'il nous traita avec la plus grande *honnêteté*, & qu'il eut pour nous les attentions les plus marquées, au point de nous ſervir ſouvent lui-même les plats à nos repas. Nous le queſtionnâmes ſur les intentions du Viſir à notre ſujet ; mais nous ne pûmes tirer du vieux bon homme autre choſe que des exhortations à la patience, & l'eſpérance de recevoir promptement des nouvelles de la *Meke*. L'état d'incertitude dans lequel nous vivions étoit notre plus grand tourment. Notre ſituation d'ailleurs étoit auſſi agréable que des priſonniers pouvoient l'attendre. Nos gardes étoient auſſi civils que leurs mœurs le permettoient ; & quoique leur préſence nous fût aſſez fâcheuſe, nous n'a-

vions encore éprouvé de leur part aucune de ces insultes que les petits tyrans de leur espece, dans nos contrées, exercent sur les malheureux qui leur sont confiés.

Vers les neuf heures du soir nous apprîmes que le bateau étoit retourné, mais sans le domestique ni les chemises, parce que les Arabes avoient été si intimidés de la feinte colere de l'officier, qu'ils avoient quitté précipitamment le vaisseau. Ces nouvelles nous furent communiquées par le Cheikh, qui paroissoit fort surpris de la désobéissance prétendue du lieutenant envers le capitaine, qu'il ne pouvoit concilier avec ses idées de subordination à l'égard de ses supérieurs. Notre unique chagrin étoit le manque de chemises, & de quelques liqueurs que nous avions aussi donné ordre de nous apporter. Mais nous nous consolâmes dans l'espérance de nous en procurer le lendemain d'une maniere ou d'autre, & en attendant, nous nous disposâmes à dormir.

Samedi, 10 Mai.

La nuit se passa comme la précédente, excepté que nous fûmes plus à notre aise, à cause du départ des matelots; circonstance qui n'étoit pas

peu importante dans un climat chaud, vu que notre chambre n'avoit pas plus de seize pieds de long sur dix de large. Je me levai à la pointe du jour, & étant allé sur une petite terrasse qui donnoit sur la mer, pour y jouir de la fraîcheur du matin, je fus surpris d'entendre des voix de femmes, qui sembloient ne pas être éloignées. Je regardai de tout côté, & je vis que ces voix venoient des fenêtres au-dessus de moi, qui étoient ouvertes & remplies de femmes. C'étoient celles du vieux Cheikh, & je ne m'attendois pas à me trouver prisonnier auprès d'un *Harem*. Nous n'avions accès que dans le bas de la maison; *le haut étoit* consacré aux femmes qui y étoient confinées. Si nous avions été possédés du véritable esprit de la chevalerie, nous aurions béni notre heureux destin qui nous faisoit porter les mêmes chaînes que la beauté, & sans nous mettre en peine de ce qui pourroit nous arriver, nous ne nous serions occupés que des moyens de délivrer ces captives; mais hélas! il n'y avoit point parmi nous de *Don Quichotte*, ni de ces preux chevaliers qui couroient jadis le monde, se consacrant au service des belles. Notre siecle est bien dégénéré à cet égard, & nous en sommes un exemple.

J'écoutai attentivement les discours de ces

femmes, qui étoient très-animés, & quoique j'ignoraſſe la langue Arabe, je jugeai par leurs geſtes que nous étions le ſujet de leur entretien. Je crus même comprendre, au ton de leur voix par intervalles, qu'elles étoient touchées de compaſſion pour nous; & quoique les idées romaneſques que j'ai toujours eues de la ſenſibilité & de la bienveillance des femmes ayent pu me rendre trop confiant dans cette occaſion, je ne doutai point qu'elles ne s'intéreſſaſſent vivement à nous, & qu'elles n'euſſent contribué à notre évaſion. Comme le jour parut elles virent qu'elles étoient obſervées, & ſe retirerent de leurs fenêtres, en me faiſant pluſieurs ſignes d'amitié & de commiſération.

Vers les ſept heures le vaiſſeau tira un coup de canon, & largua ſon petit hunier, ſignal ordinaire du départ; & quelques momens après nous vîmes venir notre canot conduit par deux matelots, qui nous remirent une lettre du lieutenant, avec les chemiſes & les liqueurs que nous avions demandées. Nous reçûmes en même-temps un meſſage de la part du Viſir, qui nous demandoit la réſolution définitive du lieutenant. Nous lui répondîmes qu'il refuſoit toujours d'obéir aux ordres du capitaine, & qu'il alloit partir pour *Gedda*, pour y faire part aux vaiſſeaux

Anglois de notre détention. Si ce projet avoit été heureuſement exécuté, nos vues auroient probablement été remplies; car le Viſir voyant ſa proie, c'eſt-à-dire le navire, lui échapper, nous auroit ſans doute laiſſé partir dans le canot pour l'aller joindre, puiſqu'alors nous lui devenions inutiles.

Cependant le vaiſſeau étoit dans le plus grand danger. L'équipage ayant voulu lever l'ancre, le cable fut coupé par des rochers, & le navire alla frapper par ſon travers contre un récif, avant qu'on pût mouiller une autre ancre. Nous éprouvâmes dans ce moment les angoiſſes les plus cruelles. *Nous voyions* clairement que le vaiſſeau alloit périr, & nous reſtions ſpectateurs oiſifs d'un malheur que nous ne pouvions empêcher. Notre capitaine lui-même, homme inſtruit & expérimenté dans ſon art, regarda le navire comme perdu. Nous exhalâmes notre rage en menaces impuiſſantes, & en vaines imprécations contre l'auteur de notre déſaſtre. L'horreur de notre ſituation ſe préſentoit à notre eſprit dans toute ſa force. Tout eſpoir de délivrance périſſoit avec le vaiſſeau, & nous demeurions à la merci d'un peuple ennemi de notre religion. La crainte d'être découverts pouvoit leur inſpirer des projets plus funeſtes à notre

égard, & quand même on nous auroit laiſſé la vie, nous pouvions nous attendre à paſſer miſérablement nos jours dans l'eſclavage, loin de nos parens & de notre patrie, alternative encore plus cruelle que la mort. Ce n'étoit point là les foibles ſuggeſtions du déſeſpoir; tout conſpiroit à nous faire craindre le ſort le plus funeſte. Le vieux Cheikh & nos gardes prirent l'alarme, & peignirent au Viſir le danger du vaiſſeau avec de ſi fortes couleurs, que celui-ci nous permit d'envoyer notre canot à ſon ſecours. Nous profitâmes avec plaiſir de cette permiſſion; mais le danger étoit paſſé lorſque le canot aborda le vaiſſeau, qui étoit dans ce moment à l'ancre ſur un fond de rochers. Si le vent avoit fraîchi, comme à l'ordinaire, il auroit été de nouveau expoſé à périr; mais la Providence en avoit diſpoſé autrement. Le vent fut très-modéré pendant tout le reſte du jour, de maniere que le navire vint reprendre ſon premier mouillage.

Tandis qu'on étoit occupé ſur le vaiſſeau à le mettre en ſûreté, nous vîmes un bateau paſſer près de lui, & revenir vers la ville. En même-temps, nous entendîmes le bruit de quelques coups de mouſquet, mais nous ne pûmes diſtinguer s'ils venoient du vaiſſeau ou du bateau. Je ne ſais ſi c'étoit un plan concerté pour trouver

un prétexte de nous opprimer, ou ſi le Viſir croyoit réellement que nos gens avoient fait feu ſur les Arabes. Quoi qu'il en ſoit, le bateau avoit à peine abordé, que le Viſir envoya chercher notre interprete, pour ſe plaindre de l'outrage, & pour nous avertir que nous n'avions pas droit de nous attendre à être bien traités à l'avenir. Ce fut en vain que nous en appelâmes au témoignage du patron du bateau, qui étoit venu vers nous de ſon propre mouvement, & avoit déclaré que nos gens n'avoient point fait feu ſur lui: qu'ils l'avoient ſeulement appelé par quelques coups de mouſquet, & lui avoient offert de l'argent pour leur procurer un pilote, qu'il avoit refuſé. On nous enleva nos épées; & dès ce moment nous ſoupçonnâmes qu'il ſe tramoit quelque choſe de fâcheux contre nous, par les chuchotemens de nos gardes, & par les meſſagers qui alloient & venoient fréquemment. L'un de nous apperçut une troupe de ſoldats allant vers le vaiſſeau, & nous les vîmes, à la diſtance d'un jet de pierre de notre maiſon, déchargeant un bateau qu'ils avoient conduit à travers un bras de mer, qui entre dans la ville lorſque la marée eſt haute. Ces préparatifs annonçoient évidemment des deſſeins hoſtiles ſur le vaiſſeau, contre leſquels nous avions prévenu le lieutenant de ſe

précautionner. L'*Aventure* portoit huit canons de trois, outre quelques pierriers, & nous ne doutions nullement qu'elle ne fût bien en état de se défendre. Mais nous ne connoissions pas la politique des Arabes, qui employent la ruse pour accomplir leurs desseins, & qui ne montrent de la résolution que quand ils le peuvent faire avec impunité.

Bientôt l'écho des montagnes fit retentir le bruit du canon : on nous dit que c'étoit le signal pour les tribus voisines de joindre le saint étendard, qui n'est déployé que dans les temps de danger. Ce fut là le prélude d'une scene qui annonçoit une fin tragique. Nous cherchions à prévoir quelle seroit l'issue de cette aventure extraordinaire, lorsque la mousqueterie Arabe commença de tirer vigoureusement sur le vaisseau. Comme une partie du fort nous empêchoit de voir l'action, nous nous approchâmes des fenêtres du devant de notre chambre, où nous pouvions mieux observer les mouvemens du vaisseau. J'avois à la main dans ce moment les Saisons de *Thomson*, & je portois les yeux par hasard sur l'hymne sublime qui termine ce délicieux ouvrage, lorsqu'une troupe de soldats se précipiterent dans la chambre, & se placerent précisément devant nous. Leur aspect étoit rude, &

leur phyſionomie bien différente de celle des gardes avec qui nous avions paiſiblement demeuré juſqu'alors. Ils étoient de la race des Arabes errans, & paroiſſoient bien devoir ſe montrer dignes de l'emploi dont ils étoient chargés. Les mêches de leurs mouſquets étoient allumées, & nous chancelions ſur les bords de l'éternité !...

Les intentions hoſtiles des Arabes étoient alors bien évidentes. Ils cherchoient à provoquer nos gens en tirant ſur eux, eſpérant qu'ils répondroient à leur feu : or nous ſavions fort bien que la mort d'un Muſulman n'eſt expiée chez eux que par celle de dix chrétiens : c'eſt un précepte de leur religion. Mais l'officier qui commandoit le vaiſſeau ne l'ignoroit pas non plus, & n'avoit pas oublié que nous étions à leur merci. Il ſentit le péril auquel nous étions expoſés, & malgré l'envie qu'il eut de repouſſer la force par la force, il ſut aſſez ſe modérer pour ſouffrir pendant deux heures les inſultes de ces malheureux, quoique les balles des mouſquets volaſſent à foiſon ſur le vaiſſeau, & que l'équipage le preſſât continuellement de lâcher une bordée ſur les Arabes, dont quelques-uns oſerent même s'avancer dans l'eau juſqu'à une portée du piſtolet. Bien plus, les choſes en vinrent au point,

comme nous l'apprîmes enſuite, qu'il n'y eut que la crainte de la mort qui put retenir les matelots, le lieutenant ayant placé ſur le tillac un mouſquet chargé, dont il menaça de tuer le premier qui feroit feu. Mais nous ignorions tout cela, & nous nous attendions à tout moment à voir commencer un véritable combat entre le vaiſſeau & les Arabes poſtés ſur le rivage. Dans cette ſituation critique, nous tinmes conſeil, & il fut réſolu unanimement de demander au Viſir un entretien pour conférer avec lui ſur les moyens de lui livrer le vaiſſeau. Nous dépêchâmes notre interprete pour lui annoncer cette réſolution. L'affaire étoit devenue trop ſérieuſe pour tergiverſer. Nous avions la preuve de nos propres yeux que le vaiſſeau ne pouvoit s'échapper ſans pilote ; & d'ailleurs une plus longue obſtination pouvoit faire répandre bien du ſang. Dans ce terrible intervalle qui s'écoula juſqu'à l'arrivée de la réponſe du Viſir, je tâchai de me recueillir en moi-même, pour me préparer à recevoir la mort avec réſignation. J'adreſſai à Dieu une priere pour la conſervation de mes amis, & je puis dire avec vérité, que je ſerois mort en paix avec tous les hommes. Mais la plus grande conſolation que j'éprouvai dans ce moment affreux, je la puiſai dans

l'hymne

l'hymne ſublime dont je viens de parler. Je la lus alors avec plaiſir, & je ſentis mon cœur rempli d'une confiance prophétique, par l'énergie du morceau qui la termine, lequel eſt ſi analogue à la ſituation où nous nous trouvions, que je ne puis m'empêcher de le tranſcrire, quoi qu'il ſoit bien connu des perſonnes qui ne ſont point étrangeres à la belle littérature.

« Si le deſtin me commandoit d'aller chanter des fleuves inconnus au bout de la terre, aux climats barbares & éloignés où le ſoleil dore les montagnes Indiennes, où ſes rayons couchans s'enflamment ſur les iſles Atlantiques, j'obéirois ſans effroi, *puiſque* Dieu eſt toujours préſent, toujours ſenti dans le vaſte déſert, comme dans les villes habitées. Où Dieu répand la vie, là doit être la joie. Quand enfin l'heure ſolemnelle viendra, où d'une aile myſtique je volerai aux mondes futurs, j'obéirai avec joie : là, avec de nouvelles facultés, de nouvelles merveilles éleveront mes chants. En quel lieu puis-je aller où je ne trouve l'*amour univerſel* ſouriant partout, ſoutenant tous les orbes & tous leurs mondes ; tirant le *bien* du *mal apparent*, & du *bien* le *mieux*, & toujours le *mieux* dans une progreſſion infinie ? Mais je me perds moi-même eſt

lui, dans ſa lumiere ineffable : viens donc ſilence expreſſif méditer ſa louange. »

Plus d'une heure ſe paſſa dans cette cruelle ſituation. Cependant le feu de la mouſqueterie des Arabes contre le vaiſſeau continuoit toujours, & les miniſtres de mort étoient près de nous, paroiſſant chacun déſigner ſa victime, & ſe tenant immobiles & dans le ſilence. Enfin notre interprete revint. Il étoit accompagné de trois Arabes de diſtinction, qui venoient engager leur parole pour notre ſûreté & celle du vaiſſeau. L'un étoit le commandant des troupes d'*Yambo* ; & les deux autres étoient les chefs des tribus que le Viſir avoit fait venir pour lui donner du ſecours. On dreſſa un acte, qu'ils ſignerent & jurerent ſur leur barbe d'obſerver, ſerment le plus ſolemnel que puiſſe faire un Muſu'man. Cela fait, le capitaine alla chez le Viſir, pour recevoir de ſa main un écrit ſemblable. Il revint bientôt, avec un mouchoir, que ce gouverneur lui avoit donné comme un gage de ſa ſincérité. De pareils gages chez les Orientaux annoncent les plus ſérieux engagemens. Nous n'y avions pas une entiere confiance ; mais ce n'étoit pas le cas de témoigner nos doutes ; & nous envoyâmes ſans héſiter ordre au lieutenant d'amener le vaiſſeau

dans le port, en lui exposant la nécessité de cette démarche, & les assurances qui nous avoient été données d'une entiere sûreté pour nous & pour le navire. Le capitaine ne croyoit pas que l'intention des Arabes fût réellement de nous dépouiller, & je dois avouer que j'étois dans la même opinion. On pourroit à toute rigueur excuser la conduite du Visir. L'*Aventure* étoit le premier vaisseau Européen qu'on eût vu sur cette partie de la côte, & le Visir avoit écrit au Chérif de la *Meke* pour savoir s'il devoit nous traiter en amis ou en ennemis. Peut-être même *nous* prenoit-il pour des espions qui venions pour examiner l'état du pays. Porté lui-même à la fourberie, il est possible qu'il regardât comme une feinte la demande que nous faisions d'un pilote, & qu'il crût que nous avions préféré d'ancrer à l'entrée du port par un pur artifice, afin de donner moins de soupçon. Je voudrois être à son égard aussi indulgent dans mes jugemens qu'il convient à un Chrétien, mais je dois laisser aux faits le soin d'expliquer sa conduite.

Les effets de notre soumission aux volontés du gouverneur furent bientôt visibles. Les troupes qui étoient sur le rivage furent retirées, ainsi que les terribles gardes qui nous entou-

roient. L'air de ces brigands, qui en ſe retirant témoignoient aſſez par leurs regards le regret de ſe voir déçus de leur eſpérance, ne nous laiſſoit pas lieu de douter de l'objet de leur miſſion. L'eſpérance rentra dans nos cœurs.

Le jour étoit trop avancé pour ſonger à conduire le vaiſſeau dans le port, dont l'entrée eſt fort étroite. Il fut donc convenu qu'on lui enverroit le lendemain à la pointe du jour un pilote, pour le faire entrer; & que dès qu'il ſeroit mouillé, tous les canons, mouſquets, piſtolets & ſabres, ſeroient confiés à la garde d'un officier, que le Viſir nommeroit à cet effet. Le Viſir inſiſta ſur ce dernier article, comme étant le ſeul moyen de calmer l'inquiétude des habitans, qui trembloient pour leur ville, tandis que les canons étoient à bord, & qui ne pouvoient s'empêcher de craindre des Européens qui avoient des armes en leur poſſeſſion. Cet aveu de crainte étoit aſſurément un compliment tacite au nom Européen, & nous étions contens, après tout, de ſouſcrire à des conditions par leſquelles ſeulement il nous étoit permis de retourner à bord du vaiſſeau. Enfin il ne nous reſtoit d'autre reſſource, que de nous confier à des gens entre les mains de qui nous étions. Nous nous ennuyions d'être retenus

dans une eſpece de priſon, & nous deſirions ardemment de retourner au vaiſſeau, où au moins nous ne ſerions pas obſervés, & où nous pourrions vivre à notre maniere, quoique privés de la liberté. Nous paſſâmes la ſoirée beaucoup plus agréablement qu'à l'ordinaire, & nous trouvâmes nos gardes moins attentifs à obſerver nos mouvemens. Notre hôte, le Cheikh, eut beaucoup d'égards pour nous, & il nous régala, pour la premiere fois, d'un ſouper. C'eſt un repas preſqu'inconnu en Arabie, & nous le regardâmes comme un banquet amical. Nous nous étendîmes à notre heure accoutumée ſur nos tapis; *mais* mon imagination fut troublée par le ſouvenir des ſcenes fâcheuſes de la journée.

Dimanche, 11 Mai.

Ce jour fut le plus ennuyeux de tous ceux que nous avions paſſés chez le Cheikh. Nous nous attendions à aller dîner à bord, mais nous en fûmes empêchés par une ſuite de la lenteur & de la nonchalance qui regne parmi les nations Orientales. A huit heures le pilote fit lever l'ancre du vaiſſeau, & avant neuf heures il l'amena à un demi-mille de la ville. Nous reçumes alors une viſite du lieutenant, M. *Walters*,

qui nous informa des particularités que j'ai rapportées ci-deſſus, touchant les meſures qu'il avoit priſes pour empêcher l'équipage de faire feu. Nous remerciâmes ſincérement cet homme prudent, à la fermeté & à la modération duquel nous devions la vie. Le capitaine lui ordonna de remettre toutes les armes à l'officier du Viſir, qui l'accompagna dans un bateau pour les recevoir. Elles furent portées à terre en grande cérémonie; les petites furent miſes dans le fort, & les canons placés ſur une batterie vis-à-vis le vaiſſeau. C'étoit pour nous intimider, quoi qu'il fût aiſé d'appercevoir qu'une ſeule décharge auroit fait tomber le mur en ruines. On nous rendit nos épées, & on nous fit un compliment de la part du Viſir. Nous attendions à tout moment la permiſſion de partir; mais notre philoſophie fut encore miſe à l'épreuve : heureux celui qui ſait faire de néceſſité vertu !

Les courſes de notre interprete chez le Viſir furent fréquentes pendant cette journée, mais il ne put obtenir audience. A midi il étoit retiré dans ſon *Harem*, où il n'étoit pas permis de le déranger. Tantôt il étoit à dîner, tantôt il avoit compagnie. Comme nous étions fort impatiens & mécontens du moindre délai, nous regardions ces excuſes comme des ſubterfuges;

& s'il manquoit dans une partie du traité, où il étoit ſtatué que nous reſterions à bord du vaiſſeau, nous ne pouvions guere eſpérer qu'il accomplît le reſte. Quelques-uns même d'entre nous retomboient dans leurs premieres frayeurs plus fortement qu'auparavant; & quoique je fuſſe alors aguerri contre la mauvaiſe fortune, & que je ne cherchaſſe point à me tourmenter par la crainte de maux à venir, j'avouerai que je n'étois pas ſans quelque inquiétude, les apparences n'étant pas en notre faveur. Nos biens, notre liberté, notre vie étoient entre les mains d'un tyran impérieux, qui s'étoit aſſuré de nous par trahiſon, & que la crainte ſeule pouvoit empêcher de manquer à ſes engagemens. Sur ce principe, qui guide en général les Arabes dans les affaires politiques, je fondai l'eſpoir de notre délivrance. Il y a toujours dans cette mer des bâtimens de commerce, & durant notre court ſéjour à *Yambo*, nous en vîmes arriver & partir un grand nombre. Si le Viſir étoit porté à tenir ſecret l'acte que nous avions paſſé, il devoit penſer qu'il ſeroit connu néceſſairement par le moyen de quelqu'un de ces bâtimens, s'il avoit aſſez de pouvoir pour l'empêcher de l'être par par toute autre voie; & de quelque maniere qu'il s'y prît pour tromper à ce ſujet le Chérif

ſon maître, la vérité devoit tôt ou tard venir à ſa connoiſſance. Tel eſt l'objet que je croyois que le Viſir étoit occupé à diſcuter pendant ce délai. Je me repréſentois ce miniſtre enfermé avec ſes créatures, traitant cette affaire, & j'eſpérois que ſon propre intérêt l'engageroit à tenir ſa parole envers nous. Je ne fus point trompé. Le capitaine fut mandé chez le Viſir, & retourna bientôt avec les plus gracieuſes aſſurances de protection & la permiſſion de retourner au vaiſſeau. Jamais nouvelle ne me fut auſſi agréable. Nous ne pouvions pas deſirer de plus forte preuve de la ſincérité du Viſir; & quant à moi, je me ſentis une vraie confiance en penſant que nous ſerions à bord, quoique nous n'euſſions point d'armes pour nous défendre en cas d'attaque, & que nous duſſions y avoir une garde de ſoldats.

Le ſoleil ſe plongeoit dans l'Océan, lorſque nous nous embarquâmes. Nous avions pris très-cordialement congé de notre Cheikh hoſpitalier, que nous avions invité à venir nous voir ſouvent à bord, & nous voguions déjà vers le vaiſſeau, lorſque nous vîmes ſes femmes aux fenêtres, où il ſembloit qu'elles s'étoient raſſemblées pour rendre encore plus délicieux le moment de notre départ. La maiſon de ce vieillard

étoit une des plus grandes de la ville, & entourée de la mer de trois côtés, comme je l'ai déjà dit ; les fenêtres étoient donc remplies de ſes femmes, qui nous faiſoient des ſignes avec leurs mouchoirs, ſans être apperçues de ceux qui étoient au-deſſous. La généroſité du beau ſexe d'*Yambo* auroit pu nous dédommager de l'inhumanité des hommes, ſi nous avions été à portée de profiter de ſa bonne volonté à notre égard. Mais avec quelles armes auroit-il attaqué nos perſécuteurs, dont le cœur étoit à l'épreuve de ſes larmes ? Et quel eſpoir pouvions nous fonder ſur ſa médiation dans un pays Mahométan, où les intérêts du cœur ſont toujours les moins conſultés ? Que les maximes de cette abſurde croyance reſtent à jamais confinés dans des climats déſerts & parmi des peuplades ignorantes ! Quelles ſe répandent dans les déſerts de la *Numidie*, & que l'Arabe illittéré en faſſe ſes délices ! Jamais elles ne regneront dans des pays éclairés ; jamais elles ne gagneront des cœurs policés, qui reconnoiſſent le doux empire des femmes, & qui rejettent tout ce qui tend à les déprimer, comme étant les ſuggeſtions de la malice, de la folie, & de l'orgueil !

Nous arrivâmes enfin au vaiſſeau, où nous paſſâmes la ſoirée bien plus agréablement que

nous n'avions fait pendant notre séjour à terre. Nous nous livrions au plaisir de vivre à notre maniere, & nous nous voyions délivrés du fardeau de l'incertitude dont nous avions été accablés jusqu'à ce moment. Nous avions obtenu du Visir la permission d'écrire à nos amis à *Gedda*, & nous nous couchâmes avec l'agréable spectative d'être bientôt délivrés de captivité par les bons offices de nos compatriotes auprès du Chérif.

Lundi, 12 Mai.

Le capitaine écrivit au capitaine *Anderson*, qu'il savoit être à *Gedda*, avec un vaisseau appartenant au Nabab d'*Arcate*. Il lui faisoit part de tout ce qui nous étoit arrivé à *Yambo*, & le prioit d'en informer le Chérif de la *Meke*, & de lui demander notre délivrance au plutôt, sous peine du ressentiment des Anglois. La lettre fut envoyée au Visir, comme il l'avoit desiré, afin qu'il la fît partir avec les siennes. Mais se défiant de cet homme, dont la fourberie nous étoit si bien connue, il eut soin d'en faire un duplicata, qui fut plié & cacheté à la maniere Arabe par notre interprete, & remis par lui secrétement à un passager du bateau qui devoit porter les dépêches du Visir à *Gedda*.

J'ai dit qu'il y avoit à *Gedda* un vaiſſeau au ſervice du Nabab d'*Arcate*, & que notre capitaine avoit cru devoir déclarer que l'*Aventure* lui appartenoit auſſi (1). On ne doit pas inférer de là que le Nabab ait une puiſſance maritime, ou qu'il s'occupe à étendre le commerce de ſes ſujets par mer. C'eſt tout le contraire. Tout le commerce de l'Inde ſe fait par les Anglois. Tandis que leurs vaiſſeaux en grand nombre parcourent les iſles qui bordent la mer *Pacifique*, & en reviennent avec des cargaiſons, qui rendent nos établiſſemens dans cette partie du monde le marché des productions Orientales, le Nabab d'*Arcate* envoie un ou deux vaiſſeaux par an à *Gedda*. A la vérité ces vaiſſeaux emportent en échange de leur cargaiſon les denrées de l'Arabie; mais c'eſt l'affaire du capitaine. Le ſeul gain qu'y fait le Nabab, ce ſont les prieres de deux ou trois cents pélerins, tranſportés à ſes dépens, leſquels vont accomplir leurs vœux à la moſquée de la *Meke*. Cette année les deux bâtimens du Nabab étoient ſi chargés de cette engeance dévote, que nous avions été obligés d'en prendre plus de vingt ſur notre bord. C'étoit un honneur dont nous n'étions nullement ambitieux, & dont

(1) Voyez ci-deſſus, pag. 45.

nous nous en étions débarraſſés avec joie à *Mokha*, où ils s'étoient débarqués pour pourſuivre leur voyage à leur fantaiſie.

L'abus de la raiſon eſt le moindre mal que l'on puiſſe blâmer dans ces pélerinages. Ils entretiennent tellement la fainéantiſe, ils produiſent tant de déſordres dans un pays où des milliers d'habitans ſont ainſi enlevés à leurs familles par un zele fanatique, que l'on peut regarder leur tolérance comme un des principes les plus déſaſtreux des gouvernemens Mahométans. Nous avons eu occaſion d'obſerver l'influence qu'ils ont ſur les mœurs & le caractere de ceux qui s'y engagent. Un eſprit d'inſolence & de brutalité diſtingue ces pélerins; & je ſais, d'après de bonnes autorités, qu'ils portent l'indocilité & la mutinerie à un point, que les capitaines des navires ſur leſquels ils ſont embarqués ſont quelquefois obligés de les mettre aux fers pour ſe garantir de leurs attaques.

J'abrégerai mon journal, peut-être déjà trop prolixe, en omettant les jours qui n'ont produit aucun fait; car la vie que l'on mene ſur un vaiſſeau à l'ancre eſt fort uniforme, & aſſez ennuyeuſe. Si nous ſouffrîmes de la contrainte où nous fûmes pendant tout le temps de notre détention, nous n'eûmes aucune raiſon de nous

plaindre de la nourriture, & je puis dire que nous fîmes une excellente chere. On nous fourniſſoit abondamment toutes ſortes de proviſions de bouche, de bons végétaux ſur-tout, à un prix modéré ; & *Apicius* lui-même auroit pu ſe régaler du poiſſon délicieux dont le port d'*Yambo* abonde, ſans regretter les fameuſes Lamproies de *Bayes*.

Lundi, 19 Mai.

Notre patience étoit preſqu'à bout, lorſque vers le ſoir de ce jour on nous permit, après bien des ſollicitations inutiles, d'aller faire une viſite au Viſir, pour ſavoir ſi nous pouvions eſpérer d'être bientôt relâchés, le temps qu'il avoit déſigné pour recevoir une réponſe de la *Meke* étant expiré.

Nous deſcendîmes à terre vers les cinq heures, & nous fûmes reçus par le Viſir avec plus de pompe qu'à notre premiere audience. La ſalle étoit remplie de gens armés, & nous ne pouvions imputer cette vaine précaution qu'aux terreurs d'une mauvaiſe conſcience qui voit tout d'un œil ſoupçonneux. L'altération évidente qui paroiſſoit ſur la phyſionomie du Viſir, où la contrainte & l'inquiétude étoient peintes, en dépit

de ſes efforts pour les cacher, nous convainquit qu'il ſe repentoit de la conduite qu'il avoit tenue à notre égard. Il nous fit diverſes queſtions ſur la puiſſance & le commerce des Anglois dans l'Orient. Ce n'étoit point le cas de les exalter, pour lui inſpirer de la crainte. Il écouta fort attentivement la deſcription que nous lui fîmes de nos vaiſſeaux de guerre, & il ne put s'empêcher de témoigner ſa ſurpriſe, lorſque notre interprete lui dit qu'il y en avoit trois à *Suez*. Comme il étoit en train de nous queſtionner, il auroit pu tirer de nous des lumieres qui lui auroient ſervi dans la ſuite ; mais l'orgueil l'emporta enfin ſur toute autre conſidération. Car la converſation étant tombée ſur les exploits des Portugais dans la Mer Rouge, & de leurs établiſſemens ſur les côtes de l'Arabie, il nous dit que les Hiſtoriens Arabes en font mention, & il ajouta, avec un air de triomphe, que les Portugais avoient été chaſſés de l'Arabie par le grand *Selim*.

Le Viſir nous renvoya en nous aſſurant que nous aurions au plutôt des nouvelles de la *Meke*, & en nous invitant à parcourir la ville, ſi cela nous étoit agréable. Comme il y avoit encore une bonne heure avant le coucher du ſoleil, nous profitâmes avec plaiſir de l'occaſion pour

ſatisfaire notre curioſité, & pour faire un peu d'exercice, dont nous avions été privés ſi long-temps. On nous donna un officier pour nous accompagner, outre les deux ſoldats qui étoient venus avec nous du vaiſſeau, & nous trouvâmes que cette garde étoit néceſſaire pour écarter la foule qui nous ſuivoit. La vue d'un ſauvage Chéraquis n'auroit pas cauſé en Europe autant d'étonnement que la nôtre en cauſa à *Yambo*. Si la multitude chez les Européens n'eſt pas plus polie, au moins eſt-elle plus inſtruite que l'Arabe ſans culture. N'ayant pas la moindre connoiſſance de tout autre pays que le ſien, nourri dans les plus groſſiers préjugés, ce dernier ne ſait ce que c'eſt qu'un Chrétien, que ſa religion lui apprend à abhorrer & à mépriſer. Mais ſi nous fûmes choqués de la groſſiéreté des hommes, je dois encore une fois rendre témoignage à la modération du beau ſexe, qui nous convainquit de ſon bon cœur & de ſa ſenſibilité. Dans toutes les rues où nous paſſâmes, nous vîmes les fenêtres & les terraſſes remplies de femmes, que la curioſité attiroit pour nous voir. Elles ne nous témoignerent aucune marque de mépris, ne nous chargerent point d'injures, comme cette foule ſauvage d'hommes dont j'ai parlé. Mais par leur empreſſement à nous regar-

der, & à attirer ſur elles notre attention, elles témoignoient aſſez leur bonne volonté à notre égard. L'admiration même, ce ſentiment ſi fort dans le eau ſexe, ſe manifeſtoit chez elles. Nous en vîmes pluſieurs qui laiſſerent tomber leur voile, comme par accident, lorſque nous paſſâmes devant elles, & ſur le viſage deſquelles étoit peinte la confuſion, ce qui me rappela ce paſſage où *Tompſon* repréſente *Muſidore* ſurpriſe dans le bain par ſon amant, & cherchant à ſe conſoler; « Un ſentiment même d'amour-propre, pour ſa beauté, dit le Poëte, ſe gliſſe au milieu de la foule de ſes penſées. »

Yambo eſt au 24°. 10′ de latitude nord (1); c'eſt le port qui communique le plus immédiatement avec l'Egypte. C'eſt le rendez-vous général de tous les bâtimens Arabes qui naviguent dans cette mer, auxquels il offre un aſyle ſûr & commode dans les mauvais temps. Sa ſituation au-dedans d'une chaîne preſque continue de baſſes & des récifs, peut l'avoir dérobée juſqu'à préſent à la connoiſſance des navigateurs Européens.

La côte d'*Yambo* eſt beaucoup plus ſtérile que celle de *Moka*; le ſol en eſt ſi ingrat qu'il ne

(1) Ou au 24°. 54. ſelon Niebuhr. *Deſcription de l'Arabie*, t. 2, p. 221. *Note du Traducteur.*

produit

produit pas même des dattiers, ni le moindre arbriſſeau ; c'eſt par-tout un ſable brillant. Les yeux s'étendent ſans interruption juſqu'aux montagnes, qui ſont fort éloignées, & où la nature offre un aſpect charmant. Mais ſi le beau manque ici, le ſublime y brille à un degré peu commun. Les montagnes, dans les régions les plus reculées de la terre, ſemblent particulierement déſignées par la Providence pour être la réſidence des peuples groſſiers & errans, qui ne ſont point unis par des loix civiles, & ne ſe ſoucient pas de s'étendre au-delà des limites que la nature leur a preſcrites. La côte de l'Arabie eſt une preuve qui vient à l'appui de cette remarque. Les parties intérieures offrent, d'un bout à l'autre, ce que *Shakeſpear* appelle emphatiquement « des monts perçant les cieux », & les montagnes qui ſont au-delà d'*Yambo* égalent preſque en hauteur les *Andes* de l'Amérique, & le *Caucaſe* de l'Aſie. Cette barriere naturelle a peut-être été la cauſe d'une révolution extraordinaire dans la politique, que le monde a vu avec étonnement ; je veux parler de l'établiſſement du Mahométiſme & du débordement des Arabes ſur une grande partie de la terre. *Mahomet* alluma l'incendie, qui, ſous les Califes, pouſſa les

Arabes à ſortir de leurs obſcures retraites. Semblables à ces torrens de flammes que vomit l'*Etna* ou le *Véſuve*, ces peuples fondirent ſur les nations étonnées, & répandirent au loin la déſolation. Mais la calamité eſt paſſée, quoique ſes effets ſubſiſtent encore ; effets qui peut-être ont été ſalutaires à la poſtérité des vaincus. Ces peuples victorieux vivent encore aujourd'hui retreſ dans leurs anciennes limites, où ils ſe font continuellement la guerre les uns contre les autres, juſqu'à ce que le temps leur ouvre de nouveau la voie pour opérer quelque grande révolution.

Vendredi, 23 Mai.

Quatre jours s'étoient écoulés depuis notre viſite au Viſir, & nous n'avions point encore reçu des nouvelles de la *Mekke*. La moitié de l'année étoit preſque écoulée, & nous n'avions pas encore fait la moitié du chemin qu'il nous falloit faire pour nous rendre dans notre patrie. Nous avions de plus devant nous la perſpective très-déſagréable d'être obligés de traverſer l'Egypte dans les plus fortes chaleurs de l'été. Cette idée fut particulierement aggravée par l'incommo-

dité que nous cauſoit le vent brûlant de terre ; qui ſouffloit pendant le jour. Heureuſement nous avions été préparés à cette attaque par les vents de terre ſi remarquables ſur la côte de *Coromandel* : ſans cela l'air nous auroit été inſuportable, & la violence de la chaleur auroit embrâſé notre ſang. Fatigués par un long voyage, n'ayant point de chirurgien pour nous ſoigner, combien nous aurions été malheureux ſi la fievre nous avoit alors ſaiſis ! Mais il plut à Dieu de conſerver notre ſanté au milieu de toutes nos infortunes, & de nous donner des marques de ſa protection, entre les mains de nos ennemis.

Pour ajouter au déſagrément de notre ſituation, la garde fut doublée ſur le vaiſſeau, & voici à quel ſujet. A notre entrée dans le port, les voiles avoient été deſcendues pour être raccommodées, & quoique les mâts des hunes fuſſent amenés, & leurs vergues ſur le pont, le Viſir ne voulut pas permettre qu'on remît les voiles, & nous les envoya demander, de peur qu'il ne nous prît fantaiſie de nous en aller. Le capitaine fut très-choqué de cette demande, qu'il ne pouvoit regarder que comme une inſulte, & répondit à l'officier chargé du meſſage, que cette précaution étoit inutile ; que le vaiſſeau

étoit dans l'impoſſibilité abſolue de partir, puiſque rien n'étoit prêt, que de plus le vent étoit conſtamment contraire, & qu'il falloit néceſſairement un pilote pour le faire ſortir du port; que nous étions auſſi bien entre les mains du Viſir, que ſi le vaiſſeau eût été tiré à terre; qu'il le prioit donc d'informer ſon maître que s'il vouloit abſolument les voiles, il n'avoit qu'à envoyer des gens pour les enlever, parce qu'il ne les céderoit pas volontairement. Cette réponſe hardie en impoſa à l'orgueilleux Viſir, qui n'inſiſta plus ſur ce point, mais qui, pour ſe venger & nous tourmenter, imagina de doubler notre garde.

Le vent continua de ſouffler avec violence pendant toute la nuit, mais il fut ſi brûlant, que je fus obligé de quitter le tillac, où, depuis notre retour au vaiſſeau, j'avois établi mon lit, afin d'avoir plus de frais. Ce fut le ſeul vent de terre que nous éprouvâmes à *Yambo*. D'après ſa direction & ſa chaleur brûlante, je conjecture qu'avant de parvenir juſqu'à nous, il traverſoit une partie du grand déſert qui s'étend de la Mer Rouge aux côtes de la Paleſtine.

Dimanche, 25 Mai.

Pluſieurs chameaux arriverent de l'intérieur du pays, ce jour & celui d'auparavant, mais ne nous apporterent aucune nouvelle. Ces animaux viennent chargés de fruits & d'autres végétaux, & d'outres pleines d'eau qu'ils apportent des vallées, pour l'uſage des habitans, qui ne peuvent s'en procurer que de cette maniere, & en recueillant celle qui tombe du ciel. En général il ne pleut guere qu'une fois en deux ans dans l'Arabie Pétrée, & les Naturels qui habitent les côtes de la mer ont grand ſoin alors de ne pas laiſſer perdre cette eau ſi rare & ſi précieuſe. Ils la conſervent très-ſoigneuſement dans de grands réſervoirs, & ils en font un objet de commerce, qui néanmoins ſe vend à un prix modéré. Nous ne buvions que de l'eau de pluie depuis notre arrivée, & nous la trouvions fort ſaine & bonne, quoiqu'on nous en apportât que le vieux Cheikh nous dit être dans les réſervoirs depuis dix ans. Que cela ſoit vrai ou faux, il eſt certain qu'il ne pleut que très-rarement dans ce pays. Mais cette diſette de pluie eſt amplement ſuppléée par l'abondante roſée qui tombe pendant la nuit, &

qui fait paroître la terre auſſi humectée que s'il avoit plu. Par cette roſée les végétaux ſont portés à leur perfection, les arbres garnis ſans ceſſe de fruits, & les vallées couvertes d'une éternelle verdure.

Avant midi il arriva une caravane de *Médine*, qui n'eſt qu'à deux journées d'*Yambo*. C'étoit la premiere que je voyois, & quoi qu'elle ne fût que de 4 à 500 chameaux, je dois avouer que je fus ſingulierement frappé de l'air de grandeur & de la nouveauté du ſpectacle. Nous l'apperçûmes au loin, avançant à grands pas, mais avec gravité, & comme elle paſſa près du rivage, il nous fut facile d'en obſerver l'ordre & la marche avec nos lunettes. La plus grande partie des chameaux étoient chargés de marchandiſes, & les autres portoient les voyageurs & les principaux conducteurs de chameaux. Le ſoleil étoit au méridien; aucun nuage n'obſcurciſſoit le ciel, & la ſurface de la mer n'étoit pas agitée par le moindre ſouffle. Les habitans étoient retirés dans l'intérieur de leurs maiſons, & l'on ne voyoit au-dehors aucun animal, excepté le patient chameau qui bravoit l'ardeur des rayons ſolaires, & marchoit d'un pas ferme, quoiqu'épuiſé par la faim, par la ſoif & par la chaleur. Tandis que des

vaiſſeaux de bois parcourent les mers, & portent d'un rivage à l'autre les productions de chaque climat, ce vaiſſeau vivant traverſe de vaſtes déſerts, chargé des précieux tréſors de l'Orient. Une caravane de chameaux, marchant au milieu des déſerts de l'Arabie, ſans voir autre choſe que le ſable & le ciel, ſans autre guide que les planetes & les étoiles, peut fort bien être comparée à une flotte de vaiſſeaux, leſquels ne ſont ni plus utiles dans leurs marches, ni plus merveilleux dans leur ſtructure. De même que le vaiſſeau ſeul peut ſe ſoutenir dans les mers où le bateau plus foible périt, de même le chameau ſeul peut ſubſiſter dans une région brûlante où toute autre bête de ſomme ſuccomberoit. Mais à quoi lui ſervent & ſa vigueur inépuiſable & ſon courage intrépide, quand il eſt ſurpris au milieu de ſes déſerts par l'affreux ouragan?

Sur le ſoir arriva le bateau qui avoit porté *nos* lettres à *Gedda*. Grand ſujet de joie pour nous. Auſſi-tôt nous envoyâmes notre interprete au Viſir pour ſavoir des nouvelles; mais il nous rapporta que le bateau étoit parti tout de ſuite ſans attendre de réponſe. Ce prompt retour du bateau, quoiqu'il ne nous apportât point de nouvelles, fut pour nous un motif de conſola-

tion, parce qu'il nous convainquit de la poſſibilité de gagner *Suez*, malgré que le vent fût contraire la plus grande partie du jour.

Mardi, 27 Mai.

Nous apperçûmes le lundi au ſoir deux chameaux avançant en diligence vers la ville, & nous nous flattâmes de l'eſpoir qu'il nous apportoient des nouvelles. Nous ne nous trompions pas : car le Viſir envoya chercher notre interprete pour nous informer qu'il venoit de recevoir des ordres à notre ſujet, qu'il nous communiqueroit le lendemain matin. Quelque court que fût ce délai, il nous affligea beaucoup ; mais nous avions appris à avoir recours à la patience, comme le ſeul remede à notre ſituation actuelle.

La fineſſe & la ruſe des Arabes ſont auſſi grandes qu'inexplicables. Regarder comme indifférens le menſonge & la tromperie dans les choſes peu importantes, eſt une de leurs maximes. Si on pouvoit penſer que le vice, ainſi que la vertu, trouve en lui-même ſa récompenſe, la conduite du Viſir n'auroit pas beſoin de commentaire. Mais pourquoi cachoit-il des ordres qu'il devoit exécuter avec ſoumiſſion, ou pourquoi ſe plaiſoit-il à nous laiſſer dans

l'anxiété quand nous étions à ſa merci ? C'eſt ce que je ne pouvois expliquer. Nous attendîmes en vain toute la matinée l'ordre d'aller le trouver, comme il nous l'avoit promis. L'après-midi nous envoyâmes notre interprete aſſiéger ſa porte, lequel revint ſur le ſoir, & nous dit que le Viſir renvoyoit l'audience au lendemain matin, ſans donner aucune raiſon ni excuſe de ce nouveau délai. C'étoit un affront pour nous; mais il fallut bien prendre notre parti; nous nous conſolâmes dans l'eſpérance que le lendemain mettroit fin à notre incertitude.

Mercredi, 28 Mai.

Ce jour ſe paſſa, comme le précédent, en meſſages inutiles, & en impuiſſans murmures. L'inſulte fut même aggravée par le refus que fit le Viſir de voir notre interprete. Il eſt vrai qu'il tâcha de l'adoucir, en prétextant des affaires. Mais nous connoiſſions trop bien ſon peu de ſincérité, pour être dupes de ces vaines excuſes. Cependant notre ſituation étoit plus déplorable que jamais. L'arrivée des dépêches de la *Mokc* n'avoit produit aucun changement en notre faveur, & nous voyions le temps aſſigné pour notre délivrance s'écouler, ſans découvrir le plus foible rayon d'eſpérance.

D'après cela, il eſt aiſé de ſentir combien notre imagination devoit être échauffée & capable de prendre facilement l'alarme. Nous avions ſoupé comme à l'ordinaire, & quelques-uns des nôtres s'étoient retirés dans leurs cabanes, lorſqu'on vint dire à l'officier de garde qu'il y avoit un bateau à côté du vaiſſeau. Etant alors ſur le tillac, & réfléchiſſant ſur ce nouvel incident, je vis pluſieurs hommes armés qui entrerent ſans cérémonie dans notre navire, & ſe joignirent ſur le champ à leurs camarades, qui montoient ordinairement la garde ſur le tillac. Leur vue ſurprit autant ces derniers, qu'elle nous étonna nous-mêmes. Nous ne pûmes tirer d'eux, par nos queſtions réitérées, autre choſe ſinon qu'ils avoient ordre de reſter à bord juſqu'au lendemain à la pointe du jour.

Cependant, comme c'eſt l'ordinaire que la crainte groſſit les objets, le bruit courut parmi nos gens que le navire étoit gardé par deux bateaux, quoi qu'il n'y en eût réellement qu'un. Sans ceſſe trompés dans notre attente, ayant les plus fortes raiſons pour nous défier des Arabes, il n'eſt pas étonnant que nous nous abandonnaſſions à des conjectures qui n'étoient nullement favorables au Viſir. Nous avions trop bonne opinion des liaiſons de commerce qui exiſtoient

entre les Anglois & le Chérif, pour ſoupçonner de la part de ce prince des ordres rigoureux contre nous. Mais nous craignions tout de la part du Viſir. Ses intentions ne pouvoient être que mauvaiſes, quoique nous ne puſſions les deviner. En vouloit-il à notre vie? Mais quel eſt l'être raiſonnable ſi dépouillé d'humanité pour faire périr des gens qui ne l'ont point offenſé? Nous étions depuis long-temps entre ſes mains, & comment imaginer qu'il eût différé d'ordonner notre mort, qui lui aſſuroit ſa proie, s'il en eût eu le pouvoir ou la volonté? Après tout nous avions aſſez de preuves de ſon caractere inconſéquent & capricieux, pour penſer que l'arrivée du bateau & des ſoldats pourroit bien n'être que l'effet d'un moment d'humeur, & que nous ne devions appréhender rien de ſiniſtre. Mais il ne falloit pas peu de courage pour tirer cette concluſion, tandis que la raiſon n'avoit rien à oppoſer aux faits, & que la réflexion ſe perdoit dans le tumulte de la ſcene qui venoit de ſe paſſer. Peu à peu notre eſprit rentra dans le calme, & nous nous retirâmes chacun dans notre lit, ſans autre ſauve-garde que l'œil du Dieu bienfaiſant, ſans la protection duquel il n'y a pas même de ſureté pour le Monarque entouré de ſes gardes.

Jeudi, 29 *Mai*.

L'aurore nous délivra de nos hôtes fâcheux; ainſi qu'ils nous l'avoient annoncé, & le Viſir, honteux, ſans doute, du fait, prétendit l'avoir ignoré entierement. Comme nous lui repréſentâmes qu'il avoit violé le traité conclu entre nous, il s'excuſa en rejetant toute la faute ſur le commandant des troupes, qui avoit fait quelque mépriſe en exécutant les ordres relatifs au vaiſſeau. Cette réponſe qui annonçoit qu'il étoit encore ſenſible à la honte, nous fit eſpérer que nous le trouverions plus traitable à l'avenir, & encouragea le capitaine à lui demander une audience pour lui ſeul; & elle lui fut accordée. Quoique cette entrevue ne produisît aucun avantage réel pour nous, cependant elle nous fut un ſujet de conſolation, en ce que le capitaine tira de lui adroitement la raiſon de ſon ſilence concernant les inſtructions venues de la *Meke*. Il apprit qu'elles étoient arrivées; mais que l'affaire ne pouvoit être conclue qu'à l'arrivée du Chabander, ou capitaine de port de *Gedda*, auquel le Chérif avoit donné ordre de ſe rendre à *Yambo*, pour traiter de notre départ. Nous ſoupçonnions depuis long-temps le Viſir de vouloir

extorquer de nous les droits de port pour le vaiſſeau ; & nous fûmes charmés d'apprendre que ces droits ſeroient réglés conformément à ceux de *Gedda*, qui, quoique conſidérables, ſeroient certainement plus dans les bornes de la juſtice & de l'équité, que ceux qu'aurcit pu nous impoſer cet Arabe conſciencieux.

Comme il eſt ſouvent queſtion, dans cette narration, du Chérif de la *Meke*, je crois qu'il eſt à propos de donner ici une idée de ce Prince, & de l'étendue de ſa puiſſance, afin qu'on puiſſe mieux comprendre quelle part il eut à notre détention.

Le *Chérif* de la *Meke* eſt, à pluſieurs égards, ce qu'étoit le Pape dans les premiers temps du Chriſtianiſme. Il eſt le ſouverain Pontife de l'Egliſe Mahométane, & prince temporel auſſi bien que ſpirituel. Depuis l'extinction des Califes, dont il eſt le ſucceſſeur apparent, il tient ſes domaines en fiefs du Grand Seigneur ; & il doit le maintien de ſa dignité plus au zele de la ſuperſtition, qu'à la terreur de ſes armes. On voit par-là combien ce deſcendant de Mahomet eſt déchu de la puiſſance de ces fameux Califes, qui regnerent ſur preſque tout l'Orient, & qui frapperent d'étonnement & d'épouvante les royaumes voiſins du Nord. Mais quoique borné dans les

limites d'une ſeule province, qui fut le berceau de la grandeur Mahométane, le Chérif eſt un des plus puiſſans Princes de l'Arabie. Sa dignité eſt héréditaire, & pour la poſſéder il doit prouver ſa deſcendance du Prophete. Son autorité s'étend beaucoup plus loin que celle du Pape parmi les Catholiques. Les contrées les plus lointaines de l'Orient lui paient hommage. Grand nombre de pélerins viennent de *Teflis*, de la Méſopotamie, pour ajouter leurs dons aux tréſors du temple de *Médine*; tandis que les Soubabs de l'Inde, & les Sultans des iſles aux épiceries (1) ne manquent pas d'envoyer leurs offrandes au tombeau du Prophete. La grande ſomme d'argent que notre vaiſſeau avoit apportée pour le ſervice de la Moſquée, comme offrande expiatoire de la part du Nabab d'*Arcate*, pour la mort de ſa fille, eſt une preuve évidente de l'enthouſiaſme des Muſulmans. Cette ſomme montoit à un lak & demi de roupies, qui font environ 20,000 livres ſterlings, (à peu près 480,000 l. tournois), & c'étoit le préſent d'un Prince accablé de dettes.

Les domaines du Chérif ſont dans le cœur de

(1) Les Moluques, Java, Samatra, &c. *Note du Traducteur.*

l'Arabie, & s'étendent environ trois cent milles du nord au ſud, & cent milles de l'eſt à l'oueſt. Outre les villes de la *Meke* & de *Médine*, où les caravanes portent annuellement les productions des pays lointains, ſes revenus ſont conſidérablement augmentés par le commerce qui ſe fait par les vaiſſeaux de l'Afrique & de l'Inde, dans les ports d'*Yambo* & de *Gedda*, qui lui appartiennent. Quelque ſainteté, quelque indifférence qu'il affecte pour les biens de ce monde, comme tous les autres hypocrites, il préfere ſon propre intérêt à celui de ſon Dieu, & il ſe ſert de ſon nom comme d'un inſtrument pour acquérir des honneurs & des richeſſes. Il encourage les caravanes qui ſont régulierement le pélerinage de la *Meke*; mais c'eſt plutôt pour ſa gloire, que pour celle du Prophete, comme l'atteſtent ſuffiſamment les préſens de grand prix qu'elles apportent, & les droits conſidérables qu'il impoſe ſur les marchands. Ainſi des rites abſurdes, de vaines cérémonies ont été ſubſtituées à un culte ſimple, & le dévot Muſulman ne croit pas payer trop cher la certitude de ſon ſalut, par un pélerinage à la *Meke* & le ſacrifice d'une partie de ſa fortune, inſtitution inventée par la cupidité, & entretenue par un zele ſuperſtitieux.

Mais dans ce torrent de zele & de ſuperſtition,

les intérêts particuliers, par-tout actifs & puissans, n'ont pas manqué de réfiſter à l'impulſion, & de la tourner à leur avantage. Si *Rome* a plus d'une fois montré le ſpectacle d'un Pontife dépoſé, & l'élection d'un ſucceſſeur de S. *Pierre* faite par le fer & le feu; ſi deux Vicaires de *Jéſus-Chriſt* ont exiſté & ont été obéis en même-temps, ſera-t-on ſurpris d'apprendre qu'un événement pareil a eu lieu il y a peu d'années dans la principauté de la *Meke*? Le fameux *Ali Bey* avoit formé le plan de conquérir l'Arabie, afin d'aſſurer au gouvernement de l'Egypte, dont il étoit le chef, le libre commerce de la Mer Rouge & des côtes de l'Inde. L'exécution de ce plan, auſſi bien conduit que bien conçu, fut terminée en 1770 par la priſe de la *Meke*, & par l'expulſion du Chérif regnant. Une créature d'*Ali Bey* fut mis à ſa place; & tout promettoit au conquérant la poſſeſſion tranquille des avantages qu'il avoit en vue. Mais ſon prévoyant génie & ſa grandeur d'ame ne ſervirent qu'à lui rendre plus amers les revers de fortune qui marquerent ſi fortement la vie de cet homme célebre. Trahi & vaincu enfin par ce même *Aben Dahab* qui avoit porté ſes armes victorieuſes en Arabie, il vécut pour voir ſon nouveau Chérif dépoſé de ſa dignité uſurpée, & implorer ſon aſſiſtance, dans un moment où il

ne

ne pouvoit lui-même ſe ſoutenir en Egypte.

Le Chérif regnant eſt un jeune homme de vingt ans, &, ce qui eſt remarquable, vu la famille dont il ſort, il eſt noir comme un nègre. Pluſieurs de nos compatriotes l'ont vu, ce qui eſt accordé à peu d'Européens, parce qu'il ſort rarement de la *Meke*, & qu'il n'eſt pas permis aux Chrétiens d'approcher des environs de cette ville, ainſi que de *Médine*, où eſt le tombeau du Prophete, objet de la vénération de ſes pieux ſectateurs. Le mépris même des Mahométans pour nous eſt tel, qu'à *Mokha*, à *Gedda* & à *Yambo*, ils ne ſouffrent pas qu'un Chrétien ſorte de la ville par la porte qui regarde la *Meke*. Voici à quelle occaſion nos Anglois ont vu le Chérif. Une frégate de ſa Majeſté Britannique vint à *Gedda* l'année derniere, pour régler quelques articles de commerce; le Chérif l'ayant appris, y vint auſſi, pour faire honneur au pavillon du Roi. Il alla à bord de la frégate, & voulant témoigner ſa ſatisfaction de l'activité & de la bonne diſcipline de l'équipage, il lui fit diſtribuer une forte ſomme d'argent. D'après cette preuve de bienveillance du Chérif envers les Anglois, nous avions lieu d'eſpérer qu'il nous feroit ſatisfaction de l'injure que nous avions éprouvée, malgré les faux rapports du frippon de Viſir

dans les griffes duquel nous avions eu le malheur de tomber.

Samedi, 31 Mai.

Nous fûmes réjouis le matin par la vue de deux bateaux venant du ſud. Comme ils entroient dans le port nos gardes nous dirent que le Chabander de *Gedda* étoit dans le premier. Mais notre joie fut courte, car bientôt après nous reçûmes de la ville un meſſage qui nous informoit que le bateau qui portoit le Chabander étoit encore en mer. Mes compagnons de voyage & moi, qui étions deſtinés pour l'Europe, nous crûmes que c'étoit une belle occaſion pour ſolliciter le Viſir de nous laiſſer partir pour *Suez*, penſant qu'il pouvoit à certains égards déſirer lui-même de nous voir quitter *Yambo*, avant l'arrivée du Chabander qui devoit avoir ſa part dans le profit qu'il eſpéroit faire ſur nous. Nous fûmes donc mes trois compagnons & moi lui faire une viſite; il nous reçut avec ſa politeſſe ordinaire. Nous le preſſâmes vivement de nous accorder tout de ſuite un bateau; mais il prétendit qu'il ne pouvoit rien faire avant que le Chabander fût arrivé, ſinon que d'ordonner qu'on équipât un bateau pour être prêt à la minute.

Il conclut en nous prémuniſſant contre l'avidité de ſes gens, & en nous priant de ne faire aucun préſent à perſonne, excepté à ceux qui viendroient expreſſément par ſon ordre. La choſe étoit trop claire pour ne pas être entendue ; &, arrivés au vaiſſeau, nous réſolûmes de le gagner par la voie qu'il nous ouvroit lui-même. L'expérience nous avoit appris que les paroles ne faiſoient rien ſur lui, & en conſéquence nous préparâmes un préſent capable d'adoucir ſon inflexible cœur. Il conſiſtoit en un diamant, une belle chaîne & une piece d'étoffe d'or pour habits. Nous le lui envoyâmes par notre interprete, & nous eûmes la ſatisfaction d'apprendre qu'il l'avoit reçu gracieuſement. Il nous envoya en retour de nouvelles aſſurances de ſa protection.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici un exemple de l'habileté des plongeurs Arabes, qui ſurpaſſent en ce point tous ceux que j'ai vus ou dont j'ai entendu parler juſqu'à préſent. Le maître d'un bateau qui venoit d'arriver de *Tor* nous offrit de reprendre l'ancre de notre vaiſſeau que j'ai dit que nous avions perdue, lorſqu'il étoit mouillé à l'entrée du port. Comme elle étoit à ſeize braſſes de profondeur dans la mer, le capitaine n'avoit pas grande confiance aux promeſſes de cet homme; cependant il voulut tenter l'expé-

tiente, plutôt par curiosité que par tout autre motif. Le plongeur se contentoit du tiers de la récompense fixée, s'il ne réussissoit pas. Il alla donc avec son bateau à l'entrée du port, accompagné de notre chaloupe, commandée par un officier, de qui je tiens les particularités suivantes.

Arrivés à l'endroit où l'on supposoit qu'étoit l'ancre, le plongeur s'attacha un poids à chaque pied, se mit un morceau de bois dans les narines pour empêcher l'eau d'y entrer, & lia à son bras une corde qu'un de ses gens tenoit par l'autre bout, afin de pouvoir donner par ce moyen le signal de le tirer en haut quand il en auroit besoin. Cela fait, il plongea jusqu'à seize brasses de profondeur. Au signal donné, il fut tiré par ses camarades avec une étonnante célérité. Sorti de l'eau, il dit à l'officier qu'il avoit vu l'ancre à quelque distance; & ayant pris une corde assez forte pour la soutenir, il plongea de nouveau, & l'attacha à l'anneau de l'ancre, qui fut tirée hors de l'eau; cependant ce n'étoit pas la nôtre, mais celle d'un vaisseau de *Gedda*, qui l'avoit perdue quelques mois auparavant. Trompé dans son attente, l'Arabe voulant faire une nouvelle tentative & donner en même-temps une preuve de son habileté, plongea encore

juſqu'à la profondeur de vingt-deux braſſes ; quoique le vent commençât de fraîchir, & de ſoulever les vagues. Il reſta dans l'eau environ trois minutes, & revint ſans avoir trouvé l'ancre, au moins ſelon ce qu'il dit. Rentré dans le bateau, il ne paroiſſoit nullement fatigué ni eſſoufflé. Il aſſura que dans l'occaſion, il pouvoit plonger quelques braſſes de plus ; & que lorſque la mer étoit calme il voyoit dans l'eau à dix braſſes au tour de lui. Il dit encore qu'il pouvoit marcher avec beaucoup de facilité dans le fond de la mer, & ſéparer des rochers, avec une hâche ou une ſcie, des branches de corail. En témoignage de quoi il montra une groſſe branche de corail, qu'il dit avoir priſe dans une baie au nord d'*Yambo* : j'en conſerve un morceau. Quant à l'ancre, il eſt probable que le Viſir avoit défendu au plongeur de nous l'indiquer, s'il venoit à la découvrir, afin de la faire retirer, & de ſe l'approprier après notre départ. Je ſais que les plongeurs qui font la pêche des perles dans le golphe *Perſique* vont à une grande profondeur dans la mer ; mais ils ſe ſervent de diverſes machines ; au lieu que notre Arabe n'employoit que les forces naturelles, ſans le ſecours de l'art.

Le ſeul amuſement que nous pouvions nous

procurer, c'étoit de nous promener dans le port en bateau, encore étoit-ce plutôt par connivence de la part de nos gardes, que par permiſſion du Viſir, dont les ordres à notre égard étoient très-ſéveres. Nous profitâmes de ces promenades pour bien connoître le port, & pour en tirer le plan. Mais toutes nos obſervations ne ſervoient à rien pour notre élargiſſement. Il n'y a qu'une paſſe aſſez étroite pour entrer dans le port, & le vent ſouffloit conſtamment du large. Ce n'étoit donc pas la perte de nos canons, ni la préſence de nos gardes qui nous retenoit. Le déſeſpoir nous auroit fourni des armes pour vaincre ces obſtacles, ſi le vent nous avoit favoriſés.

Lundi, 2 Juin.

Le bateau ſi long-temps attendu arriva enfin, & amena le Chabander de *Gedda*. A neuf heures du matin cet officier vint à bord de l'*Aventure*, & remit au capitaine une lettre du Chérif, & une autre du capitaine *Anderſon*. La premiere donnoit au capitaine la permiſſion d'aller où il voudroit, en payant les droits de port d'*Yambo*, droits impoſés ſur tous les navires qui entrent dans les ports du Chérif, ſoit qu'ils y vendent

ou non leur cargaiſon. S'il préféroit d'aller à *Gedda*, il ne paieroit pas les droits à *Yambo*, mais alors le vaiſſeau ſeroit remis comme un gage de ſureté entre les mains des gens du Chérif pour le conduire à *Gedda*, & le capitaine & ſes officiers s'embarqueroient ſur un bateau qui leur ſeroit fourni à cet effet. Le Viſir avoit ordre d'expédier pour *Suez*, dans un bateau, les paquets & les perſonnes qui en étoient chargées. Telle étoit la ſubſtance des ordres du Chérif. Ils étoient à quelques égards aſſez injuſtes, & annonçoient un homme plus touché de ſes propres intérêts, que de l'amour de la juſtice. Mais en conſidérant notre ſituation, il ſera aiſé de penſer que ces nouvelles nous furent fort agréables.

Le contenu de la lettre du capitaine *Anderſon* n'étoit pas moins agréable. Il nous diſoit que la corvette le *Swallow* venoit d'arriver de *Suez* à *Gedda*; que le capitaine *Panton*, qui la commandoit, ayant été informé de la ſituation où nous nous trouvions, avoit demandé juſtice au gouvernement, pour l'inſulte faite au pavillon Britannique. Il étoit clair par cette lettre que le Chérif n'étoit pas encore inſtruit de cette réclamation, quand il expédia la ſienne pour *Yambo*. Mais nous ne doutions pas qu'un officier de ma-

rine, habile & plein d'humanité, tel qu'étoit le capitaine *Panton*, ne parvint à avoir raiſon des mauvais traitemens qu'on nous avoit faits. Le capitaine *Bacon* & les ſubrecargues de l'*Aventure* alloient avoir bientôt l'occaſion de lui faire leurs repréſentations à ce ſujet à *Gedda*. Mais les paſſagers deſtinés pour l'Europe jugerent à propos de ſe joindre à moi pour lui expoſer les dommages que nous avions éprouvés par la perfidie du Viſir du Chérif. Nous écrivîmes donc une lettre au capitaine *Panton*, que nous remîmes au capitaine de l'*Aventure*, & quoique nous ne duſſions recevoir aucun avantage perſonnel de cette démarche, nous étions ſatisfaits en penſant que l'injure ſeroit vengée par l'interpoſition des armes Britanniques.

L'eſpérance de revoir l'Angleterre revint alors dans nos cœurs, & nous reſſentîmes la joie la plus vive. Ne voulant pas perdre un inſtant pour profiter de la permiſſion du Chérif, nous dépêchâmes auſſi-tôt l'interprete au Viſir, pour lui rappeller ſa promeſſe. Il revint avec un Noquedah, ou maître d'un bateau, que cet artificieux miniſtre prétendoit nous envoyer, afin que nous fiſſions nous-mêmes notre marché avec lui. Le bon homme nous demanda 700 piaſtres & un habit pour le fret de ſon bateau juſqu'à *Suez*. Je

dis le fret, parce que nous devions nous fournir nous-mêmes de provisions & même de l'eau. Quand on considere la distance d'*Yambo* à *Suez*, qui n'est que de 150 lieues, & le bateau qui n'avoit point de tillac, & ne valoit pas un de nos bateaux de pêcheurs, on ne peut dire que la demande fût modérée, quoique faite par un Arabe. Mais il nous falloit absolument un bateau, & nous étions forcés d'en passer par-tout où l'on voudroit. Le Noquedah fut inflexible sur ce point, & nous conclûmes le marché à 650 piastres, dont nous soupçonnâmes avec bien de fondement que la majeure partie passeroit dans les coffres du Visir. Tel fut le retour que sa reconnoissance lui suggéra pour le présent que nous lui avions fait. Mais nous étions obligés de tenir secrets & nos soupçons & nos plaintes. Le Visir pouvoit faire naître de nouveaux délais, & il étoit par conséquent de notre intérêt de fermer les yeux sur une imposition par laquelle nous nous assurions sa protection.

Dimanche, 8 Juin.

La semaine précédente fut employée à régler les affaires du vaisseau. Le Visir & le Chabander n'étoient pas trop d'accord; ce qui retardoit son

départ. Le premier, par je ne sais quelle fantaisie, fit débarquer la cargaison, & quoique ce procédé parût contraire aux ordres du Chérif, le capitaine ne crut pas devoir s'y opposer. Néanmoins par les représentations du Chabander, les marchandises furent rembarquées, mais il y manquoit une balle de *calico* (1). Elle avoit été surement soustraite par le Visir & par ses gens, qui soutinrent ne l'avoir pas reçue, malgré le témoignage contraire des subrecargues & des officiers de l'*Aventure*. Deux jours entiers furent employés en disputes infructueuses sur ce sujet, & je ne sais quand elles se seroient terminées, si le Visir n'y eût mis fin en déclarant que comme son honneur étoit intéressé dans cette affaire, il devoit insister sur ce que les choses restassent comme elles étoient jusqu'à ce qu'il lui eût été rendu justice à la *Meke*. Persister dans nos demandes auprès d'un homme de ce caractere, c'auroit été une absurdité. Nous étions sûrs qu'il étoit capable des actions les plus noires; & en conséquence le capitaine fort sagement se détermina à renoncer à son droit, & à donner quittance pour la cargaison entiere.

(1) Toile de coton des Indes. Il y en a qui sont peints des couleurs les plus belles & les plus durables. *Note du Traducteur.*

Ces tracaſſeries nous retinrent à *Yambo*, mes compagnons de voyage & moi; car nous devions partir en même-temps que le vaiſſeau. Mais tout étant prêt pour notre voyage, nos dettes payées, & le bateau dont nous étions convenus échangé pour un autre que le Viſir, par des raiſons à lui connues, nous choiſit lui-même, nous fûmes prendre congé, l'après-midi, de cet étrange perſonnage. Il nous reçut avec cette politeſſe & cette affabilité qui, dans les gens en place, cachent ordinairement de grands vices. Ce ſont les côtés brillans des hommes d'état, qui cherchent à en impoſer par l'apparence des vertus qu'ils n'ont pas. Si nous n'avions connu cet homme qu'à l'extérieur, nous aurions quitté *Yambo* avec les idées les plus favorables de ſa probité. Mais l'inhumanité de ſa conduite ne pouvoit être adoucie par la politeſſe de ſes manieres, & le ſentiment intime de ſa perfidie perçoit à travers le voile d'un langage flatteur & de paroles honnêtes. Nous fîmes ſemblant néanmoins d'être ſatisfaits de ſa ſincérité, & véritablement nous pouvions y compter davantage dans ce moment, parce qu'il n'avoit plus aucun motif pour nous retenir, & que les ordres du Chérif ſont trop révérés pour ne pas être exécutés. Nous prîmes en bonne part les vœux qu'il

fit pour notre heureuſe arrivée à *Suez*, & nous reçumes le paſſe-port qu'il nous donna pour nous ſervir dans l'occaſion, avec une entiere confiance. Comme nous prîmes congé de lui, il s'étendit en pompeux complimens, que nous n'eûmes ni la capacité, ni la volonté de lui rendre. Les Orientaux ſont ſi habitués à ce genre de diſcours, que les complimens les mieux tournés coulent de leur bouche avec une incroyable facilité: & la langue des Arabes eſt ſi ſupérieure, pour l'élégance, à toutes les autres, que ces peuples, d'ailleurs ſi remarquables par leur ſimplicité, ſurpaſſent les autres nations par la délicateſſe de leurs expreſſions, & par la force & l'agrément de leurs images.

Lundi, 9 Juin.

Ce fut pour nous un jour d'affaires auſſi bien que de joie. A la veille de recouvrer notre liberté, après une ennuyeuſe & pénible détention, ſemblables aux oiſeaux qui s'échappent de la cage où ils ont été long-temps retenus priſonniers, & voltigent ſans ordre ça & là, nous nous abandonnâmes uniquement à la joie du moment préſent, ſans nous mettre en peine des malheurs & des dangers dans leſquels nous pou-

vions tomber en naviguant ſur une côte ſauvage & inconnue ; &, comme le dit fort bien un Poëte, « ſans autre appui que l'innocence & le ciel. » Nous prîmes cependant nos précautions : nous nous munîmes d'armes à feu, de la poudre & du plomb pour nous défendre contre les attaques des hommes, & de riz & d'eau pour ſatisfaire la faim & la ſoif, deux ennemis non moins redoutables. Nous nous étions bornés à ces objets de pure néceſſité, ne voulant pas nous embarraſſer d'un plus grand nombre de proviſions dans un bateau ouvert ; mais le capitaine *Bacon* voulut abſolument nous fournir pluſieurs articles qu'il avoit dans ſon vaiſſeau, & nous ne crûmes pas devoir lui refuſer le plaiſir de nous donner cette derniere preuve de ſon amitié & de ſes obligeantes attentions, & de couronner ainſi la conduite honnête qu'il avoit tenue à notre égard pendant un voyage de quatre mois. Il paroîtra ſans doute étonnant aux voyageurs Européens, qui ſont obligés de payer des ſommes exorbitantes pour leur paſſage, d'apprendre qu'en général dans l'Inde les capitaines ne ſont rien payer aux paſſagers, ſe croyant aſſez dédommagés du ſurcroît de dépenſes qu'ils peuvent leur occaſionner, par le plaiſir de jouir de leur compagnie, & qu'ils cherchent à leur rendre le

paſſage le plus agréable poſſible, ſans autre motif que celui d'exercer un acte de bienfaiſance & d'hoſpitalité. Je ne dois pas oublier de dire que le capitaine *Bacon* nous donna auſſi un laſcar, ou marinier, qui ſavoit paſſablement bien l'Arabe. Il eſt ſûr que nous aurions été dans le plus grand embarras pendant notre voyage, ſi nous n'avions eu cet homme avec nous pour nous ſervir d'interprete dans nos beſoins, & pour donner aux gens avec qui nous avions affaire, une idée plus favorable des Chrétiens. Il étoit Muſulman, & nous eſpérions qu'il auroit quelque crédit ſur l'eſprit de ceux de ſa religion.

Nous ſoupâmes pour la derniere fois à bord de l'*Aventure*, & après avoir pris très-cordialement congé du capitaine *Bacon*, & de nos autres amis, nous entrâmes dans la chaloupe, le major *Alexandre*, le lieutenant ***., M. *Hammond* & moi, accompagnés d'un domeſtique Européen à moi, de deux jeunes eſclaves du major, d'un autre du lieutenant ***., & d'*Ibrahim* notre interprete, & nous gagnâmes ſur le champ notre bateau, dans lequel nous nous embarquâmes vers les dix heures du ſoir. Je voudrois pouvoir vous repréſenter ce triſte gîte, où nous étions comme entaſſés l'un ſur l'autre, mais cela eſt au-deſſus de mes forces. Figurez-vous cependant

quatre perſonnes reſſerrées dans un carré d'environ cinq pieds de diamètre, ſans aucun abri contre les rayons brûlans du ſoleil & les froides roſées de la nuit de l'Arabie, privés du moindre exercice de leurs membres, condamnés à être continuellement dans la ſociété de l'équipage du bateau, entiérement à la diſcrétion d'une race perfide, & avec l'expectative d'une longue & ennuyeuſe navigation ſur une mer inconnue; & vous aurez une foible idée de notre ſituation, & de l'entrepriſe dans laquelle nous nous engagions. Comme nous nous expoſions volontairement au danger, il n'y a point de vanité à en parler; ce n'étoit point d'ailleurs une ſorte de témérité qui nous forçoit à faire un voyage dont les difficultés nous étoient fort bien connues.

JOURNAL

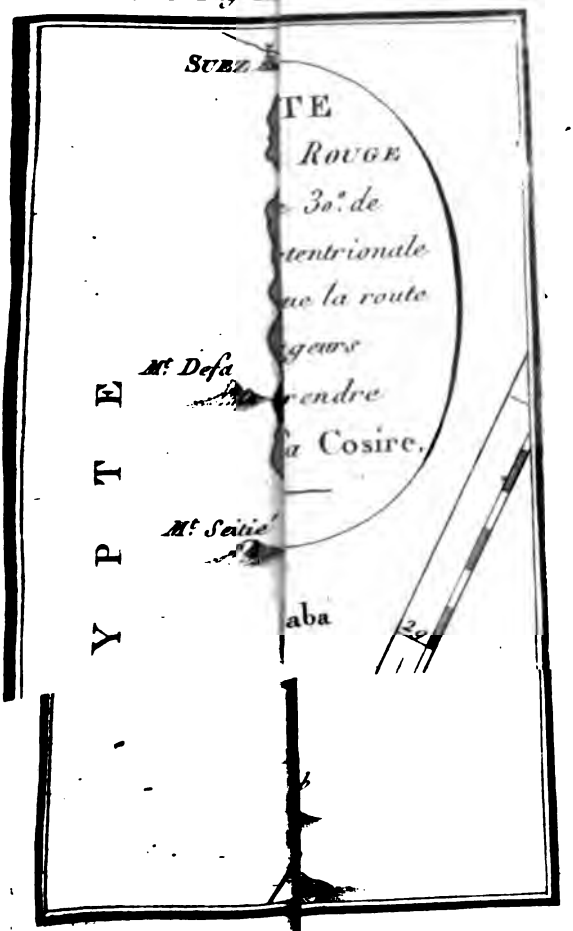
DU BATEAU L'IMPOSITION

*Parti d'*Yambo *pour* Suez.

Mardi, 10 *Juin.*

A LA pointe du jour arriverent le noqueda & le pilote qui devoit conduire le bateau, auquel nous donnâmes le nom d'*Impoſition*, à cauſe du prix exorbitant qu'on nous fit payer pour notre paſſage. Ils amenerent avec eux un autre Arabe & trois eſclaves Abyſſins, qui compoſoient tout ſon équipage; & certes ils étoient plus que ſuffiſans pour faire les manœuvres. Si nous euſſions conſulté notre commodité plutôt que notre ſureté, nous nous fuſſions volontiers paſſé de ces gens, dont la préſence nous devenoit fort gênante, à cauſe de la petiteſſe du bateau. Quel embarras lorſqu'il fallut s'arranger pour prendre quelque repos? Nos malles formoient un carré au milieu du bateau, & mes compagnons

Tom. I. Pag. II.


SUEZ
TE
ROUGE
3o.e de
entrionale
ue la route
geurs
endre
a Cosire.
Mt. Defa
Mt. Seitie'
aba
YPTE

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

compagnons & moi nous nous étendîmes chacun sur la nôtre. Nos domestiques se placerent où ils purent.

Nous levâmes l'ancre à 6 heures du matin, & nous fîmes route à l'oueſt, avec un vent de nord-quart-nord-eſt, mais nous n'avions pas fait une lieue que le vent tourna au nord-eſt. Cela nous obligea de retourner, & de jetter l'ancre à l'entrée du port.

Un moment après nous vîmes un bateau paſſer devant nous : il partoit pour *Gedda* où il conduiſoit le capitaine *Bacon* & ſon lieutenant. Nous eûmes à peine le temps de nous ſaluer & de nous renouveller nos ſouhaits réciproques de bon voyage. Le vent leur étoit favorable, & leur promettoit une courte traverſée.

Il ſouffla tout le jour avec force du nord-eſt. Sur le ſoir l'*Aventure* leva l'ancre, & avança vers nous ; mais elle n'avoit que peu de voiles au vent, & les pilotes Arabes à la charge de qui elle avoit été confiée par les ordres du Chérif, n'étant pas capables de la conduire, mouillerent de nouveau dans le port. C'étoit là aſſurément une preuve évidente du peu de connoiſſance de ces pilotes, & en conſidérant combien la manœuvre d'un vaiſſeau deſtiné aux voyages de long cours differe de celle des bâtimens qui

font les voyages de la côte, nous ne pouvions nous empêcher de trembler pour l'*Aventure*.

Mercredi, 11 Juin.

Le noquedah & le pilote s'étoient emparés de la poupe ; mes compagnons & moi nous occupions le milieu, & nos domestiques & l'équipage la proue. Nous avions monté un mousqueton sur le plat-bord, & chargé nos fusils & nos pistolets. Mais comme nous étions encore sous la protection du fort, nous ne crûmes pas devoir faire le quart. Voilà comment nous passâmes la nuit précédente.

A 6 heures du matin nous levâmes l'ancre par un vent du sud-ouest, & nous portâmes au nord-ouest : nous fîmes ainsi environ trois lieues ; mais le vent passant tout à coup à l'ouest & à l'ouest-nord-ouest, le pilote ne put gagner le mouillage qu'il avoit en vue, & à notre grand déplaisir, courut vent arriere sur une ouverture entre des rochers. Ces rochers étoient une partie d'un récif qui s'étend depuis *Gedda* jusqu'au cap *Mahomet*, & sur lequel l'*Aventure* avoit malheureusement donné, lorsque nous fûmes forcés d'aller à *Yambo*. Nous apprîmes alors qu'il y a sur cette côte certains mouillages que les navires

sont obligés de gagner pendant le jour, sans quoi il faut qu'ils retournent quelquefois à celui qu'ils ont quitté, n'en trouvant pas d'autre. L'ouverture de rochers dont j'ai parlé étoit un de ces mouillages. Nous y vînmes donc vers midi; comme nous en approchâmes un des gens de l'équipage sauta hors du bateau, ayant à chaque main un crochet lié à un grélin, & plongeant sur le récif, il attacha les crochets aux rochers, qui ont été creusés par l'action lente & continuelle de la mer. Le bateau se trouva par-là amarré solidement, & ses côtés touchoient presque les rochers : nous étions dans un calme parfait. Un vaisseau d'une charge considérable peut y être amarré de cette maniere sans danger, parce qu'il y a plusieurs brasses de fond.

Nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au 24°. 10′ de latitude nord. Nous avions donc fort peu avancé. L'après-midi nous vîmes l'*Aventure* portant au sud : mais elle ne paroissoit pas marcher beaucoup, & avoit peu de voiles au vent.

Jeudi, 12 Juin.

La nuit précédente le noquedah avoit été à *Yambo* chercher un banc pour remplacer celui qui avoit été emporté dans la mer. Il n'y avoit

pas long-temps qu'il étoit parti, lorsqu'il s'éleva une bonne brise de terre qui auroit pu nous faire faire bien du chemin, si nous avions eu cet homme à bord. A la pointe du jour le vent passa au nord-oueſt, de maniere que lorsque le noquedah fut arrivé, il nous fut impossible de mettre à la voile.. Il apporta quelques nouvelles de l'*Aventure*. Les subrécargues & l'officier qui étoit resté à bord craignoient beaucoup de faire naufrage, par l'ignorance des pilotes qui n'entendoient rien à la manœuvre. Ils avoient déjà perdu toutes ses ancres, auxquelles ils avoient substitué des grapins. Telle étoit la triste situation de ce vaisseau, exposé à périr par la mauvaise volonté de ces barbares, en ne permettant pas au capitaine *Bacon* de le conduire lui-même.

Vers les neuf heures le vent tourna au sud: il nous étoit par conséquent très-favorable, mais nous ne pûmes pas en profiter, à cause de l'absence de deux de nos gens. Le lieutenant *** avoit été à terre à six heures, sous prétexte de cueillir quelques plantes, & avoit pris avec lui *Ibrahim*, notre interprete. Nous nous étonnâmes d'abord de ce qu'ils ne revenoient point; & lorsque le vent devint favorable, nous envoyâmes un homme de l'équipage pour les rappeller au bateau. Mais notre surprise augmenta quand

celui-ci revint nous dire qu'il ne les avoit point trouvés. Nous fîmes là-dessus diverses conjectures. Tantôt nous pensions qu'ils s'étoient égarés, mais qu'en suivant le rivage ils trouveroient à la fin le bateau. D'autrefois nous craignions qu'ils n'eussent été surpris par les Arabes errans, & emmenés en esclavage. La vraie cause de leur éloignement étoit bien loin de nos pensées; mais le noquedah soupçonna qu'ils étoient allés à *Yambo*, ayant peut-être observé que le lieutenant étoit mécontent de sa situation, & qu'il se voyoit avec peine engagé dans une entreprise qui lui étoit désagréable. Quoi qu'il en soit, la pénétration du noquedah surpassa la nôtre; & il fut d'avis de les aller chercher à *Yambo*: nous approuvâmes son conseil. Il étoit environ midi quand il partit pour cette ville, qui n'étoit éloignée que de deux lieues; & afin de ne rien négliger, de notre côté, pour les retrouver, nous envoyâmes deux matelots les chercher par différentes routes; nous hissâmes un pavillon sur notre grand mât & tirâmes plusieurs coups de mousquets, dans l'espérance d'attirer leur attention. A trois heures d'après-midi le vent tourna au nord-ouest & souffla de ce point le reste du jour.

Nos matelots retournerent avec aussi peu de

succès qu'auparavant. Nous commençâmes à former mille conjectures, & à craindre que le lieutenant ne se fût porté à quelque parti extraordinaire. Notre emprisonnement à *Yambo* avoit fait sur son esprit une impression profonde. Sa prévention contre les Arabes étoit extrême, & la crainte qu'il en avoit sembloit avoir troublé sa raison. Il nous avoit souvent témoigné tant de répugnance pour le voyage que nous entreprenions, que plus d'une fois nous l'avions pressé de se dispenser de nous accompagner. Nous avions observé avec regret que depuis l'instant qu'il étoit entré dans le bateau il avoit montré des craintes pour sa vie, & qu'il étoit toujours à veiller, tandis que nous dormions dans la plus grande sécurité. En effet nous étions trop près d'*Yambo* pour nous croire en danger du côté de la terre; & toute résistance eût été vaine si le gouverneur eût tramé quelque chose contre nous. La nuit précédente il nous avoit déclaré que les Arabes avoient le dessein de nous égorger à souper: il nous dit ensuite qu'ils avoient différé l'exécution de leur complot jusqu'au milieu de la nuit. Nous attribuâmes à la peur ces extravagances & bien d'autres choses qu'il nous dit encore. Nous ne fîmes qu'en rire, quoi qu'il nous protestât, à différentes reprises, qu'il avoit

entendu les Arabes débattre la question sur la maniere dont ils se délivreroient de nous.

Ce fut ainsi que nous passâmes ce jour dans la peine & dans l'inquiétude, d'un côté, de ne pouvoir profiter du vent favorable qui soufflioit; de l'autre, de rester dans l'incertitude sur le sort du lieutenant *** & d'*Ibrahim*. Enfin à cinq heures nous apperçûmes au loin des chameaux & quelques soldats qui s'approcherent bientôt de nous, & nous ramenerent nos fugitifs. A cette vue nous nous regardâmes mutuellement pleins d'étonnement & d'embarras. Cependant touchés de leur situation, nous ne leur fîmes aucun reproche. Le lieutenant *** parut très-agité & fatigué, & il dit peu de choses à son arrivée. L'interprete & les gardes nous apprirent les particularités suivantes. La défiance qu'il avoit contre les Arabes du bateau avoit tellement frappé son esprit qu'elle lui avoit inspiré de retourner secrétement au Visir d'*Kambo* pour lui communiquer ses soupçons. Aussi-tôt qu'il avoit été à terre il entraîna par artifice *Ibrahim* du côté de la ville, & ayant fait environ un mille, il employa alors les prieres & les menaces pour engager le bon homme à l'accompagner. Ils ne furent pas plutôt entrés dans la ville que quelques Arabes se saisirent d'eux & les conduisirent chez le Visir,

comme ils le désiroient. Ce ministre les reçut avec bonté, & recevant la plainte du lieutenant ***, il ordonna à quelques soldats de se saisir des Arabes du bateau. Le noquedah arriva en ce moment, & prouva son innocence par le rapport qu'il fit de notre conduite en l'absence de l'accusateur, sur quoi le lieutenant *** nous fut renvoyé de la maniere que nous avons dite. Le Visir avoit envoyé en même-temps un Indien pour nous assurer, en langue More, que nous n'avions rien à craindre des gens du bateau, qui répondroient de nous sur leur tête. Nous fûmes obligés, pour nous excuser, d'assurer que nous n'avions aucune connoissance de l'intention du lieutenant ***, ce qui étoit vrai; & nous remerciâmes le Visir de sa conduite honnête en cette occasion. Nous donnâmes aux soldats une gratification pour la peine qu'ils avoient prise, & ils se retirerent.

Comme les reproches auroient été inutiles, nous résolumes entre nous de garder le silence sur cette conduite cachée du lieutenant ***. Nous reprimandâmes néanmoins très-séverement & en sa présence, *Ibrahim*, & nous prîmes unanimement la résolution de ne plus aller à terre, & de ne plus attendre qui que ce fût qui se hasarderoit à le faire. Lorsque nous nous fûmes

jetés chacun sur notre lit, nous vîmes le lieutenant *** s'avancer vers la poupe, & par ses gestes & avec le peu de mots arabes qu'il savoit, tenir une espece de discours au noquedah & au pilote. Il vint une ou deux fois à sa cassette, & nous soupçonnâmes qu'il y prit de l'argent. Nous ne pouvions concevoir ce qu'il en vouloit faire, ni quel étoit son dessein. Il étoit tard quand il se coucha, & Dieu sait si son sommeil fut calme & paisible.

Vendredi, 13 Juin.

Notre bateau mit à la voile à quatre heures du matin avec une légere brise de terre. Quoi qu'il fût trop grand pour pouvoir faire usage des rames avec une mer de l'avant, il nous étoit néanmoins bien agréable d'en avoir, & elles nous furent d'une grande utilité dans notre navigation. Le temps fut si calme que nous nous en servîmes la plus grande partie du matin. A neuf heures le vent souffla du sud-oueſt, mais il resta très-foible. Nous éprouvâmes ce jour toutes les ardeurs du soleil. Pendant que nous avions nos voiles au vent il nous étoit impossible de tendre des tentes, dont nous étions pourvus. Mais il falloit bien se résoudre à rester ainsi exposés aux rayons brûlans de cet astre, si nous

voulions avancer. Environ à trois heures d'après-midi le vent tourna comme à l'ordinaire au nord-oueſt, ce qui nous obligea, pour chercher un mouillage, de quitter le large, & de porter entre les récifs & le rivage, d'où nous n'étions qu'à environ un mille de diſtance. La côte ici eſt très-baſſe; mais les montagnes s'élevent à quelques milles derriere. Il fit trop de brume pour que nous puiſſions obſerver le ſoleil à midi: mais par notre eſtime nous jugeâmes que nous avions fait environ trois lieues au nord.

Le bateau ne fut pas plutôt à l'ancre que la maladie du lieutenant * * * ſe découvrit bien clairement. Depuis la ſcene du jour précédent nous étions perſuadés que ſon cerveau étoit dérangé. Il n'avoit plus d'appétit, ſon regard étoit farouche & hagard, & ſes paroles n'avoient aucune ſuite. Il nous avoit dit le matin, lorſque nous avions mis à la voile, que les Arabes vouloient nous égorger en mer. Quand nous approchâmes de terre, il changea de ton, & il prétendit que c'étoit là où la mort nous attendoit. Nous fîmes peu d'attention à ſes étranges diſcours; mais quelle fut notre ſurpriſe quand nous lui vîmes ſaiſir ſon épée, au moment où nous jettions l'ancre, en nous criant à nous-mêmes de nous mettre en défenſe? Les Arabes furent juſtement

épouvantés de cette extravagance, & nous eûmes beaucoup de peine à lui persuader de remettre son épée. Nous lui passâmes encore cette scene, & nous résolûmes seulement de veiller strictement à sa conduite. Mais l'arrivée de deux bateaux à l'endroit où nous étions fut l'occasion d'une nouvelle scene aussi étrange qu'inattendue.

Comme ils approchoient, le lieutenant *** donna des marques de la plus vive inquiétude. Il nous dit gravement de nous préparer à la mort, & prétendit que ces nouveaux venus étoient complices secrets de nos Arabes. Ce fut en vain que nous l'assurâmes qu'ils ne pouvoient avoir aucune connoissance d'un complot tramé contre nous, en supposant qu'il existât, puisqu'ils venoient du côté du nord, & que notre rencontre étoit accidentelle. Sa prévention contre tous les Arabes en général étoit si forte qu'aucune raison ne pouvoit le faire revenir. Il n'avoit qu'une légère connoissance de la langue Arabe; mais tous les mots qui avoient quelque rapport avec le méchant complot qu'il avoit imaginé étoient saisis par son imagination déréglée, & étoient pour lui la preuve de leur crime; de même que sa vue troublée lui faisoit prendre les bâtons pour des lances, & les couteaux pour des poignards. Cependant *Ibrahim* avoit aussi bien

que lui les oreilles ouvertes, & sachant fort bien la langue, il nous auroit averti, s'il y avoit eu quelque danger.

On nous avoit dit que le lieutenant * * * avoit donné la nuit derniere quelque argent au noquedah. Nous ne fûmes pas peu surpris quand nous apprîmes du lieutenant lui-même que la somme n'alloit pas à moins de soixante & quinze sequins vénitiens, qu'il avoit partagés entre le noquedah & le pilote, pour sauver, disoit-il, sa vie. Il se plaignoit néanmoins que cette largesse ne serviroit à rien, puisque notre mort étoit résolue, & que nous suivrions bientôt le capitaine *Bacon* & les autres personnes de l'*Aventure*, qui avoient été, suivant ce qu'il affirmoit avec force, massacrées quelques jours auparavant. Pour tâcher de dissiper ces étranges pensées, un jeune esclave du major *Alexandre* joua du violon, tandis que dans les autres bateaux les Arabes se joignirent à nous avec leur espece de musique. Nous avions soupé, & nous regardions quelques poissons qui se jouoient autour du bateau, lorsque le lieutenant * * * se leva tout à coup de sa place avec deux épées dans la main, & courant au major, il lui en donna une pour se défendre, & tira l'autre du fourreau, disant que sa vie étoit menacée par un homme qui étoit près du grand mât

du bateau, avec un poignard à la main. Ce ne fut plus que tumulte & confusion dans le bateau, & l'équipage courant à la poupe, cria aux autres bateaux, qui aussi-tôt s'éloignerent du nôtre. La chose étoit trop sérieuse pour en badiner, & la frénésie de notre compagnon étoit trop évidente pour la cacher. En conséquence nous nous saisîmes de lui & nous le désarmâmes; mais ce ne fut pas sans résistance de sa part, & en se débattant il fit avec son épée une légere blessure au pied du major.

Nous commençâmes à craindre pour nous-mêmes. Les bateaux étrangers pouvoient juger, sur les apparences, que nous avions des intentions hostiles, & que nous voulions peut-être même nous rendre maîtres d'eux. Notre noquedah vint à nous, & nous déclara très-positivement qu'il ne remettroit point à la voile tant que le lieutenant.*** seroit à bord. Ce fut en vain que nous lui offrîmes de répondre sur notre tête de sa sûreté & celle de son équipage, & de veiller exactement notre infortuné ami. Il étoit épouvanté des accès de folie qu'il avoit vus, & il nous avoua qu'il pensoit que notre vie n'étoit pas moins en danger que la sienne, parce que dans ces accès de frénésie le lieutenant *** seroit incapable de distinguer ses amis de ses ennemis

pauvre ami, puiſqu'il étoit dans une diſpoſition à abandonner tout ſon argent au premier venu.

C'étoit alors environ minuit, & le lieutenant *** deſira paſſer la nuit avec nous, en déclarant encore de la maniere la plus ſérieuſe que c'étoit la derniere pour lui & pour nous. Comme nous ne devions partir qu'à la pointe du jour, nous y conſentîmes. Nous gagnâmes ſur lui qu'il couchât dans un de nos lits, parce qu'il redoutoit de reſter dans le ſien. A ſa demande, & pour la ſatisfaction de nos Arabes, M. *Hammond* & moi nous veillâmes à ſes côtés juſqu'au matin. Je ne crois pas m'être jamais trouvé dans une poſition plus déſagréable. Mon cœur étoit briſé de l'état déplorable de notre ami, & de la réſolution que nous avions été obligés de prendre, malgré nous, de l'abandonner. Jugez, Madame, vous dont l'ame eſt douée de cette douce ſenſibilité qui honore votre ſexe, jugez de notre perplexité. Nous n'eûmes pas la moindre envie de fermer les yeux durant le reſte de la nuit. Il treſſailloit à chaque inſtant dans ſon lit, ou bien il nous appelloit pour nous demander quel étoit le ſcélérat qui étoit derriere lui avec une épée nue.

Samedi,

Samedi, 14 Juin.

A la pointe du jour le ſignal fut donné pour partir. Le lieutenant *** ſe leva un peu plus calme qu'à l'ordinaire ; & laiſſa tranſporter ſon bagage dans l'autre bateau, ſans proférer aucune plainte. Il avoit aſſez de ſang froid dans ce moment pour ſentir la néceſſité de notre ſéparation ; & il nous aſſura qu'il ne ſe croyoit pas plus en danger dans un lieu que dans un autre. Son opinion étoit que notre deſtinée étoit certaine, dans quelque bâtiment que nous fuſſions, & à *Yambo* comme à *Gedda*. Nous payâmes ſon paſſage, & nous chargeâmes le maître du bateau d'informer le Viſir de la ſituation du lieutenant, & de requérir ſes bons offices pour le faire arriver en ſûreté à *Gedda*. Nous confiâmes notre lettre pour le capitaine *Bacon* au jeune eſclave, avec les clefs & l'épée de ſon maître. C'étoit un garçon honnête, intelligent, & nous ne doutions pas qu'il n'eût pour lui tous les ſoins poſſibles pendant la traverſée, qui ne pouvoit être longue. Nous eûmes la ſatisfaction de voir que le lieutenant *** nous quittoit avec beaucoup plus de tranquillité que nous ne l'aurions attendu. Quoique ſon antipathie contre tous les

Arabes fût extrême, sa défiance se portoit cependant davantage sur ceux de notre bateau ; & c'étoit peut-être une consolation pour lui de quitter leur compagnie. Nous n'eûmes pas besoin de le presser pour hâter son départ. Le vent étoit favorable, & faisoit espérer qu'il arriveroit en peu d'heures à *Yambo* : il le pouvoit même jetter sur le chemin de l'*Aventure*, que nous avions vue deux jours auparavant à l'entrée du port. A tout événement, nous comptions que le Visir le traiteroit avec humanité.

Les deux bateaux étoient à peine partis, que le vent s'éleva du côté de la terre. Nous mîmes aussi-tôt à la voile, & nous avions déjà fait plusieurs lieues le long du rivage, lorsque le vent vint directement contre nous, & souffla si fort qu'il nous obligea de virer de bord & de chercher un abri contre sa furie. Nous courûmes vent arriere, & à onze heures nous entrâmes dans une large baie, formée par un cercle de rochers, auxquels nous amarrâmes le bateau de la maniere décrite ci-dessus. Cette baie est appellée *Jeraboup* par les Arabes ; il y a dans le milieu une petite isle habitée par un prêtre, dont le nom est *Beridi*, & qui, à cause de son extrême piété & de son grand âge, est visité par tous les Mahométans qui passent auprès. Nous avions été

trop bien avertis par l'aventure du Lieutenant *** pour nous abandonner à notre curioſité. Nous laiſſâmes donc aller les Arabes dans l'iſle y ſatisfaire leur dévotion.

Nous ne pûmes pas prendre hauteur à midi. Le vent du nord-oueſt ſouffla avec beaucoup de violence le reſte du jour ; mais la mer étoit calme dans la baie, quoiqu'à deux milles du rivage, qui eſt ici montagneux, comme ſur toute cette côte. Nous prîmes le ſoir, avec l'hameçon, quelques beaux poiſſons de roches, que nous mangeâmes avec d'autant plus de délices, que nous eſpérions de nous régaler ſouvent ainſi le reſte de notre traverſée. Le vent fraîchit pendant la nuit & nous fit craindre une tempête.

Dimanche, 15 Juin.

Nous ne pûmes mettre à la voile le matin, le vent étant toujours contraire. La mer & le vent étoient impétueux hors de la baie ; mais nous pouvions défier la tempête, qui venoit abattre toute ſa rage contre le récif de rochers qui s'élevoit, comme le bouclier d'*Ajax*, doublé ſept fois, entre elle & nous. Il n'y a point de côte ſi bien pourvue par la nature contre les fureurs de la mer & les attaques des hommes. La lame ne

peut pas même y atteindre, & toutes les forces navales de l'Europe n'oseroient aborder ces formidables remparts naturels, qui les empêcheroient d'approcher de toute fortification élevée sur le rivage. Quel dommage que le pays ne réponde pas à cette heureuse disposition que la nature a faite en sa faveur! Il n'est pas besoin d'armées pour protéger la côte, & il est certain que l'Arabie pétrée doit moins sa sûreté à cette chaîne de rochers qu'à son sol ingrat & stérile. Elle a jadis poussé hors de son sein des milliers d'enthousiastes qui, sous les drapeaux du vaillant *Mahomet*, allerent chercher des terres plus fertiles. Il ne paroît pas que ses déserts ayent depuis tenté l'avarice d'aucun conquérant étranger.

Nous nous amusâmes une partie de la matinée à pêcher à la ligne : nous prîmes beaucoup de poisson, qui mord vîte à l'appât sur cette côte. Quelques-uns avoient la gueule comme le bec d'un perroquet, & nos Arabes nous avertirent de n'en pas manger ; mais étoit-ce à cause de cette singularité, ou parce qu'ils étoient réellement mauvais, c'est ce que nous ne pûmes découvrir. A dix heures nous vîmes un bateau qui venoit vers nous, & que nous supposâmes destiné pour *Yambo*. Il nous apperçut aussi, & à onze heures il étoit si près du récif où nous

étions amarrés, que nous nous trouvâmes à portée de la voix. Il venoit de *Suez*, & il nous apprit que la plupart des vaisseaux Anglois avoient quitté ce port. Ce fut là tout ce que nous pûmes tirer des gens de ce bateau, qui continua sa route & fut bientôt hors de notre vue. Néanmoins cette nouvelle nous fut agréable en ce qu'elle nous donnoit lieu d'espérer que les vents alloient changer dans ces parages. Nous ne pouvions autrement comprendre comment nos vaisseaux étoient partis de *Suez* à si bonne heure. Notre traversée pouvoit par conséquent être plus courte qu'elle ne paroissoit devoir l'être.

Nous ne pûmes prendre hauteur à midi, & le vent souffla du nord-oueſt le reste du jour & une partie de la nuit. Sur le soir une femme vint à la nage à notre bateau; nous lui donnâmes quelques mesures de riz, qu'elle reçut avec beaucoup de démonstrations de joie & de reconnoissance.

Lundi, 16 Juin.

Nous fûmes éveillés à une heure du matin par le bruit que firent nos Arabes en mettant à la voile; car il étoit impossible qu'ils fissent la moindre manœuvre sans que nous n'en eussions aussi-tôt connoissance. Quoique notre sommeil

fût interrompu, nous fûmes agréablement surpris de voir qu'ils avoient profité d'une légere briſe qui venoit de terre. Avec les voiles & les rames nous faiſions un peu plus d'un quart de lieue par heure. Au point du jour nous vîmes au nord-oueſt un vaiſſeau en calme comme nous. Nos gens prétendoient qu'il alloit à *Suez*, & qu'il n'y avoit pas moins de vingt jours qu'il étoit parti d'*Yambo*. A neuf heures nous découvrîmes deux autres voiles en avant. A dix heures nous apperçûmes, à quelques lieues de diſtance, une baſſe qu'on appelle *Morſa*, & à midi deux des bateaux parurent à l'ancre dans une pointe de terre au nord-eſt. Nous voulûmes en approcher, mais le vent avoit tourné au nord-oueſt, & il nous fallut quelques heures pour atteindre le récif où étoit le bateau le plus grand, auprès duquel nous amarrâmes le nôtre vers les trois heures. L'endroit où nous étions étoit une baie appellée *Banas*. Par notre obſervation de ce jour nous avons trouvé qu'elle eſt au 24°. 30′ de latitude ſeptentrionale. Le cap *Mahar* nous reſtoit au nord. Nous fûmes bien ſurpris d'avoir auſſi peu avancé depuis notre départ d'*Yambo*, & ſur-tout ayant paſſé ce jour-là quatorze heures en mer. Mais notre navigation reſſembloit à celle des Grecs dans l'antiquité. Nous ne

faiſions que côtoyer, ſans nous écarter beaucoup du rivage : cette maniere de naviguer me fait concevoir comment *Ulyſſe* put reſter dix ans autour des rivages de la Grece, ſans avoir recours à d'autre divinité ennemie que celle que les marins peuvent attendre des vents & des flots.

Nous fûmes ſur le ſoir à bord du bateau qui étoit près de nous. Il étoit beaucoup plus grand & plus commode que le nôtre. Nous ne pûmes que regretter que notre mauvaiſe fortune nous eût fait rencontrer un bateau découvert, tandis qu'il y en avoit pluſieurs qui étoient pourvus de cabanes. Nous fûmes reçus très-civilement par ſon noquedah, qui nous dit qu'il alloit à *Suez*. Il étoit malade ; nous lui donnâmes quelques remedes, dont il nous remercia beaucoup. Les Arabes, lorſqu'ils ſont malades, ne manquent jamais de s'adreſſer aux Européens quand ils en ont l'occaſion, parce qu'ils croient que nous avons preſque tous quelque teinture de médecine. Le vent fraîchit, & ſouffla preſque toute la nuit du nord-oueſt, comme à l'ordinaire.

Mardi, 17 Juin.

Le vent étoit toujours contraire & nous ne pûmes partir le matin. Il ſouffloit ſi fort à la pointe du jour que nos Arabes attacherent une ſeconde amarre ſur un rocher. Un vaiſſeau de guerre pourroit mouiller en toute ſureté en cet endroit. Il y a pluſieurs braſſes d'eau tout près des rochers, leſquels rompent les lames qui viennent du nord-oueſt. Lorſque la mer eſt baſſe, le récif eſt par-tout à ſec; nous profitâmes de ce temps pour chercher du poiſſon, dont nous trouvâmes une grande quantité dans les crevaſſes des rochers. Vous voyez par-là, Madame, que nous ne laiſſions pas que de faire quelques bons repas. Nous avions encore un mouton & des volailles, que nous réſervions pour des temps plus preſſans.

A huit heures le noquedah du grand bateau nous fit une viſite. C'étoit en partie pour répondre à notre politeſſe; mais ſon but principal étoit de voir notre carte de la Mer Rouge. Nos Arabes nous avoient dit qu'il étoit un des meilleurs pilotes de leur nation. Après l'examen que nous en fîmes avec lui, nous la trouvâmes paſſablement exacte, quant aux noms des iſles &

des caps sur cette côte. Nous avions intention de corriger, pendant notre traversée, les fautes que nous pourrions y relever, & de marquer tous les récifs & les basses qui se trouvent entre *Yambo* & le cap *Mahomet*. Nous avions l'avantage d'être avec des pilotes qui connoissoient toutes les criques & les baies, & qui pouvoient nous donner des informations très-utiles pour les vaisseaux jetés par les courans sur cette côte dangereuse. La surprise de l'Arabe fut grande en entendant nommer par des étrangers des lieux que des gens seuls de sa profession parmi ses compatriotes connoissoient : car les marins Arabes n'ont point de cartes, ni rien qui y supplée ; mais l'intelligence naturelle de cet homme lui fit aisément concevoir le plan des nôtres. Comme nous étions les premiers Européens qui, de sa connoissance, n'aviguions dans ces mers, il ne pouvoit concevoir comment le gissement de ces lieux avoit pu être pris par des vaisseaux qui n'osent en approcher. Il n'avoit pas la moindre idée de l'usage du quartier Anglois, & croyoit qu'il nous servoit bien plus à faire des découvertes dans le ciel, qu'à connoître notre latitude.

Nous commençâmes à faire régulièrement le quart pendant la nuit, maîtres & domestiques, deux heures chacun. Ce n'est pas que nous cou-

ruſſions aucun riſque, puiſque nous n'étions point engagés au milieu des iſles ; mais il étoit prudent de nous habituer à une pratique néceſſaire. Tout le jour, & une partie de la nuit, il y eut de grands coups de vent du nord-oueſt.

Mercredi, 18 Juin.

Nous mîmes à la voile à ſix heures du matin, avec le vent du nord-quart-nord-oueſt, & nous portâmes au large ; mais le vent étoit trop foible pour nous être d'un grand ſecours contre la groſſe houle que les derniers vents avoient occaſionnée. Nous virâmes donc de bord à dix heures, & le vent étant tourné un peu plus vers l'oueſt, nous fûmes en état, contre notre attente, d'atteindre un récif au nord du cap *Mahar*, à deux heures environ après midi. Nous vîmes à un mille au nord de nous, un bateau à l'ancre, qu'on croyoit auſſi deſtiné pour *Suez*.

Nous ne pûmes prendre hauteur ce jour-là, à cauſe de la terre du côté du ſud, qui bornoit notre horiſon. Nous avions néanmoins très-peu avancé. Si ce n'avoit été l'attente de la pleine lune, qui devoit bientôt avoir lieu, nous nous ſerions fort affligés de nous voir ainſi condamnés à battre cette côte ſans faire beaucoup de chemin. Mais quelques

jours d'un vent de ſud pouvoient nous pouſſer bien près du lieu de notre deſtination, & toutes nos eſpérances étoient fondées ſur l'influence de cette utile planette. La douce lumiere qu'elle nous donnoit pendant la nuit nous étoit d'un grand ſoulagement, après avoir éprouvé pendant tout le jour l'ardeur & l'éclat du ſoleil. Mais s'il nous étoit difficile de nous garantir de la chaleur pendant le jour, il ne nous étoit pas plus facile de nous garantir la nuit de l'humidité, le vent étant chargé de la plus forte roſée. Afin d'être prêts à profiter du premier bon vent, nous étions obligés de renoncer à faire uſage de la tente. Nous reſtions donc expoſés à tout le poids de la roſée, & les manteaux dont nous nous enveloppions étoient auſſi mouillés que ſi on les avoit trempés dans la mer. Il eſt bien évident néanmoins qu'elle n'étoit pas impregnée des mauvaiſes qualités que le peuple lui attribue preſque par-tout, car autrement nous en aurions beaucoup ſouffert.

Le temps fut très-beau pendant la nuit, & le vent reſta au nord-oueſt. Nous fîmes réguliérement notre quart comme la nuit précédente, & nous ſentions que l'habitude nous rendroit la choſe aiſée.

Jeudi, 19 Juin.

Nous étions ſous voile à la pointe du jour avec le vent au nord, & nous portâmes au large juſqu'à dix heures. Alors le vent étant contraire, nous virâmes de bord, & nous portâmes ſur le rivage. Notre marche étoit lente, mais gagnant toujours la terre juſqu'à deux heures, nous entrâmes dans une belle baie, où nous nous amarrâmes ſur un récif, à cent verges du rivage. Nous étions aſſez contens de la marche de notre bateau, car nous avions laiſſé derriere & perdu de vue les deux bateaux qui faiſoient route avec nous, & nous avions atteint celui qui nous devançoit. Pendant toute la matinée ç'avoit été à qui paſſeroit l'autre, & la victoire s'étoit enfin déclarée en faveur de notre bateau, qui avoit gagné un mille au vent de l'autre. Quelque léger que fût cet avantage, il y a toujours, en toute occaſion, une ſatisfaction ſecrete à être ſupérieurs à ſes voiſins; & je doute ſi celui qui gagne le prix à une courſe de chevaux peut être plus content que nous le fûmes de notre dextérité à paſſer ce bateau, que nous trouvions plus mauvais que le nôtre.

La baie où nous étions eſt au 24°. 36′ de

latitude nord, ſelon l'obſervation que nous fîmes à midi. Elle eſt défendue à l'oueſt par un récif de rochers ; & au nord & à l'eſt par la terre. Il y a aſſez d'eau pour les plus grands vaiſſeaux, mais il eſt très-incertain s'ils pourroient paſſer le récif qui borde cette côte. Nous ne voyions pas toujours ce récif du côté de l'oueſt ; mais il y a tout lieu de penſer que nous avons paſſé deſſus, & que les rochers ſont ſeulement un peu plus enfoncés dans les lieux où l'on ne voit pas la mer ſe briſer. Ce fut le hazard qui porta l'*Aventure* ſur ce récif, avant notre arrivée à *Yambo*, & il faudroit un ſemblable haſard pour faire entrer, ſans le plus grand danger, un vaiſſeau de ſa charge dans cette baie (1).

Pour remédier juſqu'à un certain point au

(1) L'auteur eſt fâché d'obſerver qu'il y a, dans cette partie de ſon journal, un vuide qu'il lui a été impoſſible de ſuppléer. Avant la premiere édition de ſon voyage, il avoit perdu quelques remarques ſur l'arrangement ſingulier des rochers qui bordent la côte de l'Arabie pétrée, & il ne peut avoir recours qu'à ſa mémoire pour en dire quelque choſe dans celle-ci. Cette côte eſt peut-être la ſeule, dans tout le monde connu, qui ſoit ainſi garnie de rochers à fleur d'eau, & cette ſingularité devient encore plus frappante, ſi l'on conſidere la nature & la formation de ces rochers. Quelque ſtérile & triſte que ſoit

défaut d'exercice que nous ne pouvions prendre dans le bateau, nous ne manquions pas de nous

---

l'aſpect du rivage, dans un jour calme les bas fonds offrent les plus belles maſſes de corail & de pierre, qui s'étendent horizontalement, ou s'élevent perpendiculairement, comme une vaſte forêt ſous les eaux. La nature ſemble s'être dédommagée de la ſtérilité du rivage en prodigant ſes richeſſes dans le ſein limpide de cette mer, qui donna peut-être aux anciens l'idée de ces grottes & de ces palais dans la profondeur des eaux, qui ſervoient de demeure à Neptune & à ſa cour, & furent l'origine des fables qu'on dit être ſorties de ces contrées. Perſonne ne peut douter que l'Océan ne ſoit fécond en productions végétales; mais ce n'eſt que ſur cette côte extraordinaire que l'œil mortel peut les découvrir. Nous en avons bien plus appris que nous n'en avons vu nous-mêmes, d'un plongeur d'*Yambo* dont j'ai déjà parlé. Il nous décrivoit des lieux & des cavernes qu'il avoit trouvées ſous les eaux, & ſes deſcriptions auroient juſtifié les récits les plus extravagans des poëtes ſur ce point. Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici que la conjecture que j'ai formée ci-deſſus, ſur l'aſpect ſtérile des côtes de l'Arabie, eſt preſque confirmée par le difficile accès de ſes bords, qui en rend la navigation très-dangereuſe. A meſure que les eaux ſe retirerent, les rochers qui en étoient auparavant couverts commencerent à paroître & à interrompre la navigation qui, au temps de Salomon, étoit probablement plus ſûre qu'à préſent. Au moins, ſi nous pouvons en juger par le ſuccès des voyages entre-

mettre régulièrement tous les jours dans l'eau avant le coucher du soleil. Les criques où nous mouillions étoient très-commodes pour cela, & notre santé se trouvoit à merveille de ces bains.

Vendredi, 20 Juin.

Nous levâmes l'ancre au point du jour, & nous portâmes en mer avec un vent de nord-nord-ouest. A sept heures nous vîmes l'isle d'*Hasana* qui nous restoit au nord-nord-ouest, à la distance de huit lieues. A huit heures nous passâmes près d'un rocher à fleur d'eau à plus de trois lieues du rivage, & en même-temps nous découvrîmes des brisans sous le vent du bateau, à une lieue encore plus loin en mer. A dix heures nous

---

pris par ses ordres sur la Mer Rouge, il n'est pas vraisemblable que les navigateurs ignorans de son temps eussent pu franchir ces basses & ces récifs que nos marins ont aujourd'hui tant de peine à éviter. On ne peut pas non plus supposer que les vaisseaux qu'il employa étoient aussi petits & aussi légers que les bateaux dont se servent aujourd'hui les Arabes. On sait en effet que les vaisseaux de Salomon rapportoient leur cargaison d'or, de pierres précieuses & d'épiceries, des isles Orientales; or un tel voyage devoit exiger des vaisseaux d'une capacité assez grande.

virâmes de bord avec le vent à l'oueſt, & nous fîmes route le long du rivage. A onze heures nous nous trouvâmes au milieu de pluſieurs briſans qui s'étendent trois ou quatre lieues en mer. Notre pilote paroiſſoit très-expérimenté dans cette navigation. Il déploya ce jour-là toute ſon adreſſe, en nous faiſant paſſer par des paſſes étroites, & en faiſant preſque raſer à notre bateau les rochers du côté du vent. Cette partie de la côte eſt auſſi dangereuſe qu'aucune que nous ayons vue. Il ſeroit impoſſible de ſe conduire au milieu de cette chaîne de rochers & de bancs de ſables ſans un pilote Arabe, à moins que ce ne fût par miracle.

Nous allâmes fort bien pendant quelques heures. Le temps étoit extrêmement chaud, & nous fûmes expoſés, comme de coutume, à toute l'ardeur d'un ſoleil vertical : mais nous avions la ſatisfaction de voir que nous avancions un peu dans notre route, ce qui nous faiſoit ſupporter plus patiemment les déſagrémens de notre ſituation. Cette ſatisfaction néanmoins ne fut que paſſagere. Le vent nous devint abſolument contraire à deux heures, & nous fûmes obligés de porter ſur le rivage, vers l'autre bateau qu'on diſoit être deſtiné pour *Suez*. Nous eûmes encore la mortification de perdre l'avance que nous avions heureuſement

heureuſement gagnée. Car le pilote ne trouvant pas le mouillage bon, gouverna au ſud pour en aller chercher un autre. Il eſt impoſſible de décrire notre affliction pendant cette manœuvre. Nous ne pûmes contenir notre dépit, & nous remontrâmes très-chaudement au pilote qu'il ſe jouoit de nous, & qu'il perdoit les avantages que nous avions tant de peine à acquérir. Il fut ſourd à nos plaintes, & il nous conduiſit dans une baie où il vouloit paſſer la nuit, à une lieue au-deſſous du point où nous avions atteint. Nous y arrivâmes à quatre heures, & nous mouillâmes ſur un récif. Nous trouvâmes que l'eau n'étoit point aſſez profonde pour des vaiſſeaux d'une certaine charge. Notre obſervation à midi nous avoit donné 24°. 46′ de latitude nord. Le vent du nord-oueſt ſouffla toute la nuit & fut aſſez modéré.

Samedi, 21 Juin.

Nous fûmes éveillés à trois heures du matin par le bruit du départ. Nos lits prenoient toute la largeur du bateau, & quand nous aurions eu la plus grande envie de dormir, les pieds de l'équipage qui marchoit ſur nous, & le vacarme qu'il faiſoit, nous en auroit bien empêché. Il s'éleva une légere briſe de terre : & comme la

lune étoit entrée dans ſon plein préciſément avant qu'elle ſouffiât, nous nous flattions d'avoir pendant quelques jours des vents plus favorables. Nous avançâmes juſqu'à la pointe du jour, & nous découvrîmes alors les hauteurs d'*Haſana*, qui nous reſtoit au nord-oueſt à la diſtance de ſix lieues. Cette iſle a la forme d'un pain de ſucre, & elle s'éleve comme une exhalaiſon du ſein de la mer. A neuf heures un vent frais s'éleva du ſud-eſt, & à midi nous jetâmes l'ancre dans une petite baie, à quelque diſtance de la pointe la plus ſeptentrionale d'*Haſana*. Cela nous mit de très-mauvaiſe humeur, mais il nous fut impoſſible d'empêcher les Arabes de s'arrêter pour des motifs qui nous étoient inconnus. Il nous étoit cruel de perdre l'avantage d'un bon vent, ayant de l'eau & des proviſions pour un mois. Mais nous étions obligés de nous ſoumettre à ces gens là dans tout ce qui avoit rapport à la conduite du bateau.

L'iſle d'*Haſana* eſt un rocher ſtérile, qui n'eſt habité que dans certains temps, que les habitans du continent y portent du bois, de l'eau & des proviſions pour la commodité des vaiſſeaux qui paſſent auprès. Ils y élevent alors des habitations pour leur famille, & ils ſe nourriſſent principalement de poiſſon qui abonde ſur cette côte.

Cette isle n'a pas plus de deux lieues de long, & sa largeur est à peu près d'une lieue. Elle est à trois lieues environ du continent & sous le 25°. 3'. de latitude nord, selon l'observation de ce jour. Nous y trouvâmes trois bateaux destinés également pour *Suez*. Leur intention étoit de se joindre à nous le lendemain, pour passer le grouppe d'isles qui est au nord de celle-ci. C'est notre noquedah qui nous en instruisit, & il nous assura que les Bédouins ou Arabes errans infestent ces côtes, & qu'ils ne font pas difficulté d'attaquer un bateau seul. A ce sujet il nous demanda si nous l'en croyions sur sa parole : quoique nous nous crussions assez forts pour nous hasarder d'aller seuls, nous jugeâmes qu'il étoit inutile de faire aucune objection & de témoigner aucun mécontentement.

Le vent du sud-est souffla avec force le reste du jour, & une partie de la nuit. La perte du temps ne nous étoit guere plus sensible que le flegme & l'indolence de nos Arabes.

Dimanche, 22 *Juin*.

Notre noquedah & le pilote avoient passé la nuit à terre. Il ne nous auroit donc pas été possible de mettre à la voile, quand nous l'aurions voulu.

Il s'éleva un vent frais du nord-eſt une heure avant le jour : & à ſix heures nous envoyâmes Ibrahim à terre pour preſſer nos gens. Il nous rapporta pour réponſe que les autres bateaux n'étoient point prêts, qu'il étoit inutile d'alléguer la néceſſité de nos affaires, & d'eſpérer qu'ils partiſſent avant qu'ils euſſent fait les leurs.

Il eſt plus que probable que le ſénau l'*Aurore* avoit fait naufrage ſur le derriere de cette iſle au mois de décembre, naufrage dont nous avons déjà parlé ci-deſſus. Le journal du capitaine place dans cette latitude l'iſle près de laquelle ſon vaiſſeau ſe perdit, & nous avons trouvé aux environs d'*Haſana* des preuves évidentes d'un naufrage. Le rivage étoit couvert de pieces de bois de teak (1) & de pluſieurs autres débris d'un vaiſſeau, & nous vîmes même ſur la greve un beau cutter neuf, de conſtruction Angloiſe.

Nous levâmes l'ancre à neuf heures, en compagnie de cinq autres bateaux, & nous portâmes à l'eſt avec très-peu de vent. A dix heures il s'éleva un vent frais du ſud-oueſt qui nous fit dé-

(1) L'arbre que les Anglois appellent *teak* eſt indigene de l'Inde. Son bois reſſemble beaucoup à celui du chêne, & on s'en ſert dans tout l'Orient pour la conſtruction ; on croit même qu'il dure davantage que ce dernier.

paſſer pluſieurs bancs de ſable & briſans, qui ſont à quatre ou cinq lieues de terre. A onze heures nous paſſâmes devant une iſle de ſable qui paroît liée à celle d'*Haſana* par une ligne de briſans. A deux heures nous jetâmes l'ancre à l'eſt de l'iſle *Harama*, qui eſt à ſix lieues environ au nord d'*Haſana*. Nous ne pûmes prendre hauteur à midi, mais par notre eſtime nous jugeâmes que nous étions au 25°. 20'. de latitude nord. *Harama* eſt une iſle de ſable, baſſe, qui s'étend environ deux milles en longueur & un demi-mille en largeur, & qui eſt éloignée de la terre ferme d'une lieue. Nous vîmes près de l'endroit où nous étions à l'ancre quelques hutes qui annonçoient bien la pauvreté des habitans, & qui nous témoignoient, pour ainſi dire, que nous n'avions rien à craindre de leur part, quoique nous ſuſſions qu'ils avoient pluſieurs bateaux.

La navigation de ce jour nous convainquit qu'il n'eſt pas poſſible à un vaiſſeau d'approcher ſans danger de cette partie de la côte de l'Arabie. La mer y eſt par-tout couverte de baſſes & de rochers, & nous vîmes pluſieurs briſans du côté du vent, qui ne devoient pas être à moins de ſix ou ſept lieues de terre. Le vent fut variable

pendant la nuit, mais il ſouffla principalement de l'oueſt.

Lundi, 23 *Juin*.

Nous levâmes l'ancre à la pointe du jour, après avoir pris à bord deux moutons que nous achetâmes trois piaſtres chaque. Il faiſoit un vent frais d'eſt-nord-eſt, avec lequel nous courûmes le long de la côte. A ſept heures nous paſſâmes devant la petite iſle d'*Abumellie* qui eſt entourrée de briſans. Nous apperçûmes une famille Arabe ſur le rivage, & un bateau mit en mer avec quelques hommes pour viſiter notre équipage. Cette iſle eſt abſolument nue, ſi on en excepte quelques buiſſons; elle eſt à une demi-lieue de terre. A huit heures le vent paſſa entiérement au nord, ce qui nous obligea de porter davantage au large. Notre bateau étoit à la vérité un des meilleurs voiliers, & aucun des bâtimens que nous rencontrions ne pouvoit nous ſuivre; mais cela ne nous ſervoit à rien, puiſque notre pilote abandonnoit tous les jours l'avantage qu'il avoit gagné ſur les autres, afin d'aller de compagnie avec eux. Il porta à l'oueſt plus qu'il ne falloit. Son intention étoit évidemment d'attendre ſes camarades. Nous

ne pouvions empêcher le retardement que ce plan mettoit dans notre ennuieux voyage. Nos Arabes paroiſſoient décidés à faire partager à leurs compatriotes la protection que notre compagnie pouvoit leur offrir, & ils vouloient en même-temps nous perſuader que notre propre ſûreté dépendoit de cette réunion.

L'eſpace que nous parcourûmes ce jour-là eſt aſſez libre, & la côte paroît plus fertile qu'aucune que nous ayons vue depuis *Moka*. A deux heures après-midi nous virâmes de bord, & nous portâmes ſur le rivage. Nous ne pûmes, à notre grand regret, doubler une petite pointe, & le pilote fut obligé de reculer d'une lieue, avant de trouver un bon mouillage. Il mouilla enfin à quatre heures ſur un récif près du rivage, & nous y fûmes auſſi-tôt joints par deux de nos conſerves. Nous ne pûmes point prendre hauteur à midi, parce que les terres qui nous reſtoient au ſud nous en empêcherent; mais d'après notre eſtime ce mouillage eſt au 25°. 38′. de latitude nord.

Nous eûmes le ſoir une nouvelle occaſion d'exercer nos talens en médecine. Dans un des bateaux qui étoient à côté de nous, il y avoit un petit garçon attaqué de la fievre. Ayant été conſultés ſur ce ſujet, nous lui envoyâmes des

boiſſons rafraîchiſſantes ; mais quelques taſſes de thé léger que nous lui ordonnâmes en même-temps, & qu'il prit avec plus de plaiſir, procurerent une abondante tranſpiration, & lui firent le plus grand bien. Ce ſuccès nous rendit recommandables auprès des Arabes. Le vent du ſud-oueſt ſouffla une grande partie de la nuit.

Mardi, 24 *Juin*.

Nous mîmes à la voile à la pointe du jour, avec une jolie briſe de terre, ſuivis de nos deux bateaux. Les trois autres paroiſſoient derriere à plus d'une lieue. Nous nous tinmes à demi-lieue du rivage, & cependant nous trouvâmes ſi peu de fond que nous jugeâmes que le navire qui va tous les ans de *Gedda* à *Suez* devoit s'en écarter d'avantage. Nous voyions par-tout des briſans, à quelques lieues de nous. Il y a pluſieurs iſles de ſable répandues ſur cette partie de la côte, & elles ſont marquées ſur la carte. Le rivage eſt couvert de taillis, & il eſt parſemé de dattiers, mais nous n'y apperçûmes aucun habitant.

A huit heures le vent ceſſa entiérement : notre équipage prit les rames & porta au large dans l'eſpérance de trouver le vent de mer. Le bateau,

en beaucoup d'endroits, pouvoit à peine entrer dans les canaux ; & les rochers qui étoient autour de nous s'élevoient au-deſſus des eaux, & ils étoient couverts d'oiſeaux, les plus grands que j'aie jamais vus. Les Arabes les appellent *Meriah.* Ils ont le bec & les jambes d'une longueur extraordinaire, ce qui leur donne la facilité de prendre du poiſſon dans l'eau, preſque à la profondeur d'une braſſe. Le courant paroiſſoit nous être favorable, mais nous n'eûmes pas occaſion de le vérifier.

A neuf heures nous atteignîmes la pointe la plus méridionale de l'iſle de *Naaman*, qui eſt placée ſur la carte au 26°. 6′. de latitude nord, & qui eſt entourée de ſable ; mais nous trouvâmes que cette poſition eſt fauſſe. Cette iſle commence au 25°. 50′. & s'étend juſqu'au 26°. 6′. ; & quoiqu'à une certaine diſtance on puiſſe la prendre pour pluſieurs iſles, cependant en la regardant de plus près, on voit que c'eſt une terre continue ſubmergée en différens lieux à la haute mer. Nous courûmes entre cette iſle & la terre ferme dans une eau claire & profonde, avec une forte briſe d'oueſt-ſud-oueſt. Latitude obſervée, 25°. 50′.

A trois heures nous découvrîmes une crique dans un récif de rochers, & nous y jetâmes

l'ancre tout près de la côte de l'Arabie, où l'une de nos conſerves étoit déjà arrivée. Nous avions perdu de vue les autres, excepté un bateau de la grandeur du nôtre, commandé par le frere de notre pilote, qui s'arrêta à *Naaman* pour y faire proviſion de bois. Selon notre eſtime, l'endroit où nous mouillâmes eſt au 26°. de latitude. Au coucher du ſoleil, le noquedah leva l'ancre, & fut mouiller plus loin de la côte, pour ſe précautionner contre les ſurpriſes des Arabes errans qui la fréquentent. L'autre bateau ſuivit notre exemple. Il y eut des calmes & un vent léger toute la nuit.

Mercredi, 25 Juin.

Nous levâmes l'ancre à la pointe du jour avec une légere briſe de terre. Les deux bateaux étoient avec nous, & nous fîmes pendant quelques heures aſſez bonne route. A huit heures un joli vent du ſud s'éleva & nous fit faire encore bien du chemin. Nous doublâmes différentes iſles de ſable à une lieue & demi de terre; & en dépit de la chaleur nous égayâmes notre imagination en nous entretenant du vent qui nous étoit pour lors favorable, & de la nouveauté de cette navigation. Il y avoit déjà ſeize jours que nous étions en

mer ; & quoique nous n'euſſions point encore fait un tiers du chemin pour arriver à *Suez*, nous voyions avec plaiſir que nous avions fait tout ce chemin pendant les quatre ou cinq derniers jours. Nous avions été retardés la premiere ſemaine par l'infortune de notre compagnon, & par les vents contraires. Les vents étoient maintenant variables, & paroiſſoient devoir l'être encore juſqu'au changement de quartier de la lune. Il ne dépendoit que de nos Arabes de profiter de l'occaſion que la fortune nous préſentoit.

Sur quelques iſles devant leſquelles nous paſſâmes il y avoit différens oiſeaux plus grands encore que ceux que nous avions vus le jour précédent. Nous les prîmes d'abord pour des hommes qui paſſoient la mer à gué, & l'un d'eux ne fut pas effrayé d'un coup de fuſil qu'on tira ſur lui de notre bateau. A onze heures, le vent tourna à l'oueſt, & notre pilote trouva à propos d'aller mouiller ſous le vent d'une iſle de ſable, où les autres bateaux nous joignirent bientôt. Nous aurions pu avec ce vent gagner encore bien loin au nord, ſi nous n'avions pas été comme renfermés au milieu des baſſes & des rochers, en nous tenant ſi près du rivage. Suivant notre obſervation cette iſle eſt ſituée au 26°. 7'. de latitude.

Nos gens ramaſſerent une grande quantité d'œufs que les oiſeaux pondent ſur les récifs de ſable. On nous dit qu'ils ſont très-bons & très-ſains ; mais nous n'étions point réduits à la néceſſité de faire uſage de toutes ſortes de nourriture. Le petit garçon étoit preſque guéri de ſa fievre, & il avoit conçu une grande opinion des vertus du thé. Il y eut quelques vents légers du ſud, & des calmes durant toute la nuit.

Jeudi, 26 *Juin*.

Nous fûmes ſous voile à la pointe du jour, accompagnés des deux autres bateaux. Le vent étoit au ſud-eſt, & nous portâmes en route pendant quelques heures, à travers une mer fort trouble, ayant des deux côtés du bateau des iſles de ſable. A neuf heures nous allâmes mouiller ſous le vent d'une petite iſle où le noquedah nous dit qu'il falloit attendre nos conſerves, pour paſſer devant quelques iſles infeſtées par des pirates Arabes. Nous commençâmes à croire à la néceſſité de la circonſpection de cet homme ; car s'il n'y avoit pas eu du danger pour nous, il n'auroit pas été ſi conſtant dans ſa conduite, & il ne ſe ſeroit pas tant mis en peine d'attendre les autres bateaux. Comme le vent du ſud fraîchiſſoit,

nous eſpérions qu'ils pourroient nous joindre en peu d'heures ; mais c'étoit une foible conſolation pour des gens qui brûloient de terminer leur voyage, & qui ſe voyoient obligés de perdre l'avantage d'un bon vent dans une ſaiſon contraire.

Cette iſle eſt à environ quatre lieues du continent, & d'après notre obſervation au 26°. 8′. de latitude. Un prêtre appellé *Morbeck* y faiſoit ſa réſidence. Nos Arabes allerent dans ſa cellule prier pour un bon vent, tandis qu'ils en laiſſoient ſouffler un très-favorable ſans en profiter. Au ſud de l'iſle eſt un rocher très-remarquable, qui, à une certaine diſtance, paroît comme un lion couché. Un des bateaux jeta l'ancre près de nous, & l'autre alla faire du bois ſur le continent.

A midi nous découvrîmes deux bateaux au ſud, & avant deux heures toutes nos conſerves nous avoient joints, excepté un bateau mauvais voilier & qui étoit reſté derriere. Nous mîmes auſſi-tôt à la voile, & nous gouvernâmes au nord-oueſt avec une jolie briſe de mer. Nous portâmes en route à travers une eau profonde & claire, juſqu'à quatre heures paſſées ; alors le vent tournant au nord-nord-oueſt, nous portâmes tous ſur le rivage, & nous jetâmes l'ancre près de la côte de l'Arabie. Le plus tardif des bateaux

d'en tirer bon parti dans quelqu'un des ports de cette mer.

Ce lieu, d'après notre eſtime, eſt au 26°. 36'. de latitude. Ici le pays s'ouvre & laiſſe voir une vallée très-profonde & très-pittoreſque, où il paroît que la mer ſe porte quelquefois juſqu'à une profondeur conſidérable. La même chaîne de montagnes que nous avons remarquée à *Yambo* s'étend juſqu'ici dans l'intérieur du pays; elle varie ſeulement dans la direction, s'approchant tantôt plus, tantôt moins de la côte. Quatre de nos bateaux ne pouvant nous atteindre, furent chercher un ancrage ailleurs, hors de notre vue. Cela nous contrarioit beaucoup, parce que nous ſavions que nous ſerions obligés de les attendre. Le vent ſouffla de l'oueſt pendant la nuit.

Samedi, 28 *Juin*.

Il s'éleva une jolie briſe de terre avant la pointe du jour; mais nous ne levâmes pas l'ancre, attendant l'arrivée des autres bateaux. A cinq heures du matin nous les apperçûmes, mais le vent étoit diminué, & il étoit preſque ceſſé quand nous fûmes ſous voile. A huit heures le vent tourna au nord-oueſt, & commença à

ſouffler

ſouffler ſi fort que notre pilote fut obligé d'aller ſe mettre à l'abri d'un récif qui eſt à plus de trois lieues du continent. Le frere de notre pilote y étoit déjà arrivé, mais aucun des autres ne put nous y joindre. Ce mouillage eſt très-bon. Nous y étions à l'abri de la violence des vagues & du vent, & il nous étoit facile d'en ſortir ſi le vent retournoit à l'eſt ou au ſud. Plus nous avancions dans notre voyage, plus nous avions lieu d'être ſurpris en voyant les difficultés d'une navigation dont nous n'avions pas d'idée. Selon notre obſervation ce récif eſt au 26°. 40'. de latitude. Le cap *Sellah* reſte au nord, à la diſtance de ſix lieues.

Cette mer abonde en huîtres à perles de la grande eſpece ; & notre noquedah nous donna ce jour-là une preuve de ſon agilité, en plongeant à deux braſſes d'eau dans la mer, lorſque le bateau étoit à la voile, & en rapportant une de ces huîtres. Sa dextérité pour la pêche ne peut être trop admirée ; par-tout où nous allions nous pouvions compter ſur lui pour un plat d'excellent poiſſon. A la baſſe mer, les récifs ſont élevés de quelques pieds au-deſſus du niveau de la mer, ce qui donne le moyen de pêcher à tous les mouillages. Cette circonſtance eſt très-favorable à cette navigation le long des côtes : car quel-

ques peines qu'éprouve d'ailleurs l'équipage, il ne manque jamais de proviſion.

Il y eut tout le jour de forts coups de vent du nord-oueſt, de maniere que nous ne pûmes pas quitter notre mouillage. Comme la lune entroit dans ſon dernier quartier ce jour-là, ce vent contraire ne nous promettoit rien de bon, & nous craignions qu'il ne changeât point juſqu'à la nouvelle lune. Nous étions devenus habiles à connoître les influences de cette planette; mais combien ſont à plaindre ceux dont le ſuccès dépend d'une puiſſance auſſi inconſtante! Le temps fut plus modéré pendant la nuit, & le vent reſta au même point.

Dimanche, 29 Juin.

A ſix heures & demie du matin il ſe leva une légere briſe de terre, qui nous fit eſpérer de pouvoir quitter notre récif. Nous levâmes l'ancre, de compagnie avec l'autre bateau, & nous portâmes au nord nord-oueſt. Mais le vent tournant ſubitement à l'oueſt-nord-oueſt, & ayant une groſſe mer de l'avant, nous fûmes obligés, avant d'avoir fait une lieue, de retourner à notre premier mouillage ſous le vent du récif. Nous y fûmes joints à neuf heures par trois de nos bateaux.

Ils avoient heureuſement aſſez avancé en mer, pour atteindre le récif quand le vent paſſa à l'oueſt. Il ne nous manquoit plus qu'un bateau, & à dix heures nous le découvrîmes à l'ancre ſous le récif à environ une lieue au ſud de nous. Nos craintes ſur les vents contraires étoient confirmées. Nous devions nous réſoudre à reſter pluſieurs jours à notre mouillage, ce qui, joint à d'autres circonſtances, exigeoit toute notre force d'eſprit pour ne pas nous laiſſer abattre.

Le temps fut très-orageux, & il y eut des coups de vent fréquens du nord-oueſt pendant le jour. La nuit fut plus modérée, & il ſe paſſa ſur notre bord une ſcene d'une autre nature, qui nous alarma d'abord, mais qui finit par nous divertir.

Outre le noquedah & le pilote il y avoit à bord un autre Arabe, comme je l'ai déjà dit. Le reſte de l'équipage étoient des Abiſſiniens. Pendant la premiere garde de la nuit, lorſque je faiſois mon quart, cet Arabe, parlant avec ſes compagnons, tomba ſubitement ſur le pont de la poupe du bateau, & fut pris ſelon toute apparence d'un accès convulſif. Nous fûmes auſſi-tôt en mouvement, & nous offrîmes de lui adminiſtrer les ſecours que nous avions vu employer dans le même cas; mais notre étonnement fut

grand quand nous vîmes que les Arabes ne vouloient pas permettre qu'on lui en donnât aucun. Ils déclarerent que ſon ame ſeule étoit dérangée, qu'il étoit poſſédé d'un mauvais eſprit, lequel ne pouvoit être chaſſé que par la force de la priere. En conſéquence le noquedah commença à prier ſur lui à haute voix, pendant que deux hommes tenoient le malheureux couché ſur le pont pour empêcher, diſoient-ils, les mauvais effets de la puiſſance momentanée qui le maîtriſoit. Ils nous conterent à ce ſujet l'hiſtoire de gens, qui, dans la même ſituation, avoient commis des meurtres & d'autres actes de déſeſpoir. Cette idée nous parut extravagante & ridicule, & nous ne pûmes nous empêcher de plaindre l'ignorance d'un peuple ſi fort eſclave de la ſuperſtition. Cette opinion eſt certainement fondée ſur les démoniaques de la *Paleſtine*, dont il eſt fait mention dans le *Nouveau Teſtament*. Il eſt bien vrai que, fondés ſur l'autorité de l'Ecriture Sainte, nous ne pouvons douter qu'il n'en ait exiſté, dans certains temps; mais ſuppoſer que les démons ont encore la liberté d'entrer dans le corps des hommes, ou que l'homme a le même pouvoir que notre Sauveur ſur des êtres ſurnaturels, ce ſont des opinions dignes d'un eſprit foible & ſans lumiere. Quoi qu'il en ſoit, nous fûmes très-

surpris de la longueur de son accès, qui dura deux ou trois heures, & qui, par l'extrême agitation où fut son corps pendant sa durée, laissa le pauvre Arabe dans un état d'imbécillité le reste de la nuit. Mais le diable fut à la fin chassé, & le noquedah nous fit remarquer avec triomphe la grande efficacité de la priere.

Lundi, 30 *Juin*.

Nous levâmes l'ancre à six heures du matin en compagnie de quatre bateaux, avec une légere brise du nord-nord-est. L'autre bateau étoit derriere nous à quelque distance. Nous naviguâmes tout ce jour dans une eau profonde & claire, & par les longues & fortes lames du nord-oueſt que la mer rouloit contre nous, nous conjecturâmes qu'il n'y avoit point de récif au-delà de cette partie de la côte, & qu'un grand vaisseau pourroit y naviguer sans danger. La latitude observée fut 26°. 44'. nord. A midi le vent tourna au nord-oueſt, & tous les bateaux virerent de bord & porterent sur le rivage. A une heure nous courûmes dans une petique crique, défendue du côté de la mer par un récif, & nous nous amarâmes à un rocher, à deux brasses du rivage. Nous y fûmes joints par les autres

bateaux, excepté un qui ne put nous suivre.

Dès que nous eûmes amarré, notre noquedah nous dit de prendre nos armes à feu, & de nous préparer à recevoir les Arabes errans. A peine avoit-il parlé que notre vieux pilote sauta dans l'eau, alla à terre à la nage, & avec toute l'agilité d'un jeune homme, grimpa sur une éminence qui s'avance dans la mer, pour s'assurer s'il y avoit quelque danger. Cette crique pénetre dans une vallée, sur chaque côte de laquelle nous plaçâmes une sentinelle. Le pays reprend ici son aspect dépouillé, & n'offre plus que des broussailles, dont nos bateaux se pourvurent. Ce lieu est appellé *Gebul* ou *Mont-Lebel*, & selon notre estime il est à 26°. 46'. de latitude.

Environ demi heure après notre arrivée, un homme & une femme vinrent à nous d'une maniere amicale, & nous assurerent que nous n'avions rien à craindre, parce qu'il n'y avoit point pour le présent de Bédouins aux environs. Mais nos Arabes firent peu d'attention à cet avis, & se defioient beaucoup de ce lieu, de sorte que nous doublâmes nos gardes pendant la nuit, & nous aurions peut-être fait repentir l'ennemi s'il avoit osé nous attaquer. Le vent fut modéré pendant la nuit, mais il resta toujours au nord-ouest.

Mardi, premier Juillet.

Nous mîmes à la voile à une heure du matin, avec une légere brise de terre, & suivis des quatre bateaux. Nous nous tînmes près du rivage, nous aidant de nos voiles & de nos rames jusqu'à sept heures, que nous portâmes en mer, le vent étant devenu contraire. A huit heures il tourna à l'oueſt, & nous gouvernâmes au nord. A neuf heures nous paſſâmes devant une petite iſle de ſable à deux lieues environ du continent, & à dix heures près d'un récif environ à demi-lieue plus loin en mer. Nous n'eûmes point de houle ce jour-là, peut-être parce que nous étions en dedans des baſſes & des récifs, & nous vîmes en effet un rocher à quelques lieues de nous. Cependant cela pouvoit venir auſſi de ce que cette mer étant étroite, la houle s'éleve & s'abat ſubitement, ſelon que le vent fraîchit ou ſe calme.

Nous nous élevâmes autant qu'il nous fut poſſible ſur la côte de l'Arabie, & à midi nous jetâmes l'ancre dans un bon mouillage, où trois des bateaux nous joignirent auſſitôt. Celui du frere du pilote, meilleur voilier que nous, ancra à une lieue au moins plus en avant. La latitude obſervée de ce lieu eſt 26°, 56'. La

côte n'eſt pas ici auſſi montagneuſe, & nos gens craignoient moins une ſurpriſe. Le vent reſta au nord-oueſt le reſte du jour; mais il fut ſi modéré que nous eſpérâmes des vents variables, ſinon un changement total à la nouvelle lune, qui alors approchoit. Nous n'avions encore fait que la moitié du chemin d'*Yambo* à *Suez*: mais quelques jours de vent du ſud nous ſuffiſoient. Il fit pendant la nuit un léger vent de terre.

Mercredi, 2 *Juillet.*

Nous levâmes l'ancre à la pointe du jour, avec une briſe de terre, accompagnés des trois autres bateaux. Nous nous tînmes près du rivage, & nous avançâmes à travers une eau tranquille & peu profonde juſqu'à neuf heures. Mais le vent tournant tout-à-coup au nord-oueſt nous fîmes deux bordées, & nous doublâmes une iſle de ſable, où le frere de notre pilote nous attendoit. Cette iſle, d'après notre eſtime, eſt à 27°. 1′. latitude. Elle a un récif qui s'étend à quelques lieues au nord-oueſt. Elle n'eſt habitée que par des oiſeaux, dont nous vîmes un nombre étonnant ſur le rivage. A onze heures le vent nous étant contraire, nous portâmes ſur le rivage d'Arabie, & à midi nous jetâmes l'ancre dans

une crique entourée de hautes montagnes qui s'élevent perpendiculairement du bord de la mer.

Nous y trouvâmes le bateau du frere du pilote, & nous y fûmes auſſi-tôt joints par les trois autres, car notre flotille n'étoit plus compoſée que de cinq bateaux, les autres ayant été entiérement ſéparés de nous.

Cette crique eſt appellée *Maraut* par les Arabes, & ſelon notre obſervation elle eſt à 27°. 3′. de latitude. J'ai lieu de croire que *Ras* ou le cap *Sella*, qui eſt placé dans les cartes au 27e. degré, eſt 20 milles plus au ſud : & en effet la côte, au 27e. degré, ne forme point de cap. Cette remarque eſt fondée non-ſeulement ſur notre propre obſervation, mais encore ſur l'autorité de notre pilote.

Sur le ſoir nous vîmes deſcendre des montagnes quelques Arabes, une avec douzaine de chameaux chargés d'eau. Nous étions à une trop grande diſtance pour craindre une ſurpriſe, & nous envoyâmes à terre nos gens pour remplir nos tonneaux, qui, malgré notre économie, commençoient à s'épuiſer. Nous nous pourvûmes auſſi de bois à brûler. On nous dit qu'il y avoit une ſource d'eau près du rivage ; c'étoit la premiere que nous rencontrions ſur cette côte. Elle eſt cependant ſi ſaumate que la néceſſité ſeule

peut forcer à en boire. Notre noquedah revint avec une branche d'un arbriſſeau très odorant. Il croît ſans culture au milieu des rochers, & il differe pour la figure & l'odeur de toutes les eſpeces que nous connoiſſons. Le voiſinage des naturels nous fit doubler notre garde pendant la nuit, qui fut plus calme que de coutume.

Jeudi, 3 Juillet.

Nous partîmes à la pointe du jour avec très-peu de vent ; mais à l'aide de nos rames nous parvînmes à faire un quart de lieue par heure, ayant les quatre bateaux à notre ſuite. A neuf heures, le vent paſſa au nord-nord-oueſt, & nous portâmes au large juſqu'à dix heures, que nous virâmes de bord & gouvernâmes ſur la terre. Nous vîmes de l'avant à nous, à environ quatre lieues au nord, une iſle que nous prîmes pour *Suſcha* d'après notre carte, quoique le pilote l'appellât *Shaur*. La latitude obſervée à midi fut 27°. 9′. Nous naviguâmes tout le jour au milieu d'une eau profonde & claire ; & comme nous n'apperçûmes point de récifs ni de baſſes, je préſume que ſous cette latitude un vaiſſeau pourroit ſerrer la côte d'Arabie. Ce n'eſt cependant qu'une opinion fondée ſur des preuves

incertaines. Je n'étois pas maître de mon temps, ni des mouvemens du bateau, & mes remarques ne peuvent être que le réſultat d'un coup-d'œil ſuperficiel.

A une heure nous jetâmes l'ancre près d'une pointe de terre du continent, qui, d'après notre obſervation, eſt à 27°. 12′. de latitude. Nous apperçûmes d'ici une iſle qui nous reſtoit à l'oueſt de *Shaur*. Nous approchions des lieux dangereux dont nos Arabes nous avoient ſi ſouvent parlé; nous eſpérions néanmoins que nos craintes ne ſeroient point réaliſées. Nous fûmes bientôt joints par les autres bateaux. Le vent ſouffla le reſte du jour du nord-oueſt, mais très-foiblement.

Vers la fin du jour nous apperçûmes à terre, au moyen de nos lunettes, deux femmes & quelques chameaux. C'en étoit aſſez pour nous engager à nous tenir ſur nos gardes, de peur d'être ſurpris par ces tributs errantes. Il y eut des calmes & des vents légers du nord la plus grande partie de la nuit.

Vendredi, 4 Juillet.

Nous levâmes l'ancre à une heure, avec une légere briſe de terre, accompagnés des autres

bateaux. A ſix heures il s'éleva un bon vent frais du ſud-eſt avec lequel nous côtoyâmes le rivage de l'Arabie. A huit heures, nous paſſâmes près l'iſle de *Shaur* ou de *Suſcha*, dont les rivages ſont très-eſcarpés, & reſſemblent de loin à des murs en ruine. Elle a environ deux lieues de longueur, eſt éloignée du continent à peu près d'autant, & ſelon notre eſtime elle eſt à 27°. 20′. de latitude. On voit un récif qui part de cette iſle & s'étend au nord-oueſt. Nous y reconnûmes le lieu où s'étoit perdu par un coup de vent, en 1774, le vaiſſeau de *Gedda*, en allant à *Suez*. Son avant, ſa poupe & pluſieurs de ſes membres paroiſſoient encore au-deſſus de l'eau, & annonçoient qu'il avoit dû être d'une grandeur prodigieuſe. Ce qu'on raconte en effet de ce galion Arabe eſt ſi extravagant, que je n'oſerois le rapporter. J'obſerverai ſeulement qu'il en part un tous les ans de *Gedda* au mois de mars, & qu'en ſuivant à peu près la même route que nous, il met ordinairement cinquante jours ou deux mois pour ſe rendre à *Suez*: & quelquefois même, ainſi qu'il arriva cette année, des accidens l'empêchent d'aller plus loin que *Tor*. Un marin qui ne connoîtroit point la navigation de cette côte extraordinaire ne ſauroit concevoir comment on peut manquer un voyage auſſi court,

dans la saison la plus favorable de l'année. Pour nous qui la connoissions, nous nous étonnions qu'un vaisseau de cette charge & d'une construction aussi lourde pût faire ce trajet quelque court qu'il soit.

A dix heures, le vent tourna à l'oueſt, & nous portâmes au nord-nord-oueſt jusqu'à onze heures que toute la flottille courut vers la terre. Après avoir passé l'isle de *Shaur*, nous fûmes assaillis d'une grosse houle du nord-oueſt. Nous naviguâmes ce jour sur des bas-fonds jusqu'à ce que nous eûmes atteint *Shaur*; mais nous trouvâmes l'eau très-profonde entre cette isle & le continent. A midi nous jetâmes l'ancre à l'abri d'un récif, à plus de deux milles de la côte. Latitude observée, 27°. 28'. A quelques lieues au nord de notre mouillage, & dans l'intérieur du pays eſt une montagne d'une prodigieuse hauteur, sur la cîme de laquelle on remarque deux pyramides qui ressemblent aux cornes d'un taureau. Nous apperçûmes du feu sur le rivage, mais nous ne vîmes personne. Le vent fut à l'oueſt tout le jour & une partie de la nuit.

Samedi, 5 Juillet.

Nous levâmes l'ancre le matin avant une

heure, avec une légere brise de terre : les autres bateaux nous suivirent. A la pointe du jour le vent tourna au sud-est ; alors nous fîmes route le long du rivage. Une forte houle du nord-oueſt retardoit singulierement notre marche. Nous appercevions de l'avant à nous le *Mont Sinaï*, & nous portâmes sur lui jusqu'à midi : alors le vent tournant tout à-coup à l'oueſt, nous virâmes de bord, & nous mîmes le cap à terre ainsi que les autres bateaux. Latitude observée, 27°. 49'. Nous découvrions à l'avant de nous une grande ville que nos Arabes appelloient *Moïlah*. C'eſt sans doute le même lieu qui étoit placé par erreur sur notre carte au 27°. degré, environ 50 milles plus au sud. Nous voyions une isle au nord-oueſt que notre pilote nous dit être *Sanafir*. A une heure nous découvrions parfaitement à l'oueſt-nord-oueſt le haut pays, qui nous paroiſſoit adjacent au cap *Mahomet*. A trois heures le vent tournant à l'oueſt, nous allâmes mouiller au-dedans d'un récif au nord de *Moïlah*, & environ à une lieue & demie du rivage.

La montagne que nous avions vue le jour précédent, & dont la cîme eſt remarquable par les deux pyramides, eſt derriere cette ville, qui nous parut, au moyen de nos lunettes, réguliérement fortifiée & d'une figure carrée. Notre

noquedah attribuoit aux habitans un très-méchant caractere, & il nous dit qu'ils avoient depuis peu saisi & pillé un bateau de *Gedda* qui étoit entré dans la rade, à cause du mauvais temps. Au coucher du soleil le rivage au nord du golfe d'*Akaba* nous restoit à l'ouest quart-nord-ouest. Le cap *Mahomet* nous resta à l'ouest, lorsque nous fûmes entré dans le golfe. D'après notre estime ce récif est à 27°. 58′. de latitude. Le vent continua de souffler de l'ouest le reste du jour.

Sur le soir tous les bateaux s'écarterent un peu plus du rivage & mouillerent à six brasses d'eau, à cause du voisinage de *Moïlah*, dont nos Arabes avoient fort mauvaise opinion. Nous apperçûmes différens feux sur la côte, mais tout resta tranquille pendant la nuit. Le vent se rapprocha du sud.

Dimanche, 6 *Juillet.*

Nous mîmes à la voile à deux heures du matin, ainsi que les autres bateaux, avec un vent du sud-sud-ouest. A la pointe du jour nous découvrîmes l'isle de *Sanafir*, qui nous restoit à l'ouest-quart-nord-ouest, à la distance de plus de quatre lieues. Nous vîmes des brisans qui s'étendent

probablement, ſans beaucoup d'interruption, de l'iſle de *Shaur* à celle de *Sanafir*. A dix heures nous atteignîmes cette derniere, & nous nous y arrêtâmes pour attendre quelques-uns de nos bateaux qui étoient reſté derriere nous. Cette iſle n'eſt autre choſe qu'un rocher nud, à 28°. 3′. de latitude. Nous y vîmes ſur le rivage une écaille de tortue. Nous ne pûmes pas cependant nous y procurer une ſeule tortue, ni dans aucune des iſles que nous rencontrâmes ſur notre route. A dix heures & demie nous portâmes au nord avec les autres bateaux, & à l'ouverture d'un détroit qui diviſe cette iſle en deux parties, nous découvrîmes près de terre deux bateaux à l'ancre. Auſſi-tôt qu'ils nous eurent apperçus ils mirent à la voile, & porterent ſur nous pendant quelque temps; puis ils ſe détournerent, & après nous avoir amuſé ainſi une heure & plus, ils retournerent à leur mouillage. Nous conclûmes de ces manœuvres que c'étoit des pirates; & ce qui nous le confirma, c'eſt qu'ils ne répondirent point aux ſignaux que nous leurs fîmes. Ils n'oſerent pas nous attaquer par la raiſon ſeule qu'ils nous virent en force capable de leur réſiſter. Nos Arabes nous prévinrent qu'il falloit nous attendre à rencontrer d'autres bâtimens de cette eſpece.

Le rivage de *Sanaſir* eſt très-profond, & un grand vaiſſeau pourroit s'en approcher fort près.

A midi nous apperçûmes l'iſle de *Tiran* qui nous reſtoit à l'oueſt, & l'iſle de *Barkan* au nord-oueſt. Le vent étoit encore au ſud-ſud-oueſt lorſque nous portâmes ſur la derniere. Ces deux iſles ſont placées trop au ſud dans les cartes, de même que la côte adjacente au cap *Mahomet*. Latitude obſervée, 28°. 7'. A deux heures toute la flotille mit à l'ancre dans une crique de l'iſle *Barkan*. En pénétrant ſi avant dans le golfe, nous ne pouvions plus avec le même vent atteindre le cap *Mahomet*, qui eſt au ſud-oueſt de cette iſle. Nous eûmes ici une occaſion de nous convaincre de la néceſſité qu'il y a de naviguer en nombre ſur ces côtes. Car nous apprîmes que cinq mois auparavant quatre bateaux allant de *Suez* à *Gidda*, avoient été pillés à cette même iſle de *Barkan*, par des pirates, & quelques paſſagers Grecs & Turcs taillés en pieces par ces barbares. Ce récit nous fut confirmé par le témoignage de quelques-uns de nos gens qui, étant deſcendus à terre, virent quantité de bled & de café répandus çà & là ſur le rivage. Le vent tourna au ſud-eſt au coucher du ſoleil; mais nous ne pûmes pas en profiter, le trajet de l'iſle au cap étant trop haſardeux pour le riſquer dans l'obſcurité. Nous

doublâmes notre garde pendant la nuit, pour plus grande ſureté. Le vent ſouffla du ſud la plus grande partie de ſa durée.

Lundi, 7 Juillet.

Nous levâmes l'ancre à quatre heures du matin, en compagnie des autres bateaux, avec une légere briſe du ſud-eſt. A la pointe du jour nous vîmes un bâtiment à quelques lieues au ſud, faiſant la même route que nous. A dix heures nous paſſâmes près d'une iſle à trois lieues du continent, que notre pilote nous dit être celle de *Tiran*. Cela nous ſurprit beaucoup, parce que notre carte plaçoit cette iſle à quelques lieues au ſud du cap *Mahomet*, tandis que ſelon notre eſtime elle eſt à 28°. 15'. de latitude, pluſieurs lieues au nord de la latitude donnée de ce cap. Il y a en effet une pointe de terre au nord de cette iſle que nous prîmes pour le cap *Mahomet*: mais notre pilote nous aſſura que le cap nous reſtoit au ſud-oueſt, à la diſtance de ſept ou huit lieues. La côte, depuis le cap juſqu'à l'extrêmité du golfe d'*Akaba*, court à peu près nord & ſud, quoique ſur notre carte elle ſoit deux points plus à l'oueſt. Ce n'eſt pas la ſeule mépriſe. Ce golfe eſt deux fois plus large

qu'il n'eſt marqué ſur la carte; autrement nous aurions navigué tout le jour ſur la terre. Latitude obſervée, 28°. 14'.

A une heure le vent tourna au ſud-oueſt, & tous les bateaux porterent ſur un récif que nous avions déjà paſſé, & y mouillerent à trois ou quatre lieues du continent. Ainſi nous eûmes la mortification de ne pouvoir pas doubler le cap avec un vent que nous avions ſi fort déſiré, mais qui étoit devenu orageux, & cela pour nous être engagés trop avant dans le golfe, quand nous aurions pu porter directement de *Moïlak* au cap *Mahomet*.

Au coucher du ſoleil le vent, à notre grande joie, paſſa à l'eſt-ſud-eſt, & nous mîmes à la voile, ce que nous n'avions jamais fait pendant la nuit. En levant l'ancre, le plus grand de nos bateaux faillit à être jetté ſur les rochers; le vent ſouffloit bon frais, & il eſt probable qu'il auroit échoué en peu de minutes, ſi un de nos gens, s'étant jetté à la nage, ne lui avoit porté une corde au moyen de laquelle nous le remorquâmes hors du danger qui le menaçoit. D'après l'avis de notre noquedah, nous préparâmes nos armes à feu, & nous veillâmes toute la nuit pour être prêts à bien recevoir les pirates, qui, comme il nous l'aſſuroit, fréquentent en grand

nombre les environs du cap *Mahomet*. C'étoit ſans doute une circonſtance alarmante ; mais nous étions ſi ſatisfaits d'approcher du golfe de *Suez*, qu'il nous étoit impoſſible de nous livrer à aucune réflexion déſagréable. Avec le vent que nous avions, nous eſpérions d'atteindre dans la matinée du lendemain le havre de *Tor;* & ſi alors les circonſtances devoient nous faire appréhender un paſſage trop ennuyeux par eau, nous étions réſolus de continuer notre route par terre juſqu'à *Suez*, ainſi que les officiers du capitaine *Dibdin* l'avoient propoſé ; ce qui pouvoit nous devenir facile à exécuter à cauſe du tranſport de la cargaiſon du navire de *Gedda*. La nuit fut ſereine & nous portâmes ſur la côte.

Mardi, 8 Juillet.

A deux heures du matin, le vent tourna au nord-nord-oueſt, & nous portâmes à l'oueſt, faiſant à peu près une lieue par heure. Nous avions laiſſé derriere nous le récif, car nos Arabes n'auroient pas navigué ſi hardiment ſur une côte mal ſaine. Un peu avant le jour nous nous couchâmes pour prendre quelque repos. Nous nous levâmes à ſept heures, & ayant demandé où étoit le cap *Mahomet*, nous fûmes

bien ſurpris quand le pilote nous le montra au ſud de nous, à la diſtance de douze ou quatorze lieues. Nous croyions avoir déjà doublé ce cap, & nous eûmes recours à notre carte, qui ne fit que nous jetter dans une nouvelle perplexité. Nous ne pûmes réſoudre cette difficulté qu'en ſuppoſant que nous avions été bien plus avant que nous n'avions cru dans le golfe d'*Akaba*, & que nous étions maintenant obligés de porter au ſud afin de doubler le cap. A huit heures nous nous trouvâmes à l'ouverture d'un golfe qu'on nous dit être celui d'*Akaba*, & la pointe de terre que nous avions doublée, & que nous avions priſe le jour précédent pour le cap *Mahomet* étoit ſans doute l'iſle de *Tiran*. Cette côte eſt plus ſûre qu'aucune de celles que nous avions vues juſqu'ici; & ce qui eſt remarquable, c'eſt que de toute la matinée nous ne vîmes ni bancs de ſable, ni briſans. Latitude obſervée, 27°. 42'. C'étoit au delà d'un demi-degré plus au ſud que nous n'étions le jour précédent, ce qui nous convainquit que nous avions été bien plus loin dans le golfe d'*Akaba*, que nous ne nous en étions douté. Nous portions à l'oueſt, & quelquefois à l'oueſt quart-ſud-oueſt, ſelon que le vent le permettoit. A une heure nous vîmes deux voiles au ſud; dont l'une, ſelon notre pilote,

devoit être le grand bateau que nous avions perdu de vue depuis long-temps. A deux heures le vent tourna encore au ſud, & toute la flottille porta ſur la terre à l'oueſt de nous. A cinq heures nous jettâmes l'ancre près d'une iſle de rochers à une lieue du continent, & nous y trouvâmes un bateau à l'ancre. Aucun des nôtres, excepté celui du frere du pilote, ne put gagner ce mouillage; mais on nous dit qu'ils nous joindroient aiſément quand le vent changeroit. Le pilote nous montra le cap à la diſtance de trois ou quatre lieues, & nous dit que nous pourrions atteindre *Tor* le lendemain dans la matinée.

Au coucher du ſoleil, les matelots du bateau que nous avions trouvé à l'ancre virent deux tortues qui s'éloignoient du récif en nageant ſur l'eau, & ils ramerent auſſitôt en ſuivant leurs traces. C'eſt une choſe ordinaire de tourner ces animaux ſur leur dos, quand ils ſont endormis à la ſurface des eaux; mais ce fut une choſe nouvelle pour nous de les voir prendre éveillés & dans leur propre élément. Nous ne pûmes d'abord nous empêcher de rire de l'entrepriſe, mais bientôt nous fûmes obligés de condamner notre incrédulité. La dextérité sap Arabes ſe montra bien dans cette occaſion. Un d'eux ſautant hors du bateau, plongea tenant une corde dans ſa main;

il pourſuivit, ſaiſit ſa proie, & après un combat livré ſous les eaux, il parvint à aſſurer un arpon dans la tête de la plus groſſe tortue, à quatre braſſes d'eau. Elle fut tirée dans le bateau avec la même facilité, & portée enſuite en triomphe dans le nôtre. Cet animal peſoit environ deux cents livres, & il fournit de quoi régaler tous les bateaux. Le vent reſta au ſud la plus grande partie de la nuit.

Vendredi, 9 Juillet.

Les autres bateaux nous joignirent à deux heures du matin, comme nous levions l'ancre avec une jolie brife du nord-oueſt. A trois heures le vent fraîchit au point de nous faire courir une lieue & demie par heure. Cela nous mit très-en peine, étant incertains ſi nous pourrions doubler le cap. Quand le jour parut, nous vîmes la terre à notre droite, & nous la prîmes toujours pour la côte de l'Arabie, parce que nous ne croyions pas nous en être éloignés. Mais au lever du ſoleil, nous ne fûmes pas peu ſurpris, en voyant que la route que nous faiſions étoit tout-à-fait contraire à celle que nous avions faite juſqu'alors. Nous demandâmes avec empreſſement au pilote l'explication de ceci. Il nous répondit ſans émo-

tion que nous avions dépaſſé le cap pendant la nuit, & que *Tor* étoit bien loin derriere nous. Nous n'avions pas de bouſſole ; mais par la poſition du ſoleil nous étions bien ſûrs que nous faiſions route au ſud. Nous n'en pouvions deviner la raiſon, qu'en ſuppoſant que la baie où *Tor* eſt ſitué, étoit beaucoup plus profonde que la carte ne la faiſoit. Cette idée nous ſatisfit pendant quelque temps, & nous nous livrâmes à l'illuſion, tantôt néanmoins ſoupçonnant la fidélité de nos Arabes, tantôt nous flattant d'être dans notre chemin.

Nous fûmes à la fin détrompés, & nos ſoupçons changés en certitude. Ayant pris hauteur à midi, nous nous trouvâmes au 26°. 35' de latitude, c'eſt-à-dire, au delà d'un degré plus au ſud que nous n'étions le jour précédent. La tromperie étoit trop évidente pour qu'on pût davantage nous la cacher. Pendant tout le matin nous avions cherché à découvrir le rivage d'Egypte ; car l'on ne donne pas dix lieues de largeur au golfe de *Suez*. Si nous avions doublé le cap *Mahomet*, comme prétendoit le pilote, nous aurions dû par conſéquent voir ce rivage à notre gauche. Il nous fut donc facile de nous convaincre que la terre que nous avions à notre droite étoit ce même rivage. Il nous vint alors dans l'idée

que notre bateau avoit d'abord été destiné pour *Coffire*, & que le Visir d'*Yambo* nous y avoit fait embarquer pour s'emparer de la plus grande partie du fret que nous avions payé, ce qu'il avoit réellement fait, comme le noquedah nous l'avoua. Pourvu que nous arrivassions au Caire, il s'embarrassoit peu par quelle voie. Il avoit rempli les ordres du Chérif en nous faisant partir d'*Yambo*; & comme il y a une route très-fréquentée de *Coffire* au *Caire* par le *Nil*, c'en étoit assez pour tranquilliser la conscience d'un Arabe. Le Visir nous avoit souvent pressé de prendre la voie de *Coffire*, & nous l'avions toujours rejetté, étant prévenus qu'elle étoit moins fréquentée & plus dangereuse que celle de *Suez*. N'ayant donc pu nous y engager par la persuasion, il avoit voulu nous y contraindre par la ruse.

Dans cette persuasion, nous fîmes au noquedah & au pilote des reproches de leur perfidie; nous leur dîmes, à leur grand étonnement, que la côte que nous voyions près de nous étoit celle d'Egypte, & que nous n'étions pas éloignés de *Coffire*. Leurs connoissances en navigation étoient bornées uniquement à savoir la position des caps & des basses qui sont sur la côte; mais connoître le point où l'on est par le moyen du quartier Anglois, c'étoit une chose aussi nou-

velle qu'inintelligible pour eux. La crainte néanmoins qu'ils eurent de notre reſſentiment les fit perſiſter d'abord à aſſurer que nous étions deſtinés pour *Suez* ; menſonge qu'ils ne firent pas difficulté d'atteſter en jurant par leur barbe, ſerment le plus ſacré pour un Muſulman. Mais quels parjures la crainte ne feroit-elle pas commettre aux hommes ? L'idée qu'ils avoient des Européens leur faiſoit redouter que nous découvriſſions leur conduite. Leur ignorance leur perſuadoit qu'ils pourroient nous faire prendre *Coſſire* pour *Suez*, & ils craignoient pour leur vie ſi nous nous appercevions trop tôt que nous étions trompés. Il étoit évident qu'ils avoient profité de l'avant-derniere nuit pour courir ſur la côte d'Egypte. Jamais auparavant ils n'avoient navigué pendant l'obſcurité, & ils nous tromperent alors à la faveur des ombres de la nuit. Toutes les difficultés que nous avions éprouvées au ſujet de notre route s'expliquerent alors. Nous avions pris le jour précédent le golfe de *Suez* pour celui d'*Akaba*. Il étoit préciſément derriere nous quand nous nous éveillâmes, & nous ne nous étions point apperçus que nous portions ſur un autre rivage. Nous n'avions point encore alors la moindre idée de la friponnerie qu'on tramoit contre nous. Nous

étions, à la vérité, fort en peine d'expliquer la route que nous faisions : mais la situation de la côte pouvoit nous obliger à changer notre direction ; & les assurances que nous donnoient les Arabes que nous étions près du cap, nous avoient laissés dans une fatale sécurité.

La plume ne pourroit rendre qu'une peinture sans vie des sentimens que nous éprouvâmes dans cette crise importante. Il se présenta à notre esprit une foule de circonstances qui nous convainquirent de la supercherie dont on avoit usé à notre égard. Plusieurs bateaux étoient partis d'*Yambo* pour *Cossire* avant notre départ ; & on nous avoit dit que tous ceux destinés pour cette dernière place étoient obligés dans cette saison de s'élever jusqu'au cap *Mahomet* avant que de gagner la côte d'Egypte. Ici nous apprîmes que les bateaux, avec qui nous avions navigué jusqu'alors, étoient ceux-là même que nous avions vus partir à *Yambo* pour *Cossire* ; & néanmoins nous avions fait route ensemble pendant plus de trois semaines dans la croyance qu'ils étoient destinés pour *Suez*. Il n'est pas étonnant que ces incidens eussent échappé à notre connoissance. Nous nous mêlions peu avec les Arabes, & nous étions si étrangers à leur langage qu'ils n'avoient pas besoin d'être sur leurs gardes en

parlant devant nous. Mais *Ibrahim*, notre interprete, n'étoit pas auſſi excuſable de n'avoir pas ſu démêler la fourberie. Sans doute il auroit pu dans certains momens concevoir quelque ſoupçon de leur deſſein, s'ils avoient eu toutefois aſſez d'adreſſe pour le lui cacher en partie. Nous n'avions pas de doute ſur ſon honnêteté, mais la ſimplicité qu'il montra en cette occaſion étoit un mauvais préſage pour les ſervices que nous attendions de lui dans la ſuite. Il étoit trop tard pour héſiter ſur le parti que nous avions à prendre. La réſiſtance auroit été auſſi abſurde que vaine. La néceſſité, comme un tourbillon, nous entraîna. Nous ne pouvions prétendre faire aller le bateau à *Suez* malgré les Arabes & les vents du nord. Nous ſavions que *Coſſire* eſt ſous le gouvernement Turc & immédiatement dépendant du *Caire*; & nous avions le paſſe-port du Viſir ſur lequel il devoit nous être accordé un paſſage aſſuré à cette derniere place. Nous n'avions aucun doute ſur la valeur de ce paſſe-port, quoique nous euſſions été trompés par celui qui l'avoit donné. Il avoit l'ordre du Chérif de nous faire conduire à *Suez*; & d'ailleurs ayant lieu d'être content du profit qu'il avoit fait avec nous, nous penſions qu'au moins à cet égard il nous avoit ſervis d'inclination en employant dans le

passe-port le crédit de son maître, que nous savions être respecté dans tous les pays Mahométans.

Ces réflexions nous consolerent un peu de ce nouveau contre-temps. Nous prîmes notre part à dîner de la tortue avec une gaieté apparente ; & nous fûmes même jusqu'à adopter les mesures des Arabes, & à leur témoigner de l'indifférence à l'égard du port où nous allions. Dans cette disposition nous portâmes sur la mosque de *Coffire* sans autre chagrin que celui de nous voir trompés dans notre attente.

Les peines & les dangers que nous avions essuyés envenimoient néanmoins ce chagrin. Après un mois de navigation dure & pénible ; nous nous trouvions à peu près dans la même situation où nous étions en partant d'*Yambo* ; plus près, il est vrai, de *Suez*, mais infiniment plus incertains & plus embarrassés.

A sept heures du soir nous jettâmes l'ancre dans le havre de *Coffire*, & nous nous assurâmes, d'après l'espace que nous avions parcouru, que l'isle que nous avions laissée la nuit derniere, étoit celle de *Chadouan* très-connue aux bâtimens Anglois qui font le voyage de l'Inde à *Suez*. Aussitôt qu'il fut nuit, le noquedah descendit à terre pour avertir le commandant de notre

ſépare mes intérêts de ceux de mes ſemblables; ſi je me rends ſourd aux cris du beſoin, & ſi je peux voir ſans émotion les larmes du repentir, puiſſé-je être rejetté par la claſſe la plus éclairée de la ſociété, & ſur-tout, par vous, Madame, qui en êtes l'ornement!

J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre, &c.

Coſſire, dans la haute-Egypte,
le 9 Juillet 1777.

LETTRE

LETTRE II.

MADAME,

L'honnête homme doit toujours tenir sa parole : mais on peut sur-tout compter sur lui quand son inclination se trouve d'accord avec son devoir. Quel que soit le sort de ma premiere lettre, le nom spécieux de l'honneur me force à remplir ma promesse, & me fait peut-être en cela commettre une imprudence. Un homme d'honneur soumet ses opinions au jugement de la multitude ; & il sacrifie la vie de son ami, ou la sienne propre, à sa réputation. De même un auteur se laisse emporter par les mouvemens secrets de la vanité, & ardent à poursuivre de vains applaudissemens, il va toujours risquant le peu de renommée qu'il peut avoir acquis, pour en acquérir davantage. Vous avez, Madame, à répondre d'une faute semblable : vous êtes la cause que j'ajoute à toutes mes sottises celle de m'exposer à la critique. Il y a sans doute assez de matériaux dans les feuilles que j'ai l'honneur

de soumettre à votre jugement ; mais il faudro avoir votre talent pour les mettre en œuvre d'une maniere agréable au public.

Un sentiment douloureux se mêle au plaisir que j'éprouve en décrivant mon voyage dans un pays fameux dès les premiers temps, & qui est rempli des plus belles ruines de l'antiquité ; pays qui donna naissance à *Cléopâtre ;* qui renferme les cendres d'*Alexandre ;* d'où la musique se vante de tirer son origine ; & dont la mythologie fournit à *Homere* les fondemens de son immortel ouvrage. Terre célebre, la mere des sciences, la nourrice des Héros, & le monument, hélas, d'une grandeur déchue ! Que ton sort est déplorable, ô Egypte, & quel triste exemple tu offres de l'instabilité de la gloire humaine ! C'est à ton école que l'orgueilleux peut apprendre à devenir humble, & l'athée, religieux. Ils recueilleront plus d'instruction en suivant les vicissitudes de ta fortune, que des songes des philosophes, ou des leçons des théologiens. Ici, ils verront la postérité de l'invincible *Séfostris*, vaincue ; ces monumens publics, par lesquels il vouloit faire parvenir son nom jusqu'aux siecles les plus reculés, abattus par un autre conquérant, le Temps ; & son empire autrefois si puissant, divisé par l'épée des infideles. La sublime pensée

de *Shakespeare* se présente à mon esprit, en méditant sur ces terribles scenes.

« Les tours qui se perdent dans les nues, les palais somptueux, les temples solemnels, le grand globe lui-même, oui, tout ce qu'il contient sera dissous, &c, &c. »

Les productions de l'art portent par-tout les marques humiliantes de la rage des barbares, & le savoir a été banni par les efforts de l'ignorance & de la superstition. Là où la Liberté souriroit, où les Amours & les Muses se divertissoient en paix, le *Nil* roule ses flots à travers des plaines désertes, ou il baigne un rivage souillé du sang de ses habitans, & revêtu de verdure qui porte des marques certaines de l'esclavage.

L'avantage d'un style plus familier m'a fait préférer dans la narration suivante la forme d'un journal. Je déteste la contrainte, & je sacrifierois à l'expression la plus simple la période la mieux tournée. Le lecteur qui attend des phrases liées, des épithetes choisies, des expressions recherchées, dans ces pages écrites en courant, se méprend beaucoup sur l'intention de l'auteur, dont le vrai but est d'amuser les curieux, & de toucher les ames sensibles. Des pensées libres, des descriptions courtes, des détails naturels forment à peu près un ouvrage qui n'est publié

que pour l'intérêt de l'humanité, & pour précautionner le voyageur imprudent. Qu'on n'y cherche pas non plus du merveilleux, quoiqu'il soit question d'un pays rempli de merveilles & enveloppé dans les fables de l'antiquité.

Jeudi, 10 *Juillet*.

Koſſire (1) eſt au 26°. 20'. de latitude nord, &

(1) Al-Koſſir eſt à 136 lieues de Saraken, à 26°. 15'. de latitude, ſuivant deux obſervations de Don Juan. Cette ville étoit autrefois ſituée deux lieues plus haut ſur la côte, mais ſon port ne ſuffiſant pas pour contenir tous les bâtimens qui y abordoient, elle fut transférée à l'endroit où elle eſt maintenant. Il reſte encore quelques ruines de l'ancienne ville, qu'on appelle *Vieux Al-Koſſir*, (& qu'on croit être l'ancienne Bérénice.) La nouvelle ville eſt très-petite. Les maiſons reſſemblent à des parcs où l'on renferme des beſtiaux, quoiqu'il n'y en ait d'aucune eſpece. Elles ſont bâties avec de la pierre, de l'argille, & quelquefois de la terre ſeulement, & couvertes en nattes ou autre choſe ſemblable, plutôt, diſent-ils, pour garantir du ſoleil que de la pluie, qui tombe rarement.

Le port eſt le plus mauvais de toutes ces côtes, & c'eſt le ſeul endroit où l'on ne trouve pas de poiſſon, qui abonde par-tout ailleurs. Il eſt très-grand & extrêmement expoſé aux vents d'oſt. Les navires jettent l'ancre entre

c'eſt le port le plus méridional de la côte de l'Egypte. C'étoit autrefois une place d'une grande

---

la terre & quelques petits bancs de ſable, ſur leſquels la mer briſe. Près de la ville ſont trois puits d'eau dont les habitans boivent, quoiqu'elle ſoit preſqu'auſſi ſalée que l'eau de la mer. La ville eſt environnée de montagnes pelées, hériſſées de pointes calcinées & noircies par le ſoleil, ce qui, avec la ſtérilité générale du ſol offre à l'œil la plus triſte perſpective. Car il n'y croît aucune eſpece d'herbe, aucun arbriſſeau, aucun arbre : tout ce qui eſt entre les montagnes & la ville n'eſt qu'un ſable ſtérile, mêlé de gravier.

Don Juan, frappé de la ſtérilité extraordinaire de ce lieu, demanda aux Maures les plus intelligens comment ils avoient pu choiſir une poſition auſſi triſte pour y établir leur demeure. Ils lui dirent que c'étoit parce qu'elle avoit offert le port le plus voiſin du Nil, qui n'eſt qu'à 15 ou 16 jours de marche (& plus exactement trois ou quatre); & qu'ainſi, c'étoit le lieu le plus convenable pour recevoir les proviſions, dont toutes les villes de cette côte ſe fourniſſent par leurs vaiſſeaux reſpectifs. Ils ajouterent que l'Egypte étoit une vaſte plaine, & la plus abondante de la terre en beſtiaux, chevaux, chameaux & grains ; qu'on tranſportoit le grain par le Nil, au lieu le plus près d'Al-Koſſir, & enſuite par terre à ce port. Que les caravannes étoient ſouvent attaquées par les *Budwis* (Bédouins) qui même quelquefois ſe jetoient ſur Al-Koſſir, ce qui avoit forcé les habitans, pour leur ſureté, de bâtir leurs maiſons en pierre & en terre. Ils

importance ; & elle l'eſt encore à cauſe de l'exportation des grains en Arabie, que les caravannes du *Nil* portent dans ce port. Il y a derriere la ville une chaîne de montagnes prodigieuſement hautes qui répondent parfaitement à celles qui ſont du côté de l'Arabie : & c'eſt à travers ces montagnes qu'eſt la route qui conduit au *Nil*. Le havre eſt défendu du côté du nord par un récif qui s'étend environ un mille dans la mer : au ſud & à l'oueſt, il eſt formé par la terre qui fait une eſpece de croiſſant. Il y a aſſez d'eau pour les bâtimens de charge ; mais il eſt dangereux d'y entrer ſans pilote. Le fort eſt placé

---

dirent encore que le nom d'Egypte leur étoit inconnu, & qu'ils nommoient Riffa tout le pays qui s'étend depuis Al-Koſſir juſques bien loin derriere Alexandrie ». *Extrait du journal d'un voyage de Goa à Suez dans l'année 1540, écrit par Don Juan de Caſtro, (enſuite Vice-Roi de l'Inde) capitaine de vaiſſeaux de la flotte commandée par Don Stefana de Gama.* COLL. VOYAG., VOL. III, p. 107.

J'ai rapporté ce paſſage, afin de montrer que l'état de ce port & de la côte, il y a près de deux ſiecles & demi, étoit le même qu'il eſt encore aujourd'hui. Ce navigateur ne connoiſſoit pas la vraie diſtance du Nil à la côte, & ignoroit que *Al Riff* ſignifie une grande rive ; d'où vient le nom de *Riff al Nile* donné à la Haute Egypte, parce qu'elle n'eſt habitée que ſur les rives du fleuve.

ſur un terrain élevé. C'eſt un bâtiment quarré d'environ 400 verges de circonférence. Il étoit autrefois capable de ſoutenir une attaque réguliere, les murs étant de pierre & d'une hauteur conſidérable; mais il n'eſt pas en état aujourd'hui de faire la moindre réſiſtance. Les breches que le temps y a faites ne ſont réparées qu'avec de la terre, & on n'y a pas laiſſé pour le défendre plus de trois pieces de canon ſans affuts. La ville eſt encore dans un plus pauvre état. Du grand nombre de maiſons qui y étoient autrefois, il n'en exiſte plus que les murs; & quoique les Moſquées ſoient de tous les édifices ceux que les bons Muſulmans eſtiment davantage, on n'en trouve que les ruines de deux, dont l'une eſt même preſque au niveau de la terre. On peut douter ſi dans cinquante ans d'ici il reſtera dans ce terrain des veſtiges d'habitations, puiſque dans ce moment on n'en voit que de foibles marques. Mais ſi l'aſpect de la ville eſt triſte, le pays d'alentour l'eſt infiniment davantage. Bien loin de rencontrer un ſeul arbre, l'œil ne peut appercevoir la moindre verdure, ſoit qu'il s'étende ſur les montagnes, ou ſur la plaine qui borde le rivage de la mer. Et ce déſert ſert de barriere à un pays auſſi célebre & auſſi fertile que la haute Egypte!

A ſept heures le Turc principal & deux Arabes vinrent à bord de notre bateau, pour nous inviter à deſcendre à terre, & nous informer qu'il y avoit une maiſon préparée pour nous recevoir. Nous avions paſſé la nuit dans une grande agitation, & ce fut avec un grand plaiſir que nous nous vîmes tirés de notre incertitude, par une invitation auſſi honnête. Nous acceptâmes bien vîte, & on nous conduiſit avec nos bagages à la maiſon qui nous étoit deſtinée, & qui, pour être la plus apparente de la ville, ne valoit guere plus qu'une grange d'*Angleterre*. Nous y fûmes reçus par un Arabe de diſtinction, fils du Cheikh-Arabe, ou prince du diſtrict, lequel ſe trouvoit abſent, ayant été faire un voyage vers le Nil. Quoique la garniſon du fort de *Coſſire* ſoit ſous le commandement d'un officier Turc, nommé par le Bey du *Caire*, le gouvernement de la ville & le commerce du port ſont entiérement entre les mains des Arabes; & c'eſt à leur chef que nous étions recommandés par le Viſir d'*Yambo*. C'eſt ce que nous apprîmes du noquedah de notre bateau; & effectivement le Viſir ne pouvoit moins faire, pour réparer ſa perfidie envers nous. Le jeune Arabe ſuppléa à ſon pere avec beaucoup de politeſſe, & il nous dit que ſon intention étoit de nous accompagner juſqu'au

Nil, auſſi-tôt que la caravanne, qu'on attendoit tous les jours, ſeroit arrivée. Il aſſuroit que c'étoit la moins dangereuſe & la moins diſpendieuſe maniere de voyager, parce qu'avec un petit nombre de chameaux il falloit une eſcorte, & qu'on couroit plus de riſques d'être attaqué par les brigands qui infeſtent les montagnes de la haute Egypte. Nous acquieſçâmes forcément à ces raiſons plauſibles, quoique le retard que nous éprouvions, en attendant la caravanne, ne fût pas le moindre déſagrément. Notre chambre étoit tout le jour remplie de gens que la curioſité portoit à nous viſiter. Ils pouvoient avoir vu des Européens déguiſés : mais l'habit que nous portions étoit évidemment nouveau & ſurprenant pour eux. Il y avoit parmi ces curieux deux Chrétiens qui nous parurent très-contens de nous voir. Ils nous offrirent un plat de gâteaux que nous trouvâmes très-légers & d'un goût agréable. Ils étoient habillés à la maniere Arabe, ce que nous nous propoſions de faire auſſi, quand nous partirions, non-ſeulement pour nous ſouſtraire à l'importunité des naturels du pays, mais encore pour être plus fraîchement. L'aiſance & la légéreté des vêtemens des nations orientales ſont admirablement convenables à la nature de leur climat, & les plis nombreux de la piece

de mouſſeline qui forme le turban, ſont la meilleure défenſe qu'on ait imaginée contre les rayons brûlans d'un ſoleil vertical.

Vendredi, 11 Juillet.

Nous eûmes dès le matin, ainſi que la veille, la viſite d'un grand nombre de curieux qui venoient nous complimenter. Nous en étions redevables autant à l'indolence des Arabes qu'à leur politeſſe. Excepté leurs heures de dévotion, ils emploient tout leur temps en viſites de cérémonie. Ils n'ont abſolument aucun goût pour les livres, excepté ceux qui regardent la religion, leſquels ſont plutôt faits pour répandre les ténebres de la ſuperſtition dans l'eſprit d'un Muſulman, que pour lui offrir de l'amuſement. La poéſie elle-même, qui ſemble être née dans les régions paſtorales de l'Arabie, n'eſt plus cultivée, ni même connue, par cette race dégénérée. Les noms de leurs poëtes ſont bien plus honorés & plus connus en Europe qu'en Aſie. Quelque étrange que puiſſe paroître cette aſſertion, rien n'eſt pourtant plus vrai; & l'on ne peut déſavouer que la propagation de toute religion nouvelle & ſuperſtitieuſe n'ait été ſuivie, dans toutes les parties du globe, d'auſſi triſtes effets. Le zele aveugle

détruit tout ce qui n'eſt point intimement uni à ſon but, & les fabricateurs d'une nouvelle doctrine ſont les Goths & les Vandales du ſiecle, qui renv rſent les autels conſacrés aux arts & aux ſciences.

Les deux Chrétiens qui nous avoient rendu viſite la veille revinrent accompagnés d'un troiſieme. Ils nous dirent qu'ils attendoient la caravanne qui devoit nous tranſporter ſur les bords du Nil, ce qui nous réjouit beaucoup. C'étoit pour nous un plaiſir inexprimable de rencontrer des gens de notre religion, dans un pays ſurtout où la différence d'opinions ſuffit pour expoſer un voyageur à être maltraité. Il eſt cependant univerſellement reconnu qu'en Egypte les Chrétiens ont des privileges plus grands, & qu'ils y éprouvent moins de déſagrément que dans aucun autre lieu ſoumis à la domination des Turcs. Gouvernée par ſes propres Beys, & ſoumiſe ſeulement de nom à la Porte, l'Egypte s'écarte entiérement du faux ſyſtême qui dirige la politique Ottomane; & elle cherche ſon propre intérêt dans la faveur qu'elle accorde aux Chrétiens. Le Muſulman, trop pareſſeux pour ſe livrer à l'étude, trop orgueilleux pour travailler, abandonne la plume & la charrue au Chrétien induſtrieux. Sans cette claſſe mépriſée, les reſſorts du

gouvernement seroient arrêtés, & en vain les bords du Nil seroient tous les ans engraissés par ses eaux. Les artisans, aussi bien que les laboureurs, sont Chrétiens, de même que les secrétaires & la plupart des officiers de confiance des grands & des petits princes de l'Egypte.

Le commandant Turc nous fit dire, par notre noquedah, qu'il est d'usage de visiter le bagage des voyageurs, afin que les droits du port soient levés sur toutes leurs marchandises. Quoique nous eussions protesté que nos bagages n'étoient point ceux de marchands, mais de simples voyageurs, nous ne pouvions nous refuser à un usage pratiqué par-tout ailleurs. Nous fûmes donc visités sur le soir, par quelques-uns des principaux habitans à qui nous ouvrîmes nos malles; & je puis assurer que cette visite fut moins rigide, & faite avec plus de décence qu'elle ne l'eût été dans beaucoup de douanes de l'Europe. Pendant que ces gens buvoient le café avec nous, on vint nous annoncer, à notre grand contentement, que la caravanne approchoit; le jeune Cheikh fut informé de l'arrivée de son pere, & il se prépara à le recevoir. Nous apprîmes bientôt qu'une partie seulement de la caravanne étoit arrivée avec le Cheikh Arabe, qui nous envoya faire ses complimens & ses excuses de ce qu'il

ne venoit pas nous voir, se trouvant fatigué du voyage. Il promettoit de nous voir à bonne heure le lendemain matin, pour nous pourvoir de chameaux & arranger notre départ avec la caravanne, qui devoit arriver certainement en peu de jours. Si nous n'avions pas éprouvé d'autre retardement, certes nous n'aurions pu nous plaindre qu'on nous eût forcés de prendre cette route, qui est nouvelle, & qui pouvoit nous offrir matiere à des observations curieuses. Le vent continuant de souffler nord-ouest, nous pouvions croire d'autant plus aisément le noquedah, qui nous assuroit que notre bateau n'auroit pu gagner *Suez* le mois prochain, & que la saison seule avoit empêché que nous y fussions conduits selon notre désir. Comme cet homme paroissoit très-empressé à nous servir, & qu'il avoit promis de rester à *Cossire* jusqu'à notre départ, nous oubliâmes le tour qu'il nous avoit joué, & auquel la crainte du ressentiment du Visir pouvoit l'avoir porté. Ce maître fripon, avoit cependant profité de notre malheur, & si nous avions prévu que notre destinée étoit devenir à *Cossire*, au lieu de payer 650 piastres pour notre passage, nous pouvions nous y faire transporter pour une bagatelle, sur quelqu'un des

nous flattons que cette circonſtance ſera un motif de plus pour vous de vous intéreſſer, auprès du Bey du *Caire* (1), en notre faveur, afin qu'il envoie auſſitôt à *Ghinnah* & à *Jirjé* des ordres pour notre ſûreté en deſcendant le Nil. Nous avons été recommandés par le Viſir d'*Yambo* au Cheikh Arabe de ce diſtrict, qui nous a traités très-civilement, & qui nous promet de nous faire accompagner par ſon fils juſqu'au Nil, auſſitôt après le retour de la caravanne qu'on attend ici en peu de jours. C'eſt par ſon moyen que nous pouvons vous inſtruire de notre ſituation. Quand nous aurons le plaiſir, Monſieur, de vous voir au *Caire*, nous aurons l'honneur de vous préſenter nous mêmes les lettres que nous avons à votre adreſſe. Nous les croyons trop importantes pour vous, pour les confier avec la préſente.

En attendant de vous voir bientôt, & de vous témoigner notre reconnoiſſance des ſervices que vous pouvez nous rendre dans ce pays par votre crédit, nous ſommes, Monſieur,

Vos très-humbles, &c.

Coſſire ; ſur la côte de la haute-Egypte, 12 *Juillet* 1777.

---

(1) Ce Bey eſt appellé par emphaſe *Cheikh Elbalad*, ou chef des Beys de l'Egypte.

Quand

Quand le Cheikh & ſa ſuite nous eurent quittés, nous fûmes aſſaillis d'une foule de gens qui venoient nous voir, & je doute qu'aucun Prince Aſiatique ſoit entouré à ſon lever d'un plus grand nombre de courtiſans que nous le fûmes pendant toute la matinée. Nous les traîtâmes avec du café ſeulement; la coutume du pays étant que chacun porte par-tout ſa pipe, qui lui ſert comme de plat principal. En effet, elle tient lieu de mets & de boiſſons, & elle diſpenſe même de penſer; quoiqu'on vous diſe ici que la pipe eſt le meilleur ami que l'on puiſſe trouver pour méditer. Quoi qu'il en ſoit, les Arabes ne paroiſſent point en tirer cet avantage; bien que je n'aie jamais vu de paſſion pouſſée ſi loin que l'eſt celle de fumer chez ces Orientaux.

A midi le jeune Cheikh nous accompagna dans une promenade que nous fîmes autour de la ville. Comme nous paſſâmes près du fort, nous fûmes ſalués d'un coup de canon, politeſſe qui valut au canonnier quelque petit préſent de notre part. Nous ne retirâmes d'autre fruit de cette promenade, qu'une connoiſſance plus exacte de la pauvreté des habitans, & de l'horrible aſpect du pays. A notre retour nous eûmes une autre viſite du Cheikh, qui nous dit qu'il étoit difficile d'envoyer une lettre au *Caire*, & que nous

ferions auſſi bien de n'y plus penſer. Quand il parla de 60 piaſtres pour les frais de cette expédition, nous ne fûmes pas peu ſurpris, & nous aurions abandonné notre deſſein, ſi nous ne l'avions pas cru très-important pour nous. Cependant nous l'aſſurâmes que nous ne pouvions conſentir à donner une auſſi forte ſomme, pour une choſe peu importante en elle-même. Quelqu'affaire l'obligea de ſortir au milieu de notre conférence; & le noquedah nous offrit de le ſuivre, & de lui faire entendre raiſon ſur ſa demande, ce que nous acceptâmes. Il fut donc parler au Cheikh, qui conſentit à la fin de ne prendre que 20 piaſtres pour faire porter la lettre. L'argent fut auſſitôt compté, & le chameau fut expédié pour le Nil cette nuit même, ſi l'on peut ajouter quelque foi à la parole d'un Arabe. Nous regardâmes la conduite du Cheikh, à cet égard, comme un eſſai pour juger de l'état de notre bourſe, & après avoir rabattu auſſi conſidérablement du prix avec lui, nous eſpérions bien de ne pas nous en laiſſer impoſer par la ſuite en traitant avec les Naturels de l'Egypte.

La ſoirée ſe paſſa, comme de coutume, à recevoir la viſite d'un grand nombre de perſonnes, parmi leſquelles il y en avoit pluſieurs qui devoient être nos compagnons de voyage. Il y avoit ſur-

tout un marchand qui montroit beaucoup d'intelligence, & qui nous offrit de nous loger dans sa maison à notre arrivée à *Ghinnah*, grande ville sur le Nil, où la caravanne devoit nous conduire. Il nous dit, à notre grande satisfaction, que nous y trouverions facilement des bateaux pour descendre le Nil, & cela pour la somme modique de 25 piastres. Pourvu que notre argent pût nous conduire au *Caire*, nous nous résignions à payer en quelque sorte chaque pas que nous ferions dans cet étrange pays. Nous avions déjà été obligés de faire plusieurs petits présens aux principaux habitans : mais cela s'étoit borné à quelques pieces de mouchoirs des Indes, & à quelques bouteilles de liqueurs d'Europe. Le commandant Turc avoit emporté les liqueurs sous son habit avec toute la gravité particuliere à sa nation, &, pour rendre la chose plus piquante, il les avoit fait passer pour des remedes.

Le temps est extrêmement beau à *Cossire* pendant cette saison, graces aux vents du nord qui regnent alors, & qui traversent la Mer Rouge avant d'y parvenir. Les rosées ne sont ni aussi fortes, ni aussi incommodes que celles que nous avons essuyées sur les côtes de l'Arabie, circonstance très-heureuse pour nous, qui avions été si

long-temps accoutumés à rester en plein air, & qui ne pouvions dormir enfermés dans une chambre basse & étroite. Il y a une grande cour attenante à la maison, & c'est là que nous passions les nuits.

Dimanche, 13 Juillet.

Nos dépenses augmentoient beaucoup par la cherté de l'eau, qui étoit devenue si rare, que nous avions quelquefois de la peine à en trouver. Le peuple ici boit de mauvaise eau d'une source qui est à plus d'une lieue de distance, ne pouvant payer un quart de piastre par outre d'eau, chose cependant si nécessaire à la vie.

Les vents du nord continuoient de souffler si fort, que nous avions lieu de croire que nous aurions été beaucoup plus long-temps à gagner *Suez*, que nous n'en mettrions à arriver au *Caire* par la route de *Cossire*. Le caractere de notre noquedah nous devint encore douteux. Malgré toutes ses promesses de demeurer jusqu'à notre départ, & jusqu'à ce que nous fussions pourvus de bons chameaux, il vint chez nous le soir avec le Cheikh, & après avoir fait un grand étalage de son attachement envers nous, il prétendit être fort chagrin d'être obligé de partir. Il

perſuada même à ce vieillard de parler en ſa faveur, & de nous dire que la lettre du Viſir d'*Yambo*, qu'il avoit apportée, étoit de la plus grande importance pour nous; puiſqu'elle nous donnoit droit à la protection du Cheikh, & qu'il eſpéroit qu'au moment de le quitter, nous ne l'oublierions pas. Quoique nous fuſſions très-indignés de la tromperie de cet homme, nous jugeâmes à propos de n'en rien témoigner, & nous ne voulûmes pas laiſſer appercevoir au Cheikh la raiſon qui nous faiſoit déſirer qu'il reſtât. Nous devions paroître avoir une confiance illimitée dans l'homme que la fortune rendoit le maître de notre ſort. Il agit véritablement dans cette occaſion avec impartialité; & il termina ſon diſcours en nous priant de ne conſulter que notre inclination, ſi nous nous déterminions à récompenſer les ſervices du noquedah. Nous le remerciâmes de ſa bonté, & nous ajoutâmes que nous nous occuperions de cela le lendemain. Il n'eſt pas douteux que le noquedah, en attendant notre départ, ne nuisît aux affaires qui l'appelloient à *Yambo*: mais c'étoit bien notre intention, & nous la lui avions fait connoître, de l'en dédommager d'une maniere convenable. Nous déſirions beaucoup de faire ſavoir à nos amis, dans l'Inde, notre heureuſe arrivée ici, &

notre départ pour le Nil. Le noquedah nous avoit promis de porter nos lettres. Il sembloit donc renoncer à toute récompense de notre part.

Lundi, 14 *Juillet*.

Nous employâmes la plus grande partie de la matinée à parler avec le noquedah & à écrire au Visir une lettre qui lui servit de témoignage de sa bonne conduite envers nous. Il paroît que le Visir étoit plus coupable que lui de la supercherie qui nous conduisit ici : & quoique le noquedah eût tout récemment abusé de notre confiance, nos malheurs ne nous avoient point fait oublier qu'il faut pardonner ; ainsi nous ne voulûmes pas lui refuser cette attestation. Il nous assura que la sûreté de sa famille, qui étoit au pouvoir du Visir, en dépendoit. Ecrire à un homme qui étoit le premier auteur de nos infortunes, étoit une chose un peu délicate ; & l'on pourroit croire que nous ne manquâmes pas de profiter de l'occasion pour donner cours à notre indignation. Mais nous dédaignâmes de nous plaindre à lui de ses procédés indignes, ne voulant pas lui donner lieu de se réjouir de nous avoir trompés, en apprenant de nous la réussite de sa détestable politique. La lettre fut

conçue en termes généraux, & nous y rendions témoignage de la conduite du noquedah, pour ſes attentions & ſes égards envers nous. Il parut plus ſatisfait de la lettre que du préſent que nous lui fîmes ; car nous lui donnâmes ſeulement dix piaſtres pour lui & le pilote dont j'ai ſouvent parlé dans le journal du bateau. C'étoit une mortification bien grande pour des gens qui comptoient ſur les récompenſes que nous leur avions promiſes à notre heureuſe arrivée à *Suez*, & qui s'étoient fait une idée auſſi extravagante de notre richeſſe. Les bagatelles que nous avions laiſſées dans le bateau, étoient de quelque valeur : mais ils les avoient déjà oubliées. Nous fûmes plus libéraux envers l'équipage du bateau, qui vint en même-temps prendre congé de nous. Ils n'étoient que des inſtrumens innocens dans l'exécution du complot tramé contre nous dans la ville d'*Yambo*.

Nous nous apperçûmes d'une jalouſie qui régnoit, à notre ſujet, entre le gouverneur Turc & le Cheikh Arabe ; mais nous n'avions point de raiſon de nous en inquiéter. La préſence du premier ne pouvant que mettre obſtacle aux entrepriſes injuſtes du Cheikh, nous aimions mieux fomenter leur méſintelligence, en montrant une égale attention à ces deux chefs, que de

nous exposer au ressentiment de l'un d'eux, en nous attachant à l'autre. Le gouvernement de ce district est inconteſtablement dans les mains du Cheikh, qui le tient du Bey du *Caire*, & c'étoit de lui que dépendoit le succès de notre voyage au Nil. Mais la dignité extérieure appartient à l'officier Turc, qui commande le fort de *Coſſire* au nom du Bey, & qui est comme l'espion de celui-ci pour observer la conduite du Cheikh. Ils ne se rencontroient jamais chez nous que par hasard, & ils s'en tenoient alors entr'eux aux termes de pure civilité. L'Arabe particuliérement paroissoit fâché des fréquentes visites que nous faisoit le Turc, & même il nous avertit de ne nous confier qu'à lui pour nous procurer ce dont nous aurions besoin. Le commandant, de son côté, nous informa de tout ce qu'il nous importoit de savoir. Le prix ordinaire des chameaux pour le Nil est assez modique; & nous espérions, par son moyen, d'éviter une trop forte rétribution que n'auroient pas manqué d'exiger de nous les Arabes, qui, sous plusieurs rapports, sont assez estimables. Ils nous ont paru décens dans leurs manieres, & sobres dans leurs repas; d'un caractere tranquille, & point légers; extrêmement respectueux envers leurs parens; très-charitables pour les pauvres, & humains pour ceux

qui leur ſont ſoumis ; très-ſcrupuleux ſur tout le formulaire de leur religion, & ignorant abſolument les vices contre nature, qui ont pris naiſſance en Aſie, & ont long-temps déſolé la chrétienté. Mais cet aſſemblage de bonnes qualités eſt entiérement gâté par l'amour du lucre, qui n'a point de bornes chez eux. Toute leur paſſion, tout leur but eſt de ſe procurer de l'argent, n'importe par quel moyen; & leur prétendue ſainteté ſert ſouvent à couvrir la fraude. Il faut avouer néanmoins que la miſere du peuple, qui vit preſque dans un état de pure nature, doit bien dégrader les principes de bonté qu'il peut avoir acquis ; & ſi l'on conſidere les préjugés de leur religion, qui leur enſeigne de tromper les Chrétiens, on ſera moins ſurpris que l'injuſtice, chez eux, ait prévalu contre nous ; que nous ayons été ſi mal traités en Arabie, & qu'il nous ait fallu acheter notre voyage, à travers les déſerts de la Thébaïde juſqu'au Nil, à force d'or.

Le jeune Cheikh, après que ſon pere nous eut quittés, nous parut déſirer beaucoup une très-bonne lunette d'approche que nous avions apportée avec nous. Comme il devoit être notre compagnon de voyage, nous le priâmes de l'accepter. Dans le même moment notre noquedah

vint prendre congé de nous ; & malgré ce qui s'étoit passé, nous nous séparâmes d'une maniere fort amicale.

Mardi, 15 Juillet.

Comme nous nous étions plaints la veille que nous manquions d'eau douce, le Cheikh en envoya ce matin une jarre, qui venoit d'arriver des montagnes, & qui étoit destinée pour son propre usage. Nous ne regrettâmes pas les trois piastres que nous donnâmes pour le port de cette eau, qui nous étoit bien plus précieuse alors que si c'eût été du vin. Nous eûmes bientôt après la visite du vieillard, à qui nous présentâmes une piece de *shintz* d'Inde pour ses femmes. Si nous avions su prendre la route de *Cossire*, nous nous serions munis dans le vaisseau d'une infinité de bagatelles, qui auroient paru de quelque prix aux yeux d'un peuple pour qui toutes les marchandises étrangeres ont le charme de la nouveauté. Cet homme avoit cependant plus vu le monde que la plupart de ses concitoyens, ayant été deux fois à *Constantinople* & à *Alexandrie*. Il nous dit avoir monté à bord d'un vaisseau de guerre Anglois de 60 canons, qui lui avoit donné une haute idée de la puissance & de la

dignité de la nation Britannique. Il nous encouragea par l'eſpérance qu'il nous donna que l'arrivée de la caravanne n'iroit pas au-delà du temps fixé, lequel approchoit, à notre grande ſatisfaction. Il n'y a rien à voir ici que la mer, les montagnes & le ciel ; nous étions impatiens de ſuivre les bords du Nil, & de voir de nos propres yeux la fertilité & la beauté d'un pays que les Hiſtoriens ont tant célébré, & ſur lequel notre curioſité étoit encore excitée par le témoignage que nous en donnoient les gens de *Coſſire*, qui ne ceſſoient de s'étendre ſur ſes éloges. Nous fûmes informés que notre bateau, accompagné de quatre autres, avoit fait voile le matin pour *Yambo*, & qu'il en reſtoit trois plus grands qui devoient recevoir leur chargement de la caravanne. On peut aiſément paſſer d'ici à *Yambo* en quatre ou cinq jours. Quelle différence avec notre longue & ennuyeuſe traverſée !

Rien ne prouve mieux les diſpoſitions guerrieres des Arabes que le plaiſir qu'ils ont de manier toutes ſortes d'armes. Nos épées, nos fuſils & nos piſtolets furent maniés, examinés mille fois, & honorés d'éloges infinis ; non ſans eſpérance de leur part, vraiſemblablement, de profiter de notre politeſſe. Si l'on mettoit une épée, ou une lance dans la main d'un Arabe,

quelque fût son déguisement, son penchant se trahiroit aussi vîte que celui d'*Achille*, quand il vit les armes qu'*Ulysse* plaça devant lui. Un Arabe est toujours armé comme s'il alloit au combat. Nous n'en avons jamais vu un seul, dont la profession le permît, qui n'eût à sa ceinture une paire de pistolets chargés, à son côté un sabre & un poignard, dans sa main droite une lance de six pieds environ de longueur, & dans la gauche une longue pipe qui, sans exagération, n'est pas, dans toute la journée, cinq minutes loin de ses levres. Quoique cette coutume générale de porter des armes à feu au sein de la paix, répugne extrêmement à des esprits civilisés, il n'y a rien à quoi l'habitude ne nous familiarise; & nous voyions, sans la moindre émotion, cet appareil menaçant de guerre. Sur le soir le Cheikh nous apporta des limons encore verts, qu'il nous dit venir du voisinage du Nil.

Mercredi, 16 Juillet.

Nous étions très-heureux du côté du propriétaire de la maison que nous habitions. C'étoit un vieux Arabe qui avoit des manieres honnêtes & un caractere tranquille. Si jamais mortel mena

une vie innocente, c'étoit notre hôte. Ses soins terreſtres ne s'étendoient pas au-delà du petit ménage d'une humble maiſon, & de la vente de quelques articles, du produit deſquels il tâchoit de pourvoir aux beſoins de la nature. Le ſeul ſuperflu qu'il ſe permît, étoit ſa pipe de tabac & ſa taſſe de café, & ſon unique amuſement, le ſoin d'une chevre, qui le ſuivoit par-tout avec la docilité d'un chien. Il avoit la complaiſance de nous réſerver le lait de cet animal, & c'étoit vraiment un grand ſervice qu'il nous rendoit, dans un pays où il eſt impoſſible de s'en procurer. Dans le cours d'une vie auſſi ſimple, il n'eſt pas probable que cet homme fût imbu des mêmes préjugés que ceux d'une condition plus relevée; & il n'eſt pas douteux que les prieres de ce pauvre Arabe ne fuſſent agréables au ſouverain auteur de toutes choſes. Le contentement d'eſprit amene avec lui toutes les vertus; & ne pas murmurer contre la deſtinée que le ciel nous a aſſignée, c'eſt certainement une choſe plus importante à l'eſpece humaine, que l'acquiſition de mille talens brillans, qui, en nous expoſant à l'admiration de nos ſemblables, nous rendent trop ſouvent indifférens pour une récompenſe plus glorieuſe.

Le Cheikh & le commandant venoient nous

voir plus ſouvent. Cette attention particuliere nous fit eſpérer que la caravanne approchoit ; car nous ne penſions pas qu'ils nous courtiſaſſent ainſi par pure formalité.

Le Turc étoit beaucoup plus diſcret, ſans doute, parce qu'il avoit une connoiſſance plus grande du monde. Il ne nous avoit demandé autre choſe que la liqueur dont j'ai parlé plus haut ; & il n'avoit reçu de nous qu'une piece de mouchoirs de mouſſeline, que nous lui avions préſentée la nuit précédente. L'Arabe ne gardoit point la même décence dans ſa conduite, quoiqu'il ne s'expliquât pas ouvertement lorſqu'il vouloit avoir quelque choſe. Il étoit ſans ceſſe à demander, par le canal de notre interprete ; c'étoit tantôt une choſe, tantôt une autre ; & ce jour même il voulut avoir une belle paire de piſtolets qui m'appartenoient, & que je lui avois ſoigneuſement cachés, mais qu'il ſut découvrir, je ne ſais par quel moyen. Je fus obligé de promettre de les lui donner à notre arrivée au Nil, où nous eſpérions bien ne plus en avoir beſoin. Ces piſtolets avoient un arrêt qui devoit les rendre plus ſûrs pour un Arabe, qui eſt accoutumé, dans toutes ſes courſes, à les tenir attachés à ſa ceinture pendant ſon ſommeil.

Le temps fut plus chaud ce jour-là qu'il ne

l'avoit été depuis notre arrivée ; ce que nous attribuâmes au vent de terre qui ſouffloit, quoique très foible. Sans les briſes de mer qui regnent conſtamment ſur ces côtes, la chaleur y ſeroit inſupportable, le ſol n'étant que roc & ſable.

Jeudi, 17 Juillet.

Le Cheikh nous apporta ce matin ſous ſon habit une bouteille d'eau de canelle. Nous fûmes obligés d'en goûter, par complaiſance pour lui, qui nous en montra l'exemple ; mais nous nous en repentîmes bien. Soit que cela vînt de l'alembic, ou de toute autre cauſe, cette liqueur avoit un goût de cuivre qui ne s'accordoit point avec notre eſtomac. Ceci nous apprit à ne plus uſer ſi légérement des liqueurs étrangeres, chez un peuple dont l'ignorance peut être trompée par ceux qui les lui vendent.

Nous fûmes témoins d'un trait qui fait beaucoup d'honneur au vieux Cheikh, & qui augmenta notre eſtime pour lui. Il traitoit ſes ſujets comme ſes enfans, & prenoit part à toutes leurs récréations innocentes. La nuit précédente un jeune eſclave, qui appartenoit à l'un de mes compagnons de voyage, jouoit du violon pour amuſer le Cheikh. La nouveauté des ſons attira

une foule d'Arabes à la porte de la cour où nous étions assis sur des tapis, pour jouir de la fraîcheur de l'air. Le vieillard s'apperçut du plaisir que leur faisoit cette musique; & il nous demanda la permission de les laisser entrer. Ce qui ne fut pas plutôt accordé, que la cour fut remplie de gens de tout rang, qui témoignerent la plus grande satisfaction, & une égale surprise de l'habileté de ce garçon, qui étoit bien pour le moins aussi habile que ces aveugles qui mettent en mouvement tout un village au son de leur instrument. On ne doit point s'attendre à trouver chez un peuple simple des idées plus raffinées que dans la classe inférieure d'une nation policée. La nature est la même en tous les climats, & elle montre le besoin qu'elle a d'être cultivée, par une égalité universelle de goût dans les différens degrés de perfection auxquels les arts & les sciences peuvent être portés. Les sons d'un violon ou d'une flûte, quoique sans mesure, peuvent toucher délicieusement une oreille grossiere; autrement, comment éprouverions-nous tant de plaisir au chant sauvage du cachevis, ou du rossignol? La vérité est que nous ne recherchons dans l'oiseau d'autre mérite que celui que la nature y a mis. La douceur de son gosier dédommage amplement de l'irrégularité de la mesure; & nous

sommes

ſemmes touchés de la mélodie, ſans appercevoir le manque de correction.

Nous reçumes, comme à l'ordinaire, la viſite du commandant, qui prenoit toujours ſon temps pour arriver après le départ du Cheikh. Il nous dit qu'il venoit de recevoir un exprès qui lui portoit l'avis que la caravane étoit partie du Nil, & qu'ainſi elle arriveroit au plus tard dans deux jours. Il nous fit voir la patente d'*Ybrahim Beg*, Bey du *Caire*, qui le nommoit au commandement du fort de *Coſſire*. C'étoit un homme très-obligeant & d'un bon caractere. Notre inclination, autant que notre intérêt, nous portoit à cultiver ſon amitié.

Nous nous haſardions rarement de ſortir de chez nous, excepté la nuit, à la lueur de la lune ; alors nous deſcendions vers le rivage, qui eſt la ſeule partie où l'œil puiſſe ſe repoſer avec quelque plaiſir. Il y avoit ſans doute quelque culture dans ce pays, quand il étoit plus habité, parce que le ſol le plus ingrat ne peut réſiſter aux efforts de l'induſtrie. Mais dès que la puiſſance des Turcs a commencé à décliner dans ces contrées, le commerce eſt tombé rapidement ; les habitans de cette ville peuplée ſe ſont tranſportés par degrés ſur les fertiles bords

du Nil, & l'ont laiſſée en proie à la miſere & à la déſolation.

Vendredi, 18 *Juillet.*

Nous reçûmes ce matin des nouvelles très-déſagréables de la caravane. La route étoit ſi infeſtée par les Bédouins ou Arabes errans, que ſa marche fut arrêtée juſqu'à ce qu'il lui arrivât un renfort du Nil. Un Cheikh des montagnes par où paſſe la caravane avoit depuis peu diſparu, en ſorte qu'il n'y avoit plus la ſûreté que le pays devoit à ſes ſoins. Il eſt d'uſage que la caravane paie un tribut à ces chefs pour paſſer ſur leur diſtrict. On peut les regarder comme des voleurs de diſtinction. Ils vendent ouvertement leur protection pour défendre le voyageur des rapines de leurs tribus.

Quelque déſeſpérantes que fuſſent ces nouvelles, habitués aux contre-temps, nous étions parvenus à cette heureuſe diſpoſition d'eſprit qui ne ſait ſe plaindre des choſes inévitables. Nous étions réſolus, auſſi-tôt qu'un nombre de chameaux ſuffiſant pour nous tranſporter nous & notre bagage ſeroit arrivé, de nous mettre en route avec le Cheikh, ou ſon fils, perſuadés que nous ſerions en état, avec nos

armes à feu, de mettre en fuite quelque bande de voleurs que ce fût. Il nous falloit au moins quinzé chameaux, ſans compter ceux des Chrétiens & autres qui pouvoient ſe joindre volontairement à nous. Mais il étoit probable que nous ne ſerions point obligés de prendre ce parti, qui eſt toujours périlleux. La caravane pouvoit arriver avant qu'on en eût d'autres nouvelles, parce qu'elle n'attendoit que la diſperſion des Bédouins qui étoient entr'elle & *Coſſire*, & que l'uſage d'annoncer ſon approche par des feux ſur les montagnes avoit été diſcontinué depuis l'arrivée de ces voiſins importuns.

Les bateaux qui attendoient le grain qu'apportoit la caravane alloient mettre à la voile, voyant que ſon arrivée étoit encore incertaine. Le maître d'un des bateaux du port de *Gedda* vint prendre nos ordres. Comme il paroiſſoit un bon homme & que c'étoit la ſeule occaſion que nous pouvions avoir d'informer nos amis dans l'Inde de notre ſituation, nous réſolûmes d'en profiter, & de recommander nos lettres à M. *Horſelay*, à *Moka*, pour les expédier à *Suez* par la voie de *Gedda*.

Les Arabes pauvres, ſans diſtinction de rang, mendient également. En effet, l'état de pauvreté eſt ſi reſpecté chez eux, qu'ils regardent ceux qui

y ſont voués comme étant ſous la garde ſpéciale de la providence. Ce principe humain eſt la ſource de cette charité qui eſt la vertu la plus générale parmi eux. Il n'eſt donc pas étonnant qu'un Arabe ne ſente pas ſes joues ſe couvrir de la rougeur que la honte répand ſur celles d'un mendiant Européen. Il demande ſans ſcrupule ce que ſa pauvreté lui donne droit de demander, & il s'introduit avec ſes haillons au milieu de ſes ſupérieurs, dont il n'eſt que rarement, ou pour mieux dire, jamais repouſſé. Le fils d'un Cheikh d'*Yambo*, étant ſur le point d'y retourner, à bord d'un des bateaux, vint nous demander un préſent. Comme nous ne ſavions que lui offrir, le vieux Cheikh nous tira d'embarras, en lui donnant, en notre nom, deux pieces d'or appellées *maukeboups*, de la valeur d'une piaſtre & demie chaque, que nous lui rembourſâmes enſuite.

Samedi, 19 *Juillet.*

L'air fut ſi frais la nuit précédente, que nous fûmes obligés de nous retirer dans la maiſon, quoique l'endroit où nous dormions ordinairement fût à l'abri du vent. *Coſſire* eſt dans un des plus beaux climats du monde; l'air y eſt ſerein & ſalubre, & le ciel toujours ſans nuage. Les

rayons du ſoleil ſont tempérés par les briſes de mer, qui ſoufflent conſtamment pendant les mois les plus chauds de l'année. Les vents du midi ne regnent qu'en décembre, janvier & février, & aux changemens de la lune; ils ne durent pas plus de deux ou trois jours pendant les autres mois. D'après la connoiſſance que j'ai de la Mer Rouge, je ne penſe pas qu'il ſoit poſſible à un navire de gagner *Suez* après le mois de mars; mais il peut toujours atteindre *Coſſire*, d'où ſes paquets & même ſes marchandiſes peuvent être tranſportés ſur le Nil, à peu de frais. La caravane va juſqu'à *Ghinnah*, ville de la haute-Egypte, ſituée à environ 130 milles à l'oueſt-nord-oueſt de *Coſſire*, & où l'on trouve en quantité des bateaux pour le *Caire*, qui en eſt éloigné de 500 milles. Cette route ne peut convenir qu'à un paquebot chargé de dépêches de l'Inde, ou bien à un vaiſſeau qui ne peut atteindre *Suez*; parce que la dépenſe du fret d'un bateau pour deſcendre le Nil, & les droits de port de *Coſſire*, diminueroient conſidérablement les profits du voyage. Mais dans des circonſtances pareilles, je ne doute pas que les vaiſſeaux ne trouvaſſent leur compte à venir ici au lieu d'aller à *Gedda*, comme l'*Aventure* avoit ordre de faire, au grand préjudice de ſes propriétaires. On pourroit aiſément faire un traité

de commerce avec les princes de la haute-Egypte & le Bey du *Caire*, ſi la compagnie des Indes trouvoit ce commerce avantageux. Je n'ai point intention de diſcuter ici cette matiere, perſuadé que je n'en ſuis qu'un juge incompétent; mais ſi on conſidere les eſpeces de marchandiſes qui ſont portées au *Caire*, & les routes qu'elles prennent enſuite, il ne ſemble pas que l'établiſſement de ce commerce pût être contraire aux intérêts de la compagnie. Les cargaiſons deſtinées pour cette place ſont principalement compoſées des plus beaux aſſortimens, & leur circulation ne s'étend pas au-delà des ports de la Méditerranée; de ſorte qu'on ne peut craindre qu'elles nuiſent à la vente des marchandiſes de la compagnie (1).

Les Arabes ſont ici bien moins réſervés dans la converſation qu'en Arabie. Le Cheikh nous parla pluſieurs fois de ſes femmes, quoique ce ſoit un ſujet ſur lequel ceux de ſa nation gardent le plus profond ſilence. Mais il ſemble qu'en proportion qu'ils ſont éloignés du pays de leur

(1) Il eſt vraiſemblable que cette queſtion ſera décidée par les Turcs eux-mêmes, dont la légéreté & la rapacité peut détruire un commerce naiſſant, par des moyens plus nuiſibles pour ceux qui le feroient, que ne pourroit l'être l'autorité du gouvernement lui-même.

Prophete, ils s'affranchiſſent davantage de l'auſtérité inſéparable du bigotiſme. Ils ſont loin ici de cette gravité qu'ils affectent à *Yambo;* & le vieillard goûtoit la plaiſanterie avec autant de plaiſir que nous-mêmes. Il gagna notre confiance par un exemple de modération qui le feroit croire exempt de l'eſprit de rapacité dont ſa tribu eſt poſſédée. Mon domeſtique Européen avoit été aſſez imprudent pour ſe haſarder un ſoir d'aller dans le quartier de la ville où demeurent les filles de joie. Il fut découvert par la patrouille, &, après avoir ſouffert quelques mauvais traitemens, il fut traîné au corps de garde, d'où le Cheikh le fit ſortir auſſitôt qu'il en eut connoiſſance. Il y avoit deux jours que la choſe s'étoit paſſée, & nous n'en ſavions rien. Le vieillard nous l'avoit caché juſqu'alors; il nous l'apprit enfin, de peur, ſans doute, qu'il n'arrivât quelque accident plus fâcheux à ce garçon imprudent, ſi les Arabes le ſurprenoient une ſeconde fois dans le même lieu. Si cela fût arrivé à *Yambo*, ou même à *Moka*, où les étrangers ſont moins expoſés aux avanies, il n'eſt pas douteux que ce domeſtique n'eût été retenu en priſon, juſqu'à ce qu'on eût payé 3 à 400 piaſtres pour lui rendre ſa liberté.

Sur le ſoir le Cheikh vint nous dire qu'il venoit

de recevoir l'avis que la caravane étoit partie du Nil. Pendant qu'il étoit avec nous, un exprès vint lui annoncer qu'une bande de Bédouins étoit dans le voisinage, & avoit pris un chameau & quatre ânes qui appartenoient à la ville, & qui avoient été chercher du charbon. Aussi-tôt le Cheikh dit qu'il alloit partir avec quelques gens bien armés pour observer les mouvemens de ces voleurs. A cet effet il me pria de lui prêter mes pistolets, qu'il m'avoit déjà demandés, & que j'avois promis de lui donner à notre arrivée à *Ghinnah*. On alluma des feux sur les différentes éminences qui dominent la ville; & l'on battit le tambour pour appeller aux armes. Ces précautions n'étoient certainement pas inutiles dans une place aussi peu défendue, qui pouvoit être pillée avec la plus grande facilité par une troupe résolue & bien armée. Mais ces voleurs passent pour être non-seulement très-mal armés, mais même sans courage quand ils trouvent de la résistance. Quelques-uns sont armés de fusils à mêche, & les autres de lances & d'épées. Cette race misérable erre ainsi de montagne en montagne, & ne vit que de rapine. Nous préparâmes nos armes à feu pour les bien recevoir, au cas qu'ils vinssent nous attaquer. Il nous fut impossible de dormir pendant toute la nuit, à cause de

l'affreux tintamarre dont la ville retentiſſoit. L'oreille la plus ſourde étoit étourdie, comme dit *Shakeſpeare*, par le bruit du tambour & les cris répétés d'une chanſon de guerre. Les Arabes continuerent ce tapage juſqu'à la pointe du jour, qui les délivra de leur crainte, & nous permit de prendre une heure de repos.

Dimanche, 20 *Juillet.*

Nous trouvâmes, à notre lever, que le commandant Turc avoit tout préparé dans le fort pour recevoir les Bédouins. Le cannonnier nétoyoit le peu de pieces montées ſur les murs, après en avoir retiré la poudre pour ſervir dans quelqu'autre occaſion. Le commandant vint déjeûner avec nous, & il exalta, à la maniere outrée de ſa nation, la force de ſa citadelle, & la valeur de ſes troupes, qui néanmoins, il faut l'avouer, pouvoient bien réſiſter à l'attaque d'une armée de vagabonds telle que celle dont nous étions menacés.

Dans cette contrée même, ſi éloignée du ſiege de leur domination, les Turcs déployent fortement leur caractere. Soupçonneux envers les étrangers, & craignant leurs regards obſervateurs, ils s'efforcent de cacher leur foibleſſe ſous

un langage plein d'oſtentation. Quoique le commandant ne nous eût jamais invités à aller voir ſon fort, il nous parloit ſouvent de l'importance de ſa charge, & quoique le mépris que le Cheikh avoit pour lui fût trop viſible pour nous échapper, il vouloit cependant nous faire croire qu'il lui étoit ſupérieur. Le Turc, ſachant bien que ſon pouvoir diminue tous les jours dans ce pays, devient toujours plus méfiant de l'Arabe, tandis que celui-ci ne peut plus cacher l'animoſité qu'il a conçue contre la tyrannie de ſes maîtres. Le temps ſeul montrera juſqu'où peut s'étendre cette averſion mutuelle des deux nations. Mais il eſt probable que s'il ſe préſentoit aux Arabes une occaſion de recouvrer les territoires de l'Egypte, ils ne la laiſſeroient pas échapper. Ce royaume, qui fut conquis par la famille de leur Prophete, doit retourner dans leurs mains; &, par le cours naturel des choſes, rentrer enfin ſous la domination de ſon premier poſſeſſeur. Ainſi, par un mouvement rétrograde, les chaînes de la ſervitude tomberont, & les droits des naturels ſeront rétablis.

Une de nos craintes étoit que la maiſon que nous habitions ne durât pas autant que nous avions à y demeurer, ſi la caravane tardoit encore quelque temps d'arriver. Les ſolives

étoient de bois de dattier, & le plancher de joncs mis les uns à côté des autres, dont les interſtices étoient remplis de ſable, le tout couvert de nattes groſſieres du pays. Ce plancher avoit une grande élaſticité, & la maiſon trembloit à chaque pas que nous faiſions. Il ne faut pas imaginer que nous fuſſions plus en ſûreté du côté du toit. Il n'étoit formé que de joncs, ſur leſquels on avoit mis en tas des pierres pour empêcher que le vent ne les enlevât. Mais ſous ce climat tranquille, on n'a beſoin que de ſe défendre des rayons du ſoleil. Le tonnerre & les éclairs ſont preſque inconnus, & la pluie même eſt très-rare. Les habitans de *Coſſire* nous aſſurerent que, depuis trois ans, il n'en étoit point tombé, & que lorſqu'il en tomboit ce n'étoit que quelques ondées. La ſtructure de leurs maiſons en eſt bien la preuve, puiſque étant bâties avec de la terre & n'étant qu'à demi-couvertes par les joncs, un ſeul jour de pluie ſuffiroit pour les abattre.

Lundi, 21 *Juillet.*

Quoique cette ville ſoit ancienne & déſerte, en quelque ſorte, nous n'y avons preſque trouvé d'autres animaux nuiſibles que les chats. Mais

auſſi nous étions tellement tourmentés par cette vilaine engeance, que pendant la nuit nous ne pouvions garantir de leurs griffes aucune eſpece de proviſions. En vain aurions-nous fermé les portes, quand le toit étoit ſi peu capable de réſiſter à leurs aſſauts. Il arriva, la nuit derniere, une drôle d'aventure, qu'il ne ſera pas inutile de rapporter, pour faire voir la voracité de ces animaux. Nous avions reçu en préſent, d'un Chrétien de notre connoiſſance, quelques gâteaux, qu'un de nos domeſtiques avoit, par précaution, ſuſpendus dans la chambre où couchoit l'un de nos compagnons. Quoique les portes & les fenêtres reſtaſſent ouvertes, à cauſe de la chaleur, il penſoit que les gâteaux étoient mieux là que par-tout ailleurs, & notez que, pour plus grande ſûreté, il les avoit ſuſpendus au-deſſus du lit, s'imaginant que les chats auroient peur de ſon maître. Mais le contraire arriva. Quand tout fut tranquille, les chats, qui avoient été attirés par la bonne odeur des gâteaux, arriverent en foule de tous côtés, &, ſans aucun reſpect pour le gardien prétendu, ſe jetterent ſur leur proie. Notre compagnon fut éveillé par les miaulemens de deux de ces animaux féroces qui ſe diſputoient un côté de ſon oreiller. Trouvant, par le bruit qu'ils faiſoient, que la furie étoit égale des deux

côtés, il courut à un bâton qui étoit près de lui, & il s'en ſervit avec une activité auſſi nouvelle que ſurprenante, tellement qu'à la fin il obligea cette race incommode de ſe ſauver avec les reſtes du butin. Pour nous, qui étions couchés dans la cour, nous fûmes éveillés par ce tapage extraordinaire, qui ne dura pas moins d'un quart-d'heure. Cela nous rappella auſſitôt une aventure ſemblable de *Don Quichotte*, avec cette différence cependant que la nôtre n'étoit point concertée. Il fut peut-être heureux pour notre ami que les chats euſſent quelque choſe qui les alléchât aſſez pour les empêcher de faire attention à lui: car autrement il n'en eût pas été quitte à ſi bon marché, comme il arriva au chevalier de joyeuſe mémoire. Nous rîmes beaucoup de l'aventure; mais il n'en fut pas de même de notre compagnon, qui ne put fermer l'œil de toute la nuit: car il étoit réveillé à chaque inſtant par les cris de ces animaux, qui revenoient ſans ceſſe rôder autour du lit, juſqu'à ce qu'enfin le jour, étant venu, découvrit à notre héros infortuné la cauſe de ſes peines.

Plus notre ſéjour à *Coſſire* ſe prolongeoit, plus nous ſentions que bientôt il nous ſeroit impoſſible de ſatisfaire aux demandes des habitans, qui venoient continuellement nous importuner pour

de la poudre, des balles, des pierres à fuſils, & enfin tout ce qu'ils voyoient. Ils deſiroient ſurtout des bouteilles; & le Cheikh lui-même n'avoit pas dédaigné d'en demander une douzaine pour ſon propre uſage. Ces ſeules bagatelles avoient fait naître des jalouſies dans la ville: & même un des gardes du Cheikh avoit fait de terribles menaces à notre domeſtique *Ybrahim*, parce qu'il avoit donné quelques bouteilles à un autre, de préférence à lui. Pour punir ſon inſolence, nous prîmes ſur nous de lui défendre la maiſon. Depuis notre premiere arrivée ici, nous l'avions vu ſinguliérement officieux, & nous prodiguant ſes offres de ſervice; mais comme nous l'avions toujours regardé comme un eſpion, nous ne fûmes point fâchés de trouver une occaſion pour nous délivrer d'un viſiteur auſſi importun.

Mardi, 22 Juillet.

Il étoit arrivé la nuit derniere un bateau venant de *Tor*, dans le golfe de *Suez*, lequel apporta la nouvelle qu'il y avoit encore quatre vaiſſeaux Anglois à *Suez*. Nous pouvions donc nous flatter de tranquilliſer nos amis dans l'Inde ſur notre ſort: nos lettres précédentes pouvant bien ne pas leur parvenir, & étant d'ailleurs inſuffiſantes. Le

Cheikh vint nous voir le matin, & nous apprit auſſi que deux Européens étoient arrivés ſur un bateau à *Tor*, & qu'ils en étoient partis ſur des chameaux pour *Suez*, ſans aucune eſcorte, il y avoit à peu près un mois. Nous penſâmes que c'étoient les deux perſonnes que j'ai déjà dit avoir touché à *Yambo*. Nous ne pouvions que nous réjouir d'avoir été conduits par la route de *Coſſir*, au lieu d'avoir pris celle de *Tor*, qui eſt certainement le dernier port que notre bateau eût pu atteindre dans la Mer Rouge, dans cette ſaiſon. Notre ſituation nous paroiſſoit en tout préférable à la leur. Le pays entre *Tor* & *Suez* eſt eſtimé le plus barbare de l'Arabie. Il n'y a point de caravane réglée, & nous étions fort en peine ſur le ſort de ces deux Anglois. Cependant leur équipage n'avoit pas de quoi tenter l'avidité des Bédouins, & il nous auroit été peut-être plus avantageux d'être auſſi dépourvus de bagages & d'argent, qu'on nous dit qu'ils l'étoient.

Le Cheikh nous apprit que les Bédouins avoient pris encore un chameau & quelques ânes ; ce qui l'avoit engagé d'envoyer, la nuit paſſée, un exprès à la caravane, pour l'avertir du danger. L'alarme que ces voleurs avoient répandue dans tout le pays étoit certainement la cauſe de ſon retardement extraordinaire, lequel étoit ſi préjudiciable

aux habitans de *Coſſire*, que le commandant nous aſſura qu'il venoit de dépêcher un chameau à *Ghinnah*, pour demander qu'on donnât à la caravane un renfort de ſoldats pour l'eſcorter. On éprouvoit à *Coſſire*, depuis quelque temps, une diſette de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & la famine même étoit inévitable, ſans un prompt ſecours.

Il y a une choſe qui dégoûte chez les Arabes, mais qui eſt également commune aux Muſulmans en général: c'eſt leur mal-propreté. En effet, le linge qu'ils portent ſur eux eſt toujours ſale, & malgré le ſoin qu'ils ont de ſe parer de beaux habits, ils ne peuvent cacher cette mal-propreté habituelle. Leurs chemiſes ſont de la toile la plus groſſiere, & reſſemblent beaucoup aux nôtres. Ils portent de grandes culottes qui ſont ordinairement de ſoie. Leurs habits ſont de toile peinte, excepté quelques occaſions particulieres, où ils ſont de ſoie. Ils jettent par-deſſus tout cela un grand manteau de drap, qui eſt bordé de ſatin ou de fourrure. Leurs pantouffles & leurs turbans ſont beaucoup plus petits que ceux des autres ſectateurs de *Mahomet*. L'habillement des femmes eſt peu différent de celui des hommes. La chemiſe & la culotte ſont les mêmes; mais leur habit conſiſte en une large robe qui eſt ramaſſée & arrêtée

arrêtée à la gorge. Elles mettent la plus grande vanité en leurs cheveux, qui tombent derriere la tête en nombreuſes treſſes. Mais quand elles ſortent, elles les cachent ſous leur voile avec autant de ſoin que leur viſage. Le voile eſt de deux pieces, qui ſe joignent au front par une agraffe d'or, ou de pierres précieuſes : de maniere que le front & les yeux ſeulement ſont viſibles. Le teint des femmes eſt beaucoup plus blanc que celui des hommes, ce qu'on doit attribuer aux ſoins qu'elles prennent de ſe garantir du ſoleil. En cela elles ſemblent être une eſpece différente de leurs maris, qui ſont baſanés, & elles le ſont réellement quant à la propreté de leurs habits & à la généroſité de leurs principes. Cet éloge eſt dû à leur mérite, & eſt au-deſſous de ce que nous en éprouvâmes au moment de notre plus grande détreſſe.

Mercredi, 23 *Juillet*.

Nous fûmes bien agréablement ſurpris ce matin d'appercevoir trois chameaux qui avançoient vers la ville. Ils apporterent des nouvelles de la caravanne. Elle étoit partie du Nil en trois diviſions, & elle avançoit vers *Coſſire*. La premiere diviſion avoit été attaquée par les Arabes, qui

lui avoient enlevé quarante chameaux chargés de marchandises. C'étoit la plus petite, & la moins en état de faire réſiſtance. Les deux autres diviſions ne devoient arriver que le lendemain, & elles étoient, diſoit-on, compoſées de mille à douze cents chameaux. Mais il n'y avoit plus de danger, à ce qu'on aſſuroit : ces voleurs s'étant retirés du côté de *Suez*, qui eſt la route de leur pays. Cette nouvelle nous fut donnée à déjeûner par le commandant, & le Cheikh nous la confirma enſuite, en venant nous faire compliment ſur notre prochain départ.

Ces chameaux n'apportoient guere autre choſe que du bled ; & nous étions toujours en diſette de bonne eau. Nous avions été obligés, les deux jours précédens, de boire de l'eau de la ville, qui eſt très-ſaumâtre & dégoûtante. Mais nous avions pris la précaution de la faire bouillir, ce qui la rendit plus potable.

Il ſembloit qu'une des plaies d'Egypte ſe fût renouvellée ce jour-là pour nous tourmenter. Nous avions été juſqu'ici entiérement exempts des inſectes qui s'engendrent continuellement dans les pays chauds ; mais ce jour un vent chaud du ſud nous apporta un eſſaim ſi prodigieux de mouches, qu'il nous fut impoſſible de prendre après le dîner un peu de repos, comme à l'or-

dinaire. Toute la maiſon en étoit remplie, & on ne pouvoit y trouver un moment de tranquillité. C'étoit la premiere fois que le vent du ſud ſouffloit depuis notre arrivée ; & par conſéquent c'étoit le premier bon vent que nous aurions eu ſi nous avions pourſuivi notre voyage pour *Suez*. Le golfe de *Suez* eſt ſi étroit qu'il faut que le vent ſoit bien favorable pour qu'un bateau auſſi mal équippé qu'étoit le nôtre puiſſe y naviguer aiſément ; & il eſt ſûr que tous nos efforts pour gagner *Suez* auroient été inutiles. Quoique le Viſir & le Noquedah d'*Yambo* ne ſoient pas moins coupables de nous avoir trompés, cette conſtance des vents contraires montre leur expérience de cette mer. La chaleur étoit fort augmentée depuis que ce vent ſouffloit, & nous en étions d'autant plus incommodés que notre maiſon n'avoit aucune fenêtre du côté de la mer.

Jeudi, 24 *Juillet.*

Le Cheikh nous propoſa ce matin un moyen pour nous rendre plutôt au Nil, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'avouer qu'il n'étoit pas ſans difficultés. Nous nous étions plaints du retardement du principal corps de la caravanne, & du préjudice que nos affaires ſouffroient par notre

ſéjour à *Coſſire*. Jugeant, par notre empreſſement à partir, que nous ne regarderions pas à la dépenſe, il nous offrit de nous procurer autant de chameaux qu'il nous en faudroit pour nous tranſporter avec notre bagage, en les prenant parmi ceux qui étoient déjà arrivés la veille.

Nous devions néanmoins payer le double du prix convenu pour *Ghinnah*, à cauſe de la rareté de ces animaux. Nous aurions facilement ſouſcrit à ſes meſures, ſi le prix qu'il nous demandoit n'eût pas été le triple de ce qu'il auroit dû être, d'après ſa propre eſtimation. Quand il ſe fut réduit, ſur nos objections, à huit piaſtres par chameau, nous ne ſavions encore que faire. Il ne nous falloit pas moins de dix-huit chameaux, pour nous, le Cheikh, & une eſcorte de dix ſoldats, qu'il croyoit être la plus petite que nous puſſions prendre, & pour laquelle nous devions payer 60 piaſtres. Comme il nous étoit impoſſible de prévoir toutes les dépenſes que nous aurions à faire juſqu'au *Caire*, puiſque nous pouvions encore être tout autant vexés ſur le Nil, ſi nous ne l'étions davantage, il étoit prudent d'uſer d'économie juſqu'à ce que nous fuſſions à portée d'avoir des ſecours. Nos délibérations ſur ce point furent ſuſpendues par la viſite que nous firent les principaux de la ville.

Ils nous repréſenterent le danger qu'il y auroit à courir en voyageant avec une eſcorte auſſi foible. Ils ajouterent que le retard de la caravanne étoit certainement occaſionné par la crainte ſeule des Bédouins, & qu'à tout événement il valoit mieux pour nous d'attendre les avis qu'on auroit de la caravanne, avant de nous mettre en route. Ils furent même juſqu'à déſapprouver la conduite du Cheikh, qui, à cet égard, ſelon eux, étoit téméraire & peu attentif à nos intérêts. Quoique nous ne donnaſſions pas une croyance entiere aux inſinuations de ces gens, dont la jalouſie contre le Cheikh étoit aſſez ſenſible, nous en avions aſſez entendu pour nous engager à ne ſuivre d'autre conſeil que celui de la raiſon, qui nous montroit la voie la plus ſûre, qui étoit d'attendre la caravanne : auſſi ce fut le parti que nous prîmes.

Quelques ânes que nous avions envoyés aux montagnes revinrent heureuſement pour nous ce matin, avec ſix outres d'eau. Nous pouvions la boire ſans crainte, parce qu'elle étoit d'une bonne qualité : mais elle étoit pour le moins auſſi déſagréable que celle dont nous avions bu en dernier lieu ; car elle avoit un goût d'huile, parce que les outres avoient été nouvellement trempées dans ce liquide dégoûtant, pour les

empêcher de ſe fendre. Nous devions boire de cette eau, pendant notre voyage à travers le déſert; les Arabes à qui le ſoin des outres étoit confié étant trop pareſſeux pour prendre la peine de les tenir propres. Quelle perſpective!

Vendredi, 25 Juillet.

Le Cheikh nous amena ce matin le maître du vaiſſeau de *Tor*. Cet homme nous fit entendre qu'il étoit allé de *Tor* au *Caire* avec les deux Anglois dont j'ai parlé, pour y vendre ſon café. Ce rapport nous tira de l'inquiétude où nous étions ſur leur compte. Il eſt étonnant que nous euſſions ignoré ſi long-temps ce qu'ils étoient devenus, & qu'on ne nous eût informé d'abord qu'imparfaitement du ſort de deux de nos compatriotes. Mais c'étoit plutôt l'effet du haſard que d'un deſſein prémédité. Les Arabes nous croyoient du même ſang-froid qu'eux, & ils négligeoient de nous apprendre une choſe auſſi peu importante pour nous, à ce qu'ils penſoient, que l'arrivée de ces étrangers à *Suez*. De grands événemens ſont quelquefois cités pour montrer le caractere d'un ſeul individu, mais ce trait peut ſuffire pour fixer celui de cette nation.

Nous tâchâmes de tirer de ce maître de vaiſſeau quelques inſtructions ſur un voyage auſſi nouveau pour nous, & qui nous paroiſſoit auſſi ſemblable à celui que nous allions entreprendre. Mais nous ne pouvions recueillir que peu de choſes ſatisfaiſantes d'un homme dont toute l'imagination étoit abſorbée par l'intérêt. Il nous dit que la route eſt à travers un déſert; qu'ils mirent quinze jours à le traverſer; qu'à leur grande ſurpriſe & ſatisfaction, ils n'eurent pas la moindre alarme, & que leur marche ne fut point interrompue. Il nous apprit que ſon vaiſſeau appartenoit au frere du Cheikh, marchand au *Caire*. C'étoit peut-être là la raiſon pour laquelle ce Cheikh avoit tant d'égards pour nous : car outre ſa dépendance directe du Bey, il pouvoit craindre que ſon frere ne payât chérement les plaintes que nous pourrions faire à notre arrivée au *Caire*.

A midi il arriva un chameau qui portoit l'avis de l'approche de la caravanne, attendue depuis ſi long-temps. Elle s'étoit arrêtée durant la chaleur du jour dans une vallée à environ deux lieues de la ville, & devoit arriver le ſoir. Le Cheikh nous confirma ces nouvelles dans une viſite qu'il nous fit l'après-midi; & il nous aſſura que nous partirions le ſur-lendemain au plus tard.

Au coucher du ſoleil il arriva environ deux cens chameaux, & l'on attendoit le reſte pendant la nuit. Nous fîmes dire au Cheikh de vouloir bien nous pourvoir de chameaux & donner les autres ordres néceſſaires pour notre départ. Cela le fit venir une ſeconde fois chez nous : mais il commença par nous demander à emprunter vingt piaſtres, dont il avoit beſoin, diſoit-il, pour acheter du café. Comme il devoit nous accompagner au Nil, cette ſpéculation devoit ſervir à remplir ſon temps & à rendre ſon abſence utile. C'étoient là des raiſons contre leſquelles il ne falloit pas conteſter ; au moins aurions nous bien voulu, même au prix du double de cette ſomme, nous rendre le Cheikh favorable. Quant à l'acquit de cette dette, c'étoit bien la derniere choſe à laquelle nous penſions. Nous connoiſſions trop bien le génie des Arabes pour voir autre choſe dans cette demande qu'un nouveau moyen de mendier. Ce vieillard ruſé reçut cet argent avec des proteſtations infinies de reconnoiſſance ; & tandis qu'il nous promettoit de hâter notre départ, nous obſervâmes qu'il ſourit d'une maniere qui ne nous annonçoit rien de bon.

Samedi, 26 Juillet.

La matinée se passa à recevoir la visite du Cheikh, suivi des principaux Arabes de la ville. Nous découvrîmes bientôt leur motif, qui, suivant leur maxime nationale, étoit de voir ce dont ils pourroient nous dépouiller avant notre départ. Tous les yeux paroissoient animés par l'attente, & dévoroient déjà d'avance nos effets, qui étoient empilés dans un coin de la chambre. Quelles que fussent leurs dissensions sur tout autre point, on voyoit bien qu'ils étoient d'accord sur celui-là. Nous nous déterminâmes à les mettre tous au pied du mur une fois pour toutes; & nous demandâmes au Cheikh quelle somme il nous falloit payer pour arriver à *Ghinnah*. Après avoir hésité & parlé entr'eux quelque temps, ils en fixerent la somme à deux cens cinq piastres. Le papier qu'ils nous présenterent pour expliquer leur demande est une preuve de la fripponnerie & des extorsions de ces Arabes; quand on sait sur-tout que le louage ordinaire d'un chameau n'est que de deux piastres, & que l'argent a dix fois plus de valeur dans un pays où il est aussi rare. Voici la traduction fidelle de cet écrit.

	piast.
Au gouvernement de *Coſſire* pour ſa protection	100
Pour douze chameaux d'ici à *Ghinnah*,	80
Pour 2 askaries ou ſoldats pour vous eſcorter	10
Au Cheikh, en préſent, pour ſa compagnie,	15
Total . . .	205

Cette ſomme, ajoutée à nos autres dépenſes depuis notre arrivée à *Coſſire*, faiſoit un total de 500 piaſtres. Cependant nous la payâmes ſur le champ, & nous renvoyâmes ces gens, qui nous parurent ſinguliérement ſatisfaits du ſuccès de leur négociation (1).

---

(1) Nous donnons ici, en faveur des voyageurs, une note des monnoies d'Egypte avec leur valeur en monnoies courantes d'Europe.

La *médine*, piece de fer argentée, preſque auſſi forte qu'une piece d'argent de 6 ſols, & qui vaut à peu près 3 farthings d'Angleterre.

Le *jinzerli* & le *mauheboup*, deux pieces d'or, qui valent 110 médines, ou 6 shellings, 8 deniers chaque.

Une piaſtre imaginaire, qui vaut 60 médines, ou 3 shellings, 9 deniers.

Le ſequin de Veniſe, qui vaut 160 médines, ou 10 shellings.

Les piaſtres de réaux, qui valent 60 médines chaque, ou 3 shellings 9 deniers.

Pendant que nous étions occupés à préparer nos bagages, un homme de bonne mine & d'un extérieur honnête entra ſans cérémonie, & nous demanda une audience particuliere, ayant à nous dire des choſes très-importantes. Il étoit de la race des *Seids*, qui prétendent être les deſcendans de *Mahomet*, & qui ſont univerſellement reſpectés des ſectateurs de cet heureux impoſteur. Les *Seids* marchent en général ſur les traces de leur fondateur, & ils ont tout auſſi peu de droit que lui à l'hommage de la multitude abuſée ; mais l'aveuglement de l'homme eſt ſi grand, que l'ombre l'emporte à ſes yeux ſur la réalité : & ces hypocrites, à la faveur d'un nom ſpécieux, obtiennent des penſions des princes Mahométans, qui jamais, dans tout leur regne, ne ſe ſont aviſés de récompenſer ni le mérite ni la vertu. J'en ai moi-même vu pluſieurs exemples dans l'Inde. Un Seid, qui me demandoit la charité, me dit une fois qu'il avoit dédaigné d'accepter une bourſe de 300 roupies ou 40 livres

---

Les couronnes d'Allemagne, qui valent 78 médines chaque.

N. B. Toutes les monnoies étrangeres varient de prix ſuivant leurs poids, & quelquefois ſelon les parties de l'Egypte où elles ont cours.

sterlings, à lui offertes par le Nabbad d'*Arcate*, qui vouloit bien payer ses prieres à un si haut prix. Avec une pareille confiance, qui pouvoit lui donner occasion de pénétrer tous les secrets, & avec une pareille protection, qui le rassuroit contre tout châtiment, il étoit possible que cet homme qui demandoit à nous parler eût connoissance des intrigues des Arabes, & qu'il eût pris la résolution de nous en avertir.

Quand les domestiques furent sortis, & que les portes furent fermées, le Seid nous témoigna son chagrin de nous voir dans un pays si peu hospitalier. Il nous assura que ce qu'il avoit appris de nos précédentes aventures le rempliſſoit d'étonnement, & qu'il ne savoit comment nous pourrions surmonter les dangers qui nous environnoient de nouveau. Que comme nos ennemis étoient nombreux, notre conduite ne pouvoit être trop circonspecte, & que sur toute chose il nous falloit éviter d'adhérer à aucune proposition qu'on pourroit nous faire de partir avec quelque corps séparé de la caravanne. Car qu'étant convaincu qu'on tramoit quelque mauvais dessein contre nous, le seul moyen de le rendre inutile c'étoit de nous tenir toujours, nous & nos bagages, avec le gros de la caravanne. Quelques tristes & alarmantes que fussent ces

nouvelles, nous ne pûmes que faire de bon cœur nos remercîmens à celui qui nous les donnoit. Nous le conſidérâmes comme un Ange qui avoit pris ſa forme pour nous ſauver, & nous lui promîmes bien de nous ſouvenir de ſes bons conſeils. La cour étoit pleine de gens qui emballoient nos malles, & le Cheikh venoit quelquefois parmi eux pour donner des ordres. Cette circonſtance obligea le Seid d'abréger ſa viſite, & il prit congé de nous, crainte d'être obſervé; mais ce ne fut pas ſans nous recommander à la protection de ſon prophete, dont les ſectateurs, dans ce moment même, complottoient notre perte.

A peine étoit-il ſorti, que le Cheikh entra pour s'excuſer de ce qu'il ne nous accompagneroit pas. Il prétendit que des affaires importantes le retenoient à *Coſſire*, de quoi il étoit fort fâché, diſoit-il, puiſque cela le priveroit ſitôt de notre compagnie. Mais nous n'en ſerions ni moins en ſûreté, ni moins bien traités, puiſque ſon fils devoit nous accompagner à ſa place. Il ne lui fut pas difficile de nous perſuader la vérité de ſa concluſion. Tout notre deſir étoit maintenant d'atteindre quelque ville civiliſée, dont l'étendue nous mît à l'abri d'être remarqués, ou dont le gouvernement pût nous protéger contre de nou-

tion. Mais il y a toujours quelque choſe de caractériſtique dans les individus de chaque nation, qui les diſtingue malgré le déguiſement de l'habit & du langage. On en voit journellement des exemples dans les Etats de l'Europe qui ſont voiſins, quoique leurs habits & leurs manieres ſoient preſque les mêmes. Nous n'étions pas à beaucoup près dans le même cas à l'égard des Arabes, dont nous différions totalement. Notre arrivée ſur cette côte, il eſt vrai, étoit connue : & nous ne pouvions avancer ſans que la renommée nous précédât. Mais aucune de ces cauſes ne conſpiroit à faire connoître notre origine, quoi qu'elles puſſent faire ſaiſir nos effets ou nous détenir nous-mêmes. Chacun en nous voyant nous diſoit étrangers, & n'avoit beſoin pour cela que de ſa propre pénétration.

Le commandant Turc, depuis quelque temps, ne nous faiſoit plus guere de viſites; ce que nous avions d'abord attribué à un ſentiment de honte, qui l'empêchoit de nous voir après l'avanie qu'on nous avoit faite, & dont nous le croyions auſſi complice. Nous lui faiſions ainſi honneur d'une choſe dont les Arabes ne ſont point du tout ſuſceptibles ; mais il paroît que nous lui faiſions une grande injuſtice, en le croyant leur complice. Non-ſeulement les Arabes l'avoient exclu

du

du partage de la ſomme qu'ils nous avoient demandée pour la protection du gouvernement, mais ils lui avoient même caché toute cette manœuvre. C'eſt au moins ce qu'il nous dit lui-même, dans une viſite d'adieu qu'il vint nous faire. Nous ne ſaurions dire préciſément s'il étoit réellement notre ami, ou ſi dans cette occaſion il fut trompé par le Cheikh & ſes agens. La bonne opinion que nous avions de ce commandant étoit fondée ſur ſon honnêteté à notre égard, & ne pouvoit être juſtifiée par la conduite ordinaire de ſa nation envers les chrétiens. Au reſte ce Turc & un marchand Arabe furent les ſeuls en qui nous avions de la confiance, ſans parler de notre bon homme d'hôte, à qui j'ai déjà rendu juſtice : mais toute leur bonne volonté à notre égard ne nous ſervit de rien, n'ayant pu faire autre choſe que des vœux pour notre proſpérité. Le marchand faiſoit ſa réſidence à *Gedda*, & il étoit venu pour des affaires de commerce. Il avoit conçu de l'affection pour les Anglois, & il nous avoit ſouvent averti de la méchanceté de ſes compatriotes ; quoiqu'il craignît de laiſſer voir ouvertement ſa bienveillance pour nous. Nous lui confiâmes des lettres adreſſées à M. *Horſeley* à *Moka*, par leſ-

quelles nous donnions avis à nos amis dans l'Inde de notre départ pour *Ghinnah*.

L'avarice du Cheikh égaloit celle de ſa nation en général. Il quitta enfin le maſque de la diſſimulation, & nous dévoila ſon vrai caractere. Il avoit affecté de nous protéger, tant que cela ſervit à ſes deſſeins; mais dès-lors il joua avec autant de grace le tyran inſenſible. Notre départ fut différé au lendemain, parce que la caravanne n'étoit pas prête: & le Cheikh ſaiſit cette occaſion pour nous inſinuer que les conducteurs des chameaux n'étoient pas contens du prix que nous leur avions payé. Grand Dieu! qu'eſt-ce donc que la conſcience d'un Arabe, qui n'eſt pas encore content d'exiger trois fois la valeur du travail de ces animaux? Nous étions réſolus à ne pas nous ſoumettre à cette nouvelle vexation, à moins qu'on ne s'oppoſât directement à notre départ. Nous nous quittâmes fort mal cette nuit avec ce vieux coquin, & il fut ſur-tout irrité du refus que nous fîmes d'accepter un ſoldat pour garder notre bagage, qui étoit empilé dans la cour. Nous prîmes ce parti ſur l'avis de notre vénérable hôte, qui dit au Cheikh que les murs de ſa maiſon étoient ſuffiſans pour défendre nos effets. A ces mots le Cheikh ſe tourna vers lui,

& lui dit que nous étions des ſots de mettre notre confiance en un vieux radoteur qui n'étoit pas capable de défendre nos bagages contre les tentatives des habitans. Nous ne fîmes aucune attention à ce diſcours, & étendant nos tapis autour de nos effets, nous prîmes nos poſtes, prêts à les défendre contre tout ennemi ſecret ou déclaré.

Lundi, 28 Juillet.

Tout ce qui finit bien eſt bien, dit un ancien proverbe : & cela s'eſt vérifié pour nous. Le Cheikh vint de grand matin; il avoit l'air ſombre. Il ne nous ſalua point comme à l'ordinaire, ce qui nous convainquit de ſon mécontentement. Nous vîmes bien que, pour le faire ceſſer, il nous faudroit faire encore quelque ſacrifice. Quand un Muſulman manque aux loix de la politeſſe, on peut tout craindre de lui; il emportera alors par la force ce qu'il ne lui a pas été poſſible d'avoir par adreſſe. Le Cheikh, en effet, mettant de côté toute cérémonie, nous dit nettement qu'il lui falloit encore de l'argent. Il voulut bien néanmoins prendre pour prétexte les habitans de la ville & des environs, qui ne ceſſoient de le harceler pour avoir de nos préſens. Il ajouta qu'il

étoit malheureux pour nous que nous fussions regardés ici comme des gens très-riches, dont les malles étoient pleines d'or, de pierres précieuses & de riches marchandises, sur lesquelles c'étoit leur usage d'imposer des taxes. Ce fut en vain que nous nous récriâmes contre une demande aussi ridicule qu'injuste. En vain nous en appellâmes au Cheikh lui-même, qui connoissoit & nos effets & notre profession, qui nous exemptoient de la taxe imposée sur les marchands & leurs marchandises. Ce fut tout aussi inutilement que nous en appellâmes encore au gouvernement de *Cossire*, pour qu'il intervînt en cette occasion en notre faveur, ayant payé aussi cherement que nous l'avions fait sa protection. Les gens du Cheikh devoient aussi recevoir leur part; & il nous déclara d'une maniere positive qu'il ne pourroit nous faire partir pour le Nil avec sûreté, avant d'avoir reçu des ordres du Bey du *Caire*, à moins que nous ne consentissions à satisfaire les gens de la montagne, en leur faisant présent de 25 piastres. Quelque cruelle que fût cette nouvelle extorsion, nous soupirions trop après notre retour dans notre patrie & auprès de nos amis, pour hésiter long-temps. Le Cheikh se contenta de 23 piastres, que nous avions mises de côté pour les menues dépenses de la route. Il

fut heureux pour nous que cet argent ſe trouvât hors de nos malles; car, dans la ſituation préſente, nous n'aurions pu y fouiller, pour l'en tirer, ſans expoſer à la vue du Cheikh notre vrai tréſor qui étoit aſſez conſidérable. Le ſeul ſoupçon que nous avions de l'argent caché étoit pour lui un motif de nous en demander; mais s'il en avoit eu la certitude, nous n'en aurions pas été quittes à ſi bon marché. Le nuage qui avoit obſcurci le viſage du Cheikh fut diſſipé dans un moment; & il ordonna avec un ton infiniment gai que les chameaux vinſſent à la porte prendre nos bagages. Pour la premiere fois nous pouvions enfin compter ſur notre départ, & pendant que nous donnions nos ordres aux domeſtiques pour diſpoſer toutes choſes de la maniere la plus convenable, le calme & la joie rentroient inſenſiblement dans nos cœurs, & écartoient toute idée d'animoſité & de plainte. Pendant notre altercation, la caravanne étoit ſortie de la ville; mais elle devoit faire halte dans une vallée à peu de diſtance, pour y attendre tous les traîneurs. Afin d'éviter la multitude qui entouroit la maiſon, le Cheikh nous conſeilla de quitter la ville ſans ſuite, & d'attendre nos chameaux à l'angle occidental du fort. Après avoir pris congé de notre bon & digne hôte d'une maniere tout à fait cor-

diale & touchante, nous nous rendîmes à la maiſon du marchand de *Gedda*, qui nous y avoit préparé un bon déjeûné. Nous l'embraſſâmes comme un ami qui s'étoit élevé pour nous du milieu même de nos ennemis, & nous nous hâtâmes de nous rendre au rendez-vous. Là, comme nous étions ſous les murs du fort, notre ami, le commandant Turc parut ſur le rempart, & nous fit ſes adieux. En ce moment les chameaux arriverent; mais nous n'en trouvâmes que dix au lieu des douze qu'on devoit nous fournir pour nos 80 piaſtres. Le Cheikh n'étoit pas là préſent pour rectifier cette erreur volontaire. Pour augmenter mon embarras particulier, mes compagnons, qui par haſard m'avoient un peu devancé, s'emparerent des deux ſeuls chameaux à monter qu'il y eût. Je fus donc contraint de monter un des chameaux qui portoient le bagage; & ne pouvant m'y arranger auſſi bien que je l'aurois voulu, je me conſolai en envoyant de bon cœur au Cheikh les malédictions que cette nouvelle preuve d'honnêteté de ſa part pouvoit m'inſpirer. Auſſitôt que nous nous fûmes mis en marche, le jeune Cheikh & les deux ſoldats qui devoient nous eſcorter pendant le voyage nous joignirent. Ils nous porterent les complimens du Cheikh, qui avoit adroitement évité de nous voir après le dernier

trait de ſa politique perfide (1). Le jeune Che'kh s'efforça d'en pallier l'offenſe, en m'aſſurant que c'étoit une mépriſe qui ſeroit réparée dès que nous aurions rejoint la caravanne. Outre les ſuſdits Arabes, notre compagnie étoit compoſée du major *Alexandre*, de M. *Hammon* & de moi,

(1) Depuis la publication de cet ouvrage, on a reçu avis de *Coſſire* par la voie de *Conſtantinople*, d'un événement qui tend bien à prouver que le crime tôt ou tard eſt puni. Dans l'automne de 1780, la frégate *la Coventry* fut obligée par des vents contraires d'entrer dans le port de *Coſſire*; & mit à terre quatre Anglois qui prirent leur route pour le *Caire* par *Ghinnah* & le Nil, non ſans être ſoumis à des contributions. A leur arrivée au *Caire* trois des voyageurs furent ſaiſis & renvoyés à leur vaiſſeau, tandis qu'on permit au quatrieme, M. *Woolley*, de continuer ſon voyage avec une garde juſqu'à *Conſtantinople*, où l'on dit que l'intervention de l'ambaſſadeur d'Angleterre fut néceſſaire pour lui ſauver la vie & le faire relâcher de priſon. Cependant il s'éleva à *Coſſire*, entre les Arabes & quelques gens de l'équipage *de la Coventry*, une querelle dans laquelle cinq des derniers perdirent la vie. Cela excita naturellement le reſſentiment du capitaine, qui auſſitôt fit faire feu ſur la ville & tira une terrible vengeance de la fripponnerie de ſes habitans. Quelque juſte que ſoit cette vengeance, elle peut néanmoins avoir des conſéquences funeſtes pour les Européens que la mauvaiſe fortune pourra jetter dans les mains du Cheikh de *Coſſire*.

de mon domeſtique Européen, de deux eſclaves qui appartenoient au major, de notre interprete *Ybrahim*, d'un domeſtique Arabe appellé *Abdul Ruſſar*, que nous avions loué à *Coſſire*, & d'un Fakir Indien qui alloit au *Caire* pour accomplir un vœu, & à qui nous avions permis de monter un des chameaux qui portoient le bagage, pour le ſoulager dans la route. Nous avions deux mouſquets, autant de gros mouſquetons, & deux paires de piſtolets, avec beaucoup de cartouches que nous avions préparées. Le fils du Cheikh & ſes gens étoient armés beaucoup plus completement, de même que les conducteurs des chameaux, qui nous ſuivoient à pied. A deux heures après-midi nous joignîmes la caravanne, que nous trouvâmes dans une vallée à deux heures de marche de *Coſſire*. J'eſtimai cette diſtance de cinq milles; car d'après l'obſervation la plus exacte que j'aie pu faire alors & pendant le reſte du voyage, un chameau fait environ deux milles & demi par heure. Ici une petite ſource arroſe le ſol altéré, dont environ un acre eſt couvert de dattiers. Nous fîmes ſous leur ombrage un repas délicieux avec notre pâté de mouton. L'eau eſt ſaumate, & c'eſt celle dont uſent les habitans de *Coſſire*.

Nous revîmes dans cette vallée le Said, mais

ce fut pour la dernie-e fois. Pluſieurs des chameaux ſe mirent en mouvement avant nous, & il partit avec eux. A trois heures nous nous remîmes en route, & nous ne fûmes pas peu ſurpris de ne trouver en tout que quarante chameaux. Nous jugeâmes que la caravanne étoit partie quand nous avions vu paſſer le Seid, & lorſque nous en eûmes la certitude, nous nous rappellâmes ſes avis. Nous ne pûmes nous empêcher de reprocher très-ſérieuſement cette négligence au jeune Cheikh, puiſqu'elle pouvoit nous mettre en danger. Mais comme il rioit à l'idée de danger avec un corps tel que le nôtre, & qu'il aſſuroit que nous atteindrions la caravanne avant la premiere halte, nous fûmes obligés de paroître tranquilles, pour ne pas montrer une crainte qui auroit pu nous faire décheoir dans l'eſtime de ces Arabes. Il étoit de notre intérêt de cacher de notre mieux les motifs réels de notre crainte, & de paroître avoir confiance en l'homme qui étoit devenu notre conducteur. Nous faiſions le quart de cette petite diviſion; & nous nous tenions auſſi réunis que la route pouvoit le permettre, afin de nous garantir de la trahiſon & de la ſurpriſe. Nous continuâmes ainſi à travers la vallée, qui devint bientôt déſerte & pierreuſe, comme les montagnes qui la for-

trompée à la premiere halte, où le Cheikh nous avoit assuré que nous la trouverions, nous démontroient que notre séparation avoit été projettée, & qu'il n'étoit pas probable que nous puissions l'atteindre avant notre arrivée à *Ghinnah*. Dans cette situation désagréable, le seul espoir que nous avions étoit que, la caravanne nous sachant dans le désert, nos conducteurs n'oseroient pas se porter à une attaque ouverte contre nous. De plus il y avoit dans notre division les chameaux & les marchandises d'un marchand de *Ghinnah*, ce que nous regardions comme une sauve-garde pour nous, quoique nous ne puissions dire si c'étoit par hasard ou à dessein. Ce marchand s'appelloit *Mahomet* : il voyageoit avec nous, & nous comptions loger dans sa maison, pendant notre court séjour à *Ghinnah*. Il étoit frere d'un certain *Ally*, qui nous avoit témoigné beaucoup d'amitié à *Cossire*, & qui l'avoit sans doute engagé à nous proposer de loger chez lui.

A mesure que nous avancions, le pays conservoit toujours son aspect stérile. On voyoit çà & là quelques dattiers nains; & sur la route un grand nombre de buissons, qui se trouvoient là fort à propos pour les chameaux, qui les dévoroient avec empressement. Au milieu de ces

buiſſons nous vîmes pluſieurs bêtes fauves, qui doivent néceſſairement vivre pluſieurs jours ſans eau au milieu de ces déſerts, à moins que, comme le *renne*, qui creuſe ſous la neige pour chercher ſon pâturage, elles ne creuſent la terre pour ſe procurer de l'eau. Les Arabes trouvent des ſources dans certains endroits; & je ne doute pas que la nature n'ait donné à ces animaux l'inſtinct néceſſaire pour ſatisfaire l'un de ſes plus impérieux beſoins. Nous vîmes auſſi une grande quantité de cailles, & pluſieurs terriers d'un animal inconnu; c'étoient peut-être ceux des lievres & des *gerbua*, qui ſont communs dans ces déſerts; mais nous n'en vîmes aucun. Ce pays ſeroit vraiment pittoreſque s'il étoit couvert de verdure. La variété des hauteurs & des pentes qui le coupent, les vues charmantes & nombreuſes qu'offre l'ouverture des montagnes, préſenteroient les plus beaux tableaux de la nature, ſi le ſol étoit fertile, comme elles en préſentent de ſublimes, dans leur état de rudeſſe & de ſtérilité. Les montagnes renferment de l'albâtre & du marbre, dont on voit ſur la route beaucoup de fragmens. Notre marche fut longue & fatigante, & à onze heures nous fîmes halte dans un défilé entre les montagnes, où les Arabes creuſerent pour avoir de l'eau fraîche, & en

trouverent de très-bonne. Ils n'avoient en effet qu'à écarter la vaſe qui couvroit la ſource. Et comme on en tiroit l'eau avant que ſa tranſparence lui fût rendue, nous la paſſâmes à travers un linge pour la clarifier. Les montagnes ſont ici ſi perpendiculaires, & elles ſe rapprochent ſi fort, qu'à midi il y a du côté du ſud de l'ombrage où le voyageur peut ſe repoſer. Nous plaçâmes des ſentinelles ſur les hauteurs, pendant notre léger repas, ce lieu étant très-dangereux. Cette marche fut de ſix heures, ou quinze milles. A une heure nous nous remîmes en marche avec une abondante proviſion d'eau, & nous fîmes un mille dans ce paſſage, qui tourne comme l'entrée d'une fortereſſe Indienne, & où une poignée de gens pourroit arrêter une grande armée, ſi le pays valoit la peine qu'on ſe le diſputât. Le voiſinage des montagnes de roches rendoit le vent très-chaud, & la marche de ce jour nous fut très-laborieuſe, ayant mené pendant pluſieurs mois auparavant une vie ſédentaire. Nos eſprits, il eſt vrai, avoient été fort agités, mais nos membres s'étoient affoiblis par l'inaction. Nous n'eûmes pour toute nourriture ce jour-là que du biſcuit & de l'eau, quoique le Cheikh, qui étoit très-bien monté, pouſſât ſouvent en avant, & prît ſa taſſe de café avec

ſes amis à l'ombre de quelque montagne qui offroit de quoi faire du feu. Nos chameaux n'auroient pu nous permettre la même choſe, & quoique le café eût été le meilleur reſtaurant que nous euſſions pu prendre, nous nous contentâmes de murmurer en ſilence du peu d'attention du jeune Cheikh. A cinq heures nous fîmes halte dans une plaine pour nous rafraîchir. Cette marche fut de quatre heures, ou dix milles.

A ſept heures du ſoir nous remontâmes ſur nos chameaux, & nous gagnâmes d'abord une éminence d'un accès aſſez facile. Nous reprîmes bientôt le terrain uni, & nous avançâmes plus vîte qu'à l'ordinaire, à travers les vallées dans leſquelles nous étions conſtamment enſevelis. La nuit étoit auſſi claire que la précédente; & nous aurions été très-heureux de nous coucher le jour, & de n'avoir à voyager que la nuit. A deux heures du matin la lune ſe leva, & ce fut pour nous le ſignal de faire halte. Nous avions véritablement beſoin de repos, après une marche auſſi longue. Nous ſouffrions outre cela beaucoup du mouvement incommode des chameaux, que l'habitude ſeule peut rendre ſupportable. Quant à moi, j'avois été ſi maltraité par la ſelle du mien, que j'en étois tout écorché, & cela, parce que j'étois obligé de monter toujours un chameau de

bagage ; malgré les belles promeſſes du jeune Cheikh. Les auteurs ſe méprennent grandement ſur cet animal ; c'eſt une vraie fable qu'il ſoit capable de faire cent à cent cinquante milles en vingt-quatre heures. La perſévérance & la force ſont les qualités qui le diſtinguent de tous les autres quadrupedes, & le rendent particuliérement propre à ces contrées ſtériles, où on le trouve dans l'état le plus vigoureux. A ſon pas ordinaire il ne fait pas au-delà de trois milles par heure : il peut marcher ainſi ſeize heures du jour, & pendant un mois & plus ; mais force-t-on ſa marche, il eſt bientôt rendu. Il eſt vrai qu'on peut lui faire faire juſqu'à cinq & même ſix milles par heure pendant une journée ; mais il s'obſtine bientôt, & refuſe de continuer une marche ſi diſproportionnée à ſes forces. Il eſt cependant fort docile, & quand il eſt en caravanne on n'a beſoin ni de rênes pour le guider, ni de fouet pour le faire aller. Rien de plus déſagréable à un étranger que cette maniere de voyager ; elle eſt accablante, ſur-tout dans ces lieux, où l'on ne trouve aucun moyen de ſe garantir de l'ardeur du ſoleil. Ce jour & le précédent notre route fut nord-oueſt, & quelquefois oueſt-quart-ſud-oueſt, & oueſt. Cette derniere marche fut de ſept heures, ou de dix-hui

milles ;

milles; & nous nous estimâmes à soixante-dix milles de *Coffire*.

Mercredi, 30 *Juillet*.

Nous nous éveillâmes à cinq heures du matin, après avoir dormi profondément, malgré la compagnie suspecte qui nous environnoit. Nous nous levâmes plus rassurés sur la bonne foi de notre conducteur, voyant que dans un temps où la nature épuisée nous laissoit à sa merci, on n'avoit fait aucune tentative contre nous. Harrassés des fatigues que nous avions endurées, le sommeil nous avoit surpris, & privés par conséquent de la satisfaction d'avoir au moins l'œil sur les mouvemens de notre ennemi. Nous n'avions, pour ainsi dire, reposé qu'un instant, & cependant nous nous trouvâmes assez rafraîchis pour continuer notre voyage : mais si dans une marche aussi longue nous n'avions toujours eu que deux heures de repos dans les vingt-quatre heures, il est certain que nous n'aurions pu y tenir.

Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, lorsque mes compagnons Européens commencerent à se sentir, comme moi, les entrailles fort affectées par l'eau que nous avions bue la veille.

En tout temps cette maladie eſt inquiétante ; mais alors rien n'étoit capable de nous en conſoler que notre proximité ſuppoſée de *Ghinnah*. Après une heure de marche, nous arrivâmes à une vaſte plaine ſtérile & pierreuſe comme les montagnes que nous venions de quitter. Une choſe aſſez ſinguliere pour être remarquée, c'eſt qu'en traverſant ce déſert nous ne rencontrâmes aucune élévation conſidérable, quoique, de quelque côté que ſe tourne le voyageur, il croye toujours qu'il va être obligé de grimper à une hauteur pénible, ou deſcendre dans les affreux précipices qui s'offrent continuellement à ſa vue. Mais l'indulgente nature a diſpoſé le pays ſelon les beſoins de ſes habitans. Elle a coupé cette région montueuſe qui s'étend depuis la Mer Rouge juſqu'au Nil par une ſuite de vallées continues pour le paſſage des caravannes. Le ſol eſt un mélange de pierres & de ſable, qui, battu ſans ceſſe, depuis des ſiecles, par les pieds des chameaux, eſt auſſi ferme & auſſi uni que le plus beau pavé. Dans certains endroits la route eſt aſſez large pour qu'une armée rangée en ligne puiſſe y paſſer, & dans d'autres trois chameaux de front n'y paſſeroient pas.

Ce pays doit avoir éprouvé de cruels bouleverſemens, s'il a été auſſi fertile que les anciens

le rapportent. Pendant les derniers cinquante-cinq milles nous ne rencontrâmes pas d'autre arbre que l'aube-épine, pas d'autre verdure que celle des buissons odorans : n'étant même alors qu'à quelques lieues du Nil, la campagne n'offroit pas un plus beau spectacle. A onze heures nous fîmes halte sous un grand aube-épine fort touffu pour déjeûner ; mais nous ne vîmes pas encore le Nil, ni rien qui nous annonçât que nous étions près d'un aussi beau fleuve. La derniere marche avoit été de six heures, ou de quinze milles. Alors nous nous apperçûmes, à notre grand étonnement, que nous n'avions plus d'eau ; il est sûr qu'on nous en avoit volé pendant la nuit ; mais l'épuisement de notre provision venoit autant de cette cause que de l'impudence des conducteurs, qui, comme nous marchions, prenoient de l'eau dans nos outres malgré nous, quoiqu'ils fussent attachés aux chameaux même sur lesquels nous étions montés. L'insolence de ces gens-là étoit réellement surprenante ; quoique nous eussions loué leurs chameaux, ils prétendoient avoir le droit de les monter quand ils étoient las de marcher. Les pauvres bêtes qui portoient nos bagages gémissoient quelquefois sous la surcharge d'un conducteur. Ce fut tout ce que je pus faire que

d'empêcher le mien de monter derriere moi ; mon ami le major ne fut pas si heureux, le sien sauta en croupe, en dépit des remontrances & des menaces qu'il fit pour réprimer son audace.

A une heure le jeune Cheikh prit les devants, pour nous procurer de l'eau de certaines sources qui étoient à quelque distance de la route. Nous nous étions proposé de nous arrêter pendant la grande chaleur ; mais nous fîmes une découverte qui nous fit précipiter notre départ. Il y avoit dans notre petite caravanne un certain Arabe qui nous avoit été fort désagréable pendant notre séjour à *Coffire*, ainsi que je l'ai rapporté ci-dessus. Cet homme avoit été choisi par le Cheikh pour être un de nos gardes, & dans ce moment même il étoit à l'ombre avec nous. Par son assiduité dans la route, il avoit cherché à détruire les idées défavorables que nous avions de lui, & il nous donna à entendre, en amis, qu'il seroit beaucoup mieux de ne pas aller à *Ghinnah*, dont les habitans, voleurs de profession, s'empareroient de tous nos effets. Il alla même jusqu'à nous proposer de nous conduire à *Banute*, village à quelques heures de marche en remontant la riviere, où il nous assura que nous serions bien reçus, & qu'il nous y procureroit un bateau pour nous transporter au *Caire*. Cette cir-

conſtance étoit trop frappante pour ne pas nous alarmer, & nous nous déterminâmes à pourſuivre notre route, malgré la chaleur preſque inſupportable. Mais notre conducteur étoit abſent, & nous étions abandonnés à notre garde & aux conducteurs des chameaux, qu'à la vérité nous ne craignions point, mais dont nous aurions été bien aiſes d'être débarraſſés, dans un lieu auſſi déſert & auſſi redoutable. Nous fûmes encore plus affermis dans cette réſolution par *Abdul Ruſſar*, notre domeſtique Arabe, qui, par ſa conduite antérieure, avoit droit à notre confiance. Il nous conſeilla de ne point écouter ces coquins, & ſur-tout de ne pas reſter avec eux, mais de ſuivre le jeune Cheikh, quoiqu'ils oſaſſent dire que c'étoit un étourdi qui s'embarraſſoit fort peu de nos intérêts. A deux heures donc nous montâmes nos chameaux, malgré les inſtances de ces gens pour nous faire reſter juſqu'au ſoir, & nous marchâmes, au fort de la chaleur la plus ſuffoquante que j'aie jamais endurée en Orient. Nous rejoignîmes bientôt les chameaux du marchand, qui étoient à l'abri ſous un aube-épine, à quelque diſtance, & prêts à nous accompagner. Tant que nous fûmes en corps avec eux, nous ne craignîmes point de nous égarer, & nous continuâmes notre route

ſans inquiétude, dans l'entiere confiance que nous étions ſur le chemin de *Ghinnah*. Nous n'avions d'eau que ce que pouvoient en contenir nos bouteilles de terre ; & elle fut bientôt conſommée. Il eſt impoſſible de décrire ce que nous ſouffrîmes de la chaleur & de la ſoif pendant cette marche. Quelques gorgées d'eau bourbeuſe, qu'un de nos gardes me donna, me firent oublier pour l'inſtant ſes dernieres inſolences ; & toutes nos premieres craintes revenant inſenſiblement, ne nous offrirent plus que la cruelle expectative de mourir de ſoif. Nous avions la langue & le palais deſſéchés, & nous étions obligés de les humecter de temps en temps avec des liqueurs ſpiritueuſes, pour ne pas être ſuffoqués par les nuages de pouſſiere dont nous étions continuellement enveloppés. Ce ſoulagement n'étoit que paſſager, & ne ſervoit qu'à augmenter la rage de la ſoif. En outre nous étions tous tourmentés, mes compagnons & moi, de violentes douleurs d'entrailles : heureuſement cette même eau bourbeuſe qui nous faiſoit tant de mal, nous manqua, ce qui nous ſauva ſans doute, quoique nous gémiſſions cependant de ne pas en avoir. Pour ma part j'étois ſi malade que la douleur me laiſſoit à peine la force de me ſoutenir ſur mon chameau. Le vent & la pouſſiere nous avoient

de même affecté les yeux, de sorte que nous marchions sans voir, & dans les transes de la mort. Il n'y a pas de doute que nos compagnons Arabes ne ressentissent un peu les fatigues & les incommodités de la route ; mais ils étoient trop accoutumés aux ardeurs du soleil pour en être aussi incommodés que nous ; & d'ailleurs nous avions tout lieu de croire que leur provision d'eau avoit duré long-temps après que la nôtre nous avoit manqué. Enfin nous rejoignîmes le Cheikh, mais pour comble de maux, nous apprîmes qu'une troupe d'Arabes errans, qu'il avoit vus aux sources, l'avoient empêché de remplir ses outres. Cette nouvelle nous terrassa, non parce qu'elle nous annonçoit le voisinage de ces brigands, que nous redoutions si fort autrefois, mais parce que nous manquions d'un fluide si nécessaire à notre existence. Foibles & languissans, nous marchâmes donc jusqu'à huit heures du soir, sans rencontrer aucun ennemi dans la route. Alors nous nous arrêtâmes, mais cette halte fut bien différente de toutes celles que nous avions faites. N'ayant pas une goutte d'eau pour nous humecter le gosier, il nous fut impossible d'avaler un morceau de pain, & les douleurs & la lassitude que nous éprouvions dans tous nos membres étoient trop grandes pour

nous permettre le plus léger repos. Ainſi accablés de faim, de ſoif & de fatigue, nous nous couchâmes à terre, & nous nous abandonnâmes à toutes les réflexions que pouvoit ſuggérer notre triſte ſituation. Nous exprimâmes tous les outres, & nous eſſayâmes de tout ce dont on pouvoit extraire de l'humidité. Par malheur nous eûmes recours, mes compagnons & moi, à des oignons crûds que nous avions parmi nos proviſions. Mais nous n'eûmes pas plûtôt goûté de cette âcre racine, que nous nous repentîmes de notre témérité. L'effet fut tout à fait contraire à nos eſpérances, nous nous ſentîmes embrâſés de la ſoif la plus violente. Cette marche avoit été de ſix heures, ou de quinze milles.

A neuf heures on donna l'ordre pour ſe remettre en marche. La foible lumiere des étoiles & les ſouffrances que nous endurions nous empêchoient d'appercevoir la route qu'on nous faiſoit tenir. Mais notre domeſtique Arabe nous donna bientôt l'alarme, en nous apprenant que nous avions laiſſé derriere nous les chamaux du marchand ; & en nous répétant quelques mots qu'avoient laiſſé échapper les conducteurs, qui annonçoient qu'ils avoient mauvaiſe opinion des intentions du Cheikh à notre égard. Le moment étoit critique, & une cataſtrophe fâcheuſe faillit

à terminer la ſcene. Nous allâmes, ſur le champ, au devant de notre perfide conducteur, & nous l'accuſâmes de trahiſon. Nous lui reprochâmes d'abord d'avoir quitté la caravane, enſuite les chameaux du marchand, qui tous alloient à *Ghinnah*, ce qui etoit une preuve certaine de ſes mauvaiſes intentions, puiſqu'il nous faiſoit tenir une autre route. A notre grande ſurpriſe, il avoua qu'il nous avoit trompés, mais il nia qu'il eût aucune mauvaiſe intention contre nous. Il nous dit que l'opinion de ſon pere, ainſi que la ſienne, étoit que notre départ pour le *Caire* pourroit bien être retardé à *Ghinnah*, ſi nous paſſions par-là, où le bruit de nos richeſſes engageroit les officiers du gouvernement à viſiter nos bagages; qu'en conſéquence ſon pere lui avoit ordonné de laiſſer la caravanne après ſa premiere halte, & de nous conduire par une autre route, ſans nous donner lieu d'en rien ſoupçonner, de peur que nous en priſſions l'alarme, ce qui étoit pourtant arrivé par la *faute* de ſes gens. Il ajouta que les chameaux du marchand, que nous venions de quitter, ſeroient à *Ghinnah* dans quelques heures; que nous arriverions environ dans le même temps à *Banute*, village un peu plus haut en remontant le Nil, où nous pourrions nous embarquer ſecrétement & ſans avoir

rien à craindre. Il y avoit quelque chose de vraisemblable dans ces raisons, & quelque chose d'engageant dans la maniere dont il s'exprima. Il employa dans cette occasion ce sang-froid & cette éloquence d'abondance qui est naturelle aux Orientaux. D'après ce qu'avoient déclaré nos gardes, & la confession que le Cheikh venoit de faire, nous étions sûrs qu'il y avoit un complot; mais devoit-il avoir des suites fâcheuses, c'est ce que nous ne pouvions déterminer. Ce qu'il y avoit de certain, c'est que nous étions au pouvoir de nos guides, & que toutes nos délibérations ne pouvoient aboutir qu'à vendre cherement notre vie, si on venoit à nous attaquer.

Il y eut peu de variété pendant le reste de cette marche; la nuit étoit trop obscure pour nous laisser remarquer les objets qui nous environnoient, quand bien même nos maux n'auroient pas éteint en nous jusqu'à la moindre étincelle de curiosité. Les heures se succédoient, sans que le moindre signe de fertilité nous annonçât la fin prochaine de nos douleurs; & nous étions sur le point de nous livrer au désespoir, lorsque la vue d'un chameau, apportant deux outres d'eau, nous fit subitement tressaillir de la joie la plus vive. Le pinceau le plus éloquent n'exprimeroit

que foiblement les tranſports de malheureux comme nous à demi-morts de ſoif, en voyant approcher ce chameau. Nous étions redevables de ce bienfait au Cheikh, qui avoit pris les devans & étoit allé à la riviere pour nous procurer de l'eau; je dois lui rendre la juſtice d'avouer qu'aucun ſervice ne pouvoit être plus eſſentiel que celui qu'il nous rendit dans cette occaſion. Auſſi ne fut-il pas ſans récompenſe. Il rentra dans nos bonnes graces, & nous lui renouvellâmes nos promeſſes de lui faire un beau préſent, lorſqu'il nous auroit mis à bord de quelque bateau. Avant de me haſarder à boire, j'eus la précaution de me rincer la bouche & de me gargariſer pluſieurs fois. Je conſeillai à mes compagnons d'en faire autant, & je crois que l'avis étoit ſage, en ce que l'extrême ſéchereſſe de notre palais nous auroit portés à boire une grande quantité d'eau qui auroit pu nous incommoder. Néanmoins nous bûmes avec autant d'avidité que de plaiſir; & cela n'eſt pas étonnant, vu la bonté de l'eau, & notre longue abſtinence. Nous étions alors à un mille du Nil, & à trois heures du matin nous arrivâmes à un village compoſé de tentes & de huttes. Nous ne fîmes point de bruit en déchargeant nos bagages, & après avoir étendu nos tapis par terre, nous nous livrâmes à

un court mais profond sommeil. Cette marche fut de six heures, ou de quinze milles; de manière que nous fîmes ce jour-là quarante-cinq mille en dix-huit heures de route, marche étonnante, si l'on considere notre pitoyable situation. D'après notre estime cette partie du Nil est à cent quinze milles à l'ouest de *Cossire*.

Jeudi, 31 *Juillet*.

Nous nous éveillâmes ce matin, long-temps après le lever du soleil, &, en regardant autour de nous nous eûmes le plaisir de voir le Nil, qui commençoit alors à se dorer des premiers rayons de cet astre lumineux. Nous en étions à environ un quart de mille, & nous ne pouvions appercevoir ses eaux qu'à travers différentes ouvertures de monticules qui forment les bords du fleuve.

Dans plusieurs endroits ces bords sont garnis de dattiers & d'autres arbres à fruit, quoique les environs annoncent la même aridité que les déserts que nous avions passés. Le village de *Banute* est dans un de ces terrains couverts d'arbres, & l'endroit où nous étions alors, qui est isolé & sans culture, n'est qu'un hameau formé de quelques chaumieres, qui appartiennent

à des conducteurs de chameaux. Rien ne peut mieux annoncer la magnificence de ce fleuve célebre que ſa largeur à cette diſtance de la mer. Il nous parut avoir à peu-près un mille de large ; quoique en comptant les circuits, il n'y ait pas moins de ſept cent milles depuis *Banute* juſqu'à ſon embouchure dans la Méditerranée

Le jeune Cheikh s'abſenta quelques heures, & nous rapporta la déſagréable nouvelle qu'il ne pouvoit pas trouver de bateau dans le voiſinage. Nous nous vîmes réduits à l'indiſpenſable néceſſité d'aller à *Ghinnah* pour en avoir un ; & le Cheikh fut chercher d'autres chameaux pour nous conduire à cette ville. Nos ſoupçons & nos inquiétudes ſe réveillerent de nouveau ; mais les intentions de notre conducteur & de ſes compagnons, quelles qu'elles fuſſent, ne pouvoient pas reſter long-temps ſecretes. Si notre patience étoit exercée par les réflexions cruelles auxquelles nous étions en proie, elle ne l'étoit pas moins quant aux beſoins de premiere néceſſité. Quoique nous euſſions, en quelque ſorte, jeûné pendant trois jours, nous n'oſions pas envoyer à *Banute* pour avoir de la viande & des fruits : les habitans, comme on nous l'aſſura, ſont des eſpeces de mendians fort inſolens, qui n'auroient pas attendu nos aumônes, ſi par malheur ils

eussent appris que nous étions en petit nombre. Bel éloge en effet d'un village qui nous avoit été recommandé par notre garde ! La distance à laquelle se tenoit le Cheikh montroit clairement l'opinion qu'il en avoit lui-même. Une paire de pigeons que nous trouvâmes ici ne servit qu'à appaiser un peu notre faim ; & comme nous n'avions point d'argent sur nous, le Cheikh nous prêta deux piastres pour les acheter avec quelques dattes seches que nous prîmes pour manger en route.

A trois heures après-midi nous quittâmes ce misérable hameau, & nous partîmes pour *Ghinnah* en assez bonne santé & l'esprit un peu plus tranquille. Car, soit que nous dussions notre rétablissement à l'eau salubre du Nil, ou au repos dont nous jouîmes pendant douze heures, nous nous étions levés ce matin frais & dispos, & sans ressentir aucune incommodité. Nous fîmes route vers le nord, & dans cette marche nous suivîmes presque toujours cette direction ; circonstance très-favorable, parce que nous présentions le dos au soleil, qui nous avoit si fort incommodé la veille. A quatre heures nous entrâmes dans une vallée sabloneuse, où nous vîmes un troupeau de bêtes fauves. Lorsque nous fûmes montés sur les collines qui la bordent,

nous eûmes pour la premiere fois le ſpectacle d'un pays cultivé. Le Nil paroiſſoit à environ deux milles du côté de l'oueſt, baignant le pied des montagnes qui le contiennent de ce côté. A l'eſt tout le terrain étoit couvert de grains en herbes, arroſés par le moyen de tranchées qui partoient du fleuve. Le point de vue que nous avions en face offroit le contraſte le plus extraordinaire de la nature. A gauche on voyoit une belle verdure, des arbres majeſtueux, bordés par un fleuve ſuperbe, tandis qu'à la droite on n'apercevoit qu'un ſol dépouillé comme auparavant, des ſables ſtériles & des montagnes pelées.

Notre compagnie ſe trouva diminuée par l'abſence de nos gardes, qui prirent les devants par l'ordre du Cheik, de maniere qu'en cas de danger nous ne pouvions pas faire voir plus de dix chameaux. A cinq heures nous paſſâmes près des ruines d'un grand village, que nos guides nous dirent abandonné depuis long-temps, à cauſe des voleurs qui venoient continuellement ravager le pays & piller les habitans. Ici le Cheikh nous quitta auſſi, & nous donna à entendre qu'il alloit nous préparer un logement. Il nous aſſura qu'il répondoit de nous ſur la route & à *Ghinnah*, où il nous introduiroit de nuit, après nous avoir arrêté un bateau. Malgré nos

représentations & l'inquiétude que nous lui témoignâmes de le voir se séparer de nous, il fut impossible de l'en détourner, & il poussa si fort son chameau, que dans un instant nous le perdîmes de vue. Nous étions plus mal montés qu'auparavant, & lorsque nous voulûmes faire doubler le pas à nos chameaux, celui à qui ils appartenoient nous fit des remontrances. Cet homme étoit le plus insolent drôle que j'aie jamais vu de ma vie. Quand il vit que nous faisions peu d'atenttion à ce qu'il nous disoit, il eut l'impudence de faire descendre *Abdul-Russar*, notre domestique Arabe, & le pauvre Indien, sous prétexte que la bête qu'ils montoient étoit beaucoup trop chargée. Quand nous en fûmes instruits, nous le réprimandâmes sévérement. Mais il resta inflexible, & je ne sais jusqu'où auroit été notre querelle, si *Abdul-Russar* ne nous eût sagement priés de céder, d'autant plus disoit-il, qu'il préféroit d'aller à pied, ce qui n'étoit qu'un prétexte. Sa prudence nous fut fort utile, dans un moment où nous étions près d'oublier la modération qui est si nécessaire aux Chrétiens dans un pays Mahométan; il eût été heureux pour le Fakir de pouvoir céder aux circonstances avec autant de modération; mais il étoit fort fâché, & il profita de la premiere

occasion

occasion pour remonter sur son chameau, sans être apperçu du maître. Nous étions alors à quelques cents verges en avant de lui; & nous ne fûmes pas peu surpris d'entendre derriere nous les cris les plus lamentables. C'étoit le malheureux Fakir qui gémissoit sous les coups de bâton que lui donnoit l'Arabe, sans vouloir consentir à descendre. A mesure qu'il approchoit de nous sa confiance sembloit redoubler, & il se mit à accabler de sottises son antagoniste dans son jargon Maure. Heureusement l'Arabe ne les comprit point, & sur nos instances, non-seulement il cessa de le battre, mais il le laissa paisiblement sur le chameau. L'Indien, qui croyoit plus devoir à ses cris & à ses injures, qu'à notre médiation, fut si orgueilleux d'avoir eu le dessus, qu'il s'étendit amplement sur son courage & sur son rang. Il nous assura qu'il avoit été autrefois *subedar*, ou commandant de Sipayes au service des Anglois. Comme jusqu'alors cet homme avoit gardé le silence, nous ne fûmes pas fâchés de la circonstance qui le lui avoit fait rompre, d'autant que toutes les histoires qu'il nous raconta servirent à nous détourner, en quelque sorte, de nos tristes réflexions. Mais la scene qui s'ouvrit bientôt à nos yeux s'empara seule de toute notre attention. Après avoir passé six mois, soit

dans un vaiſſeau, ſoit au milieu de déſerts arides ; ce ne fut pas ſans la plus grande ſatisfaction que je vis la terre drapée de verdure, & décorée de ſes plus beaux ornemens. Le malheureux qui a long-temps langui dans une priſon obſcure, n'éprouve pas, à la vue du ſoleil, de plus douces émotions que celles qui remplirent alors mon cœur. Je regardai tout autour de moi, ému de ſenſations qui m'étoient encore inconnues. J'appellai le conducteur de mon chameau, pour me ramaſſer des fleurs de chaque buiſſon dont mon imagination faiſoit exhaler le parfum le plus odorant ; & cette partie du Nil qui paroîtroit mépriſable, comparée avec les bords les plus agreſtes de la Tamiſe, me ſembloit réunir des beautés ſans nombre. Pour la premiere fois depuis que nous étions en route, nous voyions des traces d'agriculture. Ici les habitans gardoient leurs troupeaux, là ils conduiſoient la charrue. On appercevoit le fleuve à travers les différentes coupures du rivage, à environ deux milles ſur notre gauche ; & nous vîmes des puits dont on tiroit l'eau avec des *pacotahs* (1), comme dans

(1) Le *pacotah* eſt une machine d'une conſtruction fort ſimple. Par le moyen d'un bambou long, fixé en croix ſur un mat, un ſeul homme peut tirer de l'eau de la pro-

l'Inde. Des canaux coupoient le chemin, pour fournir de l'eau du côté droit, qui commençoit à être cultivé. Nos pauvres chameaux firent halte à ces canaux, & burent avec la même avidité que des animaux qui ne ſont point acoutumés à endurer le plus grand beſoin de la nature, que j'affirme être la ſoif. Je puis dire en toute vérité que, pendant les trois derniers jours, je ne pris pas une once d'alimens. Nous n'avions point de viande, & je ne pus jamais avaler plus d'une ou deux bouchées de pain. Mes compagnons étoient à-peu-près dans le même état, ce que nous attribuâmes à la grande quantité d'eau que la chaleur & la pouſſiere nous avoient forcé de boire, laquelle avoit ſurchargé & dérangé notre eſtomac.

Depuis le village ruiné dont j'ai parlé, juſqu'au point où nous arrivâmes au coucher du ſoleil, nous ne comptâmes pas moins d'une douzaine de villes abandonnées, qu'on nous dit avoir été dépeuplées par la même raiſon. Quelques-unes

---

fondeur de dix à douze pieds, en hauſſant & baiſſant le bambou. Pendant ce mouvement aiſé, l'homme qui eſt en haut s'encourage par une chanſon en chorus, avec ſon camarade qui eſt en bas, pour diſtribuer l'eau à meſure qu'elle monte dans le réſervoir.

étoient grandes, & on y voyoit encore les maisons; d'autres étoient closes de murailles & de tours, dont les restes sont encore imposans. S'il étoit permis à un voyageur de tirer des conjectures sur un simple apperçu des choses, je dirois que ces ruines sont plus anciennes que les habitans modernes ne l'imaginent, & que c'est le temps, le grand destructeur de tous les systêmes humains, qui a ravagé ces contrées, & non pas la crainte des Arabes errants. Lorsque les Sarrasins conquirent l'Egypte, toutes les villes durent céder à ce torrent destructeur; & tant que la querelle entr'eux & les Turcs dura, le reste fut enveloppé dans la décadence générale de ce pays. Je remarquai particuliérement les ruines d'une ville située sur deux collines, à droite de la route, & dont les deux parties étoient réunies par une muraille qui traverse la vallée. Cette ville a encore un mille d'étendue; ses tours & ses bains, qui sont en pierre, sont pour la plus part en assez bon état. Nos guides donnoient des noms à cette ville, aussi bien qu'aux autres que nous avions passées; mais comme ces noms dérivent de l'Arabe, ils ne pourroient jetter aucun jour sur nos recherches (1).

(1) Il paroît, d'après *Strabon*, que les ruines en ques-

La nuit étoit belle, & le ciel ſans nuages nous laiſſoit jouir du reflet brillant des étoiles. Une heure avant d'arriver à *Ghinnah*, nous quittâmes la direction du nord, & nous marchâmes droit à l'oueſt. Les jardins, les plantations auprès deſquels nous paſſâmes, annonçoient le voiſinage de la ville, où nous arrivâmes à neuf heures. En entrant nous vîmes une grande moſquée, qui étoit illuminée, & remplie de gens qui faiſoient leurs prieres. Nous traverſâmes pluſieurs grandes rues, où nous vîmes quantité de belles maiſons. Nous arrivâmes à neuf heures & demi, ſans

---

tion ſont les reſtes de *Cophtos*, qui, par la faveur de *Ptolémée-Philadelphe*, jouiſſoit du commerce de l'Inde par le port de *Bérénice*, au moyen d'un canal de communication de cette ville avec le Nil. Depuis pluſieurs ſiecles ce commerce eſt paſſé à *Ghinnah* & à *Coſſire*. *Cophtos*, perſécutée par *Dioclétien* pour avoir abjuré le paganiſme, devint le théâtre de la déſolation; ſes habitans virent leurs beaux édifices raſés par ordre de l'Empereur. C'eſt ſans doute la précipitation avec laquelle j'ai parcouru ſes ruines qui m'a empêché de voir les beaux marbres qui exiſtoient du temps du géographe *Abulfeda*. Il faut obſerver que les Chrétiens d'Egypte ſont appellés du nom de cette ville (Cophtes), circonſtance qui fait connoître la cauſe de ſa deſtruction, & qui eſt en même-temps une preuve que ſon nom ſurvivra aux villes qui ſont aujourd'hui auprès de ſes ruines.

être reconnus, à celle qui nous étoit deſtinée. Elle étoit vaſte & commode ; elle appartenoit à un marchand dont les chameaux nous avoient accompagnés une grande partie de la route. Il nous reçut avec beaucoup de cordialité, & après avoir fait monter nos bagages, il nous conduiſit lui-même dans notre appartement, où on nous ſervit du pain & des dattes fraîches. Pendant que nous mangions, le marchand Mahomet, ſon frere *Ally* & le Cheikh vinrent nous voir ; & lorſqu'ils nous quitterent, nous les priâmes de ne pas oublier que nous deſirions de partir au plutôt. Cette marche fut de ſix heures ou de quinze milles; ainſi nous comptâmes 130 milles de *Coſſir* à *Ghinnah*. Comme nous allions nous mettre au lit, le major *Alexandre* s'apperçut que ſon ſabre Indien lui manquoit. Nous viſitâmes tous nos bagages, & après l'avoir cherché inutilement, nous appellâmes notre hôte pour lui faire nos plaintes. Le major ſe rappella alors qu'il l'avoit laiſſé en bas ; mais il ne ſe trouva point, & l'hôte ſoupçonna auſſi-tôt le ſoldat qui nous avoit été ſi fâcheux pendant notre route. Il ſortit ſur le champ pour l'aller chercher, en priant le major d'être tranquille, & lui promettant de retrouver ſon ſabre, s'il étoit encore dans la ville.

Vendredi, premier Août.

Je m'éveillai à la pointe du jour, après un paisible sommeil. Une nuit de repos m'avoit parfaitement rétabli ; il me restoit cependant une lassitude dans tous les membres, effet naturel d'un voyage si pénible sur une constitution qui n'est pas des plus fortes. Ayant endossé mon habit Arabe, j'apperçus un escalier qui conduisoit au haut de la maison. Me croyant assez bien déguisé, je ne balançai point à monter pour voir le coup-d'œil de la ville. *Ghinnah*, où *Cana*, comme les anciens l'appelloient, est agréablement située sur le bord du Nil, dans ce district connu sous le nom de la *Haute-Egypte*. D'après nos observations les plus exactes sur sa situation relative à *Coffire*, elle est au 26°. 35'. de latitude, & par conséquent bien plus au nord qu'on ne la trouve sur les cartes anciennes & modernes. Sa longueur s'étend de l'est à l'ouest, & ses principales rues sont paralleles l'une & l'autre & s'élevent sur une pente douce du fleuve au centre de la ville. Cette position est convenable au voisinage du Nil, qui, dans le temps des débordemens, doit inonder tous les environs. L'aspect de cette ville est très-pittoresque ; chaque maison

eſt entourée d'un enclos, & en partie cachée par de grands dattiers, dont les têtes touffues ſe confondent avec les minarets & les dômes des moſquées. Je continuois mes obſervations, lorſque notre hôte monta dans notre appartement, & ayant appris que j'étois en haut, il m'appella & me dit de deſcendre bien vîte. Je fus ſurpris de cet ordre, qui me parut un peu bruſque; mais quand il m'eut fait ſentir que ſes voiſins pourroient ſe trouver offenſés de ce qu'on regardoit leurs femmes, j'avouai qu'il avoit raiſon, quoique très certainement ce ne fût pas là l'objet de ma curioſité. Je connoiſſois fort bien la jalouſie des Mahométans, auſſi je ne blâmai point la conduite de cet homme. A la grande ſatisfaction du major, il rapporta l'épée, qu'il dit avoir été priſe par celui qu'il avoit déſigné. Il demanda néanmoins huit piaſtres pour la récompenſe de deux hommes qui l'avoient aidé à pourſuivre le ſoldat à quelques milles hors de la ville. Le major, qui eſtimoit beaucoup ſon épée, les lui donna ſans héſiter. Mais nous ne pûmes que mal augurer de la juſtice du pays, quand nous apprîmes que le voleur n'avoit point été puni.

Nous déjeûnâmes ce matin avec du lait de vache, dont nous n'avions pas goûté depuis long-temps, & de bon pain, pour la premiere

fois depuis notre entrée en Egypte. On nous assura que cette vi le étoit abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à la vie, étant dans un climat tempéré, & éloignée des troubles & des intrigues de la capitale. Ce tableau étoit séduisant, & nous nous flattions de le voir se réaliser. Le Cheikh & notre hôte vinrent pendant que nous prenions le café. Nous crûmes qu'ils alloient nous parler de notre départ ; mais ils venoient chercher le présent qu'il est d'usage de donner aux gardes & aux conducteurs de chameaux. Nous fûmes bien contents d'en être quittes pour une piastre chacun ; quoique ce fût contre notre gré que le coquin de soldat en eût sa part. Ils s'étoient à peine retirés, lorsque nous vîmes entrer les gardes eux-mêmes. Le voleur se présenta devant nous sans rougir ; il eut l'effronterie de dire qu'il ne s'étoit emparé de l'épée que comme d'un gage pour le présent qui étoit dû à lui & à ses camarades. Il ajouta qu'ils venoient chercher le présent si bien mérité par la protection qu'ils nous avoient accordée en route. Nous leur aurions volontiers disputé le mérite qu'ils vouloient se faire auprès de nous, s'il n'eût pas été en leur pouvoir de publier notre arrivée à *Ghinnah*, & de nous exposer à la rapacité des chefs de la ville. Ils furent donc mieux reçus

qu'ils ne devoient s'y attendre ; & nous les aſſurâmes que nous avions déjà payé ce qui leur étoit dû. Nous fûmes alors témoins d'une ſcene qui montre l'eſprit indépendant des Arabes, & dont l'hiſtoire n'offre point d'exemple. Car dès que le ſoldat qui portoit la parole eut appris que le Cheikh avoit reçu l'argent, il prit ſon ſabre, le plaça à côté de lui ſur le tapis, & après l'avoir tiré à moitié, il nous dit d'un air réſolu, que ſi nous ne lui déclarions pas la ſomme que le Cheikh avoit oſé prendre ſans leur conſentement, il ſauroit bien le contraindre à la déclarer lui-même, à la pointe de ſon ſabre. Ce langage d'un ſoldat, à l'égard de ſon ſupérieur, nous ſurprit : nous dépêchâmes *Abdul Ruſſar* au Cheikh pour l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit. Il arriva bientôt, & il y eut entr'eux un grand débat, qu'il eſt impoſſible de décrire. Cent fois ils ſe ſaiſirent de leurs ſabres, ſe provoquerent au combat & s'accablerent d'injures les plus atroces. Mais le Cheikh avoit le droit de ſon côté, en reprochant au ſoldat d'avoir trahi ſa confiance par le vol du ſabre du major. Ce manque de foi excitoit ſon indignation, & la querelle s'échauffa ſi fort que, voyant l'impoſſibilité de calmer leur furie, nous prîmes les armes, pour intimider le ſoldat. Son camarade avoit

pris la fuite au commencement de cette dispute ; & prudemment informé les gens de la maison de ce qui se passoit en haut. Cet avis & le tapage engagerent enfin l'hôte à monter avec toute sa famille, au moment où notre appartement alloit devenir le théâtre d'une scene sanglante, pour quelques misérables piastres. Ils terminerent aussitôt la dispute, & le soldat fut renvoyé, avec promesse d'avoir sa part de la somme en question.

Cette affaire augmenta si fort notre impatience de sortir de *Ghinnah*, que nous pressâmes sérieusement le Cheikh de s'acquitter de l'obligation qu'il avoit contractée de nous faire embarquer pour le *Caire*. Nous nous imaginions que nous serions plus libres & moins exposés sur le Nil, dans un bateau Arabe, que sur le sol même de l'Arabie ; & je suis persuadé que chacun de nous auroit préféré de servir de pilote, s'il l'avoit fallu, quoique sans connoissance des lieux, & sans autre guide que le courant de l'eau, plutôt que de rester un jour de plus à *Ghinnah*. Le Cheikh voyant notre inquiétude, nous assura qu'il tiendroit sa parole aussi-tôt qu'il pourroit se procurer un bateau. Notre hôte & son frere *Ally* répondirent de la sincérité du Cheikh, & le dernier s'offrit pour nous accompagner au *Caire*.

Samedi, 2 Août.

La fortune nous deſtinoit à de nouvelles épreuves, au moment même où nous croyions toucher à la fin de nos peines. Quoique je n'euſſe preſque pas dormi de toute la nuit, à cauſe de la pouſſiere qui inondoit la terraſſe où nous couchions, je me levai à mon ordinaire à la pointe du jour, & deſcendant pour aller me laver dans la cour, je rencontrai un domeſtique de la maiſon, qui me prit par le bras & qui, avec un geſte expreſſif & un air agité, me fit bien vîte remonter l'eſcalier. Quand il put s'expliquer, par le moyen d'*Ibrahim*, nous apprîmes, à notre grand regret, que le viſir de la ville étoit dans la maiſon, & s'étoit enfermé avec notre hôte pour lui parler. Cette viſite matinale étoit d'un très-mauvais augure, & comme nous n'étions pas ſortis depuis notre arrivée, nous jugeâmes que nous avions été trahis par quelqu'un de ceux qui étoient dans le ſecret. Mes compagnons ſe poſterent ſur le quarré de l'eſcalier, pour tâcher de découvrir ce qui ſe paſſoit, & moi, au fonds de l'appartement, je me mis à réfléchir ſur les ſuites de la duplicité des Arabes. Bientôt ils vinrent me dire que la porte de la rue étoit aſſiégée par un corps de

cavalerie. Notre hôte lui-même entra dans la chambre, &, la terreur peinte sur le visage, il nous pria de charger tout de suite nos armes à feu, pour l'aider à défendre la maison, qu'il craignoit de voir attaquée à chaque instant. Il eut bien de la peine à nous avouer la cause de cette alarme. Nous ne fûmes pas peu surpris d'apprendre enfin que les cavaliers qui étoient à la porte appartenoient au Cheikh de *Banute*, & qu'ils venoient pour nous emmener devant leur maître, parce qu'il avoit appris que nous avions passé par ses terres, sans lui rendre les devoirs ordinaires. Quelque improbable que parût cette nouvelle, nous devions nous attendre à quelque nouveau tour de la part des Arabes, qui pouvoient tout oser envers des étrangers ignorant les usages & la langue du pays. Nous étions bien instruits de l'indépendance des Cheikhs Arabes, de leur inclination à extorquer de l'argent des voyageurs; mais nous ne comprenions pas comment on pouvoit envoyer une troupe de gens armés dans une ville commerçante, & nous ignorions que cela entrât dans le système politique de ces peuples, toutes les fois qu'un parti étoit supérieur à l'autre. Pour augmenter notre inquiétude, notre hôte nous dit qu'il n'y avoit point actuellement de gouvernement régulier à *Ghinnah*; que chacun

défendoit lui-même ſa maiſon, & qu'il alloit défendre la ſienne à cauſe de nous. De nos fenêtres, qui reſſembloient plus à des trous à pigeons qu'à toute autre choſe, nous vîmes pluſieurs hommes à cheval, qui caracoloient dans la rue, ſans montrer néanmoins aucune intention d'en venir à la violence. Nous en fîmes l'obſervation à notre hôte, qui prétendant appercevoir qu'ils avoient envie de traiter avec nous, deſcendit auſſi-tôt à la porte pour arranger l'affaire, nous dit-il, à notre ſatisfaction. Mais la maiſon fut tout à coup aſſiégée en forme, & nous nous vîmes dans la néceſſité ou de paſſer au fil de l'épée, ou de nous rendre à diſcrétion. Cependant nous reſtâmes ſous les armes dans l'appartement, & nous plaçâmes des ſentinelles ſur l'eſcalier, pour nous inſtruire du danger. Après qu'on eut joué pendant plus de deux heures cette farce, car c'en étoit une, quoique très-ſérieuſe pour nous, l'hôte à la fin monta. Il nous dit qu'il avoit obtenu des cavaliers que nous ne ferions point de viſite au Cheikh de *Banute*, & que pour 150 piaſtres nous ſerions débarraſſés de ces gens incommodes. La viſite du Viſir, & la conduite étrange de l'hôte nous firent ſoupçonner qu'ils étoient d'intelligence avec les cavaliers, & que nous étions tombés ſous les griffes des chefs de

Ghinnah. Dans cette perſuaſion nous nous ſoumîmes de bonne grace à ce que nous jugions inévitable, & nous payâmes cinquante piaſtres d'avance, en proteſtant que c'étoit-là preſque tout notre argent. Pour calmer notre inquiétude & faire revivre l'idée agréable de notre départ, notre hôte changea adroitement de ſujet, & nous dit de lui donner de l'argent pour le bateau, que le Cheikh & ſon frere étoient allés arrêter. Il demanda quarante piaſtres, que nous lui remîmes auſſi-tôt, ſur ſa déclaration formelle que cette ſomme étoit deſtinée au fret du bateau, qui ſeroit prêt à nous recevoir cette nuit même.

Là-deſſus il nous quitta; mais il revint peu après pour nous annoncer l'arrivée du Viſir, qui entra avec lui dans la chambre, accompagné de pluſieurs officiers. Ils venoient, nous dirent-ils, s'informer de nos affaires, & pour quelle raiſon nous voyagions dans leur pays. Quoiqu'ils nous euſſent pris au dépourvu, nous fîmes bonne contenance, & nous déclarâmes que nous étions des voyageurs, que le malheur, & non l'inclination, avoit conduits parmi eux. Ils nous demanderent notre paſſe-port; nous leur montrâmes celui du Viſir d'*Yambo*. Nous crûmes devoir leur montrer auſſi des lettres du capitaine *Bacon*, & des ſubrécargues du ſénaut l'*Aventure* à *Ibrahim*

Bey, le Bey du Caire, afin de le convaincre que notre voyage n'étoit point un secret pour le Bey. Le Vizir mit le passe-port dans sa poche; il regarda la lettre du Bey avec beaucoup d'attention, & avant de nous la rendre, il parla tout bas avec une sorte d'agitation à quelques gens de sa suite. Nous en augurâmes favorablement; & comme dans cette entrevue il avoit montré beaucoup de politesse & de modération, nous le vîmes partir lui & sa suite dans la pleine confiance que nos lettres nous mettroient à l'abri de la rapacité des chefs, toujours prêts à faire des avanies.

Quand il se fut retiré, nous fîmes un assez bon repas que la famille avoit préparé pour nous. Il étoit simple mais bien servi, & il consistoit en viande rôtie & en végétaux. Nous n'avions pas vu le jeune Cheikh de tout le jour, & nous étions inquiets de son absence. Il vint, & nous assura qu'il s'étoit occupé uniquement de nos affaires depuis qu'il nous avoit quitté, & qu'il ne lui manquoit plus que l'argent pour assurer le bateau qu'il avoit retenu, Mais cette information sembloit être le prélude d'une demande particuliere, & en effet, nous vîmes bien qu'il venoit, comme ses compatriotes, pour tirer de nous quelque présent. Quoique nous ne lui eussions promis

promis que conditionnellement, nous eſpérâmes le lier plus fortement par un acte qui annonçoit la confiance, auſſi bien que la généroſité. Nous lui offrîmes donc vingt piaſtres ; & monſieur *Hamond* lui donna une chalſe dont il avoit paru avoir envie. Il fut ſi frappé de cette généroſité, qu'il jura par ſon prophete de ne point ſortir que nous n'euſſions un bateau. Alors nous envoyâmes chercher nôtre hôte, lequel nous apprit qu'il venoit de remettre les 90 piaſtres, dont 40 étoient pour le fret du bateau, aux cavaliers de *Banute*, qui, s'étant déſiſté de leur premiere demande, s'en étoient contentés. Quoique ce récit fût aſſez étrange, il ne nous parut point ſuſpect. Par cette manœuvre, nous épargnions 60 piaſtres, & nous promîmes d'avancer de nouveau le fret du bateau. Un Reys, ou Nokidah, accompagnoit l'hôte ; & après quelques débats, il convint de nous fournir un bateau grand & commode pour 55 piaſtres. Comme ce prix nous parut exceſſif, nous aſſurâmes que nous manquions d'argent, afin de leur perſuader que nous étions trop pauvres pour qu'il valût la peine de nous retenir. En conſéquence nous ſortîmes quelques monnoies Indiennes, en or & en argent, & nous les fîmes peſer, pour completter la ſomme, en leur donnant à entendre que nous avions gardé

ces pieces par curiosité. Mais c'étoit sans doute une imprudence de notre part, & un moyen de réveiller l'avidité de ces brigands. En recevant la somme convenue, & 5 piastres en sus, pour acheter du pain & deux ou trois moutons pour le voyage, le Cheikh, notre hôte & le Nokedah jurerent ensemble d'exécuter ponctuellement le traité. Mias ils pensoient, comme dit le Poëte des amants, que *Jupiter se rit des parjures des Arabes*, & ils pouvoient faire les sermens les plus sacrés, sans la moindre intention de les tenir. Nous en eûmes bientôt une preuve plus frappante que jamais.

Sur la foi de leur promesse, nous arrangeâmes nos bagages, & nous étions tout prêts à partir. Le départ étoit fixé à neuf heures, & nous l'attendions avec l'impatience d'un nouvel époux qui soupire après le moment qui va couronner ses desirs. Enfin l'heure vint, & nos Arabes n'arrivoient pas. Cependant nous expliquâmes la raison de ce retard, par la difficulté de savoir l'heure au juste, dans un pays où les montres & les horloges sont inconnues. Dix heures vinrent, & point de nouvelles. Alors nous commençâmes à être cruellement agités ; nous fîmes descendre *Abdul Russar*, pour s'informer de ce qu'étoient devenus l'hôte & ses compagnons. Il revint sans

rapporter autre chose, si non qu'ils étoient encore dehors. Il est impossible de donner une idée de notre situation. Nous étions rassemblés sur une terrasse en plein air, & nous n'avions de lumiere que celle des étoiles. Quelques-uns d'entre nous interprétoient de la maniere la plus sinistre l'absence de nos Arabes. *Ybrahim* commençoit à se désespérer, & *Abdul Russur* ne pouvoit lui-même expliquer la conduite de ses compatriotes. Fatigués d'une vaine attente, nous nous couchâmes sur nos nattes, & nous tâchâmes de nous procurer quelque repos. Au milieu d'un conseil agité, vers minuit, nous fûmes soudain réveillés, par un bruit qui se fit entendre à la porte de la maison. Elle s'ouvrit; la voix d'un homme parvint à nos oreilles. Notre espoir se ranima. L'hôte parut; il entra, une lumiere à la main, & nous criâmes tous d'une voix que nous étions prêts à le suivre. Jugez, vous qui avez été victime de la perfidie, jugez de notre émotion quand nous apprîmes qu'au lieu d'un bateau prêt pour nous transporter, le Visir & sa suite étoient dans la maison. La surprise dans laquelle nous jetta cette nouvelle nous empêcha de recevoir comme il l'auroit fallu ces importuns visiteurs: mais nous n'eûmes pas le temps de nous informer du sujet de cette visite. Le Visir entra aussi-tôt,

accompagné de tous les officiers qui étoient avec lui le matin ; mais son cortege étoit augmenté de plusieurs soldats, portant chacun une torche à la main. Ils s'assirent sans cérémonie sur les nattes qui étoient déjà roulées, & le Visir, appellant notre interprete, lui ordonna de nous dire qu'il venoit pour recevoir un droit que devoient nos effets & nos bijoux : que le conseil d'état & lui avoient résolu de se contenter de 4000 piastres, & que si nous refusions de payer une si petite somme, ils seroient obligés de nous envoyer à leur maître, le Cheikh *Ul-Arab*, qui étoit alors sur la frontiere de ses terres, pour rendre raison de notre refus. L'énormité de cette demande nous la fit traiter légérement ; & quant à la proposition de faire un autre voyage sur des chameaux, nous déclarâmes que nous aimions mieux mourir ici que de succomber en route de fatigue. Nous ajoutâmes qu'on pouvoit visiter nos bagages, & se convaincre par-là sur le champ de notre pauvreté. Le Visir refusa de faire la visite ; mais il nous insinua poliment qu'une ou deux chaises lui feroient beaucoup de plaisir. J'en avois deux belles de 50 piastres chaque que je mettois avec mon habit Turc, je les lui présentai sans hésiter, en lui déclarant néanmoins que c'étoit tout ce que j'avois. En les recevant, le ministre

nous pria d'être tranquilles, de nous regarder comme étant ſous ſa protection, & nous promit de nous donner le lendemain un paſſe-port. Lorſqu'il ſe fut retiré, nous reprochâmes à notre hôte ſon manque de parole : il rejetta la faute ſur le Viſir, qui ſeul, dit-il, avoit arrêté notre départ, & nous proteſta de nouveau que le bateau étoit tout prêt. Enfin il nous fit un tableau ſi flatteur des bonnes intentions du Viſir, & montra tant de zele à nous ſervir, qu'il parvint à obtenir auſſi une chalſe du major *Alexandre*, & à nous endormir encore dans une fauſſe ſécurité.

Dimanche, 3 Août.

Le matin vint, pour nous fournir de nouvelles preuves de la perfidie des Arabes. Au lieu du paſſe-port du Viſir, & de tout ce qui annonce un départ, nous fûmes abandonnés à nos propres réflexions. Nous ne vîmes ni le jeune Cheikh, ni notre hôte, ni ſon frere ; bien plus, la négligence fut portée ſi loin à notre égard, que nous ne trouvâmes rien de prêt pour dîner. Dans cet embarras, nous envoyâmes *Abdul Rúſſar* pour faire quelques proviſions, & comme nous avions entendu dire qu'il y avoit dans la ville beaucoup de marchands Chrétiens, nous lui ordonnâmes

de s'adreſſer à eux, de leur demander ce qu'ils penſoient de notre détention, en les priant de nous donner des conſeils & des ſecours. Mais on veilloit trop bien ſur tous les mouvemens d'*Ybrahim*, pour qu'il pût venir à bout de cette négociation. Rarement on lui permettoit de ſortir, ſous prétexte que les gens de *Banute* nous épioient pour avoir un autre préſent; & quand on le lui accordoit, il étoit accompagné de l'hôte, ou de que'qu'un de la maiſon. Nous ignorions par conſéquent encore la forme & la nature du gouvernement ſous lequel nous gémiſſions; mais nous attribuâmes à l'abſence du prince, quel qu'il fût, la plus grande partie de nos ſouffrances.

Au bout d'environ une heure, notre fidele domeſtique revint avec deux volailles, & quelques légumes, qu'il ſe mit en devoir de préparer. Mais, à notre grand chagrin, il n'avoit pas réuſſi dans l'objet le plus important de ſa miſſion; car il n'avoit point été admis dans aucune maiſon chrétienne, parce que c'étoit l'heure du dîner, moment conſacré aux plaiſirs de la familiarité chez les Orientaux. Avant de nous mettre à table, nous ne fûmes pas peu ſurpris de voir arriver le Viſir. Il venoit nous faire une viſite, accompagné ſeulement de ſes domeſtiques, qui reſterent en bas. Il étoit environ deux heures, &

nous l'invitâmes à partager avec nous notre frugal repas; il accepta, & reçut avec un air de satisfaction ce qu'on lui servit. Il nous excita à la gaieté, qu'il dit plaisamment être le propre des Chrétiens, & but plusieurs tasses de rum, pendant & après le repas. Il s'appelloit *Mahmoud*. C'étoit un homme d'environ trente ans, grand, bien fait, & d'une physionomie agréable. Il avoit un ton de voix séduisant, parloit avec beaucoup de vivacité & d'agrément, & n'avoit pas cette réserve qui caractérise sa nation. Il nous parut qu'il étoit venu incognito, pour se divertir avec nous, & se livrer au plaisir de boire une liqueur défendue par sa loi. Mais quelque puissant que fût ce motif pour nous honorer de sa visite, nous eûmes bientôt lieu de nous convaincre qu'il en avoit un plus grand encore. Car il commença par nous faire des complimens sur les connoissances & la sagacité de nos compatriotes, & les plus grands éloges de nos manufactures, appuyant beaucoup sur la beauté des armes à feu; ensuite, par une transition heureuse, il témoigna un vif desir d'avoir une paire de pistolets Anglois. Il m'en restoit une très-belle, montés en argent, que je lui présentai aussitôt. Notre perfide hôte les avoit vus la veille, lorsque nous avions pris les armes pour défendre la maison, & comme je

m'apperçus que le Visir en avoit connoissance ; je les lui offris de la meilleure grace du monde. Non content de ce cadeau, il jetta les yeux sur l'épée du major, mais celui-ci y mettoit trop de prix, il y étoit trop attaché pour s'en défaire si aisément. Il l'avoit déjà rachetée des mains d'un voleur, & elle lui étoit par-là même devenue plus chere. Cependant le desir du Visir parut augmenter, en raison de la répugnance du major à s'en désaisir. Dans la position où nous nous trouvions je ne voyois aucun avantage à refuser quelque chose à un homme qui, par son rang & son autorité, pouvoit disposer de nous comme il lui plairoit. La connoissance que j'avois acquise des Arabes m'avoit appris qu'on ne gagnoit rien à résister en pareil cas, & je ne pouvois pas rougir de conseiller des voies pacifiques, dans un pays où la résistance la plus heureuse nous seroit devenue fatale. Nous avions à la vérité des armes pour nous défendre, & sans doute nous aurions pu repousser un nombre supérieur ; mais il faut avouer que nous aurions payé cher cette témérité. Dans cette perquisition, je tâchai d'adoucir le Visir, & de lui offrir un *cris* ou poignard, au lieu de l'épée qu'il vouloit. La poignée étoit d'agathe, garnie d'émeraudes & de petits rubis ; & comme il faisoit partie de mon habillement Turc,

c'étoit un joli préſent pour un Arabe. Ce *cris*, avec les piſtolets, me coûtoient 70 piaſtres au moins; mais faiſant réflexion que plutôt nous ſerions dépouillés de tout ce que nous avions de précieux, plutôt on nous laiſſeroit partir, j'en fis le ſacrifice volontiers. L'objet de la viſite du Viſir étoit trop évident pour nous échapper; & nous aurions été très-contens d'acheter l'amitié de ce miniſtre par l'abandon de tout notre bagage. Quoique toutes ſes demandes puſſent être regardées comme des ordres, néanmoins il ne s'écarta jamais des bornes de l'honnêteté, & j'avoue même qu'il n'y eut jamais de voleur plus poli que ce Viſir de *Ghinnah*. Voulions-nous parler de notre départ, il tournoit la converſation ſur quelque choſe de flatteur ou d'amuſant; & malgré que nous nous apperçuſſions bien de ſa ruſe, il eut l'adreſſe d'éluder toutes nos queſtions, & de nous écarter du point que nous avions en vue. Enfin il rit, plaiſanta, but avec nous, & nous obligea même, comme par une faveur particuliere, à fumer ſa pipe chacun à notre tour. Il prolongea ſa viſite juſqu'à huit heures du ſoir, & pendant tout le temps qu'il reſta avec nous, il développa l'adreſſe & l'habileté d'un parfait courtiſan. Il nous fut impoſſible de ſonder l'ame de ce ruſé politique; &, à la fin de l'entrevue,

nous n'avions rien découvert de ſes projets à notre égard. Si nous nous plaignions d'être enfermés, ou trompés par notre hôte, il affectoit de prendre part à nos peines; mais tout ce qu'il diſoit étoit à double ſens, de ſorte que nous ne pouvions compter ſur rien. Cependant en nous quittant il nous aſſura, avec un ſourire, qu'il reviendroit le lendemain matin; qu'il ſe chargeoit d'être notre pourvoyeur, & de nous envoyer un dîné meilleur que celui que nous avions eu ce jour-là. Il ajouta qu'il eſpéroit que ce ſeroit le dernier repas que nous prendrions à *Ghinnah*.

Lundi, 4 Août.

L'inquiétude, jointe à l'incommodité de notre appartement, nous faiſoit paſſer des nuits fort déſagréables. La chaleur étoit étouffante, & la hauteur des murailles qui nous entouroient de tous côtés empêchoit l'air de circuler. Mais des ſoucis plus importans captivoient notre attention. Des débris de notre fortune nous voulions ſauver au moins dequoi nous conduire en Europe, s'il plaiſoit à Dieu de nous tirer de ce pays de brigands. J'avois environ deux mille livres tournois en guinées & en ſequins de *Veniſe*; je les cachai, avec une montre d'or & un rubis de

prix, dans un mouchoir que je mis à ma ceinture. Mon domestique Européen imagina aussi de prendre sur lui, dans son turban & sa ceinture, quelques miniatures & petites boîtes remplies de bijoux à moi. M. *Hamond* & le major firent la même chose, pour conserver ce qu'ils avoient de plus précieux, mais ce dernier éprouva que les richesses sont quelquefois à charge. Il avoit prêté au subrecargue de l'*Aventure* mille pagodes, ou 8800 livres tournois, payables à *Suez*. A notre départ d'*Yambo* il avoit reçu cet argent, qui, avec les pagodes & les roupies qu'il avoit déjà, lui faisoit au moins 22000 livres en espèces. Cette somme, quoique diminuée par les avances & autres dépenses nécessaires, étoit encore assez considérable pour l'embarrasser. Un sac assez lourd, de cinq cents sequins, fut suspendu à la ceinture d'*Ibrahim*, & nous donna une grande preuve de l'honnêteté & de l'attachement de cet Indien. Les esclaves du major furent aussi chargés d'or & d'argent; & une grande & belle épée, qu'il avoit jusqu'ici cachée dans son lit, le fut alors, pour plus grande sûreté, dans un trou sous l'escalier. La poignée & le fourreau étoient d'argent doré, très-bien travaillé. Cette épée estimée cent livres sterlings, avoit appartenu à un prince de l'Orient. Nous avions pris

toutes ces mesures, parce que nous soupçonnions que nos malles seroient visitées ce jour-là, & qu'il n'y avoit que cette cérémonie, jusqu'alors différée, qui eût arrêté notre départ. Notre malheur étoit d'être trop chargés de bagage, & il eût mieux valu pour nous d'avoir jetté dans la mer en arrivant à *Coffire* tous nos effets, & de n'avoir conservé que nos papiers. La vue de nos malles donnoit lieu aux Arabes d'exagérer nos richesses, & par-tout où nous nous montrions on publioit que nous étions chargés d'or, de pierres précieuses & de marchandises. Ce peuple n'imaginant pas que la curiosité ou quelqu'accident pussent amener chez eux des étrangers, il étoit naturel qu'ils crussent que l'appât du gain étoit le motif de notre voyage, & qu'ils nous regardassent comme des marchands. Nous vîmes alors clairement qu'au lieu d'être venus ici incognito, comme nous l'avions follement cru, sur la parole de notre conducteur, nous avions été attendus avec impatience par les principaux habitans, & que nous n'avions fait que passer d'une main à l'autre. C'est à la Providence seule que nous attribuâmes la modération du Cheikh de *Coffire*, & notre salut sur la route. Nos vies & nos biens avoient été à sa disposition, & à celle de ses gens, & nous ne pouvions que

raisonner en réfléchissant sur la compagnie avec laquelle nous avions voyagé. Mais être exposé au pillage dans une grande ville peuplée, où abordent des marchands de tous les pays, cela ne peut s'expliquer que par l'idée étrange qu'ils se faisoient de nos richesses en voyant nos bagages.

Nous n'avions pas vu le jeune Cheikh depuis qu'il avoit reçu le présent, ni notre hôte *Mahomet* depuis qu'il nous avoit promis de nous faire partir au plutôt. *Ibrahim* chercha dans la matinée l'occasion de s'échapper sans être vu, & d'accompagner *Abdul Russar* dans quelques maisons de Chrétiens. Nous les avions chargés de sonder ces Chrétiens, de savoir s'ils voudroient nous recevoir chez eux en cas que nous pussions nous échapper de notre prison, ou au moins nous procurer un bateau, afin de nous esquiver à la faveur de la nuit. Cette négociation fut aussi infructueuse que toutes les autres. Ni le desir de nous obliger, ni l'appât d'une récompense ne purent les déterminer à faire quelque chose en notre faveur, quoiqu'ils fussent bien que nous étions persécutés par le gouvernement. Pour comble de malheur, les pilotes à qui *Ibrahim* parla de notre projet, déclarerent positivement qu'ils ne nous recevroient point dans leurs bateaux sans un

passe-port. Nous fûmes obligés de renoncer encore une fois au doux espoir de la liberté, & d'attendre patiemment la fin de nos peines.

Plusieurs philosophes ont remarqué que, dans toutes les épreuves auxquelles l'homme est exposé, quelques nombreuses que soient les illusions de l'espérance, il est une infinité de motifs qui peuvent sans cesse faire revivre ce principe actif, & préserver l'ame du désespoir. C'est un plaisir pour moi de souscrire à un sentiment qui offre au genre humain une vérité si consolante, & qui attribue une propriété si bienfaisante à l'ordre divin qui dirige les événemens. La fortune nous avoit déjà fait éprouver plus d'une fois ses rigueurs; mais nous n'avions jamais perdu l'espoir de voir la fin de nos maux, & alors même que tous secours nous étoient refusés, nous voyions encore le bonheur dans le lointain. Le fakir indien, que nous n'avions pas revu depuis notre arrivée, & que nous croyions parti pour continuer son voyage, entra avec *Ibrahim* dans notre chambre & nous offrit de porter une lettre au *Caire*. Il nous dit qu'on lui avoit souvent refusé l'entrée de notre maison, & nous pria de nous dépêcher, afin qu'il pût sortir sans être apperçu. La reconnoissance de ce pauvre Indien excita notre admiration, & nous ne perdîmes

pas un moment pour profiter de ſon offre obligeante. Nous écrivîmes une lettre courte mais pathétique à M. *Baldwin* au *Caire*, pour l'informer de notre ſituation alarmante, & lui demander ſa protection auprès du Bey, pour obtenir notre élargiſſement. Nous avions tout lieu de croire que la lettre que nous lui avions écrite de *Coſſire* ne lui étoit pas parvenue, mais nous croyions pouvoir nous flatter que celle-ci lui ſeroit remiſe, puiſque le porteur s'étoit montré notre ami, & que d'ailleurs nous n'avions aucun ſujet de le ſoupçonner de mauvaiſe foi. Cependant pour nous aſſurer encore davantage de la fidélité du Fakir, nous lui donnâmes cinq piaſtres & nous écrivîmes ſur le dos de la lettre à M. *Baldwin* de lui en remettre autant. L'Indien nous remercia beaucoup, cacha la lettre dans ſon turban, & prit congé de nous en témoignant beaucoup d'émotion. Heureuſement il ſortit de la maiſon ſans être interrogé par le portier, & nous nous préparâmes à recevoir le Viſir avec plus de tranquillité d'eſprit que par le paſſé.

A deux heures le miniſtre vint, accompagné ſeulement du traître *Ally*. Nous fûmes bien aiſes de voir qu'il n'avoit pas oublié ſa promeſſe, & en effet il ſurpaſſa notre attente par le ſomptueux dîner qu'il nous fit préparer. Il conſiſtoit en

trente plats de plusieurs sortes de poisson, de viande, & de volaille. Il y avoit long-temps que nous n'avions vu un repas aussi splendide, & nous ne manquâmes pas d'y faire honneur. Le Visir étoit très-attentif à nous recommander les meilleurs plats, & parut très-content de l'apétit avec lequel nous mangions. Quand les mets furent desservis, lui & *Ally*, oubliant les préceptes de *Mahomet*, se mirent à boire. Il nous fallut à notre tour avaler quelques verres de rum que le Visir nous força d'accepter. Nous n'allâmes pas loin. Mais *Ally*, Musulman comme lui, fut obligé de lui tenir tête. Le rum étoit vieux, & par conséquent très-spiritueux, de sorte qu'il n'en fallut pas une grande quantité pour enivrer ces bons compagnons. La tête du Visir fut la plus forte; & tandis que la liqueur ne faisoit que l'égayer, ses effets sur *Ally* étoient effrayans. Il fit mille extravagances, & finit par arracher un pistolet de la ceinture du Visir, qu'il tira heureusement en l'air. Mais dans cet accès de frénésie il auroit bien pu blesser quelqu'un de nous, & nous fûmes très-aises de le voir quelques minutes après étendu sur le plancher dans un état de stupeur. Ce fut un grand sujet de triomphe pour le ministre, qui commença à concevoir beaucoup d'affection pour nous; il

parla

parla de nous mener chez lui dans un appartement plus propre à nous recevoir. Il alla même jusqu'à nous offrir des chevaux & des gardes pour nous conduire dans la ville. Ayant appris que je savois jouer aux échecs, il voulut faire une partie avec moi, & nous espérions déjà de profiter d'une maniere ou d'autre de cet accès de bonté, quand tout-à-coup il tomba dans un profond sommeil.

Il y avoit plus d'une heure qu'il dormoit, lorsqu'un messager apporta une lettre trop importante pour qu'on pût différer de la lui remettre. Nous nous hasardâmes donc de l'éveiller; il fut honteux de se voir dans cet état: cependant il lut la lettre, & nous dit qu'elle nous concernoit; que le Cheikh de *Banute*, supposant que nous descendions le Nil pour nous rendre au *Caire*, avoit envoyé après nous deux bateaux qui venoient d'arriver. Il nous dit néanmoins de compter sur sa protection, & de nous tenir tranquilles jusqu'à ce que ces bateaux eussent quitté la ville, & qu'alors il nous feroit partir en toute sûreté. Après cette belle promesse il prit congé de nous, mais non pas les mains vuides; car il avoit adroitement obtenu du Major un challe, qui, selon toute apparence, étoit l'objet de sa visite. Nous ne gagnâmes rien à cette entrevue; &

nous regardâmes l'hiſtoire de *Banute* comme une pure feinte pour renouveller nos craintes, & mieux cacher le vrai motif de notre détention.

Mardi, 5 *Août*.

Notre poſition devenoit de plus en plus inquiétante, & notre départ paroiſſoit plus éloigné que jamais. Nous étions entiérement abandonnés des gens de la maiſon, & en quelque ſorte oubliés du monde entier. Nous avions envoyé *Abdul Ruſſar* pour les chercher; il revint à onze heures, ſuivi d'*Ally*. Celui-ci ſortoit de ſon lit, & les fumées du rhum de la veille étoient à peine diſſipées. Nous n'étions pas fâchés de le voir dans un état où nous pouvions eſpérer de tirer de lui quelque éclairciſſement. Mais il étoit traître même juſque dans le vin, & il fit mentir le proverbe qui dit, que les bonnes liqueurs font d'un coquin un honnête homme. Quant à moi, je fus ſi révolté de la dépravation de notre hôte & de ſes aſſociés, qui non-ſeulement violoient les droits de l'hoſpitalité, mais rompoient ſans ceſſe les ſermens les plus ſacrés, faits en préſence d'un Dieu juſte, que je fus tenté pluſieurs fois de les déſavouer pour mes ſemblables. Opprimés par les uns, abandonnés des autres, à qui la Religion auroit

dû inſpirer de la pitié pour nous, il n'eſt pas ſurprenant que nous les regardaſſions avec horreur, & que nous fuſſions continuellement en défiance. Nous avions éprouvé qu'il n'y avoit point de ſûreté parmi eux ; & que nous ne pouvions nous repoſer que ſur la Providence pour nous délivrer de leurs mains. Mais la ſimplicité d'*Ibrahim* entretenoit notre confiance, ſi ſouvent trompée : il croyoit plus que nous à la parole des Muſulmans, & fut le dernier à s'appercevoir de leur fauſſeté. Il prit beaucoup de peine pour ſavoir d'*Ally* les intentions ſecrettes de ſon frere. Il lui demanda pluſieurs fois ce qu'ils exigeoient de nous, & lui offrit en notre nom de leur laiſſer nos bagages, pourvu qu'ils nous conduiſiſſent dans un bateau avec nos papiers. *Ally* avoit l'air confus & embarraſſé ; enfin après avoir bien héſité, il avoua qu'ils ſeroient charmés de recevoir de nous quelque choſe de précieux. Alors le Major lui montra un gobelet d'argent, qu'il promit de donner lorſque nous ſerions dans le bateau. Mais *Ally* ne fut pas content que le Major n'eût auſſi promis un diamant d'un grand prix, qu'il avoit imprudemment laiſſé voir à *Coſſire*, dans un temps à la vérité où nous ne ſoupçonnions rien de ce qu'on tramoit contre nous. Il auroit été peut-être impoſſible de ſatis-

faire à cette demande, ſi heureuſement le Major n'avoit eu un diamant faux, qu'il perſuada à *Ally* être le véritable, parce qu'il lui reſſembloit parfaitement. Cette bague & le gobelet devoient lui être remis quand il nous auroit fait entrer dans un bateau ſelon ſa promeſſe. L'eſpoir de les poſſéder réveilla cet Arabe, & anima ſon zele en notre faveur. Il nous quitta auſſi-tôt, pour aller chercher ſon frere, & voir ce qu'ils pourroient faire pour nous. Afin de nous donner des preuves de ſes bonnes intentions, il dit en bas à *Abdal Ruſſar*, qu'il nous procureroit un bon dîner. Cependant nous n'entendîmes pas parler de lui avant deux heures. Alors il vint avec un plat très-meſquin de viande bouillie dans l'huile. Nous ne pûmes pas nous empêcher de murmurer de notre ſort, & ce ſcélérat s'excuſa comme il put. Abandonnés à nous-mêmes tout le reſte de la journée, nous nous occupâmes à tâcher de découvrir les intentions de nos ennemis, & à délibérer en vain ſur les meilleurs moyens de nous mettre en garde contre leur malignité.

Le ſoir, *Ally* amena ſon frere, que nous n'avions pas vu depuis les trois derniers jours, quoique nous fuſſions ſous le même toît. La nature a parfaitement rendu juſtice à cet homme, car la baſſeſſe de ſon caractere eſt viſiblement

écrite ſur ſa figure. Il ſe laiſſa, en quelque ſorte, traîner dans notre appartement, avec la contenance d'un criminel. Il avoit la tête baiſſée, malgré ſon fond d'impudence ordinaire, & les raiſons frivoles qu'il donna de ſon abſence étoient autant de preuves évidentes de ſa trahiſon. Il proteſta qu'il s'intéreſſoit vivement à notre départ, & aſſura que rien ne l'avoit différé que la viſite de nos bagages. Il fit entendre que cette cérémonie devoit ſe faire le matin même, & il montra clairement ſes principes, en nous demandant de permettre que lui & *Ally* fiſſent l'inſpection de nos effets avant l'arrivée du Viſir. Dans une autre circonſtance, nous aurions reçu cette propoſition avec le mépris qu'elle méritoit; mais la néceſſité nous obligea d'y condeſcendre. Nous prévoyions bien leur deſſein; mais nous regardions nos effets comme le ſeul obſtacle à notre départ, & je ne puis donner un trait plus marquant de notre poſition que la promptitude avec laquelle nous accélérâmes l'inſtant qui devoit nous laiſſer dépourvus des choſes mêmes de premiere néceſſité. Toutes nos opérations ne tendoient qu'à obtenir notre élargiſſement; nous ne penſions qu'à continuer notre voyage, & nous laiſſâmes à la Providence le ſoin de nous en procurer les moyens.

Mercredi, 6 Août.

Il y avoit cinq jours que nous étions à *Ghinnah*, & nous ne connoissions pas plus l'endroit qu'au moment de notre arrivée. Nous n'avions vue que sur la rue, où nous ne pouvions voir que par les fenêtres qui étoient très petites & très hautes. Nos figures frappoient les passants qui s'arrêtoient pour nous regarder; parce que notre détention & les mauvais traitements qu'on nous faisoit éprouver étoient connus de toute la ville, & excitoient la compassion; mais c'étoit la seule consolation qu'on pût nous donner. Nous avions peu de secours à espérer sous un gouvernement aussi précaire, où la maxime dominante semble être, que la loi du plus fort est toujours la meilleure.

Notre sort étoit d'exciter encore la pitié de ce sexe qui ne voit pas l'infortune sans émotion, & d'en recevoir de nouvelles marques de sensibilité. Vis à-vis l'appartement que nous occupions étoit le *Harem* d'un homme de considération, à en juger par le nombre de ses femmes. Depuis deux jours nous avions remarqué qu'elles nous observoient & s'entretenoient de nous: au soleil couchant, elles montoient sur leur terrasse, où,

par ſignes, elles nous ſaluoient, s'informoient de notre ſanté, & nous témoignoient leurs regrets de ne pouvoir pas nous ſecourir. Quelques-unes étoient belles, & toutes bien faites. Elles ne ſe faiſoient pas de ſcrupule de ſe montrer à nous ſans voile. La rue qui nous ſéparoit étoit étroite; il nous eût été facile de cauſer avec ces charmantes créatures, à l'aide de notre interprete, mais la crainte d'être ſurpris, & de rendre par-là notre poſition plus fâcheuſe, nous en empêcha. Nous nous contentions de converſer par ſignes. Nous ne laiſſions pas que d'éprouver une ſorte de ſatisfaction dans cette converſation muette, & toute infructueuſe que fût l'affection qu'elles nous témoignoient, notre vanité en étoit flattée: c'étoit pour nous une eſpece de triomphe ſur nos oppreſſeurs.

Avant le déjeûné, notre hôte & ſon frere vinrent viſiter nos effets. Nous leur ouvrîmes nos malles, & ils ne furent pas peu ſurpris de voir qu'elles ne contenoient que du linge & des habits, au lieu de pieces d'étoffes, de bijoux & d'argent qu'ils croyoient y trouver. Ils prirent cependant deux belles coupes de porcelaines de la Chine, une boîte de pierre de *Trichinopoly*, une douzaine de chemiſes, & deux habits turcs dont l'un appartenoit au Major & l'autre à moi.

Ils n'ouvrirent pas les malles de M. *Hammond*. Nous fumes étonnés de leur modération ; mais nous ſuppoſâmes que la crainte d'être rencontrés par le Viſir leur faiſoit faire diligence. *Ally* laiſſa partir ſon frere, & s'approchant du Major, il lui dit à l'oreille de lui faire voir le gobelet d'argent qu'il avoit promis de lui donner quand nous ſerions dans le bateau. Malheureuſement il étoit ſur la fenêtre ; *Ally* le vit, & ſans attendre de réponſe, il le prit, & s'en alla.

Nous étions à peine débarraſſés de ces brigands, que le Viſir arriva avec ſa ſuite : ils firent une recherche très-exacte, ſans rien trouver qui pût les dédommager de leur peine. Un ſeul objet les frappa : c'étoit une boîte contenant des papiers & des lettres de conſéquence, à la vérité, mais pour moi ſeul. La maniere dont elle étoit clouée & cachetée leur fit croire ſans doute qu'elle renfermoit quelques objets précieux dont ils ſe ſeroient fort accommodés ; mais ils furent étrangement ſurpris, après l'avoir ouverte, en voyant ces papiers : ils reſterent pendant quelques momens comme ſtupéfaits ; enfin après avoir conféré enſemble, ils ſe retirerent bruſquement, malgré les inſtances que nous leur fîmes de finir la viſite, & de nous permettre de partir en abandonnant nos bagages.

Nous avions envoyé *Abdul-Ruſſar* à la découverte, & il revint avec la nouvelle qu'un bateau étoit prêt à partir pour le Caire. Il avoit ſondé le *Noquedah*, à l'effet de ſavoir ce qu'il vouloit faire en notre faveur, & la ſeule choſe qu'il avoit pu en obtenir étoit qu'il ſe chargeroit d'une lettre pour cette ville. Cette reſſource étoit foible pour des gens qui s'attendoient à trouver des moyens de s'échapper : nous en profitâmes cependant pour informer M. *Baldevin* de notre nouvelle poſition, & lui faire connoître combien nous avions beſoin de ſon appui pour nous ſauver des dangers qui nous menaçoient. *Abdul-Ruſſar* remit ſecrettement notre lettre au *Noquedah*, avec un préſent, pour l'engager d'autant plus efficacement à la remettre à ſon adreſſe.

L'après-midi, le Viſir nous fit une autre viſite ſous prétexte de prendre nos noms pour notre paſſe-port. La conduite de cet homme à notre égard étoit vraiment étrange : il nous avoit courtiſés pour tirer de nous quelque choſe, & il nous trompa ſans motif apparent ; car il nous avoit pris pluſieurs choſes, à la vérité, d'une maniere polie ; mais ayant trouvé une belle occaſion de ſatisfaire ſon avidité, en choiſiſſant parmi nos effets ce qui pouvoit lui convenir, il s'en abſtint,

comme s'il eût eu honte, ou craint de perſévérer dans ſes premieres intentions.

Ceci nous fit croire qu'il étoit ſubordonné à un ſupérieur auquel il devoit rendre compte de ſes actions, heureuſement pour nous, dans la circonſtance actuelle. Il nous aſſura que nous partirions la nuit même, & notre hôte nous promit ſes chameaux pour nous tranſporter avec nos bagages au bateau. Ce dernier vint effectivement ſur les ſix heures; mais c'étoit pour nous dire que le jeune Cheikh étoit parti, & avoit emporté l'argent deſtiné à louer le bateau. Nous eûmes d'abord de la peine à croire le chef Arabe capable d'une pareille fraude; mais l'hôte proteſta qu'il diſoit vrai, & que nous ne le verrions plus. Il nous demanda enſuite de l'argent pour le bateau, mais nous diſions depuis ſi long-temps que nous n'en avions plus, que nous ne pouvions pas lui en donner, ſans le confirmer dans l'idée que nous en avions beaucoup: ainſi nous perſiſtâmes à déclarer que nous avions tout dépenſé.

Il eut néammoins l'adreſſe d'obtenir du Major cette épée qu'il avoit refuſée au Viſir, & qu'il eut tant de peine à tirer des griffes du ſoldat. Il prétendoit qu'elle lui avoit été promiſe, & le Major, pour éviter un nouvel embarras, trouva à propos de la lui donner.

Jeudi, 7 Août.

Nous déjeûnions avec des figues & du pain dont nous étions redevables à *Abdul-Ruſſar*, qui étoit notre pourvoyeur, toutes les fois qu'il plaiſoit à notre hôte de nous oublier, lorſque deux des gens du Viſir entrerent, accompagnés de l'hôte & de ſon pere. Ce dernier, non-ſeulement connoiſſoit la conduite intéreſſée de ſes deux fils à notre égard, mais il nous tourmentoit lui-même pour obtenir tout ce qui frappoit ſa vue. Ils venoient pour eſſayer de nous tromper encore avec leur prétendue hiſtoire des cavaliers de *Banute*; mais nous avions appris à parer le coup, en propoſant de leur céder nos bagages. Cette offre ne rempliſſoit point leurs vues. C'étoit de l'argent qu'ils vouloient, & ils ſembloient ſoupçonner que nous ne le tenions pas avec nos effets. De 1000 piaſtres que ces agens de *Banute* demandoient d'abord, ils ſe réduiſirent tout d'un coup à 100, & par degrés à 20. Les émiſſaires du Viſir, voyant qu'il n'y avoit rien à gagner, ſe retirerent, & laiſſerent *Mahomet* ſe débattre avec nous : c'étoit le Cerbere qu'il falloit aſſoupir, ſi nous voulions que les portes de notre priſon s'ouvriſſent. Nous lui préſentâmes pluſieurs

amorces, mais nous comprîmes qu'il ne seroit pas facile de le satisfaire, en supposant qu'il fût en son pouvoir de nous faire partir. Au lieu d'argent, dont nous feignions d'être entiérement dépourvus, nous lui proposâmes nos cuillers d'argent qui valoient 20 piastres. Cette proposition parut d'abord lui plaire ; mais bientôt après se recueillant un moment, il dit qu'il ne pouvoit plus se mêler de nos affaires, si nous ne lui donnions une déclaration qu'il n'avoit point reçu d'argent de nous. L'effronterie de cet Arabe égaloit au moins son insatiable avidité. Il prétendoit qu'il n'agissoit en tout ceci que pour notre plus grand bien. Il parloit toujours le langage de l'amitié, mais ses actions étoient une suite d'injustices. Nous voulûmes savoir ce qui lui faisoit demander cette déclaration, & nous apprîmes que le peuple le menaçoit de piller sa maison & de s'emparer d'une partie des mille sequins qu'on disoit qu'il avoit reçus de nous.

Une déclaration de notre main auroit effectivement arrêté ce bruit & empêché que tout ce qu'il possédoit ne devînt la proie d'une populace effrénée, mais nous avions été si souvent trompés, & nous avions trouvé si peu de bonne foi parmi ces gens-là, que nous commencions à douter de tout ce qu'ils nous disoient, à moins que la vé-

rité ne nous en fut démontrée. Néanmoins, comme les craintes de *Mahomet* nous parurent avoir quelque fondement, & afin de pouvoir en découvrir l'origine, nous le renvoyâmes avec la promesse de lui accorder ce qu'il demandoit.

Ibrahim nous apprit qu'*Ally* l'avoit souvent pressé de sortir avec lui à des heures indues. Cette circonstance nous fit craindre qu'on ne voulût jouer quelque mauvais tour à ce fidele domestique. Nous lui recommandâmes fortement de se défier de cet homme. Mais par une étrange prévention, il négligea notre avis, & étant sorti pendant que nous faisions la sieste, comme à l'ordinaire, après notre diné, il tomba dans le piège qu'on lui tendoit, & peu s'en fallut qu'il ne nous jettât dans le danger que nous redoutions le plus. Vers les cinq heures, il revint dans un état approchant de l'ivresse, & pouvant à peine s'expliquer. Quand il eut un peu repris ses sens, il nous dit qu'Ally, l'ayant rencontré, l'avoit entraîné dans un caffé, sous prétexte de le régaler : qu'il lui avoit fait boire du caffé dans lequel il avoit trouvé un goût tout particulier, & qu'il s'étoit retiré aussitôt qu'il en avoit ressenti les premiers effets.

Il est clair que le méchant *Ally* avoit jetté, à son

inſçu, quelque drogue dans ſa taſſe, & quel que fût ſon deſſein, il ne put en venir à bout, par la réſolution que prit *Ibrahim* de retourner ſur le champ à la maiſon. Le ſac de ſequins du Major étoit encore à ſa ceinture, & nous ne pouvions pas deviner les éclairciſſements qu'*Ally* avoit pu tirer de lui dans cet état. Il n'étoit nullement adonné à la boiſſon, & quoiqu'il ne refusât pas de boire ſon coup quand il étoit à bord de *l'Avanture*, cependant il avoit toujours été ſi modéré ſur cet article, que nous étions convaincus qu'il n'avoit aucune part à cette ivreſſe. Nous avions la plus grande confiance en ſon honnêteté & en ſon attachement pour nous, mais nous craignions qu'il ne lui fût échappé involontairement quelque parole qui nous attirât de nouvelles difficultés. Nous le fîmes coucher dans notre appartement, où nous le veillâmes comme un enfant, afin qu'il ne pût pas deſcendre & cauſer avec *Mahomet* ou ſon frere, juſqu'à ce que ſon ivreſſe fût paſſée. Ces malheureux ne ſe rebuterent point, & vinrent pluſieurs fois ſous prétexte de lui parler de notre départ. Mais ſoupçonnant leur intention, nous les empêchâmes de l'approcher. Il ne nous auroit pas été auſſi facile d'écarter le Viſir, & nous trembions qu'il ne vînt. J'avoue que je n'ai jamais ſenti une plus vive inquiétude que dans cette oc-

ſion où nous nous voyions au bord d'un précipice par la ſimplicité du bon homme *Ibrahim*.

Vendredi, 8 *Août*.

Les événements de ce jour furent ſi multipliés, ſi étranges, que ſans doute le lecteur excuſera le déſordre d'une narration faite dans l'ombre de la nuit, au milieu des allarmes & de l'incertitude ſur notre ſort. Le deſir de ſurvivre dans la mémoire des hommes nous ſuit même juſqu'au bord du tombeau, & quelque horrible que ſoit le danger, un eſprit généreux ne peut ſupporter l'idée de mourir d'une maniere obſcure & ignorée, lorſqu'il lui reſte un rayon d'eſpérance de tranſmettre à la poſtérité ſes ſouffrances, ſon courage & ſa réſignation. Dieu veuille que ce journal de nos malheurs ſurvive au nauffrage qui nous menace! Il ſervira du moins à prévenir les voyageurs des dangers qu'ils courent dans ces climats ſauvages, & à leur prouver combien peu on doit compter ſur la bonne foi & l'hoſpitalité des Arabes; vertus dont des hiſtoriens mal inſtruits les ont à tort honorés.

La matinée ſe paſſa comme à l'ordinaire, dans l'incertitude & la défiance, & il ne ſe préſenta rien pour adoucir nos maux journaliers, que le

repentir d'*Ibrahim* & les nouveaux témoignages de compaſſion que nous donnerent les femmes nos voiſines. Confinées comme nous dans l'enceinte de leur maiſon, elles ſentoient notre poſition, & partageoient nos peines. L'hiſtoire de nos malheurs leur étoit ſans doute parvenue, puiſqu'elles s'informoient par ſignes ſi nous avions des vivres & des habits. S'étant imaginées, d'après nos geſtes, que nous avions beſoin d'aliments, elles furent chercher des fruits & des cannes-à-ſucre, qu'elles nous jetterent furtivement par la fenêtre. Il y avoit déjà plus d'une demi-heure qu'elles étoient occupées à cet acte d'humanité, lorſqu'ayant entendu du bruit à notre porte, & croyant que c'étoient nos importuns Arabes, nous les en avertîmes; ſur quoi, elles ſe retirerent.

Mais nous nous trompions : c'étoit *Abdul-Ruſſar* qui étoit ſorti pour aller à la recherche des démarches de l'ennemi. Il nous dit qu'il avoit rencontré quelques marchands Chrétiens qui nous conſeilloient d'écrire ſecrettement au Cheikh *Ul-Arab*, pour nous plaindre des injuſtices qu'on nous faiſoit, & pour implorer ſa protection, nous aſſurant en même-temps qu'ils enverroient eux-mêmes la lettre, du ſuccès de laquelle ils répondoient.

Croyant n'avoir rien de mieux à faire que de ſuivre

ſuivre l'avis de gens de notre religion, nous allions leur dépêcher nos agents, quand le projet fut renverſé par le Major. Juſqu'ici nous nous étions regardés comme des priſonniers, mais il s'aviſa de vouloir gagner la rue, pour s'aſſurer ſi nous l'étions réellement. Ayant trouvé la porte fermée, il frappa pour la faire ouvrir par le portier, qui reſtoit toujours dehors. Le bruit qu'il fit donna l'allarme à la famille, qui vint pour l'empêcher de ſortir; il s'en ſuivit une diſpute dont il ſe tira prudemment, & il remonta avec nos domeſtiques qui, par cet incident malheureux, furent retenus dans la maiſon.

Tandis que nous étions à délibérer ſur les moyens de remédier à ce contre-temps, une troupe de gens entra dans notre appartement, conduite par notre hôte. Les principaux d'entr'eux étoient un vieillard fort gras, & un autre avec un habit d'écarlatte, qui nous dit être le Hakim ou gouverneur de la ville, & envoyé par le Cheikh *Ul-Arab* ſon maître, pour nous aſſurer qu'il nous prenoit ſous ſa protection; & pour s'informer en même temps des inſultes que nous avions reçues, & lui en faire un rapport fidele, afin qu'il pût nous rendre juſtice, quel que fût l'aggreſſeur. Nos eſprits abbatus avoient beſoin d'être ranimés, & ces paroles nous rendirent en quelque

ſorte à la vie: L'extérieur de ces officiers, & l'autorité qu'ils prenoient, nous inſpirerent de la confiance. Nous crûmes donc que le Cheikh avoit jetté un œil de compaſſion ſur nous, ſans cependant pouvoir deviner par quel heureux hazard le bruit de nos malheurs étoit parvenu juſqu'à lui. Quoique nous fuſſions tranſportés de ce changement ſubit dans nos affaires, & que les offres du Hakim répondiſſent parfaitement au deſir que nous avions de nous venger, nous étions trop bien inſtruits de l'inſtabilité du gouvernement Arabe, pour nous laiſſer égarer par un ſimulacre de pouvoir. L'événement nous donna lieu de nous applaudir de notre prudence, & prouve qu'il eſt dangereux de ſe faire des ennemis dans un endroit où l'on n'eſt pas ſûr d'avoir des protecteurs.

Sur ces entrefaites, le Viſir arriva, & prit place parmi nous. Il avoit l'air indécis & embarraſſé, & j'obſervai qu'il nous regardoit ſouvent pour tâcher de découvrir nos intentions. Voulant diſſiper ſes doutes, je le regardai en ſouriant, enſuite nous dîmes au Hakim que, étant étrangers, & incertains d'obtenir la protection du gouverneur, nous ne devions nous permettre aucune plainte. Alors ils nous preſſerent vivement de donner un détail des faits, comme une choſe né-

teſſaire à la juſtification de leur maître, dont l'honneur ſeroit compromis, ſi des étrangers étoient mal-traités chez lui impunément. *Ibrahim* nous conſeilla d'articuler tout ce qui nous avoit été arraché, ſans nommer les auteurs, ce qui, ſans choquer perſonne, nous mériteroit la protection du gouvernement. Le conſeil étoit ſage, & peut-être nous nous en ſerions bien trouvés, ſi on l'eût ſuivi. Nous l'approuvâmes donc, & *Ibrahim* énonça pluſieurs ſommes d'argent, & pluſieurs articles précieux qui nous avoient été extorqués par ruſes ou par menaces. Juſque-là, tout alloit bien, & le Viſir, aſſis au milieu de nous comme un ſimple particulier, écoutoit en ſilence, & paroiſſoit content de n'être pas nommé. Mais le zele d'*Abdul-Ruſſar* troubla tout-à-coup cette ſcene paiſible. Je l'obſervois aſſis dans un coin, regardant le Viſir, notre hôte & ſon frere, d'un œil d'indignation, & s'agitant ſur ſon tapis, lorſque, ne pouvant ſupporter plus long-temps la baſſeſſe de ſes compatriotes, il ſe leva, & montrant ſa tête comme le gage de notre ſûreté, il alla droit au Hakim, & déclara hautement que c'étoit nos doutes ſur la protection qu'on nous promettoit qui nous empêchoient de mettre la vérité dans tout ſon jour; qu'à ſa connoiſſance, notre hôte *Mahomet* nous avoit pris de l'argent

& des effets, & que le Viſir lui-même avoit exigé de nous des chales & d'autres choſes, montant à une ſomme conſidérable. Mais l'intégrité & le courage de ce brave homme furent indignement récompenſés. Il comptoit plus que nous ſur l'autorité royale qui, dans les officiers du Cheikh, ne pouvoit pas le mettre à l'abri du danger auquel il s'expoſoit par cette démarche hardie. Le Viſir, furieux, ſe leva précipitamment, & tirant ſon ſabre, il alloit fondre ſur *Abdul-Ruſſar*; mais heureuſement il fut arrêté par ceux qui étoient près de lui. Cet incident inattendu rompit l'aſſemblée, & nous fit craindre pour notre vie. *Abdul-Ruſſar* ne fut pas plutôt délivré d'un ennemi, qu'il en rencontra d'autres plus cruels dans notre hôte & ſa famille, qui, en préſence du Hakim, tomberent ſur lui comme des forcenés. Ce ne fut pas ſans peine, ni ſans recevoir quelques-uns des coups qu'on lui portoit, que nous l'arrachâmes de leurs mains. Mais la ſcene n'en reſta pas là. Pour prouver la maxime que *chacun eſt maître chez ſoi*, notre hôte mit dehors le Viſir, le Hakim, & tous les officiers du Cheikh, en leur diſant, d'un ton ironique, d'aller tenir ailleurs leur ſéance. *Abdul-Ruſſar* voulut les ſuivre, mais il en fut empêché, ce qui l'intimida de telle ſorte que, craignant le

reſſentiment des gens de la maiſon, il ſe gliſſa ſans être vu ſur la terraſſe, ſauta dans la rue, de 30 pieds de haut, au moins, & s'évada.

A peine ce vacarme fut-il appaiſé, qu'il en ſurvint un autre d'une nature plus grave. *Ibrahim* avoit dépoſé le ſac de ſequins dans un coin d'une chambre obſcure, ſoit pour le mieux cacher, ſoit pour s'alléger. Le Major le ſavoit, & croyoit ſon tréſor en ſûreté. Mais l'eſprit de rapine qui régnoit dans cette maiſon l'emporta ſur toutes nos précautions. *Ally* avoit vu ſortir *Ibrahim* de cette chambre, avant l'arrivée du Hakim & de ſa compagnie. C'en étoit aſſez pour éveiller ſes ſoupçons. La diſpute dans laquelle il avoit joué un ſi grand rôle ne lui avoit pas fait oublier cette circonſtance; car dès que le calme fut rétabli, il courut à la chambre qui avoit excité ſa curioſité. Heureuſement *Ibrahim* le vit entrer, & criant au ſecours, il le ſuivit ſur le champ. Le Major & mon domeſtique Européen accoururent à ſes cris, & le trouverent ſe débattant avec le fripon *Ally*, qui s'étoit emparé du ſac & vouloit l'emporter, mais qui n'étant pas le plus fort, fut obligé de le lâcher, & ſe retira en nous menaçan de ſa vengeance.

Nous eûmes bientôt lieu de déplorer cet

malheureuſe découverte. Elle alluma plus fortement la cupidité de notre hôte, & le confirma de plus en plus dans les idées exagérées qu'il s'étoit faites de nos richeſſes. Il monta, ſuivi d'*Ally* & de ſes domeſtiques armés d'épées & de lances, pour demander le tréſor. Nous nous étions attendus à cette belle expédition, & en leur abſence, le Major avoit eu le temps de ſubſtituer aux ſequins un ſac de roupies qui ne valoient pas le vingtieme. Nous avions mis de nouveau le ſac de ſequins à la ceinture d'*Ibrahim*, & celui de roupies dans une malle. L'artifice réuſſit. Après quelques altercations, on tira le ſac de la malle, & on le remit à *Ally*. Le volume étoit à peu-près le même, mais il n'y a que le trouble dans lequel il étoit lorſqu'il avoit eu entre les mains le ſac de ſequins, qui puiſſe expliquer comment il ſe laiſſa méprendre ſur le poids. Les Arabes s'emparerent donc du ſac. Cette action étoit un véritable vol, mais voulant lui donner un nom moins odieux; ils dirent qu'ils ne prenoient cet argent que pour nous fournir un bâteau, & accélérer notre départ. Nous n'étions pas dupes de ces proteſtations; mais nous voulûmes ſauver, comme eux, les apparences, & cacher la mortification que nous cauſoit une telle violence. L'un de nous avoit propoſé de faire réſiſtance, & s'étoit même

muni d'un mousquet; mais nous avions renoncé à ce projet, convaincus que c'étoit exposer notre vie, que d'employer la force dans un pays où les Chrétiens sont si odieux & si sévérement punis lorsqu'ils répandent le sang d'un Mahométan, même justement. Néanmoins, pour soutenir une espece de dignité, & pour ne pas paroître tout céder, nous exigeâmes de l'hôte qu'il renvoyât ses gens, avant que nous traitassions avec lui. Il y consentit sans peine, & il reçut le sac qui contenoit 87 roupies, en nous faisant de nouveaux serments de fidélité & de nouvelles promesses de nous faire partir bientôt.

Mahomet justifia bien l'opinion que nous avions de lui. Loin de tenir sa parole, & de chercher à nous rendre service, pour l'argent qu'il avoit extorqué, il revint une demi-heure après, accompagné de deux hommes qui se dirent serviteurs du Cheikh *Ul-Arab*. Ceux-ci nous montrerent un papier, & nous dirent que c'étoit un ordre pour visiter nos bagages. Quoique nous ne crussions pas à l'authenticité de cet écrit, nous étions loin de nous opposer à une chose que nous avions si souvent sollicitée, & par laquelle nous espérions échapper à toute persécution ultérieure. Il me seroit trop fâcheux de raconter les particularités de cette visite qui, dans l'exacte vérité, peut être regar-

dée comme une expédition de voleurs. Tout leur passa entre les mains, & ils s'emparerent de ce qu'ils trouverent à leur convenance. Ils prirent à M. *Hammond* une paire de pistolets montés en argent, qu'il avoit eu l'adresse de conserver jusqu'à ce moment; au Major, ses cuillers d'argent, une urne de même métal, fort bien travaillée, pesant plus de cinquante onces, & du linge pour une somme considérable; à moi, un houkah d'argent, une paire de boucles d'or, deux pieces de mouchoirs des Indes, une veste de brocart, & un habit turc; le tout valant au moins 200 piastres. Je quittai la chambre, pendant cet attentat trop outrageant pour que je pusse en être témoin sans tenter de me venger. Ils se retirerent vers huit heures du soir, chargés de nos dépouilles; & nous nous jettâmes sur nos lits, pour tâcher de prendre quelque repos, bien nécessaire après tant d'agitation & de trouble. Mais notre sommeil fut court & interrompu, ayant l'imagination remplie d'idées sombres & sinistres. De nos fenêtres, nous voyions une forte garde postée au tour de la maison, avec des chameaux tout sellés. Etoit-ce pour nous conduire au bateau, ou dans un lieu plus convenable à leurs noirs projets? c'est ce que nous ne pouvions deviner.

Privés de notre domestique qui avoit soin de nous procurer les provisions journalieres, nous nous abandonnâmes à la providence pour le lendemain, si toutefois il nous étoit permis d'espérer de le voir luire. Le crime entraîne la défiance & la crainte ; nos persécuteurs ne pouvoient-ils pas, pour se tranquilliser, se porter aux dernieres extrémités contre nous ? Malgré tous nos malheurs, la vie nous étoit encore chere, & pour nous mettre à l'abri des surprises, nous couchâmes avec nos armes.

Samedi, 9 *Août.*

L'aurore dissipa nos craintes, mais nous laissa dans les agitations de l'incertitude. Ce qui nous désoloit le plus, c'étoit l'absence d'*Abdul-Russar*. Nous ne savions si, en fuyant la mort, il ne l'avoit pas rencontrée; & nous étions fort en peine pour nous procurer des vivres. Après la scene de la veille, il y avoit du danger à faire sortir *Ibrahim*; & nous ne comptions pas beaucoup sur la charité des gens de la maison, dont la mauvaise foi nous étoit déjà bien connue. Il nous restoit un peu de caffé & de pain, dont nous fîmes notre déjeûner. Une heure après, un domestique de la maison nous apporta, contre

notre attente, un peu de lait mêlé d'eau, & une très-petite ration de pain. Ce maigre repas nous étoit envoyé par notre hôte; mais nous ne vîmes ni lui, ni son frere, ni personne autre, de toute la matinée, pas même nos bonnes voisines, qui probablement avoient été intimidées par la rumeur de la veille. Je les avois vues, pendant ce tumulte, observant ce qui se passoit chez nous, en montrant de l'inquiétude sur l'issue de cette affaire. Mais leurs bons offices à notre égard n'étoient point épuisés; à midi, heure où les rues sont désertes, elles se montrerent à leur terrasse, & par des regards compatissans elles cherchoient à nous consoler de nos maux. Souvent elles essuyoient leurs yeux humides de larmes, & nous demandoient, par les gestes les plus expressifs, si nous avions été en danger. Quelque triste que fût notre position, nous aurions à peine mérité le nom d'hommes, si nous avions été insensibles à leurs procédés; ils firent sur nos esprits le même effet qu'un cordial qu'on administre à un malade épuisé. Leur générosité ne se borna point à des consolations. Elles nous jettèrent du pain & des œufs durs soigneusement enveloppés dans leurs voiles. Un moment après, elles se retirérent; & comme nous ne les vîmes plus reparoître, nous craignions que leur

maître ne les eût surprises & condamnées à une retraite plus rigoureuse. Il n'y a qu'un cœur Musulman qui, en pareille circonstance, puisse confondre un simple mouvement de compassion avec un penchant vicieux.

A deux heures, le même domestique qui étoit venu le matin, nous apporta un misérable plat d'œufs nageant dans l'huile, que je ne voulus point goûter, me contentant de pain & d'eau, repas plus digne de notre prison. Quelques moments après, on vint nous annoncer que le Hakim étoit en bas avec sa suite, & qu'il se proposoit de nous faire sortir dès le soir même de cette excécrable maison. Bientôt il monta lui-même pour nous confirmer cette agréable nouvelle. Nous avions éprouvé bien des révolutions depuis notre arrivée dans ce pays, mais aucune ne fut ni plus subite, ni moins prévue. D'après les circonstances qui avoient fait renvoyer le Hakim de la maison, nous ne nous attendions pas à l'y voir rentrer en triomphe, & encore moins pour nous soustraire à la violence dont il avoit lui-même senti les effets. Mais sans doute il étoit muni de nouveaux pouvoirs du Cheikh. Nous le remerciâmes de sa bonne volonté à notre égard. Notre hôte, pensant qu'il ne pouvoit ni ne devoit nous retenir, & d'ailleurs, ayant tiré de nous

tout ce qui étoit tombé ſous ſa main, ne ſe préſenta point devant nous. Le Hakim nous apprit qu'*Abdul-Ruſſar* étoit en sûreté dans ſa maiſon, & qu'il avoit les jambes & les pieds meurtris par l'effet de ſa chûte; ce qui nous affecta vivement, d'autant que ce malheur étoit dû au zele qu'il avoit mis pour notre cauſe. En ſe retirant, le Hakim nous promit de revenir au ſoleil couché, avec un chameau & une eſcorte pour nous tranſporter dans un logement qui lui appartenoit. Il laiſſa un domeſtique à la porte de notre appartement, avec ordre de veiller, en ſon abſence, à ce qu'il ne nous fût fait aucun mauvais traitement.

Nous n'avions cependant plus rien à craindre. La maiſon étoit abandonnée; & le Major profita de cette occaſion pour tâcher de recouvrer ſa précieuſe épée. Il la trouva dans un trou où on l'avoit cachée, & la remit de nouveau dans ſon lit. Nous nous hâtâmes de ſerrer dans nos malles le reſte de nos effets, ce qui fut bientôt expédié.

Nous attendîmes la fin du jour avec beaucoup d'impatience, & il étoit tout-à-fait nuit, qu'aucun de nous n'avoit encore marqué la moindre inquiétude ſur le retard du Hakim. Mais le tems s'écoulant, & ne le voyant point arriver, nous

retombâmes dans ce terrible état d'incertitude que nous avions tant de fois éprouvé. Nous ne doutions nullement de la véracité du Hakim ; notre unique crainte étoit que nos ennemis ne l'eussent emporté sur lui, soit par dès intrigues secrettes, soit par force ouverte. Connoissant leur animosité, nous avions tout à redouter de leur part. Enfin, sur les dix heures, il arriva suivi d'un corps de troupe pour nous escorter.

Ally eut alors l'effronterie de se montrer & d'examiner nos bagages. Avant de sortir, notre libérateur nous ordonna de charger nos armes à feu, & laissa échapper quelques mots qui annonçoient que la route étoit dangereuse. Quand même nous aurions été sûrs d'être attaqués, nous aurions préféré de nous exposer au hazard d'un combat, étant protégés par le gouvernement, plutôt que de rester dans une maison où nous n'avions éprouvé que des perfidies. Nous en sortîmes avec joie, & nous gagnâmes la rue, précédés d'un chameau chargé de nos effets, & de nos domestiques qui en portoient une partie, & accompagnés du Hakim & de ses gardes. Nous marchions à la lueur des flambeaux, & en observant le plus profond silence. Dans cet ordre, nous traversâmes plusieurs rues, toutes fermées par des portes ; & après avoir fait environ un

nous aurions gagné le Nil. Aurions-nous pu imaginer qu'après avoir échappé aux périls des déserts, nous serions réduits au désespoir ; au sein d'une ville peuplée ? Sans doute il eût mieux valu pour nous que la Mer-Rouge eut englouti notre bagage, qui nous causoit tant de tourmens. Après avoir été prisonniers pendant dix jours dans une maison où chaque moment était empoisonné par l'incertitude, ne pouvions-nous pas nous regarder comme dans une prison plus honorable, sous la garde, il est vrai, du gouvernement ; mais qui peut-être prenoit notre défense dans le dessein de s'approprier ce qu'on nous avoit enlevé, plutôt que de nous rendre justice ? Trop heureux, cependant, d'acheter à ce prix notre liberté.

Nous étions très-impatiens de voir *Abdul-Russar*, dont les pieds étoient plus maltraités qu'on nous l'avoit dit d'abord. Mais il ne pouvoit venir que le soir.

A une heure *Ibrahim* revint & nous dit qu'il avoit été interrogé par le Hakim, & qu'il lui avoit tout déclaré, sans excepter le pillage de la nuit derniere, qu'il avoit d'abord intention de cacher, & avec raison, parce que *Mahomet* & *Ally* avoient menacé de nous tuer, si nous en parlions à qui que ce fût. Mais il ajouta qu'il n'avoit

n'avoit fait cette déclaration qu'en présence d'un secrétaire Chrétien, & que le Hakim l'avoit assuré que son maître feroit arrêter ces voleurs, & les obligeroit à restituer. Cette restitution nous touchoit peu, & nous renoncions à tout ce que nous avions perdu, pourvu qu'il nous fût permis de partir. Nous fîmes un excellent dîner qu'*Ibrahim* nous avoit préparé. Le mouton, le poisson & les légumes sont à très-bon marché à *Ghinnah*, & un Européen ne peut pas se plaindre de la maniere dont on y fait la cuisine.

Nous ne vîmes personne, dans la soirée, que les domestiques de la maison. Mais le Hakim nous envoya faire ses complimens, & nous annoncer qu'on attendoit son maître incessamment. C'étoit une bonne nouvelle pour nous, qui n'espérions point de partir avant l'arrivée du Cheikh. Notre projet étoit de sortir d'ici le plutôt possible; en conséquence, nous nous proposâmes de faire présent au Cheikh de tout ce qu'il pourroit recouvrer de nos effets.

Pour jouir du vent-frais qui soufflioit, & du clair de lune, nous nous couchâmes de bonne-heure, parce qu'il nous avoit été recommandé de n'ouvrir nos fenêtres qu'après avoir éteint les lumieres. Mais nous ne nous attendions pas à une aventure assez divertissante, & aussi roma-

mesque que celles dont l'inimitable *Cervantes* a rempli l'histoire de son fameux Chevalier.

Je dormois d'un profond sommeil, lorsque vers les dix heures je fus éveillé par un grand bruit venant de la rue, qui réveilla aussi mes compagnons. Nous nous levâmes pour voir ce que c'étoit, & à la lueur de la lune, nous vîmes la porte qui fermoit la rue où nous demeurions s'ouvrir, & un grand nombre de gens entrer, s'assembler devant notre maison, & s'arranger de différentes manieres, en parlant avec beaucoup de chaleur. Nous étions fort inquiets de savoir quelle alloit être l'issue de cet attroupement, qui nous allarmoit d'autant plus à une pareille heure, que le lieu de notre demeure devoit être tenu secret, pour ne pas être exposés au ressentiment d'*Ally* & de son frere. Je courois vers la terrasse pour éveiller notre garde, quand tout-à-coup un bruit d'instrumens de musique frappa mes oreilles, & me fit revenir sur mes pas. C'étoit un concert exécuté par cette troupe nocturne qui nous donnoit sans d'inquiétude, & composé d'instrumens à cordes & à vent, & de plusieurs tambours. Quoique l'harmonie ne fût pas excellente, elle ne pouvoit manquer de faire sur nous un singulier effet, notre esprit n'étant agité depuis long-tems que d'idées tristes & fu-

chaînes. Une voix seule se mêloit quelquefois à cette musique qui, en général, étoit du genre mélancolique. A minuit, la lune étant cachée, la sérénade fut continuée à la lueur des torches. Mais il nous fut impossible de deviner en l'honneur de qui, ni par qui elle étoit exécutée. Elle cessa à une heure ; alors je m'endormis, mais mon sommeil fut agité par des rêves extravagans qui me représentoient tout-à-la fois de la musique, des armes, des chaînes & des déserts impénétrables.

Lundi, 11 *Août*.

Ce jour fut fort stérile en événemens. Point de message, pas la moindre nouvelle du Hakim, touchant nos affaires. C'étoit au moins de bon augure. Il aimoit sans doute mieux attendre l'arrivée de son maître, que de nous donner des espérances vagues qui nous l'auroient rendu aussi suspect que le Visir & notre premier hôte. Nous apprîmes d'*Ibrahim* que le concert de la nuit dernière étoit pour amuser le Hakim qui logeoit tout près de nous, & qui passoit une grande partie de la nuit à fumer & à prendre du caffé au milieu de ses femmes. C'est-là le plaisir favori

des Arabes & des Turcs, qui ſe repoſent pendant la chaleur du jour, & veillent la nuit pour jouir du frais & de la douce lumiere de la lune, avec une volupté inconnue aux habitans de nos climats rigoureux du Nord. Pour ſe former une idée de cette ſorte de volupté, il faut avoir joui du ſpectacle de ces belles nuits, il faut avoir habité ces contrées où le ciel eſt toujours ſans nuages, où les roſées abondantes, & les zéphirs nocturnes donnent à l'air une fraîcheur délicieuſe. La nuit paroît d'ailleurs à ces peuples le temps le plus favorable pour la ſociété des femmes. La ſolitude & le ſilence qui regnent alors dans toute la nature leur permettent de contempler les charmes de la beauté, & de ſe livrer à tout ce qu'elle inſpire, avec plus de ſécurité, & ſans avoir à redouter des rivaux.

Nous eûmes à quatre heures la viſite du Hakim qui ne reſta que le tems de s'informer de notre ſanté, & de nous aſſurer de nouveau de ſa protection. Nous avions réſolu de lui faire un préſent, pour gagner plus ſûrement ſes bonnes graces; & ſachant qu'il n'accepteroit que de l'argent, nous lui envoyâmes par *Ibrahim* 11 ſequins, en le priant de nous excuſer ſur la modicité de cette ſomme qui étoit proportionnée à nos moyens. A notre grande ſatisfaction, *Abdul-*

Ruſſar vint avec *Ibrahim*. Il fut obligé de ſe faire porter par les domeſtiques. L'un de ſes pieds étoit entierement guéri; l'autre paroiſſoit devoir l'être dans quelques jours.

Mardi, 12 *Août*.

L'indiſpoſition d'*Abdul-Ruſſar* nous jettoit dans le plus grand embarras. Nous ne ſavions à qui nous adreſſer pour convertir notre or en piaſtres, & pour nous inſtruire de tout ce qui ſe paſſoit. Il nous avoit dit ſouvent de nous méfier de ſes compatriotes, connoiſſant leur peu de charité envers les Chrétiens. Quant à *Ibrahim*, il ne pouvoit pas plus ſortir que nous. Le Hakim nous avoit dit qu'il ne répondoit pas de lui, s'il tomboit entre les mains de *Mahomet* ou de quelqu'un de ſa famille, avant l'arrivée du Cheikh : nous avions trop de preuves du déſordre qui regne dans cette ville en l'abſence du chef, pour en avoir le moindre doute. On attendoit ſon retour avec impatience. Il ne pouvoit pas être beaucoup différé, & ſelon *Abdul-Ruſſar*, tel eſt le naturel du peuple, telle eſt l'inſtabilité du gouvernement, que ſi le Cheikh étoit abſent pendant un certain tems, les habitans ſe ſouleveroient contre les officiers, & finiroient par ſe

de l'argent. Elle partoit pour *Jirje*, au nombre de vingt voiles, dont la plupart étoient des galeres peintes, dorées & ornées de banderoles, qui faiſoient un aſſez bel effet. Nous voyions les ſoldats ſur la poupe, & nous entendions le tambour battant l'appel ſur chaque navire. Il y avoit quelque choſe de myſtérieux dans ce qu'on nous dit au ſujet de cette flotte, que nous ne pouvions débrouiller. Auſſi-tôt après ſon départ, le Hakim vint nous voir. Il ouvrit les fenêtres de notre chambre & nous dit, d'un air joyeux, que nous n'avions plus rien à craindre, parce que les gens de *Banute*, brigands de profeſſion, & qui ne manquent guere de piller les bâtimens ſans défenſe, venoient de partir. Ce portrait des habitans de *Banute* ne s'accordoit point avec le ſéjour qu'ils avoient fait ici, ni avec le bon état de leur flotte, qui étoit loin d'annoncer l'indigence. C'eſt pourquoi nous priâmes le *Hakim* de nous donner un apperçu de l'origine & du gouvernement de cette ville. Il nous dit qu'elle avoit appartenue à ſon maître, le Cheikh *Ul Arab*, mais que depuis peu elle avoit été priſe par les Turcs. Ceci nous confirma le rapport vague qu'on nous avoit fait, que *Banute* étoit réellement dans les mains d'*Ibrahim Beg*, commandant de l'*Egypte*. Il étoit donc probable, & cette idée

nous vint alors, que le *Hakim* desiroit le retour de son maître, afin qu'il nous fût rendu justice avant que nous arrivâssions au *Caire;* & il avoit voulu en conséquence nous cacher aux yeux des Turcs, qu'il nous représentoit adroitement comme des voleurs, de peur que nous ne fussions tentés de leur demander le passage. Cette idée nous avoit si fort prévenus, que nous gémîmes d'avoir ignoré cette circonstance, & que nous regardâmes le départ de la flotte comme un obstacle à notre délivrance, pour laquelle nous soupirions depuis si long-temps.

A cinq heures le Hakim nous fit une seconde visite, accompagné de deux marchands de la ville. Ils montrerent des lettres du Cheikh dans lesquelles il parloit de notre affaire, & de son retour pour nous rendre justice. Lorsque les marchands furent partis, le Hakim nous demanda si nous voulions faire un tour de promenade sur le bord du fleuve. Mes compagnons, à qui on avoit pris leur habit turc, furent obligés de refuser cette agréable invitation; mais moi, qui avois heureusement sauvé le mien, je l'acceptai avec joie. Je m'habillai donc le plus élégamment que je pus, & je suivis le Hakim, accompagné de mon domestique Européen & d'*Ibrahim*. Comme nous avançions vers le *Nil*, une foule

Arrivé à la maison, je me sentis fatigué de la promenade, & j'étois bien aise de voir approcher

---

construit pour transporter les marchandises du *Nil* à la Mer Rouge. *Ghinnah* & ses environs sont encore renommés pour la poterie, estimée comme la meilleure d'*Égypte*, & nous avons remarqué dans les vases la même particularité rapportée par le docteur *Pococke*.

« A deux heures après midi il survint un calme qui nous obligea de prendre terre un peu au-dessous de *Giene* ou *Kiene*, (Ghinnah) ville qui n'est pas à présent très-considérable, mais qui a cependant une mosquée. On y faisoit autrefois un grand commerce : car il y avoit une route qui conduisoit de cette ville à *Coffire*, port de la Mer Rouge où l'on se rendoit en trois jours en traversant les déserts de la *Thébaïde*; mais cette route est dangereuse à présent, à cause des voleurs. »

« On m'avoit dit beaucoup de choses sur les antiquités de cette ville, ce qui m'engagea à y aller; mais je n'y trouvai rien. Les habitans eux-mêmes ne purent me donner aucune instruction sur ce sujet. Ce fut en vain que je cherchai l'ancien canal qui avoit été creusé pour transporter les marchandises à la Mer Rouge, & en rapporter d'autres : je n'en vis pas le moindre vestige, ni dans la ville ni aux environs. C'est dans cette ville que se célebre tous les ans cette grande fête à laquelle assiste ordinairement le Bey de *Girgé*, après en avoir obtenu la permission des princes Arabes ou Cheiks. »

« Les environs de *Giene* étoient couverts de plantes, telles que la courge, la coloquinte & autres qui m'étoient pour la plupart inconnues. Comme je ne vis point de blé,

l'heure du repos ; faute de lumiere, nous nous couchâmes dès que la nuit vint. Mais je fus réveillé par l'aigre son de plusieurs instrumens accompagnés de voix de femmes. Je me mis à la fenêtre & j'apperçus, à la faveur d'un beau clair de lune, une bande de trente jeunes filles au moins, qui venoient vers notre maison en dansant, & en faisant des gestes fort animés. Arrivées devant la porte, elles s'arrêterent, for-

---

je m'imaginai qu'il étoit coupé, & que ces plantes avoient été semées après ».

« Il y a autour de la ville plusieurs réservoirs dans lesquels l'eau est conservée après l'inondation, mais elle n'est pas bonne à boire ; elle a un goût saumâtre qu'elle prend du terrein, ce qui fait que les habitans ne s'en servent que pour arroser, & pour abreuver les bestiaux. » (*Voyage de Norden en Egypte*, &c. t. 2.)

« Nous continuâmes notre voyage avec un bon vent, & nous arrivâmes à *Kena* (Ghienah), petite ville bâtie sur une éminence à environ un mille de la riviere, & que je crois être l'ancienne *Cæne* ou *Néapolis*, dont parlent *Hérodote* & *Ptolémée*. Cette ville n'est à présent remarquable que par la poterie de terre noire qu'on y fabrique, regardée comme la plus belle qui se fasse en *Egypte*. Elle est légere & fort estimée, mais on n'a jamais pu gagner sur les ouvriers de donner plus d'assiete à leurs vases pour empêcher qu'ils ne se renversent, de sorte qu'on est obligé de les soutenir avec des especes de chassis en bois. » (*Voyages de Pococke*, Liv. II, Chap. 3.)

merent un cercle, & recommencerent leurs danses & leurs chants avec une vivacité extraordinaire: je crus voir ces danses exécutées par des femmes dont parle l'Ecriture-Sainte. Après nous avoir favorisés quelques minutes de ce divertissement, elles allerent devant la maison du Hakim, qu'elles régalerent de même. Ensuite cette joyeuse troupe se retira, & fut dans d'autres quartiers de la ville exécuter ses agréables concerts, comme nous en jugeâmes par le son des instrumens & des voix qui frappoient nos oreilles. C'étoient sans doute des descendantes de ces femmes d'Israël dont la beauté & les graces réjouissoient le cœur du sage roi. Qu'on ne parle plus des danseuses de l'Inde; elles ne sont rien en comparaison des nymphes du *Nil*. Si ces figures s'étoient présentées à moi en songe, j'aurois cru que c'étoient les belles habitantes de notre maison qui venoient réclamer leur demeure.

Jeudi, 14 *Août*.

Impatient de savoir la cause de la sérénade, nous nous en informâmes à un de nos gardes, qui nous dit que c'étoit une cérémonie d'usage, à chaque débordement du *Nil*. Dès qu'on apperçoit que ses eaux grossissent, les danseuses se

raſſemblent la nuit, vont chanter à la porte des principaux de la ville, & ſe rendent ſur les bords du fleuve où elles ſe baignent, & chantent les louanges du Tout-Puiſſant, qui tous les ans arroſe les campagnes pour les fertiliſer.

Nous étions ſans doute deſtinés à ne pas trouver des amis dans cette contrée inhoſpitaliere, ou à perdre bientôt la protection de ceux qui nous témoignoient quelque humanité. Nous nous félicitions d'être tombés entre les mains d'un honnête homme qui, non content de nous avoir arrachés de la maiſon d'un méchant, nous avoit retirés chez lui pour nous mettre à l'abri de tout danger. Nous lui envoyâmes le matin deux tapis qui avoient paru lui faire plaiſir : il vint un moment après pour nous en remercier, ſuivi d'un grand cortege. A cinq heures du ſoir des domeſtiques étrangers vinrent nous avertir de l'approche d'un nouveau Hakim, envoyé par le Cheikh pour prendre la place de notre protecteur, en nous prévenant en même-temps qu'il viendroit loger dès ce ſoir dans notre maiſon. Tandis que nous nous entretenions entre nous de cette nouvelle, ſurvinrent pluſieurs des principaux marchands de la ville, qui nous en confirmerent la vérité. Ils nous aſſuroient que le Cheikh avoit particuliérement recommandé nos

intérêts à ce nouveau Hakim, & qu'il avoit deſtitué l'autre parce qu'il avoit ſouffert que des voyageurs Européens fuſſent pillés, & détenus dans une ville qui étoit ſous ſa domination. Nous aurions bien diſpenſé le Cheikh d'une telle ſévérité envers un homme qui nous avoit rendu des ſervices auſſi eſſentiels. Nous ne pûmes nous empêcher de ſoupçonner que le Viſir & les autres qui nous avoient extorqué tant de choſes n'euſſent cabalé contre celui qui s'étoit montré ſi zélé pour nous. Cette réflexion nous affligeoit d'autant plus que, ſi elle étoit vraie, nous riſquions de tomber dans de nouveaux embarras. Pouvions-nous nous flatter de trouver dans le nouvel officier du Cheikh autant d'humanité que dans celui qu'il venoit remplacer ?

Vers le coucher du ſoleil le nouveau Hakim arriva, & nous fit dire qu'il étoit prêt à nous recevoir. Ce fut la premiere viſite que nous fîmes dans cette ville. Nous le trouvâmes aſſis ſur la terraſſe de derriere, & environné d'une foule de gens. C'étoit un homme d'un certain âge, grand, maigre, ayant l'air fort commun ; froid, & très-fier de ſa propre importance, vice qu'il devoit ſans doute à l'obſcurité de ſon origine, car c'étoit un eſclave Abyſſin. Ses manieres étoient fort différentes de celles de ſon prédéceſſeur,

ceſſeur, & annonçoient un parvenu arrogant qui ne manqueroit pas d'abuſer de la faveur de ſon maître. Il voulut bien néanmoins condeſcendre à nous dire que le Cheikh nous avoit recommandé à ſes bons offices, & avoit ordonné qu'il nous fût rendu juſtice. Pendant notre viſite pluſieurs perſonnes vinrent lui préſenter leurs hommages, entr'autres *Sauker*, l'un de ceux qui avoient aidé les deux freres à piller nos bagages. Il ſe flattoit peut-être que cette effronterie le mettroit à l'abri de tous ſoupçons, & nous en impoſeroit au point de ne pas oſer l'accuſer. Nous nous retirâmes bientôt, & nous apprîmes enſuite que le Viſir & d'autres étoient venus auſſi lui faire leur cour. Rien ne prouve mieux le gouvernement arbitraire de ce pays que l'élévation de cet eſclave à une des premieres dignités. Lorſque Charles de Suede, le monarque le plus deſpotique de ſon ſiecle, écrivit au ſénat de *Stockolm* qu'il lui envoyoit ſa botte pour le préſider, quelque inſultante que fût cette menace, elle l'eſt moins que s'il avoit menacé d'envoyer un eſclave Turc de *Bender*. Cependant nous fûmes témoins du reſpect général qu'on portoit à cet homme. Le Cheikh n'étoit qu'à une journée de la ville, mais nous craignions d'être forcés d'attendre ſon arrivée, que la ſitua-

tion critique de ſes affaires rendoit encore incertaine.

Nous n'avions pas vu l'ancien Hakim depuis ſa diſgrace; mais nous envoyâmes *Ibrahim* lui faire nos remercîmens, & lui offrir nos vœux. Il fut flatté de cette marque d'attention, & nous fit dire qu'il partoit le lendemain, ou le ſurlendemain pour la cour du Cheikh, & qu'il lui expoſeroit notre affaire. Nous apprîmes en même-temps que nous ſerions bientôt débarraſſés de la compagnie du Hakim, & qu'il iroit occuper la maiſon de ſon prédéceſſeur dès qu'il ſeroit parti. Ses domeſtiques tirerent la nuit devant la maiſon quelques pétards, pour leſquels ils nous demanderent une gratification. Ils furent aſſez frippons pour dire que cet honneur qu'ils faiſoient à leur maître étoit pour nous ſeuls. Nous les congédiâmes avec quelques petites pieces d'argent, fort heureux de nous débarraſſer de cette engeance importune à ſi peu de frais.

Vendredi, 15 *Août*.

Rien n'annonçoit que le Hakim dût ſitôt quitter la maiſon, comme nous l'eſpérions & le deſirions, car il avoit fallu lui céder le derriere & nous contenter de deux petites chambres

ſur le devant pour nous, & d'une plus grande pour nos domeſtiques. Nous n'étions pas ſans inquiétude ſur les ſuites de ce voyage. Les domeſtiques du Hakim étoient continuellement avec les nôtres, & pouvoient s'imaginer, d'après notre maniere de vivre, que nous avions beaucoup d'argent. Nous avions auſſi à craindre pour cet objet quelque imprudence de la part de nos domeſtiques, dont la ſimplicité pouvoit nous trahir, malgré les inſtructions que nous leur avions données.

Nous finiſſions de dîner lorſqu'il nous vint un ordre du Hakim de déménager la chambre occupée par nos gens, pour y loger quelques voyageurs. C'étoient des Turcs qui, après avoir parcouru le pays, retournoient au *Caire*. Il y avoit parmi eux un homme important, qui nous ſachant ici, envoya ſur le champ quelques-uns de ſes gens pour s'informer de nos affaires. Nous leur fîmes le détail de nos malheurs & des mauvais traitemens que nous avions éprouvés. Vexés depuis ſi long-temps par les Arabes, qui ne nous avoient montré que de la groſſiereté & de la barbarie, nous fûmes touchés de la politeſſe & de l'humanité des Turcs. Ils témoignerent beaucoup de regret de ce que nous ne pouvions pas faire la route avec eux ſans le conſen-

tement du Cheikh *Ul-Arab*, & ils étoient fâchés de nous laiſſer parmi des gens dont ils paroiſſoient faire peu de cas. Mais ils promirent de parler de nous au Bey du *Caire*, & d'employer auprès de lui tout leur crédit pour lui faire demander notre élargiſſement. Ils avouerent cependant qu'il étoit peut-être fort heureux qu'on nous gardât juſqu'à l'arrivée du Cheikh, parce que le fleuve étoit tellement infeſté de pyrates, qu'ils étoient eux-mêmes obligés de prendre la route de terre. Ils avoient avec eux un Chrétien qui ſe chargea d'une troiſieme lettre que nous écrivîmes à M. *Baldwin*. Ce domeſtique, qui avoit la confiance de ſon maître, l'engagea à écrire au Cheikh en notre faveur, pour lui faire part de notre ſituation, & le prier de nous laiſſer partir au plutôt, en l'aſſurant que nous lui abandonnions le ſoin de punir ceux qui nous avoient expoliés. Nous ne pouvions prévoir l'effet de cette médiation; mais il y avoit long-temps que nous penſions que notre élargiſſement ne pouvoit venir que du *Caire*, & nous nous armions de patience, en attendant cet heureux moment. Le voyage par terre eſt, dit-on, de dix à douze journées, & les Turcs ſe propoſoient de partir le lendemain de très grand matin. En ſuppoſant donc qu'il fallût trois jours pour obtenir un

ordre du Bey, à leur arrivée au *Caire*, trois semaines au moins devoient s'écouler avant l'arrivée de cet ordre qui devoit nous mettre en liberté. Mais l'espoir, le perfide espoir, nous promettoit quelque chose de plus agréable; dans l'impatience où nous étions de partir, nous nous flattions que le Cheikh, une fois arrivé à *Ghinnah*, ne nous retiendroit plus.

Samedi, 16 Août.

La soif de l'or, comme une contagion, paroissoit avoir infecté la masse du peuple, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Le nouveau Hakim, quoique Abyssin, & esclave du Cheikh, ne put résister à la tentation, & manioit déjà en idée l'or & les choses précieuses qu'il s'imaginoit que nous possédions. Dès le matin *Ibrahim* vint nous dire que ce digne ministre l'avoit envoyé chercher à minuit, l'avoit questionné en secret sur notre position, sur les présens que nous avions faits à son prédécesseur, & enfin lui avoit demandé si nous avions quelque chose à lui offrir. Conformément aux instructions que nous lui avions données, *Ibrahim* exposa la pauvreté à laquelle nous étions réduits, & l'impuissance absolue où nous étions de lui présenter quelque

chose qui fût digne de lui. En vain il nia que nous eussions donné de l'argent ou des effets à l'ancien Hakim : cet homme l'assura qu'il savoit que nous lui avions donné deux tapis.

Nous eûmes dans la journée la visite de plusieurs Turcs attachés à ce seigneur qui nous avoit témoigné tant d'intérêt. Ils avoient différé leur départ jusqu'au soir. Ils renouvellerent leur promesse de nous servir aussi-tôt leur arrivée au *Caire*. Il y avoit parmi eux un jeune Géorgien d'une belle figure, qu'on distinguoit aisément des Turcs.

Comme le Hakim nous avoit permis de sortir quand il nous plairoit, en demandant quelqu'un pour nous accompagner, M. *Hammond* qui s'étoit procuré un habit, & moi, nous profitâmes de cette liberté pour aller nous promener sur les cinq heures, escortés d'un domestique du Hakim & d'*Ibrahim*. Nous dirigeâmes nos pas vers le bazar ou marché, & nous entrâmes dans un caravansera qui piqua notre curiosité. Ces édifices, destinés à recevoir les voyageurs, sont construits aux frais du public, ou des particuliers qui veulent y contribuer. Celui que nous visitâmes est fort vaste. On y entre par un portail en pierre qui conduit dans une cour carrée, autour de laquelle regne une file d'appartemens à deux

étages. Le rez-de-chaussée est ouvert par-devant, élevé en arcades, & divisé en plusieurs chambres par des balustrades en pierre. Sur le derriere sont des magasins pour serrer les marchandises. Sous une de ces arcades nous fîmes la rencontre d'un Turc que nous avions connu à *Yambo*, & qui nous avoit conseillé de passer par *Ghinnah*. Après nous être reconnus & félicités réciproquement, il nous mena dans son appartement, où il nous servit du café, & nous témoigna sa sensibilité sur nos malheurs, dont il avoit été informé. Il nous apprit qu'il restoit dans la ville à cause du danger qu'il y avoit de descendre au *Caire* par le *Nil*. Nous prîmes congé de lui, en l'invitant à venir nous voir, & continuant notre promenade nous vinmes au fleuve & nous entrâmes dans un bateau qui attendoit un chargement de café pour le *Caire*. Ce bâtiment étoit un des plus commodes que j'eusse encore vus. Il y avoit deux cabanes & une tente de natte qui s'étendoit depuis la poupe jusqu'au grand mât. Le Noquedah nous fit beaucoup de politesses, & témoigna qu'il seroit bien aise de nous conduire au *Caire*. S'il n'avoit tenu qu'à nous, nous aurions accepté sur le champ ses offres. Au soleil couché nous rentrâmes chez nous, & nous trouvâmes nos bons amis les Turcs qui se préparoient

à partir. A neuf heures ils monterent sur leurs chameaux, au nombre de vingt, tous bien armés, & se mirent en marche par un beau clair de lune qui, dans ces climats, rend les voyages de nuit délicieux. Le chef étoit monté sur un superbe chameau brun, & avoit derriere lui le beau Georgien armé d'un cimeterre & d'un fusil.

Dimanche, 17 Août.

Le Hakim avoit fixé sa demeure dans notre maison, & se promettoit bien d'avoir l'œil ouvert sur nous & particuliérement sur nos bagages. Dès que les Turcs furent partis, il s'empara de la chambre qui auparavant étoit occupée par nos domestiques, de sorte que nous ne pouvions pas être un instant seuls, excepté la nuit & pendant nos repas. Mais déterminés à ne pas souffrir plus long temps un voisinage si importun, nous ordonnâmes à nos domestiques de se loger dès le soir même sur la terrasse qui étoit au-dessus de notre appartement, & sur laquelle nous montions souvent pour voir le pays.

Le Turc que nous avions trouvé au caravanséra vint nous voir. Cette marque d'attention de sa part nous flatta infiniment. Il nous donna des nouvelles du Lieutenant ***, qui justifient

pleinement les mesures que nous avions prises à son égard. Le lecteur se souviens sans doute de notre séparation sur la Mer Rouge, & des tristes circonstances qui nous avoient mis dans la nécessité de le renvoyer à *Yambo*. Il paroît qu'à son arrivée dans ce port sa folie le reprit avec plus de violence que jamais. Au lieu d'attendre que le bateau fût à l'ancre, il se jetta à la nage & gagna le rivage : il se seroit sauvé dans la campagne sans des mariniers qui coururent après lui, & le menerent devant le Visir. C'étoit pour la seconde fois qu'il étoit présenté à ce ministre dans ce triste état, & dans l'espace de peu de jours. Sa démence avoit été plus que soupçonnée la premiere fois ; mais elle fut confirmée alors au Visir par le Nequedah que nous avions chargé d'une lettre pour demander qu'on le fît embarquer sur le premier bâtiment destiné pour *Gedda*. Dès qu'il fut en présence du Visir il demanda gravement d'être fait Musulman, & d'entrer au service du Chérif. Heureusement cette demande ne pouvoit pas être accordée par la loi Mahométane, qui refuse les convertis privés de la faculté de discerner le bien d'avec le mal. Néa moins les fous sont traités dans ce pays avec des égards qu'on n'a point pour ceux qui jouissent de leur raison. Ils sont regardés comme des inspirés, & quoi-

que nous puissions honnêtement lui offrir, en lui promettant néanmoins de reconnoître ses services d'une maniere plus généreuse, lorsque nous serions arrivés au *Caire*, s'il pouvoit obtenir du Cheikh l'ordre de nous faire partir tout de suite.

Le poids de ces bagatelles fixa son attention; il les mit dans sa poche, & demanda à voir quelques-uns de nos habits. Mais cet homme étoit si singulier qu'il ne voulut pas regarder dans nos malles, & si scrupuleux, en apparence, qu'il ne prit rien, que nous ne lui eussions mis entre les mains. Bel expédient pour accorder sa conscience avec sa cupidité, qui lui faisoit regarder d'un œil d'envie ce que nous avions! Outre les articles ci-dessus, il emporta trois habits de différentes couleurs, deux vestes brodées, & une demi douzaine de mouchoirs de batiste. En considération de ce présent, il nous promit d'écrire à son maître pour lui demander la permission de nous faire partir par terre, la seule route sûre pour le moment. C'étoit bien à regret que nous renoncions au plaisir de descendre le *Nil*, pour voyager de nouveau à travers les déserts. Mais il falloit s'y résoudre pour hâter notre départ; ainsi nous acceptâmes les offres du Hakim qui nous quitta à une heure.

Nous n'étions pas encore levés lorſque les marchands Chrétiens vinrent nous voir. Ces bonnes gens nous apporterent du lait, & nous réitérerent leurs offres de ſervice.

Voyez la juſtice de la Providence, qui punit ſouvent les coupables par la main de leurs complices! châtiment d'autant plus affreux que celui qui briſe les liens ſacrés qui uniſſent l'homme à l'homme, n'eſt pas toujours aſſez endurci pour être inſenſible à une trahiſon.

On nous apprit que notre hôte *Mahomet*, retournant à *Coſſire* avec la caravane, avoit eu une diſpute avec quelques-uns de ſes compagnons, au ſujet de nos dépouilles, & avoit été bleſſé ſi dangereuſement, qu'on déſeſpéroit de ſa vie. Son pere & ſon frere *Ally* furent examinés ce jour-là par le Hakim ſur les mauvais traitemens qu'ils nous avoient fait eſſuyer. Nous ne pûmes pas ſavoir le réſultat de cette enquête, mais il ne pouvoit être très-rigoureux, puiſqu'*Ally* avoit obtenu la permiſſion d'aller voir ſon frere.

L'après-midi le Hakim & deux marchands de la ville qui avoient la confiance du Cheikh, vinrent nous voir, pour prendre la liſte des effets qui nous avoient été pris. Ils nous conſeillerent d'envoyer l'un de nous porter cette liſte au Cheikh, & de lui offrir tout ce qu'il pourroit

recouvrer. Nous aurions accepté la propoſition ſi nous avions eu quelque préſent à offrir au prince Arabe, ſelon la coutume de ces pays. Ils regarderent dans nos malles, mais n'ayant rien trouvé qui pût lui être préſenté, ils nous firent eſpérer que nous ſerions diſpenſés de cette grande viſite.

Mardi, 19 *Août.*

Ce matin on nous communiqua quelques détails touchant l'affaire du malheureux *Mahomet.* Nous apprîmes avec ſurpriſe que c'étoient le jeune Cheikh de *Coſſire* & le ſoldat qui avoit volé l'épée du major, qui l'avoient bleſſé. Ils marchoient de compagnie avec lui, & le ſollicitoient ſans ceſſe de leur faire part de l'argent qu'il nous avoit extorqué. Comme il n'en vouloit rien faire, ils ſaiſirent une occaſion pour l'écarter de la caravane, ils tomberent tous les deux ſur lui à coups de ſabre, & quoiqu'il ſe défendît très-bien, ils le maltraiterent cruellement. Après cela ils ſe ſauverent à *Coſſire ;* mais le gouvernement fit arrêter les parents du ſoldat, qui demeuroient à *Ghinnah.* On nous dit néanmoins que ſi *Mahomet* mouroit, une amende pécuniaire ſauveroit les coupables du ſupplice dû à leur crime.

Cette hiſtoire peint mieux le caractere & les mœurs des Arabes, que des volumes entiers ne pourroient le faire. Nous frémiſſions d'horreur en penſant à l'eſpece de liaiſon que nous avions eue avec ces malheureux aſſaſſins, & nous regardions comme une choſe miraculeuſe & ſans exemple, que nous leur euſſions échappé. Etant étrangers ils auroient pu nous égorger, & nous piller au milieu du déſert avec moins de danger que *Mahomet*, dont la famille pouvoit demander ou prendre vengeance.

Notre Turc vint nous faire une autre viſite. Il nous donna des nouvelles bien extraordinaires & en même-temps bien alarmantes. Depuis notre arrivée à *Ghinnah* nous avions entendu pluſieurs bruits vagues touchant l'éloignement d'*Ibrahim Beg* du *Caire*, mais nous ne ſavions rien de certain à ce ſujet. Voici donc ce que nous apprîmes du Turc. L'*Egypte* avoit été pendant tout le mois précédent le théâtre d'une guerre civile très-ſanglante, dont voici la cauſe. *Iſmael Beg*, du conſentement de la Porte, s'étoit emparé du gouvernement : mais le Cheikh *Elbalad Ibrahim Beg*, pour s'oppoſer à cette uſurpation, & ſoutenir ſon droit, leva une armée. Les deux partis en vinrent aux mains, & il ſe livra ſous les murs du *Caire* une furieuſe bataille, dans laquelle

Ibrahim Beg fut vaincu, & obligé de se retirer loin du *Caire*. Il remonta le *Nil*, & il étoit alors à trois journées de marche de *Ghiamah*. Ce n'étoient point des pyrates qui infestoient le fleuve, mais les soldats d'*Ibrahim Beg* qui levoient des contributions sur tous les bâtimens qu'ils rencontroient. Le Turc nous dit aussi que la flotte que nous avions vue, il y avoit quelques jours, étoit commandée par *Mustapha Beg*, qui étoit du parti d'*Ibrahim*, & alloit le joindre. Mais il n'étoit pas possible que les chefs fugitifs pussent résister long-temps à leur puissant adversaire, dont l'armée étoit déjà renforcée d'un détachement nombreux des troupes du Grand Seigneur. On nous apprit encore que le Cheikh *Ul Arab* avoit reconnu *Ismael Beg*, ce qui nous expliqua pourquoi on nous avoit dit tant de mal des habitans de *Banute*, qui étoient de l'autre parti. Nous comprîmes également que les lettres que nous avions produites pour *Ibrahim Beg*, étoient une des causes des mauvais traitemens que nous avions reçus du Visir & de ses associés.

Une révolution si subite ne surprend point dans un pays où l'instabilité du gouvernement, & l'ambition d'une foule de petits princes font une source perpétuelle de discorde & de division. Mais elle étoit pour nous un sujet de sérieuses réflexions,

réflexions. Car pouvions nous, nous flatter que M. *Baldwin* eût quelque influence auprès du nouveau Bey ; & d'ailleurs comment parvenir jusqu'au *Caire* au milieu des désordres & des ravages des factions opposées qui désoloient ce pays? De toute part nous étions entourés de dangers. Les commotions publiques étoient réunies aux persécutions particulieres pour mettre le comble à notre infortune. Enfin nous nous voyons à la merci de nos deux domestiques Musulmans, honnêtes à la vérité, mais simples, & par-là faciles à séduire. Telle étoit notre position.

Mercredi, 29 Août.

Le Hakim vint nous voir de très-bonne heure, & nous apporta un plat de raisins secs, qu'on recueille dans la basse-Egypte. Il nous proposa d'envoyer quelqu'un de nous au Cheikh, & offrit de nous fournir un bateau à cet effet. Nous acceptâmes avec joie la proposition, malgré les objections que nous avions faites la veille, persuadés que c'étoit le seul moyen de sortir promptement de cette ville. Il est rare que l'on puisse terminer quelque chose avec les ministres des princes Orientaux, dont les mains sont liées par la crainte qu'ils ont de leur maître, & dont

l'avarice eſt telle que l'entiere dépouille du ſuppliant peut ſeule les ſatisfaire. J'offris à mes compagnons de faire ce petit voyage, moins par un motif de curioſité, que par le deſir de hâter notre départ, & l'offre fut acceptée.

Dans l'après-midi nous eûmes la viſite de l'ancien Hakim, ſur le compte duquel nous commencions à être inquiets. L'intérêt perſonnel ne pouvant plus être le mobile de ſes actions par rapport à nous, nous nous ſentions plus diſpoſés à lui donner notre confiance que lorſque nous étions à ſa diſcrétion. Ses affaires l'appelloient auprès du Cheikh, & il promit obligeamment de m'accompagner. Il ſavoit bien notre hiſtoire, & il pouvoit par conſéquent nous ſervir beaucoup, en repréſentant les faits tels qu'ils étoient. Le Cheikh étoit alors à *Ghoſe*, diſtant de *Ghinnah* de 7 à 8 heures par eau; ainſi il ne me falloit que deux jours pour l'aller & le retour.

Le reſte du jour ſe paſſa ſans autre meſſage du Hakim, ni aucun préparatif pour mon voyage.

Jeudi, 21 *Août.*

Le Hakim dit ce matin à *Ibrahim* qu'il alloit chercher un bateau pour me conduire chez le Cheikh; mais qu'il n'étoit pas ſûr de pouvoir ſe

le procurer. Cette maniere de s'exprimer, de la part d'un homme qui pouvoit disposer de tous les navires de *Ghinnah*, annonçoit sa mauvaise volonté.

A midi il passa sous nos fenêtres un très-beau convoi. Une troupe de femmes ouvroit la marche; elles étoient voilées, &, par intervalles, poussoient des cris lugubres accompagnés de contorsions. Venoit ensuite le corps porté par les amis du défunt, & entouré de gens portant des petits pavillons de différentes couleurs. La procession étoit fermée par un corps de prêtres qui récitoient tout haut, en marchant, des passages du *Coran*. Les Musulmans sont très-pieux envers les morts, & peut-être seroit-il à souhaiter que les Chrétiens imitassent quelques-unes de leurs coutumes dans ces occasions. Un marchand Arabe étoit dans notre chambre lorsque le convoi passa; & quoi qu'en présence d'étrangers, il n'eut pas de honte de courir à la fenêtre & d'unir à haute voix ses prieres à celles des assistans. Il est vrai que l'observation de ces cérémonies ne rend pas les Arabes meilleurs citoyens, n'arrête pas leur propension à la fraude, & ne leur inspire point de bienveillance pour ceux qui professent une religion différente. Mais elle donne à leurs discours une décence, à leurs manieres une retenue

qui intéressent. Ils possedent ce qu'on peut appeller les graces de la religion, qui conviendroient mieux à un Chrétien dont le cœur est plein de charité, & exempt de toute fourberie.

Pendant que nous dînions le Hakim envoya chercher *Ibrahim* pour lui dire qu'il attendoit une réponse du Cheikh, qui peut-être m'éviteroit la peine d'aller le voir. C'étoit ce que nous redoutions; mais nous avions trop d'intérêt à ménager cet homme pour ne pas nous prêter à tous ses caprices. Le soir nous allâmes, M. *Hamond* & moi, au caravansera rendre une visite à notre Turc qui nous reçut avec sa civilité ordinaire. Le Nil n'étant pas sûr pour nous à cause des troubles actuels, nous aurions été charmés de faire avec lui la route par terre, parce qu'il pouvoit nous être d'un grand secours, sachant la langue & les coutumes du pays. Comme il lui falloit cinq chameaux pour transporter son café, & que pour éviter cette dépense il étoit résolu d'attendre que le Nil fût libre & sans danger pour s'y embarquer, notre intention étoit de lui proposer de lui payer le louage des chameaux; mais ne pouvant pas causer au milieu d'une place publique sur un sujet aussi délicat, nous l'invitâmes à venir nous voir le le 1 mai matin.

Nous allions nous mettre au lit lorsque le

Hakim vint nous voir pour nous tranquilliſer ; diſoit-il, en nous aſſurant qu'il nous feroit partir pour le *Caire* ſous un ſauf-conduit, dès qu'il en auroit reçu le conſentement du Cheikh.

Vendredi, 22 *Août*.

Le Hakim envoya chercher *Ibrahim* dès la pointe du jour, pour ſavoir de lui ſi nous n'avions pas encore quelque choſe qu'il pût nous demander. Nous lui avions promis de lui faire paſſer, à notre arrivée au *Caire*, un coupon de drap & quelques marchandiſes de l'Inde, par la garde qu'il devoit nous donner pour nous accompagner. Mais les Arabes en général ſont méfians. Quiconque ne ſe croit pas lié par une promeſſe ne compte jamais ſur celle des autres lorſqu'ils peuvent la violer avec impunité. Le Hakim voulut donc nous dégager de cette obligation éloignée, pourvu que nous lui donnaſſions ſur le champ quelque choſe d'équivalent. Quelle généroſité ! Comme il veilloit ſur-tout aux intérêts de ceux qui étoient ſous ſa protection, & comme il leur rendoit juſtice ! Deux de nos voleurs avoient comparu deux fois devant lui. Le Viſir avoit auſſi été cité à ſon tribunal. Il avoit pris connoiſſance des faits ; mais comme les accuſés

avoient toujours été entendus seuls, nous ne pouvions pas nous attendre à obtenir l'un pareil jugement le recouvrement de nos effets, ni la punition des coupables. Des crimes moins graves sont néanmoins punis sévérement dans ce pays, lorsqu'ils sont commis envers des Musulmans. Nous en vîmes un exemple ce jour-là à notre porte. Un Chrétien & un Arabe furent convaincus devant le Hakim d'avoir volé dans un caravanséra quelques pieces de vaisselle, & on leur donna une furieuse bastonnade sur la plante des pieds, qui est la punition la plus ordinaire.

Ce jour étant le Sabat des Mahométans, le Hakim fut en grande cérémonie à la mosquée; mais les harnois de son cheval ne répondoient pas à la pompe qu'il vouloit étaler. Son cheval ne lui faisoit pas plus d'honneur; il est vrai que les autres n'étoient pas plus beaux. Ces animaux sont très-négligés dans la haute-Egypte. Ils sont pleins de feu, mais d'une petite taille, & chétifs, quoique dans un pays où abondent le grain & les cannes à sucre, ce qui doit être attribué à l'ignorance de ceux qui en ont soin, ou à la pauvreté des propriétaires qui les font pâtir. Je croirois plutôt à la premiere de ces deux causes, car les provisions de toute espece y sont à si bon marché, que les naturels vivent fort bien presque pour

rien. Nous payions sans doute le double plus cher qu'eux, nous étions dix à douze, maîtres ou domestiques, & cependant nous ne dépensions pas au-delà d'une piastre & demi ou sept schellings par jour, en comprenant même les fruits de toute espece, dont nous consommions une si grande quantité qu'ils faisoient souvent le quart de la dépense. Le pain y est trois fois meilleur marché qu'en Angleterre, & le plus beau mouton se vend ordinairement 4 sols la livre. Mais à quoi sert l'abondance dans un pays d'où la liberté est bannie? Les habitans menent une vie misérable, sans cesse agitée par la crainte de se voir ravir leurs biens dans les fréquentes révolutions qui bouleversent ces contrées.

Un domestique de la maison m'apporta quatre pieces de monnoie de cuivre Romaines, trouvées dans des ruines de cette ville. Je les lui payai largement pour l'engager à m'en apporter d'autres. Je regrettois de ne pouvoir parcourir la campagne, qui sans doute m'auroit offert de quoi faire une collection d'antiques.

Samedi, 23. Août.

L'ancien Hakim envoya chercher ce matin *Ibrahim* pour me proposer de l'accompagner le

soir chez le Cheikh. Il nous falloit la permission du nouveau ministre & nous l'envoyâmes demander. Il ne la refusa point, mais il parut affecté de ce que nous n'avions pas une entiere confiance dans la lettre qu'il avoit écrite, & dont il attendoit incessamment une réponse favorable. Mais nous étions fatigués de toutes ses vaines promesses, & ne voyant point de situation qui ne fût préférable à la nôtre, il fut résolu que je partirois avec l'ancien Hakim.

Pendant que nous déjeûnions, le Turc vint nous voir, accompagné d'un de ses amis qui alloit aussi au *Caire*. Il nous dit qu'il y avoit un bateau prêt à partir pour cette ville, sur lequel nous pourrions nous embarquer à mon retour, pourvu que nous payassions le passage de quelques conducteurs de chameaux qui attendoient une occasion pour aller au *Caire* avec leur café. Ces gens nous évitoient la dépense d'une garde, parce qu'ayant chacun un fusil ils nous défendroient nous-mêmes en défendant leurs marchandises. Ce projet nous plut, & nous résolûmes de le suivre si le Cheikh nous permettoit de partir.

A onze heures je reçus un message de l'ancien Hakim pour m'avertir de me tenir prêt à partir aussi-tôt après le dîné. Une heure après le Hakim actuel envoya chercher *Ibrahim* : c'étoit pour

nous détourner d'aller chez le Cheikh, ſous prétexte de la peine que cette viſite me donneroit, & du peu de ſuccès qu'elle auroit, n'ayant point de préſent à lui offrir pour le diſpoſer en notre faveur. Notre réponſe fut que rien de ce qui pouvoit hâter notre départ ne nous paroiſſoit pénible, & qu'à l'égard du préſent, je remettrois au Cheikh la liſte des effets qu'on nous avoit pris, dont la valeur étoit au moins de 1200 piaſtres, en le priant de les accepter. Il nous fit dire qu'il écrivoit de nouveau au Cheikh pour preſſer l'ordre de notre départ, & qu'il enverroit ſa lettre par ſon prédéceſſeur ; mais qu'il ne pouvoit conſentir à me laiſſer partir avec lui, dans la certitude où il étoit que j'éprouverois mille embarras par l'impoſſibilité de ſatisfaire aux demandes des ſecrétaires & des domeſtiques du Cheikh. Cette obſervation étoit plus que ſpécieuſe pour nous, qui connoiſſions l'avidité des Arabes, & qui, dans une ſituation auſſi précaire, n'étions pas diſpoſés à nous deſſaiſir de l'argent qui nous reſtoit. Réfléchiſſant auſſi qu'il pouvoit être dangereux de contrarier un homme de qui nous dépendions entiérement, nous nous rendîmes de bonne grace, & nous envoyâmes *Ibrahim* à l'ancien Hakim pour lui faire part de notre réſolution, & le prier de ne pas nous ou-

blier auprès du Cheikh. Ce brave homme, en quittant *Ibrahim* qui l'accompagna jusqu'au bateau, le chargea, les larmes aux yeux, de nous assurer de nouveau de ses bonnes intentions à notre égard. Un pareil témoignage de sincérité est trop rare parmi les Arabes, pour ne pas croire qu'il partoit du cœur. Ainsi s'évanouirent mes espérances de voir les antiquités de *Luxor* & de *Thebes*, qui sont près de *Ghoss* (ou *Cous.*)

Dans l'après-midi nous allâmes au caravanserai pour faire part au Turc de ce contre-temps, & lui offrir de payer le louage des chameaux pour transporter son café, si le Cheikh trouvoit la route par terre plus sûre pour nous. Il accepta l'offre avec reconnoissance; mais il nous fit espérer que nous recevrions des nouvelles plus satisfaisantes sur les troubles du Nil.

Dimanche, 24 *Août.*

Le Turc vint nous voir ce matin, pour nous dissuader de prendre la route de terre. Il nous dit qu'il se proposoit d'aller dans quelques jours à *Girje*, pour y attendre que la riviere fût libre, & il nous pressa beaucoup de l'accompagner. Etonnés de cette proposition, & voulant en savoir le motif, nous affectâmes de tenir au voyage par

terre, vû les dangers qu'il y avoit sur le Nil. Il nous dit, en confidence, que ce seroit folie à nous de nous engager dans les déserts de la Thébaïde, ne pouvant pas tenir notre départ secret. Qu'en supposant que le Hakim fût sincere, & qu'il nous expédiât selon l'ordre du Cheikh, nous n'échapperions pas aux scélérats de la ville qui, persuadés que nous avions de l'argent & des bijoux, rassembleroient en secret trente à quarante chameaux legers pour courir après nous; qu'il nous atteindroient certainement, quand même nous aurions deux jours d'avance, & qu'ils nous massacreroient pour s'emparer de nos bagages. A ce sujet il nous raconta l'histoire d'un Turc de sa connoissance qui avoit subi ce sort, il y avoit deux ans, dans un voyage de *Coffire* à *Ghinnah*. Le bruit s'étant répandu qu'il avoit de grandes richesses, une troupe de ces brigands le suivit dans le désert & le surprit tandis qu'il se reposoit sous un aube-épine. Ses gens n'étoient pas assez nombreux pour faire résistance, & il fut tué à la premiere décharge. Cette anecdote nous fit réfléchir à notre voyage de *Coffire* à *Ghinnah*, dont les circonstances avoient été les mêmes que celles de cet infortuné voyageur, & nous nous félicitâmes de ce que l'issue n'en avoit pas été aussi tragique. Le Turc nous assura qu'en

nous avoit préparé le même sort, & que nous n'avions échappé que par une faveur particuliere de la Providence. Il nous dit ensuite qu'il étoit possible d'éviter les dangers du fleuve en nous réfugiant dans la ville la plus voisine, au moindre bruit de l'approche des ennemis ; qu'il seroit même facile de leur échapper pendant la nuit, ou de résister à leurs attaques, étant dans un fort bateau. Convaincu de la sagesse de son conseil, il fut décidé que nous attendrions la réponse du Cheikh, mais que s'il arrivoit qu'il voulût nous faire partir par terre, nous informerions le Hakim que nous aimions mieux courir tous les risques du fleuve, que d'endurer les fatigues d'un autre voyage sur des chameaux ; en attendant le Turc devoit se procurer un bateau & le tenir prêt.

Je ne sais si je dois me plaindre ou me féliciter de n'être pas possédé de cet enthousiasme qui fait surmonter tous les dangers pour courir après une médaille ou une pierre antique. Il est certain que si j'avois eu cette belle passion j'aurois pu ajouter beaucoup à la liste des curiosités que j'avois déjà rassemblées, mais j'aurois risqué notre liberté. Pour me procurer ces antiques il auroit fallu donner de l'argent, ce qui étant su n'auroit pas manqué d'éveiller la cupidité des Arabes. Ces réflexions me furent suggérées par un présent que

me fit un des Chrétiens de notre connoiſſance, de quelques pierres gravées, antiques, trouvées les unes ici, les autres dans les ruines de l'ancienne *Thèbes*.

Lundi, 25 Août.

Enfin il arriva des nouvelles de *Coſſire* qui annonçoient la mort du marchand *Mahomet*. Les perſonnes qui nous en informerent nous conſeillerent de ne pas ſortir de la maiſon, de peur que les parents du défunt, qui nous regardoient en quelque ſorte comme les auteurs de ſa mort, ne cherchaſſent à ſe venger ſur nous. Belle vengeance en vérité, & digne du génie ſubtil de cette race diabolique ! Mais que le danger exiſtât ou non, nous réſolûmes de prendre ce prétexte auprès du Hakim pour l'engager à hâter notre départ. Le meurtre de *Mahomet* étoit pour nous un nouveau motif de renoncer à la route par terre. En effet, quand les Arabes avoient arraché la vie à un Muſulman, au milieu d'une caravane, quelle ſûreté pouvoit-il y avoir pour nous, Chrétiens, & en petit nombre ? Notre Turc vint nous voir ; il nous trouva dans cette réſolution, & nous engagea à y perſiſter. Il nous propoſa de partir pour *Girje* le plutôt poſſible, & d'y reſter juſqu'à ce qu'il ſe préſentât une occaſion de paſſer

Il étoit fortement instruit de notre détention ; mais nous doutions qu'il connût les principales circonstances de notre histoire. Cependant nous comptions sur les bons offices de l'ancien Hakim. Nous eûmes l'après-dîner la visite du Hakim. Il nous dit qu'il étoit arrivé la veille des nouvelles du *Caire* qui faisoient espérer qu'on enverroit bientôt sur la riviere un renfort pour chasser le parti d'*Ibrahim Beg*. Un détachement considérable de l'armée d'*Ismael Beg* étoit venu protéger un poste important à environ cinquante milles au-dessous de *Girje*, de maniere que la communication étoit ouverte depuis cette place jusqu'au *Caire*, & que les galeres de *Mustapha Beg* étoient retenues à *Girje*. D'un moment à l'autre ce chef & tout le parti d'*Ibrahim* pouvoient être chassés plus loin, & laisser ainsi le fleuve libre. Les mêmes nouvelles portoient qu'*Ismael Beg* avoit investi le Cheikh *Ul Arab* de la souveraineté de quatre provinces de la Haute-Egypte. C'étoit un coup de politique de la part de ce Bey pour s'attacher davantage le Cheikh, & l'obliger à défendre ces mêmes provinces contre les chefs fugitifs qui, en les conquérant, pouvoient se procurer des hommes & de l'argent.

Dans le cours de notre conversation avec le Hakim, nous apperçûmes qu'il penchoit pour

que

que nous prissions la route de terre. Lui ayant fait part des motifs qui nous en détournoient, il s'efforça de nous rassurer par les plus fortes assurances de protection. Il alla jusqu'à nous dire qu'à l'instant que nous partirions pour le *Caire* il feroit prendre *Ally* & tous ses complices, & qu'il les retiendroit en prison jusqu'à ce que nous fussions en lieu de sûreté. Qu'il feroit aussi mettre le scellé sur les portes des magasins des conducteurs de chameaux, jusqu'à ce qu'ils revinssent avec des nouvelles certaines de notre arrivée au *Caire*. Ces promesses étoient assez engageantes, & auroient pu nous déterminer à nous aventurer dans les déserts, si on avoit fait un exemple sur les coquins qui nous avoient volés, pour détourner les autres de les imiter. On attendoit dans quatre à cinq jours les conducteurs de chameaux qui avoient accompagné les Turcs au *Caire*. Nous espérions qu'ils nous apporteroient une réponse de M. *Baldwin*, & par son moyen une recommandation d'*Ismael Beg* auprès du Cheikh. Mais rien ne nous faisoit espérer de voir notre sort décidé avant l'arrivée de ce chef. Le meurtre de *Mahomet* servit de prétexte au Hakim pour s'assurer des biens des conducteurs de chameaux de la caravanne dans laquelle il étoit; car dans la soirée nous vîmes passer un de ses

secrétaires avec un corps de soldats, & on nous dit qu'il alloit mettre le scellé sur les magasins de leur caravanséra, qui renfermoient du café pour une somme considérable. Une partie étoit destinée à la famille du défunt comme un dédommagement; mais la plus considérable devoit être confisquée au profit du gouvernement.

Sur le soir je montai au haut de la maison pour observer les progrès du débordement du *Nil*. La scene étoit bien changée depuis que je ne l'avois vu; ses eaux étoient à une très-grande hauteur, & paroissoient atteindre l'extrémité de la ville: elles étoient fort troubles & couloient avec la rapidité d'un torrent impétueux.

Mercredi, 27 *Août*.

Je fus éveillé avant la pointe du jour par cette même troupe de femmes qui avoient déjà passé devant notre maison en célébrant la mémoire de *Mahomet*. Leurs cris lugubres s'accordoient bien avec le silence de la nuit. Cette cérémonie funebre, reste des coutumes des Grecs, dure ici sept jours, pendant lesquels les parentes du défunt font, soir & matin, le tour de la ville, en se frappant la poitrine, en se jettant des cendres

ſur la tête, & en déployant toutes les marques artificielles du déſeſpoir.

Le bruit ſe répandit que le Cheikh arriveroit le lendemain. Quelques-uns de ſes domeſtiques étoient arrivés, ce qui confirmoit en quelque ſorte la nouvelle. Il étoit temps que nous fuſſions délivrés de la contrainte où nous étions : car nous craignions à tous momens quelque avanie. Depuis les fréquentes viſites qu'on avoit fait de nos bagages, nous avions pris le parti de porter continuellement ſur nous notre argent & ce que nous avions de plus précieux. Outre l'embarras que cela nous donnoit, nous étions ſouvent expoſés à être découverts. Plus d'une fois le Hakim s'étoit aſſis ſi près de moi, qu'il auroit pu entendre le mouvement de ma montre, ſi nous ne nous étions pas étudiés à captiver ſon attention.

Dans la ſoirée nous allâmes nous promener ſur les bords du *Nil*. L'inondation gagnoit de tous côtés, & nous remarquâmes pluſieurs endroits par où le fleuve s'étoit fait autrefois un paſſage dans la ville même. Tout le pays autour de nous offroit un ſuperbe ſpectacle. Les laboureurs avoient préparé leurs champs pour recevoir l'engrais naturel que les eaux devoient y dépoſer. La nature les aide dans ce qu'il y a de plus pénible

& de plus dispendieux pour les cultivateurs des autres pays (1); & c'est à ce bienfait qu'on doit attribuer le bon marché du grain dans la haute-Egypte, plutôt qu'à la quantité qu'en produit le sol, qui n'est cultivé que sur les bords du *Nil*. Aussi-tôt que les eaux se sont retirées, on fait les semailles, & on moissonne quatre mois après. Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde entier aucun exemple d'une végétation aussi rapide. Voici ce que j'ai pu apprendre des animaux curieux de ce pays, autrefois si célebre. L'autruche y est si commune que les gens du pays en font peu de cas. Le crocodille est l'habitant le plus formidable du fleuve, & très-redouté des pêcheurs. On nous dit que depuis quelques jours on en avoit tué un dans le ventre duquel on avoit trouvé les boucles d'oreilles & autres bijoux d'une jeune danseuse qui avoit été dévorée par ce monstre, comme elle se baignoit. On trouve aussi, quoique rarement, entre cette ville & *Girje*, l'hyppopotame ou cheval marin. J'ai une pierre gravée trouvée dans les ruines de l'ancienne *Thebes*, où cet animal est représenté de la maniere la plus ressem-

(1) J'en excepte le royaume du *Bengale* qui est arrosé par le *Gange*, fleuve superbe dont les effets ont une grande ressemblance avec ceux du *Nil*.

bleute. Il y en a qui ont juſqu'à douze pieds de long & même au-delà. Il a la peau ſi dure qu'elle réſiſte à la balle, & il eſt ſi ruſé qu'il ſe montre rarement le jour. Le deſir de voir cet amphibie entroit pour beaucoup dans les raiſons qui nous engageoient à nous rendre au *Caire* par eau.

Jeudi, 28 Août.

Dès le grand matin le Hakim vint chez nous avec un homme d'importance qu'il avoit été recevoir aux bords du *Nil*. C'étoit un Turc, ancien gouverneur de *Ghoſe*, d'où il étoit parti ſur les nouvelles de la révolution du *Caire*. Il alloit à cette ville par terre, & ſachant que nous y allions auſſi, il nous propoſa très-poliment d'accepter ſa compagnie. Nous ne pouvions pas trouver une plus belle occaſion en prenant cette route, & nous étions bien réſolus d'en profiter ſi nous ne recevions pas de bonnes nouvelles de notre paſſage par eau, avant l'arrivée du Chekh que le Turc nous aſſura devoir être le lendemain ou au plus tard le ſur-lendemain. Ce n'auroit été qu'avec le plus grand regret que nous aurions renoncé aux riants aſpects, aux ſcenes romantiques que préſentent les bords du *Nil*, pour traverſer des vallées pierreuſes & des déſerts

arides. Nous n'envisagions pas avec indifférence d'un côté l'aisance & la tranquillité d'un bateau; de l'autre les fatigues, le tracas & la chaleur que nous avions déjà éprouvées en voyageant sur des chameaux. Mais nous avions tant d'envie de quitter *Ghiennah*, que nous étions disposés à nous engager de nouveau dans le désert, avec un sauf-conduit, plutôt que de rester encore une semaine pour attendre que le *Nil* fût libre. Ç'auroit été une folie de ne pas profiter de la compagnie d'un homme qui voyageoit avec une bonne escorte. Nous nous séparâmes avec peine du Turc qui, par son amabilité & ses attentions, s'étoit acquis notre estime.

Le Hakim nous sollicita vivement de lui céder différens articles qu'il avoit mépriſés d'abord; forte présomption que son maître alloit arriver & que nous serions bientôt à l'abri de ses importunités.

Vendredi, 29 Août.

Une femme à qui nous avions donné plusieurs fois l'aumône à *Coffre*, vint à notre porte le matin. Elle arrivoit de cette ville avec la caravanne, & nous donna quelques nouveaux détails touchant la mort de *Mahomet*. Ce pauvre homme

avoit été laissé dans le désert par les scélérats qui l'avoient assassiné, & il y étoit resté pendant trois jours sans aucun secours quelconque, lorsque par hasard quelques voyageurs passant par-là le prirent & le transportèrent à *Coffire*, où il vécut encore trois jours. Les douleurs qu'il souffrit furent grandes sans doute; mais les remords de sa conscience durent être bien plus terribles. Les tromperies dont il avoit usé en vers nous, la violation de l'hospitalité, les parjures commis en présence d'un Dieu juste, durent se présenter avec plus de force à son imagination. Les Arabes eux-mêmes, que la crainte d'un état futur empêche rarement de faire le mal, reconnoissoient le bras vengeur du Tout-Puissant dans la mort de cet homme. Malheureuse victime du préjugé & de la passion, puissent tes fautes avoir été expiées par les souffrances de tes derniers momens! Puisse ce Dieu tout miséricordieux, content de ton repentir, t'avoir reçu dans son sein paternel!

Notre projet d'aller de compagnie avec l'officier Turc fut rompu aussi-tôt que formé. Nous fûmes informés le soir qu'il alloit partir cette nuit même, & il partit en effet à minuit, quoiqu'il eût fait annoncer qu'il ne quitteroit la ville que le lendemain, sans doute pour tromper les brigands qui rodoient aux environs. La même

précaution avoit été prise par les Turcs qui avoient suivi la même route quelques jours auparavant. Nous écrivîmes une quatrieme lettre à M. *Baldwin*, que nous remîmes à un des domestiques de l'ancien gouverneur de *Ghoſe*. Son départ nous affligea beaucoup.

Samedi, 30 *Août*.

A peine avions-nous déjeûné qu'on vint nous annoncer cette nouvelle ſi long-temps deſirée de l'approche du Cheikh *Ul Arab*. Nous montâmes auſſi-tôt ſur la terraſſe pour le voir prendre terre. Juſqu'à ce moment nous avions modéré notre joie ſur un événement que nous deſirions trop pour le croire ſans nous en aſſurer par nous-mêmes. On peut juger de nos tranſports à la vue d'un grand nombre de bateaux qui approchoient de la ville. Nous diſtinguâmes facilement celui où étoit le Cheikh, à la flamme & à l'enſeigne qu'il portoit; c'étoit le premier. Il entra bientôt dans la crique qui ſert de refuge aux navires pendant l'inondation, & dont les bords étoient couverts de gens qui venoient pour le recevoir. Mais la force du courant l'entraîna ſur un banc de ſable, qui eſt au milieu de la crique, d'où on eut bien de la peine à le retirer. Les mariniers

du Nil ne sont pas plus habiles que ceux de la Tamise. Ils eurent recours à des cordages pour dégager le bateau, & ce ne fut qu'après deux heures de travail qu'ils parvinrent à le pousser sur le rivage, quoiqu'aidés par plus de deux cents hommes.

Le grand nombre de femmes qui garnissoient les terrasses offroit un spectacle très-agréable. Pendant l'absence de leurs maîtres, qui étoient sans doute allés recevoir le Cheikh, ces charmans oiseaux avoient volés au haut de leurs cages pour jouir d'une liberté momentanée. Quelques-unes de notre voisinage nous parurent fort avancées dans l'art de la coquetterie; elles levoient leur voile pour attirer nos regards, & le laissoient tomber aussi-tôt qu'elles voyoient nos yeux fixés sur elles. Elles nous envoyerent aussi plusieurs salutations. Cette conduite libre doit être attribuée à la retraite rigoureuse où elles sont reduites. La contrainte étouffe la modestie chez les femmes, & j'ose assurer qu'il y en a un plus grand nombre portées au vice dans la Turquie seule, que dans toute l'Europe.

A quatre heures nous fûmes mandés chez le Cheikh que nous trouvâmes seul dans une salle basse de sa maison. La maniere dont il nous reçut nous fit espérer de trouver en lui un protecteur.

Il nous fit asseoir sur le même tapis où il étoit ; & après quelques complimens, il fit servir du café & des fruits, parmi lesquels il y avoit des raisins excellens, dont nous mangeâmes pour la premiere fois depuis notre arrivée dans cette ville, & une espece particuliere de dattes délicieuses qui m'étoient encore inconnues. Pendant cette collation j'eus tout le loisir d'observer le Cheikh, & je ne puis m'empêcher d'en tracer ici le portrait.

Isman Abou Ally, grand Cheikh des Arabes, (c'est ce que signifient les mots Cheikh Ul Arab) étoit un petit homme, fort gras, d'environ 75 ans. Il avoit les yeux gris, un très-beau teint, la barbe épaisse & blonde, ce qui lui donnoit un air singulier & le faisoit paroître plus jeune. Cet extérieur n'étoit point prévenant ; mais un air de bienveillance répandu sur sa figure inspiroit la confiance. Le son de sa voix étoit aigre & désagréable ; mais ce défaut étoit effacé par la beauté de ses sentimens. Il avoit encore beaucoup d'activité, & sa vivacité étoit si grande que s'il avoit eu ses dents, on l'auroit pris pour un homme de cinquante ans au plus.

Nous eûmes bientôt lieu de croire que nous n'avions pas compté en vain sur sa protection & son intégrité. L'impatience où il étoit de se justifier à nos yeux de la mauvaise opinion qu'il supposoit

que nous avions de lui, d'après les mauvais traitemens que nous avions éprouvés de la part de ses serviteurs, lui permit à peine d'observer la loi de civilité établie chez les Arabes, qui défend de parler d'affaires pendant les repas. Dès que nous eûmes cessé de manger, il entama la conversation, & vint directement à l'article qui nous intéressoit le plus. Il nous dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui nous étoit arrivé ; qu'il désapprouvoit la conduite de ses officiers, & qu'il étoit déterminé à les punir de la maniere la plus exemplaire. Après quelques questions, pour s'assurer de la vérité du rapport qu'on lui avoit fait sur notre sujet, il nous assura qu'il avoit hâté son retour à *Ghinnah* pour venir nous rendre justice, & nous faire partir. Et afin de nous donner une preuve de sa sincérité, il fit amener devant lui *Ally*, le frere du défunt *Mahomet*. Il étoit accompagné de *Sauker*, un de ses complices, qui, de son propre mouvement, apporta la portion de nos dépouilles qui lui étoit échue, & la mit aux pieds du Cheikh, en déclarant effrontément qu'il ne s'étoit emparé de ces effets que pour les soustraire aux voleurs de la maison. Il ajouta que l'empressement qu'il montroit à nous les rendre devoit être une preuve de ses bonnes intentions. Quoique le délit fût évi-

dent, cette démarche étoit suffisante pour le mettre à l'abri du châtiment : car dans ce pays le demandeur ne peut exiger que des réparations, & la justice se contente ordinairement de peines pécuniaires. Mais le mal-adroit *Ally* ne se tira pas si bien d'affaire. Il nia nous avoir volés, & se récria hautement sur l'injustice de l'accusation. Alors le Cheikh éleva la voix, & sur le champ une douzaine d'esclaves Abbyssins s'emparerent du coupable & l'entraînerent hors de la salle. Nous étions fort en peine pour ce malheureux, & nous cherchions à deviner les ordres que le Cheikh avoit donnés à son égard, lorsqu'on le ramena pieds & mains liés & une chaîne au cou. On alloit lui donner la bastonnade lorsqu'il avoua tout, & promit de restituer. Le Cheikh étoit déterminé à le punir, mais fléchi par les prieres de ceux qui l'entouroient, & par les nôtres, il se contenta de le faire conduire chez lui par quelques-uns de ses gens, pour aller chercher tout ce qu'il nous avoit pris. Une demi heure après *Ally* revint avec quelques-uns des articles les moins précieux : il demanda jusqu'au lendemain pour restituer le reste des effets & l'argent, & l'obtint à notre sollicitation ; mais il fut reconduit chez lui & gardé par une troupe de soldats.

Dans l'intervalle plusieurs officiers du Cheikh étoient venus, entr'autres son neveu, & l'ancien Hakim. Celui-ci étoit disgracié; & nous tâchâmes de le faire rentrer en faveur, en faisant à son maître le détail des soins & des attentions qu'il avoit eus pour nous. Le bon vieillard remua la tête pour toute réponse, & nous invita à revenir le lendemain matin à sept heures, pour assister au jugement des coupables. Il nous congédia, en nous donnant de nouvelles assurances de sa protection, & pour nous donner une preuve de son équité, il ordonna à nos domestiques de porter devant nous comme en triomphe les effets recouvrés.

Dimanche, 31 *Août*.

Nous déjeûnâmes de grand matin, & nous nous rendîmes chez le Cheikh à l'heure marquée. Le conseil étoit déjà assemblé dans une place devant la maison, garantie du soleil levant par une haute muraille. Le Cheikh étoit entouré de tous les grands: vis-à-vis & à quelque distance étoit une troupe de soldats & de esclaves. Dans cet espace intermédiaire il y avoit des tapis étendus par terre pour nous. Nous nous y assîmes, après avoir salué le Cheikh, & nous attendîmes en silence. A sa droite étoit son neveu, désigné pour être

ſon ſucceſſeur. C'étoit un homme d'environ trente ans, bien fait, & de bonne mine.

Un inſtant avant notre arrivée *Ally* avoit reçu la baſtonnade, pour avoir manqué à ſa parole, & le Hakim avoit été envoyé chez lui chercher les effets qu'il n'avoit pas rendus. Le ſilence qui regnoit dans l'aſſemblée, en attendant ſon retour, fut interrompu par l'arrivée du Viſir, qui, à notre grand étonnement, prit place à côté du neveu du Cheikh. L'audace de cet homme nous ſurprit étrangement, & nous ne ſavions que penſer. Il parloit avec beaucoup de gaîté à ceux qui étoient auprès de lui, lorſque le Cheikh, qui ne l'avoit pas encore regardé, ſe tourna de ſon côté, & lui demanda, d'un ton impoſant, ce qu'il avoit fait des challes & des autres effets qu'il avoit reçus des Anglois. A cette queſtion inattendue le Viſir fut déconcerté. Sa gaîté l'abandonna; il lui prit un grand tremblement dans tous ſes membres, & il répondit, en balbutiant, qu'il ne ſavoit pas ce qu'on vouloit lui dire. Nous rougiſſions pour lui de ſa baſſeſſe, & le Cheikh lui-même en devint furieux. Aſſuré du délit par la contenance du Viſir, il procéda au jugement ſans autre information, & il ordonna qu'il fût ſaiſi & fuſtigé ſur le champ. Un grand nombre d'eſclaves s'avancerent du Viſir pour exécuter les ordres de leur

maître. Le ministre étonné pouvoit à peine en croire ses oreilles, & cherchoit à se persuader que tout cela n'étoit qu'une plaisanterie : il ne fut pas long-temps dans l'erreur. Les officiers de justice s'emparerent de lui, & l'entraînerent brusquement malgré ses cris & sa résistance, qui ne servirent qu'à irriter davantage le Cheikh. Celui-ci, les yeux étincelans d'indignation, après quelques efforts pour contenir sa fureur, se leva de dessus son tapis, & répéta ses ordres d'une voix qui frappa d'effroi tous les assistans. Aussi-tôt les courtisans se jetterent à ses genoux, baiserent ses mains, & le supplierent de pardonner au Visir.

J'avoue que je fus aussi touché de la situation terrible de cet homme, qui n'étoit coupable d'aucun acte de violence contre nous, & dont le plus grand délit étoit d'avoir reçu des présens & souffert que nous fussions volés impunément, malgré les assurances les plus positives de protection. Nous ordonnâmes à *Ibrahim* de tâcher de le fléchir, en lui représentant que le Visir ne nous avoit point fait de mal. Mais le Cheikh répondit qu'il ne vouloit rien entendre en faveur d'un homme qui déshonnoroit son pays, en permettant que des étrangers fussent maltraités : qu'il devoit d'autant plus le punir, que c'étoit un de ses officiers. Néanmoins il ajouta qu'à notre con-

sidération seulement il vouloit bien lui pardonner. Mais il le fit amener devant nous dépouillé de ses habits, les mains liées derriere le dos, & une chaîne au cou, lui dit que c'étoit à notre priere qu'il lui pardonnoit, & le renvoya dans sa maison avec une garde, en lui ordonnant de rapporter ce qu'il avoit reçu de nous. Le compliment qu'il nous fit à ce sujet excita un murmure général parmi les officiers, qui nous lancerent des regards menaçans. Le Cheikh leur fit un discours pathétique sur l'honneur de leur nation, dans lequel il blâma beaucoup la conduite du Visir, & les exhorta vivement à respecter les étrangers. Ensuite se tournant vers nous, il nous dit, d'un air affable, que nous pouvions compter sur sa protection. Il nous témoigna de nouveau ses regrets de ce que son absence avoit donné lieu à tous les désagrémens que nous avions éprouvés; mais il en attribua la cause à la négligence du Hakim. Il nous assura que c'étoit pour cela qu'il l'avoit privé de son office, & avoit mis à sa place un de ses esclaves pour prendre soin de nous jusqu'à son arrivée. Il finit en nous promettant de nous faire partir au plutôt, & en jurant que nous arriverions au *Caire* sans avoir perdu un seul cheveu de notre tête.

Comme la vertu, ainsi que le vice, est exaltée par

par la comparaiſon, il ne doit pas paroître extraordinaire que notre eſtime pour cet honnête Cheikh tienne de l'enthouſiaſme. Lecteur, ſi vous avez de la ſenſibilité, ſi vous êtes ſuſceptible de tendres ſentimens, la vue d'une jeune beauté, au milieu d'une troupe de femmes laides & dégoûtantes, n'a-t-elle pas fait ſur votre cœur une plus forte impreſſion ? Ainſi le mérite du Roi Egyptien, environné de courtiſans dépravés, parut bien plus grand à nos yeux. Le contraſte étoit frappant. Ce prince étoit digne du rang où ſa naiſſance l'avoit élevé. Nourri dans le ſein de l'ignorance & de la barbarie, comme un autre *Pierre-le-Grand*, il avoit triomphé de la nature. Ni l'opinion, ni l'habitude ne pouvoient l'aveugler. Il rejettoit noblement les préjugés de l'éducation, & ſans autre guide que les impulſions d'une bonté naturelle, il s'élevoit juſqu'au ſommet de la vertu, qui ſeule paroiſſoit diriger ſes actions. Il eſt vrai que ſes efforts n'étoient pas couronnés du même ſuccès que le furent ceux de Pierre-le-Grand. Mais Pierre cherchoit plus à agrandir ſon empire qu'à perfectionner les mœurs de ſes peuples, & avec toutes les grandes qualités d'un héros, il étoit fort au-deſſous du Prince Egyptien, quant aux vertus. Celui-ci méritoit de commander à une nation éclairée; l'autre,

malgré toutes ſes victoires, étoit, à pluſieurs égards, peu digne d'être imité.

La néceſſité d'avoir recours à notre interprete pour témoigner au Cheikh notre reconnoiſſance nous ſauva de l'eſpece de confuſion où nous auroit jetés la crainte de ne pas lui en faire ſentir toute l'étendue.

Un moment après le Viſir envoya deux challes & mon *cris*. Quant à l'autre challe, il l'avoit donnée à *Ally*, ainſi que les piſtolets. Le malheureux *Ally* fut donc amené une ſeconde fois devant le Cheikh, & ayant nié le fait, il reçut de nouveau la baſtonnade (1). Il nous manquoit encore une urne d'argent, une paire de boucles de jarretieres, & une grande quantité de beau linge, ſans compter l'argent qui nous avoit été extorqué ſous différens prétextes. Mais *Ally* dit que ces objets étoient tombés en partage à *Mahomet*, & que ſa famille prétendoit qu'ils lui étoient dûs comme un dédommagement de ſa

(1) C'eſt un genre de punition auſſi nouveau que cruel. Le patient eſt étendu par terre, les pieds & les mains liés, tandis qu'un homme de bout devant lui, le frappe à grands coups de bâton ſur la partie latérale des genoux. Ce châtiment eſt très-rude & douloureux, & l'homme le plus fort ne pourroit pas le ſupporter long-temps.

mort. Le Cheikh ne voulut point entendre ces raisons qu'il dit être fausseté & subterfuge. Il déclara qu'il n'entendoit pas que nous perdissions la moindre chose; qu'il alloit faire vendre les biens de la famille, & que s'ils ne suffisoient pas, *Ally* & les autres seroient vendus comme esclaves, pour completter la somme. L'affaire avoit été plus loin que nous le desirions; & la politique, aussi bien que l'humanité, nous prescrivoit d'y mettre fin. Notre principal objet étoit de partir de *Ghinnah* avec toute sûreté. Les coupables étoient punis, & il valoit bien mieux pour nous perdre quelque chose, que de nous arrêter ici à attendre que tout nous fût rendu. Nous nous prêtâmes donc à l'arrangement que proposa le Hakim, & quelques autres, qui nous prierent de nous contenter de 80 piastres qu'*Ally* pourroit se procurer par la vente de ses chameaux. Notre condescendance nous valut des éloges de la part de tous ceux qui étoient présens, & un compliment de la part du digne Cheikh sur notre générosité.

Nous nous retirâmes contens de cette maniere d'administrer la justice. On croit assez généralement que la peine de mort, infligée aux voleurs dans d'autres pays, empêche qu'il y en ait un plus grand nombre. Mais quand on réfléchit aux

au *Caire*. Les chameaux devoient être prêts le lendemain au soir.

Nous reçûmes auſſi la viſite de trois marchands Chrétiens fort accrédités, qui demeuroient à *Dendera*, ville à environ douze mille de diſtance de *Ghinnah* en deſcendant le fleuve. L'objet de leur voyage étoit de féliciter le Cheikh ſur ſon retour. Ils portoient des turbans bleus, pour les diſtinguer des Mahométans. Les natifs Chrétiens n'en peuvent pas porter d'une autre couleur; mais les étrangers ne ſont pas obligés de ſe conformer à cet uſage. Ces marchands nous dirent qu'un Italien, peintre de profeſſion, étoit retiré à *Dendera* depuis 30 ans, mais qu'il n'y exerçoit ſon art que pour ſon amuſement, & qu'il n'y avoit que ſa maiſon qui fût ornée des productions de ſon pinceau. Nous aurions été charmés de ſavoir ce qui l'avoit pu déterminer à ſe fixer dans ce coin du globe, & ſi les circonſtances nous l'avoient permis, nous aurions accepté l'offre des marchands de partir avec eux. Le Cheikh, malgré l'averſion de ſes ſujets contre les Chrétiens, montroit en toutes les occaſions ſon affection pour eux. Ses principaux domeſtiques, & particuliérement ſes ſecrétaires, qui avoient toute ſa confiance, étoient Chrétiens. Tous chantoient

ſes louanges : depuis quarante ans il les protégeoit contre les vexations des Arabes ; mais je crains qu'à ſa mort leur ſituation ne change cruellement.

Mardi, 2 Septembre.

Ce matin les gens du Cheikh vinrent en foule pour nous demander de l'argent. Nous aurions bien pu nous débarraſſer d'eux en les menaçant de nous plaindre de leur inſolence ; mais nous préférâmes de nous en rapporter au Hakim pour arranger cette affaire. Il fut décidé que nous donnerions une piece d'or à chacun de ceux qui avoient aidé à punir les coupables, & les autres furent renvoyés comme n'ayant rien à prétendre à notre généroſité.

A huit heures nous fûmes mandés par le Cheikh que nous trouvâmes à ſon ordinaire au milieu de ſes courtiſans. Il nous fit aſſeoir auprès de lui, & nous dit qu'il nous avoit envoyés chercher pour que nous fuſſions témoins des ordres qu'il alloit donner au maître de ſes chameaux, qui avoit le titre de Cheikh. Il fit appeller cet homme, & lui adreſſant la parole ſous le nom d'*Hadgi Uttalah*, il lui ordonna de nous conduire au *Caire*, en ajoutant que ſi nous faiſions la moindre plainte

contre lui, il en répondroit sur sa tête. Rien ne pouvoit être plus satisfaisant qu'un pareil ordre, donné en public, qui nous mettoit à l'abri de toute fripponnerie sur la route, & *Hadgi Uualah* parut en sentir tout le poids. Le Cheikh causa beaucoup avec nous, & nous fit mille questions sur les productions naturelles & artificielles de notre pays. Il admira une tasse de porcelaine appartenant au Major; mais il refusa de l'accepter, en disant que la faïance suffisoit à son usage. Il prit de-là occasion de parler d'un Européen qui avoit été long-temps attaché à son service, & qui avoit trouvé l'art d'imiter parfaitement la porcelaine. Pour nous en donner une preuve, il nous fit voir deux vases de sa composition que nous trouvâmes en effet très-beaux. Nous priâmes le Cheikh de nous faire voir cet Européen, qu'il dit être Anglois; mais il nous assura qu'il l'avoit laissé dans une ville sur le Nil. Il nous dit qu'il aimoit les plats très-relevés, qu'il buvoit une si grande quantité de liqueurs spiritueuses, qu'il étoit surprenant que ses entrailles n'en fussent point embrâsées. Cette intempérance contraste avec la sobriété des Arabes. Il eut la politesse d'ajouter que le rapport qu'on lui avoit fait de notre maniere de vivre avoit effacé l'impression désagréable qu'il avoit prise de nos compatriotes.

Cependant il ne put s'empêcher de nous dire que les gobelets & les cuillers d'argent dont nous nous servions à table avoient donné lieu à l'opinion que nous avions de grandes richesses, que ses avides sujets regardoient comme leur proie. Pour des gens accoutumés à des ustensilles de bois, ce métal brillant étoit un apas qui réveilloit leur cupidité. Quoiqu'il fît cette observation pour excuser la conduite de ses sujets, il étoit impossible de n'y pas voir un reproche indirect sur nos mœurs. Nous nous rappellâmes alors la simplicité des mœurs des anciens Romains, & pour la premiere fois, peut-être l'unique de notre vie, nous eûmes honte de cette ostentation de luxe.

Pendant cet entretien, on amena les parens du soldat complice du meurtre de *Mahomet*, & les conducteurs de la caravanne. Ils étoient suivis du pere & du frere du défunt qui comparoissoient comme accusateurs. Le coupable n'ayant que de foibles défenseurs, la cause fut bientôt jugée, & le Cheikh prononça contre lui la sentence de mort. Il est à remarquer que quoique l'accusé fût arrivé la veille de *Coffire*, il ne comparut point devant le Cheikh, & il ne lui fut point accordé de rien opposer contre cette sentence : telle est la coutume du pays. Je dois néanmoins avouer que quoique privés des sages loix d'une constitution

libre, telle que la nôtre, ces peuples n'en auroient pas besoin s'ils n'avoient jamais que des juges aussi équitables que le Cheikh d'aujourd'hui. Mais ces loix sont autant nécessaires pour mettre un frein au despotisme des rois, que pour réprimer les sujets. Heureux l'état où elles fleurissent ! plus heureux encore le peuple qui, sous l'empire de la liberté, ne dépend point des caprices d'un magistrat, ou d'un souverain, & n'a rien à redouter de leurs vices !

N'ayant point entendu citer dans cette affaire le jeune Cheikh de *Cossire*, il est vraisemblable qu'il avoit été accusé faussement, ou qu'il s'étoit mis à l'abri des poursuites à prix d'argent. Le Cheikh *Ul Arab* avoit été instruit que ce jeune homme & son pere nous avoient extorqué de l'argent & des effets. La déclaration en avoit été faite par ses courtisans, qui étoient jaloux sans doute de tout ce qu'ils avoient tiré de nous, & nous sollicitoient de les seconder dans leur accusation. Si nous n'avions écouté que notre ressentiment, nous aurions saisi cette occasion, la meilleure de toutes, pour nous venger de leur mauvaise conduite à notre égard. Mais nous rappellant moins le mal qu'ils nous avoient fait, que celui qu'ils avoient pu nous faire, puisque notre vie & nos biens avoient été en leur pouvoir à *Cossire* & sur

la route, où il leur auroit été facile de nous les ôter, cette considération suffit pour nous faire agir en faveur des coupables. Nous refusâmes donc l'offre du Cheikh de les faire comparoître pour rendre compte, & nous déclarâmes que nous ignorions qu'ils eussent contribué à nos malheurs autrement que par sa fatale recommandation auprès de la famille de *Mahomet*.

En parlant ainsi, nous n'avions aucune intention de nuire à cette famille; mais cette circonstance n'échappa point au vénérable Cheikh. Il y vit l'indice d'un mauvais dessein, qui se découvriroit tôt ou tard; ce qu'il conclut d'après l'exemple qu'il avoit sous les yeux, puisque les injustices que nous avions souffertes n'étoient venues qu'accidentellement à sa connoissance, & il ajouta que ceux qui les avoient exercées n'étoient pas trop punis. Il fit venir le pere d'*Ally*, & lui dit que la main de la Providence étoit visible dans toute cette affaire. Que ses enfans, quoique nos ennemis déclarés, n'étoient que les instrumens dont elle s'étoit servie pour notre conservation; & que, dans l'espérance de s'enrichir de nos dépouilles, ils nous avoient évité les dangers qui nous attendoient sur le Nil; mais que leurs intentions avoient été justement récompensées. Que depuis que nous étions sous la

protection du Cheikh, un de ses fils avoit péri dans une dispute sur le partage de nos effets, & l'autre avoit été chargé de coups & couvert d'infamie pour le même sujet. Tandis qu'il parloit, la consolation étoit peinte sur le visage d'*Ally* & de son pere. Ils paroissoient déjà très-affligés de la triste fin de *Mahomet*, mais cette pathétique exhortation du Cheikh fit sur eux une impression profonde; & en effet il auroit fallu avoir un cœur de roche pour n'être pas pénétré d'un pareil discours. J'avoue que je n'ai jamais été autant édifié à aucun sermon, que je le fus par l'éloquence naturelle de ce bon Mahométan. Il ne faut pas s'en étonner, il ne parloit que le langage du cœur & de la vérité. Sa science étoit le résultat de ses réflexions sur sa vie, & l'une & l'autre étoient également pures. Il s'adressoit à la conscience de ses auditeurs, & ne manquoit jamais de persuader; mais malheureusement ses conseils n'avoient qu'un effet momentané (1).

A dix heures nous prîmes congé du Cheikh;

(1) D'après un passage que j'ai vu dernièrement dans les voyages du docteur *Pococke*, il y a tout lieu de croire qu'il vit cet aimable souverain, & que c'est lui qui lui donna des lettres de recommandation & un guide pour achever son voyage sur le Nil avec sûreté. *Ismaïl Aba*

mais nous devions le voir encore avant notre départ, qui fut fixé à dix heures du soir. En

---

Ally étoit revêtu de la dignité de grand Cheikh depuis 1737, & de tous les Arabes il étoit celui qui eut le plus d'humanité envers les étrangers.

Voici le paſſage de ce voyageur.

« Le 3 janvier le vent n'étant pas favorable, nous débarquâmes à environ trois mille de *Furckout*. (*Furckout* eſt dans le voiſinage de *Ghinnah*.) C'eſt-là que réſide le grand Cheikh; (c'eſt la ſignification littérale de *Cheikh Ul Arab*,) qui eſt gouverneur de tout le pays du côté du couchant juſqu'à *Aſſouan*. J'allai voir ſon ſecrétaire à qui je fis préſent de cinq à ſix livres de café. En retour il envoya au couvent pour me régaler un mouton en vie, & me préſenta au Cheikh, que je trouvai aſſis au fond d'une chambre, & habillé à l'Arabe. Dès qu'il me vit, il ſe leva, & je lui fis préſent de deux boîtes de prunes, de deux autres de confitures, & de quelques vaiſſeaux de verre. Il me demanda où je me propoſois d'aller. Je lui répondis aux *Cataractes*. Il me dit qu'il étoit arrivé depuis peu un bateau de Francs (1), & que le bruit couroit qu'ils n'étoient venus que pour reconnoître le pays, afin de s'en emparer dans la ſuite. Il me demanda encore ce que je voulois voir. Les ruines des anciennes villes, lui répondis-je. Sans doute, répliqua-t-il, vous n'en avez point de pareilles en Angleterre; & ſi nous allions dans votre

---

(1) Ce bateau portoit le capitaine *Norden*, ſi connu par ſes deſcriptions exactes des antiquités de l'*Egypte*.

revenant nous rencontrâmes un homme qui proclamoit quelque chose. Il portoit un drapeau rouge ; sa tête étoit ceinte d'un chapelet de bayes de laurier, & le peuple l'écoutoit très-attentivement. Arrivés à la maison, on nous dit que c'étoit un hérault qui publioit journellement l'accroissement du Nil. Il touchoit alors à sa plus grande hauteur, & nous nous attendions à trouver la basse-Egypte inondée.

Tout le jour fut employé aux préparatifs de notre voyage. Dans l'après-midi on nous apporta du pain, des biscuits & de la farine pour une quinzaine de jours, des fèves pour nos chameaux, un mouton & la moitié d'un, frits dans le beurre, & vingt outres nouvelles pour contenir notre eau ; tout cela nous coûta 80 piastres. Ces provisions devoient nous suffire pour traverser l'inhospitable désert qui nous séparoit du *Caire*. Nous soldâmes le mémoire de notre loueur de chameaux, qui montoit à 150 piastres. Tout étant prêt nous nous disposions à aller faire nos adieux au Cheikh, quand les conducteurs, par

---

pays, nous permettriez-vous de tout voir ? Tout cela fut dit en souriant ; & il ajouta qu'il me donneroit des lettres de recommandation & un guide, afin que je puisse voyager en sûreté. » (*Voyage de Pococke, Liv. II, C.* 3.)

ſuperſtition ; ou quelqu'autre motif, vinrent nous annoncer que nous ne partirions que le lendemain, diſant pour raiſon que ce ſeroit le commencement de la nouvelle lune, temps le plus favorable pour ſe mettre en route. Le Hakim, fâché de ce qu'ils avoient ſongé à cela ſi tard, les renvoya au Cheikh. Ce bon vieillard fut affecté du délai qu'ils demandoient, mais par bonté l'accorda. Il envoya chercher auſſi-tôt *Ibrahim*, & nous fit dire que quelqu'abſurde que fût leur demande, il avoit cru devoir y ſouſcrire, parce que le meilleur moyen de s'aſſurer l'eſtime de cette claſſe d'hommes étoit de ſe prêter à leurs préjugés. Nous nous ſoumîmes, ſans murmurer, & avec d'autant' meilleure grace, que le Cheikh avoit ajouté à toutes ſes marques de bonté, celle de donner un chameau au chef des conducteurs *Hadgi Uttalah*, afin de nous en épargner la dépenſe.

Nous apprîmes enſuite qu'il avoit commué la peine de mort prononcée contre le ſoldat, en un long empriſonnement. J'ai lieu de croire qu'il ne s'eſt pas fait d'exécution pendant le regne de ce prince, ſon cœur répugnant ſans doute à ſuivre d'autres loix que celle de la clémence. Mais cette bonté ne ſervira probablement de rien au coupable, à moins que durant ſa détention quelqu'un

de ſa famille ne ſoit ſacrifié par les parens du défunt. Ce genre de vengeance eſt exercé impunément dans ce pays ; la mort ne peut être expiée que par la mort, & pourvu que les parens d'un homme tué aſſouviſſent leur vengeance, peu leur importe que ce ſoit ſur le meurtrier, ou ſur quelqu'un des ſiens. Mais cet uſage n'a lieu qu'entre eux. Si un Chrétien verſoit même par accident le ſang d'un Muſulman, la mort de cent Chrétiens ſuffiroit à peine pour expier l'offenſe.

Mercredi, 3 Septembre.

Les chameaux qui avoient conduit les Turcs arrivetent, & nous fûmes ſurpris de ne point recevoir des nouvelles de M. *Baldwin ;* mais *Hadgi Uttalah* nous dit qu'ils n'étoient point allés au *Caire.* Ces Turcs avoient été autrefois au ſervice d'*Ibrahim Beg*, & quoique leur intention fût d'abord d'embraſſer le parti d'*Iſmael Beg*, je ne ſais par quel motif ils avoient changé de ſentiment, & s'étoient arrêtés dans une ville ſur le Nil à deux journées de la capitale. Ainſi nous eûmes d'autant plus de raiſon de nous féliciter de la généroſité du Cheikh *Ul Arab*, qu'il agiſſoit à notre égard par un mouvement naturel, & ſans ſollicitations étranges, M. *Baldwin* n'étant pas inſtruit

inſtruit de notre poſition. Par ſes ſoins généreux nous nous trouvâmes mieux fournis de tout ce qu'il nous falloit pour notre voyage, que lorſque nous étions partis de *Coſſire*. Nous pouvions mieux compter ſur la bonté des chameaux, & l'honnêteté des conducteurs. Nous avions des proviſions & des rafraîchiſſemens en abondance. Nous nous attendions à être neuf à dix jours en route. Nous eſpérions perſuader aux Arabes de marcher la nuit & de ſe repoſer le jour; par-là nous évitions une grande partie des ſouffrances que nous avions endurées dans notre dernier voyage, car nous n'avions point de tentes pour nous mettre à l'abri du ſoleil pendant les haltes; il nous fut impoſſible de nous en procurer.

Etant ſur le point de partir de *Ghinnah*, on s'attend peut-être à quelques obſervations ſur les coutumes & les mœurs des habitans. Mais j'oſe aſſurer que le lecteur tireroit moins de lumiere à cet égard de toutes les deſcriptions, qu'il n'en peut recueillir de la conduite de ceux avec qui nous avons eu affaire dans cette ville, de la maniere que je l'ai décrite dans ce journal. Cet expoſé véridique eſt le meilleur & le plus fidele portrait des habitans en général, & la conduite particulière d'un ou deux individus prouve que la vertu eſt l'héritage commun du genre humain & qu'elle

n'eſt pas confinée dans les ſeuls pays où regnent les connoiſſances. Il ne me reſte donc à parler que de quelques articles trop peu importans pour qu'ils ſe ſoient préſentés les premiers. Aucun peuple n'eſt plus ſimple dans ſon habillement. La derniere claſſe ne porte que de la toile bleue. Les gens de diſtinction ſuivent les modes Turques ; ils portent des habits de ſoie & de laine, mais ſans galons ni broderies. Ils ſont en général modeſtes dans leur maintien, décents dans leurs converſations, & ſobres dans leurs repas. Ils ne connoiſſent point le jeu, & font ſi peu de cas des liqueurs, que je n'en ai vu que très-peu enfreindre les préceptes de leur religion, qui en défend l'uſage. Mais ils ont des vices qui éclipſent l'éclat de ces belles qualités. Si ce n'étoit le bon marché des vivres, ils ſeroient accablés de miſere ; mais on peut ſe procurer de quoi vivre pour deux ſols par jour. Outre la viande de boucherie & la volaille, qui ſont très-abondantes, le Nil fournit de ſuperbe poiſſon, qui eſt toujours à très-bas prix ; pour deux ſols on a une douzaine d'œufs. J'atteſte ces faits comme témoin oculaire. Nous pouvions voir de nos fenêtres les domeſtiques du Cheikh recevoir leur paye journaliere, & je ſais très-poſitivement qu'elle n'excédoit pas la valeur de deux ſols par tête. L'eau eſt leur ſeule boiſſon, avec le café ;

pour deux ſols on peut ſe procurer de quoi régaler de cette liqueur un grand nombre de perſonnes. Nous en avons fait ſouvent l'expérience. Mais on pourra mieux juger de la ſimplicité des mœurs de ce peuple, par celles de leur chef. Le Cheikh *Ul Arab* eſt très-ſobre dans ſes repas, & fort peu recherché dans ſon habillement. Il porte ordinairement une robe noire d'une étoffe très-fine, qui reſſemble à notre drap de coton. Son turban eſt de mouſſeline, & la ſeule choſe diſtinguée qu'il ait ſur lui eſt une chaîne paille ou orange jettée négligemment ſur ſes épaules. Il ne porte aucune arme ; ce qui eſt commun à tous les vieillards de cette contrée.

Il n'y a pas à compter ſur la parole d'un conducteur de chameaux. A cinq heures du ſoir nous envoyâmes demander au Cheikh notre audience de congé. *Hadgi Attalah* étoit chez lui, & demandoit que notre départ fût remis au lendemain. Le bon vieillard étoit furieux, mais ſa colere étoit auſſi inutile que nos regrets. Ce n'étoit plus un ſot préjugé qu'il falloit combattre, mais un obſtacle plus invincible : les chameaux n'étoient pas prêts.

Jeudi, 4 *Septembre.*

Rien n'étonne plus que de voir des hommes

employer la fauſſeté ſans motif d'intérêt. C'eſt ce qu'on ne rencontre nulle part auſſi ſouvent que chez les Arabes, comme je l'ai déjà obſervé. Les conducteurs de chameaux, en faiſant un menſonge, s'étoient mis dans la néceſſité d'en faire cent. Nous leur reprochâmes leur duplicité en préſence du Hakim, & nous leur dîmes que nous voulions partir ſur le champ. Ils répondirent que quelques-uns de leurs chameaux étoient encore trop fatigués de leur derniere courſe pour ſe mettre tout de ſuite en route. Nous conſentîmes, à leur priere, de différer juſqu'à la nuit notre départ, quoique nous ignoraſſions le vrai motif de leur délai.

A neuf heures nous allâmes avec le Hakim chez le Cheikh pour lui faire nos adieux & prendre notre paſſe-port. Nous arrivâmes au moment où l'on jugeoit la cauſe des conducteurs de chameaux accuſés d'avoir volé le défunt *Mahomet*. Après avoir attendu une demi-heure dans une eſpece de veſtibule, on nous demanda nos noms, & nous fûmes introduits dans la ſalle où la cour ſiégeoit. Après les ſalutations d'uſage, nous nous aſsîmes ſur une eſpece d'eſtrade à côté du Cheikh. Il nous fit par politeſſe quelques queſtions, après leſquelles il continua l'examen de la cauſe. Nous ne fûmes pas fâchés d'y aſſiſter, & de ſatisfaire

notre curiosité sur ce point. Il n'y a point ici de jurés, ni d'autres juges que le Cheikh, dont la volonté fait la loi du pays. Quand les témoins ont fourni les preuves, ils sont examinés avec soin par les grands qui composent le conseil. Le Cheikh écoute attentivement tout ce qui se dit, & prononce ensuite la sentence définitive.

A onze heures nous prîmes congé de ce vénérable vieillard, qui nous quitta en nous disant mille choses honnêtes, & en faisant des vœux pour notre voyage. Il répéta encore à haute voix à *Adgi Uttalah* les ordres qu'il lui avoit donnés de nous conduire au comptoir Anglois en arrivant au *Caire*, & de rapporter, sous peine de la vie, une lettre écrite de notre main & cachetée de nos armes, pour lui servir de preuve que nous étions arrivés à bon port. Et afin que sa fidélité ne pût pas être ébranlée par aucune espece d'intérêt, il déclara que sa famille seroit gardée comme ôtage jusqu'à son retour. Nous étions déjà très-affectés en pensant qu'il falloit nous séparer de ce bon & aimable Cheikh ; mais cette derniere marque de ses attentions paternelles à notre égard, fit sur nous un tel effet, que nous ne pûmes retenir nos larmes.

En revenant à la maison nous rencontrâmes le petit Turc qui nous avoit témoigné tant d'em-

Nous eûmes tout lieu de nous féliciter d'avoir satisfait la fantaisie du Hakim. Il envoya chercher sur le champ les conducteurs, leur rappella de nouveau la conduite qu'ils devoient tenir à notre égard sur la route, & régla avec eux l'ordre de la marche, & d'autres objets qui avoient déjà été débattus avec *Ibrahim*. Les chameaux devoient se rendre au soleil couché, à la porte de la maison pour prendre notre bagage, qui se trouvoit alors réduit à la moitié de ce qu'il étoit à notre départ de l'*Inde*.

Au soleil couché *Hadgi Uttalah* vint en grande hâte nous demander 15 piastres pour le chameau qu'il devoit monter. Nous savions que le Cheikh le lui avoit payé; mais le drôle prenoit si bien son temps que nous ne pûmes pas reculer. Nous étions au moment du départ, & l'impatience que nous avions de quitter la ville, ainsi que le temps, ne nous permettoient pas d'aller communiquer l'affaire au Cheikh. Mais il ne nous restoit point d'argent. Il trancha la difficulté, en nous proposant de lui faire un billet de la somme payable au *Caire*. Nous y consentîmes d'autant plus volontiers que cela nous parut un moyen de plus d'intéresser le conducteur à notre arrivée dans cette capitale.

Fin du tome premier.

VOYAGE

A LA MER ROUGE;

SUR LES COTES DE L'ARABIE,

EN EGYPTE, ET DANS LES DÉSERTS DE LA THÉBAIDE;

Suivi d'un autre, de Venise à Bassorah par Latiquée, Alep, les déserts, etc. dans les années 1780 *et* 1781.

PAR M. EYLES YRWIN.

Traduit sur la troisième édition angloise, par M. PARRAUD.

Avec deux cartes géographiques.

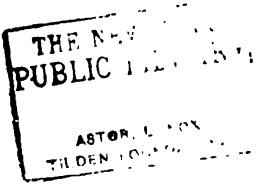
TOME SECOND.

A PARIS,

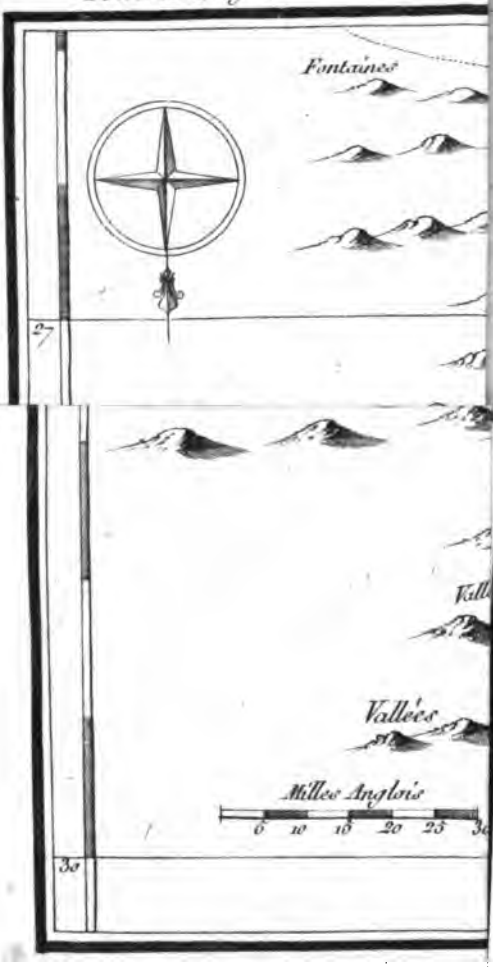
Chez BRIAND, Libraire, Quai des Augustins, N°. 50.

1792.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
705187
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1915 L


THE N
PUBLIC
ASTOR
TILDEN

Tom. II. Pag. 1.



VOYAGE

A LA MER ROUGE,

SUR LES COTES DE L'ARABIE,

DE L'ÉGYPTE, ET A TRAVERS LES DÉSERTS DE LA THÉBAÏDE, EN 1777 ET 1781.

SUITE

DE LA LETTRE DEUXIÈME.

Jeudi 4 Septembre.

NOTRE bagage étant placé sur les chameaux, nous prîmes congé des diverses personnes qui nous avoient marqué de la politesse. Nous n'oubliâmes point, dans nos adieux, ce galant homme de *Hakem*, en faveur duquel nous avions fait

de ſi infructueuſes tentatives auprès du Cheikh. A neuf heures nous montâmes ſur nos chameaux, avec une ſuite auſſi nombreuſe qu'à notre départ de Coſire. Un Arabe, parent d'*Abdel Ruſſar*, avoit pris la place du Fakir Indien. Nous dirigeâmes notre route vers la grande Moſquée, ſous l'eſcorte du *Hakem* & d'une troupe de cavaliers qui l'accompagnoient. C'étoit, vraiſemblablement, par l'ordre du Cheikh qu'ils nous rendoient ces honneurs.

Tout alloit à merveille juſques-là. Mais nous ne fûmes pas plutôt arrivés à l'abreuvoir, qu'il nous fallut eſſuyer une tracaſſerie plus mortifiante qu'aucune de celles que nous euſſions encore éprouvées. Nous avions payé pour quinze chameaux, & fait un billet pour le louage d'un ſeizième. Nos chameliers, qui étoient au nombre de trois, ſans compter notre conducteur, ne s'avisèrent-ils pas de vouloir abſolument que nous euſſions trois chameaux de plus? & cela, ſous prétexte que notre bagage étoit trop lourd : ils ne concevoient pas comment le tranſport avoit pu ſe faire juſques-là ſans accident. De-là une altercation fort vive. Nous fûmes, avec raiſon, piqués d'une demande qui avoit tout l'air d'une extorſion : nous preſsâmes inſtamment le *Hakem* de nous ramener chez lui, en menaçant ces gens

avides de porter, dans la matinée même, nos plaintes au Cheikh, & de l'inſtruire de leur procédé malhonnête : nous allâmes juſqu'à dire que nous avions changé de projet pour la route, & que nous aimions mieux courir tous les haſards d'un voyage ſur le Nil, que d'eſſuyer d'auſſi criantes injuſtices. Cette réſolution parut alarmer nos concuſſionnaires ; ils prirent à témoin de leur prétendue honnêteté, le *Hakem ;* ils proteſtèrent que notre intérêt ſeul les avoit engagés à mettre en avant la propoſition qui nous avoit tant & ſi mal-à-propos choqués. Ils n'avoient eu d'autre objet, diſoient-ils, que de nous garantir du malheur d'être obligés de laiſſer notre bagage dans les montagnes, & vouloient, en cas d'attaque, mettre notre vie en ſûreté. Il falloit donc ſe précautionner abſolument de relais. Nous ne concevions pas, ajoutoient-ils, toutes les difficultés de l'entrepriſe où nous nous étions engagés ; ſans quoi, nous n'héſiterions pas un moment à prendre le ſeul moyen de parer à des inconvéniens inévitables. Ils avouoient que leur propoſition n'avait pas été faite à temps ; mais, pour donner une preuve évidente de leur ſincérité, ils ne demandoient qu'à être de moitié avec nous dans les frais, aſſurant qu'ils ſe contenteroient d'un billet de quinze rixdalles ;

payables au Caire. La candeur de ces offres nous rendit un peu moins difficiles ſur l'article de la dépenſe : d'ailleurs, nous avions trop éprouvé de retards, pour conteſter plus long-temps. Nous prîmes donc notre parti : un des chameliers ſe chargea de retourner à la ville, pour aſſembler le ſupplément de chameaux & nous l'amener. A onze heures nous nous remîmes en marche, toujours accompagnés du *Hakem*, que nous ne regardions pas comme tout-à-fait déſintéreſſé dans la petite aventure que nous venions d'eſſuyer : il nous précéda environ un quart de mille ſur la route ; puis il ſe retourna tout-à-coup, &, après nous avoir fait un ſalut des plus gracieux, regagna la ville au grand galop. Nous pourſuivîmes notre route gaiement, &, tirant vers le nord, nous laiſſâmes bientôt & les arbres & le fleuve derrière nous. Le ſol, ſur lequel nous marchions, étoit inégal & pierreux, & la lune trop peu avancée pour aider nos chameaux à ſe conduire. A deux heures après minuit nous fîmes halte, & étendîmes nos tapis ſur un terrein extrêmement raboteux. Nous avions été trois heures en marche : nous jugeâmes que notre éloignement de *Ghinnah* ne paſſoit pas cinq milles. J'ai joint ici une carte de la Haute-Egypte, qui met ſous les yeux du lecteur le cours du

Nil, & lui fait ſuivre notre route, à travers les déſerts de la Thébaïde.

Vendredi 5 Septembre.

Je me réveillai à la pointe du jour, avec les yeux fort enflammés & malades : ils ont, pendant quelque temps, été attaqués d'une foibleſſe que j'attribue à une fraîcheur. Après avoir repoſé, bien à couvert, tout le mois précédent, il eſt aſſez naturel, qu'expoſés à l'air de la nuit, mes yeux en aient reſſenti un mauvais effet. Cette incommodité me donna des craintes pour le reſte du voyage ; & je n'aurois pas été ſurpris de me trouver, avant d'arriver au Caire, une humeur fixée ſur cette partie. Le ſurplus des chameaux que nous attendions ne nous ayant pas encore joint, nous fûmes forcés de nous arrêter. A huit heures *Hadgy-Uttalah*, accompagné de ſon fils, ſe mit en marche vers *Ghinnah*, pour les aller chercher. Comme tous ces retards nous donnoient lieu de croire que nous paſſerions dans l'inaction la plus grande partie de la journée, nous dreſsâmes une ſorte de tente, avec une couverture étendue ſur notre bagage, pour nous garantir de la grande chaleur. Malgré nos précautions, nous fûmes très-mal à notre aiſe ; ce qui, ajouté

à la perplexité dans laquelle nous étions, à l'ardeur brûlante du ſoleil, aux ſoupçons qui commençoient à nous gagner, ſur l'honnêteté de nos chameliers, nous fit trouver le temps d'une longueur inſupportable. Les bruits qui ſe répandoient parmi nos gens, n'étoient guères propres à nous raſſurer. *Ibrahim* nous fit entendre que ces drôles n'étoient nullement diſpoſés à remplir nos vues, & que s'ils nous avoient conduits juſqu'en ce lieu, ç'avoit été uniquement pour donner le change au Cheikh. Pour preuve de ce que j'avance, ajouta-t-il, à dix heures, les chameaux ſont prêts de nous abandonner. A cette alarme nous quittâmes tous notre retraite; &, les choſes mûrement examinées, nous vîmes, à n'en point douter, que les chameaux alloient tout ſimplement vers le Nil, pour remplir les outres d'eau. Il faut l'avouer, les terreurs paniques d'Ibrahim & du reſte de nos gens, pensèrent avoir de fâcheuſes ſuites; ils furent d'avis que nous repriſſions le chemin de *Ghinnah*, pour demander au Cheikh un guide plus fidèle. Jamais, ſans doute, juſqu'à ce moment, les idées du pauvre Ibrahim ne s'étoient ſi fort écartées de la vérité. La pureté de ſes intentions pouvoit ſeule leur prêter quelque poids. Cependant, il fut débattu très-ſérieuſement entre

nous, ſi nous retournerions ou non. Une démarche ſi précipitée, diſons ſi mal aviſée, en faiſant éclater notre défiance inſurmontable par rapport aux Arabes, ſelon toute apparence, nous eût perdu ſans retour dans l'eſprit du Cheikh. Heureuſement que notre beau projet reſta ſans exécution, & qu'on laiſſa les chameaux continuer tranquillement leur chemin : à deux heures ils revinrent ; & en comptant les outres, nous trouvâmes qu'ils ſe montoient à trente : abondance qui ſemble, au premier coup-d'œil, aller juſqu'au ſuperflu ; mais, d'après notre expérience, nous ne ſavions que trop que cette proviſion n'étoit pas ſuffiſante pour nos beſoins, avant d'atteindre le prochain abreuvoir. Nous ne voulûmes donc point l'entamer, notre voyage étant à peine commencé. Nous nous contentâmes d'un dîner des plus modeſtes, des dattes & du pain firent notre repas. A quatre heures un ſpectacle aſſez agréable vint nous arracher à une méditation peut-être mélancolique. Nous fûmes frappés de l'arrivée ſubite de *Hadgy - Uttalah*, & de l'Arabe qui étoit parti la nuit dernière, pour aller à la quête de nos chameaux. Ils n'en amenoient que deux, & *Hadgy* venoit ſans ſon fils. Surpris de cette diminution de notre eſcorte, nous en demandâmes ſur-le-champ la raiſon :

la réponſe fut que le Cheikh avoit retenu le fils, comme un gage de la fidélité du père. Nous conclûmes de cet acte de ſévérité de la part du Cheikh, que notre retard lui déplaiſoit, & qu'il avoit exigé un pareil ôtage de notre conducteur, pour témoigner ſon mécontentement.

Notre bagage fut auſſi-tôt replacé ſur nos chameaux; mais une heure entière ſe perdit parmi les chameliers, en diſpute ſur les différentes charges qu'il falloit aſſigner à chacun de ces animaux. Enfin, tous ces débats terminés, nous nous mîmes en marche à cinq heures du ſoir, avec dix-huit chameaux de compagnie. Nous eûmes encore à traverſer une plaine pierreuſe, &, vers le coucher du ſoleil, nous gravîmes une montagne eſcarpée, d'où nous découvrîmes, avec un plaiſir facile à imaginer, le fleuve qui couloit au bas. Nous pourſuivons notre route; nous trouvons un terrein ſtérile, juſqu'à près d'un mille du rivage; on y diſtingue, enterré dans un bois romantique, quantité d'édifices de la ville de *Dundurah*, dont je vous ai déjà parlé. Le défaut de population peut être la cauſe qu'un déſert s'étende ainſi juſqu'au voiſinage d'un des plus beaux fleuves du monde, quoique le vice oppreſſeur du gouvernement Turc ſuffiſe pour occaſionner cette ſtérilité

d'hommes, qui amène bientôt le fléau de la deſtruction totale. A la deſcente de la montagne, nous perdîmes de vue & le bois & le fleuve : il fallut renoncer, pour long-temps, à ce qu'on peut appeller le *plaiſir de la viſion.* L'enchantement diſparut. A ſept heures, ſurpris par la nuit, nous fûmes obligés de nous arrêter, les Arabes nous diſant que les chemins, dans l'obſcurité, étoient auſſi difficiles que dangereux. Nous avions fait dix milles en deux jours, ce qui formoit notre diſtance actuelle de *Ghinnah.* Cependant, nous avions tiré vers le nord, & nous nous trouvions encore bien éloignés du Caire.

Samedi 6 Septembre.

A cinq heures & demie paſſées du matin, nous nous remîmes en marche. J'avois les yeux toujours malades, & ils ſouffrirent beaucoup durant la route; le ſoleil, ſur-tout, leur fut préjudiciable, quoique je priſſe des précautions infinies pour les en garantir. Comme nous pourſuivions notre chemin, nous fîmes la rencontre de pluſieurs bêtes fauves, qui ſe mirent à fuir auſſi-tôt qu'elles nous apperçurent; il nous étoit impoſſible de les atteindre avec nos armes. Il paroît qu'elles ſont fort ſauvages, & très-peu

familiarisées avec la vue de notre espèce. Nous continuâmes toujours de marcher par des chemins raboteux, de gravir de hautes montagnes, & nous ne trouvions plus ces objets enchanteurs, ce fleuve aux ondes argentées, ce bois qui a quelque chose d'auguste & de sacré : à juger de la distance, nous en étions peu éloignés; mais bientôt il fallut mettre, entre ces lieux charmans & nous, un intervalle immense : nous avions à nous sauver de la rencontre des partis d'*Ibrahim Beg*, qui rôdoient dans ce voisinage.

A onze heures & demie, nous fîmes halte à l'est d'une montagne, qui nous prêta son ombre bienfaisante. A son abri, nous cherchâmes à reprendre nos forces. Du pain, de la viande, & beaucoup d'appétit, nous firent faire un fort bon dîner. Notre dernière traite avoit été de six heures, ou quinze milles. En approchant de ce lieu, nous effarouchâmes un pauvre chevreuil, qui étoit venu là chercher un asyle contre l'excessive chaleur du soleil. Ce désert abonde en animaux de cette espèce; &, comme nous n'y avons pas trouvé la moindre trace de bêtes féroces ou venimeuses, nous présumons que, malgré toutes les fables de l'antiquité à ce sujet, l'Egypte est exempte de cette sorte de fléau. Dans l'Inde, il est ordinaire de voir près d'une

troupe de bêtes fauves, des bandes de tigres, attachés à les ſuivre comme leur proie aſſurée, & qu'ils dévorent déjà des yeux. Notre léger repas fini, nous nous étendîmes, ſans beaucoup de façon, ſur la terre, pour goûter quelque repos. L'heure nous y invitoit, & nous dormîmes comme ſi nous euſſions été ſur les meilleurs lits du monde.

Je me réveillai l'après-midi. *Hadgy* s'apperçut que mes yeux étoient extrêmement enflammés. Il s'offrit très-obligeamment à ſoulager mon mal. Les Arabes ont toujours avec eux une eſpèce de préſervatif contre cette incommodité, à laquelle ils ſont fort ſujets, & qui provient de la pouſſière & de l'exceſſive chaleur. D'ailleurs, l'expérience doit déterminer en faveur du remède, & j'étois ſi loin de tout eſpoir de guériſon, que je me livrai ſans peine aux ſoins de mon Empyrique. Il introduiſit ſa drogue dans mes yeux : elle me cauſa d'abord une douleur fort vive ; mais, dans la ſuite, j'éprouvai un ſoulagement très-ſenſible. A quatre heures nous reprîmes notre route, en obſervant toujours la même direction, & ſans que la ſcène perdît rien de ſa monotonie. A ſept heures nous nous trouvâmes au pied d'une montagne, d'une hauteur prodigieuſe ; l'obſcurité nous empêcha d'y monter :

nous établîmes donc en cet endroit notre ſéjour pour la nuit; la dernière traite fut de trois heures, ou ſept milles, tellement que nous eſtimâmes être environ à trente-trois milles de *Ghinnah*. Notre marche fut dirigée, pendant toute cette journée, vers le N. N. E.

Dimanche 7 Septembre.

Les Arabes ont une excellente coutume de prendre le café avant de ſe mettre en marche, le matin; nous l'avons adoptée, & nous la trouvons plus ſalubre pour l'eſtomac, que ce vieil uſage anglois d'une liqueur, dont il eſt peut-être heureux pour nous d'être dépourvus. A ſix heures nous eûmes équipé nos chameaux, &, les conduiſant par la bride, nous nous déterminâmes à monter, à pied, la hauteur : comme elle étoit extrêmement eſcarpée, nous eûmes à nous féliciter de n'avoir pas emprunté les ſecours de nos chameaux. Le ſentier étoit à-la-fois ſi roide & ſi étroit, que le moindre faux pas les eût fait tomber au fond des précipices dont il eſt bordé. Il faut auſſi obſerver que, de toutes les bêtes de ſomme, le chameau eſt celle qui a le pied le plus sûr, & je ne me rappelle point que, dans cette marche fatigante de montagnes

en montagnes, il ſoit arrivé à ma monture de broncher une ſeule fois. Nous fûmes plus d'une heure à gravir cette montagne : parvenus au ſommet, nous trouvâmes une plaine très-étendue ; mais la vue étoit totalement bornée par des hauteurs qui dominoient le lieu où nous étions. Nous marchâmes près de deux heures. Il nous fut aiſé de juger de la différence d'air qui règne dans cet atmoſphère ; il eſt de la ſubtilité la plus pénétrante. A neuf heures nous commençâmes à deſcendre. Nous mimes encore une fois pied à terre ; nous redoublâmes de vîteſſe ſur la pente : le ſentier tournoit autour des flancs de la montagne. A notre gauche vint nous effrayer l'aſpect d'un précipice qui nous parut être de pluſieurs centaines de braſſes de profondeur. Nous regardâmes comme une eſpèce de miracle, qu'il ne fût arrivé aucun accident à nos chameaux. Ils étoient ſi chargés, & leur harnois en ſi mauvais état, qu'ils furent ſouvent arrêtés au milieu de la deſcente. A chaque inſtant il falloit rajuſter le bagage qui avoit été dérangé par les violentes ſecouſſes de l'animal. Quand nous eûmes gagné le bas de la montagne, deux des chameliers pouſsèrent en avant, dans l'intention de chercher quelque bête fauve à tirer. On doit faire peu de cas de leur habileté : ils ne ſavent point,

avec leur fusil à mêche, ajuſter leur coup; & il faut qu'ils ſoient en repos pour prendre, pour ainſi dire, *une viſée sûre.* Mes compagnons craignent de compromettre leur adreſſe en ſe ſervant de nos armes à feu, parce que nos balles ne pouvoient leur convenir. Nous traversâmes la vallée où nous eûmes le plaiſir d'admirer un grand nombre d'aube-épines en fleur, & de reſpirer leur parfum. Après une longue marche, nous fîmes halte à l'eſt d'une colline fort élevée. Préciſément, avant de gagner cet endroit, il m'arriva une aventure aſſez ſingulière. J'étois reſté derrière mes compagnons, à environ trois cents pas de diſtance. J'avois avec moi trois de nos Arabes, qui, tout-à-coup, arrêtèrent mon chameau, en me faiſant ſigne de ne point avancer. Ce bruſque procédé me tira d'une eſpèce de rêverie dans laquelle j'étois plongé, & ſur ma tentative d'aller en avant, de nouveaux efforts de la part des Arabes, pour me retenir, & des cris aſſez perçans, qui étoient inintelligibles pour moi : le mot de *Ghazal Ghazal*, vingt fois répété. A l'inſtant mes yeux allèrent ſe fixer ſur mes camarades, que je voyois traités de la même façon ; & j'allois me ſervir de mes armes pour m'ouvrir un paſſage juſqu'à eux, quand un chevreuil ſe mit à courir, avec

vîteſſe, en face de nous, à travers notre route, & qu'un coup de fuſil ſuivit, non moins rapidement, cette découverte : alors le myſtère fut éclairé ; &, dans le même moment, je me trouvai délivré de la plus grande perplexité, peut-être, que j'euſſe éprouvée de ma vie. Ce ſont-là des inconvéniens attachés au peu de connoiſſance de la langue. Le mot *Ghaẓal*, que j'avois pris pour une expreſſion de commandement, ne déſignoit en Arabe que la bête fauve dont je viens de parler. Content de la leçon, je me hâtai de rejoindre mes camarades, & je fus le premier à rire de bon cœur, à mes dépens. J'imagine qu'il n'eſt pas fort néceſſaire d'ajouter qu'il fallût encore, ce jour-là, nous paſſer de venaiſon pour notre dîner : notre mouton au pot fut toute notre reſſource. Il eſt vrai que nous en usâmes avec ſobriété ; notre conducteur & les propriétaires des chameaux s'attendoient à en avoir leur part : &, en gens ſenſés, nous nous ſoumettions à ce partage, dont notre appétit murmuroit un peu, plutôt que de leur cauſer de la mauvaiſe humeur. La dernière traite fut de ſept heures & demie, ou dix-neuf milles.

A trois heures & demie paſſées nous remontâmes, & allant à travers la même vallée, environ au bout d'une heure, nous atteignîmes le

pied d'une autre montagne eſcarpée. Nous fûmes obligés de conduire nos chameaux par la bride, &, à-peu-près en une demie-heure, nous gagnâmes le ſommet. Une plaine, qu'on pouvoit évaluer à deux milles de longueur, s'offrit à nos yeux. Ce fut là que nous nous remîmes ſur nos chameaux. A ſix heures nous étions arrivés à l'extrémité de la montagne, quand notre garde avancé vint parmi nous jetter l'alarme. Il nous annonça qu'il y avoit dans la vallée une troupe de chameaux; nouvelle bien faite, en effet, pour nous donner de l'inquiétude. Nous ne devions pas nous attendre à rencontrer dans cet endroit d'autres créatures humaines que nous : nous ne fîmes qu'un ſaut à nos armes, & nous remîmes, dans le meilleur ordre poſſible, ſur la deſcente qui étoit ſi roide, ſi perpendiculaire, que, malgré notre petit nombre, il nous étoit poſſible d'agir & de faire face à une multitude d'aſſaillans. Les étrangers, de leur côté, ſemblèrent avoir épié nos mouvemens; ils s'étoient mis comme en ordre de bataille, & paroiſſoient attendre le réſultat. Nous ne comptâmes pas moins de trente hommes : d'où il étoit aiſé de conclure que nous en aurions deux contre un des nôtres, ſi le malheur vouloit qu'on en vînt aux hoſtilités. Pour s'éclaircir du fait,

Hadgy-Uttalah

Hadgy-Uttalah prit le parti de descendre dans la vallée. Il se hasarda, puisqu'il s'étoit désarmé dans le dessein de donner un témoignage de vues pacifiques. Tous nos yeux étoient attachés sur lui, avec une extrême impatience de savoir quelles seroient les suites de l'entretien qu'il alloit avoir, &, il faut l'avouer, nous ressentions de mortelles anxiétés. Notre situation étoit des plus critiques. Nous le suivions pas à pas; il approche du parti: l'un d'eux le reconnoît, court au-devant de lui à bras ouverts. Le reste de la troupe l'environne. Nous distinguons, dans l'éloignement, qu'on lui sert du pain & du café : nous commençons à nous livrer à l'espérance, & à varier dans notre jugement, sur la profession de ces étrangers. Nous allons jusqu'à imaginer que ce pouvoit bien être des voyageurs comme nous, qui, dans ces temps de trouble, avoient préféré la route du désert aux rivages du fleuve. Ce qui nous confirme dans cette idée, c'est le signe que nous fait *Hadgy* de descendre. Ce signe nous fut interprété par nos Arabes : il annonçoit clairement que nous n'avions rien à craindre. Remplis donc d'une heureuse confiance, nous descendîmes la montagne en aussi bon ordre que le sentier nous le permettoit. La première personne qui s'offrit à notre vue dans le vallon,

fut *Hadgy*, qui fit, ſur-le-champ, tranſporter notre bagage à quelque diſtance des étrangers, tandis que les Arabes, de part & d'autre, ſe confondoient en démonſtrations d'affection & de civilité. La première choſe dont nous fûmes inſtruits, c'eſt qu'on ſe procure de l'eau dans cette vallée : avantage qui engagea notre ſociété à s'arrêter pour remplir ſes outres. Nous arrivâmes en cet endroit à ſix heures & demie ; de ſorte que notre dernière traite avoit été de trois heures, ou ſept milles.

Pendant que *Hadgy* étoit engagé, avec le chef des étrangers, dans un entretien qui paroiſſoit animé, Ibrahim & Abdul-Ruffar vinrent à nous avec un air étonné & inquiet ; ils nous apprirent qu'ils avoient découvert que nos ſoupçons n'étoient que trop fondés : ce parti, dont nous avions fait la rencontre, étoit effectivement une bande de voleurs. On avoit entendu l'un d'eux ſe vanter que la troupe s'étoit emparée des quarante chameaux, près de Coſire, durant notre ſéjour en cette ville : anecdote que j'ai rapportée il y a quelques momens. Ces honnêtes gens avoient encore pillé une caravane ſur les bords du Nil, depuis peu de jours ; &, riches de ce vol, ils s'en retournoient tranquillement dans leur pays. Toutes ces petites hiſtoires n'étoient pas trop

propres à nous rassurer. Nous nous trouvions, sans contredit, dans une situation des plus alarmantes; au milieu d'un vaste désert, loin de tout secours, nous ne pouvions avoir de confiance qu'en nos armes & dans la fidélité de nos Arabes : & quand même nous eussions obtenu l'avantage contre le nouvel ennemi, qui nous répondoit que nous ne serions pas obligés d'en venir aux mains avec nos propres guides, y avoit-il quelque salut à espérer pour nous dans cette affreuse solitude ? C'étoit un vrai labyrinthe où nous resterions, où nous péririons infailliblement. Notre esprit se nourrissoit de ces réflexions décourageantes. Nous reçûmes quelques rayons consolateurs de la part de *Hadgy*, qui vint alors nous rejoindre. Il n'hésita point à nous donner des lumières sur la profession de nos voleurs; il entra même, à ce sujet, dans des détails. Il nous apprit que ces brigands sont aussi jaloux de leur parole, que les autres individus de la société humaine. Heureusement il étoit de leur connoissance; ce qui, sans doute, empêcha une effusion de sang. Ils lui avoient donc engagé leur honneur, l'expression est singulière, qu'ils ne se permettroient aucun acte d'hostilité contre nous. Encore une fois, nous pouvions nous reposer en pleine assurance sur leur honnêteté.

Les Arabes, en pareille occaſion, n'ont jamais trahi la bonne foi. Au fond du cœur, nous avions encore bien des ſoupçons ſur leur fidélité; mais nous fûmes étonnés, au dernier point, de la propoſition qu'ils nous faiſoient, par la bouche de *Hadgy* : c'étoit de nous accompagner au Caire, & *Hadgy* lui-même nous recommanda de ne point la rejeter; notre intérêt, ajouta-t-il, y étoit attaché. Ils nous ſerviroient à-la-fois de guides & de protecteurs dans ce déſert éloigné de tout ſecours; & lorſqu'une fois ils ſe déclaroient en faveur de quelqu'un, c'étoit leur caractère de le ſoutenir & de le défendre, au péril même de leur vie. Quand nous nous ſerions défiés & du panégyrique & du panégyriſte, ce n'étoit guères le moment de combattre l'opinion de notre conducteur, qui ſe trouvoit alors réellement le maître de nos perſonnes & de nos effets. L'ôtage qu'il avoit laiſſé à *Ghinnah* ſembloit d'ailleurs nous répondre qu'il s'acquitteroit avec fidélité de ſon emploi. Cependant, nous ne pûmes nous empêcher d'admirer notre bonne fortune; l'excellente compagnie où nous allions tomber! Et, qui devoit être notre ſauve-garde? une bande de voleurs. Jamais héros de roman ſe trouva-t-il dans une ſituation plus critique? Et tout ceci n'auroit-il pas l'air d'une fiction, ſi notre

aventure n'étoit confirmée par les atteſtations les moins équivoques ? Il faut eſpérer que le génie bienfaiſant qui nous a guidés juſqu'ici, ne nous retirera pas ſon appui, & que notre voyage ſe terminera ſous les favorables auſpices.

A ſept heures les chameaux, appartenans à notre nouvelle ſociété, prirent les devants pour aller chercher de l'eau ; leurs honnêtes poſſeſſeurs nous laiſsèrent leur capitaine & un ſeul gardien pour leur bagage : ce qui démontroit, de leur part, la plus entière confiance. Nous nous couchâmes avec la précaution, cependant, d'avoir nos armes près de nous, & nous dormîmes autant que le froid nous le permettoit. J'avois été aſſez malheureux pour me voir privé de mon manteau de [illegible]. Une étoffe légère, qui me ſervoit de vêtement, me garantiſſoit peu du vent du nord, auſſi piquant que je l'aie jamais ſenti hors de l'Europe. Lorſque nous reprendrons nos voyages de nuit, il faut eſpérer que le mouvement nous rendra le froid moins ſenſible. Cette vallée, d'après notre eſtimation, eſt à cinquante-neuf milles de *Ghinnah*. Notre courſe avoit été N. O.

Lundi 8 Septembre.

A quatre heures du matin j'étois réveillé. Les chameaux n'avoient point encore paru ; je parle de ceux qui appartenoient aux voleurs : leur bagage étoit sous nos yeux. Je m'apperçus que, dans leurs diverses marchandises, il se trouvoit du sucre, du café, des toiles à voiles ; c'étoient les fruits de leur brigandage. Ils les avoient recueillis depuis peu, & ils alloient les vendre dans le voisinage du Caire. A la pointe du jour, nos chameaux furent expédiés pour la provision d'eau : *Hadgy* & les propriétaires de nos montures restèrent avec nous. Comme il y avoit toute apparence que nous ne partirions guères avant midi, j'eus le temps de m'arrêter [illegible]n objet qui, peut-être, intéressera la curio[illegible] du lecteur.

Il semble que le larcin, chez les Arabes, soit regardé comme une profession, & une profession nullement déshonorante, pourvu qu'elle s'exerce aux dépens d'autres districts. Leurs amis & leurs connoissances n'ont qu'à se louer de leur honnêteté ; & il arrive rarement qu'ils mettent leurs compatriotes à contribution. C'est, par bonheur pour nous, ce qu'éprouvèrent nos Arabes. Nous fûmes redevables de notre salut

à cette singulière façon de penser : voilà comme l'honneur a une foule de modifications. La coutume de ces espèces de nomades, est de faire des excursions sur les territoires éloignés, & de revenir chez eux, chargés de tout le butin qu'ils ont pu ramasser. Ces expéditions ne sont, à leurs yeux, que l'art de la *petite guerre*, & ne se montrent pas, ce qu'elles sont réellement, des infractions criminelles des droits du genre humain. Cependant, à voir les objets sous un jour philosophique, que sont de plus ces héros qui ont désolé la terre, & dont l'histoire a consacré la mémoire, par une lâche & absurde complicité ? Peut-être n'ont-ils pas la raison & la justice de ces Arabes déprédateurs ; ou plutôt, les crimes des uns manquent uniquement d'un éclat qui couvre ceux des autres, & leur prête une sorte de prestige imposant. Les premiers ne sont comptables de leurs actions qu'à leur gouvernement, qui, par une politique peu délicate, ferme les yeux sur des délits qui enrichissent ses sujets. On observera que les individus qui forment ces différens corps de brigands, ne sont coupables, pour la plupart, d'aucun crime personnel. Ce sont les crimes de leurs parens qui, souvent, les ont forcé d'entrer dans ces associations perverses. La crainte d'être exposés à la vengeance de

quelques particuliers, les porte à chercher un aſyle dans le déſert. C'eſt leur monſtrueuſe politique; c'eſt la biſarrerie; c'eſt la molleſſe cruelle de leurs loix qu'il faut accuſer. Elles ont contraint des hommes, d'un caractère doux & honnête, à rechercher l'aſſociation d'êtres avilis, & à ſe vouer, avec eux, à l'infâme métier de piller le voyageur imprudent.

Hadgy nous préſenta le chef de la bande. Nous lui fîmes les honneurs de notre déjeûner. Il prit une taſſe de café avec nous. Ce fripon annonçoit de la gaieté: il ne demandoit pas mieux que de rire: ſa taille, quoique médiocre, étoit forte & ramaſſée; il avoit d'aſſez beaux traits; & ſa phyſionomie n'auroit pas été déſagréable, ſans une large cicatrice qui, en lui reſſerrant la lèvre ſupérieure, découvroit la perte de pluſieurs dents de devant, & le défiguroit d'une étrange manière. Il y a lieu de croire que cette brêche fâcheuſe étoit le réſultat d'une de ces rencontres où il faut payer de ſa perſonne. Cet homme avoit dans ſes manières une franchiſe qui lui gagna aiſément notre confiance: c'eſt de lui qu'on peut dire qu'il n'avoit la conſcience nullement timorée. Il ſembloit s'applaudir de ſon genre de vie, & nous racontoit ſes exploits, comme Alexandre eût rendu compte de

la glorieuſe expédition qui lui ſoumit l'empire des Perſes. Il nous fit voir deux paires de pantouffles de maroquin, un habit turc & d'autres effets de cette nature, qui étoient à vendre. Nous ne fîmes point de difficulté de les acheter, dans l'intention de captiver ſa bienveillance. Je ſuis obligé de convenir que nous bleſſions un peu la délicateſſe, puiſque nous ſavions parfaitement que ces effets avoient été volés; mais la néceſſité n'eſt-elle pas une puiſſante excuſe? *Abdul-Ruſſar* fit l'emplette d'un alcoran & d'autres livres de ſa religion; *Ibrahim*, d'un piſtolet d'harçon à la françaiſe, qui ſera moins pour lui un objet d'uſage que de parade. Nous avons eu toutes ces choſes pour un tiers de leur valeur. Ce fut *Hadgy-Uualah* qui paya l'honnête brigand: arrivés au Caire, nous arrangerons nos comptes avec le premier: car nos voleurs, ſans doute, ne nous auroient pas épargné, s'ils euſſent ſoupçonné que nous n'étions pas ſans argent. En vérité, nous avons joué de malheur: nous aurions pu effectuer, une infinité de fois, pareil voyage, ſans rencontrer une ſemblable canaille: rendus à ce paſſage, ſeulement une demi-heure plus tard, nous aurions pourſuivi librement notre chemin. Au reſte, trève à toutes ces réflexions; n'avons-nous pas

souvent éprouvé, dans le cours de nos voyages, la vérité de cette fameuse maxime de Pope, & qui a servi de texte & de sujet à ses plus belles épîtres : *Que tout est au mieux.* Continuons de bénir la providence, cheminons avec nos chers voleurs, sans nulle crainte ; leur argent les attend au Caire.

A onze heures, leurs chameaux revinrent de la fontaine. Si les propriétaires avoient eu quelque mauvais dessein contre nous, ils n'auroient jamais trouvé d'occasion plus favorable pour l'exécuter. Une grande partie de nos forces étoient alors absente, & les leurs, au contraire, étoient en ce moment toutes réunies ; mais ils se livroient à des idées d'une nature tout-à-fait différente. Ils se mirent à tuer un jeune chameau, en l'honneur de *Hadgy-Uttalah.* On ne s'occupa plus que des préparatifs du festin. Il faut savoir que les Arabes préfèrent la chair de chameau à toute autre. Ils nous en offrirent un morceau. La sobriété du repas que nous venions de faire sembloit répondre de notre appétit : aussi, trouvâmes-nous la viande tendre & d'un excellent goût, quoiqu'elle fût coriace & qu'on pût la prendre pour de la chair de taureau.

A trois heures, nous remîmes nos chameaux avec les outres pleins d'une eau excellente. Voici

parmi nos Arabes une fête qui va probablement nous retarder encore. Nous comptions nous mettre en route avant le soir ; mais j'ai grand'peur qu'il n'en soit rien. Je l'avouerai avec plaisir, nous n'avons point passé, dans cette vallée, de journée désagréable. Elle est si profonde, si resserrée, qu'il y a toujours de l'ombre, & un courant d'air qui tempère l'excessive chaleur de ces climats.

Nous apprîmes, à notre grand regret, que nous ne marcherions pas le soir. *Hadgy* nous exposa que c'étoit précisément pour nous faire fête qu'on avoit tué le chameau ; qu'en conséquence nous devions nous arrêter jusqu'à ce que les étrangers eussent accommodé cette viande pour le voyage. Ces apprêts durèrent jusqu'à la nuit, & nous avons encore une autre montagne escarpée à franchir. Comme probablement les troubles subsistent toujours au Caire, *Hadgy* nous fit une proposition : c'étoit de nous conduire à la résidence de cette espèce de *flibustiers* : elle est située près du fleuve & à une très-petite distance de la ville où il nous devoit accompagner en bateau. La raison qu'il nous donnoit de cet arrangement étoit assez plausible. Ses chameaux couroient risque d'être pris pour servir à la guerre, s'ils alloient directement à la capitale de l'Egypte. Ce plan n'étoit pas trop de notre goût, & d'ailleurs

contraire aux intentions positives du Cheikh al-Arab qui avoit ordonné qu'on nous descendît à la factorerie angloise ; mais comment, dans la circonstance actuelle, nous empêcher d'avoir un peu de condescendance pour notre conducteur, & le forcer de risquer sa fortune dans une ville où nous pouvions nous rendre également en bateau, en faisant, à la vérité, un peu plus de dépense. Nous donnâmes donc carte blanche à notre conducteur, le priant seulement de ne point négliger nos intérêts en travaillant pour les siens.

Le pétillement des flammes se faisoit entendre de toutes parts, & les serviteurs arabes étoient occupés à faire cuire les viandes. Chacun avoit sa besogne : les uns distribuoient aux chameaux leur mesquine portion, tandis que d'autres apprêtoient leurs couteaux pour diviser les parts qui devoient composer le festin. Pendant ces préparatifs, les chefs, retirés d'un autre côté, étendus sur des peaux de bêtes sauvages, ayant leurs armes près d'eux, tenoient à leur bouche de longues pipes d'où s'exhaloient une fumée odorante. Ils s'amusoient à raconter des prouesses héroïques, & chacun ne manquoit pas de se faire, sans façon, les honneurs de l'aventure. Ils entroient dans les détails de leurs excursions qu'ils appelloient des guerres, & par-dessus tout,

s'étendoient, avec complaisance, sur les dépouilles qu'ils s'étoient appropriées. C'est ainsi que l'amour propre, ce mobile universel de tous les temps & de tous les lieux, peint les objets en beau aux yeux de la plupart des hommes. Ces conversations si intéressantes pour les Arabes, durèrent jusqu'au moment que le sommeil vint s'emparer des conteurs, & l'on ne songea plus qu'à se livrer au repos.

Mardi 9 Septembre.

La nuit nous fit éprouver un froid piquant, comme à l'ordinaire : ce qui nous retint assez tard couchés. Nous ne quittâmes cette situation qu'à six heures & demie ; cependant nos compagnons, moins alertes encore que nous, ne se trouvoient pas en état de nous suivre. Ils nous invitèrent à prendre les devants, & nous donnèrent leurs paroles de nous rejoindre bientôt. Nous fûmes trois heures à faire le tour de la vallée dans laquelle nous venions de passer la nuit. Environ sur les dix heures, nous commençâmes à gagner les hauteurs ; la montée étoit rude & pénible. Notre voyage fut assez le même tout le reste du jour. Des éminences, puis des vallons, voilà ce qui varia la monotonie

de notre route, d'ailleurs fort difficile & fatigante. En vérité il n'y a que des chameaux qui puissent marcher dans un tel chemin. Il n'est donc pas étonnant que jusqu'ici nos gens n'aient pas voulu voyager dans les ténèbres. L'air est si perçant & si âpre sur les montagnes, qu'on ne se ressent nullement des incommodités de la chaleur même de midi; & en effet, les rayons du soleil sont, dans ce mois, loin d'être perpendiculaires; heureusement que nous lui tournons le dos. Nous éprouvons, dans ce voyage, une température bien différente de la dernière. Il est vrai que les routes sont plus fatigantes & plus dangereuses; mais la saison est tellement changée, à notre grande satisfaction, qu'à peine pouvons-nous avoir une idée de l'ardeur du soleil: on ne s'en aperçoit, si l'on peut parler ainsi, que par intervalle. A une heure, nous entrâmes dans une autre vallée; nous l'eûmes traversée à deux & demie; & quoique le vent frais nous eût abandonnés, nous trouvâmes la chaleur supportable. Ce fut là que nous nous arrêtâmes, privés de l'avantage de pouvoir nous mettre à l'abri du soleil. Quel contraste avec la situation que nous venions d'éprouver! nous passions subitement d'une extrémité à une autre, d'un froid perçant à la chaleur la plus vive! Ce lieu nous parut propre à

faire provision d'eau, les dernières sources où nous avions puisé, n'étant connues que des Arabes qui fréquentent le désert. Le petit nombre d'outres qui se trouvoient vuides, fut rempli. C'est ici que le proverbe n'est pas déplacé: on fit boire nos chameaux pour la soif à venir: en effet, ils devoient en avoir une bien longue & bien violente à supporter. Nous fîmes lever une paire de perdrix & plusieurs cailles dans cette vallée qui est ombragée d'arbrisseaux odoriférans. La dernière traite a été de huit heures ou vingt milles; & d'après notre calcul, nous ne croyions être encore qu'à soixante dix-neuf milles de Ghiunah: notre course aujourd'hui a été N. N. O.; nous sommes actuellement convaincus que la journée d'hier a été absolument perdue pour nous; & si c'est ainsi que nous continuons notre voyage, il n'y a point de doute que la patience ne nous manque, de même que nos provisions.

On se disoit à l'oreille que nos Arabes Bedouins avoient pris une route différente de la nôtre. Nous étions demeurés dans cet endroit près de deux heures, & nous n'avions aucune nouvelle de nos honnêtes compagnons: cela nous fit croire qu'ils s'étoient amusés à nos dépens, en nous donnant la fausse espérance que nous les reverrions. Nous étions à examiner si cette espèce

d'infidélité étoit avantageuſe qu non, lorſqu'après quatre heures paſſées, j'apperçus de loin le capitaine des voleurs, avec deux gens de ſa ſuite; il paroiſſoit fort empreſſé de nous rejoindre, & toute la bande ne tarda pas à ſe montrer; ils ſembloient accorder leurs pas à l'air d'une chanſon, ſe ſouciant peu d'être expoſés à l'ardeur du ſoleil. Leurs déſerts ſont pour eux le monde entier; ils ont une phyſionomie féroce, & ſont trois fois plus armés que les Arabes qui nous eſcortent. Combien a-t-on manqué à la vérité, dans tous les récits qu'on nous a faits de leur diſcipline & de leurs armes! Outre ſon fuſil à mèche qui eſt en écharpe derrière ſon dos, chaque homme a des piſtolets à ſa ceinture, un ſabre à ſon côté gauche, à l'autre un poignard, tandis qu'il tient une lance dans ſa main droite. En général, ils ſont mieux montés que nos gens: la lenteur de leur marche, ce jour-là, peut être attribuée à leur charge: ils avoient peut-être un peu trop pris de chair de chameau. Au reſte, dans cette circonſtance, nous ne nous trouvions point en force; la plupart des nôtres étoient abſens; & ils avoient l'occaſion la plus favorable de nous attaquer avec avantage. Mais le ſalut amical qu'ils nous firent, chaſſa loin de nous les plus légers ſoupçons que nous aurions pu concevoir; ils penſèrent ſeulement

ment à envoyer leurs chameaux à la ſource où nous avions envoyé les nôtres. Nous voici encore retenus en ce lieu juſqu'à demain matin : c'eſt le ſecond délai que ces gens-là nous ont cauſé. Nous venons d'apprendre à l'inſtant que, durant trois jours, nous ferons route ſur les montagnes, avant de deſcendre vers le Nil où nous aurons ſoin de remplir nos outres: ce qui nous fait ſentir la néceſſité de la précaution que nous avons priſe.

Mercredi 10 Septembre.

Selon notre coutume, nous nous mîmes tard en marche le matin. Il paroît que les Arabes ſe ſoucient peu de reſpirer le premier air du jour; ils compenſent le retard en cheminant une heure ou deux de plus dans la chaleur: méthode qui n'étoit nullement de notre goût. Peut-être étois-je la partie la plus intéreſſée dans ces plaintes: mes yeux étoient toujours extrêmement foibles, & les rayons brûlans du ſoleil ne ſembloient pas faits pour accélérer ma guériſon. On a bien raiſon de dire qu'il eſt peu de plaiſir ſans mélange. Comme nous étions à prendre notre café, un de nos chameliers s'aviſa d'entamer une converſation qui n'étoit guère propre à nous réjouir; il nous fit connoître à quel point nous étions dans la dépendance de

ſes compatriotes : le drôle eut même l'impudence de rire en nommant le Cheikh-el-arab dont le pouvoir, nous dit-il, eſt abſolument nul dans le déſert ; il ajouta que ſi les voleurs n'avoient eu quelques égards pour ſes compagnons & pour lui-même, ils nous auroient dépouillé ſans nous faire la moindre grace, & que nous ſerions, au moment où il nous parloit, à errer dans le déſert ſans vêtement, & ſans nourriture. Il en faut convenir, un pareil tableau n'avoit rien de flatteur. Cependant, notre amour propre bleſſé nous porta, ſur-le-champ, à répondre que nous ne ſerions jamais réduits à un ſi déplorable ſort, tant qu'il nous reſteroit un bras pour nous défendre. Malgré cette ſaillie de courage, nous vinmes bientôt à réfléchir qu'il falloit appeller la prudence à notre ſecours, &, fermant les yeux ſur l'arrogance cruelle de cet homme, tâcher de nous le concilier. Nous fîmes donc un grand éloge de ſa fidélité ; nous promîmes même de lui en marquer notre reconnoiſſance lorſque nous ſerions arrivés au Caire. La conduite de ce chamelier étoit entièrement l'oppoſé de celle de *Hadgy* : celui-ci paroiſſoit non-ſeulement un perſonnage doux, civil, obligeant, mais il parloit de ſon ſouverain avec une déférence & un reſpect qui faiſoient honneur à ſon cœur.

A six heures & demie, notre premiere expédition fut de gravir une montagne presque perpendiculaire : le sentier étoit raboteux. Un de nos chameaux, rétif, ou peut-être se trouvant trop chargé, ou mal chargé, jetta subitement son fardeau de dessus son dos : ce qui mit le désordre dans toute la bande. Mes ballots bondirent de rochers en rochers, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au bas de la montagne : je regardai comme une espèce de prodige qu'ils n'eussent pas été mis en pièces. L'exposition des effets divers que cet accident auroit produite, eût infailliblement réveillé l'esprit de rapine qui n'étoit qu'endormi ; & alors se seroit détruite cette espèce d'harmonie qui régnoit entre nous & les voleurs. *Ibrahim* fut envoyé au bas de la montagne pour replacer le bagage sur le chameau, & contre toute vraisemblance, un des brigands lui prêta obligeamment la main dans ce travail. Nous fûmes près d'une heure à conduire nos chameaux par la bride. Nous montâmes de collines en collines avant de gagner le sommet : arrivés à cet endroit, nous employâmes trois heures entières à parcourir une plaine où nous ne trouvâmes aucun arbre, pas même un buisson. A dix heures, nous descendîmes dans une vallée où nous fîmes halte pour déjeûner ; elle nous fournit quantité de fou-

rage pour nos montures, du romarin ſans nombre, & une abondance d'autres arbriſſeaux odoriférans du même genre, qui, nés dans le déſert, n'ont probablement encore aucune dénomination. Quoique ces plantes parfumées ſoient la nourriture ordinaire du chameau, il eſt remarquable que cet animal a l'haleine d'une fétidité inſupportable. Il leur donne toujours la préférence; mais à leur défaut, quand il eſt excité par la faim, il dévore indifféremment épines & chardon, ſans que ſa bouche en reçoive le moindre dommage. On diroit que la nature, par une prévoyance auſſi admirable que touchante, l'a cuiraſſé contre les atteintes des plantes les plus aiguës, dont il eſt quelquefois condamné par elle à ſe nourrir. La dernière traite fut de quatre heures ou dix milles.

A onze heures & demie, nous remontâmes ſur nos chameaux, & fûmes plus d'une heure à traverſer la vallée. Nous parvinmes encore une fois à des hauteurs par des ſentiers auſſi étroits qu'eſcarpés, & où j'imagine qu'aucune trace humaine n'avoit jamais été imprimée. Pendant que nous étions à contempler avec une ſorte d'effroi les affreux précipices qui étoient preſque ſous nos pas, je découvris pluſieurs canaux où l'eau avoit vraiſemblablement coulé

autrefois, & ces marques jointes à diverſes autres obſervations, m'ont convaincu que, dans des temps reculés, des branches du Nil s'étendoient juſqu'en ces lieux, ainſi que d'autres rivières dont les ſources, ſelon toute apparence, ont été taries. Tout ce qui avoiſine ce fleuve célèbre a eſſuyé tant de révolutions!

En ce moment la troupe des voleurs, qui compoſoit l'arrière-garde, fit halte à une raiſonnable diſtance de nous. Cette conduite de leur part ne pouvoit manquer de nous plaire, car immanquablement, leur exceſſive affinité avec nos ſerviteurs eût tournée à notre déſavantage. A quatre heures & demie nous entrâmes dans une vallée, où nous dînâmes délicieuſement à l'ombre. Ce qui troubla un peu ce plaiſir, c'eſt que nous nous apperçûmes que notre biſcuit diminuoit à vue d'œil. Nous nous vîmes obligés de manger, avec les Arabes, de leurs gâteaux cuits ſous la cendre. Au reſte, tant que nous conſerverons notre ſanté, nous ne nous plaindrons pas de la nourriture, de quelque eſpèce qu'elle ſoit. L'Arabe que nous avions loué à *Ghinnah* étoit l'homme chargé de nous préparer ces gâteaux. C'étoit une manière de mauvais plaiſant, qui cherchoit à divertir la ſociété par une infinité de facéties: je ſuis sûr que le vaurien,

malgré toutes ſes dépenſes de gaieté, n'oublioit pas ſes intérêts. Ibrahim étoit trop indolent pour nous rendre des ſervices de cette nature. Pour Abdul-Ruſſar, il nous fut d'une très-médiocre utilité, depuis le ſaut périlleux qu'il fit à la maiſon de Mahomet. Il traînoit une ſanté chancelante, & a été fort long-temps à ſe rétablir de ſes bleſſures. Cet accident ſembloit l'avoir refroidi à notre égard. Notre dernière marche a été de cinq heures, ou douze milles & demi. A huit heures nous reprîmes notre route, à la faveur d'un beau clair de lune, juſqu'à onze heures & demie nous voyageâmes dans la vallée. Enfin, nous nous arrêtâmes au pied d'une haute montagne, pour y paſſer la nuit. Cette dernière traite fut de trois heures & demie, ou neuf milles. D'après notre calcul, nous étions à cent-dix milles de Ghinnah. Notre courſe fut E. N. E.

Jeudi 11 *Septembre.*

Nous nous mîmes ce jour-là de grand matin en marche, & avec une telle précipitation, que nous n'eûmes pas le temps de prendre notre café. Nos eſtomacs vuides ſembloient accuſer l'excès de notre empreſſement. Nous nous fîmes précéder de nos chameaux, &, pendant deux heures,

nous eûmes à parcourir des montagnes & des vallons qui se succédoient, au point qu'il nous fut impossible de nous servir de nos montures. A huit heures nous commençâmes à descendre dans une vallée profonde, par une des routes les plus périlleuses où nous nous fussions encore trouvés. A chaque côté de nous s'ouvroient, d'une manière effrayante, des précipices de plus de cent brasses de profondeur ; mais la singularité & la magnificence des objets qui les entouroient, sembloient faites pour distraire l'attention du danger. Une foule de pyramides, du plus brillant cristal, attirent & éblouissent à-la-fois, par leur éclat, les regards du voyageur ; mais, pour peu qu'il détourne un moment les yeux de ce spectacle qui l'enchante, l'effroi succède bientôt à son admiration. A quelques pas de là paroissent suspendues, au-dessus de sa tête, d'énormes masses du plus beau granit, détachées de la montagne par de longues & horribles convulsions, & qui semblent prêtes à l'écraser. De toutes parts ce sont des abîmes sans fond, des débris de rochers, une nature hideuse : on pourroit s'écrier avec le poëte : « Le chaos est ici de retour ». Quiconque traverseroit ces mélancoliques solitudes, sans être frappé de la sublime idée d'une providence souveraine, seroit également mort &

aux émotions de l'imagination, & à ce ſentiment, plus intéreſſant encore, de cette *piété philoſophique*, le réſultat de toute penſée approfondie, & qui pénètre l'ame de reſpect & d'amour pour la Divinité.

A neuf heures la pente devint douce, & la route unie. Alors nous remontâmes nos chameaux, & nous eûmes le plaiſir de marcher ſur un terrein égal. A dix heures il fallut nous arrêter pour laiſſer paître nos montures : & nous déjeûnâmes au milieu d'arbriſſeaux agréables. Cette dernière traite avoit été de quatre heures & demie, ou onze milles.

A onze heures & demie nous reprîmes notre chemin. Nous nous trouvions encore ſur une plaine. Quelques momens après, s'offrirent à nos yeux deux ou trois daims, que nous amusâmes à lancer. Ce ſont les ſeuls êtres vivans que nous ayons rencontrés ſur ces hauteurs. A deux heures nous côtoyâmes un abîme effrayant, qui paroît avoir été l'effet d'un tremblement de terre : il a environ trois cents verges de longueur, cent de largeur, & autant de profondeur. Un ſpectacle bien digne d'attacher la curioſité, c'eſt une colonne de pierre qui s'élève du milieu de ce gouffre, juſqu'à la ſurface de la terre. La groſſiéreté de l'ouvrage, & la longueur étonnante

de la colonne, indique que c'eſt un jeu de la nature : les voleurs, cependant, nous dirent, d'un ton de gravité, que, ſous ce pillier, il y avoit une ſomme prodigieuſe, & qu'il n'y avoit perſonne au monde, qu'un chrétien, qui pût lever la pierre & ſe rendre maître du tréſor. Ils prêtoient à ce conte abſurde la ſanction d'une tradition antique. Nous eûmes bien de la peine à garder notre ſérieux, &, ſans vouloir marcher ſur les traces d'Hercule, c'eſt-à-dire, entreprendre un travail digne de figurer avec le nétoyement des écuries d'Augias, nous nous contentâmes de faire le tour du précipice, que les Arabes appellent *Somah*, &, le laiſſant bientôt derrière nous, nous entrâmes dans une vallée, où le chemin nous parut très-raboteux. Notre route ſe continua juſqu'à cinq heures & demie. Alors nous fîmes halte, pour dîner à l'ombre d'une colline. La dernière marche fut de ſix heures, ou quinze milles : c'étoit dans la plus grande chaleur du jour ; auſſi, eûmes-nous beaucoup de fatigues à eſſuyer. Notre ſociété de voleurs fut plus près de nous qu'à l'ordinaire. Ils campèrent ſur le même terrein. Là, nos Arabes s'amusèrent à tirer au blanc, exercice auquel ils ſont d'une extrême adreſſe : il eſt vrai qu'ils ne peuvent ſe ſervir de leurs armes qu'en repos,

bien inférieurs en ce point à nos chaſſeurs, qui tirent au vol. L'exemple de nos gens anima ceux de l'autre quartier ; durant notre ſéjour en cet endroit, on n'entendit que des coups de fuſil. Nos honnêtes camarades s'amusèrent, ſur-tout ſingulièrement, d'un mouſqueton qui nous appartenoit. L'écho des rochers en rendoit l'exploſion infiniment plus bruyante : on n'imagine point quels étoient leur plaiſir & leur étonnement.

A huit heures nous ſommes remontés, & avons repris notre route à travers la vallée ; favoriſés d'un beau clair de lune, nous avons marché juſqu'à dix heures & demie, que nous nous ſommes arrêtés pour prendre quelque repos. La dernière traite a été de deux heures & demie, ou ſix milles. Selon notre eſtimation, nous étions à cent quarante-deux milles de Ghinnah. Notre courſe a été N. par E. & N. par O.

Vendredi 12 *Septembre.*

Le matin nous ne commençâmes pas notre marche avant ſix heures & demie, & avant d'avoir pris une bonne taſſe de café. Enſuite, notre route fut dirigée vers l'Oueſt, pour gagner les bords du fleuve. Nos outres n'offroient plus qu'une maigre apparence ; c'étoit le quatrième

jour que nous n'avions fait de l'eau. Nous ſommes arrivés à une vaſte plaine, couverte d'un nombre infini d'arbriſſeaux odoriférans, & bornés de tous côtés par des montagnes, dont la cîme va ſe perdre dans les nues. Après celles que nous avons déjà paſſées, c'eſt une perſpective bien déſagréable d'avoir de nouveaux obſtacles à ſurmonter; &, tous les jours, au lieu de diminuer, ils ſemblent, au contraire, ſe multiplier & s'accroître : c'eſt ici qu'on peut rappeller cette image poétique. « Les Alpes s'élèvent ſur les Alpes ». En avançant, nous avons trouvé une foule de traces de bêtes fauves. Nous ſuppoſons qu'à notre approche elles ont fui & gagné les hauteurs. A meſure que nous allons vers le Nil, la terre nous paroît moins frappée de ſtérilité; elle eſt, en beaucoup d'endroits, argilleuſe, & ſuſceptible de culture.

A huit heures & demie, nous nous ſommes arrêtés dans une ſpacieuſe ouverture entre les montagnes, qui conduit droit au fleuve. Les Arabes nous ont conſeillé de reſter en ce lieu, tandis que les chameaux iroient s'approviſionner d'eau ſur les bords du fleuve qui n'eſt qu'à vingt milles de diſtance. Comme la guerre eſt toujours allumée dans ſon voiſinage, ils penſent que ce ſeroit une imprudence, de notre part, de nous

en approcher davantage. Les voleurs ont campé près de nous, & ont dépêché leurs chameaux pour le même meſſage. Ce délai prolongera notre voyage au moins d'une journée, & en conſéquence le tems que nous devons paſſer avec nos dignes camarades. Il faut pourtant déclarer que, juſqu'à ce moment, leur conduite envers nous a été très-honnête : fermons les yeux ſur leur profeſſion : nous n'avons qu'à nous louer de leurs procédés ; & auſſi long-temps qu'ils tiendront parole à notre conducteur, l'équité veut que nous en diſions du bien, & nous contraint même à convenir que nous leur devons de la reconnoiſſance. Notre ſtation eût été fort déſagréable en ce lieu, ſi nous n'avions pris la précaution de dreſſer une tente ſemblable à celle que nous nous étions aviſés d'élever à notre première pauſe au ſortir de Ghinnah, pour nous garantir du ſoleil. Il eſt vrai que cette tente avoit un inconvénient aſſez conſidérable : on ne pouvoit s'y tenir debout, & l'on n'y entroit qu'en ſe traînant ſur ſes genoux. Au reſte, cette incommodité étoit bien légère, en comparaiſon de celle que nous avons eu ſi long-temps à ſupporter. Je puis le dire ſans crainte d'exagération : durant pluſieurs mois, chaiſes & tables ont été pour nous des meubles abſolument inconnus, & nous

n'avions d'autres cuillers & d'autres fourchettes que nos doigts.

Tandis que nous attendions le retour de nos chameaux, nous avons eu, vers midi, une fort vive alarme. Le bruit distinct de deux canons est venu nous tirer brusquement de notre paisible sécurité : il paroît du côté du fleuve : aussi-tôt une appréhension très-fondée, qu'il n'y eût des troubles dans notre voisinage ; éloignés comme nous l'étions de la scène des débats, la découverte de nos chameaux pouvoit engager l'un ou l'autre parti à chercher le lieu de notre retraite, qu'ils n'auroient pas manqué de trouver à la fin. Ces réflexions n'étoient rien moins que consolantes ; & certes, nous n'avions pas besoin d'ajouter à nos maux pour rendre notre situation peu digne d'envie. Heureusement nous fûmes bientôt délivrés de ces terreurs enfantées par notre imagination ; le reste de la journée se passa aussi tranquillement qu'à l'ordinaire ; & en dépit des propos de nos gens qui ne cessoient de répéter qu'ils entendoient le canon, nous restâmes persuadés que ce bruit prétendu n'étoit chez eux que l'effet de la crainte. Déterminés à attendre l'issue de l'évènement, nous nous trouvions plongés dans une perplexité d'une nature toute différente, mais qui nous a d'abord très-vivement

affectés. Voilà que nous nous appercevons que notre ſucre & notre café nous manquent, malgré la grande dépenſe que nous avons faite pour ces articles : c'eſt à ce moment que nous nous ſommes reſſenti des bons effets de la compagnie des voleurs : ce que nous euſſions vraiment deſiré en leur abſence, leur capitaine nous l'a procuré pour la moitié du prix qu'il nous auroit fallu l'acheter à Ghinnah. *Hadgy* a fixé avec lui le montant de ce que nous devons rembourſer au Caire. En vérité, je ne reviens pas de ma ſurpriſe, & il y auroit bien de quoi ſe répandre en réflexions philoſophiques ſur cette matière : c'eſt de la conſcience des voleurs qu'il s'agit. Elle me paroît auſſi étonnante cette conſcience, que leurs procédés ſont obligeans. Cet homme donne à ſon parti l'exemple de la politeſſe & de l'honnêteté à notre égard. Comment prendre notre revanche avec lui ? Malgré notre extrême envie de lui marquer notre reconnoiſſance, nous ne voulons pas déroger à la loi que nous nous ſommes impoſée. Nous avons, en quelque ſorte, affiché aux yeux de ces gens, ſinon le *vœu*, du moins le *fait de pauvreté*, & nous perſiſtons dans notre façon de penſer qu'il y auroit de l'imprudence à leur montrer de l'argent. Cependant, j'ai ſaiſi l'occaſion de faire quelque choſe qui fût

agréable à ce chef de brigands. Il me parut jetter un œil de convoitiſe ſur une paire de raſoirs qu'il apperçut dans les mains de mon domeſtique, je ne lui laiſſai point déſirer long-temps, & lui en fis cadeau.

Comme la nuit avançoit, nos inquiétudes ſur le ſort de nos chameaux ne pouvoient qu'augmenter. Ils ſont enfin revenus à onze heures; & il y en avoit quatorze qu'ils étoient abſens. Ils ont été à un endroit du fleuve qui eſt peu fréquenté. Un homme du pays a inſtruit nos chameliers de la ſituation préſente des affaires dans ces contrées. *Iſmael Bey* avoit repouſſé les galères d'*Ibrahim Bey*; & les troupes de ce dernier, miſes en fuite, errent diſperſées ſur les bords du Nil. Ainſi, nous avons, aux horreurs du déſert, l'obligation de nous épargner un très-fâcheux inconvénient, celui de rencontrer quelques-uns des fugitifs qui, pour ſe ſouſtraire à la famine, ſe ſont jettés dans une route où les attend peut-être l'épée de l'ennemi. L'endroit où nous ſommes eſt à-peu-près en face de la ville de *Suadi* ſur le Nil. Notre traite n'a été que de deux heures ou cinq milles : nous avons ſupputé que nous étions à cent quarante-neuf milles de Ghinnah.

Samedi 13 *Septembre.*

Nous nous remîmes en route le matin, à ſix heures & demie. Juſqu'à neuf, nous traverſâmes une plaine qui nous conduiſit à une vallée ſpacieuſe. A dix heures nous fîmes halte pour déjeûner. Quelques malheureux buiſſons étoient notre ſeul abri contre le ſoleil. Ce fut alors qu'il nous fallut vivre en commun avec nos Arabes. Notre biſcuit étoit conſommé. L'appétit nous fit trouver paſſable leur pain ſans levain; comme la prétendue fleur de farine, dont il eſt pétri, eſt réellement de l'eſpèce la plus groſſière, ajoutez-y l'effet inévitable de la façon & de la cuiſſon, & vous aurez alors une idée juſte de ſa blancheur. Nous le trempions dans du *Ghee*, & ce vrai repas d'anachoretes étoit couronné par une taſſe de café.

Eh bien! avec un régime auſſi dur, je ne me ſuis jamais mieux porté de la vie. Ah! comme j'appris alors, par ma propre expérience, combien la ſobriété & l'exercice ſont utiles à la ſanté, & combien la néceſſité eſt puiſſante à vaincre la force de l'habitude! J'ai bien le droit de me donner ici pour exemple, car enfin ma complexion

plexion n'eſt pas aſſurément des plus fortes; je ſuis ſujet au mal de tête: il faut ajouter à cette incommodité, des maux de nerfs, dont j'avois été vivement attaqué plus d'une fois: cependant, perſonne de la ſociété n'a mieux ſoutenu que moi les fatigues du voyage. Mon mal d'yeux n'étoit qu'une incommodité purement extérieure; & graces à notre guide ou plutôt à ſon remède, j'ai éprouvé dans cette partie beaucoup de ſoulagement. Notre dernière traite fut de trois heures & demie ou neuf milles.

A onze heures, ayant repris nos montures, nous pourſuivîmes notre chemin à travers une vallée couverte d'une forêt d'arbriſſeaux. Rien de ſi déſagréable qu'une pareille route. Nos pauvres animaux s'arrêtoient à chaque pas pour ſatisfaire leur faim; & quand on étoit obligé de leur refuſer cette ſatisfaction, il n'y avoit ni coups ni menaces qui puſſent les engager à continuer leur chemin. A une heure, nous deſcendîmes par une pente fort douce, dans une plaine hériſſée de cailloux, & privée totalement de verdure: nous laiſſâmes donc la hauteur au bagage qui nous ſuivoit, & nous traverſâmes, avec beaucoup de fatigue, expoſés aux ardeurs d'un ſoleil brûlant, cette plaine aride, juſqu'à quatre heures que nous gagnâmes une agréable

vallée remplie de romarins & d'autres arbriſſeaux odorans. Au bout d'une demi-heure de chemin, nous fîmes halte pour prendre quelque rafraîchiſſement. Il faut obſerver que, dans aucune de nos ſtations d'aujourd'hui, nous n'avons pu nous garantir du ſoleil; ce qui nous a rendu cette journée une des moins ſupportables que nous euſſions encore trouvée. La dernière traite a été de cinq heures & demie ou quatorze milles.

A huit heures, ſous les auſpices d'un beau clair de lune, nous avons continué notre voyage. Le froid de la nuit étoit très-pénétrant, & je m'en apperçus, malgré ma précaution d'employer un ſupplément de couvertures. Pour nos Arabes, enveloppés dans leurs manteaux, ils imaginoient d'adoucir, en fumant, la rigueur d'un froid qui leur étoit d'autant plus intolérable, qu'ils n'y ſont pas du tout familiariſés.

Chaque homme eſt pourvu d'une pierre à fuſil, & d'un briquet auquel eſt attaché un morceau de cuir qui prend feu au premier coup, & eſt toujours prêt également à allumer ſon mouſquet ou ſa pipe. Ces pierres à fuſil ont penſé être la cauſe d'un accident dont M. Hammond auroit été la victime. Une étincelle tomba, ſans qu'il y prit garde, ſur le petit ſac de cuir où étoit ſa munition. Si, par le plus heureux haſard

du monde, il ne ſe fût pas apperçu de la fumée qui en ſortoit, il n'y a point de doute qu'il n'eût reſſenti les funeſtes effets de l'exploſion. Cette alarme nous fit changer notre poſition; nous eûmes, ſoin, durant le reſte du voyage, de tout tenir à l'oppoſé du vent que les Arabes avoient en face. Au ſortir de la vallée, nous trouvâmes un terrein uni. Comme ſur un ſol dur & pierreux où le pied lourd du chameau ne laiſſe point d'impreſſion, il ſeroit preſqu'impoſſible de retrouver le chemin, les diverſes bandes de voleurs qui fréquentent ces lieux, ont mis des monceaux de pierres à des diſtances inégales. Cette eſpèce d'induſtrie leur indique une direction sûre à travers les déſerts. Nous leur avons donc, à cet égard, une grande obligation. Ils ſont encore nos guides quand ces monumens ſont détruits, ou qu'ils ne ſont pas intelligibles pour nous. Cette route au Caire n'étant pas uſitée, il arrive ſouvent que nos aventuriers en ſont pour leur peine & les frais de leur courſe. Nous ſommes la troiſième caravanne qui ſe ſoit expoſée à tenter un chemin depuis les troubles élevées dans ce pays, & peut-être ſerons-nous la dernière. Notre petit turc à Ghinnah n'étoit point du tout d'avis que nous priſſions cette route; & quoique ſa perſonne & ſes effets euſſent, ſelon toute apparence, partagé la protection qui nous

étoit assurée, nous ne sommes point fâchés qu'il n'ait pas voulu en profiter. La vérité est que les Turcs sont les plus despotes de tous les maîtres, & que les Arabes, de leur côté, saisissent toutes les occasions de leur rendre la pareille. A minuit, nous nous arrêtâmes & fîmes halte en pleine campagne; & nous nous mîmes, avec les couvertures étendues sur notre bagage, à l'abri du froid, autant qu'il fut possible de nous en garantir. Cette dernière marche a été de quatre heures ou dix milles. Nous avons supputé que nous pouvions être à cent quatre-vingt milles de Ghinnah. Notre course a été aujourd'hui N. E.; & sur la fin plein N.

Dimanche 14 Septembre.

A six heures & demie du matin, nous avions quitté le lieu de notre station. Nous voilà cheminant dans un plat pays. Nous sommes, suivant ce qu'on vient de nous dire, éloignés du fleuve, à dix ou douze milles. Quelqu'agrément que puisse nous procurer sa vue, nous ne voulons point courir les risques d'en approcher. Nous avons foulé à nos pieds le squelette d'un pauvre chameau, ce qu'on trouve de temps en temps dans le désert. Les malheureux animaux périssent

ſouvent de fatigue, ou ſont tués par les Arabes, qui ſe nourriſſent de leur chair, & en retirent encore un autre profit. Avec la peau, ils ſe font des ſemèles de pantouffles, que l'on vend en Egypte, ſans autre préparation que celle, qu'elle reçoit des rayons du ſoleil. La fin du chameau, quand ſes forces l'abandonnent, a quelque choſe de touchant. Sa patience & ſon courage ſont au point qu'il s'obſtine à pourſuivre ſa route tant qu'il lui reſte une ombre de vigueur, & qu'il lui eſt poſſible de porter ſon fardeau. Il ne tombe qu'au moment où tous les maux l'accablent, où la nature épuiſée le laiſſe aux priſes avec la mort; c'eſt en ce moment qu'il ſe jette à terre avec ſa charge. C'en eſt fait alors; ni coups, ni careſſes, ni bonne nourriture, ni attention à lui laiſſer prendre quelques momens de repos, rien ne peut l'engager à ſe relever. Il rend enfin les derniers ſoupirs. Les Arabes, ſenſibles à la perte d'un ſerviteur ſi fidèle, pour lui épargner les angoiſſes de la mort, lui plongent un couteau dans la poitrine, & ne lui rendent ce cruel ſervice qu'à regret & en frémiſſant; leur cœur ſemble oublier, pendant quelques momens, ſa dureté naturelle, pour s'attendrir ſur la perte d'un compagnon de leurs travaux ſi laborieux & ſi fidèle. Et toi, être infortuné, triſte & trop

parfait ſymbole de la peine & de la douleur ; puiſſent enfin repoſer en paix les reſtes de ta déplorable exiſtence ! Que le vent reſpecte tes oſſemens ; & malheur à la main impure qui tenteroit de les écarter du regard de ceux que le haſard conduit dans ces routes ſolitaires ! A ton aſpect le voyageur ſe ſentira ému. Ta force, ta douceur, ta ſtature giganteſque, tes ſervices, & leur récompenſe ; enfin, les tourmens de ta vie, & le ſupplice qui la termine ! Ces diverſes images iront toutes à-la-fois ſe précipiter ſur ſon cœur ; & il ne pourra te refuſer en paſſant, du moins le tribut de quelques larmes. Ah ! puiſſe-t-il, pour prix de ſa ſenſibilité, échapper aux horreurs du déſert ! Puiſſe la monture qui, dans cette affreuſe ſolitude, partage ſes fatigues & ſes dangers, éviter ton deſtin !

A dix heures l'envie de déjeûner nous conſeilla de faire halte. Nous prîmes ce modeſte repas parmi quelques chardons, l'unique nourriture que la plaine pût fournir à nos miſérables chameaux. Le terrein eſt ici un mélange de ſables, de craye & de pierres. La dernière marche a été de trois heures & demie, ou de neuf milles à onze. Nous avons pourſuivi notre route à travers une autre plaine ſpacieuſe, & de la plus triſte uniformité. Pas la plus petite colline, pas un arbre, pas

le moindre arbriſſeau. L'œil, comme ſur l'Océan, n'eſt borné que par un horiſon où ſe perdent les regards. C'eſt ici que le ſoleil eſt un aſtre de feu. Un vent impétueux, ſoufflant continuellement ſur ce ſol ſabloneux, achevoit de nous rendre la marche inſupportable. Dans tout notre voyage nous n'avons pas eu de journée auſſi rebutante. Nous ne nous arrêtons point : quelquefois nous menons nos chameaux vers un maigre buiſſon, pour les rafraîchir d'une bouchée de nourriture. A cinq heures nous avons rangé une file de hautes montagnes, qui ſont ſituées à l'Occident, vers le Nil. Nous avons fait là une pauſe, pour prendre langue avec nos gens. Le capitaine des voleurs, & quelques-uns des Arabes, pouſsèrent en avant pour ſurveiller le paſſage. Par fois on y rencontre des voyageurs de leur eſpèce. Nous ne les ſuivîmes que de loin & avec lenteur. A ſept heures nous les avons atteint au pied des montagnes, à l'entrée de la vallée ; & nous avons été aſſez heureux pour ne pas trouver même une ombre de danger. Un épais buiſſon s'eſt offert à notre vue. Il nous a prêté ſon abri pour nous repoſer. Le vent du Nord ſouffloit avec force & étoit extrêmement piquant. Un de mes domeſtiques a découvert un ſerpent, que les Arabes nous ont dit être très-venimeux :

mais rien ne manifeſtoit dans le reptile cette funeſte qualité. Mon voyage de l'Inde m'a donné quelques connoiſſances ſur l'eſpèce variée de ces animaux. Cette pénible traite a été de huit heures & demie, ou vingt-deux milles. Nous nous trouvons à deux cents douze milles de Ghinnah. Notre marche a été aujourd'hui N. O.

Lundi 15 Septembre.

A ſix heures & demie du matin, remis en marche, nous dirigeâmes notre chemin vers les montagnes, que le clair de lune nous fit croire beaucoup plus près qu'elles ne l'étoient en effet : il s'écoula une grande heure avant que nous euſſions débouché dans la vallée qui les ſépare. Nous y trouvâmes une abondance de fourages pour nos montures, qui, chacune, n'ont qu'une meſure de fèves par jour ; nous ne parlons point de la nourriture qu'elles peuvent trouver ſur la route ; chétive ſubſiſtance, en vérité, pour un animal d'un volume auſſi conſidérable. Nous obſervions à chaque pas de fraîches voies de daims, ou d'un autre quadrupède, que je croirois volontiers devoir être un élan, d'après la forme du ſabot, mais que les Arabes nomment un mouton de montagnes. Ces montagnes ſont com-

posées d'albâtre, de porphyre & de granite, dont on voit de larges fragmens épars çà & là sur le chemin, soit qu'ils aient été portés là par quelque tourbillon de vent, ou que, détachés par quelque violente commotion, ils aient roulé jusques-là d'une immense hauteur. Il faut croire que c'est de ces lieux que les anciens rois d'Egypte tirèrent les matériaux de ces édifices superbes, dont une partie subsiste encore, & jouissent d'une constante admiration. Ces colonnes, imposantes par leur hauteur, qui ont étonné le genre humain à Alexandrie & ailleurs, & dont l'Italie s'est enrichie avec tant de frais, sont sorties, probablement de ces carrières. La proximité du Nil en facilitoit le transport à la mer. Au reste, ceci n'est qu'une conjecture, qu'il est permis à un voyageur de hasarder. Quand cette hypothèse, si c'en est une, ne serviroit qu'à relever les erreurs de ces écrivains beaux esprits, qui, se livrant à la manie des systêmes, ont supposé gratuitement, que cette immense quantité de marbres a été apportée du Site, au-dessus des Cataractes du Nil. Je ne prétends point nier qu'un étranger ait pu saisir quelquefois des résultats échappés à l'ignorance des gens du pays; mais, je l'avouerai, on ne peut guères établir des conséquences justes sur des notions si vagues, & des bases si incer-

taines. Mais, l'esprit humain est toujours si amateur du merveilleux!

Nous traversâmes la vallée, jusqu'à dix heures que nous nous arrêtâmes parmi quelques buissons d'épines, pour prendre du café. La traite fut de quatre heures, ou dix milles.

A onze heures nous continuâmes notre chemin à travers cette vallée; elle est toute couverte d'épines assez fortes pour nous procurer de l'ombrage; &, comme elles étoient alors en fleur, nous avions de plus l'agrément de respirer leur parfum. Un pauvre lièvre que nous fîmes lever nous donna lieu d'observer quantité de terriers, où les animaux de cette espèce vont se retirer pour se garantir de l'excessive chaleur. Le vent en ce moment étoit si froid, que le soleil, jusqu'à près de midi, ne s'étoit presque point fait sentir. Mais, tout-à-coup, l'air s'embrasa & devint étouffant. Nous employâmes tout le jour à parcourir cette vallée, qui, en quelques endroits, a plus d'un mille de largeur. L'après-dîner nous eûmes occasion de concevoir quelque inquiétude. Nous surprîmes sur la route les traces fraîches d'un chameau. Le pied lourd de cet animal laisse aisément, sur un terrein mou, des impressions profondes. Les Arabes, grands connoisseurs en ce genre, prétendirent qu'il n'y

avoit pas plus d'un jour que ces veſtiges avoient été empreints, ce qui ſembloit dénoter une bande de voleurs bien près de nous. Nous ſavions, à n'en pas douter, qu'aucun voyageur n'avoit prévenu notre départ de Ghinnah, guères plus de huit ou dix jours. Quelle eſpèce de gens pouvoit donc ſe rencontrer en ce lieu, ſi ce n'étoient des brigands? Le danger ſembloit donc imminent. On réſolut auſſi-tôt d'envoyer des vedetes en avant : nos camarades voleurs s'offrirent à nous rendre ce ſervice; &, par la facilité avec laquelle ils ſuivoient ces traces ſuſpectes, nous jugeâmes, ſans peine, de la difficulté qu'il y a de ſe ſouſtraire à ces meſſieurs. Il n'y a point de chien de chaſſe qui coure & éventre le gibier avec plus de ſagacité. Cependant, malgré nos craintes, nous avançâmes ſans délai. Nous ne nous arrêtâmes qu'à ſix heures, pour dîner. Nous avions, en effet, beſoin de repos & de raſraîchiſſement, car la dernière marche avoit été de ſept heures, ou dix-ſept milles & demi. Notre proviſion de viande étant conſommée, nous nous vîmes réduits, pour toute nourriture, à ces gâteaux de fleur de farine, dont j'ai déjà parlé. Le peu d'économie obſervée par nos domeſtiques nous avoit forcé à ce régime. D'après le calcul de *Hadgy-Umalah*, nous nous étions flattés

d'être cette nuit au Caire ; mais actuellement voilà qu'il parle de deux ou trois jours de plus. Il faut, sans doute, mettre cette mépriſe ſur le compte de ſon peu de connoiſſance du pays. Tout cela nous dit qu'il faut nous preſcrire la ſobriété la plus parfaite, & ménager, avec une ſévère économie, le peu d'alimens qui nous reſte. A huit heures nous nous ſommes remis en route, à la faveur du clair de lune, & toujours dans la même vallée. A dix heures & demie nous nous arrêtons pour paſſer la nuit. La dernière marche a été de deux heures & demie, ou ſept milles. Nous préſumons que nous ſommes à deux cents quarante-ſix milles de Ghinnah. Notre direction dans la vallée a été, en général, N. E.

Mardi 16 Septembre.

Nous quittâmes le matin à ſix heures le lieu de notre ſtation. Sortis, enfin, hors de cette éternelle vallée, qui a plus de trente milles de longueur, nous entrâmes dans une plaine également très-longue à parcourir. A neuf heures, comme par miracle, nous trouvâmes ſous nos pas une ſource qui s'échappoit de quelques mottes de terre amoncelées. Ce ſpectacle étoit pour nos yeux un objet d'autant plus enchanteur, que cette

ſolitude brûlante ne leur offroit depuis long-temps que l'aſpect hideux de la ſéchereſſe & de l'aridité. Que l'on conſidère le lieu où nous étions ! Cette ſource faiſoit vraiment les délices de nos regards : auſſi, nous arrangeâmes-nous pour ne la point perdre de vue. Nous nous aſsîmes à peu de diſtance de cette eſpèce de tréſor, à l'ombre de quelques buiſſons. Nous déjeûnâmes avec volupté, en tournant ſans ceſſe les yeux vers cette eau bienfaiſante, dont la vue nous cauſoit une douce ſenſation de fraîcheur, & nous en fîmes proviſion. La dernière traite fut de trois heures, ou ſept milles & demi.

La matinée étoit très-fraîche & fort agréable. Un temps gris vint à lui ſuccéder : ce que nous n'avions point encore vu depuis que nous voyageons en Egypte. Le ciel y eſt preſque toujours clair & ſerein. On obſervera que cette contrée fait partie de la haute Egypte. Je n'ai pu ſavoir ſi la peſte s'y eſt fait ſentir, tandis que la baſſe Egypte étoit déſolée par cet affreux fléau. Nous approchions inſenſiblement de cette dernière. *Hadgy* nous aſſuroit que, le jeudi matin, il nous embarqueroit. Nous devions être alors à peu de diſtance de la latitude du Caire ; ce qui nous rendit plus confians dans la promeſſe de notre conducteur. Pendant notre déjeûner nous

reçûmes la visite du capitaine des voleurs. Il me témoigna une grande envie de voir une paire de pistolets à deux coups, dont on lui avoit dit que j'étois possesseur. Après sa façon honnête de se conduire envers nous, il ne m'étoit guères possible de lui refuser cette satisfaction. Je m'empressai donc de les lui montrer. Je fis plus, je les déchargeai en sa présence, pour lui donner une idée de cette sorte d'arme à feu. L'invention lui parut très-curieuse; il les examina avec autant d'attention que de surprise, & me les rendit. Je n'entre dans ces détails, que pour faire connoître la modération de cet homme, dont la profession ne faisoit sûrement pas attendre de pareils procédés, & à qui le larcin le plus facile eût procuré une acquisition à laquelle il paroissoit attacher tant de prix. Un moment après qu'il nous eut quitté, un de ses gens vint nous apporter un présent de sa part: c'étoit un sac de fleur de farine, & au don étoient ajoutés des complimens très-flatteurs. Son maître avoit appris que nous manquions de froment: ce qui mit le comble à notre étonnement; nous ne pûmes gagner sur ce messager d'accepter la moindre marque de notre reconnoissance. Tout ce que nous pûmes obtenir de son désintéressement, c'est qu'il voulut bien accepter un peu de

riz, & souffrir qu'il nous fût permis d'envoyer au capitaine la moitié de ce qui nous en restoit encore. Depuis, il nous est revenu que cet aliment, nouveau pour lui, lui avoit paru très-agréable. Ce qui est d'autant plus singulier, c'est que le riz se trouve en grande abondance dans tout le voisinage du Delta. Il est vrai que ce brigand avoit renoncé à la société des villes. Conséquemment, errant dans le désert, il n'avoit recueilli dans ses courses que des grains de peu de valeur.

Cette source avoit été pour nous une source enchantée. Elle nous retint une grande partie de la journée. Quoique notre provision d'eau fût faite, les chameaux n'avoient pas encore bu, & nous nous étions oubliés sur la perte du temps. Comme la situation de la source ne permettoit pas à nos chameaux de s'y désaltérer, on se vit obligé de creuser une espèce de rigole au-dessus de sa surface. On y étendit un outre pour recevoir l'eau qui y couloit : il n'y avoit que deux chameaux qui pussent boire à-la-fois ; ce qui nous prit six mortelles heures avant que ces animaux fussent abreuvés. Ces détails ne sont pas à négliger, pour quiconque se destine à voyager en ces contrées. Chaque chameau est au moins un quart-d'heure à étancher sa soif ; ainsi, pour abreuver une caravane composée de quatre cents

chameaux, dans un endroit comme celui-ci, il faudroit donc néceſſairement employer deux jours & deux nuits; ce qui produit un retard conſidérable, & ſurprend un voyageur mal inſtruit.

Remis en route à trois heures, nous entrâmes dans un vallon, le plus fertile que nous euſſions encore trouvé. De tous côtés, un gazon d'un beau vert, des bouquets d'arbriſſeaux, parfumés, & une ſorte de graine ſauvage. Nos chameaux ne prirent pas moins de goût que nous-mêmes à ce lieu charmant qui leur fourniſſoit en abondance de l'herbe fraîche: régal bien rare dans cette aride région. Nous étions, de toutes parts, entourés de hauteurs couronnées d'une verdure riante. Le ſol eſt mou, &. d'une couleur noirâtre. D'après ces obſervations, & en remarquant que ce vallon conduit au N. W. vers le Nil, j'ai conjecturé qu'il pouvoit être, dans la haute antiquité, une branche de ce fleuve, mais que l'engorgement des ſables avoit laiſſé depuis fort long-temps à ſec, excepté dans les inondations extraordinaires. En avançant, nous fîmes lever une quantité de lièvres. Une paire ou deux de cailles nous échappèrent, parce que nous n'étions pas muni de dragées. A ſept heures trois quarts, nous fîmes halte à-peu-près au bout du vallon,

pour

pour prendre quelque repos. Notre marche fut de quatre heures trois quarts, ou douze milles. Nous nous trouvâmes, ſuivant notre calcul, à deux cents ſoixante-ſix milles de Ghinnah. Notre direction fut N. par O. & N. O.

Mercredi 17 Septembre.

Nous partîmes à cinq heures du matin, avec un chameau de moins, qui, ſelon toute apparence, s'étoit égaré. Nous fûmes obligés de répartir ſa charge entre toutes les bêtes qui nous reſtoient, & nous laiſſâmes, pour ſa recherche, un de nos gens derrière nous. Nous fûmes peu de tems à ſortir du vallon, & nous gagnâmes une hauteur par le flanc d'une montagne qui la domine. Le ſentier étoit étroit & perpendiculaire; il reſſembloit aſſez à une échelle. Pour comble d'inconvénient, nous précédions les voleurs. Un guide que nous avions choiſi parmi nos gens, s'étant trouvé privé d'une connoiſſance ſuffiſante du pays, nous égara. Notre ſituation étoit, à la vérité, fort agréable! Nous avions enfilé le chemin le plus bas ſur le côté de la montagne, au lieu de nous diriger vers le ſommet; de ſorte qu'arrêtés tout court, nous nous vîmes contraints de regagner les hauteurs pour

reconnoître notre route. Nos pauvres chameaux étoient encore plus embarrassés que nous, pour se soutenir dans ces sentiers escarpés. Les suivant avec peine, nous fûmes forcés de les abandonner à eux-mêmes. Le danger étoit si imminent que le moindre faux pas eût précipité hommes & bêtes dans des abîmes sans fond. Enfin, après une infinité de fatigues & de dangers, nous trouvâmes la bonne voie, charmés de faire l'arrière garde de nos guides infaillibles & expérimentés: on devine aisément qu'il est ici question des voleurs. Nous passâmes dans la vallée, près d'une fontaine dont l'eau limpide tombant du haut d'un rocher, alloit, avec fracas, se précipiter en écumant dans un bassin que sa chûte même avoit creusé. Nous ne nous y approvisionnâmes point; mais nous ne pûmes résister à l'attrait d'un spectacle qui nous étoit depuis si long-temps étranger. Après une trop courte pause, nous atteignîmes le sommet de la montagne, & nous marchâmes jusqu'à dix heures & demie sur un terrein entrecoupé de vallons & de hauteurs. Cette étonnante confusion, cette suite continuelle d'ascensions rappellent à l'esprit l'ingénieuse fable de ces Titans qui, dans leur combat avec les dieux, entassoient montagne sur montagne pour escalader le céleste séjour. Sur cette route rude & raboteuse, la marche

eſt exceſſivement pénible. Le ſol aſſez généralement gras & humide indique la proximité du Nil qui, dans cette ſaiſon, inonde les pays circonvoiſins. Quelques ouvertures à notre gauche nous laiſſèrent jouir par intervalle de l'aſpect impoſant de ce fleuve célèbre: après une longue diſparition, nous le voyions reprendre ſon majeſtueux cours à travers des montagnes dont la cîme ſe perd dans les nues. Nous diſtinguions aiſément le ſommet de celles qui ſont à l'occident du Nil. On eût dit que la nature lui avoit formé tout exprès un canal dans cet endroit, pour épargner à ſes eaux rapides les entraves d'un terrein hériſſé de rocs. Inſenſiblement nous arrivâmes aux terres baſſes, & à onze heures nous fîmes halte parmi quelques arbriſſeaux, pour nous repoſer nous & notre bétail. C'eſt ici que l'Arabe, chargé de la recherche de notre chameau, nous rejoignit avec cet animal. Il n'eſt pas concevable comment il a pu s'égarer. Le chameau eſt ſi tranquille, ſi patient de ſon naturel! il reſte ordinairement près le bagage durant la nuit, ſans qu'il ſoit néceſſaire de l'aſſujettir au piquet. Notre dernière traite a été de ſix heures, ou quinze milles.

A onze heures & demie, nous recommençâmes à monter, & gagnâmes le pied d'une montagne très-élevée. Nouvel obſtacle que nous ne nous

attendions pas à rencontrer. Elle étoit auſſi eſcarpée, auſſi roide que celle que nous venions de gravir il y avoit quelques heures. Le ſentier, où il nous falloit marcher, étoit en échelons, & de tous côtés preſqu'abſolument vertical. Le capitaine des voleurs, voyant les nouvelles difficultés que nous avions à vaincre, eut la prudence d'envoyer tous ſes chameaux prendre un défilé dont il avoit connoiſſance, & qui tournoit autour des flancs de la montagne, il nous accompagna ſeulement avec la bête qu'il montoit; encouragés par ſon exemple, nous nous mîmes à gravir cette hauteur que nos gens nous annoncèrent être la dernière que nous devions rencontrer; & par le plus grand bonheur, nous nous tirâmes, ſans accident, d'un pas auſſi périlleux. Nous fûmes juſqu'à une heure à parcourir la cîme d'où nous deſcendîmes, par une pente aſſez douce, dans une vallée. Un homme & un chameau, cachés à moitié par l'épaiſſeur d'un buiſſon, ne furent pas, je l'avouerai, pour nous, un médiocre ſujet de ſurpriſe. Nos gens furent les premiers à donner l'alarme. Auſſi-tôt le capitaine des voleurs, ſans ſonger au danger auquel il s'expoſoit, pouſſa ſon chameau avec la dernière vîteſſe. Peut-être que l'appât du gain ne contribua pas peu à tant de bravoure & d'im-

pétuosité. Nos Arabes le suivent, & ne tardent pas à environner l'étranger. Nous-mêmes, comme entraînés par le torrent, nous nous précipitons machinalement sur leurs traces.

Mais que la première lueur de réflexions nous fit entrevoir d'embarras dans notre situation! elle ne pouvoit être plus délicate. D'un côté la reconnoissance, & en quelque sorte l'honneur nous astreignoient à garder, à l'égard des voleurs, une exacte neutralité: de l'autre, l'humanité; toutes les loix divines & humaines nous obligeoient de prêter notre appui à ce malheureux, si l'on attaquoit sa vie. Pouvions-nous enfin l'abandonner sans crime, ou le défendre sans ingratitude & avec succès? Le hasard vint heureusement à notre secours dans cette perplexité. L'inconnu n'avoit rien à craindre de la part des voleurs. C'étoit un courier qui venoit de quitter le Caire depuis vingt-quatre heures; il étoit chargé de lettres pour quelques villes situées sur les bords du fleuve; nos compagnons le connoissoient, sans quoi il n'auroit pas eu l'impudence de se hasarder ainsi à travers le désert. Il nous apprit que tout étoit calme au Caire: cette nouvelle & l'idée consolante que nous étions si près de cette capitale, rassura nos esprits. Nous touchions

enfin au terme de la difficile & pénible carrière où nous nous étions engagés.

Nous avons laiſſé les principaux Arabes régaler de café l'étranger, & continué de traverſer la vallée juſqu'à cinq heures & demie que nous nous ſommes arrêtés pour dîner. Nous avons alors été rejoints par ces Arabes, & bientôt après par le reſte des voleurs qui ont fait une diligence incroyable pour nous ratrapper. La traite a été de ſix heures ou quinze milles. Après un léger rafraîchiſſement compoſé de pain & d'eau, nous ſommes repartis à ſept heures ſous les auſpices de la lune alors dans ſon plein, & qui nous prêtoit aſſez de clarté pour traverſer un territoire montueux. A minuit nous nous ſommes couchés ſur une eſpèce de hauteur, pour prendre quelques heures de repos. Les Arabes nous avoient prévenus qu'il falloit être le lendemain ſur pied avant le lever de l'aurore, & que cette journée ſeroit le terme d'un voyage ſi fatigant. Nous n'étions plus qu'à une médiocre diſtance du fleuve. La dernière traite avoit été de cinq heures ou de douze milles. Nous nous trouvions alors à trois cents huit milles de Ghinnah, ayant toujours marché vers le N. O. & O.

Jeudi 18 *Septembre.*

Nous étions en route dès quatre heures du matin, & ſans nous donner le tems de prendre, à l'ordinaire, notre café, il fallut faire grande diligence pour arriver de meilleure heure poſſible à la ville où nous devions nous embarquer pour le Caire. Nous marchâmes droit vers le fleuve pour abreuver nos chameaux. Cet animal eſt auſſi diſpoſé que tout autre à boire ſouvent, malgré le volume étonnant de liquide que ſon eſtomach peut contenir. Il eſt le ſeul, ſi je puis m'exprimer ainſi, qui rumine ſa boiſſon, &, quelque conſidérable qu'en ſoit la doſe, il la conſerve ſans en être incommodé, comme le bœuf ſon fourage qu'il remâche à loiſir. Nous ne reſtâmes qu'un moment au fleuve que nous fûmes enchanté de retrouver. Enſuite nous dirigeâmes notre route le long d'un canal le plus agréable à voir qu'il y ait au monde. La dernière inondation lui avoit laiſſé en quelque ſorte le double de ſa largeur ordinaire, & il couroit ſe précipiter dans la mer avec une bruyante impétuoſité. Le déſert ici ſe prolonge juſqu'au rivage même, & ſa comparaiſon ſemble ajouter encore aux charmes de la riante verdure qui l'embellit,

Nous laiſſâmes, ſur notre gauche, un village appellé *Vel-Hadie*, & à ſept heures nous fîmes une pauſe à la petite ville d'*Iſcour*, où nous nous attendions à trouver un bateau. Notre attente fut vaine, malgré la démarche de *Hadgy-Uttalah* qui alla lui-même au logis de l'officier principal pour en obtenir un ordre favorable à ce ſujet. Durant ce retard, je m'étois amuſé à monter ſur une éminence hors de la ville, pour jouir de la vue du pays. De-là, figurez-vous le tableau le plus romantique que l'imagination puiſſe ſe former. Le Nil embraſſoit alors une grande étendue de terrein, qui ſembloit ſurnager parmi ſes ondes, & offroit à l'œil, dans leur piquante variété, toutes les nuances de la verdure. Un bois touffu élevoit, au milieu de cette iſle, ſa tête ondoyante, & formoit le contraſte le plus pittoreſque, avec la couleur brune des montagnes qui bordent la côte occidentale. Environ à un mille de cette charmante poſition, eſt la réſidence actuelle des voleurs. Ils nous ont ſuivis juſqu'ici, & ſont retournés à leurs tentes, que de loin, ils nous avoient fait remarquer comme le domicile de leurs familles. Leur départ a été ſecret, & ils ont pris congé de nous *à la françoiſe*, c'eſt-à-dire, ſans nous en prévenir. *Hadgy* prétend que le capitaine s'eſt conduit de cette

manière, pour nous donner une preuve ſenſible de ſon déſintéreſſement, & nous épargner la peine de le laiſſer aller ſans lui faire quelque préſent. Si c'eſt-là le motif, & il eſt difficile d'en douter, il faut convenir que voilà un procédé capable de faire honneur à l'homme de la meilleure éducation. Tant de déſintéreſſement & de délicateſſe dans un chef de brigands! C'eſt un article bien digne de figurer dans le biſarre & long chapitre des inconſéquences humaines. Plus j'examine la conduite ſoutenue des voleurs à notre égard, & moins je reviens de mon étonnement. Le lecteur me pardonnera donc de ne point me ſéparer d'eux, ſans que je me ſois arrêté ſur quelque obſervation à leur ſujet: c'eſt un tribut que je paye à la reconnoiſſance, &, je l'oſe dire, à la ſaine philoſophie. Ces détails, ſi intéreſſans par leur ſingularité même, ne peuvent que répandre quelque lumière ſur l'Hiſtoire de l'Homme Moral: hiſtoire, peut-être, plus digne encore de la méditation du ſage, que celle de l'Homme Phyſique, à laquelle on a conſacré tant de recherches.

De toutes les diverſes tribus Arabes que nous avons rencontrées dans nos voyages, celles du déſert ſont les ſeules en qui nous ayons reconnu des traits d'honneur & de généroſité. Nous avions

cherché ces vertus dans les grandes villes, dans les nombreuſes & brillantes ſociétés, dans les cours ; nous les avons trouvées dans un ſéjour inculte & ſauvage, dans un déſert. Là, point de préjugés funeſtes au bien de l'humanité ; là, point de diſputes & de guerres de religion. Si l'épée ſort du fourreau, ce n'eſt jamais pour ces ſottiſes qu'on appelle chez nous *le point d'honneur ;* l'épée même reſpecte les liens de l'amitié & de la bonne foi : les Arabes ne ſont raviſſeurs que lorſque la néceſſité les y contraint. L'homme eſt leur ennemi, bien plus qu'ils ne ſont les ennemis de l'homme. Qu'on ſonge que ces voleurs ſont, pour la plupart, des malheureux, bannis injuſtement de la ſociété, victimes de la coupable molleſſe des loix, & ſans autres guides qu'une éducation groſſière & vicieuſe, qui n'eſt propre qu'à les égarer. D'ailleurs, ils ont des procédés dont la ſociété la mieux compoſée s'honoreroit. Leur intimité, les fréquentes épreuves auxquelles leur fidélité eſt ſoumiſe, leur compoſent un caractère vraiment original, dont on chercheroit vainement la moindre trace dans leurs compatriotes. En un mot, l'eſprit de rapine, joint à un fond de loyauté, des ſentimens nobles dans une profeſſion infâme ; l'héroïſme de la bonne foi & le goût du brigandage ; le mélange de la ſen-

ſibilité & d'une ſorte de barbarie ; de ſublimes vertus enfin, à côté de l'habitude & de la néceſſité du crime. Voilà ſous quels traits j'ai enviſagé ces êtres ſinguliers, que je regrette d'appeller des voleurs. Combien de prétendus honnêtes gens qui, à tout prendre, gagneroient encore à leur reſſembler ! Encore une fois, cet éloge impartial n'eſt que le tribut de la vérité, que leur offre un étranger qui plaint réellement la deſtinée de ces pauvres gens, & ſe plaît à les croire dignes d'un meilleur ſort.

Notre dernière traite avoit été de trois heures, ou ſept milles. A dix heures nous quittâmes *Iſcour* & pourſuivîmes notre route le long des bords du Nil : dans l'eſpace de pluſieurs milles, il ne s'offrit point à notre vue le moindre village. A une heure nous découvrîmes très-diſtinctement les pyramides qui ſont à l'occident du fleuve. Nous les avions déjà apperçues d'*Iſcour*, quoiqu'à une diſtance de près de quarante milles. A n'en juger que par la hauteur, nous les aurions priſes pour des montagnes de pierres : alors il n'y avoit plus d'incertitude ſur notre approche du Caire. Nous nous amuſâmes à faire à notre conducteur des queſtions ſur l'uſage de ces pyramides. Il n'y a point de fables qu'il ne débitât ſur leur origine & ſur l'immenſité des

trésors qu'une tradition populaire y renferme. Tout en écoutant son babil, nous ne nous laffions point d'admirer ces monumens merveilleux, où le génie de l'antiquité semble avoir pris plaisir à imprimer toute sa hardiesse & sa grandeur : ils nous frappoient à-la-fois d'une sorte de terreur & d'un respect religieux. A cet aspect, les idées les plus sublimes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'accumuloient dans la tête ; la hauteur surprenante des montagnes qui dominoient les pyramides, celles-ci elles-mêmes s'élevant avec une majesté imposante, & qui semble être un défi de l'art à l'égard de la nature, la largeur & la rapidité du fleuve célèbre qui coule à leurs pieds, tous ces objets rapprochés & réunis, pour ainsi dire, en un seul, formoient un tableau digne des talens de notre peintre *Brooke*, & fait pour la magie & la fierté de son pinceau. Il n'y avoit pas jusqu'à un troupeau de chameaux paissant sur le rivage du Nil, qui, par leur stature colossale, n'ajoutassent à l'effet d'un coup-d'œil formé de l'assemblage unique des plus giganteſques objets qu'il y eût sur la terre. Dans cette marche deux de nos chameaux se trouvèrent si excédés de fatigue, que nous fûmes obligés de les laisser dans un village sur la route, & de partager leur fardeau entre ceux

qui nous reſtoient. Ce fut alors que nous ſentîmes combien il étoit raiſonnable d'avoir toujours quelques chameaux de relai. Nous n'attribuâmes plus le ſupplément de ces animaux à des vues intéreſſées; & nous déchargeâmes pleinement les Arabes de l'inculpation que nous leur avions faite en ſecret. Deux de nos bêtes de ſomme, ſuccombant aux fatigues de ce laborieux voyage, faiſoient complettement leur juſtification. A cinq heures du ſoir nous arrivâmes à *Tinnah*, ville ſituée preſque en face des pyramides. Nous y prîmes un bateau pour nous conduire au Caire, lequel n'eſt éloigné que de douze milles. Cette dernière traite fut de ſept heures, ou dix-huit milles; de ſorte que notre trajet par le déſert, depuis *Ghinnah* juſqu'en ce lieu, a été, ſelon notre calcul, de trois cents trente-trois milles.

Tinnah eſt une petite ville fort agréable. On la prétend bâtie ſur l'emplacement de la Babylone égyptienne. Il ne s'y trouve pourtant pas le moindre veſtige de cette fameuſe & ſuperbe cité. Les ſeules ruines qu'on y voit, ſont celles de quelques édifices modernes: ainſi rien ne dépoſe en faveur de cette opinion. Les maiſons y ſont ombragées de grands arbres: ce qui produit un très-joli effet, & la campagne aux en-

virons offre l'aſpect de la fertilité & de l'abondance.

Il eſt aiſé de rendre raiſon de la deſtruction des ruines dans un lieu peuplé : mais le moyen de l'expliquer, de la concevoir poſſible dans un déſert ? à moins que l'imagination n'ait recours à des ouragans de ſable pour enterrer ces inviſibles ruines, ou plutôt que la raiſon ne prenne, tout bonnement, le parti de douter de leur exiſtence. Autre ſingularité : nous avons rencontré dans le déſert des parties de terrein aſſez propres à la culture ; mais pas la moindre trace d'habitation. Il eſt donc probable que les anciens géographes ſe ſont abandonnés à l'eſprit d'hypothèſe, & qu'ils ont gratuitement enrichi de villes & peuplé de tribus, enfans de leur imagination, un lieu inculte & ſolitaire depuis la création du monde.

Tandis que nous étions à ſouper avec le reſte de notre riz, nous fûmes entourés d'une foule de gens qui nous contemploient d'un œil curieux, & écoutoient avec ſurpriſe, de la bouche de nos Arabes, le récit de nos aventures. A neuf heures, nous nous embarquâmes gaiement pour le Caire : nous & nos domeſtiques, nous ne fûmes pas ſeuls du voyage. *Hadgy* & les chameliers nous accompagnèrent dans le bateau. Ils pro-

mirent, de notre part, à nos guides, de les récompenſer. Ces bonnes gens étoient fâchés de nous quitter. En ce moment, la lune ſe levoit, & ſans voiles ni avirons nous nous abandonnâmes avec ſécurité au cours de l'eau. Tout annonçoit le calme, & ſembloit nous préſager l'état pacifique de la capitale. Nous paſſâmes au pied de pluſieurs villages dont l'aſpect, à la pâle clarté de la lune, produiſoit des accidens pittoreſques; & à minuit nous jettâmes l'ancre ſur la rive occidentale, en face du Caire, dans l'intention de prendre quelques heures de repos.

Vendredi 19 Septembre.

A deux heures du matin environ, nous levâmes l'ancre; nous nous arrêtâmes au canal artificiel qui conduit à la ville une branche du fleuve. Ce canal étoit d'une largeur conſidérable, tout couvert d'une infinité de vaiſſeaux, & de barques de pur agrément: ce qui déployoit en quelque ſorte le ſpectacle de l'immenſité du commerce, ainſi que des richeſſes de la capitale de l'Egypte. La force du courant étoit ici conſidérablement augmentée. Il ne falloit pas moins que toute l'adreſſe & l'expérience de nos bateliers, pour gouverner à travers la forêt de mâts qui s'é-

levoient autour de nous : les deux rives étoient décorées de jardins & de maiſons de plaiſance : la roſée qui tomboit en abondance ſembloit imprégnée du parfum des fleurs. Des vents rafraîchiſſans nous apportoient, pour ainſi dire, le beaume le plus pur & le plus confortatif. Le ſouvenir des fatigues que nous avions eſſuyées, faiſoit place aux impreſſions agréables de tout ce que nous voyions, de tout ce que nous reſpirions, & cédoit au charme des jouiſſances diverſes qui couloient à-la-fois dans notre ame par tous nos ſens. La belle ſcène qui ſe développoit à nos yeux ! Nous éprouvions la douce & ſuprême puiſſance d'un enchantement égal à celui qu'Armide mit en uſage pour captiver & retenir auprès d'elle le héros qu'elle adoroit. Nous avions erré, comme Renaud, à travers des vallées lugubres, & d'affreux déſerts : nous nous trouvions enſuite tranſportés dans le ſéjour délicieux qu'il habita. Nous ne voyions que palais magnifiques & jardins enchantés. Nous paſſâmes ſous la poupe d'une frégate turque, conſtruite en forme de Galère, & qui portoit environ vingt canons de fonte ; elle avoit probablement été miſe en ſtation dans cet endroit pour protéger le canal durant les derniers troubles. D'après la négligence des marins turcs,

il

il ne seroit pas du tout difficile à un ennemi de surprendre cette frégate durant la nuit, & de s'en emparer.

A trois heures, nous arrivâmes au vieux Caire; & après nous être ajustés de notre mieux, & avoir pris nos plus beaux habits à la turque, nous fîmes débarquer notre bagage sur le port. Notre bateau déchargé, nous restâmes là jusqu'à la pointe du jour, & mes compagnons & moi, nous nous occupâmes à examiner la place. En me promenant, je m'approchai d'un jardin entouré d'un mur très-élevé : sur un des côtés, il y avoit une fenêtre garnie de treillis, qui sembloit destinée à donner du jour à un berceau. Les barreaux de la fenêtre étoient entortillés de ceps de vigne, dont les raisins pendoient en grappes par dehors : comme j'étois à considérer ce fruit au clair de la lune, le son d'une guitare frappa tout-à-coup mon oreille; il partoit de la fenêtre, & étoit de temps en temps accompagné d'une voix de femme. J'étois trop éloigné pour apprécier au juste les talens de mon invisible cantatrice; mais la singularité vraiment romanesque de l'aventure, le ton plaintif & mélancolique du chant me tenoient enchaîné à la place que j'occupois. Il auroit fallu être muni d'une échelle pour tenter l'escalade, & satisfaire

ma vive curioſité, de voir une perſonne que mon imagination échauffée me peignoit déja avec tous les charmes de la jeuneſſe & de la beauté. Je fus tiré de cette eſpèce d'extaſe par les Arabes qui vinrent m'avertir que je devois ſonger au départ. Ils nous preſſèrent beaucoup d'envoyer chercher des ânes qui ſe trouvoient en aſſez grand nombre dans le voiſinage, parce que nous nous trouverions trop fatigués pour gagner la factorerie angloiſe. Notre amour propre fut choqué de cette propoſition, & nous perſiſtâmes dans le projet d'aller à pied, au grand étonnement de nos Arabes qui ne nous pardonnoient point notre ignorance des coutumes de ces contrées. Nous nous mîmes en chemin à l'aube du jour, & laiſſâmes tous nos gens, à l'exception d'Ibrahim, pour ſe tenir près du bagage juſqu'au moment où nous enverrions des chameaux pour le tranſporter. La route ne nous parut point aiſée. Après avoir été environ un mille à longer une muraille nue qui borde le canal ſur lequel nous avions voyagé, nous entrâmes dans la nouvelle ville à ſix heures & une dixaine de minute. Les rues commençoient à ſe remplir de paſſans, & déja les boutiques étaloient leurs diverſes marchandiſes. L'odeur du pain chaud nous parut ſi friande, que la honte ſeule nous empêcha d'en

acheter un morceau pour nous régaler. Malgré notre déguiſement, on nous reconnut aiſément pour des étrangers, & la multitude attroupée autour de nous, laiſſoit échapper divers ſignes de ſurpriſe. Les Arabes prétendirent que cet étonnement venoit de nous voir à pied. Pour nous débarraſſer de ces impertinences, nous demandâmes ſi nous ne pourrions faire le reſte du chemin par eau. Nous étions heureuſement près du canal, & les Arabes appellèrent des rameurs qui nous prirent ſur leur bord. Nous fûmes alors à l'abri du ſoleil qui commençoit à nous incommoder. Nous nous avançâmes donc à-peu-près au milieu d'un double rang de maiſons qui ont vue ſur le canal. A travers les jalouſies, nous apperçumes des femmes habillées à la turque & à la grecque: entr'autres une qui nous parut d'une extrême beauté, & qui ſembloit s'être miſe à ſa jalouſie pour reſpirer l'air frais du matin. Avant ſept heures, nous débarquâmes dans un quartier appellé *Fils-mouski*, où ſont ſitués la plupart des factoreries européennes. Au bout de quelques minutes, nous eûmes gagné la maiſon de M. *Baldwin* dont il a été ſouvent queſtion dans ces mémoires. Quoique nos perſonnes lui fuſſent abſolument étrangères, il nous reçut avec la plus grande cordialité. Malgré nom-

bres de lettres que nous lui avions adreſſées, il n'avoit été inſtruit que de la veille, des particularités de notre voyage, par le fakir indien chargé de nos dépêches & qu'il ne faut pas accuſer pour cela de pareſſe ou d'infidélité. Cet homme avoit mis quarante-cinq jours à s'acquitter de ſa commiſſion; il avoit éprouvé une foule incroyable d'obſtacles, été fait priſonnier pluſieurs fois par les parties belligérantes; & ne devoit qu'à ſa pauvreté l'avantage de n'être plus dans les fers. Nous fûmes charmés de le retrouver ſain & ſauf, & fidèle à ſon meſſage: il avoit reçu ſon ſalaire avant de ſe mettre en route, nous y ajoutâmes une gratification pour le dédommager de ſes peines. M. Baldwin nous félicita beaucoup ſur notre heureuſe arrivée dont il avoit déſeſpéré lorſqu'il eut appris notre fâcheuſe ſituation. Il fut aſſez obligeant pour s'adreſſer cette nuit même à *Iſmael-bey* dans l'intention d'en obtenir une lettre qui nous ſervît de décharge envers le Cheikh-el-arab; il ordonna même à un de ſes domeſtiques de ſe tenir prêt à porter cette lettre. Il avoit eu l'honnêteté de prendre ces meſures préliminaires, même avant de nous en prévenir. Il eut auſſi la bonne foi de nous confeſſer qu'il doutoit un peu du ſuccès de ſes démarches, quand il conſidéroit

notre qualité d'étrangers, & les troubles qui agitoient le pays. Il fut charmé autant que nous de la conduite d'*Iſman-Abu-Aly* à notre égard, & promit de reconnoître ſes bons procédés au nom du ſouverain & du peuple de la Grande-Bretagne. Comme il parloit fort bien la langue arabe, il n'eut pas de peine à s'expliquer à ce ſujet avec *Hadgy-Uttalah* & ſes compagnons. Il les pria auſſi de venir chercher nos lettres & nos préſens, quand ils auroient terminé leurs affaires dans cette ville.

Alors, nous nous trouvions délivrés de toute inquiétude, & nous paroiſſions n'avoir plus deſormais d'inconvénient à craindre. Nous ne ſongions qu'à nous bien dédommager de la perte de la ſociété : privation que nous avions ſi long-temps eſſuyée. Le calme étoit rétabli au Caire, & le foyer de la guerre avoit été tranſporté aux lieux que nous venions de quitter : c'étoit là qu'*Ibrahim bey* & les beys de ſon parti s'étoient réfugiés. Nous remettre des fatigues du voyage le plus pénible, examiner les diverſes curioſités que cette ville renferme, nous préparer enfin à diriger nos pas vers Alexandrie, tels furent les ſeuls objets qui nous attachèrent. Les papiers publics nous donnèrent des nouvelles très-ſatisfaiſantes, concernant l'Angleterre notre patrie.

Nous étions donc en ce moment au comble de la satisfaction. Jamais journée ne nous causa à-la-fois plus de sujets de nous féliciter de notre situation. Nous avions dépêché nos chameaux pour notre bagage. Notre soirée se passa assez bien. Nous accompagnâmes M. Baldwin chez un négociant français où nous trouvâmes une brillante compagnie qui se préparoit à jouer aux cartes. Nous fûmes frappés de la beauté d'une jeune demoiselle grecque du côté de sa mère ; son père est François, & est en ce moment à Marseille. La jeune personne possède fort bien la langue paternelle : ce qui n'a pas peu contribué à nous procurer de l'agrément ; elle causoit avec tout le charme de cet esprit nécessaire dans la société. Quoiqu'elle soit habillée dans le costume turc, elle ne perd rien de son aisance & de ses graces : peut-être même cela lui donne-t-il un air plus piquant aux yeux d'un Européen. Un de mes compagnons m'a paru fort occupé de la belle *Cécile* ; & l'on m'a dit à l'oreille que ce n'étoit pas le premier voyageur anglois qu'elle eût mis dans ses fers.

Les Européens qui viennent ici se soumettent tous à prendre l'habillement turc ; mais on n'attend point cette espèce d'assujettissement de passagers tels que nous. Nos vêtemens orientaux n'étant

point des meilleurs, nous nous propoſons de reprendre demain ce que je ſerois tenté d'appeller *nos habits naturels*, excepté pourtant lorſque nous aurons à viſiter des lieux où cette ſorte de licence pourroit bleſſer les yeux très-faciles à s'offuſquer ici ſur cet article. La nation angloiſe eſt la ſeule qui jouiſſe ici de cette liberté, ſans qu'elle lui occaſionne le moindre déſagrément; on m'a fait part, à ce ſujet, d'une anecdote qui regarde un de mes compatriotes & amis. Il étoit allé d'ici au palais du bey avec un chal en turban: ce qui eſt interdit ſans reſtriction aux chrétiens de tout rang & de tout pays; mais ſa qualité d'anglois fit fermer les yeux ſur cette imprudente violation de l'uſage.

Samedi 20 *Septembre.*

Nous reſtâmes toute la journée à la maiſon pour nous amuſer à lire les papiers publics, & fixer le temps où nous ferions notre voyage de France. Il ſe trouvoit à Alexandrie un vaiſſeau françois qui devoit faire voile le mois ſuivant pour Marſeille. M. Baldwin eut l'attention de s'adreſſer à la perſonne chargée de la direction du bâtiment, pour nous procurer le paſſage. Il ſe propoſa auſſi d'envoyer, par ce navire, des

dépêches relatives à la compagnie, & de s'assurer par lui-même de l'époque précise du départ.

Misir Elkaira, (1) ou la *ville de Détresse* ainsi nommée à cause des ravages de la peste dont elle a trop souvent été le malheureux théâtre, communément appellée par nous autres Européens le *Grand-Caire*, est située à 30°. 3*t*. de latitude septentrionale, sur une branche artificielle du Nil. Le vieux Caire est fort près du fleuve; mais la nouvelle ville en est à un mille de distance, & avoisine la chaîne de montagnes qui traversent la haute Egypte, & dont le sommet semble s'avancer jusqu'ici. Cette ville est une des plus belles de l'Orient. Le nouveau style d'architecture qu'ont à présent adopté les Orientaux, n'ajoute rien à son éloge. Les maisons en général, bâties en pierres, & élevées de plusieurs étages, auroient quelqu'apparence, malgré leur peu élégante structure, si l'effet n'en étoit détruit par l'excessif rétrécissement des rues. C'est une des

(1) *Misr-al-Cahirah*, signifie en Arabe, la ville victorieuse. Cette ville, que nous appellons le Grand-Caire, fut ainsi nommée par *Giauher*, Général du premier khalife d'Egypte, qui ordonna d'en jetter les premiers fondemens, l'an de J. C. 968, sous l'ascendant de la planette de Mars, que les astronomes arabes nomment *Caher*, c'est-à-dire, victorieux ou conquérant. *N. D. T.*

cauſes auxquelles notre ſavant docteur Mead attribue les fréquentes irruptions de la peſte dans cette capitale. L'expérience n'eſt cependant point d'accord avec l'opinion de notre compatriote. Le fléau doit très-probablement ſa naiſſance à des cauſes étrangères & accidentelles. Depuis ſept ans, il n'a point exercé ici ſes ravages. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que la ceſſation de la peſte date préciſément de la guerre des Ruſſes; & l'on ne ſauroit rendre raiſon de cette ſingularité. Avant cette époque, il ne s'écouloit guère d'années que le Caire ſe reſſentît de la contagion. C'eſt un vaſte champ ouvert aux richeſſes medico-philoſophiques. Les divers ſymptômes de cette maladie épidémique nous ſont, à la vérité, bien connus. Son nom ſeul a alarmé nos loix, & elles ont ſoumis nos ports à des formes indiſpenſables qui conſpirent à la chaſſer loin de nous. Notre ville de Londres en a anciennement éprouvé la fureur: de nos jours mêmes, n'avons-nous pas vu une cité floriſſante, Marſeille expoſée aux horreurs de la peſte, & la ville preſque entière transformée en un vaſte & affreux tombeau. Un de nos poëtes en a fait une deſcription aſſez énergique:

« La porte, inflexible & craintive,
» Refuse de s'ouvrir aux amis les plus chers.
» La terreur a brisé tous les liens divers.
» L'amant appelle en vain l'amante fugitive ;
» L'amour & l'amitié ne sont point entendus.
» On est indifférent aux crimes, aux vertus..... »

Ce tableau rend fidèlement les circonstances qui accompagnent cette maladie en Europe. Chez les Turcs, c'est sous un tout autre aspect qu'il faut l'envisager. La prédestination, un des premiers articles de la croyance mahométane, rend ce peuple incapable de ressentir la moindre crainte, par rapport à ce fléau. Ils volent porter des secours aux pestiférés avec la même sécurité qu'ils assisteroient des personnes attaquées de maladie d'une nature absolument différente. Ici l'amitié, l'humanité prodiguent leurs soins aux mourans ; leur fin est adoucie par les tendres soins de leurs parens, de leurs amis, de leurs connoissances mêmes : & un heureux préjugé sauve, je ne sais combien de ces malheureuses victimes d'un mal terrible, & les arrache, en quelque sorte, au tombeau : il est vrai aussi que ce défaut de précautions cause la mort à une infinité de gens à qui elles auroient sûrement sauvé la vie. Mais le mal n'est pas comparable

au bien qui réſulte de cette aſſurance, que nos jours ſont ſous l'inévitable empire de la deſtinée. C'eſt un fait inconteſtable que nombre de peſtiférés ſont rendus à la vie. Moi-même j'ai connu ici un homme qui a été attaqué cinq fois de la peſte: preuve certaine qu'elle n'eſt pas toujours mortelle. Les attaques ſucceſſives que cet homme a eſſuyées, ont imprimé ſur ſon corps des traces ineffaçables & diſtinctes par les cicatrices: ſuites des puſtules, dont il eſt couvert, & qu'il portera juſqu'au tombeau.

Une des choſes qui méritent le plus d'être obſervées dans cette ville, c'eſt un aqueduc qui conduit les eaux du Nil à la fortereſſe bâtie ſur une éminence dans le quartier oriental. L'aqueduc eſt d'une longueur conſidérable: nous le vîmes en venant du vieux Caire. On nous dit que ſon cours étoit de deux milles; il eſt conſtruit en pierres & bordé de chaque côté d'arcades gothiques qui lui donnent une très-noble apparence. C'eſt cependant un ouvrage moderne qu'il faut bien ſe garder de claſſer parmi les antiquités de l'Egypte. Nous commencerons parlà notre cours de curioſités inſtructives, lorſque nous ſerons entièrement remis de nos fatigues. Mais les pyramides & les catacombes ſont des monumens trop éloignés pour ſolliciter notre

curiosité. Nous n'avons que très-peu de
à nous arrêter : &, à notre grand regret,
ce que nous pouvons faire, c'est d'y jetter,
passant, un coup d'œil rapide. Des voyageurs
tels que nous, qui courent plutôt qu'ils ne voyagent, quand ils se trouvent par hasard dans une contrée remplie des merveilles de l'antiquité, n'ont la liberté que d'effleurer, pour ainsi dire, la surface des choses, tandis que, pour suivre la comparaison, il faudroit s'y plonger tout entier, & satisfaire, par-là, cette soif de connoissances qu'un pareil spectacle ne fait qu'irriter.

Les derniers changemens arrivés ici, ne font qu'une sensation légère sur les habitans. La déposition d'un bey n'excite aucune révolution dans la ville : & les Européens n'ont rien à craindre en pareil cas, pourvu qu'ils aient la prudence de ne point sortir de chez eux. Assurément, il ne peut y avoir, dans aucun gouvernement au monde, un bouleversement plus complet que celui qui vient d'avoir lieu dans cette capitale : mais tout l'orage est tombé hors de ses murs. Durant un combat opiniâtre à Boulac, où il s'agissoit de la souveraineté de l'Egypte, rien ne troubla l'ordre & la tranquillité qui régnoient au Caire. On n'a point, parmi nous, une idée de

ces contraſtes. Les privilèges, le droit des gens ſont reſpectés des Turcs, au point qu'il eſt très-peu d'exemples, qu'on ait vu, dans les troubles, dans le renverſement même de l'état, les propriétés attaquées : nous avons une preuve récente de cette ſorte de reſpect religieux. Les beys fugitifs, pendant pluſieurs jours, reſtèrent maîtres du fort qui commande la ville ; lorſqu'ils ſe furent déterminés d'abandonner leur poſte, ils obſervèrent, en traverſant les rues avec leurs troupes, une diſcipline exacte qui ſauva le Caire de l'ombre même d'une inſulte. Ni le dépit de l'ambition déçue, ni la néceſſité ſi impérieuſe ne purent les porter à faire le moindre tort à un peuple déclaré cependant en faveur d'un rival heureux, ou à rétablir leurs finances par des moyens qui répugnoient trop à leurs principes & à leurs uſages.

Dans la ſoirée, pour nous rafraîchir, nous prîmes le parti d'aller au bain. C'eſt un fort bel édifice en pierres, couronné d'un dôme par où entre la lumière qui éclaire, dans le bas, un grand ſallon de forme quarrée. C'eſt là qu'on ſe déshabille, & qu'au retour du bain, on s'aſſemble pour fumer, ou prendre le café : dans les côtés, ſont de petits réduits où ſont placés des robinets qui diſpenſent de l'eau froide ou chaude, ſuivant le goût des perſonnes qui veulent

de leur pouvoir, qu'un certain *Mahomet-bey* refusa de se soumettre à cette taxe, & dénia formellement la supériorité du Grand-Seigneur. Les troubles qui agitoient alors l'empire turc, & la guerre dans laquelle il étoit engagé, l'empêchèrent de tirer vengeance de cette insulte. Mais quelque foibles que soient, en Egypte, ses armes, on ne peut douter de l'ascendant suprême qu'y exerce sa politique. Il est très-probable que le pacha est entré pour beaucoup dans la dernière révolution. Du moins l'a-t-il favorisée. Et *Ismael-bey* lui est, sans contredit, redevable de ses succès à expulser ses confrères de l'administration où ils s'étoient rendus odieux par des malversations & des actes de tyrannie. Après une longue suite de contestations sourdes & sans éclat, la scène des débats décisifs & sérieux s'ouvrit à la fin de juillet dernier. *Ismael-bey* se mit en marche à la tête d'un corps de troupes qu'il avoit secrétement rassemblées hors des portes de la ville. Il avoit fait faire une sommation en forme aux beys ennemis de sortir au plus tôt des remparts, & de se disposer à décider leurs différends respectifs dans une bataille rangée. Il y avoit sans doute de la noblesse, disons mieux, de l'héroïsme dans ce procédé. Aussi la franchise & la loyauté de son caractère le firent tellement préférer à

ses

ſes compétiteurs qu'il eut bientôt un nombre de partiſans bien ſupérieur à celui de ſes adverſaires: cependant ceux-ci parurent faire bonne contenance; ils ſe rendirent au lieu indiqué: les deux armées s'approchèrent aſſez pour que les chefs des deux partis vomiſſent l'un contre l'autre des torrens d'invectives. *Iſmael-Bey*, donna le premier, l'ordre de la charge. On l'exécuta l'épée à la main, quoiqu'il y eût, près de là, des bateaux chargés d'artillerie, & que les troupes elles-mêmes euſſent des armes à feu; mais l'ardeur de la vengeance, cette ſoif de ſang, cet acharnement qui caractériſe les guerres civiles, excitoient les combattans à s'attaquer corps à corps, & à ne ſe fier, comme dans les temps reculés, qu'à leur valeur & à la force de leurs bras. Le choc fut des plus animés & des plus ſanglans. La victoire ne fut pas long-temps incertaine; elle ſe déclara en moins d'un quart d'heure pour *Iſmael-Bey* qui repouſſa l'ennemi dans la ville. *Muſtapha-Bey* ſe ſauva par une prompte fuite dans la haute Egypte. Pour *Ibrahim-Bey* & *Morad-Bey*, ils ſe retirèrent dans la citadelle, déterminés, dirent-ils, à s'y défendre juſqu'à la dernière extrémité. Ils étoient bien fortifiés, & tout ſembloit promettre qu'ils tiendroient long-temps contre leur adverſaire; ils entretenoient une correſpondance

dans la ville, & se flattoient d'obtenir un prompt secours de *Mustapha-Bey*, mais cette espérance fut bientôt évanouie. Leur mauvaise conduite ajouta à leur infortune. La jalousie & la méfintelligence se mirent parmi les chefs, & causa une défection subite parmi leurs adhérens. En un mot, alarmés de la diminution de leurs forces, & réduits pour toute armée, à quelques soldats, prêts peut-être à les abandonner, ils sentirent bien qu'ils n'étoient pas en sûreté dans leurs postes. Ils n'eurent donc d'autre ressource que d'imaginer les moyens de s'évader. Ils se rendirent à minuit sur le Nil où ils s'embarquèrent sans obstacles, dans des bateaux que leurs émissaires leur avoient préparés. On prétend qu'*Ismael-Bey* a lui-même favorisé leur fuite, charmé d'être, à ce prix, débarrassé du voisinage de ses rivaux. Mais il eut bientôt lieu de se repentir de cette indulgence impolitique. Il se trouva qu'au bout de huit jours les beys avoient ramassé un corps considérable de troupes levées dans les environs du fleuve. Cette armée étoit encore fortifiée par une petite escadre composée de galères sous les ordres de *Mustapha-Bey*.

Ismael voulut dissiper l'orage avant qu'il eut le temps de grossir. Il dépêcha un armement considérable dans le dessein d'engager une action.

Cette fois la fortune le trahit ; ſes troupes furent vaincues & diſperſées. Animé par cet avantage, *Ibrahim-Bey* ſe mit à pourſuivre vivement les forces de ſon adverſaire ; il ne voyoit plus que l'éclat du triomphe qui l'attendoit dans la capitale. La terreur précédoit ſes pas, l'Egypte alloit encore une fois ſe courber ſous ſon joug. *Iſmaël*, de ſon côté, erroit triſtement hors des remparts. Par l'entremiſe du Pacha, à qui cette charge eſt confiée, il déploya l'étendard du prophête, cérémonie qui ne ſe pratique jamais qu'à l'extrémité, & dans les derniers périls, & qui invite tout vrai Muſulman à tirer l'épée pour la défenſe de la religion. Ce manège réuſſit parfaitement à *Iſmael ;* il recruta ſon armée ; & l'aſpect de la banière ſacrée ralluma le courage de ſes ſoldats à un tel degré, que, vers la mi-août, il fut en état d'aller à la rencontre *d'Ibrahim*, qu'il défit entièrement, après un combat opiniâtre. On rapporte que ce dernier montra beaucoup de valeur dans cette journée, & ne quitta le champ de bataille qu'après avoir eu deux chevaux tués ſous lui. Conſterné de ce nouveau revers, il fuit précipitamment vers le Nil, tandis que le reſte de ſes troupes s'eſt rangé ſous les drapeaux du vainqueur. Ce Bey infortuné eſt actuellement réuni aux compagnons de ſes diſgraces ; mais l'actif

Iſmael ne leur laiſſe point de relâche; il vient tout récemment d'envoyer de nombreux détachemens à leur pourſuite : ainſi, ils ſeront contraints d'aller chercher un aſyle dans d'autres contrées.

A ſon retour, *Iſmael-Bey* fut univerſellement reconnu pour *Cheikh-el-Belad*, & la Porte ſe fit un plaiſir de confirmer, par ſon aveu, un titre qui, à tant d'égards, étoit ſon ouvrage. Cet événement n'a pu qu'être agréable à M. *Baldwin*, ainſi qu'aux autres négocians Européens, établis en cette ville. Ils n'éprouvoient qu'injuſtice & oppreſſion de la part d'*Ibrahim-Bey*; & ſon ſucceſſeur ſe conduit trop différemment, pour qu'on n'applaudiſſe point à la révolution qui l'a favoriſé. Il ſe plaît à encourager le commerce, & témoigne une prédilection marquée aux Anglois. Leurs tentatives récentes, pour rétablir la navigation de la Mer-Rouge, a excité ſon admiration, & leur vaut encore une préférence décidée ſur tous les autres Européens. Le petit nombre d'exécutions qui ont eu lieu depuis ſon avènement à la puiſſance ſuprême, ſont une preuve de ſon humanité, & montrent une conduite totalement oppoſée aux maximes barbares de la politique mahométane.

Dans la ſoirée nous avons accompagné Mon-

fieur *Baldwin* chez une dame Grecque, qui a épouſé un François. Elle eſt native de *Scio*, &, quoique mère de pluſieurs enfans, elle m'a paru bien faite encore pour ſoutenir la réputation de cette Ile, ſi célèbre par la beauté de ſes habitantes. Elle a une fille d'environ dix-ſept ans, dans laquelle elle a le plaiſir de voir renaître tous ſes charmes. Je viens d'apprendre que le frère de cette demoiſelle doit paſſer à Marſeille ſur le même vaiſſeau que nous. Si ce voyage a lieu, il ne ſera pas, à mon avis, bien néceſſaire de donner au voyageur des lettres de recommandation. La belle *Victoire* a déjà fait ſurabondamment tous les frais.

Lundi 22 *Septembre.*

Nous fîmes le matin une partie de promenade avec le Commandant de l'artillerie, qui daigna être notre guide dans la viſite des diverſes curioſités du Caire. Les chrétiens ne peuvent monter à cheval ſans une permiſſion expreſſe du Bey; il fallut donc nous réſoudre à prendre des montures plus modeſtes. Heureuſement que nous étions guéris de ce ridicule amour-propre qui nous valut, à notre arrivée, ces huées inſtructives, dont le lecteur n'a probablement pas perdu

le ſouvenir. Nous nous ſoumîmes à l'uſage que tous les Européens ſuivent, ſans répugnance. On ſe familiariſe à tout par l'habitude; & on ne fait point ici plus de façon pour monter un âne, qu'à Paris ou à Londres, pour prendre un fiacre : c'eſt l'allure à la mode; & on trouve dans toutes les rues des montures de cette eſpèce, pour les perſonnes à qui un autre uſage, non moins tyrannique, défend d'aller à pied; c'eſt ce que j'ai appris à mes dépens.

Nous eûmes à parcourir une longue ſuite de rues, avant de gagner la fortereſſe, qui eſt conſtruite ſur un rocher maſſif, preſqu'au centre de la ville. Les rues ſont, en général, ſi étroites & ſi peuplées, que nous eûmes ſouvent bien de la peine à nous y frayer un paſſage : mais ce déſagrément étoit bien compenſé par la fraîcheur délicieuſe qui y règne. Leur retréciſſement extrême y attire un courant d'air qui les purifie, en y circulant ſans ceſſe, & la hauteur des maiſons procure aux paſſans une ombre favorable. Dès les premiers pas, nous nous apperçûmes de l'approche de la fortereſſe. Le terrein s'élève, par une pente douce & graduelle, juſqu'à une certaine hauteur, où l'inclinaiſon de ſon plan change bruſquement, & devient tout-à-coup roide & eſcarpée. C'eſt-là que nous mîmes pied

à terre, & nous y laiſsâmes nos montures & leurs propriétaires, avant de paſſer l'une des poternes du château. Les fortifications de cette place ſont dans un état de délâbrement qui la rendroit bien peu reſpectable, ſi l'avantage de ſa ſituation & de ſa hauteur n'étoient déjà une force ſuffiſante pour des hommes déterminés à s'y défendre. Nous traversâmes pluſieurs rues, habitées par les gens de la ſuite du Pacha, qui, pour l'ordinaire, établit ſon ſéjour dans cette forteresſe. Un des objets les plus curieux que nous ayons vu en la parcourant, c'eſt un bâtiment antique, qui, ſuivant une vieille tradition, eſt le lieu où Joſeph donna audience à ſes frères, quand ils vinrent pour acheter du bled en Egypte. Cette ſalle eſt la ſeule partie qui reſte d'un vaſte édifice, dont les ruines atteſtent les richeſſes & la magnificence de ſon fondateur. Cette ſalle eſt un quarré d'environ ſoixante pieds, couvert, autrefois, ſelon toute apparence, d'un dôme, ſupporté par un double rang de colonnes de granite. Le dôme n'exiſte plus; mais, à en juger par les colonnes deſtinées à le ſoutenir, il a dû être un ſuperbe morceau d'architecture. Ces colonnes ſont toutes d'une ſeule pierre, hautes de trente pieds, & d'environ vingt-ſix pouces de diamètre. elles ſont ſurmontées d'une eſpèce de corniche de

pierre, où ſe trouvent, en lettres d'or, des inſcriptions vraiſemblablement de la plus haute antiquité, & qui n'ont point de rapport avec aucuns des caractères des langues connues.

Après avoir donné le temps convenable à l'examen d'un monument ſi curieux, nous nous rendîmes à la chambre du colonel, où les Beys & le Pacha s'aſſemblent pour délibérer ſur les affaires publiques. Cette ſalle eſt vaſte & ſpacieuſe. Elle eſt ornée de moſaïques, précieux reſtes de l'antiquité, & de belles colonnes de porphyre. A l'extrémité ſupérieure eſt une tribune ſéparée pour le Pacha, & garnie d'une jalouſie, à la faveur de laquelle il peut, à ſon gré, ſe montrer ou ſe ſouſtraire aux regards.

C'eſt-là qu'il ſiége avec une pompe auſſi vaine que brillante. C'eſt-là qu'il éprouve ſouvent la mortification cruelle d'aſſiſter viſiblement, ou ſans être vu, à des conſeils où, non-ſeulement il n'a point de part, mais qui, ſouvent, ſont diamétralement oppoſés à ſes intérêts. Le monument le plus ſingulier, ſans contredit, qui ſe trouve en cette ſalle, c'eſt une corde attachée à une ſolive, où l'on dit qu'un Bey a été pendu, à la ſuite de quelques conteſtations vives & tumultueuſes à la table du conſeil. Le fait, ſous un gouvernement tel que celui-ci, n'a rien d'in-

croyable ; mais, ce qu'on ne conçoit pas du tout, c'eſt qu'on ait laiſſé un inſtrument ſi flétriſſant & ignoble, dans un lieu ſi auguſte.

Dans un bâtiment adjacent, on nous montra une collection d'armes d'une antiquité très-reculée. Les plus curieuſes, ſont des haches d'armes romaines, & un arc ſi long & ſi peu flexible, qu'il faudroit le bras d'un Patagon pour le bander.

Au ſortir de cet arſenal antique, on nous conduiſit au puits de Joſeph. Cet ouvrage, auquel on donne encore le nom de ce patriarche, eſt un monument qui étonne par l'immenſité du travail. Il eſt ſi profond que nombre de bœufs ſont journellement employés à en tirer de l'eau pour l'uſage de la garniſon. Ces animaux ſont diviſés en deux attelages, & dans deux pieces, & à des étages différens. Ceux de l'étage ſupérieur ſervent à élever l'eau, non pas, à beaucoup près, du fond, ce qui ſeroit au-deſſus de leurs forces, mais ſeulement d'une pièce qui eſt à plus de ſoixante pieds au-deſſous de la ſurface de la terre. On deſcend dans cette pièce ſouterreine par des degrés taillés dans le roc, & là ſe trouve un ſecond attelage pour élever l'eau, du fond même de la ſource, à la hauteur de ce premier réſervoir. Malgré ce prodigieux travail, rien n'eſt plus incertain que

l'âge de ce monument à qui une ignorante crédulité fait ſeule honneur d'une ſi antique origine. Avant de quitter la fortereſſe, nous montâmes ſur une éminence d'où nous eûmes le coup d'œil de la ville dans toute ſon étendue. De cette hauteur elle paroît moins grande de la moitié que Londres vue du dôme de ſaint-Paul. Mais la grandeur du Nil qui ne forme en ce moment qu'un lac, dans l'immenſité duquel ſe perdent les regards, la multitude d'iſles qui animent & diverſifient cette plaine argentée & la ſourcilleuſe majeſté des montagnes qui bordent cette ſcène riante, la réunion de ces objets donnent à ce point de vue une nobleſſe & une variété que celui de Londres, malgré ſa grandeur & ſon opulence, ne ſauroit avoir.

Nous ſortîmes de la fortereſſe par la principale porte qui fait face au grand marché du Caire. Dans le chemin qu'il nous fallut prendre pour la gagner, nous paſſâmes devant les maiſons où demeuroient les Beys fugitifs dans le temps qu'ils s'étoient renfermés dans le fort.

Nous trouvâmes à la porte nos montures qui nous attendoient. Et comme nous avions du temps de reſte, nous réſolûmes de faire le tour de la ville avant de gagner la maiſon. Chemin faiſant, nous eûmes une petite aventure bien propre à

nous convaincre du peu de considération dont nous jouissons ici nous autres Européens. Nous rencontrâmes un *Capidgi Bachi*, l'un de ces messagers de mort, qui portent l'ordre fatal aux malheureux que le Bey a condamnés. C'est un officier du premier rang, & il porte pour marque distinctive un bonnet en forme de pain-de-sucre, à la vue duquel tout chrétien doit mettre pied à terre par respect. Nous suivîmes docilement l'exemple de notre conducteur; & comme nous étions descendus tout près du palais de *Morad-Bey*, il nous prit envie de le voir par occasion. Nous entrâmes dans une cour spacieuse où un bâtiment quarré à quatre belles ailes s'offrit à nos yeux. Il fallut borner là notre curiosité. Nous ne pûmes en visiter l'intérieur, parce que l'appartement des femmes se trouvoit alors habité. Les femmes de ce malheureux prince sont encore ici, malgré son exil qui durera peut-être toute sa vie. Mais les Turcs sont si pénétrés de respect pour la qualité de femme, ils ont tant d'égards pour ce caractère, que leurs biens & leurs personnes sont également sacrés à leurs yeux. Ils regarderoient comme une lâcheté, comme un crime de les rendre responsables des délits qu'ont pu commettre leurs parens ou leurs amis. Nous vîmes un exemple de ces respectueux égards,

comme nous ſortions du palais du Bey. Nous rencontrâmes une trentaine de femmes prêtes à y rentrer ; elles étoient montées ſur des mules, & eſcortées d'une garde d'eunuques. Un long voile les couvroit toutes de la tête aux pieds : & l'on nous aſſura que la mort ſeroit ſur-le-champ la punition de quiconque auroit la témérité d'y porter la main. Nous arrivâmes à midi chez M. *Baldwin*, très-ſatisfaits de nos courſes, & non moins contens de nos nouvelles montures.

Mardi 23 *Septembre.*

Notre départ fut irrévocablement fixé pour le lendemain au ſoir : ainſi nous fîmes dans cette capitale un ſéjour de bien courte durée. Combien nous aurions ſouhaité de pouvoir conſacrer encore une ſemaine à la contemplation des merveilles qui, par-tout, étonnoient ou enchantoient nos regards ! Mais, par malheur, nos affaires ne pouvoient ſe concilier avec nos plaiſirs. Que cette idée augmenta l'amertume de nos regrets ! Souvenir du temps que nous avons perdu à Ghinnah, & que nous euſſions employé au Caire, avec tant de fruit & d'agrément !

Nos Arabes ſont venus aujourd'hui prendre congé de nous. Auſſi-tôt que nos lettres de change

ſur Londres ont pu être réaliſées, nous avons acquitté les billets ſouſcrits par nous au profit de *Hadgy-Uttalah*: il a reçu l'habillement que nous lui avions promis; & de plus une gratification pour lui & pour tous les chameliers, chacun ſelon ſon rang & ſes ſervices. Nous nous ſommes fait un vrai plaiſir de récompenſer ces bonnes gens, & de leur marquer notre ſatisfaction pour leur zèle & leur honnêteté à notre égard. Quant au capitaine des voleurs, le lecteur ſe doute bien que je ſuis trop de ſes amis pour l'oublier: & réellement il avoit des droits à ma reconnoiſſance.

Mais notre premier devoir, le plus doux comme le plus ſacré que nous euſſions à remplir, c'étoit de témoigner au Cheikh-el-Arab toute la gratitude dont nous étions pénétrés pour ſes inappréciables ſervices. Nous étions redevables envers ſa généreuſe bonté, au-delà de tout ce que nous pouvions lui rendre, au-delà même de ce que nous pouvions exprimer. Nous oſâmes croire que la plus foible preuve de notre ſouvenir acquierroit à ſes yeux, par la diſtance où nous nous trouvions alors, un mérite & un prix que le plus riche & magnifique préſent ne pouvoit avoir à *Ghinnah*. C'étoit ſur la nobleſſe & la ſenſibilité de ſon cœur que nous fondions notre eſpérance; elle

ne pouvoit nous tromper. Après tout, il falloit du moins consulter le goût & l'usage du pays, pour lui faire agréer le foible cadeau que nous prenions la liberté de lui offrir. Malgré cette attention indispensable dictée par le sens commun, nous ne faisions pas moins à notre vénérable ami la justice de penser que l'intention du présent, quel qu'il pût être, seroit son unique recommandation auprès de lui. Un tapis de Turquie pour l'usage de son sérail, une étoffe de drap pourpre avec des parmens de satin pour lui faire une veste : voilà ce qui nous parut devoir le mieux lui convenir. A ces objets, M. *Baldwin* ajouta quelques caisses de fruits de France, & de confitures d'Italie & d'autres comestibles de cette sorte ; qu'il jugea devoir être agréables aux dames du sérail. Nous chargeâmes de ces présens *Hadgy-Uttalah*, & nous lui remîmes aussi des lettres, tant de la part de M. *Baldwin* que de la nôtre. La lettre de M. *Baldwin* étoit conçue en termes généraux. Il s'exprimoit de la manière la plus flatteuse sur la générosité avec laquelle le Cheikh s'étoit conduit envers les sujets du roi d'Angleterre ; il le remercioit, au nom de sa majesté, des marques de bienveillance dont il les avoit honorés, & lui demandoit la permission de cultiver la correspondance que le hasard avoit fait naître,

correſpondance, ajoutoit-il, qu'il avoit commencée à l'occaſion de traits de bonté qui lui faiſoient tant d'honneur, & qui ne pouvoient manquer de faire connoître & bénir ſon nom juſqu'aux extrémités des plus reculées des poſſeſſions britanniques. Notre lettre fut moins flatteuſe peut-être, mais non pas moins ſincère. Nous récapitulions les ſervices divers que nous avions reçus du Cheikh. Nous lui rappellions la ſituation déſeſpérée où ſa vigilance nous avoit découverts, & dont ſa bonté nous fit ſortir. Nous la comparions avec notre bonheur actuel : ce changement ſi favorable étoit attribué uniquement à ſa généroſité. Nous déplorions notre impuiſſance à lui témoigner dignement notre gratitude, & nous le ſupplions de daigner accepter, avec ſa bienveillance ordinaire, le foible préſent que nous prenions la liberté de lui offrir. La lettre finiſſoit par l'éloge du zèle & de la fidélité de nos chameliers, fidélité dont nous ne pouvions trop nous féliciter, puiſqu'elle nous avoit procuré la facilité de ſatisfaire à ſes ordres, & d'atteſter l'univers que nous ne perdrions qu'avec la vie le ſouvenir de ſes bienfaits.

Ces lettres furent traduites en arabe par l'interprête de M. *Baldwin*. On ne peut donner aſſez d'éloges au zèle que ce digne Anglois montra

dans cette affaire ; nous lui avons payé le tribut de notre gratitude, le seul qui fut en notre pouvoir. C'est, désormais, à ses commettans qu'il est réservé de rendre, d'une manière digne d'eux & de lui, justice au courage avec lequel il a soutenu leur crédit & celui de la nation angloise. *Hadgy-Uttalah* reçut de M. de *Baldwin*, à son départ, une pipe de prix ; & nous eûmes la satisfaction de le voir partir, lui & ses compagnons, aussi contens de notre libéralité à leur égard, que surpris des témoignages de notre reconnoissance envers leur maître absent.

Me permettra-t-on d'observer ici, en passant, que le rapport de ces Arabes pourroit n'être pas sans quelque utilité pour notre *compagnie* des Indes, dans le cas où elle adopteroit le plan de faire passer ses paquets de l'Inde par la voie de Cosire & de Ghinnah ? Le port de Cosire est ouvert dans toutes les saisons, pendant que celui de Suez est fermé par les vents du nord près des trois quarts de l'année : c'est un fait que j'ai tâché d'établir dans la première partie de cet ouvrage.

Depuis quelque tems, il ne nous étoit rien arrivé que d'agréable, non plus qu'à nos gens. L'un d'eux vient d'éprouver une petite contrariété à laquelle nous avons été sensibles. Voici l'aventure : *Abdul-Russar* nous avoit donné plus d'une

d'une fois des marques de ſa probité, & nous nous ſerions reproché d'avoir la moindre défiance à ſon ſujet. Mais il y avoit apparemment certains momens critiques où la vertu de notre homme n'étoit pas à l'épreuve des tentations : c'eſt une découverte que le pauvre Ibrahim vient de faire à ſes dépens. Toujours confiant & ſimple, comme à ſon ordinaire, il lui avoit prêté de l'argent de temps à autre. Ces petits emprunts s'étoient fort multipliés depuis notre arrivée au Caire, & compoſoient une ſomme aſſez conſidérable. Hier à midi nous avons payé les gages d'Abdul-Ruſſar; à peine le drôle les eut-il touché, qu'il a diſparu avec tout ce qu'il devoit à ſon trop obligeant ami. On vient, dans l'inſtant même, de nous apprendre cette banqueroute; &, par malheur, il eſt à préſumer, d'après diverſes circonſtances, que le banqueroutier a repris la route de ſon pays natal. Ainſi, bon & imprudent Ibrahim, adieu pour jamais à ta créance. Pour conſoler un peu ce pauvre garçon, nous prenons, de cet événement fâcheux, occaſion de nous acquitter envers lui. Nous avions déjà fait, pour ſon compte, quelques avances au capitaine de l'Aventure. Nous y joignons encore une gratification telle que nous le permettoit l'état de nos finances. Les ſervices d'Ibrahim ſont trop

au-dessus de la classe commune, pour être payés comme ceux d'un domestique ordinaire : aussi, les témoignages de notre bienveillance n'ont-ils de bornes que celles de nos facultés; & nous lui faisons cadeau d'une bourse de cent sequins. Nous eussions bien desiré que le présent eût été plus considérable; mais si l'on considère que son passage dans l'Inde, pour la saison prochaine, lui sera plus lucratif qu'onéreux, & que M. Baldwin lui a généreusement offert sa table tant qu'il restera ici, on conviendra que cette somme, toute foible qu'elle est, parvenue sans aucune déduction à sa famille, doit être une addition de quelque importance à la fortune d'un Indien. Malgré son paiement, Ibrahim veut absolument nous accompagner jusqu'à la ville d'Alexandrie. Ce loyal serviteur ne veut quitter ses maîtres qu'après les avoir vu embarquer pour l'Europe.

Entre autres passe-temps agréables, nous goûtons ici tous les jours celui d'offrir quelques grains d'encens à une charmante idole, qui est, tout juste, vis-à-vis notre demeure. Figurez-vous un composé enchanteur de la beauté des Grecques, & de la grace des Françoises; une Nymphe sémillante & légère, dans toute la fraîcheur de la jeunesse, & qui réunit, par un assemblage également gracieux & rare, aux charmes de l'en-

jouement & de la vivacité, la régularité des traits, l'élégance des formes, & la perfection de la ſtructure. Tel eſt l'objet de nos hommages ; telle eſt notre voiſine. Qu'on juge de l'empreſſement & du plaiſir que nous avions à la contempler ! Nous ne pûmes voir long-temps ſans être vus ; & elle ne nous eut pas plutôt remarqués, que, comme un oiſeau dans ſa cage, à l'aſpect d'une maîtreſſe chérie & careſſante, elle ſe mit à déployer toutes ſes petites agaceries. Elle paroît régulièrement à ſa fenêtre tous les matins & tous les ſoirs ; & chaque jour voit naître, de ſa part, quelque invention nouvelle, pour attirer ou fixer notre attention ſur ſa perſonne. Tantôt elle nous régale de quelque air de ſa guitare. Quelquefois..... le croira-t-on ? la folâtre ne dédaigne pas de nous renvoyer de ſes lèvres de roſe, les galans meſſages, qu'à travers une rue étroite nous chargeons les zéphirs de lui porter. Cette demoiſelle a une vieille maman qui ſemble encourager un peu ſon innocente coquetterie ; elle paroît du moins auſſi indulgente, que ſa fille eſt peu farouche ; &, ſi quelque amant, à l'exemple d'un dieu de très-peu continente mémoire, s'aviſoit de deſcendre en pluie d'or vers cette nouvelle Danaé, je ne jurerois pas qu'il eût beaucoup de peine

à obtenir, des mains de sa gardienne, la clef de la précieuse & gentille fortereſſe où il auroit pris ce moyen de s'introduire. Il y a dans cette ville une foule de Nymphes captives, qui soupirent après la liberté, & ne demanderoient pas mieux que de se jeter à la tête du premier Européen qui leur offriroit sa foi & ses services. Faut-il s'étonner de ces dispositions ? Elevées au milieu des sociétés Françoises, où l'on a l'indiscrétion cruelle de leur mettre sans cesse sous les yeux la séduisante peinture de la liberté qui règne en France, elles sentent, avec plus d'amertume, la privation de ce bien, auquel elles attachent tant de prix ; elles murmurent contre leur destinée, &, dans leur dépit, saisissent, ou au moins souhaitent de tout leur cœur l'occasion de dire, un beau jour, adieu aux manières, aux usages & au pays de ces vilains Turcs.

Ce soir, en revenant du jardin du couvent, nous avons rencontré, près de la factorerie françoise, un gentilhomme qui doit aller avec nous à Marseille. Je le crois rempli de goût & de connoissances : il a jadis été secrétaire d'ambassade à Rome, & est actuellement de retour d'un voyage qu'il vient de faire dans la Grèce & l'Egypte. On nous l'a présenté sous le nom de

M. Merlion, & tout promet en lui une acquisition précieuse pour notre société, durant le trajet de notre quarantaine à Marseille.

Mercredi 24 Septembre.

Nous passâmes toute la matinée à nous préparer à prendre congé de cette grande ville. Si la brièveté du séjour que nous y avons fait n'a pas été au gré de notre curiosité, elle l'est du moins parfaitement à notre dessein de retourner, le plus tôt possible, en Angleterre. Sans doute que les dépêches, dont nous sommes chargés, parviendront à Londres long-temps avant nous, par *duplicata*; mais, indépendamment des affaires publiques, nous avons des intérêts particuliers, bien pressans & bien chers, qui nous y appellent; & il est temps de désabuser nos amis, & de mettre fin aux alarmes que leur a inspirées sur notre sort la longueur de notre absence.

Jusqu'à l'arrivée de M. Baldwin au Caire, il y a environ deux ans, les Anglois n'y faisoient que peu ou point de commerce; il est encore ici le seul négociant de notre nation; il est de plus l'agent de la compagnie pour le transport de ses dépêches d'Europe dans l'Inde, & de l'Inde en Europe: fonction dont ce corps politique fait appré-

cier l'importance. L'avantage d'une correſpondance prompte & sûre ne ſauroit être méconnue d'une adminiſtration auſſi éclairée. Il eſt vrai que le retour eſt dangereux & précaire par les difficultés de la navigation du golfe de Suez ; mais auſſi le paſſage dans l'Inde eſt également sûr & expéditif. M. Whitehill a donné, il n'y a pas plus de deux mois, un exemple frappant de cette étonnante célérité, en allant de Londres au Caire en une trentaine de jours. Il étoit chargé du rétabliſſement du lord Pigot, dans le gouvernement du fort St. George ; & l'on préſume qu'il ne mettra pas plus de tems à faire le reſte du trajet à cette place ; voyage qu'on eſt preſque toujours plus de quatre mois à effectuer par le cap de Bonne-Eſpérance.

En général, par-tout où le commerce anglois décline & s'affoiblit, l'on eſt tenté de croire que ſa langueur tourne à l'avantage de celui qu'y font les François. La ſuppoſition eſt bien naturelle : ce ſont deux peuples rivaux en richeſſe, auſſi bien qu'en puiſſance, & ils ont une tendance mutuelle & conſtante à s'élever ſur les ruines l'un de l'autre. Mais cette règle n'eſt point du tout applicable au commerce de l'Egypte. Quelque floriſſant que puiſſe être celui que fait la France dans la plupart des échelles du levant,

il eſt ici dans un état de foibleſſe & de langueur, abſolument mortelles. Il n'eſt pas beſoin d'en produire d'autre ſymptôme que la réduction de leurs établiſſemens (1). Le conſulat du Caire vient tout récemment d'être ſupprimé par ordre du gouvernement, comme un objet de dépenſe inutile. On obſerve qu'il règne parmi les négocians françois un eſprit de diſſipation, & un goût pour le jeu, incompatibles avec l'active aſſiduité qu'exige leur profeſſion. Un déclin ſi caractériſé ne peut qu'être infiniment favorable à l'induſtrie des Vénitiens, & de quelqu'autres états de l'Italie, qui ont ici des factoreries, & jouent un rôle aſſez brillant dans le commerce du Levant.

A midi, l'on tranſporta notre bagage à la chaloupe que nous avions arrêtée pour nous conduire à Roſette. Le louage de ce petit bâtiment ne nous coûta que ſeize rixdalles; & avec l'aide des gens de M. Baldwin, nous nous pourvûmes de proviſions fraîches pour le paſſage. Les marchés du Caire abondent en comeſtibles de toute eſpèce,

(1) Cette réforme a été entrepriſe & effectuée par M. le Baron de Tott, cet ingénieux écrivain, dont les Mémoires, auſſi curieux qu'inſtructifs, viennent de faire une ſi grande ſenſation dans le public. Il a quitté le Caire à-peu-près vers le temps où l'auteur y arrivoit.

à un prix très-raisonnable. Chaire, volaille, poisson, on y trouve de tout, & tous les jours. Cette heureuse abondance est réunie au goût & à la délicatesse sur la table de M. Baldwin qui en fait les honneurs avec cette noblesse & cette cordialité qui caractérisent l'hospitalité angloise.

A cinq heures, nous fûmes joints par M. Meillon; & après avoir encore une fois endossé l'habit turc, & repris nos modestes montures, nous nous acheminâmes vers Boulac. Boulac est un port du Caire où l'on est obligé de s'embarquer pour faire passer ses marchandises à la douane. M. Baldwin eut l'honnêteté de nous accompagner jusqu'en cet endroit, pour nous voir à bord de la chaloupe. Comme nous avions deux milles à faire, nous jouîmes, durant ce trajet, de la vue d'une partie de la ville qui étoit absolument nouvelle pour nous, & qui déploie, dans cette longue étendue, une magnificence que nous nous attendions peu à trouver en Egypte. Nous traversâmes une place vaste & superbe, qu'il n'est pas possible de contempler sans admiration. C'est la plus belle que j'aie jamais vue, tant pour sa grandeur vraiment majestueuse, que pour la noblesse des édifices qui l'entourent. Elle a, sans exagération, près de deux milles de cir-

suit. Ce vaste espace développe à l'œil surpris & charmé une immense & magnifique nappe d'eau couverte d'une foule de jolis bateaux de toutes dénominations. Quand le Nil retire ses eaux, cette place ne perd pas pour cela toute sa beauté. Le riant tapis de verdure, qui s'étend alors sur le canal que le fleuve abandonne, console aisément les regards de son absence. Il étoit près de six heures quand nous arrivâmes à Boulac. Tout étant prêt, nous passâmes, sur-le-champ, à bord de la chaloupe qui nous parut spacieuse & assez commode. Nous voilà donc enfin, pour la première fois, traversant l'Egypte, sans avoir à redouter les brûlantes chaleurs du tropique, voyageant à notre aise & dans une douce sécurité. La commodité de notre bâtiment, la beauté du fleuve célèbre sur lequel nous allions naviguer, l'heureuse température de la saison, tout enfin nous promettoit un enchaînement de plaisirs dans le cours entier du voyage. M. Baldwin, avec sa prévenance ordinaire, eut l'attention de nous ménager un pied-à-terre agréable dans les villes de Rosette & d'Alexandrie, en nous donnant des lettres de recommandation pour les agens qu'il a dans ces places. Ainsi, même en nous quittant, son ingénieuse amitié sut trouver le moyen de prolonger encore ses services. Pour

rions-nous le quitter à notre tour, ſans donner un mot, du moins, à l'expreſſion de notre eſtime & de notre reconnoiſſance. Et le lecteur honnête nous pardonneroit-il de ne pas déclarer hautement, qu'à tous égards, ce digne Anglois a rempli & ſurpaſſé même l'idée que nous nous étions faite de ſon mérite, d'après la connoiſſance de ſon caractère, & celle du poſte important qu'on lui a confié (1).

A ſept heures, la chaloupe leva l'ancre, & deſcendit avec la marée. Comme les cabinets

(1) J'ai appris, avec bien de la douleur, que cet honnête Conſul s'étoit trouvé dernièrement dans une ſituation bien critique, quand cette caravane de marchands Anglois, qui revenoient de l'Inde, fut pillée entre Zuez & le Caire, pendant l'été de 1779. Le gouvernement s'aſſura de la perſonne de M. Baldwin, pour prévenir le reſſentiment des Anglois, & ce Conſul fut un priſonnier gardé à vue, juſqu'au moment où il parvint à s'évader. Voilà donc avec quelle fidélité le traité de commerce, entre l'Angleterre & le gouvernement du Caire, a été obſervé. La fortune de pluſieurs négocians, qui ſe repoſoient ſur la foi des Nations, eſt devenue la proie d'hommes avides, ſans foi & ſans honneur. D'après une nouvelle révolution arrivée au Caire, & poſtérieure à celle dont il eſt parlé dans ce voyage, on auroit lieu de s'étonner de voir un traité fidélement gardé par un gouvernement auſſi agité que celui de l'Egypte.

étoient pour nous seuls, nous y fûmes fort commodément, quoiqu'il y eût, indépendamment de nos gens, un bon nombre de passagers & une cargaison considérable de café. Le vent fut contraire; néanmoins, graces au courant, nous faisions encore trois milles par heure. Un moment avant le coucher du soleil, nous découvrîmes les pyramides qui étoient, en droite ligne, derrière nous. Elles s'élevoient comme des montagnes; & ces masses imposantes, dont les rayons qui les doroient alors, rendoient la stature encore plus gigantesque, par l'effet de leur projection horizontale, nous offrirent à-la-fois, le spectacle le plus pittoresque & le plus sublime dont l'œil humain puisse être frappé. La nuit vint bientôt couvrir tout de ses ombres, & nous disposer au sommeil. A minuit, nous passâmes le village de Daranie sur le Delta. C'est en cet endroit que le Nil se divise en deux branches qui vont à Damiette & à Rosette se perdre dans la Méditerranée à cent milles de distance l'une de l'autre; & forment le Delta, l'une des isles les plus fertiles de l'univers. Nous prîmes la branche de Rosette, & nous continuâmes toute la nuit de voyager à la faveur du courant. Le vent tomba vers le matin, & notre course, n'étant plus contrariée, devint incomparablement plus rapide.

Le Lecteur peut ici jeter les yeux sur une carte où j'ai tracé le cours des deux grandes branches du Nil, depuis le Caire jusqu'à la Méditerranée, pour servir de supplément à celle où il a déjà vu le cours de ce fleuve dans la haute Egypte.

Jeudi 25 septembre.

Je me levai à la pointe du jour, pour jouir de la vue de la riante contrée qui nous entouroit. Le vent étoit changé, & notre chaloupe, poussée par une brise favorable, voguoit avec une extrême rapidité. La navigation du Nil est la plus agréable que l'imagination puisse se figurer. A notre droite, est la belle isle du Delta, couverte de moissons, coupée d'une multitude innombrable de canaux qui l'embellissent en la fertilisant, & sur laquelle l'œil se perd dans une charmante confusion de villes florissantes & de villages romantiques. A notre gauche, le tableau est d'un coloris différent. Les rives sont, il est vrai, ornées de cités superbes & de bois touffus; & leurs riantes lisières ont toute la verdure & la fraîcheur des bords opposés. Mais quel brusque & tranchant contraste! Derrière ce jardin enchanté paroît le désert; son fond rembruni varie la perspective, & répand sur toute la scène une

ſombre majeſté. A ſept heures, nous paſſâmes fort près de Demiſchili, ſur la rive occidentale, & nous cotoyâmes nombre de petites iſles de formes différentes qui toutes offroient l'image de la fertilité. En allant d'un bord à l'autre du fleuve, la chaloupe engrava ſur les neuf heures, vis-à-vis une place appellée Abuel-Haou, où cet accident nous retint une grande demi-heure. Il en arrive ſouvent de pareils, à ce qu'on nous dit, ſur le Nil; mais comme le fond eſt par-tout un limon gras & bourbeux, on en eſt quitte pour la perte de ſon temps. On n'a, dans cette ſituation, rien à craindre des naturels du pays pendant le jour; & même durant la nuit, il n'y a guère que de très-petits bateaux qu'ils ſe haſardent d'attaquer. La navigation eſt à préſent beaucoup plus ſûre qu'elle ne l'étoit autrefois: & d'ailleurs, notre chaloupe étoit trop forte pour avoir quelques périls à redouter, même dans les temps les plus dangereux.

Graces à l'activité de nos gens, nous fûmes bientôt remis à flot, & nous pourſuivîmes notre voyage juſqu'à midi ſans rencontrer le moindre obſtacle. Nous nous trouvâmes alors près d'Eſſeiale ſur le Delta. Nous ne découvrîmes qu'un aſſez petit nombre de villes dans ce dernier trajet. La plupart de celles que nous avions

vues jusqu'alors, étoient en ruine ; mais toutes embellies, par de superbes mosquées & les décombres encore imposans de majestueux édifices, elles offrent encore, du côté de l'eau, une très-belle apparence. Nous étions pourvus de volailles rôties & d'un excellent pâté. Nous y fîmes honneur du meilleur appétit, comme à quelques bouteilles de vin dont nous avions eu la précaution de nous munir. Ce n'étoit bien souvent, qu'avec peine que nous pouvions nous arracher du tillac. Les objets qui nous environnoient, avoient tant d'attraits & de charmes! Les villes commencoient à se montrer plus fréquemment, & les rives du fleuve paroissoient animées d'une population plus nombreuse. Nous côtoyâmes les villages de Medsgili, Berim & Feristah, outre une grande quantité d'autres qui se trouvent dans la carte que M. Niéburh a donnée des principales branches du Nil. A cinq heures du soir nous arrivâmes au pied de la ville de Schabur, située sur la rive occidentale. On ne sauroit nombrer la multitude de bâtimens, de toute grandeur, que nous rencontrâmes dans notre trajet du Caire, jusqu'en ce lieu, & dont la multiplicité prodigieuse peut donner à un étranger une idée de l'immensité du commerce de l'Egypte. Cependant, l'exportation est à-peu-près bornée

aux comeſtibles. Le principal article eſt le bled, qui ſe diſtribue dans les différens ports de la Méditerranée & de la Mer-Rouge. C'eſt, ſurtout, avec cette denrée qu'elle payè le café de l'Arabie, & le coton, ainſi que la ſoie qu'elle tire de la Perſe. Si cette nation ſavoit mettre à profit une partie, du moins, des avantages dont l'a favoriſée la nature; ſi, au lieu de mettre ſur les négocians des impôts arbitraires & impolitiques, elle ſe bornoit ſeulement à commercer ſur ſes propres navires; ſi elle ne ſouffroit pas que des nations étrangères s'appropriaſſent, à ſon détriment, autant qu'à ſa honte, le frêt de ſes marchandiſes, il eſt inconteſtable que ſes bénéfices ſurpaſſeroient, de beaucoup, ceux de toute autre contrée.

Comme le vent tomba tout-à-fait à la chûte du jour, nos gens s'avisèrent, pour nous remorquer, d'équiper une pinaſſe, qui, juſques-là, ne nous avoit été d'aucune utilité. Dans ce moment-là elle nous fut d'un grand ſecours; & nous nous flattâmes d'arriver le lendemain, dans la matinée, à Roſette. Les paſſagers étoient logés ſous une eſpèce de tente, qui s'étendoit depuis la chambre de poupe, juſqu'au grand mât, & pouvoit contenir environ une vingtaine de perſonnes. Parmi eux ſe trouvoit un malheureux jeune

homme, qui avoit perdu ſon père dans les derniers troubles du Caire. C'étoit un garçon d'une phyſionomie intéreſſante : il nous fit, d'une manière ſi touchante, le récit de ſes malheurs, que nous fûmes tous attendris juſqu'aux larmes ; & nous fîmes, entre nous, une quête, pour lui donner les moyens de retourner dans le ſein de ſa famille, qui eſt à Conſtantinople.

Le temps fut ſerein pendant la nuit, il n'y eut pas un nuage au ciel. Mais nous n'eûmes que la foible clarté des étoiles. Ce fut peut-être un bonheur pour notre ſanté, que l'obſcurité nous interdît la vue des tableaux qui avoient trop d'attraits pour nous, & qu'un beau clair de lune ne nous invitât pas à paſſer, ſur le Tillac, des heures que la nature a conſacrées au repos.

Vendredi 26 *Septembre.*

Nous eûmes, à la pointe du jour, la ſatisfaction de nous trouver près de la ville de Fue, ſur le Delta. Elle eſt au 31°. 10′. de latitude ſeptentrionale, & à trente milles de Roſette. Quoique bien déchue de ce qu'elle fut autrefois, elle eſt encore d'une étendue aſſez conſidérable, & elle offre à la vue des voyageurs une infinité de hauts minarets, dont les rayons du ſoleil levant,

levant, doroient, en ce moment, le faîte. Si l'on fait attention au défaut de vent, on ne nous accusera pas d'avoir mis dans notre course trop de lenteur. Le pays, de quelque côté que nous tournions les yeux, avoit par-tout l'air d'un jardin délicieux, & présentoit une agréable variété de plaines fertiles & d'arbres fruitiers; de villes opulentes & de villages solitaires. De temps en temps nous rencontrions de petites îles, plus verdoyantes & plus fraîches que les boutons naissans du printemps. A sept heures nous passâmes entre les villes de Deirut & de Disjèdie, dans la première desquelles est une des plus belles mosquées de l'Egypte. Nous n'avions pas encore remarqué d'accroissement sensible dans la largeur du Nil, depuis notre départ du Caire. On ne s'en étonnera pas, pour peu que l'on considère l'excessive profondeur de son lit, & la multitude innombrable de canaux qui détournent par-tout ses eaux. Nous avions passé, pendant la nuit, le grand canal qui fournit de l'eau à la ville d'Alexandrie, & qui passe pour être l'ouvrage d'Alexandre. Il commence presque vis-à-vis *Mehallet-Malik*, sur le Delta: s'il eût été navigable, il nous eût épargné un bon tiers du trajet que nous avions à faire. Mais, en vérité, c'eût été dommage de nous dérober quelques-uns des

agrémens de ce beau fleuve. Nous étions à contempler la charmante perspective que nous avions devant les yeux, quand nous nous trouvâmes tout-à-coup, à la vue de Rosette, dont on connoît le voisinage par les ruines d'une tour, située sur une hauteur, au sud de cette place. Nous passâmes devant une mosquée, bâtie sur une île; &, à une heure, nous jettâmes l'ancre en face de cette ville. Nous débarquâmes sur-le-champ, & nous allâmes rendre visite à M. Tessier, négociant françois, pour lequel M. Baldwin avoit eu l'honnêteté de nous donner une lettre de recommandation. Il nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous pria de vouloir bien disposer de la maison tant que nous resterions dans cette ville. M. Meillon, notre compagnon de voyage, alla s'installer chez le consul de France, qui étoit tout récemment arrivé.

Rosette, ou Rachid, est située par-delà le 31° 23′. de latitude Nord, sur la rive occidentale du Nil, & généralement regardée comme une des plus florissantes & des plus belles villes de l'Egypte. Son commerce ne le cède qu'à celui du Caire & d'Alexandrie; & elle les surpasse infiniment toutes deux, par la salubrité de l'air qu'on y respire, & la beauté de sa

position. D'un côté, le Nil coule au pied de ſes murailles; de l'autre, elle n'eſt qu'à dix milles de la mer, d'où lui viennent conſtamment les vents ſalutaires qui la rafraîchiſſent. Le pays d'alentour eſt une plantation continue d'orangers, de limoniers & de citroniers. Nous avons fait ce ſoir, au-dehors, un tour de promenade, pour voir la ville & ſes environs. Les rues y ſont régulières, & les maiſons y ont, en général, un air de propreté qui les rend fort agréables. Nous voici maintenant tout-à-fait hors de Roſette, & nous ſommes, pour ainſi dire, enterrés ſous l'ombrage de bois odorans & touffus, où jamais les rayons du ſoleil n'ont pénétré. Les allées ſont jonchées des fleurs parfumées des arbres qui les bordent, tandis que leurs rameaux inclinés ſemblent inviter à cueillir les fruits d'or dont le poids les affaiſſe. Dans cet heureux climat les ſaiſons ſemblent confondues; la nature ſe plaît à en réunir à-la-fois tous les dons & les agrémens. Le voyageur, dans ces délicieuſes retraites, eſt tenté de ſe croire tranſporté à ces régions enchantées qui n'exiſtent que dans l'imagination. Ah! lieux charmans, que vous fûtes bien dignes d'être le ſéjour favori de la belle Cléopâtre! Ici règnent la paix & l'abondance. On n'apperçoit rien qui reſſemble

au fracas, au tumulte ordinaire des villes, dans cette péninsule fortunée, dont les dernières révolutions, malgré son peu de distance de la capitale, n'ont pas même légèrement troublé la tranquillité inaltérable & profonde. Mais cet avantage si précieux tient, en grande partie, à la nature du gouvernement turc. Les changemens qui s'y passent n'affectent pas du tout les sujets; & les maux qu'entraînent les troubles publics, ne retombent guères que sur ceux qui, par ambition, y ont pris une part volontaire.

En retournant à la maison, nous passâmes devant la factorerie de France, édifice très-spacieux, qui déploie, vers le fleuve, la plus magnifique façade. Devant elle s'étend un quai de près d'un mille de longueur, qui procure une très-agréable promenade aux habitans. C'est sur le côté septentrional de ce quai superbe, qu'est la maison de feu M. Worsley Montaigu, qui s'est rendu si célèbre par son esprit, sa curiosité, & son goût singulier pour les contrées mahométanes, & qui ne fut peut-être pas moins illustre par sa qualité de fils de l'ingénieuse lady Mary du même nom. Il séjourna dans cette ville plus de trois ans; & sa perte est encore aujourd'hui regrettée par M. Tessier, & toutes les personnes de distinction de Rosette. Nous avons soupé &

couché à la maison du négociant françois, qui a poussé la complaisance jusqu'à nous procurer des places sur une sorte de paquebot qui doit, avant la pointe du jour, faire voile pour Alexandrie. Nous avons préféré ce trajet par eau, à celui qui se fait ordinairement par terre, parce que cette dernière route est, à ce qu'on nous assure, infestée par les Arabes, depuis le commencement des troubles. D'ailleurs, nous ne perdrons nullement au change, puisque tout le pays entre Rosette & Alexandrie ne diffère presqu'en rien d'un désert ; & puis nous allons avoir l'occasion d'examiner une des bouches du Nil. Elle est tellement obstruée par les sables, que le passage y doit être impraticable à tout bâtiment qui tire plus de neuf pieds d'eau. L'embouchure du bras oriental est incomparablement plus accessible. Les navires étrangers le remontent jusqu'auprès de Damiète, & l'on nous apprend qu'une frégate turque l'a pris pour se rendre au Caire. Il est vrai qu'on fut obligé de l'alléger considérablement ; & ce n'est qu'au temps de l'inondation du Nil, que des vaisseaux d'une pareille grandeur peuvent entrer dans ce fleuve, qui est navigable dans un espace de plus de cent milles. Si l'on pouvoit remédier à cet inconvénient, on le verroit porter des navires de toutes les nations,

jusques dans les parties les plus reculées de l'Egypte.

Samedi 27 Septembre.

Nous nous embarquâmes à quatre heures du matin à bord de la chaloupe, où nous avions eu la précaution d'envoyer la veille nos gens & notre bagage. Ce bâtiment étoit d'une construction toute différente de celui que nous venions de quitter, &, par malheur, beaucoup moins commode. Il avoit beaucoup de ressemblance avec la barque dans laquelle nous avions éprouvé de si longues & si violentes secousses, au moment d'entrer dans la Mer-Rouge. Toute la différence, c'est que du moins dans notre chaloupe nous avions un excellent abri contre le soleil; avantage qui nous coûta, il est vrai, la valeur d'une pièce d'or, que chacun de nous donna pour soi & ses gens. Il n'y avoit point d'autres passagers que nous, & la cargaison n'étoit pas considérable; raison pour être un peu moins mal à notre aise. Nous levâmes l'ancre avec trente autres petits bâtimens de compagnie, & nous descendîmes doucement avec la marée. Vers le lever du soleil, nous nous trouvâmes vis-à-vis une vieille forteresse, qui paroît avoir originairement été bâtie pour la défense du fleuve.

Il fallut s'arrêter en cet endroit, & nous jettâmes l'ancre près de la petite ville d'Arbut, sur le Delta, où nous fûmes obligés d'attendre un vent favorable, pour passer la Barre. Nous découvrîmes les restes d'une batterie, qui, probablement, a été élevée pour croiser celle qui partoit de la forteresse, sur la rive opposée : ce qui devoit rendre le passage inaccessible à tout vaisseau ennemi, qui n'auroit pu, sans être foudroyé, passer sous le feu de ces deux batteries. L'on voit aussi plusieurs canons de fonte d'une très-ancienne construction, dispersés çà & là sur le rivage ; mais ils sont tous d'un trop petit calibre pour être en usage dans l'artillerie moderne.

Arbut est la dernière ville que l'on trouve sur le Nil, & le pays d'alentour ne produit guères que des dattiers, à l'ombre desquels nous nous amusâmes à nous promener pendant notre séjour en ce lieu.

A dix heures, comme il s'éleva une brise favorable, nous remontâmes sur-le-champ à bord pour en profiter. Nous hissâmes nos voiles, & nous nous disposâmes à passer la Barre. Le fleuve, en cet endroit, s'élargit d'une manière très-sensible, & le courant, plus impétueux, commence à s'agiter avec violence : nous approchions de plus en plus de la barrière fatale ; nous n'en

étions qu'à un mille, & la flotille se préparoit à la franchir, quand un changement subit de vent vint reculer encore nos espérances. Il fallut donc nous résoudre à jeter l'ancre encore une fois, & attendre, le plus patiemment possible, un temps moins contraire. Pour comble, cette partie de la côte du Delta étoit la moins propre à nous causer d'agréables distractions. Le pays n'avoit plus cet air de vie & de fertilité, dont il nous avoit jusqu'alors offert l'intéressante image. Des moissons abondantes ne couvroient plus les campagnes; & l'œil du voyageur n'appercevoit plus ces riants & presque invisibles hameaux, qu'il avoit à-la-fois tant de plaisir & de peine à entrevoir à travers l'épaisseur des ombrages. Des broussailles tristes & rares y sont l'unique parure de la terre, & le rivage de la presqu'île ne présente plus qu'une côte aride & morne, hérissée par-tout de monticules de sables. Pendant que nous étions ainsi détenus, nos gens nous servirent un plat de pigeons, que nous nous étions procurés à Arbut; & le temps de notre dîner fut le moins ennuyeux de celui que nous étions condamnés à passer, en cet endroit.

Ce qu'il y avoit de plus contrariant, c'est que nous ignorions quel seroit le terme d'une station si maussade à tant d'égards. Si le vent n'eût pas

changé, il eſt probable que nous ſerions reſté là une journée entière; &, pour nous conſoler, on ne nous parloit que de bâtimens qui ont éprouvé un ſort plus fâcheux. La perſpective n'étoit pas, à beaucoup près, des plus flatteuſes. Mais, que faire? Il fallut ſe réſigner.

Graces au ciel! le plus périlleux obſtacle de notre voyage fut vaincu. Nous la franchîmes cette barrière ſi redoutée, que nous craignions & ſouhaitions tout enſemble d'atteindre; mais, par combien d'impatience n'avons-nous pas acheté cet heureux moment! Retenus ſur une plage triſte & aride, & ne ſachant quand nous aurions le bonheur de la quitter, nous avions peine à nous défendre d'un dépit auſſi naturel qu'impuiſſant; & nous commencions, dans l'excès de notre mauvaiſe humeur, à regretter, malgré tous ſes périls, la route du déſert à Alexandrie, quand, par une faveur ineſpérée, le vent tourna tout d'un coup au N. E. Il eſt aiſé de concevoir avec quel empreſſement toute la flotille ſe dirigea vers le point ſi deſiré. Nous partîmes au nombre de trente voiles, & ne fûmes qu'une heure à l'atteindre. Mais c'étoit-là que nous attendoient & de nouveaux obſtacles & les plus grands dangers. La hauteur & la violence des vagues, l'impétuoſité du courant, rendoient plus dange-

reux & plus pénible ce paſſage, ſi périlleux par lui-même : mais nous ne perdîmes point courage ; l'inutilité de nos premiers efforts ne fit qu'ajouter à notre ardeur. Le ſuccès les couronna enfin ; &, après pluſieurs tentatives infructueuſes, une briſe favorable nous fit triompher de toutes les difficultés, & nous nous tirâmes de *Boghas*, ou de la Barre, en moins de dix minutes. Qu'on juge de notre joie ! Elle fut égale aux peines que nous avions eſſuyées, aux dangers que nous avions courus ; & la comparaiſon de notre ſort avec celui qu'éprouvent trop ſouvent les bâtimens qui veulent tenter ce paſſage, qu'ils ne peuvent effectuer qu'en ſix ou ſept heures, & après avoir été contraints de ſe décharger de leur cargaiſon ; cette comparaiſon, dis-je, nous faiſoit ſentir encore plus vivement combien nous avions lieu de nous féliciter de notre bonheur.

Nous avions alors devant nous la Méditerranée ; le terme de la carrière, vers lequel nous tournions depuis ſi long-temps d'avides regards, étoit enfin heureuſement atteint ; & nous nous livrions à l'eſpérance de goûter bientôt, en liberté comme en paix, les douceurs d'un repos acheté au prix de tant de périls & de fatigues. Comme le courſier qui hennit de joie à l'approche des pâturages délaiſſés, où bondiſſoit ſon enfance,

nous respirions, en imagination & avec délices, l'air natal, & nous sentions battre notre cœur à la douce pensée de la patrie. Le Nil se précipite avec tant d'impétuosité dans cette mer; il en refoule, en s'y jettant, si violemment les ondes, qu'on diroit, (pour parler le langage de la poésie) que Neptune lui-même semble alors fuir devant lui, & que son fougueux adversaire lui fait baisser son trident. Dans l'espace de plus d'une lieue, à compter de la Barre, le fleuve conserve sensiblement sa teinte cristalline & sa qualité d'eau douce: fait dont nous avons fait l'épreuve. Nous tirions vers le S. O. en compagnie, avec la flotille; la mer étoit calme, & nos bâtimens légers en rasoient rapidement la surface. A deux heures nous commençâmes à découvrir à notre gauche la baye qui formoit la presqu'île de Canope, & derrière laquelle nous discernions foiblement les bois charmans de Rosette. Les vagues commencèrent à s'élever, & à communiquer à notre vaisseau un peu de leur agitation. Mais le vent continua d'être bon, & nous fit voguer rapidement le long d'une côte riante, quoique sabloneuse. Derrière le rivage escarpé, des forêts de dattiers lèvent leur tête fleurie, &, par un contraste piquant, offre à l'œil surpris le tableau de la

stérilité, à côté de l'image de l'abondance; &, dans le lointain, les majestueuses ruines de châteaux antiques, couronnent les hauteurs. A cinq heures du soir nous nous trouvâmes en face de la ville de Vickerie, où est une vaste forteresse en fort bon état, & un phare pour la direction des navigateurs. On tient continuellement en cette place une garnison pour la défense de la côte, qui est quelquefois insultée par des corsaires grecs, ou par les galères de Malthe. Après avoir parcouru avec la flotille le petit Archipel qui se trouve non loin de là, notre bâtiment, qui étoit le meilleur voilier, gagna si bien les devants, qu'au coucher du soleil, nos gens distinguoient sans peine le Cap derrière lequel est Alexandrie. A huit heures nous apperçûmes le fanal dans le Havre; mais l'obscurité de la nuit nous fit perdre le coup-d'œil que la ville offre de ce côté. A neuf heures nous jettâmes l'ancre à cinquante pas du rivage, & Ibrahim descendit à terre avec M. Meillon, pour prévenir de notre arrivée la personne pour laquelle M. Baldwin nous avoit donné des lettres de recommandation. Nous nous disposions à passer encore cette nuit à bord, quand, à dix heures sonnantes, Ibrahim revint avec le seigneur Brandi, qui avoit eu la politesse de venir nous chercher

lui-même. Nous laissâmes au bâtiment nos gens & notre bagage, & nous accompagnâmes ce gentilhomme à une hôtellerie nouvellement arrangée, pour recevoir les étrangers de quelque distinction. Nous y trouvâmes un excellent soupé, & de bons lits, où nous oubliâmes les fatigues & l'ennui de la traversée de Rosette à cette ville.

Dimanche 28 Septembre.

Nous nous levâmes le matin de très-bonne heure, & notre premier soin fut de faire venir nos gens & notre bagage. Notre logement étoit spacieux & commode: c'étoit originairement la factorerie angloise, quand nous avions ici un consul. Notre hôte, qui étoit maître tailleur, avoit l'air d'un bon homme d'Italien. Sa femme étoit une Grecque de Smyrne, qui parloit françois & italien. Cet avantage, joint à la douceur de son caractère, contribua à rendre agréable notre séjour chez elle. On va juger si le désintéressement est la vertu favorite du mari. Il nous demandoit à chacun deux rixdalles par jour, pour le lit & la table. Prix fou, en vérité, mais pourtant fixé, au taux le plus raisonnable, par l'agent de M. Baldwin, pour la commodité des voyageurs anglois.

Nous fortîmes, après le déjeûner, pour aller voir l'ancien port & la vieille ville d'Alexandrie. Nous étions accompagné d'un Janissaire, à la solde des Anglois : précaution nécessaire ; on en a besoin à-la-fois pour servir de guide & de protecteur contre les insultes de la populace. Conformément à l'usage qui règne en cette place, nous avions repris l'ajustement européen, & congédié nos moustaches postiches, & nous nous étions, à notre grande satisfaction, débarrassés du costume gênant sous lequel nous avions tant de peine à nous mouvoir. Nous nous rendîmes droit au bord de la mer, pour examiner le Havre Turc : il est à l'Oueſt du Phare, & il offre un excellent mouillage & une retraite sûre aux vaisseaux qui viennent y chercher un abri contre quelques coups de vent : mais, ce qu'il y a d'affreux, il est consacré aux Turcs seuls, qui ont la barbarie d'en interdire l'accès aux Chrétiens, dans les temps mêmes où il leur est impossible d'être en sûreté dans le Havre ordinaire. Les funestes suites de cette cruelle interdiction, se sont manifestées plus d'une fois, particulièrement dans l'année 1767, où l'on vit quarante vaisseaux, de différentes nations, couler à fond, ou échouer dans le port ordinaire, durant une violente tempête, qui s'étoit élevée

du côté du N. E. Mais, en dépit de cette ordonnance, il arrive quelquefois aux vaiſſeaux européens de ſe permettre l'entrée de ce port; & il n'y a pas quinze jours qu'on a vu un armateur maltois donner la chaſſe à un navire turc, d'une force ſupérieure à la ſienne, juſques ſous la batterie du Phare, & lui lâcher une bordée au moment même qu'il entroit dans la rade. Il y avoit cependant alors à l'ancre un vaiſſeau de ligne de ſoixante canons; &, ce qu'il y a d'inconcevable, c'eſt que, ſoit lenteur, ſoit poltronerie, il ne fit pas la moindre tentative pour tirer vengeance d'une pareille inſulte. Ce vaiſſeau eſt encore ici, & pluſieurs frégates ſont en croiſière pour la protection du commerce. Le trait que je viens de citer peut ſervir à en apprécier l'utilité, ainſi que la bravoure des protecteurs.

Nous voulûmes entrer auſſi dans le chantier, pour y voir un échantillon, probablement auſſi merveilleux, de leur habileté en fait de conſtruction. Nous apperçûmes ſur le rivage une troupe de jeunes filles, prêtes à s'embarquer pour le Caire. On nous apprit que c'étoient des eſclaves grecques, tout fraîchement arrivées de l'Archipel, & qu'on envoyoit en préſent à l'un des beys de la capitale de l'Egypte. Ce fut le

Janiſſaire qui nous donna ces renſeignemens ; nous l'avions engagé à entrer en converſation avec leur gardien. Ces infortunées paroiſſoient inſenſibles à leur ſituation : cette apathie, qui, peut-être, eſt pour elles un bienfait de la nature, réprima un peu l'émotion que nous cauſa d'abord la connoiſſance de leur deſtinée. Elles étoient tournées vers nous au moment que nous en approchions ; &, malgré leurs voiles, le feu de leurs grands yeux étincelans & noirs, & la perfection admirable des formes dont leur ajuſtement léger deſſinoit mollement les contours ; tant de charmes enfin, plutôt ſoupçonnés qu'apperçus, ne ſuffiſoient que trop pour nous convaincre que c'étoient des objets bien peu faits pour être ſouſtraits, pour toujours, aux regards des hommes. Le treſſaillement involontaire, la ſurpriſe ſoudaine qu'elles manifeſtèrent, à la vue d'un habillement ſi nouveau pour elles, réveilla la jalouſie de leurs féroces gardiens, & ils les firent entrer, ſur-le-champ, dans la chaloupe qui les attendoit. Le prix de ces eſclaves eſt, depuis cent juſqu'à mille ſequins ; & leur valeur eſt proportionnée autant à leurs qualités & talens, qu'à la beauté qu'elles poſsédent. Hélas ! dans quel abrutiſſement le genre humain eſt-il donc tombé, pour faire de l'eſprit, des perfections &

de

de la beauté, dans la plus aimable moitié de l'eſpèce humaine, l'objet d'un vil & abominable commerce, & pour trafiquer de ces charmes, comme de la force & des talens méchaniques des nègres africains! Sans doute, la dernière branche de commerce eſt une violation inexcuſable des droits de l'humanité; mais l'autre, par je ne ſais quelle ſacrilège rage qui lui eſt propre, infecte & ſouille la ſource des ſentimens les plus doux & les plus nobles, & ſemble aller juſques dans le ſanctuaire de la nature, pour y flétrir ſes dons mêmes, & profaner ſes chefs-d'œuvres.

Alexandrie, ou plutôt Scanderié, comme les Turcs l'appellent, eſt au 31° 11′ de latitude ſeptentrionale, ſur une colline qui, par une pente douce & graduelle, s'étend juſqu'au bord de la mer, & décrit un demi-cercle terminé par le Fort à l'orient, & à l'occident par le Phare. Cette baye eſt ouverte aux vaiſſeaux étrangers, qui s'y rangent, ſuivant l'ordre de leur arrivée, en face du Môle, qui joint le Phare au continent. C'eſt pour leur ſûreté qu'ils choiſiſſent cette poſition, parce que le Môle rompt la force des vagues qui viennent s'y briſer du côté de l'Eſt. La mer baigne le pied des maiſons, & les vents ſalutaires qu'on doit au voiſinage de cet élément, contribue beaucoup à la ſalubrité de l'air qu'on

y reſpire. La nouvelle ville paroît être renfermée dans un quartier de l'ancienne, & n'occupe pas la huitième partie de ſon terrein, dont l'étendue eſt atteſtée par les vieilles murailles qui ſubſiſtent encore. Sa population ſe monte à une trentaine de mille ames, de toutes les nations. C'eſt bien le mélange le plus ſingulier qui exiſte peut-être ſur aucune partie du globe. Le gain! le gain! voilà ce qui attire tant d'individus à ce marché univerſel : &, par une autre biſarrerie, la nation du Souverain eſt celle qui retire le moins d'avantages de cette réunion mercantille.

J'entrerois bien volontiers dans le détail des antiquités qui abondent en cette contrée fameuſe, ſi elles ne ſe trouvoient décrites dans un ouvrage, qui paroît depuis peu, avec trop de préciſion & d'élégance, pour me laiſſer le moindre eſpoir d'égaler les agrémens & le ſuccès de ſon auteur. L'ouvrage dont je parle, publié d'abord en allemand, & traduit depuis en françois, eſt une production de M. Niebuhr, qui a fait, par ordre de ſa majeſté danoiſe, le tour de la Baſſe-Egypte & de l'Arabie. Je ne ſaurois pourtant me diſpenſer de dire, en paſſant, un mot ſur les objets les plus remarquables. Garder un ſilence abſolu ſur un ſujet ſi curieux, ce ſeroit faire une double inſulte au goût & aux connoiſſances du lecteur.

Nous avons eu à dîner la compagnie d'un jeune Suiſſe fort aimable, qui ſe diſpoſe à partir pour les grandes Indes. Il doit s'embarquer ſur le premier bâtiment qu'on expédiera pour le Caire, où ſon intention eſt d'attendre le départ de la flotte angloiſe, pour paſſer avec elle au lieu de ſa deſtination. C'étoit pour nous un vrai plaiſir de répondre aux queſtions de ce jeune homme, relativement à un voyage ſi nouveau pour lui, & ſur une région où nous avions paſſé tant d'années.

Lundi 29 *Septembre.*

Le Seigneur Brandi nous préſenta au Conſul de France. C'eſt un homme qui paroît bien né & rempli de ſentimens, & nous en avons entendu dire beaucoup de bien à notre compagnon de voyage, M. Meillon, qui logeoit à la factorerie françoiſe. Il eſt tout récemment arrivé en cette ville; il avoit, comme nous, ſa curioſité. Nous débutâmes par faire enſemble un tour de promenade du côté des ruines. Nous paſsâmes devant la factorerie vénitienne, qui eſt tout près de celle de France. C'eſt un fort bel édifice, & qui a beaucoup plus d'apparence qu'aucune autre factorerie étrangère. Nous traversâmes d'abord une plaine aride & ſablonneuſe,

où nous vîmes répandus, çà & là, nombre de piliers de granite, d'une grandeur prodigieuse. Il paroît qu'on les avoit transportés en ce lieu dans l'intention d'en faire un usage auquel on aura depuis renoncé. Au sortir de cette plaine, nous passâmes sous une espèce de porte en arcade, qui servoit, peut-être, à marquer l'une des divisions de l'ancienne ville. Au midi de cette porte est une grande & haute tour toute en ruines, & environnée de murs, dans l'intérieur desquels est un petit bois de dattiers. C'est-là que les antiquités commencent.

Quel sentiment profond & douloureux doit éprouver le spectateur instruit, à la vue des imposans & tristes restes d'une ville si célèbre! Avec quel regret il songe à sa gloire passée, & à son antique splendeur; & quelle attristante comparaison de ce qu'elle est aujourd'hui, avec ce qu'elle fut! Sans doute qu'on ne traitera pas de charlatanisme sentimental cette expression naturelle & trop foible d'une sensibilité vraie: & j'oserai dire, sans être taxé d'exagération, qu'il me fut impossible de contempler, avec sang-froid, un tel spectacle. L'image de la destruction est bien faite pour affliger les regards, sur-tout quand l'objet détruit rappelle un grand nom & une cité florissante; & l'observateur

ſenſible ſouffre & s'indigne à l'aſpect de ces ruines majeſtueuſes, comme à la vue du portrait défiguré d'un perſonnage vénérable & cher, réduit à un état de dégradation, qu'il ſeroit impoſſible de réparer. Non loin de la tour dont je viens de parler, eſt un temple antique, dont une partie eſt encore habitable, & a long-temps été appropriée au culte de la religion muſulmane. Ce point nous fit d'abord éprouver quelques difficultés à en obtenir l'accès. Mais, à la fin, notre janiſſaire nous en procura les clefs, & nous introduiſit dans la partie abandonnée de cet édifice. C'eſt un magnifique quarré d'un très-grand diamètre, entouré d'un triple rang de colonnes de granite, d'ordre corinthien. Ces colonnes ſont d'une belle hauteur, & ſupportent un dôme qui, malgré ſa vétuſté, eſt encore en aſſez bon état.

Les murs de ce temple ſont revêtus, à l'intérieur, de marbres rapportés, de différentes couleurs : ſorte de marqueterie dont la ſingularité & la richeſſe ne peuvent qu'exciter l'admiration des étrangers. Au milieu du quarré eſt une fontaine d'une forme très-antique, & toute couverte d'inſcriptions hiéroglyphiques. La baluſtrade qui l'entoure, ſemble indiquer qu'elle ſervoit à quelques cérémonies myſtérieuſes.

De-là, nous nous rendîmes, par une plaine couverte de décombres, à un couvent de Franciscains. Le bâtiment eſt ſimple, & analogue au caractère de ſes fondateurs. Nous y trouvâmes près d'un acre de terre fort bien cultivé. Le ſol étoit naturellement ſtérile; mais, graces à l'induſtrie de ces laborieux ſolitaires, il produit actuellement des végétaux en abondance. Partout on voit les traces honorables & les fruits de leur activité. Un petit vignoble, planté récemment, leur promet un rapport avantageux; &, dans la contrée la plus aride, leur jardin a les eaux néceſſaires pour le fertiliſer. Pour ſe procurer cet avantage, il leur a fallu creuſer, avec une peine & une patience infinie, un réſervoir capable de retenir l'eau que leur fournit un aqueduc voiſin. C'eſt vraiment là le chef-d'œuvre de leur intelligence. Au moment où nous entrâmes, ces bons pères étoient à jouer aux quilles. Il régnoit ſur leurs viſages épanouis une douce ſérénité, & je ne ſais quel air de ſatisfaction enfantine, qui ſembloit défier à-la fois & les ſoucis & les vanités du monde. Il commençoit à ſe faire tard, & nous ne pouſsâmes pas plus loin nos courſes. A notre retour, nous fûmes accueillis d'une ondée ſoudaine. C'étoit une nouveauté & un régal pour nous, qui,

depuis ſix mois, n'avions vu tomber une goutte d'eau. Auſſi, la ſavourâmes-nous avec une volupté inexprimable, mais peu communicative apparemment; car nous étions les ſeuls de la compagnie qui euſſent l'air de trouver délicieux d'être mouillés juſqu'aux os.

Nous regagnâmes, ſans autre accident, la factorerie de France; & le conſul eut l'honnêteté de nous préſenter à ſon épouſe, jeune dame remplie d'agrémens & de vivacité. Elle nous invita obligeamment à faire une partie de cartes, & à paſſer avec elle le reſte de la ſoirée. Nous n'eûmes garde de refuſer une offre auſſi gracieuſe. Il y avoit bien long-temps que nous n'avions vu de femme dont l'ajuſtement & les manières ne préſentaſſent toujours quelque choſe d'étranger. Nous nous trouvions enfin auprès d'une Européenne; il nous ſembloit, au premier moment, que nous étions en Europe. Cette dame ne paroît pas avoir beaucoup de goût pour ſa ſituation qui, d'après ſa vivacité, ne peut que lui être inſipide. Il eſt vrai que la connoiſſance du caractère de la nation, au milieu de laquelle elle ſe trouve, peut avoir influé ſur le dégoût que cette contrée lui inſpire. Il n'y a pas plus de dix-huit mois que le conſul, prédéceſſeur de ſon mari, a perdu la vie, par une ſuite des

barbares principes qui règent ici, en matière de vengeance. Un ſi affreux ſouvenir eſt bien propre à lui cauſer des tranſes mortelles, & à lui donner un fond habituel de mélancolie, que tout ſon enjouement naturel ne peut ni vaincre ni déguiſer. Le lecteur verra, ci-après, les particularités de cette hiſtoire.

Mardi 30 *Septembre.*

Nous déjeûnâmes le matin à bord du vaiſſeau françois, que M. Baldwin nous avoit recommandé pour notre paſſage en France. Ce navire neuf & très commode ſe nommoit *la Cléopâtre.* Nous convînmes avec le capitaine, M. Calvi, de lui donner, par tête, cent trente-trois couronnes pour notre paſſage ; prix exorbitant, en vérité, pour un trajet de cette nature : mais c'eſt l'uſage d'être ainſi rançonné ; il faut s'y réſigner. Tous ces Meſſieurs qui reviennent des Indes, ſont regardés comme des millionnaires, & taxés en conſéquence, ſoit qu'ils voyagent pour leurs affaires, ou pour leurs plaiſirs. A cela près, nous n'eûmes qu'à nous applaudir du choix de notre patron ; & nous lui devons la juſtice de dire, qu'en s'engageant à nous fournir une table délicate & abondante, il ſe référoit, à cet égard,

à notre générosité. A notre retour de la Cléopâtre, nous passâmes tout près de plusieurs vaisseaux marchands, de toutes les nations. Il y avoit parmi eux deux bâtimens anglois, dont l'un est frété par M. Baldwin, pour Constantinople.

Après le dîner nous fîmes la partie d'aller voir la colonne de Pompée; ce monument, l'admiration des siècles passés, & le prodige du nôtre! Notre compagnie, déjà nombreuse, fut augmentée de deux capitaines de vaisseaux anglois, & de M. Meillon, qui vint nous rejoindre avec plusieurs jeunes gens attachés à la factorerie françoise. Nous montâmes les premiers ânes qui se présentèrent; &, toujours sous l'escorte de notre fidèle janissaire, nous reprîmes notre course de la veille. Nous laissâmes le couvent à notre droite, & nous traversâmes une quantité de débris divers, dont quelques-uns paroissoient être les restes d'un ancien aqueduc. Ce n'étoient tout autour de nous que hautes tours démentolées, dont l'air de grandeur annonce encore qu'elles ont dû être des postes d'une grande importance. A peu de distance, un objet plus curieux vint fixer notre attention. C'étoit un assez grand nombre de colonnes de marbre ou de granite, rangées sur deux lignes parallèles, & qui paroissent avoir supporté quelque portique

ſuperbe. Elles ſont toutes d'une ſeule pierre, & ont près de trente pieds de hauteur ; & nous en avons compté une trentaine qui ſe tenoient encore ſur leur piédeſtal. Mais, que ſont ces colonnes, quelle que ſoit d'ailleurs leur beauté, en comparaiſon de celle qui parut en ce moment à nos yeux ? Enterrés, comme nous étions, dans des monceaux de décombres & des monticules de ſable, nous n'avions pu l'appercevoir, malgré ſa prodigieuſe hauteur. Nous y touchions preſque ſans nous en douter ; & quand elle frappa ſoudainement nos regards, nous le croyions à peine ; il ſembloit qu'elle venoit d'être placée là par enchantement. Que le lecteur n'exige pas que je lui rende compte de ce que j'éprouvai à la vue de ce chef-d'œuvre. Sa majeſté, ſon immenſité, ſon antiquité, l'effet de ſon apparition inattendue, qui joignit l'excès de la ſurpriſe au comble de l'admiration ; la réunion enfin de ces ſenſations diverſes me rendit, pendant quelques minutes, tout-à-fait immobile ; & mes yeux, mon imagination, tous mes ſens, toutes mes facultés, tout mon être, furent comme accablés de je ne ſais quelle impreſſion de grandeur, dont le langage humain ne peut rendre la force, la nature ni les charmes. Je ne tenterai pas davantage de décrire le monument lui-même ;

tout ce que je puis faire, c'eſt d'en donner les meſures & les dimenſions. Suivant les calculs les plus vraiſemblables, il a cent dix pieds de hauteur. Le fût, qui eſt d'une ſeule pierre de granite, en a quatre-vingt-dix, & le piédeſtal vingt & davantage. Le chapiteau eſt d'ordre corinthien, ce qui lui donne cet heureux mélange de nobleſſe & de ſimplicité, mérite ſi rare dans les productions de l'architecture moderne. Ce monument a très-peu ſouffert des outrages du temps : c'eſt, en partie, ſans doute à la dureté & à la perfection du poli de la pierre qui le compoſe, qu'il doit l'avantage d'avoir conſervé ſa beauté première. Elle eſt, après tant de ſiècles, dans un état d'intégrité qui tient du prodige; & il promet de tranſmettre la mémoire d'un héros patriote, à la poſtérité la plus reculée de la nation ignorante & demi-barbare, à laquelle l'aſpect de cette merveille impériſſable redira du moins toujours le nom du grand Pompée! Le piédeſtal ſeul a été un peu endommagé par les inſtrumens des voyageurs, curieux de ſe procurer, n'importe à quel prix, la poſſeſſion de quelques fragmens de cet antique; & la colonne a perdu, il y a environ quatre ans, une de ſes volutes, par un accident, dont quelques officiers anglois ſont les auteurs; l'anecdote eſt

trop singulière & trop plaisante, pour n'en pas régaler le lecteur.

Ces joyeux enfans de Neptune conçurent un projet bien étrange, & dont l'impossibilité apparente ne fut pour eux qu'un nouveau motif de s'obstiner à l'exécuter. On lança la chaloupe à la mer; on y embarqua tous les ustensiles nécessaires pour l'entreprise projettée, & nos héros descendirent sur le rivage, bien résolus à boire un bowl de punch sur le sommet de la colonne de Pompée. En arrivant sur les lieux, chacun proposa son avis; mais toutes les tentatives furent inutiles, & l'on alloit abandonner cette belle entreprise, quand le même génie qui l'avoit imaginée suggéra les moyens de l'exécuter; on envoya chercher à la ville un cerf-volant. Les habitans, instruits de ce qui se passoit dans leur voisinage, accoururent en foule pour être témoins de l'adresse & de l'audace des Anglois. On alla dire au gouverneur que ces marins vouloient abattre la colonne de Pompée. Mais, se reposant sur leur respect pour la mémoire du général romain, ou pour le gouvernement turc, il eut la politesse de répondre que les Anglois étoient incapables d'insulter les vestiges de la gloire de Pompée. Il agit très-sagement, sans connoître la disposition des hommes à qui

al auroit eu affaire ; car, dans ce moment, l'empire turc ne les en auroit pas empêchés. Enfin, ce cerf-volant arrivé, on l'enleva si juste au-dessus de la colonne, que, quand il tomba du côté opposé, la ficelle se trouva arrêtée en travers du chapiteau. Alors, le principal obstacle étoit vaincu. On attacha une grosse corde à une extrémité de la ficelle du cerf-volant, &, en la tirant par l'autre bout de la même ficelle, on la fit passer dessus le sommet de la colonne. Un des marins y grimpa avec cet unique secours, &, en moins d'une heure, on fit un hauban, par le moyen duquel les autres rejoignirent leur compagnon. Juchés à cette énorme hauteur ils burent leur punch au bruit des applaudissemens de toute la multitude étonnée. Le chapiteau de cette colonne, lorsqu'on le regarde d'en-bas, ne paroît pas pouvoir tenir plus d'un homme. Mais nos marins assurent que huit personnes y sont encore très à l'aise. L'unique dommage que cette visite causa à la colonne, fut la chûte de cette volute dont nous avons déjà parlé. Elle tomba par terre avec un bruit effroyable, & fut emportée en Angleterre par un de ses capitaines qu'une dame avoit chargé de lui apporter un morceau de ce beau monument. La découverte que firent nos compatriotes compense bien

le mal qu'il essuya de leur part. Sans eux on ignoreroit encore qu'il y avoit autrefois sur cette colonne une statue, dont il reste un pied cassé au-dessus de la cheville. Cette statue étoit, sans doute, celle de Pompée lui-même, qui, placée à une si grande élévation, devoit être gigantesque pour paroître seulement de la taille ordinaire d'un homme (1).

Il y a dans cette histoire des circonstances capables de lui donner un air de fiction; mais elle est démontrée de manière à convaincre l'incrédulité même. Indépendamment du témoignage positif d'un grand nombre de témoins oculaires, nos aventuriers ont laissé une preuve parlante du fait, par les lettres initiales de leurs noms,

(1) Il y a lieu de croire que cette statue aura été enlevée par les Musulmans, conquérans de l'Egypte, ou par d'autres brigands de cette espèce, à qui l'avidité aura suggéré une entreprise que les Anglois exécutèrent par fanfaronnade. Pour moi, je ne puis concevoir comment des hommes, qui n'étoient pas certainement de sang-froid, ont escaladé, sans accident, une pareille élévation avec une échelle de cordes. Il est vrai que c'étoient des marins anglois, accoutumés dès leur tendre enfance à monter sur les haubans, dans les hunes & dans les manœuvres hautes. *N. D. T.*

qu'on voit très-lisiblement tracés en noir, justement au-dessous du chapiteau. Nous avions été si long-temps à contempler cette magnifique colonne, qu'il étoit trop tard pour pouvoir aller plus loin. Il fallut donc songer à retourner sur nos pas; &, après nous être, suivant l'usage, munis d'un morceau de la précieuse relique, nous nous mîmes à regagner le port, qui est à près à un mille & demi de distance. Vers le milieu de la route, nous montâmes sur une éminence assez considérable, formée des déblais amoncelés des fouilles faites par les Turcs, pour la recherche des antiques, qui se trouvent en abondance en ces lieux. De cette hauteur nous eûmes le beau coup-d'œil de la vieille & nouvelle ville, ainsi que du port d'Alexandrie.

Mercredi premier Octobre.

Le seigneur Brandi me fit, le matin, présent d'un antique. C'est une pierre bleue, sur laquelle on a gravé une tête de Jupiter Capitolin. La petite collection que j'ai faite en ce genre, ne vaut pas la peine d'être offerte au lecteur, malgré la certitude où je suis du moins qu'elle n'est composée que d'originaux; car, ni l'éloignement de la Haute-Egypte, ni l'habileté

des contrefacteurs, ne peuvent, à cet égard, favoriſer la ſupercherie. Un étranger ne doit cependant pas faire, ſans précaution, ces ſortes d'emplettes à Alexandrie. On m'a, plus d'une fois, offert des cachets, qui avoient toute l'apparence de vrais originaux; mais l'inſpection d'un connoiſſeur les métamorphoſoit bientôt en copies. Il y a néanmoins des temps où l'on trouve une grande quantité de ces ſortes d'antiques, dans le voiſinage d'Alexandrie. Quand le haſard fait découvrir, aux gens qui ſuivent cette branche de commerce, une mine de curioſités de cette nature, c'eſt, pour les amateurs éclairés, une occaſion favorable de meubler, à peu de frais, leurs cabinets d'originaux. C'eſt ainſi que le ſeigneur Brandi avoit ſu ſe procurer un nombre aſſez conſidérable d'antiques. Un des articles qui nous a fait le plus de plaiſir dans cette collection, c'eſt un buſte d'Alexandre, parfaitement exécuté, & très-peu endommagé.

Dans l'après-dîner nous allâmes, avec nos montures & notre eſcorte ordinaires, voir l'obéliſque de Cléopâtre. Il eſt à l'orient de la ville neuve, & à ſi peu de diſtance, que nous y arrivâmes en moins de dix minutes. Ce monument eſt preſqu'entièrement caché du côté de la mer, & on n'en apperçoit guères que la pointe qui

s'élève

s'élève majestueusement au milieu d'un monceau de décombres : ce sont, vraisemblablement, les débris d'un cercle d'édifices superbes, qui l'entouroient autrefois. C'est une opinion assez généralement répandue, qu'il y avoit originairement trois obélisques, qui portoient également le nom de Cléopâtre ; l'un desquels passé pour avoir été enseveli sous les sables. Quoi qu'il en soit, il est bien sûr qu'il y en avoit deux élevés à 150 pieds environ l'un de l'autre, & que l'un a été renversé par la violence d'un ouragan. On le voit étendu par terre de toute sa longueur. Ces obélisques sont de granite, d'une seule pierre ; ils ont soixante pieds de long, & toutes leurs faces sont couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques. Celui qui est encore sur pied, est un des plus admirables monumens de cette cité fameuse ; & sa beauté ne le cede qu'à celle de la colonne de Pompée. Il est étonnant qu'on n'ait pas encore tenté de transporter en Europe celui qui est renversé : l'entreprise ne seroit n plus surprenante, ni plus impraticable, que celle du déplacement de l'obélisque, érigé en l'honneur d'Auguste & de Tibere, & qui est la merveille de Rome moderne. Les anciens nous ont, à cet égard, comme à tant d'autres, donné

l'exemple : pourquoi ne pas oſer être du moins leurs imitateurs ? Comme un pareil monument termineroit avec nobleſſe l'une des perſpectives de *Chatſworth* ! Quel prix il ajouteroit à la belle collection de *Stowe* ! Mais la dépenſe d'une telle acquiſition ne convient qu'à la fortune d'un ſouverain ; & l'objet eſt trop précieux, pour que tout autre qu'un monarque ſoit digne de le poſſéder. Quant au deſſein de cet obéliſque, ainſi que de la colonne de Pompée, je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'ouvrage de M. *Niebuhr*, & aux deſſeins de M. Dalton, dont la collection, publiée en 1752, contient, indépendamment de la vue de ces deux monumens, l'élévation & la coupe des pyramides d'Egypte.

Nous avions eu trop de plaiſir à contempler l'obéliſque, pour pouvoir le quitter ſans regret. Son aſpect & la vue des ruines, pleines encore de majeſté, qui frappoient de tous côtés nos regards, nous rappelloient tant d'intéreſſans ſouvenirs, nous retraçoient tant de grandes ou délicieuſes images ! Il nous ſembloit être au temps des Ptolémés. Ici Marc-Antoine ſavoura dans la coupe de la volupté cette ivreſſe qui lui devint ſi fatale ; ici Cléopâtre offrit aux hommages d'un peuple enchanté la beauté ſur le trône ; ici

régnèrent la joie, les plaisirs, les folâtres jeux; ici, hélas! un héros & une reine charmante perdirent tous deux & l'empire & la vie, pour s'être trop peu défiés des attraits séducteurs de l'amour!

A quelques cents verges de distance de la place que nous venions de quitter, est un angle des anciennes murailles de la ville. Dans la partie orientale où nous nous trouvions alors, on voit encore très-distinctement les vestiges de ces murs, ainsi que celles du fossé qui les entouroit, & des tours dont on les avoit flanqués, à distances égales, pour les fortifier davantage. Celle qui étoit à l'angle dont je viens de parler, paroissoit être beaucoup moins dégradée que les autres. Nous avons eu la curiosité d'y entrer. Au milieu de l'édifice, il y a une vaste chambre, de forme circulaire, & sans autre plafond que le sommet même de la tour; mais un escalier étroit qu'on y apperçoit, indique manifestement qu'il doit y avoir eu d'autres pieces au-dessus de celle qui subsiste aujourd'hui. Nous fîmes encore quelques tours de promenade de ce côté; &, en retournant à la maison, nous visitâmes l'église de Sainte Catherine, qui appartient à des moines grecs. Un d'eux eut la complaisance de nous conduire à une espece

de ſanctuaire, éclairé d'une lampe, pour nous montrer la pierre ſur laquelle Sainte Catherine a été décapitée. Cette pierre eſt en grande vénération, & les bons pères ſont tout leur poſſible pour perſuader aux étrangers qu'on y voit des gouttes de ſang de leur patrone. Ils n'avoient point de contradiction à craindre de notre part, notre zèle n'étoit pas aſſez amer. Mais comme la charité paroiſſoit être de leur goût, encore plus que la modération, nous leur fîmes quelques petites largeſſes, au riſque d'être un peu complices de cette innocente & pieuſe impoſture.

Jeudi 2 Octobre.

Nous apprîmes, le matin, qu'il venoit de périr au *Boghas*, ou à la barre du Nil, cinq chaloupes d'une flotte partie depuis deux jours pour Roſette. Le jeune Suiſſe dont j'ai parlé plus haut, s'étoit trouvé malheureuſement ſur un de ces bâtimens, & n'avoit pu ſauver que ſa vie. Cette nouvelle nous fit beaucoup de peine, & nous fûmes d'autant plus ſenſibles à l'accident, que nous nous intéreſſions vivement à la victime. Si, néanmoins, le lecteur ſe rappelle la deſcription que nous avons faite de ce difficile & périlleux paſſage, peut-être jugera-t-il que ce jeune

homme doit encore ſe féliciter & s'eſtimer trop heureux de n'avoir pas été ſubmergé avec ſes effets. La violence du vent & la rapidité du courant doivent avoir cauſé ſur la Barre, par l'impétuoſité de leur choc, un gonflement prodigieux, qui eſt preſque toujours également fatal au navire & au navigateur. Les négocians françois de cette ville paſſent pour avoir beaucoup ſouffert de cet accident. Leur perte ne peut, en effet, être que très-conſidérable, parce qu'ils avoient de riches ballots à bord des deux bâtimens qui ont péri. Mais le malheur de notre jeune Suiſſe, fut ce qui nous toucha davantage. Le ſouvenir de notre propre détreſſe contribuoit, ſans doute, à nous rendre ſenſibles à des peines que nous avions nous-mêmes éprouvées; & jamais nous n'avions été ſi bien diſpoſés aux douces & nobles impreſſions de la compaſſion & de la pitié : tant il eſt vrai, qu'à certains égards, le malheur eſt, pour le cœur humain, le meilleur des maîtres, & qu'il n'eſt pas de leçons plus capables que les ſiennes de le rendre attentif à la voix de l'humanité !

C'eſt un ſpectacle également ſingulier & riſible que la vue des matériaux, ainſi que le goût & la forme de la plupart des bâtimens de cette ville. Le marbre s'y trouve avec une telle profuſion, qu'il

n'y a point de rues où l'on ne voie de nobles débris de palais antiques, employés aux usages les plus communs, & même les plus vils. C'eſt bien la bigarrure la plus étrange qu'on puiſſe imaginer! J'ai vu une écurie ſoutenue par des colonnes du plus beau granite, & une étable pavée de tables de marbre magnifique. J'ai dit que ce ſpectacle étoit plaiſant; j'ai eu tort; il eſt plutôt fait pour attriſter: il rappelle trop la prophétie terrible, lancée contre cette cité opulente & ſuperbe, dont les plus ſplendides édifices, & les palais même de ſes Rois, étoient condamnés à devenir un jour l'habitation abjecte des bêtes des champs. Mais voici ce qui eſt réellement ridicule. Les cours des factoreries étrangeres ſont décorées des colonnes les plus belles & les mieux choiſies qu'on ait pu ſe procurer: mais la diſcordance des ordres, parmi leſquels le dorique, l'ionique, le corinthien ſont mêlés & confondus, jointe à l'inégalité de hauteur & de diamètre, fait de ce chaos de colonnes étonnées, pour ainſi dire, d'être enſemble l'aſſemblage, non pas le plus gracieux, mais bien le plus biſarre, & la diſparate la plus extraordinaire qu'il ſoit poſſible de ſe figurer. Il faut pourtant être juſte: comme dans cette diſpoſition on a plus conſulté la commodité que l'élégance, ce défaut de goût eſt, au fond, très-excuſable.

Il ne nous restoit plus guères que le canal à visiter. Nous y fîmes un tour dans l'après-midi. Pour y arriver, nous prîmes une route qui conduit à la porte du S. E., & divise l'ancienne ville en deux parties égales : le trajet ne fut que l'affaire d'une demi-heure. Cette porte paroît avoir été un magnifique morceau d'architecture ; & deux colonnes, qui subsistent encore, donnent la plus haute idée du goût & de la noblesse de l'édifice. Le canal n'est qu'à un quart de mille de distance. Fait pour conduire l'eau du Nil à Alexandrie, il sert encore, après tant de siècles, à l'usage auquel il a été destiné ; &, dans les inondations, il procure à cette ville une quantité d'eau suffisante pour remplir les citernes, pour la consommation de l'année suivante. Ce grand ouvrage étoit indispensable pour corriger le défaut qui rendoit, sans lui, ce sol aride, absolument inhabitable, & est, à tous égards, digne du héros dont il porte le nom. Mais le canal, à peu de milles au-dessus, est comblé par les sables, au point de n'être pas navigable pour les plus petites barques, plus d'une semaine ou deux, dans le cours de l'année entière. Il y a sur ce bras artificiel du Nil, une arche de la plus hardie largeur, qui semble être susceptible de réparation. Mais l'indolente & ignare

insouciance des Turcs ne fait rien réparer : & ils laissent stupidement le pont & le canal se dégrader sous leurs yeux, tandis qu'il ne faudroit qu'une dépense médiocre (par comparaison du moins à son objet) pour rétablir, dans toute leur splendeur, ces superbes & utiles ouvrages de l'antiquité. Sur les bords du canal sont diverses plantations, qui servent à la consommation de la ville. Ce sont les seules qu'il y ait dans cette stérile & sèche contrée. Au-delà, le désert s'étend jusqu'au Nil.

Nous avons fait, en revenant, le tour des murs de l'ancienne ville, dans la partie occidentale que nous ne connoissions point encore. Ces murs sont flanqués de tours, comme du côté de l'orient; mais ils se sont moins bien conservés, & les brêches y sont beaucoup plus fréquentes.

Vendredi 3 Octobre.

Rien ne retardoit plus notre départ, que les dépêches qui devoient nous parvenir du Caire, surpris qu'elles ne soient pas encore arrivées, & nous les attendîmes avec impatience.

Comme il ne se passa rien dans le cours de cette journée qui mérite l'attention de lecteur, je ne crois pouvoir mieux faire pour remplir

de vuide de mon journal, que de lui raconter l'hiſtoire de l'aſſaſſinat du conſul de France. Ce fait, malheureuſement trop réel, eſt auſſi curieux, par la ſingularité de ſes circonſtances, que déplorable par ſes ſuites & ſon atrocité; & je le crois plus que ſuffiſant pour juſtifier l'idée peu favorable que j'ai donnée des Arabes, en différens endroits de cet ouvrage.

Trois jeunes gens, attachés à la factorerie françoiſe, avoient été faire, aux environs de la ville, une partie de chaſſe aux pigeons. A leur retour, ils rencontrèrent, par le plus malheureux haſard, quelques Arabes, qui, avec leur impudence ordinaire envers les Chrétiens, toutes les fois qu'ils ſe ſentent les plus forts, leur demandent inſolemment les armes. Ceux-ci, comme cela eſt fort naturel, les refuſent avec autant de hauteur. Ce refus cauſe une diſpute très-vive; puis, un combat encore plus animé & plus opiniâtre, & les jeunes François alloient probablement ſuccomber ſous le nombre, quand l'un d'eux lève ſon fuſil, couche un Arabe en joue, & le fait tomber roide mort. Ce coup inattendu fait, ſur la troupe ennemie, l'effet de la foudre. Saiſie de terreur, elle fuit & diſparoît. Voici nos jeunes gens débarraſſés de leurs vils & inſolens aggreſſeurs. Mais ils ne ſe féli-

citèrent pas long-temps de leur victoire ; les conséquences en étoient terribles & presque inévitables, & il n'y avoit pas à balancer à fuir sur-le-champ pour s'y soustraire. Chacun se disperse de son côté. Le coupable savoit bien qu'il n'y avoit pas de sûreté pour lui dans Alexandrie, quoiqu'il n'eût ôté la vie que pour la défense de sa propriété, contre un injuste aggresseur. Il prend donc le parti de gagner le premier village sur le bord de la mer, & d'y louer une mule pour se rendre à Rosette. Il fait le trajet avec la dernière diligence, & ne met pied à terre, que pour entrer dans une chaloupe qui partoit pour Damiette. Par bonheur, qu'au moment même de son arrivée en cette ville, il se trouve justement un vaisseau qui met à la voile pour Constantinople ; il s'y embarque, & réussit ainsi à échapper au sort qui l'attendoit. Un de ses compagnons se détermine à retourner à Alexandrie, & y reste caché jusqu'à ce qu'il trouve une occasion favorable de s'évader. La connoissance qu'il a de la langue du pays, la lui facilite bientôt. L'autre se réfugie à la factorerie de France, qu'il regarde comme un asyle sacré. Mais l'infortuné jeune homme se trompoit. Il n'étoit pas pour lui de retraite assurée contre ses farouches ennemis ; &, quoiqu'il n'eût

été que simple spectateur de l'accident, il étoit destiné à en porter la peine. Il y avoit alors des troubles dans Alexandrie ; les camarades du mort ameutent la populace à la faveur du désordre, forcent les portes de la factorerie, enlèvent le malheureux François, & le pendent au premier arbre qu'ils rencontrent : &, non contens de ce sacrifice, les monstres le coupent par morceaux, & exposent ses membres, ainsi mutilés, dans différens quartiers de la ville.

Qui n'auroit pas cru leur vengeance satisfaite par une pareille atrocité ? Ne sembloit-il pas, même en songeant à la barbarie de leurs maximes, qu'ils devoient être contens d'une représaille si cruelle, & qui confondoient l'innocent avec le coupable ? Mais non : leur soif du sang n'étoit pas encore assouvie. Comme le meurtrier leur étoit échappé, ils tournèrent toute leur rage contre celui qui n'avoit commis d'autre crime, que de donner retraite à son complice. Le consul, qui n'ignoroit pas à quel point les Arabes sont vindicatifs, se tint renfermé chez lui pendant plus de deux mois entiers. Après ce laps de temps, il s'imagina que tout étoit oublié ; &, dans cette persuasion, sort pour prendre l'air, avec le janissaire de sa nation. Un janissaire est ici regardé comme une sauve-garde suffisante.

Elle peut l'être en général ; mais, dans cette circonſtance-ci, elle fut abſolument inutile. Nos deux hommes rencontrent, près de la colonne de Pompée, un inconnu, qui, ſans affectation, demande au janiſſaire quelle eſt la perſonne qu'il accompagne. Celui-ci n'a pas plutôt nommé le conſul, que l'autre ſe retourne bruſquement, & lui lâche un coup de piſtolet. La balle perça le corps d'outre en outre, & il expira ſur-le-champ. L'infortuné périt comme le héros, près de la colonne duquel il tomba, victime de la perfidie de la race égyptienne. Pour l'aſſaſſin, il s'évada en profitant du trouble du janiſſaire, & le gouvernement ne fit pas la moindre perquiſition ſur un monſtre auſſi odieux. Sa dignité perſonnelle, autant que l'intérêt des autres nations, faiſoient à la France une loi de ne pas laiſſer la mort du conſul ſans vengeance : auſſi, a-t-elle envoyé, cet été, deux frégates, pour demander ſatisfaction. Mais, ſoit que la force fût trop inégale, ou plutôt que le gouvernement payât à cette puiſſance, de quelques avantages ſecrets, le ſacrifice de l'honneur, & même de la sûreté de ſes miniſtres en Turquie, les deux frégates repartirent ſans avoir obtenu le moindre ſuccès dans leur négociation.

Samedi 4 Octobre.

Nous apprîmes, le matin, qu'un vaiſſeau alloit couler bas dans le port. Nous nous tranſportâmes ſur le quai, où nous vîmes un polacre grec, ſubmergé en moins d'une demi-heure, & l'équipage s'eſtima très-heureux de ne point perdre la vie. Il paroît que ce navire toucha l'ancre d'un autre, en gagnant au large. Je m'étonne de ce que ces accidens ne ſoient pas plus fréquens dans un port où il faut que les vaiſſeaux ſoient toujours amarrés, à cauſe de l'incertitude du mouillage. L'eau eſt ſi baſſe au reflux, qu'il faut indiquer aux étrangers où ſont jettées les ancres. L'uſage qui ſe pratique dans les autres ports, pour la commodité des propriétaires, eſt ici néceſſaire pour l'utilité publique, & chaque vaiſſeau eſt obligé d'attacher des bouées au-deſſus de ſes ancres. Ceux qui manquent à cette précaution, ſont reſponſables des dommages cauſés par leur négligence. C'eſt pourquoi les propriétaires du polacre grec pourront, dans cette circonſtance, obtenir des dédommagemens.

En revenant du quai, nous fûmes témoins d'un trait de force, qui nous parut prodigieux.

Il paſſa près de nous un porte-faix, chargé d'un double ballot de coton, que nous aurions cru capable d'écraſer l'homme le plus vigoureux. Celui-ci avoit des bottes pour lui tenir les jarrets plus fermes, & marchoit tout courbé, en appuyant les mains ſur ſes genoux. Si mille faits de cette nature n'étoient atteſtés par toutes les perſonnes qui font le commerce du levant, on n'oſeroit, ſans craindre de paſſer pour exagérateur, citer les fardeaux énormes dont les porte-faix turcs ſont accoutumés à ſe charger. Je vis, le même jour, un autre porte-faix, à l'endroit où l'on pèſe les ballots, en prendre un de ſept cents ſur ſon dos, & le porter, tout en vacillant, juſqu'au quai. Il eſt vrai que la diſtance eſt peu conſidérable; & d'ailleurs, l'adreſſe & l'exercice ont probablement plus de part encore, que la force réelle, à ces efforts, qui paroiſſent ſi étonnans. Je me rappelle d'avoir entendu, pendant mon ſéjour dans l'Inde, parler aſſez ſouvent de porte-faix de la Perſe, qui ſe chargent ſur le dos une pièce de vin, fardeau plus conſidérable encore. Ceux de la Chine à Canton, ne ſont pas moins renommés, & ils paſſent pour avoir de plus l'art de rendre les mêmes charges infiniment plus faciles à porter, au moyen d'un bambou qu'ils ſe mettent en travers ſur l'épaule.

Ce n'eſt guères que dans les contrées où ceux qui s'adonnent à ces ſortes de travaux ſont en petit nombre, que ces prodiges de vigueur ſont un bien. A Paris ou à Londres, où les profeſſions ne ſont pas héréditaires, & où il y a toujours tant de bras à employer, les inconvéniens de cette eſpèce de monopole ſeroient graves & très-ſenſibles, & quelques *Hercules*, tels que ceux dont je viens de parler, y feroient infailliblement mourir de faim une multitude de malheureux, en accaparant, par la ſupériorité de leurs forces, les occupations qui ſont leur unique reſſource.

Nous dînâmes à bord d'un vaiſſeau anglais. La converſation roula ſur les deux frégates françaiſes, dont il a été queſtion tout-à-l'heure, & ſur leur départ avant d'avoir obtenu la moindre ſatisfaction. Il paroît que les François ont, en cette occaſion, encouru la juſte cenſure des nations étrangères; & elles ont fait, entre les Anglois & eux, des comparaiſons qui ne ſont nullement à l'avantage des premiers. L'hiſtoire fournit, en effet, plus d'un exemple d'une conduite parfaitement oppoſée des deux gouvernemens, en des cas ſemblables. Tandis que l'un perd le temps à négocier pour obtenir la réparation des outrages qu'il a reçus, l'autre dépêche

une flotte pour la commander d'un ton à ſe faire obéir. Tandis que l'un s'amuſe à dreſſer des traités inutiles, l'autre a recours à un genre d'argumens beaucoup plus propres à faire entendre raiſon aux puiſſances mahométanes. Mais, ſans doute qu'il y a quelque myſtère ſous des procédés ſi peu dignes d'un peuple ſi impatient, d'ailleurs, à ſupporter des affronts, & ſi délicat ſur le chapitre de l'honneur. Il eſt très-probable que les avantages particuliers que lui procure ſon commerce en ces contrées, influent beaucoup ſur la conduite qu'il y tient. Ainſi, l'intérêt eſt le moteur, comme la clef de ſa politique : c'eſt uniquement à lui qu'il ſacrifie cette conſidération dont il eſt ſi digne, & dont il ſe montre, en toute autre occaſion, ſi jaloux. Rendons-lui juſtice, l'Europe entière a inconteſtablement les plus grandes obligations à la France, pour la peine qu'elle a priſe de purger l'Archipel des pirates qui l'infeſtoient, à la ſuite des guerres de la Ruſſie. Ces brigands étoient grecs, pour la plupart, & en ſi grand nombre, qu'il n'y avoit pas un vaiſſeau marchand qui pût leur échapper. Les frégates françoiſes les pourſuivirent par-tout ſans relâche ; &, pour couper le mal par la racine, elles coulèrent à fond preſque tous leurs bâtimens, & cela, ſans tirer un

coup

coup de canon. Les heureux effets de cette expédition ne tardèrent pas à se faire sentir ; & il est de notoriété publique que jamais la Méditerranée n'a vu si peu de corsaires de toutes dénominations, que depuis cette époque si glorieuse à la marine françoise.

Le capitaine *Calvi* nous présenta, dans l'après-dîner, à une famille grecque, qui consistoit en une dame d'un certain âge, & ses deux filles. Les jeunes personnes pouvoient passer pour deux beautés ; mais le mauvais goût & la bisarrerie de leur parure leur ôtoient une partie de leurs agrémens. Elles avoient l'une & l'autre la tête & le col surchargés de je ne sais quelle quantité de sequins, enfilés à-peu-près comme des perles. Dans le nombre des pièces qui composoient ces étranges colliers, j'apperçus une médaille d'Alexandre-le-Grand, parfaitement conservée. Comme les caractères étoient romains, il y a tout lieu de croire qu'elle avoit été frappée par l'un des Césars, en l'honneur de ce héros. J'avois grande envie d'en enrichir ma petite collection, mais je ne pus réussir à me la procurer. L'aînée des deux sœurs, dont le mari étoit alors en France, pressa vivement le capitaine de la passer sur son bord. Le navire étoit plein ; mais, en galant François, il s'excusa sur ses passagers,

parmi leſquels il vouloit, lui dit-il poliment, entretenir la concorde que ſes charmes pourroient troubler. La franchiſe & la gaieté de ce Provençal me promettent une traverſée très-amuſante.

Dimanche 5 Octobre.

Nous entendîmes, le matin, l'office à la factorerie génoiſe, où nous reſtâmes à dîner, ſur l'invitation du ſeigneur Brandi. Le conſul de Gênes eſt un bon & aimable vieillard, *de plus* de ſoixante-dix ans, & de la meilleure humeur du monde. Il remplit, avec diſtinction, ſon emploi depuis trente-un ans, au moins; mais, comme les infirmités de ſon grand âge le rendent actuellement incapable de gérer par lui-même les affaires, elles ſont dirigées, ſous ſon nom, par le ſeigneur Brandi, qui eſt, de plus, agent de M. Baldwin.

Dans l'après-midi nous avons été nous promener enſemble à un jardin qui eſt à quatre pas de la ville. C'eſt abſolument l'unique promenade qu'il y ait : auſſi, la trouve-t-on délicieuſe. Elle eſt toute couverte d'agréables plantations d'arbres fruitiers de différentes eſpèces, & ſon aſpect riant, ſa verdure, ſes ombrages, s'embelliſſent encore par le contraſte des plaines ſablonneuſes dont l'œil eſt fatigué par-tout aux

environs d'Alexandrie. Il n'y a sûrement eu que l'avantage de sa position, par rapport au commerce, qui ait pu déterminer Alexandre à fonder une ville sur une planie aussi stérile & aussi aride. On ne pouvoit faire, à cet égard, un choix plus heureux; & le rang qu'elle tient encore aujourd'hui parmi les cités commerçantes, en dépit des révolutions qu'elle a tant de fois éprouvées dans sa religion, son gouvernement & ses usages, est une preuve éclatante de la justesse & de la sagacité du discernement de son fondateur. Tyr, Carthage, & même l'aimable & brillante Athènes, ont disparu de dessus la terre, & ces villes fameuses n'existent plus que dans quelques pages de l'histoire; au lieu que le port d'Alexandrie est toujours fréquenté par une multitude de vaisseaux de diverses nations, & rappelle encore, par leur affluence, le temps où il fut le centre du commerce du monde.

J'ai eu, plus d'une fois, occasion de parler de la distinction avec laquelle mes compatriotes sont traités dans ce pays-ci. Une conversation que nous eûmes le soir avec notre janissaire, nous en fit découvrir la cause; & cette cause, c'est toujours la crainte de la marine. Il y a plusieurs années que le commerce britannique au levant ne faisoit que décliner. Pourquoi? parce

que l'Angleterre ne montroit plus, comme autrefois, des flottes formidables & triomphantes dans ces mers, parce qu'elle avoit ceſſé de répandre la terreur ſur les côtes de l'Egypte. Mais elle recommence à ſe faire craindre, ſon règne va recommencer. Elle vient de s'ouvrir, par la voie de la Mer-Rouge, une communication dont elle ne peut que recueillir les plus grands avantages. Son activité, ſon induſtrie, déſormais libres des entraves qui les avoient enchaînées trop longtemps, vont reprendre leur eſſor, & *déjà*, dans ſon commerce avec l'Egypte, elle ſe voit maîtreſſe d'en preſcrire à ſon gré les conditions. Que le lecteur ſe rappelle le ſecours que nous a procuré, dans la plus grande détreſſe où nous nous ſoyons jamais trouvés, l'arrivée de la corvette l'*Hirondelle* à Jedda. Cette corvette étoit montée à-peu-près d'une vingtaine de canons, & avoit été expédiée pour porter des dépêches de Madras à Suez. Depuis que les Portugais ſont expulſés de l'Arabie, jamais vaiſſeau de guerre étranger n'avoit paru dans ce port. Son apparition étoit un phénomène, & la foibleſſe de ce gouvernement en fut vivement alarmée. Fût-il plus foible & plus puſillanime encore, il n'a rien à craindre pour ſes côtes de la Méditerranée. La jalouſie & les diviſions des nations

européennes ſont, à leur honte, pour cette partie de ſes domaines, le trop ſolide fondement de ſa ſécurité. Mais, du côté de la Mer-Rouge, il faut qu'il ſe ſoumette à la puiſſance à qui l'empire de l'Inde a donné celui de la navigation & du commerce de ce golphe où elle règne ſans compétiteurs: & cette puiſſance eſt l'Angleterre. Ainſi, une route frayée d'abord par de hardis aventuriers, peut devenir, par la ſuite, d'une utilité infinie à la nation; & la communication nouvelle qu'elle établit, eſt faite pour élever le pouvoir & la proſpérité de la *compagnie* à un degré incalculable. (1) On ſait à quel point la rumeur groſſit en général tous les objets, & ſur-tout

(1) L'inſtabilité du gouvernement de l'Egypte ſemble affoiblir un peu ce raiſonnement. Le docteur *Ruſſel*, qui, par ſes lumières & ſa longue réſidence en Turquie, mérite bien que l'auteur défère à ſon opinion, prétend que c'eſt cette inſtabilité même qui eſt la vraie cauſe du peu d'encouragement que donnent les Turcs au commerce de Suez. Les révolutions ſont fort ſouvent annuelles au Caire; & la Porte, par cette raiſon, ne peut compter ſur un partage aſſuré des avantages que ces ſouverains éphémères pourroient retirer de cette opération commerciale. La communication avec l'Inde, par les caravanes d'Alep, eſt, au contraire, totalement en faveur des Turcs. Ainſi, la conſéquence que tire le docteur eſt très-judicieuſe.

le danger. La force de la corvette l'*Hirondelle* fut portée au Caire à soixante pièces de canons, & l'excès de la terreur qu'elle inspira fut encore au-dessus de celui d'une pareille estimation. On ne s'étonnera pas qu'on ait réussi avec des moyens si foibles par eux-mêmes, à en imposer à ce gouvernement si l'on songe qu'il n'a pas seulement, dans la Mer-Rouge, une misérable galère pour la protection du commerce. Presque tout le commerce de la Mer-Rouge se fait sur des vaisseaux arabes; mais en mettant, comme il seroit facile, un embargo sur l'importation du café dans les ports égyptiens, on la feroit alors nécessairement passer toute entière entre les mains des caravanes : révolution infiniment désavantageuse à l'Egypte, à qui le café coûteroit, par cette voie, le double du prix auquel il revient, quand il est transporté par mer.

Le commerce d'Alep tombera absolument, si celui de Suez vient à s'établir : c'est-là le motif secret de l'opposition que met la Porte à son établissement. Ce n'est ni à l'influence des intrigues de la France, ni aux plaintes des pélerins de la Melque & de Médine, mais bien à de pures considérations d'intérêt qu'il faut l'attribuer.

Lundi 6 Octobre.

Nous fûmes encore retenus, de la manière la plus désagréable, par la négligence des agens de la Cléopâtre. Il y avoit quatre jours que le capitaine Calvi étoit prêt à mettre à la voile, & les dépêches qu'il attendoit du Caire n'étoient pas encore arrivées. Ce qu'il y avoit de plus contrariant, & pour comble de disgrace, le vent se tint constamment à l'est tout ce temps-là, & nous aurions eu fait un quart de notre trajet à Marseille. Quand les retards viennent de la nature, il semble que ce soit une raison pour s'y résigner de meilleure grace. Mais quand ils viennent de la faute des hommes, il y a de quoi démonter un stoïcien.

Nous rencontrâmes, dans le cours de la journée, des objets bien propres à nous faire oublier nos petits désagrémens personnels. A la vue du malheur, & du malheur extrême, est-il possible d'avoir d'autres sentimens que ceux de la plus tendre commisération ? Les infortunés dont je parle, c'étoient le capitaine & les officiers d'un vaisseau françois naufragé, il y a quatre ans, sur les côtes de Barbarie. Ils furent, avec tout l'équipage du navire, réduits en esclavage, & ne

doivent aujourd'hui qu'au haſard leur liberté. L'empereur de Maroc a envoyé une ambaſſade à la cour de France, & ces François ont été choiſis dans quarante autres, comme un préſent digne d'être accepté par un Roi. Les particularités de leur hiſtoire ſont très-intéreſſantes; mais elles reſſemblent à mille autres, connues de tout le monde, ſur le même ſujet. Il y a parmi eux un jeune homme d'environ quatorze ans, dont le ſort a été plus doux que celui de ſes compagnons. Quand ils arrivèrent à Maroc, l'empereur, par une ſorte de pitié pour ſa grande jeuneſſe, le prit pour le ſervice de ſon ſérail. Là, ſon unique emploi étoit de préparer le café pour les femmes du prince, & de leur faire des bouquets des plus belles fleurs qu'il y eût au jardin. C'eſt de la bouche même du jeune homme que nous tenons ces détails : on voit par-là, qu'à l'eſclavage près, ſa deſtinée n'avoit rien que de fort tolérable. Peut-être quelques-uns de mes compatriotes ſeront-ils bien aiſes & bien fiers d'apprendre que la ſultane eſt une Angloiſe, élevée à cette dignité depuis plus de vingt ans. Elle paroît en avoir environ quarante; &, comme elle a donné deux fils à l'empereur, c'eſt peut-être à la conſidération de ſon heureuſe maternité, qu'elle doit la continuation d'une faveur

qu'elle ne peut plus conſerver par le pouvoir ſeul de ſes charmes. La vérité eſt, qu'en public il rend à ſon épouſe ſurannée les honneurs dus à ſon rang, & qu'en particulier il s'amuſe avec une concubine françoiſe, qui a été priſe par un de ſes corſaires, & conduite au ſérail à cauſe de ſa beauté. En vérité ces barbares ſont devenus bien délicats & bien capricieux dans leurs amours! Eh quoi! les dépouilles de la Grèce ne leur ſuffiſent plus, il faut encore que l'Angleterre & la France payent le tribut à leur infâme & inſatiable lubricité! Dans quelle inconcevable léthargie ſont donc plongées ces nations belliqueuſes, qui laiſſent de pareils outrages ſans vengeance! Leurs frères gémiſſent dans les galères de la Barbarie; leurs ſœurs dans la proſtitution de ſes ſérails; & tous gémiſſent en vain! Ah! ſi jamais les puiſſances de l'Europe apprennent à connoître leurs vrais intérêts; ſi jamais elles ſe réuniſſent, au lieu de ſe diviſer, c'eſt alors, alors ſeulement, qu'on pourra ſe flatter de les voir enfin tourner leurs armes contre les ennemis communs du genre humain, & qu'elles n'auront plus elles-mêmes la douleur & la honte de voir leurs peuples eſclaves de barbares qui ſont l'opprobre & le rebut de la terre.

Le *Ramazan* eſt commencé. Cette inſtitution,

à-la-fois religieuſe & diététique, eſt une imitation de notre carême. Mais elle en diffère beaucoup par la nature & la ſévérité de ſes abſtinences. Dans le carême, le catholique le plus rigide ſe contente de changer de régime, &, à la privation près des alimens défendus, il prend, ſans ſcrupule, ſa doſe ordinaire de nourriture. Dans le *Ramaẓan*, au contraire, le muſulman change en tout ſa manière de vivre. Depuis que le ſoleil ſe lève juſqu'à ce qu'il ſe couche, il ne peut abſolument goûter d'aucune ſubſtance : l'eau même, une goutte d'eau lui eſt interdite par la loi de Mahomet. Mais la nuit le dédommage complettement du jour. Les excès y ſuccèdent à l'abſtinence, & ſont toujours en proportion de ſa rigueur. Notre janiſſaire ſe reſſent, &, par contre-coup, nous nous reſſentons auſſi des effets du *Ramaẓan*. Le bon muſulman n'eſt preſque plus propre à rien, depuis que ce ſaint temps eſt commencé ; heureuſement que nous ne devons pas faire long ſéjour ici, ſans quoi il faudroit nous réſoudre à nous paſſer de ſes ſervices. Les rues ſont à préſent vuides & déſertes, pendant le jour ; mais, vers le ſoir, le peuple commence à s'aſſembler dans les cafés & aux carrefours, en attendant que ſes prêtres faſſent la proclamation du coucher du ſoleil. Dans cette

attente, il compte les minutes, il trépigne d'impatience, il s'agite; le moment desiré arrive enfin, &, au premier signal, il court, vole à la table... quelquefois se dédommager de son jeûne, par une indigestion.

Mardi 7 Octobre.

Les dépêches de la Cléopâtre arrivèrent enfin. Mais le vent devint si impétueux, que le capitaine jugea qu'il y auroit du danger à partir par un temps pareil. Il fallut attendre si le jour suivant nous seroit plus favorable.

Les nouvelles du Caire nous apprennent, dans ce monument, que les troubles ont recommencé sur le Nil, & que la guerre est sur le point de renouveller ses horreurs dans cette malheureuse région. Les beys fugitifs ont enfin, après de longs & pénibles efforts, réussi à se rendre maîtres de Jirje. La situation de cette place leur facilite les moyens de gêner, d'intercepter même la navigation du Nil. On prépare au Caire un armement considérable pour chasser les rebelles de ce poste important. Tous les bâtimens, sans exception, sont employés pour ce service, & l'on s'attend à voir incessamment la communication entre Alexandrie & la Métropole interrompue. Du reste, il est assez facile de prédire quelle

ſera l'iſſue de cette nouvelle inſurrection. C'eſt le dernier effort d'un parti réduit au déſeſpoir, & incapable de réſiſter à la ſupériorité réunie du nombre & de la diſcipline. *Iſmael-bey* vient de mettre à prix la tête de ſes adverſaires. Ce moyen, tout barbare qu'il eſt, ſe trouve juſtifié par l'exemple des nations les plus policées, qui ne rougiſſent pas de le mettre en uſage envers ceux que l'état conſidère comme des traîtres, & finira très-probablement par délivrer, pour jamais, le bey de l'Egypte. Quoi qu'il en ſoit, & qu'il arrive, nous ne pouvons que nous féliciter d'être loin de la ſcène de ces funeſtes débats, & ce bonheur eſt ſi grand que nous ne croyons pas l'avoir acheté trop cher par toutes nos peines & nos fatigues.

Ibrahim vient de nous faire ſes adieux, & de s'embarquer dans une chaloupe qui part pour Roſette. Nous lui avons donné des lettres de recommandation pour tous les capitaines qui peuvent aller à Suez; & il n'y a point de doute qu'il ne trouve une occaſion favorable pour réuſſir, comme il le ſouhaite, à l'égard de l'Aventure, navire auquel on ſe ſouvient qu'il eſt encore attaché. (1) La conduite de ce bon

(1) J'ai eu, depuis, des nouvelles fort ſatisfaiſantes

Indien a été conſtamment remplie d'honnêteté & de candeur. Les fautes légères qu'il a pu commettre quelquefois, ont été ſurabondamment réparées par l'importance & le nombre de ſes ſervices; & ſi nous avions, en ce moment, du pouvoir & des richeſſes, leur plus doux, leur premier uſage, ſeroit de donner à ce fidèle & eſtimable ſerviteur, comme nous le ſouhaiterions, & comme il le mérite, des marques plus éclatantes de notre affection & de notre reconnoiſſance. Que l'on renonce donc à la manie de croire que la vertu ne ſe trouve que dans telle ou telle ſecte. Que l'orgueil & l'intolérance apprennent qu'il n'y a, parmi les hommes de diſtinctions réelles, que celles qui réſultent de la pratique du bien & du mal; & qu'ils s'efforcent de devenir juſtes & charitables envers ceux mêmes qui ſont dans l'erreur.

Pour être prêts à partir au premier moment, nous acquittâmes, dans la matinée, toutes les dettes que nous pouvions avoir en cette ville, & nous n'oubliâmes pas notre janiſſaire. Avec

---

à ſon ſujet. M. *Hammond*, dans une lettre datée du Caire, où il étoit de retour en 1779, me mande qu'il a retrouvé *Ibrahim* en cette ville, marié, & aſſez content de ſa ſituation.

quelle ardeur, quelle allégreſſe nous reprîmes enfin le chemin de notre patrie ! Tout concouroit à nous la rappeller ; tout offroit, pour ainſi dire, à nos yeux quelques traits épars de ſon image. L'air d'Alexandrie ſemble être un peu imprégné de la fraîcheur ſalutaire du vent du Nord ; ſes rues préſentent à tous momens l'habillement qui nous eſt ſi familier, & ſon port eſt rempli de vaiſſeaux deſtinés pour ces contrées heureuſes & chères, où règnent les ſciences & la liberté. Il nous fut impoſſible, à cette vue, de réprimer ces émotions ſi puiſſantes & ſi douces, qui font pâlpiter nos cœurs ! Avouons-le au lecteur, notre joie, à l'aſpect des préparatifs de notre départ, alloit preſque juſqu'au délire. Parcourant le rivage, nous avions ſans ceſſe les yeux tournés ſur notre navire, & nos pieds ne poſoient pas à terre, quand nous en voyions diſpoſer les voiles pour ſon retour en Europe. Notre curioſité étoit enfin ſatisfaite : rien ne nous retenoit plus ; &, comme des chaſſeurs haraſſés d'une pourſuite pénible & périlleuſe, nous ne ſoupirions qu'après le repos ; & il ſembloit que nous en jouiſſions par avance, à force de le déſirer. Douce attente, dont l'ardeur fait tous les charmes ! & que le ſouvenir

même de nos peines & de nos dangers rendoit encore plus délicieuse !

Mardi 8 Octobre.

Le vent se trouvant, le matin, favorable pour notre départ, le capitaine fit tirer un coup de canon ; c'étoit le signal de nous tenir prêts. A sept heures M. *Meillon* vint nous prendre avec le major *Alexandre* & M. *Hammond*, pour nous rendre ensemble au port où nous nous embarquâmes sur la Cléopâtre ; &, à onze heures, nous levâmes l'ancre, & nous cinglâmes à pleines voiles vers Marseille (1).

Maintenant, madame, il est bien temps que je vous fasse mes adieux, & que je termine enfin ce long récit de mes aventures. Je sens à quel point j'ai besoin de votre indulgence ; mais je

(1) Le lecteur apprendra, peut-être avec plaisir, que nos voyageurs, qu'il a si long-temps accompagnés, arrivèrent heureusement en Angleterre, vers la fin de l'année 1777, après un voyage de onze mois. On suppose bien qu'ils éprouvèrent, vers la fin de leur mission, des délais qui les retardèrent beaucoup. Mais l'honorable corps au service duquel ils étoient attachés, & le public équitable, ne leur disputera pas le mérite de la persévérance.

me raſſure un peu dans mes infortunes & dans votre ſenſibilité. J'ai eu trop de malheurs pour ne pas y avoir quelques droits. C'eſt à elle que je demande grace, & c'eſt de votre cœur que j'eſpère l'obtenir. Les larmes que la pitié fera couler de vos yeux ſerviront à effacer les taches inévitables dans un ouvrage de cette nature.

J'aime à me flatter que vous ne me reprocherez pas de former un ſouhait trop téméraire.

Tandis que la plupart des hommes ne s'occupent qu'à encenſer les caprices de votre ſexe, à nourrir ſa vanité du poiſon de la flatterie, à le pervertir enfin par leurs coupables complaiſances pour ſes fantaiſies, ſans doute qu'on trouvera du moins excuſable la préſomption d'un homme qui, ſans autre motif que l'amour de l'humanité, & le deſir de communiquer à ſes ſemblables les réſultats d'une expérience qui lui a coûté ſi cher, s'efforce de mettre dans ſon parti, d'intéreſſer à ſon ſort une perſonne aimable, aſſez réfléchie pour peſer l'importance des misères humaines, & aſſez zélée pour en favoriſer la publication, pour l'inſtruction de l'humanité. Ce n'eſt pas un ſujet léger & frivole qu'il lui a offert : cette gravité même étoit, il l'oſe dire, le témoignage le plus flatteur qu'il pût rendre à la ſupériorité de ſa raiſon ; comme la douce

confiance

confiance avec laquelle il tournoit ſes regards vers elle, dans ſes momens de détreſſe, n'étoit pas la moins intéreſſante peinture qu'il pût faire de la ſenſibilité de ſon cœur. Savoir penſer & réfléchir, malgré l'exemple & l'aſcendant d'un ſexe frivole, n'eſt pas moins honorable pour une femme, que de conſerver un cœur pur & ſans tache, dans un ſiècle diſſipé & corrompu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

VOYAGE

De Veniſe à Latiquée ; & de-là, à Baſſorah, par les déſerts de l'Arabie, Alep, Bagdad & le Tygre, dans les années 1780 *&* 1781.

LETTRE TROISIÈME.

JE vais, ſans doute, vous affliger autant que vous ſurprendre, ma chère H***, au commencement de ce nouveau récit de mes traverſes. Ce dernier mot vous en dit aſſez, & peut-être trop. Toutes mes eſpérances démenties, toutes vos craintes réaliſées, tels ſont les triſtes objets que ce voyage va, dès la première page, vous offrir. Ce ſera, je le ſens, pour un cœur auſſi ſenſible que le vôtre, en acheter bien cher la lecture. Rappellez-vous combien j'ai fait d'efforts pour vous perſuader de la sûreté de la route que j'avois choiſie ; quel plaiſir j'avois à vous entretenir des agrémens divers que je me flattois d'y trouver. Rappellez-vous auſſi avec quel zèle

vous combattiez alors mes réſolutions, avec quelle chaleur vous m'exprimiez vos alarmes. Eh bien! l'amitié vous révéloit l'avenir, & vous allez voir que la fortune s'eſt bien vîte hâtée de me punir de n'en avoir pas ſuivi les inſpirations. Comme je n'ai eu qu'un ſentier battu à parcourir, je comptois d'abord le paſſer en ſilence; mais, indépendamment des différentes raiſons qui m'ont fait reprendre la plume, il m'eſt arrivé une aventure à-la-fois ſi ſingulière & ſi intéreſſante, qu'elle auroit ſuffi ſeule pour me déterminer à donner au public un ſupplément à cet ouvrage.

Je ne ſaurois me diſpenſer de prévenir le lecteur de deux règles que j'ai cru devoir me preſcrire, c'eſt de paſſer rapidement ſur les évènemens communs, & de me borner aux deſcriptions & aux détails qui méritent d'être lus par leur nouveauté ou leur intérêt. M'écarter de cette méthode, ce ſeroit inſulter à l'indulgence du public, & recourir, pour avoir l'air de fixer plus long-temps ſon attention, à un charlatanisme auſſi facile que ridicule & mépriſable. Ce ſupplément ſera donc moins un tableau qu'un ſimple eſquiſſe; un détail, qu'un précis d'aventures.

Je commence mon récit à notre arrivée à

Veniſe, le 6 novembre 1780. Le trajet d'Oſtende à cette ville fut auſſi rapide que fatigant : des obſtacles imprévus nous avoient retenus à Londres juſqu'à la fin du mois d'octobre, & les dépêches dont les directeurs de la compagnie des Indes nous avoient chargés pour les gouvernemens de Bombay & de Madras, étoient trop importantes pour nous permettre le moindre délai. De plus, l'hiver s'approchoit; &, comme il nous étoit preſcrit de nous embarquer ſur le Golphe de Veniſe, pour Latiquée, en Syrie, les tempêtes ordinaires, dans cette ſaiſon, pouvoient, d'un moment à l'autre, rendre le paſſage impraticable. Nous fûmes tout juſte en route onze jours, ſur quoi il nous en fallut paſſer un entier à Bruxelles & à Meminghen, pour des affaires indiſpenſables. Auſſi, ne fut-il queſtion, pour nous, ni de lit, ni d'une minute de repos, depuis l'inſtant où nous entrâmes dans notre chaiſe à Oſtende; &, durant tout le trajet, nous ne nous ſommes arrêtés que pour changer de chevaux, & prendre, à la hâte, quelques rafraîchiſſemens. Que le lecteur ne s'attende donc pas à trouver ici une ombre de deſcription des villes & des contrées que nous avons ſi rapidement parcourues. Sûrement qu'il nous pardonnera, ſans peine, une pareille omiſſion;

mais, quand elle lui ſeroit moins indifférente, le défaut abſolu de temps nous ſerviroit d'excuſe. Tout ce que je connois de la Flandre, c'eſt l'uniformité de ſes plaines, les richeſſes de ſon ſol, & l'induſtrie de ſes habitans. De l'Allemagne — ſon commerce intérieur par la navigation du Danube & du Rhin; la majeſté gothique de ſes cités; la magnificence moderne de ſes palais épiſcopaux; l'étendue de ſes forêts, qui abondent en gibier & en merrain; enfin, l'air militaire de la nobleſſe, qui tranche d'une manière ſi frappante avec la groſſiéreté des claſſes ſubalternes. Quant au Tyrol, je puis m'y étendre un peu davantage que ſur le reſte, parce que la difficulté de ſes routes montueuſes m'a fait employer le double de temps à le parcourir. Auſſi, n'ai-je pas manqué de mettre à profit cette lenteur involontaire. La ſimplicité des habitans, l'aſpect vraiment *romantique* du pays, le contraſte de l'éblouiſſante & égale blancheur des cîmes couvertes de neige, avec les nuances de la verdure triſte & ſombre des ſapins; le ſite à-la-fois riant & farouche de ſes tortueuſes vallées, fertilisées par les torrens qui ſe précipitent avec fracas des montagnes, & embellies de villages pittoreſques; telle eſt l'intéreſſante & riche ſcène que le voyageur a ſous les yeux.

Pour en jouir plus à mon aiſe, il m'eſt, plus d'une fois, arrivé de changer de place avec le domeſtique, & de courir une poſte ſur la première roſſe qui ſe trouvoit ſous ma main.

Notre ſéjour à Veniſe a été infiniment plus court que nous ne l'euſſions deſiré. Mais nous avons profité, le mieux qu'il nous a été poſſible, du peu de temps qui nous reſtoit, pour contenter la curioſité qu'une ville auſſi ſingulière ne pouvoit manquer de faire naître ; &, dans l'eſpace d'une ſemaine que nous nous y ſommes arrêtés, il eſt, je l'oſe dire, bien peu d'objets dignes de l'obſervation d'un étranger, que nous n'ayons eu le plaiſir de voir & d'admirer. Mais qu'eſt-ce qu'un coup-d'œil auſſi rapide & auſſi ſuperficiel ? Il étoit fait pour irriter notre curioſité, plutôt que pour la ſatisfaire. Comment donc me ſeroit-il poſſible de contenter celle du lecteur ? Heureuſement qu'il y a de cette ville célèbre, plus de deſcriptions excellentes qu'il n'en faut pour le conſoler, ainſi que moi, de mon impuiſſance à cet égard.

Un mardi, 14 novembre, je m'embarquai ſur le Trabaculo Saint-Jean-Baptiſte, capitaine, Joſeph-Pauline. J'étois accompagné de M. Smith (mon collègue dans l'expédition) & du major Nicol, qui alloit rejoindre l'armée au

Bengale, & enfin de Richard Segur; mon domeſtique. Le vice-conſul d'Angleterre, monſieur Watſon, eut l'honnêteté de monter à bord avec nous, pour nous tenir quelque temps compagnie. Le navire cingla ſur-le-champ vers le fort de Lido. A peine étions-nous parvenus à cette hauteur, que le capitaine s'aviſa d'inſinuer à M. Watſon, qu'il y avoit de notre part de la témérité à mettre en mer par le temps qu'il faiſoit. Comme notre départ avoit déjà été retardé la nuit précédente, nous ne prîmes ces propos que pour une défaite; & la répugnance du capitaine ne fit qu'augmenter encore notre impatience & notre ardeur. Pour le voyage, on ne s'en étonnera pas, ſi l'on ſonge aux circonſtances & à notre ſituation. Nous avions les affaires les plus urgentes, la ſaiſon étoit avancée & le vent favorable; comment aurions-nous pu ſupporter ſeulement l'idée du moindre délai? Monſieur Watſon détermina, par ſes inſtances, le capitaine, & prit congé de nous à quatre heures après-midi, après nous avoir accompagné l'eſpace d'environ deux lieues; & il eut la ſatisfaction de nous quitter avec l'apparence du plus beau temps poſſible.

Cette agréable perſpective dura juſqu'à minuit; il fit alors un calme parfait, & le navire vogua

avec une extrême lenteur jusqu'au lendemain 15, à huit heures du matin, que le vent fraîchit du N. O. A midi, il tourna soudainement au S. O., &, passant au variable, sauta presqu'à l'instant à l'Est. Cette dernière position mit le comble à la terreur du capitaine & de l'équipage, que la variation du vent n'avoit déjà que trop alarmé. Il s'éleva, le moment d'après, un assez grand tumulte sur le pont. Le major Nicol y monta pour observer la manœuvre & contenir ces gens-là par sa présence. Pour M. Smith, il étoit, ainsi que moi, au lit, où le mal de mer nous retenoit tous deux, quand le capitaine entra brusquement dans notre chambre, & nous signifia, d'une voix altérée, qu'il lui étoit impossible de tenir la mer plus long-temps, & qu'il ne savoit plus ni où ni comment gouverner. Qu'on juge à quel point nous fûmes surpris d'un pareil langage. Nous lui demandâmes sèchement pourquoi, si le vent étoit si contraire, il ne pourroit pas regagner le port d'où venions? Il n'avoit pas encore eu le temps de nous répondre, lorsque le bruit augmenta sur le tillac d'une manière effrayante, & qu'un matelot cria au capitaine que le vent étoit devenu plus mauvais que jamais. Il nous quitta sur-le-champ, & nous fûmes bientôt convaincus, par le rapport

de notre ami, que nous n'avions rien à eſpérer du zèle ou de l'expérience de nos marins. En effet, quel fonds pouvions-nous faire ſur des gens qui n'avoient pas ſeulement à bord une carte des côtes, & que la première apparence de mauvais temps étoit capable de jeter dans un déſordre & une confuſion ſi étranges.

La ſcène devenoit à chaque inſtant plus alarmante. Le capitaine revient à notre chambre une ſeconde fois; &, avec l'expreſſion la plus marquée de la terreur & du déſeſpoir, il nous conſeille de ſonger à nous ſauver, parce qu'il n'y a pas l'ombre d'eſpoir de garantir le vaiſſeau du naufrage. D'après un avis de cette nature, nous ſautons à bas du lit, M. Smith & moi, & notre premier ſoin eſt de ſonger à mettre en ſûreté les effets les plus précieux qui ſe trouvent auprès de nous; & notre compagnon Richard ne tarde point à nous imiter. Nous ne ſavions que penſer, dans ce moment de criſe, de la conduite des Eſclavons. (C'étoit de cette nation qu'étoit compoſé l'équipage.) Ce danger terrible, affreux, qu'ils voyoient, nous étoit, en vérité, totalement inconnu, & pouvoit, après tout, n'exiſter que dans leur imagination. Mais le fait étoit, que nous étions ſur le point d'être victimes de leur lâcheté & de leur ignorance. C'étoit-

là notre unique certitude ; elle étoit bien cruelle. Du reſte, tout ce qui ſe paſſoit autour de nous, étoit abſolument inconcevable. Comment comprendre ce paſſage ſoudain de la ſécurité au comble du déſeſpoir ? Comment imaginer qu'on n'eût pas eu l'idée de faire la moindre diſpoſition, la tentative la plus légère, pour ſe ſouſtraire au danger ? Jamais le dernier des marins anglois ſe perſuadera-t-il que, dès le commencement d'une bouraſque, la perte d'un vaiſſeau, nullement endommagé, & qui a tout ſon équipage, puiſſe être tout-à-fait inévitable ? Croira-t-il qu'il n'y ait plus dès-lors d'autres reſſources pour cet équipage, que de ſe réſigner tranquillement à ſubir ſa deſtinée ? C'eſt un problême qu'il étoit réſervé aux Eſclavons de nous réſoudre. Quand je montai ſur le pont, je fus choqué, au dernier point, de l'ignorance & de la puſillanimité de nos marins. Chacun d'eux étoit occupé ſuivant ſon inclination & ſon goût ; tous l'étoient également d'une manière lâche & déshonorante. Les uns à genoux, invoquoient leur Saint-Antoine. Les autres erroient ſur le tillac, comme des gens hors d'eux-mêmes, par la crainte du danger : on vit le capitaine leur diſtribuer, en ſecret, quelque argent. A cette libéralité près, il ne fit guères paroître ſa ſupériorité. Bien loin

de conſerver parmi l'équipage l'autorité qui convenoit à ſon rang, & qui, dans ce moment-ci ſur-tout, auroit été ſi néceſſaire, il ne ſavoit ſeulement pas y entretenir une ombre de ſubordination. Chacun étoit d'opinion différente, donnoit des ordres oppoſés, & augmentoit ainſi la confuſion générale. Celui-ci larguoit les écoutes; celui-là jetoit l'ancre avec toutes les voiles tendues. Un troiſième commençoit à hâler la ſeule chaloupe que l'on eût; & apparemment que ſon idée fut jugée la meilleure, car la plupart de ſes camarades ne le virent pas plutôt occupé à cet ouvrage, qu'ils s'empreſsèrent de lui prêter la main.

Cette dernière meſure indiquoit bien clairement le déſeſpoir de ces marins; & il n'y avoit pas un moment à perdre pour ſonger à nous ſauver. A peine la chaloupe fut-elle à portée, qu'ils s'y précipitèrent en foule. Elle fut pleine en un inſtant. Nous y entrâmes les derniers de tous, à l'exception du capitaine. La violence des vagues rendoit extrêmement difficile l'abord de la chaloupe, qui, par la même raiſon, ſe trouvoit remplie d'eau. J'avoue que cette vue m'effraya, & que je ne me crus pas encore fort en ſûreté dans un pareil eſquif. Ce fut, ſans doute, ce qui me détermina à me rendre,

ſans le moindre ſoupçon, à l'invitation du capitaine, qui nous pria de retourner au vaiſſeau juſqu'à ce que l'eſquif fût en meilleur état. Dans le mouvement que je fis pour regagner le navire, un jas d'ancre me froiſſa la tempe gauche, & fit tomber mon chapeau; & ce ne fut pas ſans peine ni ſans danger que je parvins au tillac, où mes amis & mon domeſtique me ſuivirent heureuſement le moment d'après. A peine y étions-nous arrivés, que le capitaine s'élance dans la chaloupe, & ſe met à l'inſtant à filer du cable. Frappés de conſternation à cette vue, nous conjurons, dans les termes les plus preſſans, le capitaine de ne pas nous abandonner; il paroît touché, & nous nous flattons, au ſigne amical qu'il nous fait, qu'il va nous prendre à bord. Vaine & courte eſpérance! Pendant que le reſte de l'équipage eſt à vuider l'eau avec des ſeaux, un Eſclavon, d'un coup de hache, coupa le cable à nos yeux. Que l'on conçoive, s'il ſe peut, nos inexprimables angoiſſes à un pareil trait d'inhumanité! Suivant toute apparence, c'étoit la trame de notre vie que le monſtre venoit de couper; & l'eſpérance elle-même, ce dernier ſoutien des infortunés, ſembla fuir avec le malheureux eſquif, qui, à l'aide du vent & des rames, s'éloignoit, le plus rapi-

dement qu'il fut poſſible, ſur une mer ſi agitée & ſi orageuſe. Dans un premier accès d'indignation, dont nous ne fûmes pas maîtres, nous ſaisîmes un gros mouſqueton pour le pointer contre la chaloupe : mais un moment de réflexion ſuffit pour nous le faire rejeter. Qu'aurions-nous gagné à ſuivre ce mouvement d'une juſte, mais aveugle fureur ? De quel fruit eût été pour nous cette ſanglante & inutile vengeance, envers des miſérables à qui, d'ailleurs, le vent n'eût pas permis de rejoindre le vaiſſeau, quand ils auroient été diſpoſés au repentir ?

Juſqu'alors il y avoit eu de l'ambiguité dans leur conduite ; mais à préſent, il n'y en avoit plus ſur leur intention : tous les doutes à cet égard n'étoient que trop éclaircis. L'ignorance abſolue de leur profeſſion, & une lâcheté qu'on pardonneroit à peine à des femmes, avoit complétté, cauſé peut-être le déſaſtre du navire ; & actuellement, ils ne ſongeoient qu'à leur ſalut, ſans s'embarraſſer du nôtre. C'étoit-là le point de vue le plus favorable, ſous lequel il fût poſſible d'enviſager leur procédé. Mais le refus de nous laiſſer partager leur ſort, ne pouvoit s'expliquer par ce barbare égoïſme. Ils n'étoient en tout que huit dans l'eſquif, & l'addition de quatre perſonnes n'augmentoit réellement pas le

danger. De plus, le Trabaculo avoit été frêté par nous au compte de la *compagnie*; & le capitaine, avec l'équipage, étoit alors à nos gages. Ainſi, l'excès de l'ingratitude ſe joignoit encore au comble de la barbarie. Cette réunion répand ſur le complot de ces miſérables je ne ſais quelle teinte de noirceur, qui doit attriſter les regards de tout lecteur humain & ſenſible. Hâtons-nous donc d'ôter de deſſous ces yeux cet affligeant tableau, & revenons à notre hiſtoire. La ſuite ne ſera que trop capable de dévouer à la plus juſte indignation & cet abominable trait de perfidie & ſes auteurs.

Il étoit alors quatre heures du ſoir, & la nuit qui arrive toujours ſi-tôt dans cette ſaiſon, avoit été encore accélérée par l'épaiſſeur du brouillard, & cette obſcurité nébuleuſe qui préſage ordinairement une tempête. Nous reſtâmes quelques momens ſur le tillac, immobiles d'étonnement & de conſternation, & l'œil fixé ſur l'eſquif, qui ne tarda pas à diſparoître à notre vue. Dans mes efforts pour retrouver cet objet dont nous ne pouvions nous détacher, je crus diſcerner une terre baſſe, à une lieue de diſtance, vers laquelle, ſelon toute apparence, la chaloupe alloit être entraînée par la double force du vent & des courans. Cette découverte nous fit voir plus

clairement tout le danger de notre situation. Nous avions, à la vérité, appris confusément du capitaine, que nous étions environnés d'écueils & de bancs de sable ; mais nous n'imaginions pas du tout avoir la terre si près de nous. Cette réflexion étoit faite pour rendre encore plus cruel le coup dont nous venions d'être frappés. Il sembloit qu'en haute mer, & perdus dans son immensité, nous nous serions plus aisément résignés à notre destinée. Mais être si près du port, & ne pouvoir y atteindre ! Périr à la vue de l'asyle que le hasard, ou plutôt la providence, paroissoit nous offrir ! Et pour comble de malheurs enfin, le souvenir si amer de l'occasion favorable qui s'étoit présentée il y avoit quelques minutes, & le regret désespérant de n'en avoir pas su profiter ! Voilà ce qui aigrissoit la douleur de notre situation, & nous faisoit éprouver un supplice cent fois pire que la mort même. Heureusement il ne fut pas de longue durée. L'amour de la vie, ce machinal mais si précieux instinct, qui fait tendre sans cesse tout être sensible à sa conservation, tourna bientôt & nos sentimens & nos idées vers cet unique objet ; &, au lieu de nous épuiser en doléances inutiles sur notre sort, nous prîmes la résolution de tenter, pendant le peu de temps qu'il nous restoit encore, tous les moyens pos-

ſibles de nous y ſouſtraire. Il n'y eut pas juſqu'aux ſentimens, qu'on auroit cru le plus parfaitement éteints dans notre cœur, qui ne s'y rallumaſſent de nouveau, pour nous prêter le ſecours de leur énergie. Nous regardâmes comme un devoir également glorieux & ſacré, dans l'extrémité où nous étions réduits, de nous armer de toute notre fermeté & de toute notre induſtrie, pour combattre & ſurmonter tant de périls : & fiers, en quelque ſorte, de cette lutte du courage contre le malheur, nous nous fîmes un point d'honneur d'en triompher. Ce n'eſt pas tout : quand nous venions à nous redire à nous-mêmes que quatre Anglois avoient été, avec la plus lâche trahiſon, abandonnés par des gens qu'ils pouvoient regarder comme leurs propres ſerviteurs, & livrés ainſi à toute la fureur des vagues, la ſingularité même de l'aventure, ſa bizarrerie cruelle, devenoient encore un nouveau motif d'encouragement. Nous nîmes, ſans tarder, la main à l'œuvre. Autant que notre foibleſſe & notre inexpérience nous le permettoient, nous commençâmes par aſſurer, du mieux qu'il nous fut poſſible, tout ce qui étoit ſur le pont : tâche néceſſaire, mais pénible, & dont la violence du vent & l'extrême agitation du vaiſſeau, concouroient à augmenter le péril & la difficulté.

Qu'on

Qu'on ſe rappelle ici la forme du pont d'un trabaculo ; il a tant de convexité, que quand il penche ſeulement un peu, il eſt auſſi malaiſé que dangereux d'y marcher, même dans le temps le plus calme. On peut juger par-là des peines que dut nous coûter, ſur un plancher auſſi incommode, l'exécution des diverſes manœuvres, qui, pour être fort périlleuſes, n'en étoient pas moins urgentes & indiſpenſables.

Cet inconvénient devenoit bien plus chagrinant dans cette circonſtance. Nous eûmes beaucoup de peine à amener la grande vergue ; mais nous fîmes de vains efforts pour abaiſſer la vergue de miſaine ; &, quoique nous euſſions largué les écoutes, le vent battoit ſi fort contre les voiles baſſes, que le vaiſſeau travailloit prodigieuſement. Le grand foc barboyoit ; &, comme la proue, par ſa conſtruction, plongeoit ſans ceſſe dans l'eau, nous ne pouvions approcher pour amener la voile. Tandis que nous ſoutenions cette lutte inégale contre les élémens, le cable commença à ſe lâcher avec un bruit effroyable. M. *Smyth*, qui étoit près du trou, pouſſa une baſſe ſur ce cable mal aſſuré.

La nuit nous trouva occupés à finir ces travaux. Quelle nuit, grand Dieu ! Couvrit-elle jamais de ſes ombres des êtres plus abandonnés,

plus parfaitement deſtinés de toute reſſource & de toute eſpérance ! Je me trompe : l'eſpérance, en dépit de toute impoſſibilité apparente de ſalut, régnoit encore au fond de nos cœurs ; &, dans les momens où cette lueur conſolante paroiſſoit prête à s'évanouir, elle étoit ranimée, ou remplacée du moins — par le ſeul ſentiment qui puiſſe ſoutenir conſtamment l'ame de l'homme, dans une criſe auſſi affreuſe — par une réſignation calme aux décrets du Tout-Puiſſant. Nous quittâmes le tillac, où notre préſence n'étoit plus auſſi néceſſaire. Le domeſtique nous apporta de la lumière, & nous nous remîmes ſur nos lits, d'où il n'y avoit abſolument que le plus preſſant danger qui nous eût fait ſortir. Dans l'eſpace de vingt-quatre heures, je n'avois pris qu'une taſſe de café pour toute nourriture ; encore n'avoit-elle pas pu me reſter dans l'eſtomac, & l'exercice que je venois de faire ne m'avoit pas donné plus d'appétit. Mes compagnons ne ſe portoient alors guères mieux que moi-même. Une violente inflammation avoit fait perdre, preſque entièrement, à M. *Smyth*, l'uſage d'une de ſes jambes ; & le major *Nicol* avoit les pieds ſujets à des douleurs que le froid lui rendoit plus ſenſibles : pour *Richard*, il n'étoit point malade ; mais c'étoit le premier voyage qu'il

faiſoit ſur mer ; &, malgré ſa bonne volonté, il étoit trop novice pour nous être d'une grande utilité. D'ailleurs, l'excès de l'étonnement avoit produit ſur ce pauvre garçon à-peu-près le même effet que ſur nous. Mais je lui dois la juſtice de dire, à ſon honneur, que, dans cette épreuve d'autant plus terrible qu'elle lui étoit abſolument nouvelle, il n'a pas montré l'ombre de puſillanimité & de crainte. Il crut n'avoir rien de mieux à faire, dans ce moment-là, que de ſe jeter ſur ſon lit pour prendre quelque repos, & il nous laiſſa deviſer tout à notre gré, ſinon à notre aiſe, ſur notre étrange aventure. Dans notre entretien ſur un ſi triſte ſujet, nous nous demandions les uns aux autres, s'il n'y avoit pas quelque exemple d'accident pareil à celui que nous venions d'éprouver. Mais nous avions beau mettre notre mémoire à la torture, nous nous rappellions bien des ſituations auſſi périlleuſes que la nôtre ; mais ſi elles lui reſſembloient un peu par les cauſes ou les dangers, elles en différoient à l'infini par les circonſtances, & il ne s'en trouvoit pas une ſeule qui pût lui être comparée. Eh bien ! le croira-t-on ? Cette ſingularité même, &, ſi je puis m'exprimer ainſi, cette originalité unique de nos malheurs, faite, ce ſemble, pour nous déſoler

davantage, étoit, au contraire, le fondement de nos eſpérances. C'étoit elle qui rendoit ſi perſuaſive cette voix intérieure qui nous diſoit que nous étions réſervés à un ſort plus heureux que celui que la perfidie nous avoit préparé. La noirceur de la trahiſon dont les Eſclavons s'étoient rendus coupables, nous donnoit plus de confiance dans la miſéricorde divine. Heureuſement que l'eſprit humain, dans les circonſtances les plus déſeſpérées, trouve des motifs de conſolation dans les objets les plus éloignés.

Il ne nous arriva aucun évènement remarquable juſqu'à minuit, excepté que le cable étant encore près de ſe lâcher, le major *Nicol* parvint encore à l'aſſurer avec une autre boſſe qu'il attacha, en ſe coupant profondément le doigt. Je ne ſaurois trop louer l'activité de ce brave officier, à qui nous devons principalement notre ſalut. A toutes les alarmes que nous donnoit l'augmentation de la tempête, ou le dérangement des manœuvres, il grimpoit ſur le pont & revenoit ranimer nos eſpérances ou nous préparer à de nouveaux malheurs. Je pèſe d'autant plus volontiers ſur cet évènement, que je crois y voir le doigt même de la providence. Des raiſons politiques & des injonctions ſecrètes de nos ſupérieurs nous avoient empêché de faire

de nouvelles connoiſſances à Veniſe ; &, comme nous ne pouvions défendre au capitaine de recevoir M. *Nicol*, ſans manquer aux premiers devoirs de l'humanité, nous feignîmes d'ignorer qu'il étoit à bord de notre trabaculo. Il eſt impoſſible de dire ce que nous aurions fait ſans lui dans notre malheureuſe ſituation, & nous le regardions comme un bienfait ſurnaturel. [illegible] officier, très-expérimenté dans la marine, opina pour que l'on mouillât la ſeconde ancre, afin d'alléger le navire, & d'empêcher que l'autre ancre ne lâchât.

Vers les deux heures du matin il nous engagea à monter ſur le pont, au moment où la tempête étoit effroyablement augmentée ; il tomboit une pluie accompagnée de grêle. Monſieur *Smyth* ſe trouvoit ſi incommodé, qu'il ne put remuer : pour moi, qui ne reſſentois aucun mal dans ce moment, je ſuivis notre guide pour exécuter l'opération qu'il propoſoit. Tandis qu'il ſe tenoit en haut pour rouer le cable, j'éveillai mon valet ; nous nous gliſsâmes avec une lanterne dans la foſſe aux cables. Je pratiquai, avec ſon ſecours, un paſſage pour envoyer en haut le reſte du cable. Cette beſogne nous occupa plus d'une heure ; elle étoit preſque terminée, quand nous nous apperçûmes que l'épuiſement de nos forces,

& la violente agitation du bâtiment, ne nous permettoient pas de filer le cable ſans un danger imminent; &, quoique cette opération fût déjà très-avancée, nous en différâmes l'entière exécution juſqu'au jour. Le ſecours de notre compagnon bleſſé nous promettoit un entier ſuccès. Mouillés & tranſis de froid, nous retournâmes à la cabane rendre compte de nos travaux, nous jeter ſur notre lit, préparer un peu de ſentiment & de vigueur. Dans cette déſaſtreuſe circonſtance, où nous croyions ſans ceſſe le cable prêt à partir, nous fûmes bien ſatisfaits de voir qu'il n'avoit pas encore frotté; & il avoit déjà ſoutenu, pendant douze heures, une tempête toujours croiſſante. Nous eſpérions qu'elle s'appaiſeroit ou qu'il réſiſteroit encore douze heures. Tout marin n'a pas beſoin qu'on lui diſe comme nous careſſions cette douce eſpérance. Il n'y eut que le cable mal gardé, & plus mal aſſuré, qui nous ſauva du naufrage. Tous ceux qui lui doivent leur délivrance, ne ceſſeront, pendant toute leur vie, d'admirer comment il a ſi long-temps réſiſté, & de lui rendre mille & mille actions de graces.

D'après la ſituation de la terre qui étoit derrière nous, nous ne doutions pas que nous ne fuſſions dans le golfe de Trieſte, & non pas ſur la

côte d'Eſtrie, vers laquelle nous avions conſtamment tiré depuis notre départ de Veniſe. Pouvions-nous avoir de la terre à l'arrière du vaiſſeau, la proue étant tournée N. E. ? C'eſt ce que nous cherchions à éclaircir avec le compas, & en conſultant notre carte de la mer Adriatique. Au milieu de tous ces raiſonnemens, le ſommeil inſenſiblement s'empara de nos membres fatigués, car nous n'avions eu d'autre rafraîchiſſement pendant notre travail, que du jus de poires.

On ſe doute bien que nous ne goûtâmes qu'un repos momentané, mêlé des plus cruelles inquiétudes. Les objets qui occupent principalement notre eſprit, lorſque nous ſommes éveillés, ſe repréſentent, pendant le ſommeil, à l'imagination agitée. Combien de fois, chère *Honoria*, ô toi que je porte toujours dans mon cœur! combien de fois je vis ta charmante image pendant ces courts inſtans de ſommeil! Oui, tu m'apparus auſſi belle, auſſi touchante que tu l'es en effet; le ſourire de l'eſpérance étoit ſur tes lèvres, & tu portois ſur chaque bras les tendres gages de notre amour. Je m'avançois pour preſſer dans mes embraſſemens les tréſors de mon ame; mais, réveillé tout-à-coup, je me trouvois tranſporté de cette ſcène de bonheur dans un abîme d'infortune. Je n'entendois plus alors que le mugiſſe-

ment des flots, le craquement des mâts fatigués; je ne sentois plus que le violent roulis du vaisseau. Ces alarmes soudaines influèrent tristement sur le dernier songe qui accompagna mon sommeil entrecoupé. Je te vis encore, chère *Honoria*, mais bien différemment de la première fois. Hélas! tu fuyois les bras de ton bien-aimé; je t'appellois en vain des plus tendres noms que l'amour me suggéroit; mais un coup de vent nous réveilla tous, & me délivra des horreurs du désespoir. Convaincu de toute l'illusion de mon rêve, à la vérité d'une manière cruelle, je vis, avec plaisir, le danger qui m'ôtoit toutes mes incertitudes sur ta fidélité.

Le jeudi 16 novembre la tempête se calma un peu vers les six heures du matin, à la pointe du jour; je montai aussi-tôt sur le tillac, pour reconnoître un peu notre situation. J'apperçus un rang de montagnes qui formoient un demi-cercle, à la distance de quelques lieues, depuis notre bas-bord jusqu'à notre tribord. La terre basse que nous avions apperçue le soir précédent, étoit à notre arrière, & s'étendoit jusqu'aux montagnes. On s'imagine bien maintenant que notre navire étoit enfermé entre les terres, excepté une partie du tribord, contre laquelle l'ouragan venoit épuiser toute sa fureur. Par le moyen

de ma lunette je découvris à la proue une ville avec des clochers, & je crus que c'étoit Trieste. Nous remerciâmes le Tout-Puissant, qui nous avoit encore permis de revoir la lumière, & reprîmes le travail que nous n'avions pas terminé la veille. J'ai oublié de dire précédemment, qu'ayant jeté la sonde, nous trouvâmes quatre brasses & demie. En supposant que la mer fût haute & que le flot montât alors d'une brasse, nous ne pouvions en espérer plus de trois & demie, quand elle s'abaisseroit. Le trabaculo, d'une construction assez large, ne pouvoit tirer plus de huit pieds d'eau, car il n'avoit qu'une foible charge de bled pour Corfou. Nous n'ignorions pas non plus le danger que courent les vaisseaux de toucher aux bas-fonds, après que la mer a été agitée par une tempête, & nous commençâmes à réfléchir sur la perte inévitable qui nous menaçoit, si notre conque légère posoit une fois sur l'ancre que nous voulions mouiller. Nous fûmes délivrés de cette inquiétude, en jetant la sonde à la pointe du jour, & en trouvant cinq brasses & demie à l'avant. Nous n'avions plus tant à craindre les bas-fonds. Mais pour nous mettre encore plus en sûreté, nous résolûmes de lâcher la seconde ancre, tandis que nous jetterions l'autre. La nécessité

ſembloit nous dicter cette pénible manœuvre. Je n'aſſurerois pas que quatre perſonnes, jouiſſant de la meilleure ſanté, mais abſolument neuves dans ce travail, euſſent oſé ſe flatter de réuſſir dans une autre occaſion. Je devrois donc craindre d'annoncer le ſuccès de gens auſſi affoiblis que nous l'étions alors.

La dévaſtation du tillac ſe conçoit plus aiſément qu'elle ne peut ſe décrire. La vergue de miſaine avoit été portée de l'avant à l'arrière; & quoiqu'il fût impoſſible d'amener la voile, notre actif compagnon avoit trouvé le moyen, en grimpant au mât, de la percer avec un couteau dans pluſieurs endroits, de manière que le vent ne fit que la mettre en pièces, & nous la trouvâmes, en effet, toute déchirée; mais on ne découvrit pas un morceau du grand foc. Le beaupré étoit emporté, & je ne peux donner de meilleure preuve de la force de la tempête, que la perte de notre proue, qui, dans le trabaculo, avance comme l'éperon d'une galère. Elle avoit été briſée pendant la nuit. Le mât de beaupré & la proue s'étoient mêlés avec le cable. Nous parvînmes à les tirer de cette ſituation, vraiment inquiétante pour nous. Ils tombèrent du côté de deſſous le vent, où ils ne furent plus dans le cas de nous nuire, quoique ſuſpendus encore

à une étaie. Comme nous ne trouvions pas de hache pour nous débarraſſer de ces débris, nous aurions encore été bien déſolés ſi un des mâts fût tombé ſur le pont, accident dont nous étions ſans ceſſe menacés par la foibleſſe des étaies & le roulis du bâtiment. Pour comble de malheur, la pompe n'étoit pas arrangée, & nous cherchâmes vainement le plomb pour ſonder l'archipompe. Mais, comme nous n'avions pas de pompe, & que les gens de l'équipage avoient emporté les ſeaux dans leur chaloupe, nous devions peut-être nous eſtimer très-heureux de ne pouvoir connoître la quantité d'eau que contenoit le fond de cale. Nous ſoupçonnions bien que le navire devoit avoir fait eau depuis le moment où il avoit commencé de lutter contre la tempête; mais ce n'étoit qu'une ſuppoſition. Nous venions d'examiner l'état des choſes, & de nous aſſurer de la bonté de notre cable, qui nous parut avoir un peu frotté, & de découvrir d'autres villes, quand le vent recommença de ſouffler avec plus de furie qu'auparavant, & n'annonçoit pas devoir bientôt s'appaiſer.

Les vents ordinaires ne durent pas plus de vingt-quatre heures, & nous aurions cru être délivrés au bout de ce terme, ſi mes compagnons n'euſſent ſu, par l'expérience, qu'un vent de

levant dure quelquefois cinq jours sur la Méditerranée. Comme notre présence n'étoit point utile sur le pont, nous regagnâmes notre cabane pour y faire un frugal déjeûner, & pour nous consulter sur les moyens de pourvoir à notre conservation. La nécessité nous avoit rendus marins; la raison & le penchant de la nature nous portoient à faire tout ce que notre situation exigeoit. Le lecteur voit maintenant combien il y auroit eu moins de danger si nous eussions été secondés par l'adresse & la force de nos compagnons fugitifs. Mais leur lâcheté & leur inhumanité nous forcèrent d'user de toutes les ressources que peuvent imaginer des hommes instruits & adroits.

Tandis que nous prenions quelques rafraîchissemens, la tempête augmentoit avec une violence inconcevable, & faisoit de grands ravages sur le tillac. Nous n'espérions plus voir arriver une barque de la côte pour nous recueillir, ni même d'être abordés par les paquet-bots qui vont de Venise à Trieste, car il y avoit un brouillard si épais, qu'on ne voyoit plus la terre, & qu'un vaisseau auroit passé sans s'appercevoir de notre détresse. Pour ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à notre délivrance, nous cherchâmes à donner différens signaux de notre

ſituation, dans l'eſpérance que le haſard les feroit appercevoir à quelqu'un. Les lambeaux de notre voile de miſaine, qui flottoient au gré des vents, annonçoient combien nous avions beſoin de ſecours. Nous plaçâmes le pavillon de Saint-Marc ſur l'étrave du beaupré, dans l'eſpérance d'être ſecourus par quelques Vénitiens. Enſuite, nous le hiſsâmes vers le milieu du mât, en ſignal de détreſſe. Comptant peu ſur l'efficacité de toutes ces meſures, nous ſongeâmes à conſtruire un radeau, en cas que le navire allât ſe perdre ſur les ſables que nous découvrions par les eaux décolorées, à un mille environ de l'arrière. Jamais nous ne fûmes plus contrariés & plus chagrinés que dans ce moment, l'agitation continuelle & inſupportable du trabaculo nous empêchant d'exécuter notre projet. Heureuſement vers les onze heures il tomba une forte pluie qui appaiſa le vent, & nous permit de monter en force ſur le pont, afin de finir ce qu'il nous reſtoit à faire à nos ancres. Deux de nous ſe gliſsèrent dans la foſſe aux cables, & envoyèrent ſuffiſamment de cable pour la ſeconde ancre. Des coups de vents ſoudains venoient ſouvent interrompre notre travail; il étoit déjà une heure d'après-midi quand nous nous diſpoſions à jeter l'autre ancre, & à filer les deux cables à-la-fois. Mais le danger & la

difficulté de cette expédition, joints à notre épuiſement, nous forcèrent de faire une pauſe. L'exercice nous avoit ouvert l'appétit, & cette occupation même ralumoit en nous quelque lueur d'eſpérance. Nous réparâmes un peu nos forces avec les reliefs d'une poule froide, que nous trouvâmes dans nos proviſions. Après nous être régalés de ce délicieux morceau, nous retournâmes joyeuſement à notre labeur. Le temps s'étoit éclairci, & nous découvrîmes quelques vaiſſeaux derrière la terre baſſe, à notre gauche. Nous crûmes même en voir un qui avoit mis à la voile; mais, ſans nous arrêter davantage, nous profitâmes de cette belle circonſtance pour jeter adroitement l'autre ancre, & affermir le cable de la ſeconde. Quand on conſidère combien ce travail nous tenoit à cœur, on juge de l'allégement que nous éprouvâmes alors. Notre navire avoit deux ancres, &, ayant déjà réſiſté à la tempête avec une ſeule, nous avions lieu d'eſpérer qu'il tiendroit encore la nuit prochaine, quand même elle ſeroit auſſi orageuſe que la précédente. Cependant, le temps étoit encore bien mauvais, & le jour baiſſoit; c'eſt pourquoi nous travaillâmes encore à affermir nos cables. Des morceaux de voiles, mêlés avec des étoupes, nous ſervirent à garnir la ſeconde ancre. Peu-

dant ce travail, mes yeux se tournoient souvent du côté de la terre ; je crus appercevoir un vaisseau en mouvement, &, par le moyen de ma lunette, je reconnus que je ne m'étois pas trompé. Quelle fut ma joie de voir qu'il cinglait vers nous. Je m'écrie, & mes amis se rassemblent autour de moi pour entendre cette heureuse nouvelle. La trompette de la renommée, ni la lyre des muses, n'ont jamais caressé les oreilles des héros ou des amans, avec des paroles aussi agréables. Cependant, ceux qui n'avoient témoigné aucun désespoir dans le danger, ne firent en ce moment aucune extravagance ; une joie tranquille, des actions de graces envers l'Être Suprême qui avoit pitié de notre détresse, furent les seuls effets que produisit ce changement de fortune. Mon domestique Richard exprima ses sentimens d'une manière qui me frappa. Il n'avoit jamais cru le danger plus imminent que dans ce moment, & il doutoit de notre salut. Mais s'étant assuré avec ma lunette qu'on venoit à notre secours, il parut pendant quelques minutes ravi & hors de lui-même ; il poussa cette exclamation d'une voix peu distincte : « Oui, oui, » ils viennent vers nous ; enfin, Dieu merci, nous » allons nous sauver ». Je ne l'aurois pas tiré de son extase, si le vaisseau n'eût viré & tiré

vers Trieſte. Je lui ordonnai d'aller promptement chercher un fuſil chargé pour le tirer & fixer ſur nous les yeux de l'équipage, en cas que ce fût un bâtiment deſtiné pour cette ville. A la première décharge il changea de route, & à deux autres ſaluts s'approcha de nous aſſez près pour nous donner lieu de former différentes conjectures ſur ſa manière d'agir.

Nous le prîmes d'abord pour un paquet-bot, à cauſe de la direction qu'il ſuivoit, quoiqu'il auroit toujours été obligé de virer pour nous aborder, car nous étions un peu ſous le vent. Le lieu d'où il étoit parti nous portoit à croire que ce bâtiment pouvoit être monté par les gens de notre équipage, qui avoient, en effet, tiré vers la terre baſſe. Leur déſertion nous avoit paru ſi abominable; que nous deſirâmes bien n'avoir pas deviné juſte. Nous eſpérions plus de l'humanité des étrangers, que de cette race d'hommes que nous aurions bien voulu n'avoir jamais vus ni connus. Nous doutions même de l'honnêteté de leurs intentions, dans le cas où ils reviendroient vers le trabaculo. Leur conduite paſſée rendoit ſuſpectes toutes leurs entrepriſes, & on ne nous blâmera certainement pas d'avoir conçu de pareils ſoupçons. C'eſt le ſort des

coquins

coquins d'inſpirer de la méfiance, par les bonnes actions mêmes que leur intérêt leur dicte.

Nous avions à peine eu le temps de convenir de la réception que nous leur ferions, quand le bâtiment approcha de notre poupe, & nous vîmes, avec douleur, qu'il étoit monté par notre capitaine & ſes gens; mais la préſence des deux pêcheurs à qui appartenoit le bâtiment nous raſſura, parce qu'ils ſembloient nous répondre de la conduite des Eſclavons. Nous jetâmes une corde, par le moyen de laquelle ils abordèrent notre navire. Le premier marinier qui monta à notre bord ne ſavoit trop que dire; mais le bon accueil que nous lui fîmes encouragea les autres; ils témoignèrent leur ſurpriſe de nous trouver encore vivans. Le capitaine montra encore plus de joie que les matelots; mais il étoit auſſi plus embarraſſé qu'eux, ſa contenance nous le montroit aſſez. Il nous raconta en peu de mots ce qui lui étoit arrivé après notre ſéparation, cauſée, diſoit-il, par la rupture de la corde. La chaloupe ayant chaviré dans un reſſac ſur la baſſe terre, ſituée ſous le vent, ils avoient eu beaucoup de peine à gagner la côte, ſe trouvant épuiſés de fatigues. Heureuſement une maiſon ſolitaire leur ſervit de refuge pendant la nuit. Enfin, ils louèrent une barque pour nous ramener avec notre ba-

gage. Le capitaine avoit déjà tenté vainement deux fois, dans la matinée, de s'approcher de nous, & n'y étoit enfin parvenu que par ſa grande perſévérance.

Ce n'étoit pas-là le moment de montrer des doutes ſur la ſincérité d'une pareille déclaration. Tout nous faiſoit, au contraire, une loi de diſſimuler. Ainſi, feignant de croire, de la meilleure foi du monde, l'hiſtoire débitée par le capitaine, nous affectâmes de ne ſonger qu'au ſervice qu'il nous rendoit, & nous en reconnûmes, de bonne grace, tout le mérite & l'importance. A cet égard, nous n'avions nul beſoin de feindre; nous ne pouvions qu'être ſincères.

La première choſe dont il fallut nous occuper, ce fut le tranſport de nos effets. Pendant que nous étions à le diriger, nous obſervâmes que nos marins examinoient, avec une ſurpriſe extrême, les meſures que nous avions priſes en leur abſence, pour la conſervation du vaiſſeau. Chaque objet ſembloit leur offrir un nouveau prodige. Ils ne pouvoient ſe perſuader que nous euſſions mouillé l'autre ancre, & regardoient, avec la plus curieuſe attention, la manière dont nous avions garanti le cable de la ſeconde. Ah! ſi ces miſérables euſſent eu ſeulement une ombre de ſens ou d'honneur, quelle auroit dû être

leur confusion à cette censure muette de leur imbécille lâcheté ! Mais tout se borna de leur part, j'ai trop lieu de le croire, à un stupide & machinal étonnement : rien ne les toucha réellement, que le dégât des agrès ; & nous fûmes assez long-temps étourdis des bruyans témoignages d'une sensibilité si digne d'eux. En moins d'une heure la barque se trouva tellement surchargée des effets des matelots, ainsi que des nôtres, que les pêcheurs nous pressèrent, avec de vives instances, de partir à l'instant. Une bonne partie de nos effets étoit encore au navire ; mais notre impatience d'être à terre, jointe à l'approche de la nuit, nous fit consentir à les satisfaire. Nous partîmes donc, & tous de compagnie ; car, ce qu'on aura peine à croire, pas un seul homme de l'équipage ne voulut rester à bord. Ainsi, voilà, encore une fois, ce désastreux vaisseau abandonné par le loyal capitaine & ses dignes compagnons, & livré à la merci des flots.

Notre barque cingla vers la basse terre, d'où elle étoit venue. La distance n'étoit pas considérable ; mais l'obscurité de la nuit, & le manque d'eau dans les canaux qui divisent la côte, nous firent voguer avec tant de lenteur, qu'il étoit plus de huit heures avant que nous fussions débarqués. On nous conduisit à une hôtellerie

assez spacieuse, où logent ordinairement les gens de mer qui viennent pêcher sur cette côte. La maison étoit alors occupée par des locataires de fort mauvaise mine. C'étoit une bande d'Esclavons, dont les barques étoient amarrées dans la rade. Rien, comme on voit, ne nous promettoit-là ni bon gîte ni bonne chère : nous la fîmes pourtant beaucoup moins mauvaise que nous ne nous y étions attendus ; &, avec l'aide d'un excellent feu & d'un assez bon souper, nous nous préparâmes à passer le reste de la nuit plus agréablement que la dernière. L'hôtesse étoit singulièrement honnête pour une personne de son état. Ce fut elle qui nous instruisit des vrais sentimens de l'équipage à notre égard. A leur arrivée dans cette maison, la nuit précédente, ils avoient fait leur déclaration de la situation désespérée où ils avoient laissé des passagers sur leur bord, après un refus obstiné de leur part d'entrer dans la chaloupe. Le capitaine, surtout, avoit répété, du ton le plus affirmatif, qu'il étoit de toute impossibilité que nous eussions seulement jusqu'au lendemain à vivre. Tout le monde avoit été de son avis, & il n'y avoit à l'hôtellerie personne qui n'eût jugé notre perte absolument inévitable. Aussi, la joie de notre hôtesse fut-elle excessive à la vue d'une déli-

vrance auſſi miraculeuſe ; & cette bonne femme, par une ſuperſtition bien naturelle à ſon âge & à ſon éducation, nous regardoit avec une ſorte de vénération, & nous prenoit pour des prédeſtinés. Les pêcheurs, de leur côté, n'avoient guères une moins haute idée de nous, bien que d'un genre fort différent. Ils ſe diſoient entre eux, avec le ſérieux le plus riſible, que nous ne nous étions ſauvés que par notre grande habileté dans la marine ; « & ils ont beau s'en » défendre, ajoutoient-ils, tout Anglois, nous » en ſommes sûrs, eſt navigateur-né ». Eſt-ce à notre poſition inſulaire, ou bien à la renommée anglaiſe, qu'il faut faire honneur d'une pareille opinion ? C'eſt ce que je laiſſe à décider à mes compatriotes.

Ces propos, & beaucoup d'autres, nous étoient aſſez indifférens ; mais notre hôteſſe nous fit part d'un fait d'une toute autre importance. Nous n'avions pas grand bien à attendre des gens de l'équipage ; elle nous en fit craindre beaucoup de mal, & nous déclara, ſans détour, qu'elle trembloit que ces miſérables ne méditaſſent quelque attentat contre nous. Une confidence de cette nature, que la compagnie où nous nous trouvions alors rendoit encore plus alarmante, ne pouvoit manquer de nous faire tenir ſur nos

gardes. Auſſi, nous commençâmes par aſſurer, du mieux qu'il nous fut poſſible, les portes de notre appartement; & nous fîmes voir à notre hôteſſe, qu'en cas d'attaque nous avions des armes pour nous défendre. Ces précautions priſes, nous ne tardâmes point à nous coucher : c'étoit, on en conviendra, s'endormir dans des idées terriblement noires, & il y avoit de quoi faire de bien mauvais rêves; mais que l'envie de dormir a de vertus! A peine fûmes-nous au lit, qu'un doux & profond ſommeil s'empara de nos ſens; & nous oubliâmes, dans ſes bras, nos fatigues & nos inquiétudes. Ainſi, nous eûmes le double bonheur de paſſer une excellente nuit, & de nous ſouſtraire au tourment des anxiétés cruelles, que la crainte d'un complot, peut-être, après tout, imaginaire, nous eût fait infailliblement reſſentir.

Le lendemain vendredi 17 novembre, nous nous levâmes de bon matin. Nous causâmes, en déjeûnant, ſur les meilleurs moyens d'accélérer notre retour à Veniſe. L'iſle dans laquelle nous nous trouvions, n'eſt qu'à une petite lieue de Tiſſano, qui eſt elle-même à près de ſix milles, à l'oueſt de cette capitale. A huit milles dans le Frioul, vers le N. E., on trouve la ville de Marano, bâtie près des ruines de l'an-

cienne Aquilée ; & gouvernée par un noble Vénitien. C'étoit-là que les pêcheurs qui nous avoient reçus dans leur barque, nous conseilloient de nous rendre, parce que, disoient-ils, nous y trouverions aisément les moyens de faire par terre le reste du trajet. Après notre dernière aventure en mer, ce plan ne pouvoit qu'être infiniment de notre goût ; &, tout contraire qu'il étoit à l'avis du capitaine, nous allions nous y engager, quand, par bonheur, l'obligeante hôtesse nous apprit que nous courions risque de ne pas trouver de voitures à Marono. Pendant notre entretien sur cet article, nous avions remarqué que le capitaine, tout en affectant de nous offrir, d'un air empressé, ses services, avoit toujours eu quelque objection prête, à chaque plan que l'on proposoit. Ce manège couvroit, selon toute apparence, quelque dessein secret qu'il nous étoit important d'approfondir. Il étoit assez visible que notre homme redoutoit nos poursuites contre lui, à notre arrivée à Venise. Au fond, cette crainte étoit très-naturelle ; mais elle pouvoit nous devenir fatale, & nous avions besoin de beaucoup d'adresse pour donner le change à ses soupçons, & lui faire accroire, autant contre la vraisemblance que contre la vérité, que nous

étions dans la plus parfaite ignorance de ſes coupables deſſeins. La conduite qu'il tint juſqu'à notre départ, nous prouva combien nos précautions étoient néceſſaires. Nous nous étions déterminés à louer une barque de pêcheur pour aller droit à Veniſe. Notre homme eut l'air d'approuver ce parti : mais ce ne fut qu'après bien des conférences ſur le ſujet de notre déſaſtre, ſur la tempête que nous avions eſſuyée, & enfin mille tentatives artificieuſes pour pénétrer nos ſentimens ſur ſon procédé. Pouvons-nous douter, d'après cela, que notre ſituation n'ait été infiniment critique, dans un lieu auſſi ſolitaire ? Des miſérables qui avoient violé, à notre égard, toutes les loix de l'humanité, n'étoient que trop capables de pouſſer plus loin la ſcélérateſſe ; & il devoit peu leur en coûter de commettre un crime de plus pour ſupprimer les traces du premier, & ſe délivrer pour jamais d'une crainte importune. Des ſcélérats de cette trempe ont de bonnes raiſons pour ſonger à l'avenir ; & je ne ſais quel unique & malheureux concours de circonſtances conſpiroient à-la-fois à leur faire naître l'idée, comme à favoriſer l'exécution d'un complot contre notre vie. Et nous étions perdus ſans reſſource, s'ils avoient prévu de quelle conſéquence il étoit pour eux

que nous ne remiſſions jamais le pied à Veniſe.

Le manque d'un certificat de ſanté étoit alors le ſeul obſtacle à notre départ. Les pêcheurs avoient grande envie de nous faire prendre la route de Marono, nous n'en avions pas moins de l'éviter. Il s'éleva une petite conteſtation à ce ſujet ; l'or, comme c'eſt l'ordinaire, la termina, après quelques façons, & nos gens s'engagèrent à nous mener droit à Veniſe pour ſept ſequins. Nous nous hâtâmes de partir après avoir témoigné notre reconnoiſſance à l'obligeante hôteſſe. Quant au capitaine, nous lui fîmes, de grand cœur, nos adieux, & nous le laiſsâmes le maître de retourner, s'il lui plaiſoit, à bord du navire où il avoit ſi dignement rempli ſon devoir.

Il étoit près de midi quand nous nous embarquâmes, & à cinq heures du ſoir nous entrâmes dans un magnifique canal qui s'étend juſqu'aux lagunes de Veniſe. L'appétit nous vint alors, & nous fîmes, avec un plat de poiſſon, un goûter délicieux. Le vent étant toujours S. E. bon frais, nous hiſsâmes la voile vers ſept heures, & voguâmes gaiement le long d'une côte aſſez agréable, quoique baſſe & unie, dont nous eûmes le plaiſir de contempler la vue riante, juſqu'à ce que la nuit vînt la dérober à nos

yeux. A la faveur des ténèbres, nous paſsâmes, ſans obſtacle, le Lazaret & la Douane; &, le ſamedi 18 novembre, nous arrivâmes au Rialto, entre deux & trois heures du matin. C'étoit le quartier où demeuroit le vice-conſul. Le major Nicol s'y rendit ſur-le-champ, pour ſolliciter ſon ſecours, relativement au débarquement & au tranſport de nos effets à notre ancien logement.

Qu'on ſe peigne la ſurpriſe de M. *Watſon* de recevoir, à une heure ſi indue, la viſite d'une perſonne qu'il avoit accompagnée à quelques lieues en mer, peu de jours auparavant. A ſon étonnement, une circonſtance, des plus légères en elle-même, ajouta bientôt les plus vives alarmes ſur mon ſort. Le major avoit pris mon manteau pour ſe garantir du froid. Monſieur *Watſon* le reconnoît, & ne doute point, à cette vue, qu'il ne me ſoit arrivé quelque choſe de funeſte. Une prompte explication le raſſura bientôt, & il ne fut guères moins ſenſible que nous-mêmes à l'iſſue ineſpérée de notre aventure. Il eut l'honnêteté d'accompagner lui-même notre ami; &, pendant qu'on étoit à tranſporter notre bagage dans un plus petit bateau, je pris les devans avec M. *Smith*, & nous gagnâmes enſemble notre ancien quartier, ſur

le *Ponte-Panada*, près de Sainte-Sophie. Notre hôteſſe étoit Allemande, & la meilleure pâte de femme qu'il y eût ſous le ciel ; mais, par une manie dont je ne ſais s'il faut attribuer la cauſe à ſes préjugés ſuperſtitieux, ou bien à la ſingularité de notre bruſque apparition, elle nous fit à-la-fois le plus mauſade & le plus comique accueil qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Nous étions faits apparemment pour monter ſur un drôle de ton l'imagination de meſdames les hôteſſes. L'une, on s'en ſouvient, nous avoit à-peu-près *béatifiés ;* celle-ci nous *ſpiritualiſa ;* ma foi ! mépriſe pour mépriſe, nous euſſions préféré la première : on reçoit toujours mieux les *prédeſtinés* que des *revenans.* Le lecteur en va juger. Il ſe rappelle que nous ſommes actuellement à la porte de notre hôtellerie : nous frappons à coups redoublés, avec l'empreſſement de gens qui n'ont pas envie de paſſer le reſte de la nuit dans la rue. Le bruit attire l'hôteſſe à ſa fenêtre ; elle l'ouvre, jette un coup-d'œil ſur nous, & reconnoît ſur-le-champ ſes anciens locataires : ſans doute elle va courir, ſe précipiter pour leur ouvrir..... Point du tout. Elle fait force contorſions, je ne ſais combien de ſignes de croix, & nous régale d'une bonne douzaine, au moins, de *Caro Chriſto.* Elle ne put ſe décider à nous recevoir

avant que d'avoir ouvert ſes jalouſies, & s'être bien convaincue, par un ſigne qu'elle exigea de nous, que nous n'étions pas les ombres de ſes locataires. Nous commencions à ne plus rire de la plaiſanterie qui nous avoit beaucoup amuſés d'abord, lorſque l'hôteſſe deſcendit pour nous ſouſtraire au froid que nous reſſentions ſur le pont ſitué devant ſa porte. Son bon accueil compenſa amplement le mal que nous avoient cauſé ſes premiers ſoupçons. Elle ne voulut point que nous allaſſions coucher ſans avoir pris quelques rafraîchiſſemens; elle-même aida ſes valets à nous les préparer.

Je n'ajouterai point à ces détails, déjà trop longs peut-être, ceux des ſuites qu'eût notre aventure du trabaculo. Je me contenterai de dire, en peu de mots, que l'affaire fit tant de bruit à Veniſe, & circula ſi rapidement dans cette ville immenſe, que nos périls & notre délivrance devinrent bientôt le ſujet à la mode, &, pour ainſi dire, le lieu commun de toutes les converſations. Les Vénitiens ont un fond d'honnêteté dans le caractère; & leur inclination, autant que la politique, les attache aux Anglais. Mais, il ne faut pas être ſurpris de la chaleur avec laquelle les citoyens les plus qualifiés épousèrent notre cauſe. Ils firent plus encore :

ils nous engagèrent à nous adreſſer au gouvernement, & lui demander, avec confiance, juſtice & réparation. La voie d'une accuſation juridique nous avoit déjà été indiquée par notre conſul. Il nous l'avoit conſeillée comme la méthode la plus expéditive & la plus sûre pour obtenir une indemnité des propriétaires du trabaculo. Quand notre intérêt perſonnel ne nous eût pas dicté cette démarche, la pure conſidération des droits de l'humanité, & celle de la sûreté des étrangers dans ces mers, étoit plus que ſuffiſante pour nous la preſcrire. Nous dreſsâmes en conſéquence, & fîmes remettre au Sénat par M. *Strange*, réſident anglois, un mémoire, où, après avoir établi nos chefs d'accuſation, nous demandâmes juſtice contre les auteurs de notre déſaſtre. Nous n'eûmes qu'à nous louer de l'empreſſement avec lequel le gouvernement fit droit à notre requête. Il ne différa pas d'un moment à donner des ordres pour faire arrêter les coupables. Mais ceux-ci eurent vent du danger qui les menaçoit; ils diſparurent, & réuſſirent aſſez long-temps à ſe ſouſtraire aux pourſuites de la juſtice. Ce ne fut qu'après notre arrivée dans la Syrie, que nous apprîmes la peine prononcée contre ces miſérables, & le véritable ſecret des motifs de leur

odieuſe conduite. (1) Pour la juſtification de M. *Strange* & du Sénat, je me fais un devoir d'obſerver ici que la conſtitution républicaine eſt beaucoup moins favorable que la monarchique, à la prompte exécution de la juſtice. Les lenteurs, les délais ſans fin que la complication de ſes formes y rend inévitables, ménagent une infinité de moyens d'évaſions à l'accuſé, & finiſſent, aſſez ſouvent, par faire perdre patience à l'accuſateur.

---

(1) Pour ne pas tenir trop long-temps en ſuſpens la curioſité du lecteur, & n'avoir plus à revenir ſur cette hiſtoire, j'en vais raconter ici, en deux mots, le dénouement, quoique nous n'en ayons eu connoiſſance que fort long-temps après.

Le capitaine & l'équipage furent arrêtés, convaincus d'avoir eu intention de perdre le navire qui avoit été aſſuré au-deſſus de ſa valeur, & condamnés aux galères.

Ce fut M. *Strange* qui nous inſtruiſit, par la ſuite, de ces particularités. Le lecteur apprendra, ſans doute avec plaiſir, un trait de généroſité de ce digne Anglois envers ces miſérables. Il avoit été, comme on a vu, le premier à ſolliciter contre eux la vengeance des loix. Dès qu'il les vit punis, avec une ſévérité capable d'effrayer ceux qui ſeroient tentés de ſuivre leur exemple, ſon reſſentiment fit place à la pitié; &, jugeant de notre cœur par le ſien, il prit ſur lui de ſolliciter leur élargiſſement, & il n'eut pas de peine à l'obtenir.

Nous n'avions déſormais rien de plus à cœur que de nous remettre en route le plus tôt poſſible. Mais le conſul eut toutes les peines du monde à nous procurer un navire, auſſi commode pour la ſaiſon où nous allions entrer, que le trabaculo qu'un accident ſi étrange nous avoit rendu inutile. Après bien des recherches, il trouva enfin un vaiſſeau neuf qui devoit mettre à la voile au commencement de décembre, & fit marché avec le patron, pour nous paſſer, à cette époque, directement à Latiquée, ſur les côtes de la Syrie. Ce terme étoit encore bien long au gré de notre impatience; mais force fut de nous y réſigner. Le temps étoit fort orageux, & les propriétaires de navires, intimidés encore par notre naufrage, trembloient de s'expoſer ſur le Golphe avant le retour du calme. L'évènement ne juſtifia que trop leur circonſpection. Malgré toute notre envie de partir, les vents contraires nous retinrent à Veniſe près de trois ſemaines. Nous en profitâmes pour viſiter les beautés ſans nombre, & toutes nouvelles pour nous, de cette ville inſulaire. Je n'ai pas, j'en préviens, la prétention de faire ici ſon éloge deſcriptif, ce ſeroit une tâche ſuperflue; tant de plumes éloquentes l'ont ſi dignement célébré: moins encore me donnerai-je le ton d'en faire

la ſatyre. Il me conviendroit mal, d'après une connoiſſance auſſi ſuperficielle, de critiquer les défauts que j'ai cru remarquer dans ſa conſtitution, & dans le caractère d'ailleurs ſi jovial de ſes habitans. Je me contenterai de faire tout ſimplement part au lecteur de quelques obſervations ſur les objets que j'ai jugé lui être le moins familiers, ou qui m'ont paru aſſez piquans pour qu'il me pardonnât de les lui retracer encore.

Le premier objet qui frappe un étranger à Veniſe, c'eſt l'architecture, & plus encore la magnificence intérieure des égliſes qu'il y rencontre de toutes parts. Il n'y en a pas une ſeule que nous n'ayons viſitée durant notre ſéjour; pas une où notre curioſité n'ait trouvé, en quelque point, à ſe ſatisfaire. A Londres, & dans toutes les villes où domine la religion proteſtante, tout ce dont on ſe pique, c'eſt que les temples ſoient ſpacieux & décemment entretenus; (il faut en excepter quelques-uns d'une architecture plus moderne) mais à Veniſe, quelle différence! Ils ſurpaſſent, en richeſſe & en majeſté, tous les autres édifices : les palais mêmes les plus ſuperbes ne ſont rien auprès d'eux. Je les trouve par-là plus conformes aux idées que le commun des hommes aime à ſe faire du ſéjour de la divinité.

divinité. J'aurois pu dire plus conformes à la raiſon. Car enfin, ſi l'on met tant de pompe dans le ſervice des rois d'ici-bas, pourquoi en mettroit-on moins dans celui du roi des rois ? J'avouerai ici, par occaſion, que la ſimplicité exceſſive du culte dans la religion réformée me paroît infiniment moins propre à inſpirer au peuple des ſentimens religieux, que la pompe & les cérémonies de l'égliſe romaine. Je fus ſingulièrement frappé de cette réflexion en entrant dans l'égliſe des Jéſuites. C'étoit un jour de fête, & tout conſpiroit à me rappeller la préſence auguſte de l'Etre qu'on y adore. La grandeur impoſante du temple ; la beauté & la richeſſe des tableaux, des ſtatues & des marbres qui en décorent les murs ; la magnificence du dôme tout brillant d'or, ou enrichi d'ornemens à la moſaïque ; la ſolemnité des cérémonies qu'une muſique noble & ſimple rendoit plus touchantes encore par la majeſté de ſes accens ; enfin, le concours de tous ces objets fit ſur moi une impreſſion auſſi douce qu'irréſiſtible, dont je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me défendre : & je ſentis alors, mieux que jamais, combien il eſt facile d'exciter la dévotion quand on ſait frapper l'imagination & les ſens d'un grand appareil. Cette vérité fut,

ſans doute, dédaignée ou méconnue des premiers réformateurs. Leur mépriſe à cet égard fut la ſource d'une infinité de biſarreries, dont le préjugé & l'habitude peuvent ſeuls nous empêcher de ſentir le ridicule. Pourquoi, par exemple, en permettant à la peinture d'embellir nos autels, avons-nous proſcrit les leçons inſtructives dont elle eût pu décorer les autres parties de nos temples? Comment les *Saiſons* & *l'Arche de Noé*, qui ſont le chef-d'œuvre de *Jachimo Baſſano*, & ceux des plus beaux ornemens de Sainte-Marie Majeure, ne ſont-ils à nos yeux que des objets capables de profaner nos ſanctuaires? Voilà de ces contradictions, dont l'eſprit de réforme, ſi ſujet, à ſe porter en tout à l'extrême, peut ſeul rendre raiſon. Et, à quelle autre cauſe attribuer l'inconcevable refus de l'offre des premiers artiſtes du ſiècle, de conſacrer au principal temple du chriſtianiſme réformé les chefs-d'œuvres de leur génie; chefs-d'œuvres qui auroient tranſmis à la poſtérité les noms rivaux d'un *Regnolds*, d'un *Weſt* & d'un *Rommy*, avec celui du ſublime architecte *Sir Chriſtophe Wren*, cet immortel émule des *Bramante* & des *Michel-Ange*? Ah! j'oſe le dire, quiconque aura été à même de comparer les murs mornes & nus de Saint-Paul avec la vivi-

fiante magnificence des égliſes d'Italie, regrettera, comme moi, que cette anecdote ſoit trop véritable.

Il y a deux endroits à Veniſe où les amateurs de muſique peuvent, ſans peine & ſans dépenſe, jouir des plus ſublimes compoſitions de cet art. Ce ſont des couvens de femme, dont vous prendriez les recluſes moins pour des religieuſes ordinaires, que pour les prêtreſſes du dieu de l'harmonie. Elles lui ſont conſacrées dès l'enfance : auſſi, leur mélodieuſe pſalmodie attire-t-elle dans leurs égliſes une affluence étonnante les jours de fêtes, entre quatre & ſix heures du ſoir. Nous en avons ſouvent paſſé de délicieuſes au *Mendicanti* & au *Spedaletto*, où s'exécutent ces ſortes de concerts. Bien des gens auroient, ſans doute, grande envie d'en voir les exécutrices ; mais, d'épaiſſes jalouſies les forcent de ſe borner au plaiſir de les entendre. Plus fortunés qu'eux, nous eûmes cette jouiſſance privilégiée. Le nom d'Anglois eſt, en ce pays, une lettre de recommandation pour celui qui le porte, quand il ſe conduit comme il faut. Graces à cette heureuſe prévention, & ſur-tout à l'intervention d'un homme de qualité, l'un des gouverneurs, nous obtînmes la liberté de pénétrer dans l'intérieur du *Spedaletto*. On eut d'abord la politeſſe

d'exécuter, tout exprès pour nous, un morceau particulier de muſique dans l'égliſe ; & , *non* content de cette faveur, on pouſſa la galanterie juſqu'à nous préparer un concert dans une ſalle appropriée à cet uſage. Nous fûmes, comme on juge bien, exacts à nous y rendre à l'heure fixée ; & la nouveauté ne nous charma pas moins que le mérite de l'exécution. C'étoit, en effet, un ſpectacle bien nouveau pour nous, qu'un orcheſtre uniquement féminin ; (le maître de muſique ſeul jouoit du forte-piano) & tous les inſtrumens qui le compoſoient, la baſe même, dans des mains qu'on n'eût vu partout ailleurs que ſur les cordes d'un luth, ou les touches d'un clavecin. Parmi ce groupe de muſiciennes, nous remarquâmes une jeune joueuſe de violoncelle, d'une beauté raviſſante.

Les cantatrices que nous avions déjà entendues dans l'égliſe nous régalèrent de nombre d'airs ſérieux & comiques, tous infiniment agréables. C'étoient les écolières de *Sachini*. Ce célèbre artiſte, qui lève par ſes talens tant de contributions dans les pays étrangers, ſe fait, dans le ſien, un plaiſir de les conſacrer gratuitement à l'amuſement de ſes compatriotes. L'une de ces cantatrices étoit ſur le point de ſe marier avec le maître de muſique dont je viens de parler.

Comme on nous avoit prévenus que ces enfans des arts étoient auſſi, par malheur pour elles, les enfans de l'amour, nous avions d'abord été ſurpris de l'élégance de leur ajuſtement; mais notre étonnement ceſſa bientôt, en apprenant que la plupart d'entre elles avoient une eſpece d'entreteneur, ſous un titre plus honnête. Comme leurs *protecteurs* (c'eſt le nom de *decorum* de ces utiles Meſſieurs) ils ont, à certaines heures, la liberté de les viſiter dans leur couvent, & elles-mêmes, elles-ont aſſez ſouvent celle d'en ſortir, il ne paroît pas que ces ſortes de liaiſons nuiſent le moins du monde à leur réputation : elles ne les empêchent pas non plus de trouver un établiſſement, comme le mariage de l'écolière de Sachini en eſt la preuve & l'exemple.

De tous les édifices publics admirés à Veniſe, la bibliothèque eſt, ſelon moi, celui auquel le goût doit, à tous égards, la préférence. Sa ſituation avantageuſe dans la place de Saint-Marc, en développant à l'œil du ſpectateur l'enſemble & l'élégance de ſes proportions externes, le fait jouir à-la-fois de toute la perfection de la ſtructure. Mais, que ſont les beautés du dehors en comparaiſon de celles qu'on admire dans l'intérieur ? La plus belle même de ſes ſalles, malgré ſa grandeur & ſa régularité, eſt remarquée

à peine au milieu de la profusion de superbes antiques, rangés des deux côtés dans le plus bel ordre, & des magnifiques peintures du Tintoret & d'autres grands-maîtres, qui en couvrent les lambris & les plafonds. A mesure que l'on avance dans cette immense & superbe gallerie, l'imagination rétrograde vers ces siècles de merveilles, dont la contemplation fit les charmes de nos beaux jours. Ici la majestueuse contenance de Jules-César imprime involontairement le respect. Là, c'est Cléopâtre expirante. Avec quel mélange d'admiration & d'intérêt je vois sur les traits dont la mort n'a pu détruire la noblesse & les graces, régner encore cette dignité de caractère qui semble, jusques dans cet affreux moment, la faire triompher de l'injustice de la fortune. Plus loin, le vénérable Bélisaire offre à vos yeux le triomphe de l'honneur, le front d'un soldat blanchi sous les lauriers, & prêt encore, malgré ses maux & la calomnie, à tirer son épée victorieuse pour la défense de sa patrie! Ici, quel contraste, propre à faire naître des réflexions! Adrien près de Caligula! Domitien près d'Auguste! Comme ce rapprochement & cette apparition, tout ensemble, nous apprennent à quel point les maîtres de la terre peuvent en devenir les fléaux ou les délices; à

quel point leurs vices ou leurs vertus peuvent leur attirer l'horreur ou l'admiration ! Deux autels antiques, chargés de bas-reliefs ; & deux sacrifices, dans le même style, sont dignes aussi d'être remarqués. Mais quelle plume osera tenter de décrire un petit groupe que l'on apperçoit sur le piédestal de l'une des statues ! quel pinceau, quand ce seroit celui d'Albani lui-même, pourroit en rendre tous les charmes ! Le sujet est le chaste embrassement de deux amans champêtres. Il y a tant d'aisance dans l'attitude de ce fortuné couple, une grace si enchantereſſe dans les figures, une expreſſion si touchante dans leurs traits, où respire la passion qui les anime, qu'on seroit tenté, s'il n'y avoit une sorte de profanation, d'appliquer à ce chef-d'œuvre d'un artiste inconnu, ce que dit notre divin Milton de la beauté incomparable du premier couple, au sortir des mains de l'auteur de la nature.

Un groupe de Jupiter & de Leda, en marbre de Paros ; & un Ganimède dans les serres de l'oiseau du maître des dieux, sont ce qu'il y a de plus remarquable dans le reste de cette collection. On y trouve aussi un recueil assez considérable de manuscrits grecs & latins, avec quelques volumes en langues orientales, dont un étranger curieux obtient facilement la communication.

Nous nous ſommes trouvés un ſoir à la repréſentation d'un opéra nouveau, & jamais, en vérité, ſpectacle de ce genre ne nous divertit autant. Les Vénitiens, auſſi peu libres d'ailleurs qu'on l'eſt en général dans les républiques, ſont du moins maîtres de leurs amuſemens. Auſſi, ne ſauroit-on être plus jaloux d'une prérogative auſſi importante : c'eſt au théâtre, ſur-tout, qu'ils ſe plaiſent à l'exercer. Là, ſans exagération, chaque place eſt un trône, d'où le ſpectateur juge & traite en roi le pauvre hiſtorien qui s'évertue à l'amuſer. Amateur de muſique, & non moins amoureux de nouveauté, ce n'eſt pas aſſez pour lui qu'un opéra ſoit original, il exige encore qu'il ne s'y trouve pas un ſeul air qu'on ait jamais entendu en public. Cette règle eſt de rigueur : la moindre infraction entraîneroit, ſans retour, la condamnation de la pièce; & il n'y auroit, en pareil cas, ni pitié pour l'auteur, ni complaiſance pour la cantatrice, fut elle-même aimable, qui pût faire conſentir ces juges inexorables à laiſſer jouer la pièce juſqu'à la fin. Oh ! sûrement l'Anglois n'a jamais paſſé pour débonnaire ſur cet article; mais, en comparaiſon de ces Meſſieurs, c'eſt encore un modèle d'indulgence. Notre opéra dura depuis ſept heures du ſoir juſqu'à une heure après minuit, longueur

exceſſive, qui, en dépit des beautés de la muſique & de l'attrait de la danſe, finit par le rendre faſtidieux. C'eſt un inconvénient attaché aux premières repréſentations, où chaque air de la pièce, pour peu qu'il ſe trouve du goût de quelque perſonne de l'aſſemblée, ne manque jamais d'être répété pluſieurs fois. Graces à cette manie, nous eûmes à-peu-près deux opéra pour un.

Comme nous nous trouvions à Veniſe, juſtement dans la ſaiſon qui précède le carnaval, nous vîmes quelques préludes de ſes fameuſes folies. On ſait qu'elles conſiſtent, ſur-tout, dans l'échange que les deux ſexes y font alors de leur habillement. Mais ce dont on n'a point d'idée, c'eſt la perfection qu'ils mettent dans ces badines reſſemblances. Les femmes, avec leurs boucles de côté & leur chapeau retrouſſé, ne ſont pas faciles à diſtinguer au premier coup-d'œil. Leurs maſques & leurs mantes rendent l'illuſion plus complette, & les mépriſes auſſi nombreuſes que plaiſantes. Les hommes, de leur côté, ne ſingent pas moins parfaitement leurs rivales. Peut-être même pouſſent-ils plus loin qu'elles encore l'art & le privilège de l'imitation. Il n'eſt point d'attirail de toilette dont ils ne faſſent uſage; point de parures féminines,

qu'ils ne mettent à contribution. Ajuſtement, ton, attitude, coloris, formes, ils imitent tout, au point de devenir eux-mêmes inimitables.

Les Vénitiennes paſſent pour être, de toutes les femmes de l'Italie, celles qui ont le teint le plus agréable; mais, ſelon moi, leur genre de beauté vraiment caractériſtique, conſiſte en deux beaux yeux noirs & brillans, agrément qu'elles partagent avec les Grecques & les Aſiatiques. Ton, mœurs, manières, voilà ce qui eſt, ſur-tout en elles, un objet de ſurpriſe pour celui que l'habitude n'y a pas familiariſés. Par exemple, elles fréquentent les cafés preſque auſſi librement que les hommes. C'eſt aſſez leur uſage d'y entrer quand elles vont au ſpectacle. Comme l'eſpionnage a banni de ces lieux les papiers-nouvelles, avec les diſcoureurs politiques, la converſation y roule preſque uniquement ſur l'amour & la galanterie. Auſſi, rien n'eſt-il ſi ordinaire, que d'y voir la naiſſance ou le dénouement de quelque intrigue amoureuſe. En général, les uſages de Veniſe y donnent aux perſonnes du ſexe une hardieſſe, & ſur-tout un genre de connoiſſances qu'on chercheroit vainement en elles partout ailleurs. Ces hommes ne ſe piquent pas non plus d'une grande réſerve dans les propos qu'ils tiennent devant elles; ils parlent ſur toutes

ſortes de ſujets en préſence des femmes mariées, auſſi librement que ſi elles étoient abſentes ; & ſi vous leur faites la guerre là-deſſus, ils vous répondent ſans façon que les dames en ſavent tout autant qu'eux. On conçoit que l'oubli de la décence, pouſſé à un cyniſme auſſi révoltant, doit finir par dépraver leur cœur ; & l'on ne s'étonne plus de les voir quelquefois uſer ſans ſcrupule, & au profit du libertinage, des priviléges qui le favoriſent, privilèges abſolument immoraux, dont la jouiſſance les dédommage bien mal de la perte des plaiſirs innocens & pleins de charmes que leur deſtinoit la nature.

Ce n'eſt pas qu'au défaut de la politique on ne puiſſe trouver ici, dans les cafés, des paſſe-temps plus raiſonnables ou moins corrupteurs que la galanterie. Il en eſt un fort innocent, pour lequel je n'aurois guère ſoupçonné qu'un peuple auſſi jovial eût autant de goût : c'eſt le jeu d'échecs : il y a un café près de la place de Saint-Marc qui lui eſt conſacré. Les amateurs s'y raſſemblent tous les ſoirs : & plus d'une fois, je l'avouerai, l'attrait de ces paiſibles & ingénieux combats m'y a fait manquer un engagement pour le théâtre ou le *cuſino*.

Dans le nombre des ſingularités que la ſituation de Veniſe produit ou fait paroître telles,

le manque de voitures de terre, d'une part, & de l'autre, la quantité d'eau douce qui s'y trouve, ſont peut-être ce qu'il y a de plus piquant pour la curioſité du voyageur. L'étréciſſement des rues ou plutôt des ruelles qui entretiennent la communication des différentes parties de la ville, y rend l'uſage des carroſſes impoſſibles; & en dépit de la nature, l'induſtrie des habitans y entretient en abondance, dans cette cité inſulaire, de l'eau auſſi potable, auſſi bonne qu'en aucun autre endroit du monde.

D'après la poſition de Veniſe, & ſa diſtance du continent, je m'étois imaginé que cet article devoit y être d'une rareté exceſſive. Mais nous avons bientôt été détrompés par notre hôteſſe, qui nous fit voir, à ſon rez-de-chauſſée, un réſervoir ſuffiſant pour ſa conſommation. C'étoit une eſpèce de citerne que l'on trouve dans les maiſons des particuliers & auprès des égliſes; ces citernes ſont profondes, garnies de pierres & de mortier, juſqu'à la hauteur où monte l'eau de la mer; au fond eſt un lit de ſable, on en étend auſſi une couche à quelques pieds autour de l'ouverture de ces citernes, dans leſquelles de petits canaux pratiqués exprès viennent apporter l'eau de pluie; chaque goutte d'eau qui tombe deſcend dans des plombs attachés au toît,

& ſe purifie dans le canal ſablé qui la conduit dans la citerne ; par ce moyen, la conſommation journalière eſt promptement réparée ; & dans les temps de ſéchereſſe, le ſénat ouvre, pour l'uſage du public, les vaſtes réſervoirs dont j'ai parlé. Je ne m'étendrai pas ſur l'utile ſagacité d'une pareille invention ; mais je dirai hardiment que l'eau qu'elle procure eſt fraîche & d'un goût auſſi agréable que l'eau de ſource ordinaire. Peut-être eſt-ce le lieu de remarquer ici que la ſobriété des Vénitiens, qui les rend, en fait d'eau, des gourmets ſi délicats, tient plus qu'on ne penſe à la conſtruction particulière des quais & des ponts, qui ne ſont pas garnis, comme ailleurs, de parapets pour la ſûreté des paſſans. A Londres & à Dublin, dont les habitans ſont, ſans contredit & ſans comparaiſon, plus flegmatiques que les Vénitiens, ſe paſſeroit-il un ſeul jour ſans accident, s'ils n'y étoient mieux défendus contre les ſuites de l'ivreſſe ? Et à Veniſe le ſéjour, ou plutôt le trône de la gaieté & de la folie, toutes les nuits ne ſeroient-elles pas fatales à de nombreux eſſaims de ces bandes joyeuſes qui paſſent en folâtrant ſur cette foule de po[illegible]s défenſe qu'on y rencontre à tous momens, ſi ce peuple

bois de conſtruction pour ſa marine; & comme cette république trouve, dans toutes les parties continentales de ſon domaine, du chanvre excellent pour les cordages, il eſt probable que c'eſt à ce double avantage qu'elle fût redevable de ſa ſupériorité maritime, dans le temps où elle diſputoit, avec tant de ſuccès, à toutes les nations l'empire de la Méditerranée.

Nous paſſâmes durant la nuit au pied de la ville de Spalato, ſituée ſur une preſqu'île, & conſtruite en partie des ruines d'un palais de l'empereur Dioclétien. L'égliſe cathédrale qui paſſe, ſuivant une vieille tradition, pour avoir été un temple payen, eſt le ſiège d'un archevêque qui réſidoit autrefois à Falone, ancienne ville toute ruinée à quelques milles de diſtance. La forêt que donne à Spalato ſa poſition, en a fait un rempart contre lequel les Turcs ont toujours échoué dans les diverſes tentatives qu'ils ont faites pour s'en rendre maîtres. Le vent qui, dans la journée du 16, avoit été peu favorable, devint plus contraire encore le 17; & le capitaine craignant une tempête, dont un groupe de nuages qui s'avançoient en groſſiſſant du S. O., ſembloient nous menacer, ne chercha plus qu'à manœuvrer de manière à ſe trouver près d'un port où il pût ſe mettre à l'abri de l'orage.

l'orage. Cette manœuvre timide que la néceſſité ſeule pouvoit rendre excuſable, n'étoit pas trop de notre goût ; mais l'épreuve que nous avions faite de l'intelligence & de la loyauté des navigateurs vénitiens, étoit une bonne leçon de prudence. Ce ſouvenir ſalutaire nous fit partager très-ſincèrement les déſirs du capitaine, & nous ſouſcrivîmes, de grand cœur, au parti que l'excès de ſa circonſpection lui dictoit. En conſéquence nous diſposâmes tout pour jetter l'ancre, &, le 18 à midi, nous mouillâmes à Corzola, dans une petite rade connue ſous le nom de la *baie de Garbonne.*

Corzola, qui eſt la *Coreyra niger* de Strabon, ſe trouve à deux lieues des côtes de la Dalmatie, & peut avoir environ vingt milles de longueur. Au nord, ſur le bord de la mer, on trouve une ville du même nom, ſiège d'un évêque, mais pauvre & peu peuplée. Cette île a jadis été ſujette de la petite république de Raguſe ; mais aujourd'hui elle appartient à Veniſe, ainſi que les autres îles du golphe. Le vent contraire nous retint huit jours dans cette rade. On ſent aſſez combien nous fûmes mortifiés d'un ſi long délai, en ſongeant à l'urgence de nos affaires, & à la ſituation ſolitaire de notre vaiſſeau. Par bonheur pour nous qu'un petit navire, parti de l'île

de Chypre, il y avoit vingt-neuf jours, vient pour quelque temps nous tenir compagnie. Comme il étoit expédié pour Veniſe, nous profitâmes de l'occaſion pour faire tenir des lettres à nos amis. Cette ſatisfaction à laquelle nous avions ſi peu lieu de nous attendre, dans ce réduit iſolé, nous conſola un peu du retard qu'il nous fallut eſſuyer.

Pour nous déſennuyer, nous allâmes à terre, & nous gravîmes la hauteur qui domine la baie de Garbonne. Mais Corzola eſt ſi montueuſe que notre vue fut maſquée à l'eſt par une montagne beaucoup plus haute que celle dont nous étions prêts d'atteindre la cîme. Ainſi nous ne retirâmes d'autre avantage d'une courſe très-pénible, que celui de prendre l'air & de faire de l'exercice. A notre retour, nous rencontrâmes un nombreux troupeau de moutons noirs & de petite taille, & qui avoient beaucoup de reſſemblance avec ceux du pays de Galles. Les arbriſſeaux odorans dont ſe tapiſſent les collines, ſont un excellent pâturage pour ces animaux qui ſont, en général, très-gras, & dont la chair a un goût excellent. On retrouve dans ces lieux ſauvages les mœurs primitives des bergers de la Grèce. Là, le jeune paſtoureau, aſſis ſur une pierre, ou bien au pied d'un arbre, s'amuſe à

chanter ou à fiffler, pendant que le troupeau broute les bruyères ou quelques arbriſſeaux parfumés, la ſeule verdure qu'il y ait ſur les montagnes. Si par haſard un agneau, tardif ou folâtre, vient à s'égarer, c'eſt alors que ſe montre, avec tout ſon intérêt, la ſollicitude paſtorale. Si vous voyiez avec quel infatigable zèle mon jeune berger cherche le petit fugitif: il fouille juſque dans les crevaſſes de rochers; il l'appelle; &, trop content de le retrouver enfin, il le gourmande, mais avec l'indulgence de Tircis ou de Corydon, pour toutes les peines qu'il lui a données.

Nous levâmes l'ancre, le 26, à la pointe du jour, avec un vent d'E. N. E.; & nous paſsâmes devant Raguſe. Cette ville eſt la capitale de la petite république de ce nom, & eſt bâtie près de l'emplacement de l'ancienne Epidaure. Elle eſt fort peuplée en proportion de ſa petiteſſe, & l'art a concouru, avec la nature, pour en faire une place très-forte. Du côté de la terre elle eſt défendue par une montagne inacceſſible, & du côté de la mer par une forteresſe reſpectable. C'eſt un ſiége archiépiſcopal, & elle eſt ſituee au 42° 30 minutes de latitude nord. Le territoire de Raguſe peut avoir à peu près dix milles de long ſur vingt milles de large. La foi-

bleſſe de cette république l'a engagé à ſe remettre ſous la protection du Turc le plus puiſſant de ſes voiſins, qu'elle a ſu rendre, par ſon intelligence dans le grand cabotage, ainſi que toutes les nations qui commercent au Levant, tributaires de ſon activité & de ſon induſtrie. Cette république ſe vante d'une antiquité antérieure à celle de Veniſe même; & elle eſt, comme celle-ci, gouvernée par un doge: mais elle eſt ſi jalouſe de ſa liberté, & ſi défiante, que ce magiſtrat ſuprême, ainſi que le gouverneur de la forteresſe, ſont changés tous les mois.

Mercredi, 27 décembre, nous nous trouvâmes à l'embouchure du golphe de Catarro; & une briſe favorable du Nord vint, fort à propos, nous aider à prendre le canal qui eſt, en cet endroit, de près d'un mille de largeur: à neuf heures nous paſsâmes devant l'égliſe de Notre-Dame, qui eſt ſur la rive méridionale; & notre capitaine ne manqua pas, en bon catholique, de la ſaluer d'une pieuſe canonade. Nous voguâmes avec aſſez de lenteur juſqu'à deux heures après midi, que nous trouvâmes un lieu propre à jetter l'ancre, à peu près à un mille S. E. de *Caſtel-Nuovo*. Cette rade eſt entourée de terres qui l'abritent & eſt très-sûre, excepté

quand le vent ſouffle des montagnes par bouffées aſſez violentes pour faire chaſſer les vaiſſeaux ſur leurs ancres. Nous y trouvâmes pluſieurs bâtimens expédiés pour differentes échelles du Levant : ils ſe trouvoient en ce lieu par le même motif que notre capitaine, c'eſt-à-dire pour viſiter les familles de leurs équipages, qui réſident ſur les rives de ce golphe. Il s'eſt établi en ces lieux une colonie d'Eſclavoniens, qui eſt à préſent une pépinière de matelots pour la marine vénitienne. C'eſt au lecteur à juger ſi elle en eſt mieux montée pour cela.

Le jeudi, 28, nous allâmes à terre, pour voir le Lazaret & viſiter les fortifications de Caſtel-Nuovo, qui offre, du côté de la mer, un aſpect auſſi beau qu'impoſant. Nous n'avons rien trouvé de remarquable au premier édifice, où ſi peu de gens ſont curieux de faire la quarantaine ; mais nous y avons rencontré un gentilhomme vénitien & ſon épouſe, en route pour Zante, qui avoient été trois mois à faire le trajet de Veniſe à cette rade, où ils ſéjournoient depuis plus de trois ſemaines. Nous n'avons pu diſſimuler notre dépit, à la vue d'un pareil échantillon de l'expéditive habileté de nos navigateurs ; &, malgré la promeſſe poſitive de notre capitaine, de ne pas reſter au port plus de deux

jours, nous commençâmes à craindre, tout de bon, d'avoir à nous repentir de la permiſſion que nous avions eu la foibleſſe de lui accorder. Que j'étois loin de m'imaginer, lorſque je quittai Londres, que j'aurois, malgré moi, l'occaſion de viſiter une partie ſi célèbre du continent de l'ancienne Grèce. Les guerres d'Illyrie ne jouent pas un grand rôle dans l'hiſtoire romaine; cependant le ſoin que prit cette nation belliqueuſe d'en ruiner les forces, eſt du moins une preuve qu'elle lui donnoit quelqu'ombrage. Mais probablement que les troupes de la reine d'Illyrie étoient d'une autre trempe que les habitans actuels de l'Albanie, ſans quoi les Romains n'auroient pas eu à combattre un ennemi bien formidable. Les Albanois ne paſſent plus aujourd'hui que pour un vil ramas de coupe-jarrets, de traîtres également atroces & lâches, capables de poignarder, par derrière, leur ennemi, mais non de le combattre avec bravoure & à découvert. Pour moi, je les définis; & je n'ai eu que trop lieu de les connoître. Je les définis au ſecond tome des Arabes, avec cette différence pourtant que ces Albanois dégénérés ſont encore plus vindicatifs & plus ſanguinaires que les Arabes. Ils ſont toujours armés de poignards & de piſtolets; & même dans l'exercice des

professions les plus paisibles & les plus innocentes, ils ne quittent jamais ces armes traîtresses. Quelle idée l'homme sensible se fera-t-il d'un pays où l'habitant même des campagnes mène la charrue, ou cultive la vigne, toujours chargé de ces instrumens de carnage ? Sont-ce donc là les attributs & le cortège de Cérès ? Peut-on reconnoître, à ce costume de brigands, cette joviale loyauté qu'inspire par-tout ailleurs le Dieu des vendanges ? Aussi le contraste est-il parfait en tous sens. Cérès, Bacchus, & toutes les Déités champêtres, qui firent jadis un jardin délicieux de ces contrées, repoussent aujourd'hui l'hommage de la race abâtardie qui les habitent ; elles ne daignent plus sourire, comme autrefois, à leurs travaux ; & l'on diroit que ces barbares ne font plus que tourmenter, sans fruit, de leurs odieuses mains, une terre de malédiction. Cependant, qui le croiroit ? en dépit de la misère & de la discorde, qui désolent ce malheureux climat, la nature, comme une mère trop tendre qui pare & caresse l'enfant ingrat qui cherche à s'arracher de son sein, semble s'obstiner à l'embellir. Par-tout on y trouve & ses dons & ses charmes ; à l'approche même de l'hiver, l'émail des fleurs & le doux incarnat des rosiers enchantent encore les regards ; &, tandis que

les montagnes qui dominent Caſtel-Nuovo montrent leur cime blanchie par la neige, l'œil, attriſté par les frimats, retombe avec délices ſur les vallées riantes, toutes couvertes de forêts odorantes, d'orangers & de citroniers, dont les fruits mûrs ſont à préſent couleur d'or.

La route qui conduit à cette ville eſt un terrein extrêmement raboteux; mais les plantations d'oliviers & les vignobles, dont elle eſt bordée, la rendent fort agréable; & elle offre le ſite le plus pittoreſque. Pour Caſtel-Nuovo, nous ne trouvâmes point en vérité qu'elle valût la peine que nous avions priſe pour y arriver. Elle eſt ſituée ſur le penchant d'une colline, environ à deux lieues des montagnes qui ſéparent, de ce côte, le territoire vénitien d'avec celui qui appartient aux Turcs. La citadelle & les fortifications ſont encore dans le même état qu'au tems où les Vénitiens s'en rendirent maîtres vers la fin du quinzième ſiècle, c'eſt-à-dire démantelées & ouvertes au premier ennemi à qui il prendra envie de les attaquer. Ils ſont redevables de cette acquiſition à Dom Juan d'Autriche, qui, après la fameuſe bataille de Lepante, relâcha dans ce golphe, & laiſſa une garniſon à Caſtel-Nuovo pour réprimer l'ennemi de ce côté. Il y a encore dans cette place

un assez foible corps de troupes, dont l'air & l'entretien ne font guères d'honneur à la puissance à laquelle ils appartiennent. Au-dehors des murailles est un fauxbourg, habité par des Esclavoniens, dont les maisons, bâties en pierre, paroissent réunir, jusqu'à un certain point, l'aisance à la propreté.

Depuis le 23 décembre jusqu'au 19 janvier, le vaisseau resta constamment à la vue de Castel-Nuovo, malgré les engagemens du capitaine & l'occasion qui s'offrit une fois de poursuivre notre voyage. Ce fut le premier jour de l'an que le vent tourna tout d'un coup au Nord; & la plupart des vaisseaux qui étoient dans la rade en profitèrent pour remettre en mer. Notre capitaine étoit encore absent; ainsi nous eûmes le désagrément de voir, du bord où son inexactitude nous retenoit, partir des gens que nous brûlions d'accompagner. Mais nos regrets cessèrent bientôt : ces navires n'étoient pas hors de la rade que le vent changea encore une fois; contretems qui fournit à notre capitaine, à son retour, le prétexte de tourner en ridicule leur mauvais succès. Sa négligence & son effronterie nous donnoient trop d'humeur, pour que nous puffions goûter des plaisanteries faites pour redoubler notre dépit & notre impatience;

& quelques queſtions, faites d'un ton ſec, le réduiſirent bientôt à faire l'apologie de ſon abſence, qu'il mît ſur le compte de je ne ſais quel accident arrivé à une perſonne de ſa famille. Dans l'après-midi les vaiſſeaux qui étoient ſortis la veille rentrèrent tous dans la rade : le vent étoit tourné au S. E., & le tems étoit d'ailleurs obſcur & trop orageux pour que ces timides navigateurs s'expoſaſſent en pleine mer.

Jamais, aſſurément, il ne nous étoit entré dans la tête que nous célébrerions la fête de Noël dans la Grèce : nous étions partis de Veniſe avec la perſuaſion de la paſſer à Alep ; mais, le 12 de janvier, il y avoit déja un mois entier que duroit notre voyage, & nous n'étions guères avancés plus de trois degrés vers le Sud. Qu'on juge, par cette lenteur, de notre impatience & de nos perplexités ! Une pareille ſituation auroit, ſans doute, été intolérable pour des hommes moins exercés que nous par des contrariétés ſans ceſſe renaiſſantes. Nous avions tant témoigné de mépris pour la marine arabe, & l'on fait ſi ce fut ſans raiſon ; mais peu s'en fallut que nous ne fuſſions réduits à la regretter encore avec nos Eſclavoniens. Depuis le tems d'Enée, ils ne paroiſſent pas avoir fait grands progrès dans la navigation ; &, d'après

leur très-peu expéditive méthode, je crois, d'honneur, qu'ils ne mettroient pas à leur voyage moins de tems que le héros Troyen. Le quart de cercle leur eſt inconnu, ou bien ils en dédaignent l'uſage; &, comme ils ont perdu l'art de diriger par l'étoile polaire, toute leur habileté ſe réduit, comme celle des anciens, à quelques connoiſſances de routine, (celle des Promontoires, par exemple) & à ſe conduire, tant bien que mal, d'un port à un autre. Il eſt vrai que, tout le tems que nous reſtâmes dans le golphe, le vent fut généralement contraire: mais l'ignare puſillanimité de nos marins n'en eſt pas moins inexcuſable, puiſqu'au lieu de profiter de la première briſe pour chercher en pleine mer un vent plus favorable, ils reſtent tranquillement dans le golphe, juſqu'à ce qu'il plaiſe à quelques bouffées propices de les tirer, à-peu-près malgré eux, de la retraite où ils ſe tapiſſent. Par cette conduite, ils ſe flattent d'échapper à tous les périls de la navigation; mais auſſi ils s'expoſent au mépris de tous les vrais navigateurs. D'après une pareille perſuaſion on ne s'étonnera pas que, dans nos repréſentations aux directeurs de la compagnie des Indes, nous ayons, M. Smith & moi, imputé les retards que nous avons éprouvés, principalement

à la mauvaiſe volonté, ainſi qu'à l'ignorance des Eſclavoniens ; & que nous ayons recommandé, avec les plus vives inſtances, l'établiſſement des paquet-bots anglois dans la Méditerrannée. Je laiſſe aux lumières des directeurs de cette importante compagnie à déterminer avec quelle exactitude, quelle célérité leurs dépêches pourroient, en toute ſaiſon, parvenir des ports de l'Italie aux côtes de la Syrie & de l'Egypte, dans le cas où quelque révolution favorable, dans cette malheureuſe contrée, rouvriroit encore la route ſi expéditive qu'on avoit trouvée pour paſſer dans l'Inde.

Pendant que nous étions à attendre un changement de vent favorable, nous vîmes tomber une immenſe quantité de neige ſur les montagnes ; & les naturels du pays nous dirent que nous n'aurions de vent du Nord qu'après que la neige les auroit entièrement couvertes. Notre unique conſolation étoit alors d'avoir du moins des compagnons d'infortune, ſentiment au reſte dont nous ſommes loin de prétendre nous faire honneur : auſſi ne négligeâmes-nous pas de tirer tout le parti poſſible de cette circonſtance. Sur le vaiſſeau qui étoit à l'ancre auprès du nôtre, ſe trouvoient un noble Vénitien & ſon épouſe, ainſi qu'un évêque, qui ſe rendoient à Zante,

un officier qui alloit rejoindre ſon régiment à Corfou, & enfin un conſul qui alloit s'inſtaller à Alexandrie. Nous jouiſſions alternativement de la ſociété de ces différentes perſonnes, & du plaiſir de la promenade ſur le rivage, où il falloit borner nos courſes, parce que le brigandage & la férocité connues des habitans nous interdiſoient de pénétrer plus avant dans les terres.

Un vendredi, 19 janvier, nous ne pûmes nous défendre d'aller à Catarro, d'après l'invitation de l'amiral des galères, ou, comme on le nomme ici, le *Capo dei mare*, qui eſt en ſtation ſur ces parages: nous avons paſſé près de huit jours chez ce ſeigneur, & nous y avons été traités avec une cordialité vraiment hoſpitalière, que nous aurions peu attendue de la part d'un Italien. Il faut convenir pourtant que, tout préjugé mis à part, un pareil changement doit peu ſurprendre un voyageur qui a eu lieu d'obſerver à quel point les qualités ſociales des Français & des Anglais mêmes ſe perfectionnent par le ſéjour des contrées étrangères.

Catarro, capitale d'un aſſez petit diſtrict de la Dalmatie, eſt ſituée au 42$_e$ degré 25 minutes de latitude Septentrionale ſur un golphe qui porte ſon nom. Dominicus Niger l'a pris pour l'an-

cienne Aſcrovium de Pline & de Ptolémée ; mais il eſt plus vraiſemblable que c'eſt cette Rhizon où Teuta, reine d'Illyrie, fut obligée de ſe retirer quand elle envoya demander la paix à Rome, l'an 1527 de cette république. La force & la poſition de Catarro ſemble démontrer la juſteſſe de cette conjecture ; &, comme cette infortunée ſouveraine ne fut pas moins réduite à la néceſſité d'accepter une paix auſſi deſavantageuſe que déshonorante, il eſt très-probable qu'elle ne dut qu'à la sûreté de cette retraite impénétrable la conſervation de cette foible partie de ſes domaines, la ſeule que lui laiſſa l'ambition des Romains. Le golphe, nommé auſſi par les anciens *Rhizonicus Sinus*, eſt à-peu-près de huit milles de longueur ; mais il n'a nulle part plus de quatre milles de large. Il deſſine dans ſon cours les trois côtés d'un carré, dont la côte maritime forme la quatrième ; ſa profondeur, la ſécurité de la navigation, l'eſcarpement de ſes bords concourent, avec les objets qui l'environnent, à en faire le canal à la fois le plus agréable, le plus ſauvage & le plus parfaitement *romantique* qu'il y ait peut-être au monde. Pour en avoir une idée juſte, il faut ſe figurer une vallée qui paroît avoir été formée par une irruption ſoudaine de la mer ;

une vallée qui eſt comme perdue au milieu des hautes montagnes qui la dominent de toutes parts, & qui ſert de retraite aux peuples les plus civiliſés de cette contrée, qui ſe ſont conſtruits des habitations ſur le penchant d'effroyables abîmes, pour être hors d'atteinte des brigands qui habitent les parties acceſſibles des montagnes. Il y a dix-ſept villages dépendans de Catarro, répandus, pour la plupart, ſur les rives du golphe, & de plus une petite ville, nommée Peraſto, qui eſt environ à douze milles de ſon embouchure. Elle eſt ſituée au bas d'une montagne, d'une prodigieuſe hauteur, ſur la pente la plus roide, & eſt preſqu'entièrement déſerte. Mais les édifices publics, & les maiſons, qui s'élèvent en amphithéâtre, lui donnent un aſpect ſingulier & qui n'eſt pas ſans agrément. Depuis cette ville à Catarro, la côte oppoſée eſt aſſez fertile & fort bien cultivée. On ne voit par-tout que mûriers & oliviers qui tapiſſent les hauteurs, & les riants côteaux ſont couverts de vignes, dont la culture a le plus grand ſuccès. Mais les montagnes ſont encore plus horribles & plus hideuſes que celles de l'autre rivage : elles n'offrent, dans toute leur étendue, qu'un eſpace immenſe & aride, où l'œil cherche vainement un ſeul arbre, une ſeule plante, la plus

légère trace de créatures humaines. Si par hasard les nuages obscurs, qui couvrent presqu'en tout tems leur sommet, viennent pour un moment à se dissiper, des rocs noirs & sourcilleux, des cîmes blanchies de neiges éternelles, sont les seuls objets qui se découvrent aux regards attristés, & leur font regretter le voile dont la nature avoit eu soin de les couvrir. Sur le côté septentrional de cette barrière ténébreuse, est, dans la situation la plus pittoresque, un village, nommé Slolivo, dont jamais le soleil ne dora les chaumières de ses rayons. Quel horrible tableau! le sang se glace à son aspect; & l'on ne peut s'empêcher de frémir à l'idée d'une semblable habitation. Disons la vérité: le froid, dans la saison où nous sommes, suffiroit, sans l'aide de l'imagination, pour faire frissonner à la vue de ce village solitaire. Mais tout est compensé; & si l'on songe à l'effet du soleil d'été sur une vallée, dans une pareille exposition, on concevra que les habitans ont encore à se féliciter de leur situation, au moins pendant six mois de l'année.

Au fond du canal, *Montagna negra* lève jusqu'aux nues sa cîme blanchie de frimats. A quelque distance de sa base, s'élève une autre montagne, qui a près d'un mille de hauteur perpendiculaire;

pendiculaire ; c'eſt ſur elle que la ville & la ſortereſſe de Catarro ſont bâties. De hautes murailles entourent la partie du rocher qui eſt du côté de la mer ; & ſur le ſommet eſt un fort qui domine la vallée, & ſert de priſon pour les criminels d'Etat. Sur les bords du canal eſt la ville, auſſi près du fort que la nature du terrein le permet. Il eſt facile de ſe figurer à quel point ſes rues doivent être eſcarpées & inégales ; mais ce qui étonne, c'eſt que, malgré ſa poſition, elle eſt ſingulièrement humide & ſombre en hiver, parce que, dans cette ſaiſon, les nuages, attirés par la montagne, y diſtillent continuellement un épais brouillard. La ville n'a guères plus d'un mille de circuit ; mais les murailles de la place ont près de deux lieues de tour, étendue exceſſive qui, malgré la force de ſa ſituation, la rendroit fort difficile à défendre contre un ennemi belliqueux.

Catarro eſt le ſiège d'un évêque & d'un gouverneur : c'eſt auſſi la ſtation des galères qui croiſent, pendant l'été, dans le golphe de Veniſe. Le poſte de gouverneur, comme celui de général de la mer, ne ſont confiés qu'à des nobles Vénitiens. Ils ſervent, l'un & l'autre, d'acheminement aux premières dignités de l'Etat, dont la ſage politique eſt de ne confier les poſtes

purement honorables, qu'aux nobles opulens, & les emplois lucratifs aux nobles ſans fortune. Le ſeigneur Barbaro occupe le premier ; l'autre eſt rempli par le ſeigneur Renier, de la famille du doge régnant. Nous avons été comblés de politeſſe par ces deux gentilshommes : mais nous avons des obligations particulières au ſeigneur Renier, qui n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit des Anglois à Caſtel-Nuovo, que, ſans s'informer ſi nous avions ou non des lettres de recommandation, il envoya ſon commandant en ſecond nous inviter à venir à ſon palais avec l'évêque de Zante, le provéditeur de Caſtel-Nuovo, & quelques autres perſonnes. Une belle & riche felouque vint nous prendre : nous paſsâmes quelques jours chez ce ſeigneur, &, après y avoir été traités avec autant de politeſſe que de magnificence, nous retournâmes à bord le 20 janvier, avec la même compagnie. L'attente d'un changement de vent favorable avoit hâté notre départ ; mais notre généreux hôte ne nous laiſſa pas ſortir de chez lui ſans nous avoir fait donner notre parole de revenir à Catarro, dans le cas où, contre notre eſpérance, nous ne pourrions pas mettre en mer. On envoya une chaloupe pour attendre notre réſolution, & un major d'infanterie pour nous eſ-

corter à notre retour. L'évènement fut plus favorable aux ſouhaits de ce ſeigneur hoſpitalier qu'aux nôtres propres ; & il fallut nous réſigner à attendre, le moins impatiemment poſſible, l'effet de la nouvelle lune. Nous avons peu d'heures à nous dans cette retraite profonde, où l'aſpect un peu farouche d'une nature agreſte eſt diverſifié par la curieuſe & piquante ſingularité des tableaux qu'elle déploie, & les rigueurs de la ſaiſon bien adoucies par la douceur & la gaieté des habitans. Toutes nos matinées ſont à la promenade, ou à rendre viſite aux dames du canton. Nous paſſons les après-midi à jouer aux échecs ou à écrire, ſans autre règle que notre goût ; car le maître de la maiſon nous laiſſe la plus parfaite liberté. Dans la ſoirée les perſonnes de quelque diſtinction ſe réuniſſent d'ordinaire chez le gouverneur pour y jouer aux cartes, jeu qui n'eſt ici, comme il devroit l'être par-tout, qu'un ſimple paſſe-tems, ſans la moindre idée de gain & d'intérêt. Nous avons paſſé près d'une ſemaine entière dans le ſein de cette aimable ſociété ; & comme nous devons retourner demain à notre vaiſſeau, pour voir ſi la nouvelle lune ne nous amènera point un vent favorable, je vais terminer cette lettre par quelques obſer-

vations ſur une contrée ſi peu viſitée, ſi peu connue, & pourtant ſi digne de l'être.

Une de ces plus ſingulières curioſités, c'eſt un puits d'une profondeur ordinaire, mais dont l'eau bouillonne, dans les grandes pluies, avec aſſez de violence pour rejetter les pierres, les balles, & généralement tout ce qu'on y jette. Le fait paroîtra peut-être incroyable; mais j'ai vu près de l'ouverture de ce puits *pluſieurs* pierres du poids de cent livres chacune pour le moins, & qui, d'après le rapport le plus poſitif du ſeigneur Renier, & de diverſes perſonnes dignes de foi, avoient été rejettées, à l'endroit où je les voyois, par la force de l'ébullition. Un tel phénomène n'eſt peut-être pas ſi extraordinaire qu'il le paroît au premier coup-d'œil: car, indépendamment de la force ſi connue que l'eau acquiert par la raréfaction, il ſuffit de ſonger à l'effet de la hauteur prodigieuſe d'où les torrens ſe précipitent, pendant les grandes pluies, pour voir, ou ſoupconner du moins, que cette merveille peut fort bien n'être qu'une ſuite des plus ſimples loix de la méchanique.

Il en eſt une autre, peut-être plus curieuſe encore, dont il n'eſt pas ſi facile d'expliquer la cauſe, mais dont nous pouvons hardiment atteſter l'exiſtence, car nous n'en parlons que

sur le témoignage de nos yeux. Dans le nombre des pétrifications que ce golphe produit, se trouvent des pierres de différentes formes & grandeurs, lesquelles servent d'habitation à un testacée, qui, pour le goût & l'extérieur, diffère très-peu de la pétoncle. Le seigneur Renier fit briser plusieurs de ces pierres en notre présence : elles paroissoient être d'une espèce poreuse, quoique de la couleur & de la consistance de l'albâtre, & elles ne cédèrent pas aux premiers coups de marteau. Quand elles furent mises en pièces, l'intérieur nous parut avoir assez de ressemblance avec un rayon de miel, à cette différence près, que les cellules n'en étoient ni si rapprochées, ni si nombreuses. Comment ces poissons ont-ils été engendrés ? comment peuvent-ils subsister dans cette retraite obscure & profonde ? C'est un problême bien digne d'exercer la sagacité des naturalistes. (1) Il est

(1) Le Docteur Smith a donné de ce testacée, une description très-détaillée, sous le nom du *Pholas*. Suivant lui, les naturalistes pensoient que le Pholas pénétroit dans des substances molles d'abord, qui ensuite se pétrifioient, jusqu'à ce que le docteur Bohads trouvât une grande quantité de ces poissons dans l'intérieur d'une colonne du temple de Sérapis, ensevelie dans la mer par le tremblement de terre qui détruisit la ville de

assez probable que le frai a pénétré à travers les pores de la pierre ; & quantité de personnes m'ont assuré avoir vu nombre de fois s'insinuer, dans ces mêmes pores une sorte de vermisseau qui sert, vraisemblablement, à la subsistance du poisson qui y est renfermé. Les Vénitiens nomment ce poisson *Datula*, à cause de sa parfaite ressemblance avec la Datte. Quoi qu'il y en ait, à ce qu'on prétend, sur les côtes de l'Italie, il est néanmoins très-rare sur ces parages ; &, comme il ne se trouve qu'à une grande profondeur, & que les pierres qu'il habite sont d'un poids & d'un volume assez considérables, c'est une curiosité dont l'acquisition est également difficile & dispendieuse.

Ce n'est pas l'ordinaire que les étrangers quittent Catarro sans visiter le Fort, qui est construit sur le rocher ; pour moi, l'idée seule de la vue dont j'allois jouir sur cette hauteur, auroit suffi

---

Putéoli. De ce fait aussi curieux que certain, il conclut que ces petits animaux ont percé le marbre après qu'il eut été faconné en colonne, & qu'ils s'y sont introduits par le moyen d'une membrane charnue, ressemblante à une trompe, & que, par des excavations progressives, l'habitation s'est aggrandie dans la même proportion que l'habitant.

Vide *Goldsmith on testaceous Fishes.*

déterminer à la gravir, ſans m'embarraſſer de la peine & de la fatigue qu'il pouvoit en coûter. Ainſi je m'empreſſai de lier une partie à ce ſujet, &, le premier beau jour qui ſe préſenta, nous la fîmes, avec quelques-uns des principaux officiers de la garniſon, qui eurent l'honnêteté de nous y accompagner. On monte à la forteresſe par des degrés taillés dans le roc; & l'on nous dit que la route étoit aſſez praticable, avant d'être endommagée par le tranſport de quelques groſſes pièces d'artillerie qu'on avoit fait venir depuis peu. Elle ſeroit aujourd'hui plus acceſſible, ſi on avoit eu ſoin d'ôter les marches briſées, ainſi que les décombres qui embarraſſent à tout moment le voyageur. Mais, dans ſon état, on ne pourroit y paſſer maintenant, ſi elle n'étoit en zig-zag: nous fûmes près d'une heure à parvenir au fort; &, par la multitude de détours qu'il nous fallut faire, nous parcourûmes plus d'un mille de terrein, quoique la diſtance réelle n'en formât pas, à beaucoup près, la moitié. Le ſoleil brilloit de tout ſon éclat, au moment où nous étions ſortis de la ville; mais à peine fûmes-nous au tiers de la montagne que ſes rayons étoient entièrement obſcurcis. Nous fûmes enveloppés d'une nuée épaiſſe, & une forte ondée ſe joignit en-

core à ſes humides brouillards. Pendant la route, le ciel s'éclairciſſoit par intervalles, & nous jouiſſions alors de la vue diſtincte des montagnes qui s'élevoient en face de nous, & du ſuperbe lac qui couloit au bas. Mais c'étoit à la perſpective, dont nous allions jouir à la hauteur du fort, qu'étoient réſervés la ſurpriſe & l'enchantement. Nous voici ſur la pointe d'un rocher, qu'on prendroit pour une partie détachée de la majeſtueuſe montagne qui eſt derrière, & nos regards plongent ſur la ville & le canal, qui ſont à pluſieurs centaines de braſſes, au-deſſous de nous: il ſemble que nous reſpirions un autre air, & que nous ſoyons parvenus à la moyenne région, où ſe forment les orages & ſe jouent les éclairs. Notre imagination s'eſt élevée à la hauteur du lieu où nous trouvons & nous croyons être réellement ſéparés du reſte des hommes. Vaine illuſion! triſte mais juſte emblême de l'orgueil! un regard l'a fait naître, un regard l'a fait évanouir. Nous venons de lever les yeux. Montagna Negra lève elle-même à perte de vue, au-deſſus de nos têtes, ſa cime fière & ſourcilleuſe; elle ſemble inſulter à notre baſſeſſe, & ſa vue nous replonge, pour ainſi dire, dans notre néant. Entre ces montagnes eſt un immenſe abîme qu'on ne ſauroit enviſager ſans

effroi. Curieux de connoître ſa profondeur, nous y jettâmes pluſieurs pierres pour la meſurer par la durée de leur chute. Expérience faite, montre à la main, il s'écoula un quart de minute entre le moment où elles furent lancées, & celui où le ſon qu'elles rendirent, en atteignant le fond, vint frapper notre oreille. Comme la ſurface du fond eſt extrêmement inégale, il eſt probable que ce tems eût été d'une vingtaine de ſecondes, ſi elles fuſſent parvenues au niveau du canal.

Ce ſeroit me perdre en des détails ſans fin, que de crayonner ſeulement une rapide exquiſe des diverſes parties du grand tableau que nous avons ſous les yeux : je me contenterai de dire, en deux mots, que la nature ſemble avoir réuni en cet endroit toute la fierté & la hardieſſe de ſes écarts, pour offrir le coup-d'œil le plus biſarre, le plus effroyable & le plus ſublime à-la-fois qu'il y ait peut-être ſur le globe entier. C'eſt à la porte de la fortereſſe que nous en avions joui. Nous paſſons le ſeuil fatal. — Quel changement de ſcène ! Ah ! ſi le ſpectacle qui venoit d'étonner nos regards étoit fait pour nous exalter un peu la tête, & la frapper d'une impreſſion de grandeur, combien celui qu'offroit cette enceinte étoit-il propre à refroidir notre enthouſiaſme, & à nous flétrir le cœur & à le

remplir d'une impreſſion profonde de triſteſſe & d'amertume ! Il venoit, tout récemment, de mourir un priſonnier de diſtinction, que ſon éloquence dans le ſénat, & quelques tentatives d'innovations y avoient fait renfermer. Les fenêtres de ſon appartement étoient grillées, & il venoit de recouvrer enfin cette liberté, dont un dangereux talent lui avoit coûté la perte. Noble & malheureuſe victime de la tyrannie ! qu'il ſoit permis à un fils de la liberté de donner quelques regrets à ta mémoire, & de payer à tes infortunes & à tes vertus le tribut que te refuſent tes compatriotes. Hélas ! cette éloquence qui, dans le ſénat britannique, t'eût fait perſuader des hommes dignes de t'entendre, ce mâle courage qui eût embrâſé leur cœur du généreux amour de la patrie, tant de rares qualités, ſi bien faites pour te procurer de la gloire, ne t'ont valu que des malheurs : & comme ces précieuſes exotiques tranſplantées dans un climat qui leur eſt contraire, elles ont péri par le ſouffle deſtructeur du deſpotiſme ! l'Italie pourtant a été jadis une terre de liberté ! & toi auſſi, hélas ! capitale aujourd'hui ſi avilie de cette contrée fameuſe, tu as été autrefois maîtreſſe du monde ! O Rome ! c'eſt donc en vain que l'éloquence de ton Ciceron a tonné contre un Catilina ! c'eſt

donc en vain que la courageuſe main de ton Brutus a oſé frapper, à la face d'un peuple d'eſclaves, ton trop illuſtre oppreſſeur! Où ſont les fruits de tes victoires? que te ſert-il d'avoir été mère de tant de héros? ont-ils pu te garantir de l'opprobre où tu es tombée? Hélas! le génie, le courage, toutes les vertus ſe ſont liguées vainement pour te ſouſtraire à ta malheureuſe deſtinée. Que cette réflexion eſt propre à réveiller tout véritable Anglois de cette ſécurité dangereuſe où la diſſipation & l'habitude concourent également à l'endormir. Quelles doivent être ſes alarmes à la vue de l'abjection où eſt à préſent réduite la poſtérité des Romains! Croira-t-il pouvoir jamais veiller avec aſſez de zèle & de ſollicitude à la conſervation de la liberté, ce bien inappréciable, qui eſt à-la-fois l'honneur & la félicité de la nature humaine? & ne préféreroit-il pas de dormir en paix avec l'infortuné Vénitien, ſi la liberté, cette première propriété de l'homme, venoit à s'anéantir dans ſon pays?

Dans une autre chambre de la même forteresſe étoit un noble de Zante, qu'on avoit renfermé à cauſe d'une émeute populaire excitée dans ſon iſle natale; ſon frere aîné l'avoit précédé, & le comte lui-même (car tel étoit le

titre de ce priſonnier) étoit à ſa troiſième année de captivité. Ses manières, ſa converſation nous parurent gaies ; & en nous préſentant le café, avec ſon valet, il nous fit remarquer, en ſouriant, qu'on lui avoit laiſſé un bon air & une belle vue. Parmi pluſieurs oiſeaux, ſuſpendus dans des cages au plancher de ſa chambre, il y avoit un merle, dont le doux ramage nous amuſa beaucoup pendant notre courte viſite : cette muſique influoit ſans doute ſur l'ame du priſonnier & contribuoit à lui donner cette heureuſe diſpoſition d'eſprit & cette bonne humeur que nous lui trouvâmes. Je deſcendis le rocher, ayant le cœur plus chargé que quand j'y étois monté. Un officier m'apprit que le priſonnier jouiroit de ſa liberté avant ſix mois, ou un an au plus tard, car ſon empriſonnement étoit moins une punition qu'un acte de précaution de la part du gouvernement. Cet officier me délivra d'un grand tourment ; car ſans lui je n'aurois jamais pu m'ôter de la tête ce pauvre Zantiot & ſon merle.

J'ai parlé des habitans de Montagna Negra comme d'une peuplade de bandits. Il eſt probable que cette horde, toute vile qu'elle eſt aujourd'hui, a pourtant une origine illuſtre, & eſt compoſée des aborigènes du pays. Et quand

la Grèce, dégénérée de sa gloire & de sa grandeur, après avoir tombé toute entière sous le joug des Romains, devint la proie des barbares, ces restes foibles & malheureux d'un peuple jadis si célèbre, abandonnèrent leurs fertiles plaines, ainsi que leurs vallées, pour se réfugier sur des montagnes stériles & presqu'inaccessibles. En prenant ce parti désespéré, ils ont, il est vrai, réussi à conserver leur liberté; mais aussi ils ont perdu des biens plus nécessaires peut-être encore au bonheur de l'homme, — la civilisation, la morale, les loix, enfin presque tout ce qui fait & le fondement & les douceurs de la société. Les Montenegrins sont revenus à l'état de nature, & dans un laps de tems peu considérable. Ils ont anéanti jusqu'à la trace d'un système que leurs ancêtres avoient été plus de dix siècles à former. Ce seroit pourtant une erreur que de les classer parmi les Sauvages: il y a, par exemple, une différence immense entr'eux & ceux du Nouveau-Monde, & cette différence est toute entière en faveur du Sauvage. Celui-ci a des vertus mêlées de vices, qui naissent de l'ignorance & du défaut de culture; & de si sublimes vertus, qu'elles lui font quelquefois pardonner jusqu'à ses crimes. Les Montenegrins au contraire, après s'être défaits, par

degrés, des principes d'honneur & des ſentimens d'humanité, ont retenu toutes les paſſions effrenées, tous les ſentimens abjects qui ravalent l'homme au niveau de la brute. Cette horde féroce ne reconnoît point de maître; & comme elle eſt également hors de l'atteinte des Véniziens & des Turcs, elle ſert à ces deux nations de barrière impénétrable dans ces contrées. D'après les meilleurs renſeignemens que j'ai pu me procurer, elle peut mettre 14,000 combaltans en campagne, en ſuppoſant que chaque mâle, en état de porter les armes, eſt au rang des ſoldats, — ſuppoſition qui n'a rien d'invraiſemblable. — Les femmes & les enfans peuvent être évalués à un nombre triple du premier; & ſa population, ſuivant ce calcul, ſe trouvera portée à plus de 50,000 individus, tous ſubſiſtant ſur le pied de l'indépendance primitive, & ſans autre loi que celle de l'épée. Comme les Arméniens & les Arabes, ils ont un chef électif auquel ils obéiſſent dans ce qui concerne les affaires publiques; mais ils ſe réſervent le pouvoir exécutif dans toutes les affaires privées. Chez eux le meurtre eſt toujours puni par le meurtre. Le meurtrier paie de ſon ſang celui qu'il a verſé; & s'il a le bonheur d'échapper à ſon ſort, il faut qu'un de ſes parens meure à

ſa place. Ces étranges notions ſur la juſtice, ce barbare uſage qui confond l'innocent avec le coupable, ces abſurdités & ces horreurs ſe retrouvent chez les Arabes. Mais parmi les Montenegrins la ſoif de la vengeance ſemble être & plus ardente & plus inextinguible encore. Quand celui qui a été tué ne laiſſeroit qu'un enfant à la mamelle, la ſatisfaction que le barbare uſage exige n'eſt différé que pour un tems. La veuve inconſolable conſerve la chemiſe ſanglante dans laquelle ſon mari a été aſſaſſiné ; elle la montre ſans ceſſe à ſon fils, &, nourriſſant de cette vue ſes propres douleurs, elle ſe plaît à verſer dans cette ame tendre le noir poiſon qui la dévore : c'eſt ainſi qu'elle parvient à la dénaturer, & qu'elle y allume & y entretient un reſſentiment implacable, que la mort ſeule peut terminer ou aſſouvir. A peine ſon fils eſt-il ſorti de l'enfance ; à peine lui croit-elle la force d'égorger ſa victime, que cette furie lui met elle-même le poignard à la main, & lui dit, en l'envoyant à l'aſſaſſinat, comme les dames Spartiates, en envoyant leur fils au champ d'honneur : « Ne reviens pas, ou reviens victorieux. » Le jeune frénétique part comme un tigre affamé qui cherche ſa proie, & court s'abreuver du ſang de ſa victime. Quelle horrible expiation !

à quel point ne répugne-t-elle pas à toutes les loix de la raiſon, à tous les ſentimens de l'humanité! Pourquoi, hélas! c'eſt l'hiſtoire de tous les peuples, c'eſt l'expérience qui nous arrache cet humiliant aveu, pourquoi ne répugne-t-elle pas également aux penchans de la nature humaine?

L'indépendance abſolue où ſont les Montenegrins de la république de Veniſe, ne l'empêche pas de retirer de leur voiſinage les avantages divers que procure la culture des arts à un état policé. Pour tenir en reſpect ces dangereux voiſins, elle a bâti ſur la pointe d'un roc eſcarpé le fort de Catarro. Derrière le fort eſt l'unique paſſage qui conduiſe à la montagne; & il n'eſt guères préſumable qu'ils ſoient jamais aſſez téméraires pour faire des incurſions ſur le territoire vénitien, avec la certitude qu'ils ont d'être alors infailliblement foudroyés par les batteries de la place. C'eſt cette crainte ſalutaire qui eſt cauſe de la ſécurité & de la paix dont jouiſſent les habitans de la vallée; c'eſt elle qui contraint ceux de la montagne à ſe borner, en dépit de leur goût pour le brigandage, à ſe procurer, par l'échange des productions de leur ſol, les divers objets dont ils peuvent avoir beſoin. Ils amènent des bœufs, des moutons,

de

de la volaille, des œufs, du gibier; & emportent, en retour, de la toile, des draps, de la poudre à canon, &c. En général tous leurs comeſtibles ſont excellens & à très-bon compte. Leur marché ſe tient le dimanche : toute la route eſt couverte ce jour-là d'hommes & de femmes, qui portent des denrées, & des beſtiaux qu'ils conduiſent. Il n'eſt permis qu'aux femmes d'entrer dans la ville; &, pendant qu'elles y ſont occupées à leur petit commerce, les hommes, de leur côté, ſe raſſemblent en dehors, & s'amuſent à boire ou à fumer, à s'exercer à la courſe, à la lutte, ou bien à jouer au palet, chacun ſuivant ſon goût & ſa fantaiſie. Il y a, par précaution, ſur le pont-levis, deux pièces de campagne, chargées à cartouches, & pointées contre cette aſſemblée bruyante. En la contemplant du haut des murs, il nous prit envie de la voir de plus près, & de nous mêler à ces groupes, où régnoit une joie ſi tumultueuſe. Un officier vénitien, comte de Zarawich, qui étoit natif de Catarro, & poſſédoit un domaine dans le voiſinage de la montagne, eut la complaiſance de nous accompagner. Nous étions ſous le canon du fort; mais, malgré cela, il y auroit eu de l'imprudence à nous haſarder, ſans un pareil conducteur, au milieu de ces

montagnards. A peine avions-nous passé le pont-levis, que nous nous vîmes entourés d'une troupe de Montenegrins, qui nous observoient avec autant de curiosité que de surprise. Ils jugeoient bien, à notre costume & à nos moustaches, que nous étions des étrangers, & on leur fit grand plaisir quand on leur apprit que nous étions Anglois. Un ou deux d'entr'eux, qui parloient Italien, nous dirent qu'ils avoient été *en Angleterre*, pendant la guerre dernière, sur une frégate vénitienne, où ils servoient en qualité de matelots. En jettant les yeux autour de moi, je crus me retrouver parmi mes bons amis les Arabes : c'étoit à-peu-près la même physionomie, le même habillement, les mêmes manières, les mêmes armes ; & tout en eux justifioit la précaution prise par les Vénitiens, d'interdire l'entrée de la ville à des hôtes de cette trempe ; cependant nous étions si loin d'avoir la moindre appréhension de leur part, que, si le tems nous l'eût permis, nous aurions eu la curiosité d'aller faire un tour dans leur pays, comme ils nous y invitèrent. Mais à cet égard la différence étoit bien grande entre les Vénitiens & nous : nous ne les avions jamais offensés ; nous n'étions pas l'objet de leur jalousie ou de leurs craintes ; &, avec la prudence de ne rien porter

ſur nous qui fût capable de tenter la rapine & la cupidité, nous ne courrions réellement aucun riſque parmi eux ; & nous nous ſerions trouvés auſſi en sûreté dans les montagnes de la Grèce, que nous l'avions été jadis dans les déſerts de l'Arabie. En revenant à la ville, nous rencontrâmes les Montenegrines qui s'en retournoient : elles nous parurent, en général, d'une laideur dégoûtante ; c'eſt, probablement, l'exceſſive dureté de leur genre de vie, qui eſt une des principales cauſes de cette diſgrace de l'extérieur, qu'elles partagent avec la plupart des femmes chez les peuples ſauvages. On n'a point d'idée de la dépendance où elles ſont de leurs maris, ni de la rigueur & de l'abjection du ſort où cet état les condamne. Moins compagnes qu'eſclaves de ces ſupérieurs indolens & farouches, c'eſt ſur elles que retombe toute la charge des occupations les plus pénibles & les plus groſſières ; &, par le plus étrange renverſement de tous les uſages, c'eſt à elles à faire, avec les hommes, tous les frais des égards dont leur ſexe eſt l'objet chez toutes les nations polies : ici, qu'on me paſſe l'expreſſion, *la galanterie même eſt tout-à-fait à rebours*, & la femme ſalue ſon mari en lui baiſant la main. C'eſt un fait dont j'ai été témoin oculaire.

On nous a rapporté plusieurs anecdotes qui peignent ce peuple extraordinaire. En voici une vraiment caractéristique, que nous avons entendu raconter à la table du gouverneur ; elle fera juger des autres. Une sœur du chef actuel des Montenegrins s'étoit engagée dans une intrigue, en l'absence de son mari. C'est ici un crime irrémissible. Son frere est instruit de l'infidélité, & prend sur-le-champ son parti : il va droit à la maison de la coupable, l'interroge, & , après l'avoir convaincue , à l'instant lui tranche la tête. Il est vrai que la sentence & l'exécution n'étoient qu'anticipées ; car la première chose qu'eût faite, à son retour, l'inexorable époux, c'auroit été d'être le bourreau de son infidèle. Néanmoins il y a dans le sang-froid, & je dirois presque dans l'impassibilité de ce chef, qui, sans être excité par la jalousie, sans être animé par d'autre motif que l'honneur de sa famille, a été capable d'un pareil trait, il y a, dis-je, je ne sais quoi d'imposant, qui remplit à-la-fois l'ame d'horreur & d'admiration.

Sur un terrein élevé, qui s'étend à l'est, depuis le fond du canal jusqu'aux montagnes qui bordent la mer Adriatique, est une autre nation, alliée des Montenegrins, mais beaucoup

plus traitable & plus civiliſée qu'eux. Auſſi ces peuples ont-ils le privilège d'entrer dans le fort de Catarro, ſous la condition toutefois de laiſſer leurs armes à la porte. Sans doute qu'il y a des marques auxquelles on peut les reconnoître ; mais leur air, leur habillement les rendent très-difficiles à diſtinguer des Montagnards, leurs voiſins. Le comte le Zarawich a, dans cette contrée, un domaine conſidérable : c'étoient, pour la plupart, des fermiers ou vaſſaux de ce ſeigneur, au milieu deſquels nous nous étions trouvés le jour de notre excurſion parmi les Montenegrins. Zuppa eſt le nom qu'on donne à ce territoire. Derrière lui, à vingt-cinq milles de diſtance, eſt ſituée Budoa, port de mer, ſur le golphe de Veniſe. Buado eſt l'ancienne *Butua* ou *Bulua* de Pline & de Ptolomée : elle a été preſqu'entièrement détruite par un tremblement de terre, vers le milieu du ſiècle dernier. Malgré cet accident, elle eſt encore aſſez conſidérable pour être une ville épiſcopale.

Je termine ici ma lettre, bien perſuadé que je n'aurai pas le tems d'y rien ajouter quand nous retournerons au vaiſſeau : mes projets ont été ſi ſouvent contrariés, que j'y ſuis maintenant accoutumé ; je réfléchis même à tous ces déſagrémens ſans humeur, je me conſole par

l'eſpoir de quelqu'heureuſe compenſation. Notre départ de Londres a été différé au-delà de la ſaiſon favorable pour la réuſſite de notre voyage : mais, par le moyen de ce retard, nous paſſerons le Deure dans le plus beau tems de l'année. Le premier bon vent qui va ſouffler durera, ſans doute, quelque tems : une ſemaine ou dix jours ſuffiront pour nous rendre à Lataquée.

Adieu, Madame ; croyez-moi pour la vie votre, &c.

De Catarro, ce 25 janvier 1781.

LETTRE IV.

Je m'empreſſe, ma chère Honoria, à remplir un engagement envers vous, & à calmer les inquiétudes que ma lettre de Catarro pouvoit vous cauſer. Le début de notre voyage n'annonçoit rien que de funeſte, & le deſagrément que nous continuons d'éprouver, ne contribuent pas à égayer la perſpective. Vous en ſerez donc plus agréablement ſurpriſe d'apprendre qu'il s'eſt terminé heureuſement ; & ſi quelqu'un doit être trompé dans ſon attente, je me conſole, en ſongeant que ce ſera le lecteur indifférent qui

ne cherche que de l'amuſement, ou moi-même qui tâche de lui en procurer.

Cependant je ne cherche pas ici à détruire la curioſité du public ou à décrier mon propre ouvrage; mais je voudrois ſeulement proportionner l'une à l'autre, de manière qu'on ne m'accusât pas de donner moins que je n'ai promis. Un voyage ſur la Méditerranée & à travers les déſerts de l'Arabie, doit offrir quelques inſtructions utiles, quelques détails agréables: au défaut d'aventure, les anecdotes ſuppléent. Enfin l'auteur ne croira pas avoir perdu ſon tems ni ſes peines, quand il ne parviendroit qu'à éclaircir le récit des voyageurs qui l'ont précédé, & à donner à ceux qui le ſuivront des avis utiles ſur cette courte & agréable route de l'Inde, ſi effrayante aux yeux des hommes crédules & indolens.

Le 24 janvier 1781, nous quittâmes le golfe de Catarro avec un vent nord. La fortune plus douce ſembloit vouloir nous récompenſer de ſes anciennes rigueurs. A la pointe du jour nous nous trouvâmes vis-à-vis Paſtor-Vecchio, ſur la côte d'Albanie, à la vue d'Antivari & de Dolcigno. Avant le lever du ſoleil, nous découvrîmes le golphe de Drino. Le territoire des Turcs ſur la mer Adriatique, commence à Catarro; Dolcigno

& Antivari ont deux villes fortes & sièges d'évêques grecs. Durazzo, l'*Epidamnus* des Grecs & le *Dirrachiu* des Latins, étoit à six lieues de nous, car nous n'approchions jamais davantage de la côte. Ce port, situé à l'embouchure de la rivière d'Argentaro, passe dans l'histoire pour avoir été la cause de la guerre du Péloponnèse; mais rien ne l'illustre peut-être plus que le séjour de Ciceron pendant son exil. Le vent s'éleva pendant la nuit, &, le vaisseau faisant route Sud & Sud-Est, nous filions huit nœuds à l'heure. Le matin du 30, nous nous trouvâmes à l'extrémité septentrionale de l'isle de Corfou; & pendant toute la journée nous la longeâmes à la distance de trois lieues.

Corfou, autrefois Phœcia, & ensuite Corcyra, gît sur la côte d'Epire, dans la mer Ionienne: elle a environ 70 milles de longueur sur 12 au plus de largeur. Dans les tems modernes elle appartint aux rois de Naples; mais en 1382 elle passa sous la domination des Vénitiens, qui, depuis cette époque, la gardent, malgré toutes les attaques des Turcs. Elle est en effet de la dernière importance pour cette république: c'est la clef de la mer Adriatique; elle a un bon havre qui contient toujours une flotte de vaisseaux de guerre, pour la sûreté du commerce des domai-

nes de la république. Dans l'après-midi nous doublâmes les isles de Pachsu & de S. Maure. Avant le coucher du soleil nous distinguâmes Céphalonia, dans un grand éloignement. Ce sont des isles qui appartiennent encore aux Vénitiens. A la pointe du jour suivant nous nous trouvâmes auprès de Céphalonia, que nous longeâmes à la distance d'une lieue. Cette isle est à l'entrée du golfe de Lépante, anciennement Corinthe. Ses excellens vins, son huile, lui conservent encore cette réputation de fertilité dont elle jouissoit parmi les anciens. A midi nous vîmes l'isle de Zante devant nous, & bientôt s'éleva la haute terre de la Morée, derrière le canal, entre Céphalonia & Zante. Nous voguâmes Sud-Est pendant le jour. Nous cotoyâmes la partie occidentale de l'isle, qui ne présente que des montagnes arides & une côte taillée à pic : mais il ne faut pas juger du sol & des productions de Zante d'après cet aspect. Ses vallées sont aussi fertiles qu'agréables. Sa principale richesse est en raisin de corinthe, dont elle peut approvisionner toute les nations qui commercent avec le Levant. Sa capitale est située sur la côte orientale, au 37° 57 minutes de latitude Nord. On imagine bien que la vue de cette place nous

rappela le deſpotiſme des Vénitiens & le ſort malheureux de notre Zantiot à Catarro.

Nous dépaſſâmes la petite iſle de Stanfarro pendant la nuit, & changeâmes notre courſe de l'Eſt au Sud. Dès le matin du premier février nous vîmes la pointe Prodoue à bas bord, & le cap Modon dans la Morée à l'avant. Nous tournions alors autour de la péninſule du Péloponnèſe, ſi fameuſe dans dans les beaux ſiècles de la Grèce. Si l'on conſidère le caractère de ſes habitans, la magnificence de ſes villes, les différentes productions du ſol, on ne lui trouvera peut-être pas de rivale dans l'ancien monde. Cependant rien de plus déſert que la côte dont nous approchâmes: il faut en accuſer la tyrannie des Turcs & l'indolence des habitans opprimés. L'après-diner nous vîmes, devant la ville de Modon, ſous le cap, le château de Navarino. Modon eſt l'ancienne Méthone, & une des ſept villes qu'Agamemnon promit à Achille. Elle ſouffrit beaucoup des guerres civiles de Rome & des invaſions des Illyriens; mais elle ſe remit de ſes pertes par les privilèges accordés à ſes habitans par l'empereur Trajan, & confirmés enſuite par Conſtantin. En 1124 elle devint un ſujet de diſcorde entre les Vénitiens & l'em-

pereur grec. Depuis cette époque, elle a appartenu plus d'une fois aux Vénitiens & aux Turcs : maintenant elle gémit, comme tout le continent de la Grèce, ſous la tyrannie de ces derniers. Nous continuâmes notre route dans la même direction pendant tout le jour ; & avant le coucher du ſoleil nous doublâmes l'iſle de Sapienza (l'ancienne Sponteria) ; c'eſt un petit rocher aride, aſyle de pirates, qui, de tems immémorial, infeſtent ces mers. Mais ils n'ont peut-être jamais été plus redoutables qu'aujourd'hui par la honteuſe alliance des nations européennes avec les Etats barbareſques. Notre bâtiment faiſoit route Sud-Eſt par l'Eſt, le cap Coron à l'*arrière* & le cap Matapan le promontoire le plus occidental de la Morée, ſe trouva devant nous à la chûte du jour. Selon les poëtes, la ville de Coron fut fondée par une colonie de Thébains, appelée Pedaſus. Strabon & Pline lui donnent le nom qu'elle conſerve encore, & qui lui vient, dit-on, d'une couronne de cuivre, trouvée en creuſant les fondemens de cette ville. Pendant les guerres des Turcs & des Chrétiens, elle a ſouvent changé de maître, comme tout le reſte de la Morée.

Quoique ce ſoit une place aſſez forte, au commencement de ce ſiècle elle oppoſa peu de ré-

ſiſtance, lorſque les Turcs enlevèrent tout-à-coup la Morée aux Vénitiens, dont la puiſſance & la fortune parurent alors totalement éclipſées par celles de leurs ennemis.

Le tems avoit été doux & agréable depuis Corfou, mais il changea dans la matinée du 20 de février. Il plut conſidérablement, & le vent tourna au Sud-Eſt. Cela ſuffit pour alarmer notre capitaine, qui voulut revirer & retourner à Navarino, ville devant laquelle nous avions paſſé la veille : mais le vent ſoufflant tout-à-coup de l'Oueſt, détruiſit un projet qui auroit pu flatter notre curioſité, en nous faiſant connoître le royaume de Neſtor, & l'un des plus vieux & des meilleurs ports de la Méditerranée, mais qui nous auroit en même-tems jetté dans des retards & des embarras très-déſagréables. On fait peu de commerce, & peut-être même aucun, avec cette partie de la Morée. Les habitans paſſent pour les plus groſſiers & les plus méchans de tous les Grecs modernes.

Quoique le vent continuât d'être variable, nous n'en pourſuivîmes pas moins notre route; & dans l'après-midi nous vîmes l'iſle de Cerigo (autrefois *Cythere*) au nord-eſt; le cap Saint-Angelo ou anciennement Malea dans la Morée, au nord-oueſt. Cerigo appartient maintenant aux

Vénitiens, c'eſt la ſtation la plus éloignée de leurs *Galères*. Le ſol y eſt aride, & le pays montagneux offre un aſpect déſagréable. Cette iſle n'a d'autre utilité que d'être une barriere contre les Turcs du côté de l'Archipel, dont la communication avec la mer Adriatique dépend de cette iſle.

Le vent fraîchiſſoit de l'oueſt, mais le tems étoit chargé & humide. Le 3 février, une nouvelle ſcène s'offrit à nos yeux, les iſles de l'Archipel commencèrent à nous paroître très éloignées, tandis que la côte de Candie, depuis le cap Buſa juſqu'au cap de Spada étoit à notre poupe.

En contemplant les rivages de cette terre célèbre, ma mémoire m'offroit tous les événemens remarquables de l'iſle de Crète. Le mont Ida, qui frappoit alors ma vue, me rappeloit l'enfance de Jupiter, tandis que je voyois encore la ville de Minos, & le labyrinthe de Dédale dans les ruines diſperſées ſur la côte : mais jamais cette iſle n'a été illuſtrée par de plus belles actions qu'au moment de l'invaſion des Turcs, lorſque les Vénitiens en étoient les maîtres. (1) Le blo-

(1) Selon toutes les apparences, les hoſtilités recommencèrent entre ces deux puiſſances ennemies ; & ſi l'on

cus & le ſiége de la ville de Candie dura vingt-quatre ans & coûta deux cents mille hommes aux aſſiégeans ; le ſouvenir d'une pareille défenſe paſſera, je crois, aux ſiécles les plus reculés. On découvrit de la poupe l'iſle de Milo, tandis que nous avions à bas bord auſſi Milo & Falconera. Milo (la Milos dont parle Strabon) eſt un des meilleurs ports du Levant ; on y va encore chercher des vins parfumés, elle fournit beaucoup de fer, de ſoufre, d'alun & de ſel. Les Vénitiens furent long-tems maîtres de cette iſle, & depuis les Turcs s'en ſont emparés ; les habitans grecs y ſont très-vexés, les femmes ne dégénèrent pas, dit-on, de la généroſité de leurs mères envers les mariniers que la tempête à jettés ſur les côtes ; c'eſt la conduite de ces femmes qui a peut-être inſpiré à Homère l'idée de ſa Calypſo. Argentiera, ainſi appellée à cauſe de ſes mines d'argent, (anciennement Cimolus) eſt encore renommée par le libertinage des in-

---

juge d'après la vigueur que les Vénitiens montrèrent en 1786 contre les Tuniſiens, on peut préſumer que cette République va briller d'un éclat capable d'éblouir les yeux de l'Europe entiere. Ses flottes lui aſſurent une égalité de forces ſur mer, mais le ſecours de l'empereur lui ſera indiſpenſable pour faire face aux Turcs ſur terre.

ſulaires mêmes qui ſont des femmes, excepté un prêtre ou deux pour leur donner l'abſolution de leurs crimes : ſi l'on en croit les voyageurs, cette iſle, voiſine de Milo, eſt un ſérail banal pour les mariniers du Levant qui ſont obligés de laiſſer leur progéniture pour le profit des mères. Elles envoient les garçons très-jeunes ſur les vaiſſeaux, & les filles parvenues à l'âge de puberté ſuccèdent à leurs vertueuſes mères. A midi le tems ſe chargea, le vent tourna au Sud-Oueſt, ce qui nous força de tirer vers le N. E. à l'E. N. E.

L'après-midi nous vîmes les iſles de Policandro & de Nio, (anciennement Yos) & à bas bord parurent Argentiera & Moligo ; nous étions alors vers les trente-ſix degrés quarante minutes de latitude nord, & le tems commençant à s'obſcurcir & le vent à augmenter, le capitaine fit carguer les voiles au coucher du ſoleil, & à huit heures il manœuvra, pour pouvoir prendre terre ou entrer dans le port le plus voiſin auſſitôt que le vent augmenteroit. Le roulis du vaiſſeau fut ſi violent pendant la nuit, qu'aucun paſſager ne put fermer l'œil ; le 4 février nous remîmes à la voile avec le vent N. N. O.

Le vaiſſeau courut N. E. E. à neuf heures ; nous fûmes à la hauteur des iſles Strongile,

Spolico, Antiparos & Paros. Paros, qui conſerve toujours ſon ancien nom, malgré ſa petiteſſe, eſt une des plus célèbres Cyclades, on la connoît moins par ſes productions, ſi l'on en excepte ſes marbres, que par les deux artiſtes auxquels elle a donné naiſſance, Phidias & Praxitele, les péres de la ſculpture : pluſieurs monumens de leurs génies ont été découverts par des modernes, qui les ont emportés pour orner des contrées éloignées. Les Anglois ont eux-mêmes profité des ſacrilèges commis dans les temples idolâtres de Paros; on en tira les annales de cette iſle, & le lord Arondel les préſenta à l'Univerſité d'Oxford en 1667, c'eſt ce que nous appelons les marbres d'Arondel. (1) Ils contiennent les époques les plus importantes pendant l'eſpace de trois cents ans, & furent travaillés à Paros cent ſoixante-trois ans avant Jeſus-Chriſt.

A deux heures d'après-midi, Naxia parut à la diſtance de deux lieues O. N. O.; c'eſt l'ancienne Naxos qui tient encore aujourd'hui un rang parmi les Cyclades, par la fertilité de

(1) Un ſavant Anglois nous a donné une explication de ces marbres, auſſi ingénieuſe que ſavante, ſous le titre de *marmora arondeliana*.

ſon

ſol & la réputation de ſon ancien habitant, le Dieu du vin. L'iſle n'a point de havre, & l'on dit cependant que les habitans font un grand commerce de grain, d'huile de coton, de ſoie & de vin.

Toutes ces iſles, quoique ſoumiſes aux Turcs, ont pluſieurs évêchés. La pluie, accompagnée de raffales, ne ceſſa point pendant tout le jour. Avant le coucher du ſoleil nous doublâmes la petite iſle de Racoun ou Raclia, la plus remarquable de celles que nous avons vues en paſſant. Elles n'offrent qu'un aſpect ſtérile, excepté Paros, où nous découvrîmes des villages, des terres cultivées, & le château de la ville ſur la cime d'une montagne voiſine de la côte. Leurs falaiſes ſont blanches, & juſtifient l'expreſſion d'Horace, *fulgentes Cycladæ*. En courant ſud-eſt, nous paſsâmes avant minuit l'iſle de Miriopillo, & d'après notre calcul, Nampho étoit alors éloignée de deux lieues de notre tribord. Cette iſle eſt aride & manque d'eau, mais elle produit de la cire & du miel. Suivant les dernières relations, l'on y voit encore les ruines d'un temple d'Apollon.

La grande pluie & le vent continuèrent pendant la nuit du 4 Février : le jour du 5 s'annonça très-ſombre & très-couvert. Stampalia,

autrefois Aſtis Palcæa, petite iſle déſerte, parut à notre arrière. Nous en découvrîmes encore d'autres. L'obſcurité nous obligeant de ne juger notre ſituation que d'après notre carte, il s'éleva à ce ſujet une diſpute entre le capitaine & le pilote. Le premier prétendoit que nous étions beaucoup plus au Nord c'eſt-à-dire au milieu de l'iſle Placa, & de celle de Stampalia; l'autre prétendoit avoir doublé cette dernière. Comme ces ignorans ne font aucunes obſervations, ou les font ſi inexactes que d'après eux on ne peut faire un calcul juſte, la courſe du vaiſſeau étoit le ſeul guide de nos navigateurs dans ce mauvais tems. Nous jugeâmes que le pilote avoit raiſon, & l'événement nous juſtifia; mais nous n'en courûmes pas moins de danger, & rien ne peut juſtifier un gouvernement aſſez ignorant pour donner le commandement de ſes vaiſſeaux marchands à des Sclavons qui pour la plupart ignorent les élémens de l'art nautique. Il eſt vrai que les Vénitiens ne naviguent que pendant l'été, ce qui rend les naufrages bien moins fréquens qu'ils ne le ſeroient dans les autres ſaiſons. Si l'on défend aux médecins, dans les états policés d'exercer leur art ſans un certificat de leur habileté, on devroit prendre les mêmes précautions pour les maîtres de vaiſſeau

à qui l'on confie tous les jours la vie d'une multitude de personnes.

Le tems s'éclaircit un peu à midi : nous nous trouvâmes alors près de la petite isle de Saint-Jean, & découvrîmes celle de Stanchio ; c'est le Longo des Italiens & le *Cos* des Anciens. Elle a quelque étendue, & quoique sous la domination des Turcs, elle produit d'excellens vins. Elle étoit célèbre autrefois par un temple dédié à Esculape, & par la naissance d'Hippocrate & d'Apelles. Dans l'après-midi nous vîmes Biscope, (autrefois *Telus*,) Scarpanto & d'autres isles. Scarpanto, l'ancienne *Carpathus*, étoit du nombre de ces isles consacrées aux revenus du temple de Délos, située entre Candie & Rhodes : elle a de bons havres qui servent de refuge aux vaisseaux surpris par la tempête dans ces parages : la multiplicité de ces havres, si fréquens dans l'Archipel, rend cette mer navigable pour des vaisseaux aussi bien commandés que le nôtre. Notre capitaine, qui les connoissoit très-bien, & qui craignoit la longue côte de Candie, très-exposée au vent, aima mieux s'engager au milieu des Cyclades, & nous procura le plaisir de voir une foule d'isles que la lecture nous à rendues familières. Ce fut là l'unique trait qu'il nous donna de sa pru-

dence & de ſon expérience pendant tout le voyage.

Le vent augmentant, & le jour étant un peu éclairci, nous vîmes Rhodes.

Tandis que nous longions cette fameuſe iſle, je me rappellois avec plaiſir les différens événemens qui l'ont ſi ſouvent fait célebrer par les poëtes & les hiſtoriens. Le coloſſe du ſoleil, une des ſept merveilles du monde, l'a moins illuſtrée que la valeur des chevaliers de Jéruſalem, qui après l'avoir enlevée aux Sarraſins en 1309, la gardèrent malgré la puiſſance ottomane, juſqu'à ce qu'elle fût livrée par trahiſon à Soliman II en 1523. Les Turcs paroiſſent connoître toute l'importance de cette iſle, & y font relâcher leurs flottes. La ville de Rhodes eſt encore aſſez forte, & peut oppoſer une bonne défenſe, ſelon le témoignage de différens voyageurs. Je n'en pourrois pas dire autant d'aucune des villes de Turquie que j'ai vues dans mes courſes; ces contrées autrefois enchantées ont perdu toute leur réputation, & notre Pope, en les voyant aujourd'hui, auroit pu dire avec ſon cher Horace.

Laudabunt alii clarum Rhodon aut Mythilenen,
Aut Epheſum, bimaris ve Corinthi
Mœnia, vel Baccho Thebas, vel Apolline Delphos
Inſignes, aut Theſſala Tempe.

Le ſix Février nous vîmes les montagnes de la Caramanie au N. N. E. Le vaiſſeau, d'après notre calcul, avoit fait 60 milles pendant la nuit précédente, & nous continuâmes à cingler S. E. vers Chypre. Jamais nous ne nous étions tant éloignés de la terre, & dans cette ſituation nous fûmes ravis de voir dès le matin du 7 Février l'extrémité N. O. de Chypre, que je pris pour le promontoire d'Acamas. Le cap Baffa dans le même moment ſe trouva à huit ou neuf lieues de notre bas bord. On dit que l'ancien temple de Vénus à Paphos étoit ſitué vers l'extrémité de ce cap, où l'on voit encore une aſſez grande ville; & des voyageurs y ont découvert des ruines qui viennent à l'appui de l'opinion que je rapporte. A midi nous vîmes le cap Blanco, à la fin du jour celui de Garta; c'eſt la partie la plus méridionale de l'iſle, que nous doublâmes à onze heures du ſoir. A la pointe du jour le vent baiſſa. Nous avions déjà laiſſé à quelques lieues derrière nous le cap de Garta, & la ville de Lernica étoit devant nous à une grande diſtance: le vent fraîchiſſant de terre, nous longeâmes la côte juſqu'à midi; alors nous nous trouvâmes à la hauteur de Lernica. Le cap Griego étoit environ à dix lieues E.: le vent tourna au N. E., & le capitaine ſe diſpoſoit à prendre

tre. C'étoit agir contre nos intérêts & ſes engagemens : nous nous oppoſâmes donc à ſon deſſein, nous le menaçâmes de porter nos plaintes au conſul vénitien de Lernica ; mais il inſiſta ſur la néceſſité de prendre un nouveau pilote pour nous conduire à Lataquée, & nos objections contre un retard ſi déſagréable ne nous attirèrent de ſa part que des inſolences.

A quatre heures d'après-midi nous mouillâmes environ à un mille de marine. Je débarquois vers le ſoir avec mes compagnons, & nous allâmes avant la nuit chez Monſieur Devizac, Conſul Anglois, réſident à Lernica. Nous fûmes bien ſurpris de trouver chez lui M. Williams-Burke, qui étoit parti de Londres pour ſe rendre à Alep par Marſeille & Naples environ cinq ſemaines avant nous.

Le Miniſtre françois lui avoit donné un paſſeport pour le mettre à l'abri des inſultes des corſaires, mais il n'avoit pu le ſauver des dangers de la mer : un pilote que ſon vaiſſeau prit à Lernica, les échoua contre un rocher de Famaguſta, ſur la côte S. E. de cette iſle ; ſix ſemaines avant notre arrivée, il avoit été aſſez heureux pour ſauver ſon bagage.

L'iſle de Chypre, autrefois ſi célèbre par la fertilité de ſon ſol & la beauté des ſites, n'offre

plus maintenant que des terres ſtériles & incultes. Ce changement eſt cauſé par le manque d'habitans & par l'oppreſſion des Turcs. Le 35e degré de latitude Nord, paſſe juſte au milieu de cette iſle, qui a prés de 150 mille de longueur & 30 de largeur. Une pareille étendue de terrein devroit contenir au moins un million d'habitans : quel fut mon étonnement, d'apprendre qu'il n'y en avoit pas plus de 40 mille ! Dans ce nombre on comprend dix mille officiers & ſoldats turcs. Il faut que les trente mille reſtans ſuffiſent pour le labourage & les manufactures : les productions de Chypre doivent donc être bien diminuées, & ſon commerce preſque anéanti. Ses ſoies crues, ſon coton, ſes vins & ſon ſel ſont encore d'une qualité ſupérieure : mais voilà tout ce que l'on y vend dans une foire qui du tems des Vénitiens expédioit, année commune, 400 vaiſſeaux chargés de ſel ſeulement. Affoiblie comme elle eſt, elle ne tarderoit pas à être entièrement ruinée, ſi les états européens n'entretenoient cette languiſſante exiſtence. Depuis le commencement de la guerre préſente, les Anglois ont ceſſé d'y porter des ſecours : les Hollandois en ont fait de même, & les François n'y en donnent que par intervalles : les ſeuls navires vénitiens la ſoutiennent

maintenant, & fretent pour leur propre compte ou pour celui des étrangers, ils empêchent l'extinction du commerce, qui fut enlevé à la république, ainsi que l'isle même, par ceux qui la possèdent encore aujourd'hui.

Le seul port commerçant de Chypre est celui de Lernica, où résident plusieurs consuls. Sa position mal-saine entre deux lacs salés lui nuit beaucoup. Le territoire tire son *nom* de cette production, & s'appelle *Saline*. Entre la marine & la ville est un terrein inégal, d'environ un mille en quarré : on y reconnoît les fondations d'une ancienne ville, sur le nom de laquelle les historiens ne sont pas d'accord; quelques voyageurs prétendent que c'est la *Salamine* bâtie par Teucer, dont Horace a dit :

Ambiguam tellure novâ Salamina futuram.

Je remarquerai en passant, que les villes de Saline, & de Famagusta se disputent l'honneur de cette origine. Les ruines en existent encore aujourd'hui, & fourniſſent des pierres & des marbres aux naturels, ce qui annonce une ville considérable & magnifique, quelque nom qu'elle ait porté. Je visitai moi-même les lieux, & descendis dans différens appartemens souterrains, d'où l'on avoit enlevé des pierres; les

murailles ſe voient encore du côté de la terre, & ſont dignes de l'attention d'un antiquaire.

Mais ce ne ſont pas les ſeuls veſtiges qui atteſtent la force & les richeſſes de l'ancienne Chypre, depuis l'époque de ſa conquête par Cyrus, tems où elle fut gouvernée par neuf Souverains, juſqu'au moment où les Ptolomées d'Egypte la ſoumirent. Elle joue un grand rôle dans l'antiquité : tous les amateurs du commerce la viſitoient avec plaiſir & avidité. Il ne paroît pas que les Romains dédaignaſſent une ſi belle acquiſition, puiſqu'ils envoyèrent un homme tel que Caton, pour s'emparer des tréſors de cette iſle. Il n'y a point de doute qu'elle n'ait perdu beaucoup de ſon éclat pendant les derniers ſiècles de l'Empire d'Occident. Notre roi Richard prit cette iſle pour ſe venger d'une inſulte reçue pendant ſon voyage en Paleſtine. C'eſt peut-être à cette conquête ſoudaine que les Cypriots doivent la proſpérité dont ils jouirent ſous le règne de la Maiſon de Luſignan, à laquelle ſuccedèrent les Vénitiens. Quoique ceux-ci n'aient pas poſſédé long-tems l'iſle de Chypre, cependant les villes & les ports conſervent encore des marques du goût noble & magnifique de cette nation. Nicoſia ou Lecoſia la capitale, qui eſt ſituée au milieu

même de l'iſle, ſur la même ligne que Lernica, fut ornée par les Vénitiens de places & d'égliſes, Famaguſta ou Hama Coſta fut ſi bien fortifiée par leur brave général Antonio Bragadino, qu'elle oppoſa une étonnante réſiſtance à un ennemi bien ſupérieur. Cette place, réduite aux abois par le manque de vivres, ſe rendit au Sultan des Turcs Soliman II, l'an de J. C. 1571. Il faut avoir parcouru la Turquie, pour ſe former une idée de la révolution occaſionnée par ce changement de maîtres. La capitale, privée de ſon commerce, habitée par des Turcs, eſt devenue pauvre & miſérable. Famaguſta, cette ville autrefois inexpugnable, eſt maintenant démantelée, & habitée ſeulement par ſept familles qui ſe ſont bâti des huttes parmi les ruines. Toute la garniſon turque réſide maintenant à Nicoſia, & ne ſeroit pas capable de défendre l'iſle contre une vigoureuſe attaque: trois cents cavaliers & deux mille janiſſaires ſont le total d'une armée qu'on eſtime monter à dix milles hommes; dans une pareille occaſion ils auroient peu de ſecours à attendre de la part d'un peuple opprimé & très-mal diſpoſé.

J'eus une converſation ſur ce ſujet avec un jeune homme très-aimable, & plein d'intelligence. C'eſt le fils d'un *Signor Caparari*, qui

après avoir été consul de Venise pendant trente années, tant à Alexandrie qu'en Chypre, laissa de grandes possessions à sa famille dans cette isle. Ses fils sont chancelliers de leur nation : leur emploi & leur bonne conduite prouvent leur intelligence.

Ce jeune homme m'assura connoître des mines d'or, d'argent & de pierres précieuses, que les Turcs ont fermées depuis qu'ils ont conquis Chypre. Il ajouta que d'après les traditions conservées dans sa famille, il savoit différens endroits où les Vénitiens avoient caché des trésors dans le tems de l'invasion des Turcs, & qu'il suffisoit de connoître. Le système du gouvernement présent ne lui permettoit pas de profiter de ses connoissances : ces recherches exigent beaucoup de sûreté, sur-tout quand il faut les faire dans une ville fortifiée ; mais à peine sait-on qu'un homme a remué la terre pour y chercher un trésor, que le gouvernement tombe sur lui, & en exige, en forme de restitution, une somme proportionnée à sa fortune. Peu importe que ses recherches aient été heureuses ou non, elles entraînent souvent la ruine de celui qui les fait, & le profit n'est pas à comparer au danger que l'on court. Voici une anecdote qui prouvera ce que j'avance.

à

Le conſul dont je viens de parler, connoiſſoit par tradition de famille un endroit où étoit enterré un coffre contenant 100,000 ſequins. Après avoir long-tems réfléchi, il réſolut d'en parler au gouverneur de Nicoſia, qu'il connoiſſoit particulièrement : il lui offrit de partager le tréſor, s'il vouloit l'aider dans cette recherche. Le gouverneur ne manqua point d'accepter la propoſition ; & ayant promis au *Signor* Caparari de lui laiſſer la moitié du tréſor, *il* l'envoya déterrer par ſes domeſtiques. On trouva en effet la ſomme à l'endroit indiqué : le Turc eut l'honnêteté d'en donner avis au gouverneur ; il y a même lieu de croire qu'il auroit tenu ſa parole. Mais dès le lendemain on apprit qu'il avoit été empoiſonné, & ce tréſor tranſporté à Conſtantinople avec ſa famille. On n'a jamais eu de détail ſur cet événement ; mais les ſoupçons ſe portèrent ſur les domeſtiques & le ſucceſſeur de ce malheureux gouverneur. *Ils* avoient cherché à bien mériter de la *Porte*, *en* lui procurant une ſomme ſi conſidérable. La mort de ce Turc, le danger auquel le conſul ſe vit lui-même expoſé dans cette occaſion, l'empêchèrent de pouſſer plus loin ſes recherches ; & les tréſors ſont toujours reſtés enſevelis, quoique la famille ſache bien où ils repoſent.

Frappé de la richeſſe du ſol, de l'aſpect romaneſque de la campagne, & de la ſalubrité de l'air dans différentes parties de l'iſle, (j'en excepte le territoire de Salines) j'imaginois très-poſſible qu'un homme jouiſſant d'une petite fortune vînt en jouir dans cette retraite; le petit nombre des Turcs, & la douceur de leur gouvernement, en comparaiſon de la manière dont ils ſe conduiſent dans le Continent, me fortifioient dans cette idée.

J'en fis part à mon jeune Vénitien comme d'un projet très-neuf; mais mon enthouſiaſme fut bientôt appaiſé, quand j'appris que ſon père s'étoit autrefois occupé à réaliſer ce deſſein. Poſſeſſeur d'un grand héritage, il avoit encore augmenté ſes terres, & tâché de remédier au défaut d'ouvrier en attirant chez lui des Grecs de l'Archipel. Avec beaucoup de tems & de dépenſes, après avoir tranſporté ſept familles des autres iſles dans celle de Chypre, ſes efforts furent encore inutiles; car l'exemple de l'indolence des naturels, les impoſitions exceſſives du gouvernement, enlevèrent à ces émigrans le peu d'activité & d'induſtrie qu'ils avoient apportées. Inſenſiblement ils abandonnèrent leur maître, & devinrent un fardeau inutile pour la ferme: la terre même incapable de fournir l'impôt dont

ner le marchand ; il ſavoit combien ces harpies étoient inexorables, il réſolut d'abandonner ſa toiſon pour en ſauver la peau : la ſomme que l'on exigeoit ſurpaſſoit beaucoup ſes facultés ; il engagea en ſecret la plus grande partie de ſes poſſeſſions pour ſatisfaire la cupidité du gouvernement. Afin de prévenir tous les ſoupçons, il ſe livra encore plus au plaiſir, & invita un jour tous les marchands des différentes nations à une fête magnifique préparée à ſa maiſon de campagne ſituée ſur la côte : ſes créanciers étoient du nombre des convives, & ils admiroient ſans doute la politeſſe & le luxe de leur hôte. On buvoit à diſcrétion les délicieux vins de Grèce, tandis que la plus douce mélodie animoit les jeunes gens à la dânſe, juſqu'au ſoleil levant qui vint éclairer cette orgie. Quel fut alors l'étonnement de tout le monde ! le maître avoit diſparu & l'on ne put le trouver dans ſes immenſes domaines. Ses créanciers furent les premiers à deviner la ruſe, & par de plus grandes informations on apprit qu'un petit bâtiment avoit touché la côte le ſoir même de la fête : on ſoupçonna bien que le marchand s'étoit embarqué tandis que ſes hôtes ſavouroient le plaiſir que lui-même leur avoit préparé. Mais hélas ! depuis ce moment on n'a

pas

pas eu de nouvelles de cet infortuné, soit qu'il ait été pris par des pirates ou enseveli dans les flots. Sa ruse est en quelque sorte excusable ; que l'on considère en effet l'injuste rapacité des Turcs, qui le portèrent à cette extrémité ; & quoique sa fuite paroisse d'abord plaisante, plusieurs de mes lecteurs se demanderont, je pense, s'il y a un moment plus cruel, que celui où l'on met le pied dans le vaisseau qui doit nous transporter pour toujours loin de notre propre maison & de la maison qu'on a faite soi-même.

Cependant, ce gouvernement si despotique ne saisit pas toujours impunément les biens des Anglois ; quoique dans la guerre présente on n'ait pas encore vu de corsaires du roi croiser dans les mers du Levant, & que tout commerce ait été interrompu entre la Grande-Bretagne & la Turquie, un de nos compatriotes a néanmoins donné l'exemple d'une heureuse fermeté, en défendant ses droits & ceux de la nation contre l'oppression des Turcs. Un particulier de Dublin, qui avoit déjà fait plusieurs prises considérables dans la Méditerranée, étoit devenu la terreur du commerce françois, par la bravoure du capitaine & de l'équipage. Peu de tems avant notre arrivée, il amena dans le port de Lernica une prise faite sur les François ;

pluſieurs caiſſes du tréſor furent tranſportées dans la maiſon du colonel anglois, pour rechanger ſans doute le montant des ſommes contenues contre des lettres-de-change : le débarquement du tréſor éveilla l'avidité du gouvernement, qui réclama les caiſſes comme ayant été chargées par des Turcs ſur un navire françois ; il ne donna pas de preuves évidentes du fait qu'il avançoit, mais le conſul connoiſſant la diſpoſition & le pouvoir du réclamant, envoya auſſi-tôt dire au capitaine de retirer l'argent de la factorie. On ne put exécuter ces ordres avant la viſite du gouverneur chez le conſul, où les deux parties ſe rencontrèrent ſans s'y être attendues ; la conférence fut bientôt terminée. A peine le marin eut-il entendu la prétention du gouvernement ſur ſa priſe, qu'il entra dans la plus grande fureur, & donna un libre cours à ſon indignation, il prodigua au pacha environné de ſes gardes, les épithètes les plus dures ; il défia la puiſſance des Turcs, & menaça de renverſer le château de Lernica ſur leur tête : heureuſement il s'exprimoit dans un langage inconnu à ſon adverſaire, & l'interprète n'oſoit traduire toutes les injures, car l'autre auroit pu ſe rappeller, que celui qui les diſoit n'avoit qu'une frégate de 24 pièces ; cependant la voix & les

geſtes de l'Hibernois, ſuffirent pour faire connoître au Turc la fermeté & la réſolution d'un caractère bien nouveau pour lui; il ſe déſiſta promptement de ſa demande, & conſeilla par amitié au conſul de renvoyer le plutôt poſſible une pareille viſite: le conſul, de qui je tiens cette hiſtoire, ne fut pas moins content du départ du capitaine victorieux. Cette témérité pouvoit exciter au moins le reſſentiment de la populace, qui ſe venge ſouvent ſur les factories de celui qui l'a inſultée.

La pauvreté du peuple maintient les denrées à un prix raiſonnable: elles ne ſont nulle part meilleures & plus abondantes qu'en Chypre: ſi les côtes ne procurent pas maintenant une grande quantité de poiſſons, il faut en accuſer l'inexpérience des pêcheurs. Les bois ſont bien peuplés de gibier, l'aſpect de la campagne du côté de la mer, ne préſente aucune apparence de bois: mais d'après la perſonne qui m'a donné les meilleurs renſeignemens, je crois pouvoir aſſurer que l'intérieur du pays renferme des plantations de cèdre & de chênes qui pourroient ſervir à radouber une flotte. Les anciens ne paroiſſent pas avoir exagéré dans les deſcriptions qu'ils nous ont laiſſées de cette iſle. La *Dilecta Cypros* d'Horace, exiſte encore

dans Cythérée : c'eſt une délicieuſe retraite, voiſine de Famaguſta, & du temple que l'on y dédia à la déeſſe de l'amour.

On ne me pardonneroit point de quitter Chypre, ſans dire un mot de ce qui l'a rendue autrefois ſi célèbre. Le prétendu ſéjour de Vénus, la terre où l'on éleva tant de temples en l'honneur de cette déeſſe, ne pourroit qu'offrir les objets les plus dignes du culte des hommes ; l'amour & la beauté vinrent en ſe tenant par la main dans ce ſéjour du plaiſir, & les adorateurs de la déeſſe lui rendirent un culte plus particulier dans la perſonne de ſes filles incomparables. Quoique la beauté ne ſoit qu'une fleur paſſagère, ſon eſpèce, comme toutes les productions de la nature, eſt indeſtructible. Les villes de la Grèce n'offrent maintenant que des amas de ruines, leur gloire eſt éclipſée, leur langage même preſque perdu ; mais la beauté de leurs femmes lui a réſervé encore un reſte de ſplendeur qui reſſemble à la foible lumière du ſoleil couchant. Un Italien mena notre compagnie faire viſite à une demoiſelle Greque fameuſe par ſa beauté ; j'avouerai ſincèrement que je regretterois d'avoir négligé un objet ſi digne d'être vu. Nous contemplons les ſtatues & les peintures avec un enthouſiaſme qui augmente à

proportion de leur mérite, mais ici l'on a surpassé les plus beaux modèles de l'art, les chefs-d'œuvres des Phidias ou des Titiens, les figures étoient vivantes, les moindres proportions acquéroient une nouvelle grace pour le mouvement, & les traits de la figure la plus réguliere que l'on puisse imaginer, étoient animés par la sensibilité & la gaieté.

Cette jeune personne se nomme Teresa Vanessa : elle a une sœur mariée qui autre part passeroit pour belle ; toutes deux vivent avec leur mère, qui est d'une figure si ordinaire, que nous ne pouvions pas croire qu'elle eût donné le jour à un si charmant couple. Plus d'un voyageur anglois a été captivé par les charmes de la belle Vanessa, il y a peu de tems qu'un officier sur qui elle avoit fait une impression plus forte qu'il ne l'imaginoit lui-même, se fit mettre à terre au-delà de Baffa, & traversa l'isle avec beaucoup de peines pour venir déclarer sa passion à celle qui la lui avoit inspirée, peu d'amans seroient capables de donner de pareilles preuves de leur sincérité, mais ce fut envain que ce militaire brava les dangers d'une route peu fréquentée & même les huées du public : Vanessa rejetta toutes les protestations de cet adorateur, & il s'en retourna désespéré.

Je doit obſerver que cette jeune perſonne eſt d'une taille ordinaire. Je conſeille à mon ami Ammey de viſiter Chypre quand il aura beſoin d'un modèle de Vénus, & il pourra renchérir ſur la Vénus de Médicis.

Comme nous ne ſéjournâmes pas plus de 24 heures à Lernica, nous n'eûmes pas le tems de viſiter les dehors de la ville, qui contiennent pluſieurs bonnes maiſons de marchands étrangers. Mais ce qui attira principalement mon attention, ce fut un couvent, dont les bâtimens & les jardins ſont très-réguliers & très-propres. Les religieux, élevés dans les arts méchaniques, travaillent à l'entretien de leur maiſon & à la culture de leurs terres, ſans avoir beſoin de ſécours étrangers. Cette connoiſſance, jointe à leur pauvreté & à leur extérieur modeſte, rend ces chrétiens moins ſujets que les autres aux avanies des Turcs : ils ne ſont pas cependant entièrement exempts de la rapacité de leurs tyranniques gouverneurs, quand ils ont dequoi l'exciter.

Si nos remontrances n'empêchèrent pas notre Sclavon d'aborder à Chypre, il paroît au moins qu'elles l'empêchèrent de ſi arrêter longtems. Il vint le 9 février au ſoir nous informer qu'il étoit près de partir ; nous le ſuivîmes donc

à Marino, nous y fûmes accompagnés par le conſul, & par Meſſieurs Burke & Churchil, à qui nous avions offert de les conduire dans notre navire juſqu'à Lataquée; mais il nous remercièrent très-poliment, parce que le conſul françois leur avoit promis un paſſage ſur un vaiſſeau marchand de ſa nation, & qu'ils avoient accepté ſa propoſition. Comme c'étoit affaire de délicateſſe, nous n'inſiſtâmes pas, & prîmes congé de nos amis, après être convenus de paſſer le déſert enſemble, car nous eſpérions nous réunir trente-ſix à Lataquée. Nous remerciâmes le conſul de la manière affable dont il nous avoit reçus, & nous nous embarquâmes ſur différentes petites barques pour joindre nos vaiſſeaux. A neuf heures nous levâmes l'ancre & nous côtoyâmes l'iſle avec un bon vent. Nous fûmes bien étonnés de voir qu'on n'avoit pas changé de pilote, & que nous avions encore le même homme que le capitaine diſoit ne pas connoître les côtes de Syrie. Il s'excuſa ſur le contre-tems qu'il avoit éprouvé à Lernica; mais nous ne crûmes rien de tout ce qu'il put nous dire, & nous n'avions pas beſoin d'autres preuves de l'intégrité d'un Selavon. Nous attendions avec impatience le moment qui devoit nous délivrer d'une pareille ſociété.

Le ſamedi matin 10 de février, nous étions à ſept lieues environ de Chypre, ayant le cap Griego à ſtribord, & à bas bord celui de Saint-André, qui eſt à la pointe N. E. de l'iſle. Le vent ſoufflant toujours du nord, & le tems continuant d'être clair, nous cinglions autant qu'il nous étoit poſſible vers les côtes de Syrie, dans l'attente de voir le mont Liban dans la matinée ſuivante. Nous eûmes des biſes aſſez fraîches pendant la nuit, & nous fûmes très-ſurpris de voir le vaiſſeau marchand françois dont nous avons parlé plus haut. Nos eſpérances ne furent pas vaines, la côte de Syrie borda la partie orientale de notre horizon dès la pointe du jour ſuivant. Les montagnes de Baruti étoient au ſud; le Liban à la proue, & Tripoli au nord. Baruti eſt l'ancienne Berythus rebâtie par les Romains, favoriſée & embellie par Auguſte, & Hérode, monarque originaire du pays même. Cette ville ſeroit encore plongée dans l'obſcurité, ſans le goût & la libéralité de ſon dernier Emir (1). Ce prince, dont les Turcs eurent

(1) Notre auteur veut parler ici du célèbre Emir *Fekerdin*, ſur lequel D'arvieux & M. de Volney, deux voyageurs également eſtimables, nous ont donné des détails vraimens curieux. Sans m'amuſer ici à les copier,

beaucoup de peines à repouſſer les efforts, y laiſſa des monumens pleins d'élégance, & des jardins qui ſont encore aujourd'hui l'admiration du voyageur. En effet la beauté naturelle & la fertilité de la campagne, avec le moyen d'avoir des eaux ſur un terrein élevé, ſemblent ne demander qu'un peu d'induſtrie pour former un aſyle charmant. Le Libanon ou Liban eſt trop connu pour que j'en parle. Tripoli & les différens endroits que nous venons d'indiquer, ſont ſitués dans l'ancienne Phénicie, petit royaume maritime dont les habitans paſſoient pour avoir inventé les lettres, la navigation & l'aſtronomie. Tripoli, bâtie au pied du mont Liban, fait, par la beauté de ſes environs & la ſalubrité de l'air, l'admiration des Européens, qui ont pour la plupart des conſuls dans cette ville.

Un calme ſurvint tout-à-coup, & pendant le jour & la nuit ſuivante notre bâtiment n'avança que très-peu, par les courans qui règnent ordinairement dans le golfe d'Alexandrette appellé par les Turcs *Scanderoun*, (anciennement

---

je me contenterai de renvoyer le lecteur à l'intéreſſant *Traité des mœurs des Arabes*, *p.* 150. & à l'excellent *Voyage en Syrie & en Egypte*, de M. de Volney, Tome II, p. 30. N. D. T.

Sinus Iſſicus,) le vaiſſeau marchand françois, qui étoit derrière nous, éloigné de pluſieurs lieues, diſparut à la chute du jour.

Une biſe s'éleva deux heures avant l'aurore du 12 février : elle fraîchit ſi fort de l'oueſt, que nous jugeâmes à neuf heures avoir fait 30 milles vers le nord : nous vîmes ſur la côte une grande ville, que notre pilote nomma Tortoſa. Selon lui, nous étions à dix lieues de Lataquée, quand le capitaine vint ſur le pont, & prétendit que cette ville étoit Lataquée même. Mais on ne pouvoit guères s'en rapporter à ſon opinion, parce qu'il n'avoit jamais parcouru de parages, & il n'étoit pas aſſez bon marin, pour porter un pareil jugement d'après l'obſervation ſeulement : cependant cette fois il avoit raiſon, & grace aux courans, notre voyage fut terminé plutôt que nous ne l'eſpérions. Le pilote ne connoiſſoit pas la place, mais M. Smith, qui étoit revenu de l'Inde par cette route, confirma l'opinion du capitaine, après avoir regardé avec ſa lunette. Nous tirâmes donc vers le port : avant midi nous fûmes aſſez près pour demander une barque par un coup de canon ; ce fut une précaution ſur laquelle le capitaine inſiſta beaucoup. Il s'étoit obligé à nous conduire juſqu'à Lataquée, & nous nous récriâmes

ſur ce manque de parole ; mais il nous remontra le danger d'entrer dans un ſi petit havre & comme nous avions affaire à un homme obſtiné & mal élevé, nous préférâmes à éviter toute altercation, & pour en être plutôt délivrés, nous arrêtâmes nos comptes. M. Smith & moi entrâmes avec les paquets à bord d'un bateau françois, qui étoit venu vers nous, croyant que c'étoit le vaiſſeau parti de Chypre en même tems que le nôtre. Le major Nicol & le valet reſtèrent à bord pour charger les bagages dans des barques du port qui venoient vers le navire. En mettant pied à terre, nous courûmes auſſi-tôt au logis de M. Shaw, agent du conſul d'Alep ; il nous attendoit depuis long-tems, & nous reçut avec la plus grande cordialité : M. Smith le connoiſſoit perſonnellement. Nous vîmes bientôt arriver le major avec le bagage, mais en examinant les différens objets, nous en trouvâmes pluſieurs de moins ; nous n'en fûmes pas étonnés, quand notre ami, ſe plaignant de la brutalité du capitaine & de la groſſièreté des Matelots, après notre départ, nous apprit qu'on l'avoit chargé indiſtinctement dans le premier bateau qui s'étoit préſenté, & qu'on y avoit preſſé nos effets derrière lui ſans précaution. Mais j'attribue principalement

nos pertes à leur convoitiſe ſur tout ce que nous poſſédions : pendant le voyage même ils nous prirent pluſieurs effets. Comme le vaiſſeau avoit exprès gagné au large pour alarmer notre ami, & que le capitaine étoit armé d'un poignard, qu'il tiroit dans la moindre querelle, il auroit été imprudent à un homme ſans armes, de lutter contre de pareils banlits. Nos pertes viennent de la perfidie du capitaine, qui a manqué à ſes engagemens; nous nous croyons obligés à nous plaindre de ſa conduite, & charger notre conſul à Veniſe de faire payer le dommage aux propriétaires du bâtiment. Nous eſpérons par cette démarche montrer la malhonnêteté du Sclavon, & détourner les maîtres des vaiſſeaux d'employer des officiers de cette nation, ſur-tout s'ils font attention que beaucoup d'Anglois prennent maintenant cette route pour aller dans l'Inde.

M. Shaw ne perdit pas de tems à nous procurer des chevaux & des mulets pour notre voyage d'Alep, comme nous le deſirions. Nos amis, qui étoient dans le vaiſſeau françois, ne devoient pas tarder à paroître : l'on fit donc pour eux les mêmes préparatifs, & nous réſolûmes de les attendre un jour ou deux ſuivant notre convention. Nous dépêchâmes un courier

au consul d'Alep, pour l'avertir de notre arrivée : enfin nous passâmes la soirée à visiter le vice-consul, & quelques familles françoises & vénitiennes établies dans la ville. Le 13 février, changement de tems : la tempête fut accompagnée d'une large pluie, qui obscurcit le ciel, & rendit l'approche de la côte très-dangereuse. On apperçut deux vaisseaux qui s'efforcoient de tirer vers le port; nous jugeâmes que c'étoit le vaisseau marchand françois & notre bâtiment, que les vents contraires & les courans chassoient loin de la côte. A midi, la tempête augmenta, elle fut accompagnée d'éclairs & de tonnerres. Le vent changea tout-à-coup au nord; nous appréhendâmes alors qu'il ne repoussât nos amis vers Chypre. Voyant la découverte d'un vaisseau mieux gouverné que le nôtre, nous nous félicitâmes bien d'avoir fait notre passage si fort à propos.

Sur ces entrefaites, différentes nouvelles relatives au pays que nous allions traverser contribuèrent encore à nous alarmer. Le pacha d'Alep avoit passé à un autre gouvernement, & selon la coutume, il avoit pillé le pays avant de partir. Cette conduite aussi cruelle que tyrannique avoit jetté une terreur & une confusion inexprimables dans le cœur des habitans;

il ne manquoit pas de laiſſer par-tout des traces de ſon paſſage, & la miſère des opprimés ne les mettoit pas à l'abri de ſon avidité. Il réſervoit, dit-on, ſon dernier exploit pour la ville de Schogle, ſituée à mi-chemin de Latacquée & Alep. On rapporte qu'il avoit vendu aux principaux habitans une quantité de coton payable à une certaine époque; ſon changement arriva dans cette intervalle, & ſes gens exigèrent la ſomme, mais les marchands s'imaginant qu'il étoit diſgracié, avoient réſolu de le payer. Voilà un beau prétexte de faire éclater ſon reſſentiment, & quoique ſa tyrannie ait cauſé cette offenſe, il ſeroit difficile de dire juſqu'où il pouſſera ſa vengeance. Le bruit couroit qu'il avoit aſſiégé la place. Quelle qu'eût été l'iſſue de cette expédition, il n'auroit pas été très-prudent de prendre cette route. Le même ſoir nous reçûmes diverſes nouvelles de Schogle, mais elles étoient ſi contradictoires, que nous doutâmes de la vérité de tout ce qu'on nous avoit rapporté : cependant nous ne voulûmes rien déterminer à la hâte ſans avoir de notions plus certaines.

Le 14 février, nouveaux récits également contradictoires de tout ce qui s'étoit paſſé la veille. Mais dans l'incertitude, M. Shaw ne

voulut pas que notre bagage nous devançât, comme il l'avoit ordonné d'abord, afin que nous fussions moins gênés dans notre marche. Nous désespérâmes alors de voir Mr. Burke; car il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût jamais nous rejoindre, quand nous aurions une fois tourné le dos à la mer.

Nos heures de loisir furent employées à visiter les antiquités de Lataquée, sur lesquelles je vais donner les remarques que j'ai faites pendant mon séjour.

Lataquée fut rebâtie sur l'emplacement de l'ancienne Laodicée, vers le 35 degré 31 minutes de latitude nord, & n'en occupe qu'une foible partie, mais les ruines annoncent encore une ville digne d'avoir été la résidence des capitaines d'Alexandre. Une plaine considérable s'étend parallèlement avec la côte, & une montagne assez douce, chargée de figuiers & d'oliviers, s'élève derrière la ville, & contribue autant à la beauté qu'à la salubrité de sa situation. Quelques parties de la plaine sont bien cultivées; les jardins & les orangeries entremêlés cachent la pauvreté du sol aux regards des spectateurs. Le port de Lataquée, quoique petit, est capable de recevoir des vaisseaux assez considérables. Il paroît qu'on ne s'en est point

occupé depuis très-long-tems, car il faudroit peu de dépenses pour le rendre très-commode. L'indolence des Turcs y laisse accumuler les sables, sans penser à le nettoyer, & le château, dégradé de tous côtés, menace journellement de tomber dans ce même port & d'en fermer l'entrée. Un capitaine françois vouloit remédier à cet inconvénient; ses nombreux bâtimens & son commerce considérable dans le Levant, lui fournissoient les moyens d'exécuter cette entreprise. Il y a quelques années qu'il proposa au gouvernement turc de nettoyer & de réparer le port à ses frais, pourvu qu'on lui laissât tout ce qu'il découvriroit dans les fouilles. Cette idée ne fit qu'exciter la jalousie des Turcs, & ce beau projet fut oublié, comme celui que les Juifs de Rome proposèrent à un pape, pour récurer le lit du Tibre & prévenir le danger de ses innondations périodiques. Selon Monsieur Addisson, ils ne faisoient pas d'autre condition que le capitaine françois, mais ils étoient mieux fondés que lui à espérer la récompense de leurs travaux; cependant, quoiqu'il ne soit pas question de trésors enfouis dans le port de Lataquée, il suffit de connoître les nombreuses révolutions qu'éprouva l'isle, sous les Grecs & les Romains, dans le tems des Croisades, &

sous

ſous le gouvernement des Turcs, pour croire que les combats navals auront laiſſé au fond de la mer des dépouilles capables de ſatisfaire l'attente de l'entrepreneur. Lataquée fut en tout temps un entrepôt fameux de tabac & de coton, & maintenant même tous les marchands du Levant viennent y prendre ces articles plutôt que dans aucune autre Échelle.

Au milieu de la ville eſt un ancien temple quarré, ſoutenu par des colonnes de marbre d'ordre corinthien : le devant eſt couronné d'un fronton, les côtés ont été remplis de brique, & l'intérieur changé en moſquée. Ce déguiſement, joint à la défenſe d'y entrer, le ſouſtrairoit à la curioſité du voyageur qui ne ſeroit pas averti de l'exiſtence de ce beau monument. Lataquée ayant fait dans ces derniers un commerce aſſez conſidérable, on ne doit pas s'étonner d'y trouver peu d'antiquités : les palais & les temples ont été démolis, pour bâtir des magaſins avec les matériaux ; rien de ce que l'on voit ne rappelle l'idée de Laodicée, excepté un rang de colonnes, dont les intervalles ont été remplis avec de la boue, pour former la maiſon d'un particulier. Les fractures qu'elles ont éprouvées ont fait croire à quelques perſonnes,

qu'elles étoient faites d'une eſpèce de compoſition ; mais d'après la couleur & la matière même, je ne doute point qu'elles ne ſoient du même granite que la colonne de Pompée à Alexandrie : j'attribue le dommage au temps, aux ſièges & aux fréquentes invaſions faites en Syrie.

Les ruines de cette ville ſe changent chaque jour en jardins qui ſervent d'ornemens aux bâtimens qui reſtent. Nous ſortîmes par une rue qui conduit au nord, pour viſiter les catacombes. Notre chemin étoit bordé des deux côtés de vergers remplis d'abricotiers, de vignes, de cerifiers & de figuiers, dont les feuilles commençoient à pouſſer : les amandiers étoient en fleurs, les orangers chargés de fruits, & la plaine revêtue d'un beau verd, & la montagne d'Antioche, couverte de neige, ſembloit lui ſervir de bornes. Au-delà d'Antioche s'élèvent les montagnes chenues de Scanderoun (autrefois *Amaces*). A un demi-mille de la ville nous trouvâmes les catacombes en aſſez bon état, mais elles ne me parurent pas dignes d'attention, après qu'on a vu celles d'Egypte. Cet endroit eſt remarquable à cauſe de la défaite de Louis le Jeune par les Turcs pendant les croiſades.

Nous revînmes ſur nos pas en ſuivant la côte, & au plaiſir de notre promenade ſe joignit ce-

lui d'apprendre que les premières nouvelles de la marche du pacha étoient prématurées ; il n'avoit pas encore quitté Alep, & la ville de Schogle attendoit seulement sa visite. Ali changea la face de nos affaires, & nous reparlâmes de partir le lendemain. — Un capitaine de vaisseau de guerre turc, qui se trouva chez M. Shaw, me parla si favorablement de l'humanité & de la générosité du capitaine Moove, à qui arriva l'aventure de l'isle de Chypre, que je m'empresse de publier un témoignage si peu suspect, & qui prouve que la conduite de ce brave marin ne dément pas son courage.

Comme nous allons commencer à voyager dans l'Asie mineure, je ne suivrai plus la même manière de raconter. Je copierai le journal de notre marche, autant pour la satisfaction du voyageur qui pourra venir après nous, que pour les événemens mêmes qui demandent de la simplicité dans le style : cette manière a été adoptée par ceux qui écrivent simplement ce qu'ils voient & comme ils le voient, & ne font pas d'un livre de voyages un roman où l'on n'apprend rien, où la vérité est tellement altérée, qu'on peut la comparer à une coquette qui, ayant

beſoin de parure pour plaire, s'arrange, ſe farde, & emploie tous les ſecours de l'art à un tel point, qu'elle n'eſt plus connoiſſable.

Jeudi 15 Février.

Notre bagage étoit parti dès le lever de la lune, & tous nos préparatifs étant faits, nous montâmes à cheval à neuf heures du matin. M. Shaw nous accompagna juſqu'à ſa maiſon de campagne de Berſuada, environ à une lieue de Lataquée. Cette maiſon eſt agréablement ſituée ſur la croupe d'une éminence, d'où l'on découvre la mer, la ville & le port de Lataquée. Nous fûmes joints par le janiſſaire de M. Shaw, qui nous accompagna juſqu'à Alep, pour éviter les avanies, qui ſont fréquentes dans ces cantons. Mes deux compagnons, le valet, le janiſſaire étoient, ainſi que moi, bien armés, ſans compter les muletiers qui nous précédoient avec le bagage. Nous étions en état de repouſſer les attaques qu'on auroit pu nous livrer ſur cette route, qui eſt beaucoup plus sûre que celle de Scanderoun. Les environs d'Antioche ſont infeſtés de brigands, qui attaquèrent dernièrement M. Baldwin, agent de la compagnie. Après avoir tué ſon janiſſaire, & l'avoir bleſſé lui-même

très-dangereuſement, ils pillèrent ſon bagage.

Enfin nous prîmes congé de notre aimable hôte, et nous nous mîmes en route dans l'intention de marcher pendant neuf heures avant de nous arrêter quelque part pour paſſer la nuit. Nous eûmes bientôt atteint la plus légère partie de notre bagage qui étoit partie un peu de temps avant le reſte. Après une heure de marche nous quittâmes la plaine pour deſcendre dans des terreins bas, aſſez bien diſpoſés, quoique mal cultivés & inhabités. Les petits villages diſperſés ſur la montagne loin de la route, forment un contraſte avec la perſpective que l'on voit en bas.

Quelques pluies aſſez fortes nous mouillèrent pluſieurs fois juſqu'aux os dans le cours de la journée; mais le ſoleil & le vent ſéchoient bientôt nos habits. A cinq heures du ſoir notre janiſſaire trouva que nous n'avions pas avancé autant qu'il l'eſpéroit. Il ſuivit le conſeil des muletiers, qui ne vouloient pas aller à la ſtation ordinaire. Nous conſentîmes donc à tourner nos pas vers un petit village iſolé à notre gauche. En y arrivant nous nous inſtallâmes dans une miſérable cabane. Nos bêtes occupèrent une pièce de ce bâtiment, & la famille réunie avec notre compagnie, au nombre de vingt per-

ſonnes, ſe réfugièrent dans l'autre. Nous mangeâmes quelques mets froids que nous avions apportés, & je ne me ſerois pas même plaint de notre logis, que la fatigue me rendoit auſſi agréable qu'un palais, ſi la pluie n'eût pas coulé à travers le toit ſur mon lit étendu à terre devant un grand foyer. La nuit fut ſi orageuſe, que nous nous eſtimions bien heureux d'avoir un abri contre la furie des élémens. Le pauvre maître du logis avoit auſſi peu d'orgueil que de jalouſie, défaut cependant commun en Turquie. Non-ſeulement ſes femmes paroiſſoient en notre préſence ſans voile, mais encore elles couchèrent dans le même appartement ſans autre cérémonie. Cependant je ne crois pas inutile d'ajouter ici que nous étions chez un chrétien du Richée, & que dans la Syrie & dans l'Aſie mineure en général, les chrétiens ſont livrés à l'agriculture ou employés à des manufactures. Pour augmenter la compagnie, le troupeau de la maiſon vint ſe réfugier dans l'autre chambre, où il ſe trouva plus à l'aiſe qu'au milieu des ballots & des mulets qui étoient dans leur propre étable. Comme je me levois pendant la nuit pour me mettre dans un endroit moins humide je ne pus m'empêcher de rire en voyant ce groupe d'hommes & d'animaux pêle-mêle

C'étoit, selon moi, une image assez fidelle des temps partriarchaux qui ont rendu ce pays célèbre, & dont les mœurs & les usages subsistent encore parmi les tribus errantes du désert.

Vendredi 16 Février.

Nous nous levâmes dès la pointe du jour, & nous vîmes avec peine que notre gros bagage s'étoit arrêté au même endroit que nous. Cette halte ne pouvoit manquer de nous causer du retard ; mais les conducteurs s'excusèrent sur la difficulté des chemins & l'orage de la nuit. Après avoir donné une pièce d'argent à notre hôte, nous montâmes à cheval pour descendre la montagne où nous avions passé la nuit. Le chemin étoit naturellement escarpé, la pluie de la veille l'avoit rendu encore plus dangereux. Nous fûmes une bonne heure à gagner la vallée, où nous trouvâmes une rivière très rapide. Nous la côtoyâmes autant que le chemin nous le permettoit ; au bout de quelques heures, quand le jour fut bien éclairci, nous la passâmes, quoique lentement, à cause de sa profondeur. Aucune contrée n'est plus naturellement belle que la Syrie ; mais l'oppression jointe à la pauvreté en ont presque fait un désert.

A onze heures nous trouvâmes un *caphar* ou

péage, où l'on exige une certaine taxe des chrétiens, en disant que lorsque ceux-ci étoient les maîtres, ils faisoient payer pour l'entretien des routes & la chasse des voleurs. Les Turcs ont conservé la partie lucrative de cet établissement, laissant aux pauvres voyageurs le soin de sa conservation, inconvénient dont plusieurs nations civilisées ne sont pas exemptes. Ce péage est établi dans un passage si étroit, qu'on ne peut l'éviter qu'en faisant un circuit considérable autour des montagnes qui lui servent de barrière : à droite & à gauche est la rivière dont j'ai parlé, à quelque distance au-dessous. Nous payâmes six piastres pour nous & notre bagage : pendant toute cette journée nous ne fîmes que monter & descendre & passer des torrens. Des cascades nous récréoient encore de temps en temps la vue ; enfin, je croyois parcourir les sites les plus pittoresques du pays de Galles. A la vérité je regrettois dans ces riches points de vue les beaux arbres de nos forêts ; mais ils sont bien remplacés par les myrtes, les peupliers, & une foule innombrable de buissons en fleurs. Nous faisions quelquefois plusieurs milles sur le bord des précipices, & le mugissement des torrens qui tomboient au fond augmentoit la majesté du spectacle. Nous passâmes un ruisseau sur un

pont dont le deſſus n'a pas cinq pieds de long ; mais qui en a trente d'ouverture. Le lit du ruiſſeau eſt dans un rocher qu'une convulſion de la nature a ſans doute entr'ouvert d'une manière ſi extraordinaire. On ne peut rien imaginer de plus pittoreſque et de plus ſingulier que cette fente. Quoique M. Smith nous en eût déjà parlé, je ne pus m'empêcher de retourner ſur mes pas pour la contempler de nouveau.

L'après-midi la pluie recommença avec tant de force, que nos habits furent trempés en moins de deux heures. A cinq heures nous eûmes le bonheur d'arriver à la ville de Radamy, où nous devions paſſer la nuit. Le mauvais temps & notre bagage embarraſſant ont dérangé nos projets. Nous craignons de n'être rendus dans Alep que le cinquième jour de notre marche. Radamy eſt agréablement ſituée ſur la croupe d'une montagne, au pied de laquelle s'étend une grande plaine bien cultivée. La ville, quoique reſſerrée, a quelques beaux bâtimens ; nous entrâmes dans un caravanſerail voûté, & aſſez grand pour nous contenir ainſi que nos montures. Nous avons toujours été au nord-eſt de Latakuée, & quoique nous ayons marché pendant ſeize heures en deux jours, il paroît que nous n'avons pas fait plus de quarante milles.

Samedi 17 Février.

La pluie violente qui eſt tombée pendant la nuit, & l'apparence de la continuation du même temps nous empêchent de nous mettre aujourd'hui en marche. Nos muletiers ſoupçonnant bien que ce retard nous chagrine, tâchent de nous conſoler en nous aſſurant que le pacha eſt maintenant à Jeſſere-Schogle. Ils tiennent cette nouvelle d'un homme qui a paſſé hier par cette ville, il aſſure qu'elle eſt entièrement abandonnée. Notre janiſſaire parle de l'éviter, il veut par une marche forcée paſſer à Rhea demain pendant la nuit, & arriver à Alep le jour ſuivant; mais c'eſt un conte que l'on nous fait pour nous engager à la patience. Ce petit ſéjour nous donne la facilité d'examiner Radamy, & j'avois auſſi beſoin de ce repos; j'aurai le temps de faire quelque remède à une fluxion cauſée par les fraîcheurs, & qui m'a bien tourmenté ces jours derniers.

Radamy, ſituée à environ quarante milles de Lataquée & douze de Schogle, eſt la ſeule ville un peu conſidérable que l'on trouve entre la mer & la route. Sa ſituation, la fertilité de ſon ſol portent à croire qu'elle fut autrefois une place importante. Je ſuis deſcendu dans la plaine pour la voir plus à mon aiſe, & j'ai parcouru neuf

éminences, ſur le penchant deſquelles il vient du bled. Par l'aſpect de la montagne voiſine j'ai jugé que ces éminences étoient originairement des roes, ſur leſquels les payſans induſtrieux ont apporté du terreau. Comme il y a de l'eau en abondance ſur la montagne, on ne peut rien voir de plus fertile que ces champs élevés. La vallée peut avoir une lieue de long ſur près d'un mille de large. A l'entour ſont des montagnes cultivées dans certains endroits juſqu'à la ville. Au nord-eſt on voit la ville qui du fond de la vallée offre une aſſez belle apparence. On a planté par-tout des mûriers & des figuiers. Le pays, dit-on, produit beaucoup de coton. En Syrie & en Italie on cultive les mûriers pour la ſubſiſtance des vers-à-ſoie, dont les travaux forment une branche de commerce très-conſidérable.

Le jour s'éclaircit un peu vers deux heures d'après midi; mais s'étant chargé de nouveau, nous rentrâmes dans le caravanſerail, où nous fîmes un bon dîner avec des poulets & des œufs.

Dimanche 18 Février.

La nuit a été auſſi orageuſe que la précédente: beaucoup de pluie, de vent, accompagnés d'éclairs & de tonnerre. Cependant le temps s'éclaircit à

ſix heures du matin ; & tandis que nos gens faiſoient les préparatifs pour le départ nous trouvâmes le moment de déjeûner. A ſept heures & demie nous ſortîmes de Radamy, & deſcendîmes dans la vallée par un ſentier gliſſant & eſcarpé. Bientôt nous y trouvâmes un ruiſſeau que nous n'avions pas encore apperçu. Nous le traverſâmes ſur un pont ; & après avoir admiré en paſſant différens aſyles délicieux au fond de cette vallée, nous commençâmes à gravir ſur les montagnes par des chemins affreux couverts d'une argille détrempée par de longues pluies. Des cèdres, des peupliers, des myrtes couronnent ces hauteurs ; mais le ſol eſt pierreux & ingrat pour le labourage. A dix heures nous laiſſâmes le village grec d'Jugeſck à notre droite, & continuant toujours de gravir nous atteignîmes à onze heures la cime de cette montagne, qui domine ſur toute la plaine que l'Oronte arroſe dans ſon cours. Quelle magnifique perſpective ! nous découvrîmes alors la plus belle vallée variée par différentes cultures. Au milieu coule une rivière rapide, ſur les bords de laquelle on a planté dans différens endroits des oliviers & des mûriers. La ville de Schogle eſt bâtie ſur le penchant de cette montagne, près de l'Oronte, & les ruines de pluſieurs autres villes éparſes ſur les montagnes

voiſines. La deſcente qui conduit à Schogle eſt ſi rapide & ſi difficile, que quoique les chevaux du pays y ſoient accoutumés, le cavalier n'eſt pas en ſûreté. Des hommes peuvent braver ce danger & même y échapper ; mais je m'étonne de ce que des Européennes s'expoſent ſur le bord de ces précipices dans des litières couvertes & portées par des mules ; dans un accident leur eſpèce de clôture les empêcheroit de ſe ſauver.

A midi nous arrivâmes à Schogle, ſans autre accident qu'une ondée aſſez forte mêlée de grêle, qui jointe à l'aſpect menaçant des nuages accumulés ſur l'horizon, détermina les muletiers à s'arrêter. Malgré toutes nos remontrances ils entrèrent dans le premier caravanſerail, aſſurant ne pouvoir pas aller plus loin : les mulets paroiſſoient en effet aſſez fatigués. Depuis Radamy nous avons preſque toujours tiré vers l'eſt, & nous croyons être à cinquante deux milles de Lataquée.

Jeſſere-Schogle, ville conſidérable du diſtrict d'Alep, fait ſur la côte un commerce conſidérable avec ſon coton, que l'on regarde comme le meilleur de la Syrie. Mais les menaces du pacha y ont jetté une telle épouvante, que les principaux habitans ſe ſont réfugiés ſur les montagnes voiſines : il n'y eſt reſté que quelques

petits marchands. Cette déſertion n'a pas cependant cauſé de diſette, car nous avons trouvé toutes ſortes de proviſions, ſur-tout des anguilles d'une groſſeur ſurprenante; je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vu de ſi belles ſur aucune table d'Europe : mais on devroit avertir le voyageur du danger de ce mets. Cependant il ne nous fit aucun mal, peut-être parce que nous en mangeâmes peu. Les Européens d'*Alep* nous félicitèrent de notre bonheur, & je me rappelle que les Turcs nous regardoient avec ſurpriſe manger des anguilles, qu'ils appellent le *nazarina* ou le poiſſon des chrétiens, par manière de reproche, comme nous l'apprîmes dans la ſuite.

Ce caravanſerail, l'un des plus beaux que j'aie vus, étoit quarré, avec une cour & un puits. Il y avoit un aſſez grand nombre de voyageurs qui alloient à Lataquée. Je ne pus m'empêcher de gémir ſur le ſort d'une ſi belle ville, qui, tirant tous ſes avantages de ſa propre ſituation, étoit réduite à la miſère par l'avarice d'un pacha, & le défaut de politique univerſel dans l'empire ottoman.

Lundi 19 Février.

La matinée fut belle, & nous éveillâmes nos gens de bonne heure. Nous quittâmes Schogle

avant ſept heures, & paſſâmes auſſitôt l'Oronte (que les Turcs nomment l'Ausi) ſur un pont de pierres aſſez remarquable. Il a la forme d'un arc, & la partie oppoſée au courant eſt convexe, pour ſoutenir l'effet des torrens qui groſſiſſent ſouvent l'Oronte. Cette forme que je n'avois jamais vue me paroît parfaitement bien adaptée à l'uſage d'un pont. Entre la ville & la rivière eſt un camp romain, le plus parfait qui exiſte peut-être : il eſt très-élevé & commande la rivière & le pont. Un pareil ſite auroit engagé un tout autre gouvernement que celui des Turcs à y bâtir une fortereſſe. Sur la rive orientale du fleuve nous remarquâmes des reſtes d'aqueducs deſtinés anciennement à fournir de l'eau à la ville & aux champs voiſins ; ils paroiſſoient encore être de quelque uſage. Une plaine s'ouvrit devant nous : la verdure étoit fraîche pour la ſaiſon, & le ſol très-gras, mais le défaut de culture le privoit des richeſſes que nous trouvâmes à quelques diſtances de-là. Nous ne demandâmes plus alors d'autres preuves des troubles du voiſinage. Vers deux heures d'après midi nous gagnâmes des montagnes à l'eſt de la plaine. La pluie nous avoit retardés en rendant la vallée ſemblable à une fondrière. Nous ne fûmes donc pas fâchés d'avoir à gravir des montagnes . .

dont la ſurface bien ſèche nous dédommageoit du danger que nous parcourions pour parvenir au ſommet. De là nous jouîmes encore de la vue de Schogle & de l'Oronte ; nous découvrîmes quelques retranchemens conſtruits de différens côtés par les Romains ou les Croiſés. Nous continuâmes ainſi à paſſer de montagne en montagne, & à onze heures environ nous arrivâmes au ſecond & dernier péage des Oû *Caphar*.

Les Turcs y étoient plus impertinens qu'en premier, ils exigèrent onze piaſtres. J'attribue la cauſe de cette exceſſive impoſition à la timidité de notre janiſſaire, homme foible & peu capable de diſputer avec ces exacteurs. Nous rencontrâmes des gens du pacha, dont nous avons déjà parlé, qui nous demandèrent des *bakhchich* ou préſens : nous eûmes le bonheur de nous en défaire en feignant de ne pas les entendre. Ils étoient bien armés, & portoient le nom de *Délébaches*. Nous doublâmes le pas pour nous débarraſſer de ces importuns, & marchâmes juſqu'à deux heures au milieu des précipices ; après avoir traverſé des troupeaux de moutons innombrables, nous découvrîmes tout-à-coup le village de Vrin ; il eſt vrai que des noyers, des plants d'oliviers nous en annoncèrent le voiſinage. Sur la montagne à droite nous apperçû-

mes

mes un autre village, qui nous parut en auſſi mauvais état que Vrin, c'eſt-à-dire totalement abandonné. D'autres villages étoient diſperſés de différens côtés, au milieu des nombreux oliviers & autres arbres fruitiers. A trois heures nous entrâmes dans Rhéa, que des plantations & une éminence ſituée au nord-eſt de cette ville nous avoit toujours cachée : elle eſt propre & pittoreſque. La montagne au pied de laquelle on a bâti cette ville eſt remarquable par un grand nombre de cavernes creuſées dans le roc, & dont on découvre les ouvertures du milieu de la route. Ces cavernes, dit-on, ſervirent de retraite aux Cénobites pendant la guerre ſainte; mais je crois qu'on peut en faire remonter l'origine aux premiers temps des perſécutions des chrétiens; ils ſe retiroient dans les déſerts de la Thébaïde & de l'Arabie pour ſe ſouſtraire aux redoutables & nombreux ennemis de leur nouvelle croyance. La ville paroît avoir une demi-lieue de circonférence; mais les jardins, qui contribuent beaucoup à la beauté de ſon aſpect, occupent une partie de cet eſpace. Nos muletiers vouloient y ſéjourner; mais nos inſtances & l'eſpoir d'une gratification les déterminèrent à marcher juſqu'à Sermine qui eſt la ſtation ordinaire. Ils ſe contentèrent d'envoyer

à la ville le gros bagage. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'avoir pris ce parti, car un meſſager chargé de lettres du conſul Abolt, nous rencontra à environ un mille au-delà de Rhéa, & nous conſeilla de prendre la route de Sermine comme la plus sûre. Cet avis nous détermina à piquer en avant, & découvrant la moſquée de Sermine devant nous au milieu d'une plaine immenſe, nous dévançâmes notre bagage. Le chemin étoit couvert de gazelles qui fuyoient précipitamment. A cinq heures nous traversâmes un village ſi complettement ruiné qu'on n'y voyoit ni hommes ni bêtes. Nous nous étions trompés ſur l'éloignement de Sermine, à cauſe de l'élévation de ſon minaret; & ce ne fut qu'après une longue marche à travers un pays ſaccagé, que nous arrivâmes dans cette ville vèrs ſept heures du ſoir. Dans cette journée nous avions marché pendant douze heures & fait environ trente milles eſt-nord-eſt & nord-eſt. Sermine eſt à dix-huit milles de Lataquée : elle paroît auſſi grande que Rhéa; mais le brigandage dont elle avoit été la proie n'y avoit laiſſé que la misère & le ſilence. Après avoir traverſé pluſieurs rues ſolitaires, des marchés dépeuplés, & entre des maiſons demi-brûlées, nous nous arrêtâmes à la porte d'un caravanſerail en ruine. Le petit

nombre d'habitans ſembloient s'y être raſſemblés, & il n'y avoit point de place pour les étrangers. Cependant un Turc compatiſſant nous recueillit & nous conduiſit dans une miſérable étable pour y paſſer la nuit avec notre équipage & nos bêtes. Notre janiſſaire n'étoit pas un excellent pourvoyeur, & nous auroit laiſſé dans ce réduit pour épargner notre bourſe, ſi je n'euſſe pas dit au Turc que nous payerions bien pour être mieux logés. Ce peu de mots changea notre ſort : l'honnête Muſulman nous conduiſit dans ſa propre maiſon, où nous trouvâmes des appartemens couverts de tapis & de couſſins. Notre bagage fut dépoſé dans une anti-chambre, & nos bêtes allèrent au caravanſerail.

Il y avoit une telle diſette dans la ville, que nous ne pûmes avoir d'orge pour nos chevaux avant minuit ; leur ration même n'étoit pas complette. D'après cela il n'eſt pas étonnant que nous nous ſoyons trouvé nous-mêmes dans une plus grande diſette encore ; nous fûmes obligés de prendre du bled avec du pain raſſis que nous avions apportés de Latâquée. Nous fûmes dédommagés de cette mauvaiſe chère en dormant plus commodément qu'à l'ordinaire : je ſentis mieux que perſonne l'agrément d'avoir une chambre fermée, à cauſe de ma flaxion,

qui avoit tellement augmenté pendant le voyage, que toute ma joue gauche étoit entrepriſe, & depuis deux nuits je n'avois point goûté ce repos dont les voyageurs ont tant beſoin. La conduite de notre hôte nous donna une idée du deſpotiſme des Turcs; il n'oſoit parler haut. Mais d'après quelques mots prononcés à demi-voix, & ſurtout par ſes yeux, nous jugeâmes que les troupes du pacha avoient cauſé la déſolation dont nous étions témoins. On avoit mis toutes les femmes de la ville dans un lieu de ſûreté, car les brigands ne reſpectoient ni rang, ni ſexe, volant par-tout ſans ſcrupule, ils avoient même arraché les portes & les fenêtres pour les brûler.

Mardi 20 Février.

Nous fûmes prêts avant ſept heures du matin, & après avoir récompenſé notre hôte de ſes peines & de ſes politeſſes, nous partîmes accompagnés du meſſager du conſul. Le janiſſaire nous ſuivit à ſon aiſe avec notre bagage. Nous ne comptions mettre que ſix heures pour nous rendre à Khauterman, village peu éloigné d'Alep, & où nous ſavions être attendus par le frère du conſul de cette ville & par pluſieurs autres perſonnes. Les montagnes de Syrie étoient derrière nous, & nous entrâmes dans une plaine agréa-

blement variée par des collines. Devant nous s'élevoit une grande éminence, & à notre gauche étoit une chaîne de montagnes couvertes de neiges. Cette chaîne règne depuis Scanderoun juſqu'ici, & domine ſur tout ce pays. Le mont Caſiu, ſur lequel Antioche eſt ſituée, ſe voit à la diſtance de huit milles. Tout ce qu'on nous avoit dit à Lataquée, relativement à ce pays, ſe trouve aſſez vrai; excepté quelques endroits un peu cultivés, toutes ces plaines immenſes ſont abſolument en friche; & je prévois que la famine doit être la ſuite de tous ces brigandages. Nous ne manquâmes pas de rencontrer quelques-uns des vils inſtrumens de la tyrannie. Quoique nous ayons laiſſé derrière nous notre guide pendant une grande partie de la matinée, cependant nous ne nous perdîmes point ſur cette route, qui eſt très-fréquentée; nous trouvâmes aſſez de voyageurs pour nous indiquer les chemins, & beaucoup de mules deſtinés pour Alep. Voyant qu'il n'y avoit rien à craindre, nous continuâmes à marcher d'un pas aſſez rapide vers Khauterman. A onze heures nous découvrîmes ce village du ſommet d'une montagne, il étoit à-peu-près à la diſtance de ſix milles. Le chemin devint pierreux & plus mauvais: nous apperçûmes quatre cavaliers qui venoient

vers nous, mais de côté opposé; nous passâmes donc assez loin d'eux. Bientôt après parurent trois autres personnes de leur compagnie, bien armées, qui nous serrèrent d'assez près sans nous faire d'insulte. Malgré la supériorité de notre nombre & de nos armes, nous n'étions pas trop satisfaits de ces rencontres, & comme ils s'arrêtèrent pour nous examiner, nous doublâmes le pas. A un mille du village nous découvrîmes un corps de cavaliers qu'un Caravanserail situé hors de la ville nous avoit cachés. Obligés de passer auprès d'eux nous fîmes bonne contenance & nous eûmes le bonheur de n'être pas questionnés. C'étoit trente-six cavaliers conduits par un homme distingué; ils paroissoient parcourir le pays avec de mauvaises intentions, comme leurs vedettes l'indiquoient assez. Quel tableau pour un libre habitant de la grande Bretagne! Le contentement & la liberté lui font oublier les rigueurs des saisons, & il a dans sa chaumière des jouissances inconnues aux luxurieux esclaves des plus beaux climats & du plus beau sol de l'univers.

A une heure nous arrivâmes heureusement à Khauterman, où nous trouvâmes MM. Robert & Henri Abolt, frère & neveu du consul, & maître Huffey, chapelain de la factorie, qui nous attendoient depuis la nuit du samedi. Nous

prîmes un léger repas préparé pour nous dans la seule maison habitable du village, & remontâmes tous à cheval vers les trois heures, pour regagner Alep par une route assez mauvaise & pleine de pierres. A cinq heures nous entrâmes sains & saufs chez le consul anglois. Depuis Sermine jusqu'à cette ville je compte huit heures de marche, ou trente-quatre milles au moins; & j'estime la distance de Lataquée à Alep, par le chemin que nous avons pris, à cent six milles, quoique l'on n'en compte ordinairement que quatre-vingt-dix.

Mercredi 21 *Février & jours suivans, jusqu'au lundi* 19 *mars.*

Notre séjour dans Alep fut prolongé par un de ces accidens qui nous avoient déjà retardés, & auxquels les voyageurs sont sujets par la nature même de leur entreprise. Pour ce moment je vais interrompre l'ordre de mon journal, & tâcher d'expliquer de la manière la plus concise les difficultés que nous éprouvâmes, & les autres événemens relatifs à notre voyage.

Notre premier soin fut de chercher le moyen de passer le désert. Nous eûmes la mortification de voir qu'il n'y avoit encore aucuns préparatifs, quoique le consul fût depuis long-temps

instruit de notre arrivée, c'est-à-dire depuis notre longue détention dans le golfe de Venise. La caravane de Bassora étoit partie plus tard qu'à l'ordinaire, & l'on n'avoit aucune nouvelle de sa marche. Il étoit impossible de se procurer un chameau dans Alep, qui tire de Bassora ces utiles animaux, car on en élève beaucoup aux environs de cette ville. Dans cette fâcheuse circonstance nous résolûmes d'envoyer chercher à Damas des chameaux & des gardes pour former une caravane qui nous conduiroit à Bagdad, où nous devions nous embarquer pour Bassora. Cet expédient diversifioit notre manière de voyager, & nous évitoit le passage fatigant du grand désert. Grace à l'expérience & à l'amitié de M. *Smith*, gros marchand d'Alep, nous eûmes une personne capable de remplir notre commission, & le consul, très-embarrassé lui-même, n'osoit s'adresser à M. Smith, qui nous procura un Arabe honnête & intelligent, nommé Abdoulozale; ce sheikh avoit conduit sir Eyne Coote, à travers le grand désert en 1771, & n'avoit jamais démenti la bonne réputation dont il jouissoit. Il partit pour Damas le 22 février, & nous promit d'être de retour dans quatorze ou quinze jours; mais comme il ne falloit pas moins d'une semaine pour aller à Damas nous ne comptions pas de le revoir avant trois semai-

hes, s'il réuſſiſſoit dans ſon opération. C'étoit un retard auquel nous ne nous attendions pas, mais nous nous félicitions de ce qu'il arrivoit pendant que nous étions au milieu d'une aimable famille, & dans la ſociété hoſpitalière des marchands d'Alep.

Tandis que les plaiſirs du carnaval égayoient les factories catholiques de cette ville, & que les invitations des marchands hollandois & anglois nous aidoient à ſupporter patiemment la perte du temps, nous eûmes une rencontre qui nous dédommagea bien du retard que nous éprouvions. Ce fut l'arrivée de MM. Burke & Churchel, dont nous n'avions pas entendu parler depuis notre départ de Chypre. Ils arrivèrent à Alep au commencement de mars, par la route de Scanderoun, où leur vaiſſeau avoit été pouſſé par un vent qui venoit des côtes de Syrie; mais quand ils jettèrent l'ancre, ils avoient encore d'autres difficultés à vaincre. Une frégate françoiſe étoit alors dans le havre de Scanderoun, & malgré le paſſeport du miniſtre françois & du conſul de Chypre, M. Burke auroit été arrêté & conduit en France par le capitaine de la frégate, s'il n'eût uſé d'adreſſe. Nous félicitâmes ces meſſieurs d'avoir échappé à un pareil accident.

Le 11 du même mois nous fûmes bien ſurpris

du déſert qui s'étend juſqu'aux murailles d'Alep. Des peupliers qui ombragent les bords de cette rivière, & quelques maiſons de campagne ſe font remarquer par leur blancheur au milieu des vignobles voiſins. Cependant on y boit de bonne eau qui vient de Heylan, à la diſtance d'une heure de chemin, par un aqueduc bâti le long d'une grande route. Les édifices publics & les maiſons particulières ſont toutes en *pierres*, ce qui contribue beaucoup à la beauté des *rues*. Elles ſont cependant étroites & voûtées en la manière gothique dans les quartiers habités par les marchands & les ouvriers. J'y ai vu pluſieurs moſquées très-belles, & particulièrement un de leur minaret, élevé ſous les yeux de notre dernier conſul M. Drummond, m'a paru prouver le goût de l'architecte. Ajoutez à tous ces avantages un air ſain & frais, quoique très-chaud pendant l'été, ſelon le témoignage de Thévenot. Car il ne pleut point dans cette ſaiſon, & la roſée même n'eſt pas aſſez forte pour empêcher les habitans de coucher ſur les terraſſes de leurs maiſons. Enfin toutes les denrées abondent dans cette ville, dont la ſituation eſt vraiment agréable. Je crois en avoir donné dans ce peu de mots une idée aſſez juſte & ſuffiſante pour la curioſité du commun des lecteurs.

Alep eſt une des trois *Beglerbeglier* de la Syrie, les deux autres ſont Tripoli & Damas. Damas, que les Turcs nomment *Cham*, eſt régardée comme la première. Alep a éprouvé différentes révolutions, à différentes époques; elle paſſa pluſieurs fois des Sarrafins aux chrétiens, juſqu'à ce que les Turcs s'en emparèrent pour la dernière fois, en l'année 1188 de J. C. Ils la conſervent depuis cette époque. Elle ne paroît pas avoir beaucoup à craindre de la part des étrangers, & le voyageur imagineroit bien, au premier coup-d'œil, qu'elle doit partager la décadence de cet empire, autrefois ſi puiſſant, ſi la vue des commotions inteſtines de ſon gouvernement n'annonçoit encore une ruine plus prochaine. Abdy-Pacha commandoit dans la province; & j'ai déjà rapporté, dans une relation, pluſieurs preuves de ſa rapacité & de ſes mauvaiſes intentions. Tous ces deſpotes ſe reſſemblent pour le caractère; cependant, il y a quelque choſe de ſi contradictoire dans la conduite & les principes d'Abdy-Pacha, que l'on me pardonnera peut-être de citer deux traits d'impartialité & de fermeté de ſa part. Ils feront peut-être oublier la férocité & la rebellion dans laquelle ils ſe trouvèrent compliqués.

Il eſt ſouvent arrivé aux kaliphes de Bagdad,

aux ſultans de Turquie & aux gouverneurs des provinces, d'aller déguiſés dans les rues, pour obſerver la conduite des différens ordres de l'état, ſans être connus. Le pacha Abdaly employoit ſouvent cette ruſe, & quelquefois faiſoit des actes de juſtice dignes d'un meilleur perſonnage. Pendant un temps de diſette la misère fut ſi grande, qu'il crut devoir s'occuper du ſort des pauvres. Dans un pays où les magiſtrats altèrent les loix ou les plient à leur caprice, elles ſont ordinairement ſanguinaires, pour compenſer peut-être les fréquentes négligences des magiſtrats. La fraude dans les poids des denrées néceſſaires à la vie eſt donc un crime de mort. Le pacha ſoupçonnant que, dans cette circonſtance malheureuſe, les boulangers s'accordoient pour tromper les pauvres, alla, déguiſé ſous un vieil habit, dans le quartier qu'ils habitent. Il demanda un pain, & l'ayant peſé avec les véritables poids, dont il avoit eu ſoin de ſe munir, il trouva que le pain peſoit un tiers de moins que l'étalon. Auſſi-tôt il fait ſigne à quelques hommes qui l'accompagnoient de ſe ſaiſir du boulanger; & ſur-le-champ on l'exécuta, ſans autre forme de procès. Le pacha le trouvoit d'autant plus condamnable, qu'il avoit voulu tromper un homme dont l'extérieur

annonçoit la misère. Cet acte de rigueur effraya les confrères du coupable, & conserva la vie à plusieurs malheureux pendant les temps de disette, qui sont si fréquens dans ces contrées.

Si dans son administration Abdy pacha eût toujours été animé par les mêmes motifs de justice & d'humanité, on n'auroit pas été fâché du succès avec lequel il s'est opposé dernièrement à un Carman de la porte. Sa mauvaise conduite détermina le divan à le faire périr, ou bien à lui enlever sa place; on expédia donc cet officier pour mettre le décret à exécution. La marque distinctive de cet officier est un haut bonnet: toutes les personnes assez riches ou assez puissantes pour exciter la jalousie du sérail, le redoutent. L'homme employé dans cette circonstance avoit déjà donné des marques de son courage & de son adresse; il avoit déposé & exilé, à Damas, le prédécesseur de notre pacha, & revenoit peu de temps après à Alep, certain d'un nouveau succès; mais il s'étoit trompé sur le caractère de l'homme, car celui-ci ayant su, par les émissaires qu'il avoit à la cour, (& dont la protection appartient aux plus offrant) le dessein tramé contre sa personne, abandonna la ville, car le gouverneur du château & l'aga étoient assez puissans pour accélérer sa ruine; il campa

ſur une éminence à quelques milles ſud d'Alep, & établit ſon quartier-général dans un village ruiné du voiſinage ; de-là, il envoya des partis qui ravagèrent la campagne, & pria le courrier du ſultan de venir lui annoncer l'ordre de ſon maître : ce dernier ne pouvoit s'en retourner ſans courir le plus grand danger ; il préféra donc d'aller au camp avec une ſuite de cent perſonnes, & muni de deux ordres abſolument oppoſés. Le camp conſiſtoit en 3000 hommes d'élite, qu'on fit ranger ſur deux lignes pour honorer l'envoyé. Etant au milieu d'eux, il apperçut pluſieurs malheureux les mains liés ſur leurs genoux, à meſure qu'ils avançoient on leur coupoit la tête & elle venoit à ſes pieds ; ce ſpectacle jetta le trouble dans le cœur de l'officier, & il ne fut pas raſſuré quand on lui dit que c'étoient des voleurs qui avoient attenté à la vie & aux biens des ſujets du ſultan.

Son courage l'abandonna entièrement en s'approchant du pacha, auquel il remit des préſens & une lettre très-favorable du grand ſeigneur, qui lui conféroit le gouvernement d'Orſa : ce changement à des poſtes moins conſidérables ſont les préludes d'une diſgrace ; mais ce pacha, voyant ce ſuccès & ſon ſtratagême, feignit d'obéir aux ordres du ſultan, & cherchant peut-être

le

le moyen de les éluder, il baisa la lettre avec beaucoup de respect. Comme la présence d'un espion de cette espèce ne pouvoit que contrarier ses projets; il lui laissa entendre, en lui donnant son congé, qu'il seroit avantageux pour sa sûreté de quitter Alep le plutôt possible. L'émissaire n'avoit pas besoin de cet avis pour presser son départ; sa découverte fut complette, & il perdit sa réputation dans une circonstance qu'on regardoit comme bien moins dangereuse que celle où il avoit déjà réussi. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir qu'Abdaly essaya d'entrer dans son nouveau gouvernement d'Orsa, peu de temps après notre départ d'Alep; mais son caractère tyrannique lui valut un refus bien formel de la part des habitans. Orsa est une ville du Diarbekir, située sur l'Euphrate, à huit milles N. E. environ d'Alep. On montre encore dans le voisinage le puits où Jacob rencontra pour la première fois Rachel.

Lundi 19 Mars.

Tout se trouvant prêt pour notre départ, ce fut avec bien du regret que nous prîmes congé de notre aimable hôtesse, l'épouse du consul: nous devons à la complaisance & à l'honnêteté

de cette jeune dame, les heures les plus agréables que nous ayons paſſées dans Alep. Notre compagnie, compoſée d'abord de trois perſonnes, M. Smith, le major Nicol & moi, ſe trouvoit renforcée de MM. Burke, Churchill, Matcham Beet, Scot, & du docteur Peu, médecin de la factorie, & qui alloit dans l'Inde avec la permiſſion de la compagnie. Sa profeſſion, & ſes connoiſſances dans l'arabe & le turc, nous le rendoient bien précieux. En comptant mon domeſtique Richard, & le cuiſinier françois de M. Burke, nous étions onze Européens. Vers le ſoir, nous ſortîmes de la ville par la porte de Damas, pour nous rendre au lieu de notre campement, accompagnés du conſul, de ſon frère, & de nos autres amis; là nous trouvâmes trois tentes dreſſées pour nous, & deux pour les arabes & leurs cheikh. Je ſuppoſe qu'on tranſporte un habitant de Londres dans cet endroit, qu'il voie nos préparatifs, nos chevaux de ſelle, nos *mal-ſas* (1) portés par des chameaux, pour voyager pendant le fort de la chaleur, nos proviſions pour la route, & un vieillard de 70 ans parmi nous, il auroit craint pour nous les fatigues

(1) Eſpèce de litière double, dont on verra la deſcription plus bas

& la diſette dont nous ſemblions menacés ; mais le conſul, excellent pourvoyeur, s'étoit occupé de ce dernier objet d'une manière qui ne laiſſoit rien à craindre pour notre ſûreté ; cinquante arabes bien armés & choiſis dans les différentes tribus, que nous croyions rencontrer ſur la route, compoſoient notre garde ; ils devoient combattre ou négocier ſelon l'occurrence. La dépenſe de ce convoi étoit aſſez conſidérable, & ne convenoit qu'à un corps public ou à une grande compagnie de voyageurs ; mais comme elle a été réglée par les agens de la compagnie de Baſſora & d'Alep, je ne donnerai là-deſſus aucun détail.

Le conſul retourna chez lui à l'entrée de la nuit, après nous avoir promis de venir nous revoir avant notre décampement. Les Arabes commencèrent à tirer du canon ſelon leur coutume, ce qui alarma les gardes de la ville, & pluſieurs détachemens vinrent ſavoir la cauſe de ce bruit ; nous fûmes obligés de les régaler de café, & de les charger d'un préſent pour le gouverneur.

Mercredi 20 *Mars.*

Nous avons appris ce matin que le pacha arrête notre caravane, à cauſe du bruit de la nuit précédente ; ceci nous a obligé d'envoyer

un Arabe au conſul, pour qu'il nous obtienne la permiſſion de partir. Cet ordre n'eſt pas arrivé avant dix heures, & bientôt après nous avons vu le conſul lui-même; enfin à onze heures nous nous ſommes mis en marche. Notre caravane eſt compoſée de 80 chameaux & de preſqu'autant d'hommes. D'ici à Bagdad nos ſtations ſont fixées, & notre voyage doit durer ſeize jours, ſi nous ne rencontrons aucun obſtacle.

Nos gracieux amis nous quittèrent, & ce ſeroit de ma part un trait d'ingratitude révoltant, de paſſer ſous ſilence les obligations que nous avons au conſul (1), non-ſeulement pour ſon attention à nous pourvoir de toutes les proviſions néceſſaires dans la route, mais encore de l'agréable hoſpitalité qu'il nous a donnée pendant un mois. Nous avons trouvé beaucoup d'agrément dans la ſociété de ſon frère M. Abol. Je ne dois

(1) Comme M. John Abolt vient de mourir, regretté de ſes amis & de la nation qui perd beaucoup, l'on me permettra de lui rendre ici le témoignage qu'il m[illegible]. Perſonne n'a mieux réuni les manières honnêtes d'un homme du monde avec les talens d'un homme public, que le conſul d'Alep. Les compagnies qui l'employèrent ont rendu juſtice à ſa capacité; &, quant à ſa politeſſe, on peut en avoir le témoignage des Anglois qui ont paſſé par Alep. *Note de l'Auteur.*

pas oublier non plus MM. Harrey, Hage, & ſa charmante épouſe.

Nous marchâmes une heure au S. E. dans un pays plat & ravagé par les brigands. Avant midi nous rencontrâmes un cavalier qui nous apprit qu'une tribu de Ruchwans venoit de prendre la ville de Sphery près le Lac ſalé; c'eſt ce lac qui fournit Alep de ſel. Nous comptions y faire de l'eau: cette nouvelle nous obligea de tirer vers le Sud, & d'allonger notre chemin pour éviter Hagla. A trois heures nous arrivâmes aux bords d'un petit étang, où nous fîmes halte; cet endroit s'appelle Ain Cheikh Nachek, & eſt à cinq heures de chemin ou treize milles d'Alep, car nos chevaux faiſoient plus de deux milles & demi à l'heure. MM. Smith, Malrhoun & moi, fîmes à cheval le tour de l'étang; la chaleur n'étoit pas aſſez forte pour nous engager à déranger nos valets qui occupoient nos places dans les malefas. Vers le ſoir, nous découvrîmes un puits de meilleure eau que celle de l'étang, & qui cependant communique avec lui dans les grandes pluies. Abdoulazah envoya dans les environs du camp une patrouille, qui doit être compoſée de douze Arabes pendant tout notre voyage.

Mercredi 31 *Mars.*

Nous ne nous levâmes qu'à ſix heures du matin, & nos chameaux ne furent en marche qu'à huit. Je m'apperçus par ma bouſſole que nous montions vers le S. O., & comme j'en demandai la raiſon au cheikh, il me dit que la crainte de Ruchwans l'obligeoit de faire un circuit conſidérable juſqu'à Teibe. Le chemin fut pierreux pendant la première heure : enſuite nous arrivâmes dans des terres labourées, & vîmes des troupeaux qui paiſſoient ſur des montagnes; ils appartenoient à une tribu d'Arabes dont les tentes étoient à notre gauche, à la diſtance d'un mille. A onze heures nous tournâmes au ſud & entrâmes dans un terrein inégal & ſablonneux. A midi nous découvrîmes quelques citernes, où des Bédouins abreuvoient leurs troupeaux. Tandis que la caravane pourſuivoit ſa route, nous prîmes une taſſe de café, que les valets du cheikh nous préparèrent: côtoyant enſuite un petit ruiſſeau, & laiſſant une montagne à notre droite, nous tirâmes preſqu'à l'eſt & atteignîmes bientôt notre compagnie; alors nous quittâmes nos chevaux pour nous jetter dans nos *malefas*, qui nous parurent moins déſagréables & moins incommodes que nous ne l'imaginions.

Un *malefas* reſſemble à deux moitiés de chaiſe que l'on mettroit ſur le dos d'un fort chameau, en la couvrant d'une forte tente. Quoique ces deux ſièges ſoient ſéparés par le dos de l'animal, la diſtance n'eſt pas aſſez conſidérable pour empêcher les deux voyageurs de s'entretenir pendant la route; ces véhicules ſont en général petits, mais les nôtres ayant été faits exprès n'avoient pas cet inconvénient. J'avouerai cependant qu'il n'eſt pas comparable au tankaravane, eſpèce de grande litière portée par deux chameaux, & ſervant dans l'occaſion aux mêmes uſages qu'une tente; mais avec cette voiture il faut deux chameaux pour un voyageur, au lieu qu'avec le malefas un chameau ſuffit pour deux voyageurs. M. Burke avoit un de ces tankaravanes, & voyageoit beaucoup plus à ſon aiſe que dans une voiture à roues; elles ſont ſi peu connues en Turquie, qu'un marchand d'Alep étant ſorti dans un cabriolet qu'il avoit amené de Londres, les chevaux du pacha, qu'il rencontra ſur ſa route, s'effrayèrent du bruit des roues, & galoppèrent juſques dans la ville: bientôt on ordonna la ſuppreſſion d'une voiture auſſi dangereuſe (1). Nous continuâmes

(1) On défend les cabriolets en Turquie, parce que leurs roues épouvantent les chevaux; chez nous, elles

notre courſe juſqu'à trois heures, que nous nous arrêtâmes ſur un terrein eſcarpé, célèbre par ſa bonne eau.

On nomme cet endroit Ergill. Nous avions marché pendant ſix heures & fait dix-huit milles. D'après notre calcul, nous étions à 33 milles d'Alep. Le temps avoit été chaud & déſagréable toute la journée. Nous remplîmes nos outres vuides, parce que nous ne devions pas trouver de bonne eau avant trois jours.

Jeudi 22 Mars.

Nous étions ſur pied avant ſix heures du matin; mais comme nous ne quittâmes le lieu où nous avions couché qu'à cette heure, ce délai nous donna le temps de prendre une taſſe de chocolat ou de manger un œuf pour notre déjeûner.

Une plaine immenſe s'ouvroit devant nous, & nous ne l'eûmes traverſée qu'à onze heures; c'étoit une terre glaiſe couverte d'un gazon brûlé. Une petite ondée nous raffraîchit en route, & à midi nous entrâmes dans un défilé pierreux &

écraſent journellement des hommes, & on laiſſe voler impunément ces déteſtables voitures. Oſons donc nous moquer du gouvernement turc!

inégal, qui nous conduisit à une plaine, bornée à gauche par une chaîne de montagnes, appellée *Chebate*. Cette plaine nourrissoit différens animaux; nous vîmes un lièvre & des troupeaux de daims assez éloignés : un de nos Arabes tua une outarde grasse, nous l'encourageâmes à continuer de tirer, car nous n'avions que le fusil pour nous procurer des provisions fraîches. A cinq heures du soir nous arrivâmes à Hemans, où nous devions passer la nuit; il y a ici un ruisseau dont les eaux bouillent continuellement & ont un goût sulphureux; c'est peut-être ce qui a valu à cet endroit le nom d'*Hemans*, qui en arabe signifie *bain chaud*. Nous avions marché dix heures, & fait à-peu-près 27 milles, de manière que, selon notre calcul, nous devions être à 60 milles d'Alep. Il y a à Hemans un grand cimetière, qui annonce l'existence d'une ville visitée peut-être autrefois par les Grecs & les Romains, à cause de ses eaux minérales.

Vendredi 23 *Mars.*

Ce matin une gelée forte & un vent cuisant N. E. nous incommodèrent beaucoup. Pendant que l'on ploya les tentes & que l'on chargea le bagage, la plus grande partie de la compagnie partit en avant. Quoique bien munis de fourrures

contre la fraîcheur des matinées, nous trouvions cet exercice très-salutaire, & le continuâmes tous les jours. La journée entière se passa à traverser une plaine bien monotone. La caravane nous joignit à neuf heures; il y avoit déja une heure que nous marchions à pied. Le lit de la rivière chaude se trouvoit sur notre route, mais il étoit à sec dans cet endroit. La caravane fit lever beaucoup d'outardes, trop prudentes pour rester à la portée du fusil. L'après-midi nous franchîmes une montagne escarpée, nommée *Hillas*; à notre droite, cette chaîne de montagnes, que les Arabes nomment *Ucheroun*, bornoit l'horizon. A cinq heures nous nous arrêtâmes au milieu d'une plaine pour y passer la nuit. Nous avions marché tout le jour au S. E. E. pendant neuf heures; ayant fait 26 milles, nous nous trouvions, selon notre calcul, à 86 milles d'Alep.

Samedi 24.

Nous décampâmes avant sept heures du matin; les montagnes Ucheroun étoient toujours à notre droite, éloignées de 7 ou 8 lieues. Le terrein devint sablonneux, couvert de *gazon*, dont le chameau est très-friand. Les cavaliers s'arrêtèrent avant midi pour prendre leur café; le

Cheïkhnous tiède étoit à 10 lieues S. E. de nous, & Palmyre environ à 20 S. S. E. La curiosité nous auroit peut-être déterminés à prolonger notre voyage de quelques jours pour visiter ces ruines célèbres, s'il n'eût pas été indispensable de se faire accompagner d'un Arabe de la tribu qui les habite; comme nous n'avions pas le guide nécessaire, cette entreprise nous auroit peut-être attiré quelque hostilité.

Nous tirâmes toujours vers les montagnes jusqu'au coucher du soleil, que nous n'en étions plus éloignés que d'un mille; alors nous plantâmes le piquet dans le voisinage de Tenerif Trize. Nous avions marché pendant près de onze heures & fait 30 milles, distance d'Alep 106 milles. En me promenant devant notre camp, après la nuit close je remarquai cent gardes avancés qui se chauffoient; leur feu étoit dans un trou assez profond, qu'ils avoient creusé exprès, afin de n'être pas découverts; je n'aurois point attendu cette précaution de leur inexpérience.

Lundi 26 Mars.

Nous partîmes à sept heures du matin, & laissant Teibe à notre droite, nous tirâmes à l'E. S. E. Bientôt nous trouvâmes une eau stagnante couverte de roseaux; à l'entour, le sol

étoit très-sablonneux. A neuf heures nos compagnons, qui étoient en avant sur des chevaux, arrivèrent par hasard auprès d'un aqueduc en ruines. Cette rencontre excita notre curiosité : nous descendîmes dans ce bâtiment, qui étoit en pierres de taille bien travaillées. Nos Arabes nous dirent que cet aqueduc commençoit aux puits de *il Coum*, & continuoit jusqu'au Kaserel Akhein; on tira dedans un coup de fusil pour voir s'il ne s'y trouveroit pas quelque gibier, mais cela ne servit qu'à nous découvrir la direction de la voûte; & continuant notre chemin, nous la reconnûmes encore mieux par les puits percés pour tirer de l'eau dans l'aqueduc. Avec peu de dépense, on pourroit rétablir cet ancien ouvrage; mais à quelle habitation seroit-il utile ?

A midi le détachement qui s'étoit détourné de la route directe arriva à Keserel Akhein, place située au nord d'une montagne, & à l'Est est une plaine immense. Il y a différentes opinions sur la construction de ce bâtiment, au milieu d'un désert, où l'on ne s'attendroit guère à le trouver; le nom arabe signifie les deux frères (1). On tâche de faire remonter leur existence à la plus haute anti-

(1) *Kaserel Akhein*, le château des deux frères. *Note du Traducteur.*

quité ; leur union & leur discorde produisirent des aventures extraordinaires. En examinant cet édifice, on juge bien que son origine est plus ancienne que les Sarrasins. Son architecture, entremêlée de différens ordres, annonce cependant le style grec dans son déclin. Je suis tenté de donner une conjecture que le lecteur adoptera ou rejettera à son gré. Le voisinage de Palmyre me porte à croire que c'étoit un palais d'été de Zénobie ou de quelques souverains Palmyréniens. Sa situation entre l'Euphrate & Palmyre, sur la grande route, à la distance d'une lieue du fleuve & de la ville ; voilà sans doute de quoi favoriser mon opinion. Après tout, il pourroit être du temps de Khalifer, de Damas, de Bagdad, qui l'auront construit avec des ruines de Palmyre.

Ces édifices consistent en deux cours ; l'une a 150 pieds de diamètre, & l'autre 100 ; on voit les restes d'un beau palais dans une place où l'aqueduc vient aboutir ; l'autre place est entourée de bâtimens voûtés ; quatre piliers de marbre subsistent encore à l'entrée. Entre ces deux places, on voit une haute tour, dont l'escalier est encore assez solide pour que l'on puisse y monter ; de-là on découvre les environs, qui offrent encore des vestiges de jardin & de maison de plai-

ſance dont Kaſſer & Akhein étoit anciennement environné.

Nous quittâmes ces ruines à une heure, & rejoignîmes la caravane à deux. Nous marchâmes au milieu d'un ſol ſablonneux juſqu'à quatre heures & demie paſſées, que nous nous arrêtâmes dans un chemin creux. Après avoir marché pendant dix heures, nous avions fait 26 milles : diſtance d'Alep 174 milles : depuis *il Coum* nous avons toujours été au ſud-eſt.

Mardi 27 Mars.

Nous avions décampé entre ſix & ſept *heures* du matin, & pendant toute la journée *nous* avons marché vers l'eſt. Le terrein étoit généralement ſablonneux, excepté ſur les hauteurs, que nous trouvâmes couvertes de cailloux. La caravane fit lever pluſieurs lièvres qui, ſe trouvant étourdis & embarraſſés au milieu d'une pareille compagnie, furent pris à la courſe par les Arabes, qui ſont très-adroits à *jouer du bâton.* A onze heures, le détachement qui alloit en avant prit du café, vis-à-vis Gelul Cherkhim ; juſtement au-delà de cet endroit, une de nos ſentinelles penſa périr. Tandis qu'il viſoit un daim, ſa boîte à poudre

prit feu & creva avec un grand bruit : auſſi-tôt nous courûmes vers notre homme, qui heureuſement étoit peu maltraité. Comme nous approchions de notre coucher, la garde avancée donna un ſignal d'alarme, & deux des mieux montés pourſuivirent un homme monté ſur un chameau; ils ne l'atteignirent qu'après l'avoir long-temps pourſuivi.

Nous avions pris cet étranger pour un eſpion; mais quelle fut notre ſurpriſe quand nous le reconnûmes pour un meſſager de notre reſpectable ami le conſul d'Alep. On l'avoit envoyé à notre recherche le lendemain de notre départ; mais il revint d'abord ſans nous avoir trouvés, parce que nous avions changé de route : on le renvoya de nouveau, & il eut le bonheur de nous rencontrer. Cependant il nous évita d'abord, parce qu'il nous prit pour des ennemis. Son paquet contenoit principalement des papiers périodiques anglois & françois; mais dans cette occaſion, rien ne me fit tant de plaiſir qu'une lettre de celle qui eſt l'objet de mes plus tendres affections. Oui, nous ne vivons, ma chère H***, que pour avoir de nouveaux ſujets de gratitude envers le diſpenſateur de toutes choſes : les contraintes que nous éprouvons ne ſont ſouvent qu'une ſuite de ſes ſoins pour une eſpèce peu

prévoyante, tandis que les circonſtances qui accompagnent ſes bienfaits en augmentent *les* douceurs. Voilà la réflexion que m'inſpira la jouiſſance d'un bonheur vraiment inattendu. Ma chère, les nouvelles de votre précieuſe ſanté ſembloient réſervées pour le moment où j'aurois le plus beſoin de leur douce influence : je les aurois reçues avec bien du plaiſir dans un pays habité; mais au milieu d'un déſert, *elles* furent ma conſolation.

Nous paſſâmes cette ſoirée bien différemment de toutes les précédentes. Notre tente reſſembloit à un café, & nous ſommes, je crois, les premiers qui ayons reçu des feuilles *périodiques* au milieu des déſerts de l'Arabie. Le lieu de notre campement s'appelle *Khader*. Nous avons fait 28 milles en près de onze heures, marche diſtante d'Alep 198 milles.

Mercredi 28 *Mars.*

Nous partîmes à ſix heures & demie paſſées, tirant au S. E. pour gagner notre aiguade voiſine de l'Euphrate. Nous marchâmes toute la journée ſur un gravier ſouvent jonché de groſſes pierres. Parmi les montagnes que nous laiſſâmes derrière nous, il y en avoit une blanche aſſez remarquable,

remarquable, nommé *Rahat*. Nous entrâmes dans une plaine immenſe, entrecoupée de quelques ravins. Un de nos valets trouva un nid d'autruches, que la mère avoit abandonné, ſelon la coutume de cet oiſeau, qui laiſſe au ſoleil le ſoin de couver ſes œufs; il y en avoit ſeize dans ce nid, ce qui fit un bon repas pour les Arabes. J'examinai ſoigneuſement ce nid : je ne peux pas mieux le comparer qu'au baſſin dans lequel les maçons gâchent leur mortier; il eſt élevé à quelques pouces au-deſſus de la terre, & formé de ſable fin; ſon diamètre eſt de trois pieds; autour règne un foſſé pour empêcher les œufs d'être ſubmergés quand il pleut.

Notre traite a été plus longue aujourd'hui que de coutume. Après avoir marché juſqu'à ſix heures du ſoir, nous avons fait halte dans un chemin creux à cinq milles en-deçà des puits de *Jebul Rhanam*. Le cheikh parle d'envoyer des chameaux prendre de l'eau à ces puits. Pendant onze heures de marche, nous avons fait 30 mille depuis Khuder, diſtance d'Alep eſtimée 228 milles.

Jeudi 29 Mars.

Nous nous ſommes mis en route entre ſix & ſept heures du matin. Comme on n'avoit pas

apporté d'eau des puits dont je viens de parler, nous fûmes obligés d'en aller chercher nous-mêmes ; nous y fûmes rendus à huit heures préciſes, & nous trouvâmes huit ou dix puits d'eau fraîche.

Les *Jebul Rhanam*, ou les puits des moutons, ſont viſités par les caravanes de Baſſora, de Bagdad, de Damas & d'Alep. L'origine du nom eſt une preuve de la fertilité & de la population du pays, avant que les ravages de la guerre & d'autres révolutions ne l'euſſent changé en déſert. On ne peut douter que l'eau ne fût plus claire & plus potable quand on en puiſoit régulièrement. Quoique les nombreux ſentiers qui conduiſent à ces puits prouvent le fréquent uſage que l'on en fait encore aujourd'hui, l'élément qu'ils contiennent a autant excité l'avidité, & fait verſer autant de ſang aux habitans de ces déſerts, que les ruines des grandes villes dans nos pays policés ; ſouvent il s'élève des conteſtations meurtrières entre les tribus arabes qui ſe rencontrent à ces puits, & ces rencontres ont été funeſtes aux caravanes. Le cheikh nous parla d'une qui trouva les Arabes en poſſeſſion du puits qu'elle cherchoit : quoiqu'elle fût aſſez forte pour attaquer, elle ne voulut pas employer la force avant d'avoir tenté quelques négociations ;

Mais ce fut en vain, les Arabes ayant déclaré qu'il n'y avoit pas assez d'eau pour la tribu qui devoit passer quelque temps dans ces quartiers. Cette réponse désespéra les chefs de la caravane, qui résolurent d'attaquer leurs adversaires à force ouverte.

Ils furent reçus aussi vigoureusement qu'on pouvoit l'attendre de gens qui combattoient pour leurs femmes & pour leurs enfans; & certainement des voyageurs portés au désespoir par la soif, n'attaquoient pas non plus pour badiner. Cependant les assaillans furent repoussés trois fois; la fatigue & la soif en détruisirent plusieurs que l'épée avoit épargnés. Le reste désespéroit de son salut, quand un Arabe de la caravane proposa un stratagême dont les tribus se servent dans leurs guerres civiles. On rassembla toutes les bêtes de somme de la caravane, & à minuit on les conduisit contre les tentes des ennemis, en poussant des cris & faisant un grand feu. Ce choc subit eut tout le succès qu'on pouvoit en attendre: les lignes étant rompues, les gazèles de la caravane s'en emparèrent, & l'on eut non-seulement le puits, mais encore les effets des vaincus dont on fit un grand carnage. Si un philosophe s'imagine au fond de sa retraite, que les déserts n'offrent aucun aliment à la

discorde & à l'avarice, l'expérience peut lui apprendre que les passions agissent par-tout, & bannissent la paix & la sûreté de la solitude, comme des habitations des hommes.

Nos chameaux n'eurent bu, & nos outres ne furent pleines qu'à neuf heures; pendant cet intervalle nous nous raffraîchîmes, enfuite nous tirâmes vers le S. E. Le pays est plat et uni à cause de la proximité de l'Euphrate, dont le Jebul-Rhanam n'est éloigné que de six heures de marche. A deux heures après midi un tourbillon de fumée, qui s'éleva du côté de l'Est, nous annonça le voisinage d'une tribu arabe: ce fut pour nous une rencontre d'autant plus désagréable, que nous ne nous attendions pas à trouver un seul homme sur cette rive de fleuve. Nous avons marché toute la journée sur un gravier mêlé de sable. Il produit ce beau chardon nommé *Tournefort Goudeba*, parce que ce célèbre naturaliste l'apporta du désert au jardin du roi à Paris. A quatre heures nous entrâmes dans un chemin creux qui ressembloit au lit d'un étang: autour étoit un gravier couvert de gazon & d'herbes sauvages. Ce fut-là que nous dressâmes nos tentes: nous vîmes des compagnies d'oies qui voloient vers le fleuve. Cet endroit se nomme *Battau Swahib*, ou le lit

des eaux, ce qui prouve la juſteſſe de notre conjecture : & comme le fleuve n'eſt qu'à cinq heures de chemin N., ces eaux vont probablement s'y décharger dans les grandes pluies. Pendant ſept heures de marche, nous fîmes dix-huit milles, diſtance d'Alep 246 milles.

Vendredi 30 *Mars.*

Nous pliâmes bagage entre ſix & ſept heures du matin, dirigeant toujours notre courſe au S. E. Nous continuâmes de parcourir une plaine entrecoupée de ravins. Le ſol me parut meilleur & les buiſſons étoient couverts de feuilles, effet naturel de l'atmoſphère voiſin du fleuve. En deſcendant un précipice vers les deux heures après midi, dans une perſpective raviſſante, nous découvrîmes l'Euphrate coulant de l'Oueſt à l'Eſt. En même-temps les Arabes du bord de ce fleuve nous causèrent une alarme qui troubla un peu notre jouiſſance; mais nous fûmes bientôt raſſurés en voyant qu'elle n'avoit aucun fondement; cependant ces bords ne nous causèrent aucun plaiſir par les beautés qu'ils offrirent à nos yeux : privés de toute eſpèce de culture, ſans verdure, ſans bois, ils excitèrent notre indignation contre les poſſeſſeurs de

ces belles contrées. L'Euphrate, ce fleuve célèbre roule ſes eaux au milieu d'un pays déſert. En avançant on découvrit de l'orge ſauvage parmi le gazon, ce qui fut un grand régal pour nos bêtes. Les caravanes en répandent des grains dans les lieux où ils se reposent, & ils prennent racine quand le ſud leur eſt favorable. Nous traverſâmes à ſec différens torrens qui vont ſe jetter dans le fleuve. Après une marche des plus ennuyeuſes, on s'arrêta dans un endroit nommé *Jelul Ezzi*, à ſix heures du ſoir. Le cheikh nous dit que dans le voiſinage on voyoit les ruines d'une grande ville. Sa ſituation m porte à croire que c'eſt l'ancienne *Circeſium*. Nous avons marché près de douze heures & fait 30 milles, diſtance d'Alep 176 milles.

Samedi 31 *mars.*

Nous décampâmes à 6 heures & demie du matin & dirigeâmes notre route vers l'E. S. E. En moins d'une heure nous découvrîmes à notre gauche un bois de ſaules qui nous annonçoit le voiſinage du fleuve : auprès eſt un village nommé *Sejour-rharab* (1), ou les arbres au

1) Liſez *Chedjour-rharab*.

milieu des ruines. Cette scène nous fut très-agréable par sa nouveauté. La terre étoit émaillé de différentes fleurs sauvages, telles que l'iris, la pariétaire : à neuf heures nous nous trouvâmes vis-à-vis quelques montagnes situées du côté de la rive septentrionale du fleuve. Nous apperçumes les ruines dont le cheikh nous avoit parlé. En marchant parallèlement avec l'Euphrate nous arrivâmes à Manea, lieu vraiment pittoresque, couvert de saules & de mûriers : nous montâmes ensuite une montagne artificielle, qui a servi de cimetière.

De-là nous eûmes la perspective imposante de l'Euphrate coulant au milieu de la vallée : il a environ un demi-mille de large, & parcourt trois milles à l'heure. D'un autre côté nous découvrîmes un troupeau qui paissoit, & un homme que nous prîmes pour le gardien. A quelque distance étoient des tentes arabes ; mais nous ne crûmes pas avoir été apperçus par qui que ce soit. En approchant de la rivière pour boire, nous vîmes un radeau qui descendoit de l'autre côté au fil de l'eau : cette rencontre ne nous flatta pas infiniment, & le cheikh parut craindre qu'on ne fût instruit de notre approche. En poursuivant notre route, nous traversâmes des terres labourées & des champs d'orge. A deux heures

après midi on arriva auprès d'une vieille tour bâtie sur une hauteur nommée *Guiam*. Les Arabes dont nous vîmes les camps ne paroissoient pas être ennemis. Le fleuve forme une barrière entre les tribus paisibles & les pillardes ; ces dernières habitent le désert au sud de l'Euphrate. Nous fîmes un mille le long d'un marais qui nous séparoit de la rivière, & qui étoit couvert d'une espèce de taillis où l'un de nos valets tua un sanglier. Nous fîmes une marche forcée pour devancer le bruit de notre arrivée, & prévenir au moins les mauvais projets qu'on auroit pu former contre nous. On ne s'arrêta qu'à six heures & demie passées du soir, dans un endroit nommé Chennal, sur les bords du fleuve, à douze heures de marche. Nous avons fait trente-deux milles, distance d'Alep 308 milles.

Dimanche premier avril.

Nous étions en route à 6 heures du matin, & gagnions les bords de la rivière : nous la longeâmes en suivant un chemin large & battu qui alloit vers l'E. S. E. La hauteur qu'on voit de l'autre côté s'appelle Gelal Cherian. A huit heures on arriva auprès d'un aqueduc en ruines ; en entrant dans un défilé nous vîmes des ca-

valiers postés sur une hauteur avec des bestiaux auprès d'eux. Nous fîmes halte, & le cheikh dépêcha un Arabe pour savoir le nom de leur tribu & leur dessein; comme il ne doutoit pas que ce ne fût des ennemis, en bon musulman il se recommanda de toute son ame à Mohammed, tandis que nos Arabes allumoient leurs mèches, & que les Européens se rangeoient en corps de bataille pour se défendre : trois de nous à cheval formoient le front, & derrière les huit fantassins ainsi qu'un domestique négre & un cuisinier qui avoient un air formidable. Ils étoient commandés par le major, & malgré leur habit turc & leurs armes, on les reconnut aussi-tôt pour des étrangers. Nous joignîmes les cavaliers dans cet ordre, après une conférence avec le cheikh, ils nous prièrent de passer tranquillement : nous reconnûmes alors que c'étoit une troupe de femmes & d'enfans montés sur des bœufs & sur des ânes, conduite par quelques fantassins armés, & par un peu de cavalerie. Ils nous dirent qu'ils appartenoient à Soliman Beg, chef arabe assez connu dans le voisinage d'Anna, par les contributions qu'il exige de toutes les caravanes. La rive si desirée du Tigre & de l'Euphrate engage les Arabes à conduire leurs troupeaux dans le désert pour

y chercher des pâturages; car la providence a ordonné que ces plaines arides que nous venons de traverſer ſe revêtiroient de verdure à une époque marquée. Quand les chaleurs de l'été ont deſſéché les gazons, les tribus errantes reviennent auprès de la rivière qui eſt rentrée dans ſon lit. Voilà la ſeule diverſion de leur vie paſtorale, & ils ne connoiſſent d'autre politique que de guerroyer & de piller.

Quelques cavaliers nous accompagnèrent dans l'eſpérance de recevoir quelque préſent pour leur diſcrétion. Néanmoins ils ne ſe faiſoient pas ſcrupule d'avouer que nous ne devions notre ſalut qu'à notre force & à l'abſence de leurs propres troupes. Le cheikh n'avoit pas eu ſoin de prendre un Arabe de leur tribu, ce qui nous expoſa au danger que nous courûmes dans ce moment. Comme il eſt obligé par ſes conventions à payer tous les droits exigés ſur la route la perte le regarde: le chemin eſt montagneux & eſcarpé, les bords de la rivière arides & ſtériles. En avançant nous trouvons des ennemis campés; tous appartiennent à Soliman Beg, & ſe diſperſent pour le pâturage: quelques cavaliers nous joignirent ſeuls chacun, & nous accompagnèrent juſqu'à l'endroit de notre campement ſur les bords du fleuve: nous y arri-

vâmes à deux heures : il se nomme Cheikh Tâthen. Pendant nos dix heures de marche, nous avons fait quinze milles, de manière que nous sommes maintenant à 323 milles d'Alep.

On tint conseil l'après-midi dans la tente de notre cheickh, & il résolut d'envoyer des présens au chef des cavaliers pour gagner l'amitié de leur tribu qu'on appelle Dalaim : elle est très-nombreuse dans ces cantons. Enfin ceux ci s'en allèrent assez contens du résultat de cette rencontre. Le vent S. O. souffla très-frais pendant la nuit, mais le temps se réchauffa vers le matin.

Lundi 2 avril.

Nous décampâmes à 6 heures, très-charmés de diriger nos pas vers Anna. Dans différens endroits, nous vîmes des aqueducs sur le bord de la rivière. D'après leur architecture on peut juger qu'ils ont été bâtis sous les Califes : maintenant ruinés & sans usage, ce ne sont plus que de tristes monumens d'une industrie anéantie. Nous suivîmes les bords du fleuve pendant plus d'une heure ; nous traversâmes la ville de Meschiat, aujourd'hui abandonnée ; & rencontrâmes des laboureurs, & des bergers livrés à leurs occupations champêtres : nous eûmes la facilité

d'examiner la vie paſtorale des Arabes, ayant trouvé leur tribus errantes & fixées. A deux heures nous tirâmes droit au Sud, & après avoir franchi quelques montagnes de craie où le ſoleil ſe faiſoit ſentir vivement, nous nous trouvâmes encore ſur les bords de la rivière dont le rivage des deux côtés eſt couvert de ruines entremêlées de jardins & de vergers. L'Euphrate fait ici un coude conſidérable, & ſes rives ont une apparence de culture & de beauté : nous le côtoyâmes, & après avoir traverſé quelques canaux dont les eaux s'élèvent ſimplement avec des roues, & bordés de figuiers, de ſaules, nous entrâmes dans Anna à onze heures ; nous reſtâmes peu de temps dans une maiſon où nous fûmes invités, en attendant l'arrivée de la caravane. Notre cheikh nous conduiſit dans la ville, qui conſiſte en une longue rue, avec des jardins ſitués le long du fleuve. Nous employâmes une heure & demie à parcourir cette ville, qui étoit aſſez importante quand elle floriſſoit : on y voit des moſquées, des tours abandonnées : les iſles ſituées vis-à-vis cette place renferment des veſtiges aſſez conſidérables de différentes maiſons de plaiſirs, un pont abattu & des ruines dans les environs. Voilà ce qui reſte d'Anna : le principal agrément que trouve le voyageur haraſſé,

c'eſt le contraſte avec le déſert qu'il vient de laiſſer derrière lui. Nous nous régalâmes ſomptueuſement de bon mouton & de poiſſon pêché dans l'Euphrate ; je ne crois pas qu'on en ſerve d'auſſi beau ſur aucune table de l'Europe : le lait étoit excellent, & nous eûmes du fruit en abondance. En ſix heures nous fîmes quinze milles : d'après notre calcul Anna ſe trouve exactement à 338 milles d'Alep.

Mardi 3 avril.

Anna eſt l'ancienne Accato ſituée ſur l'Euphrate, à 34 degrés 20 minutes de latitude Nord : c'eſt la capitale de l'Arabie déſerte. Il y avoit anciennement un marché conſidérable : l'Empereur Julien en parle dans ſa célèbre & malheureuſe expédition de Perſe. L'ancienne deſcription de cette ville, de ſon gouvernement, ſurprend celui qui la voit maintenant ; elle contient cinq à 600 habitans qui dépendent, ainſi que leur gouverneur, du pacha de Bagdad. Ils ne ſont certainement pas à plaindre, le fleuve leur fournit d'excellens poiſſons, ſes rives produiſent du grain, des fruits, des pâturages autant qu'ils en ont beſoin. L'exceſſive chaleur & la mauvaiſe volonté du peuple qui s'eſt déjà

manifeſtée, nous empêche d'examiner les ruines qu'on voit ſur cette rive : faute de bateau nous ſommes privés du plaiſir de viſiter ces iſles, qui ſembloient nous promettre quelque choſe de plus antique, & de plus digne de recherche.

Le cheikh nous fit eſpérer qu'il trouveroit des bateaux pour paſſer le fleuve avec notre bagage : nous ne pûmes en avoir qu'un ſeul qui, après avoir tranſporté 30 chameaux, fut arrêté à cauſe d'une diſpute qui s'éleva entre le cheikh & le gouverneur pour de certaines rétributions que celui-ci vouloit percevoir ſur notre caravane. Abdoul Aza eut le prudence de tranſmettre l'affaire devant nous, s'en remettant à notre déciſion, comme n'étant point intéreſſés. » On » n'exige aucun droit des voyageurs, diſoit-il, » & comme vous n'êtes pas des marchands, & » qu'il n'y a aucun objet de commerce dans » la caravane, le gouverneur n'a ici aucun droit » à répéter. Comme cette affaire le regardoit, nous deſirions qu'il ſe conduiſît avec équité envers le gouverneur, mais non pas qu'il ſe ſoumît à payer des taxes injuſtes ; nous nous étions réſolus à le ſoutenir non-ſeulement là, mais encore auprès du pacha de Bagdad pour qui nous avions de bonnes recommandations d'Alep. Le cheikh déclara qu'il avoit donné différens ob-

jets au gouverneur, entre autres un manteau d'écarlate dont il s'étoit même dépouillé. Une partie de la matinée s'eſt paſſée en altercation: le gouverneur eſt venu plus d'une fois à nos tentes, juſqu'à ce que nous lui dîmes qu'on ne lui devoit rien, quoique les Arabes faſſent payer aux troupeaux tant par tête, quand ils ſont aſſez forts pour exiger une ſomme. Nous le menaçâmes de nous plaindre de cette demande injuſte au pacha de Bagdad, ſon maître, dont il ne pouvoit ignorer les liaiſons avec les factories angloiſes de Conſtantinople, d'Alep & de Baſſora : ce langage ne produiſit aucun effet; la diſpute en vint au point, que les Arabes prirent leurs armes pour aller ſe venger ſur la ville, & notre cheikh jura de pendre le gouverneur en arrivant à Bagdad. Les menaces, les geſtes de nos gens opérèrent plus que nos diſcours : on laiſſa aller le bateau, qui continua de tranſporter nos chameaux, & le gouverneur, malgré toutes les injures dont Abdoul Aza l'accabloit, s'efforca d'excuſer la conduite qu'il avoit tenue envers nous. Il l'attribua aux avis d'un Juif, homme obligeant & honnête qui a été le premier à nous procurer les choſes néceſſaires pour notre voyage, & qui dément bien cette imputation. La conduite ferme & réſolue de

qu'il fit ſur le gouverneur arabe, confirment le témoignage que M. Smith d'Alea nous a rendu de la bonne réputation dont il jouit parmi les Arabes du déſert, qui l'eſtiment autant pour ſon courage que pour ſon intégrité. Le meſſager qui nous apporta un paquet d'Alep vient de partir pour Bagdad, où il annoncera notre arrivée à l'agent du conſul.

Mercredi 4 avril.

La détention de notre bateau ayant empêché que l'on ne tranſportât hier tous nos chameaux à l'autre bord du fleuve, on a fait paſſer ce matin ceux qui reſtoient, ainſi que nos chevaux & notre bagage: les Arabes firent paſſer nos chevaux à la nage, & les conduiſirent à terre un peu au-deſſous du courant que nous avons traverſé en ſix minutes dans notre bateau; ainſi on peut juger de ſa rapidité. Le bagage fut replacé ſur les chameaux; à onze heures & demie paſſées nous montâmes à cheval, & tirâmes vers le S. E. ſur les bords du fleuve, qui furent pendant la première heure couverts de montagnes de c aie, avec quelques champs de grains dans les intervalles. A notre gauche parurent

rurent une ville ruinée & deux mosquées, partout on trouve des vestiges d'aquéduc dont les naturels ignorent l'usage. J'ai observé dans une petite isle de l'Euphrate les murailles d'une tour. Le pays dans lequel nous venons d'entrer est la Mésopotamie que les Turcs nomment le Diarbekir; c'est un pays plat en général, & les belles rivières qui l'environnent, alimentent les beaux pâturages qui l'ont rendu si célèbre. Dans toute cette journée l'aspect & la qualité du sol ne nous fit pas appercevoir le changement de pays, le voisinage du fleuve étoit toujours pierreux: nous nous arrêtâmes un peu avant quatre heures à Buchériah pour y passer la nuit: nous eûmes là une assez belle vue sur l'Euphrate. Notre marche n'a été aujourd'hui que de quatre heures & demie pendant lesquelles nous avons fait onze milles, distance d'Alep estimée 349 milles.

Je dois observer qu'Anna produit une espèce de grenade sans grains, c'est le fruit le plus délicieux qu'on puisse imaginer, & qui ne fait pas de mal comme les autres grenades. Il nous parut très-rafraîchissant pendant la route.

Jeudi 5 avril.

A six heures précises nos tentes étoient pliées

& quittant les délicieux rivages du fleuve, nous parcourûmes pendant quelques heures des hauteurs assez escarpées, en tirant de nouveau au S. E. nous regagnâmes l'Euphrate, & passâmes auprès d'un vieux dôme qui nous parut être un tombeau, avec les restes d'un bâtiment sur la hauteur. On apperçut un troupeau de Gazelles qui, selon leur coutume, évitèrent par la fuite l'adresse de nos tireurs; à deux heures les cavaliers prirent le café sur le bord de la rivière, nous la longeâmes jusqu'à onze heures que nous fîmes halte pour remplir nos outres, car nous allions quitter l'Euphrate, & nous n'espérions plus trouver de bonne eau jusqu'à Bagdad; cet endroit se nomme Cheriat el Jeucah, le fleuve y est plus large qu'à Anna: au milieu on voit une isle verdoyante, & les ruines d'un village sur l'autre rive. Entre Anna & Heit, ville où la caravane de Bagdad passe souvent l'Euphrate sont les villages de Hadiha & d'Eluce sur la rive orientale du fleuve, & celui de Jeba, dans une isle située à douze heures de chemin N. de Heit.

A midi, nous nous remîmes en route, & laissant l'Euphrate qui prend son cours vers le S. S. E. nous traversâmes une montagne nommée Cheriat el Deher; nous entrâmes dans une

vaſte plaine peu unie, entrecoupée çà & là de cavités. Le terrein étoit couvert à la ſurface d'aſbeſtes foſſilles dans différens endroits, & dans d'autres le gazon plus verd & le ſol plus fertile que nous ne l'avions encore vu, à cinq heures nous mîmes pied à terre pour paſſer la nuit dans la plaine. Nous campâmes auprès de quelques éminences que les Arabes nomment About Kéir. Depuis que nous avons quitté l'Euphrate, notre courſe a toujours été dirigée vers l'E. S. E. & en dix heures de marche nous avons fait aujourd'hui vingt-cinq milles, diſtance d'Alep 374 milles.

Vendredi 6 avril.

Nous étions ſur pied à ſix heures du matin, & avons continué notre route au S. E. E. à travers la plaine ſpacieuſe où nous étions entrés. Pendant que l'on plioit les tentes, en me promenant, & menant mon cheval en avant de la caravane; j'ai rencontré & tué un beau ſerpent, bien tacheté, mais venimeux. A meſure que nous avancions, le ſol a commencé à ſe revêtir de verdure & d'arbriſſeaux, ce qui a fait pour nos chevaux & nos chameaux une diverſion fort agréable à l'orge & aux boules de froment qui, dans ces voyages ſont leur principale

nourriture. Un cheval arabe, j'en ai l'expérience, peut ſe contenter d'une meſure d'orge par jour, & le chameau conſerver toute ſa vigueur avec un petit nombre de boules de froment mêlées avec du coton, & être ſur pied dix ou douze heures par jour. A dix heures nous avons fait halte, ſuivant notre uſage, pour prendre notre café, près d'une éminence appellée Jebel Trachier. Une demi-heure après, nous avons trouvé une ſource d'aſſez mauvaiſe eau qui ſortoit d'un rocher. On y a pratiqué une eſpèce de canal pour la commodité des beſtiaux, & nous avons profité de cette occaſion : à onze nous nous ſommes remis en route & nous avons continué tout le jour à traverſer la plaine. Une ondée de pluie & un vent frais du Sud-Oueſt nous ont ſurpris à quatre heures après midi. C'étoit un rafraîchiſſement qui nous a fait grand plaiſir, & qui a rendu le ſol un peu plus humide. A notre gauche paroiſſoit un camp d'Arabes aſſez conſidérable, mais il n'y a rien à craindre de ce côté de l'Euphrate où les hordes ne ſont pas cenſées liées avec celles du deſert que nous avions laiſſées derrière nous. Celles-ci ſont de la tribu d'Albuthiazer, & vivent du produit de leurs troupeaux. A cinq heures nous ſommes arrivés à l'endroit du campement, auprès d'une chaîne de montagnes ap-

deux milles de Jub Abuthu. Ces honnêtes créatures nous ont reçus avec autant de cordialité que de joie : nous ſommes entrés dans la tente de leur chef. — Elle eſt conſtruite comme celles de nos ſimples ſoldats, & couverte de peaux de chévres : nous nous ſommes aſſis ſur les peaux que l'on y trouvoit. Un malade a été apporté, & notre docteur lui a preſcrit le régime convenable. Son habileté dans ſon art, & ſa connoiſſance de la langue du pays, le mettoient en état de voyager en toute ſureté dans la Turquie, & nous ont rendu de grands ſervices. Les enfans nous emouroient familièrement, & ont été fort contens de quelques paras que nous leur avons donnés. Les Arabes errans ne ſemblent pas avoir le caractère jaloux de ceux qui réſident dans les villes, ils ne ſont pas dans l'uſage de ſouſtraire leurs femmes aux regards des étrangers, pourvu que ceux-ci ne les conſidèrent pas avec trop d'attention. Pluſieurs jeunes femmes paroiſſoient devant nous ſans voile, & s'efforçoient d'avoir part à nos diſtributions. Elles avoient les traits aſſez réguliers, quoique fort bazanées, & montroient toute la curioſité & toute la confiance que leur parfaite ignorance de toute civiliſation peut leur inſpirer. Il ſeroit imprudent cependant de faire une viſite

comme la nôtre, contre l'avis du conducteur de la caravane. Il eſt dangereux pour les voyageurs de ſe mettre au pouvoir de quelqu'une des tribus guerrières. A ce ſujet, notre guide nous conta une anecdote d'un Européen qu'il conduiſoit à travers le deſert. Celui-ci, malgré ſes remontrances, alla ſe promener dans un camp voiſin de leur halte, où il fut retenu par le chef, juſqu'à ce que le guide eût envoyé une ſomme conſidérable pour ſa rançon.

Dimanche, 8 *avril*.

Nous avons quitté Jub Abuthu à 6 heures du matin. Une légère pluie nous a accompagnés, mais elle a bientôt ceſſé, & le jour eſt devenu délicieux. Notre route étoit à l'Eſt-Sud, dans le deſſein d'embraſſer dans notre marche l'extrémité du lac ſalé. Nous nous ſommes bientôt convaincus que nous n'avancerions pas beaucoup aujourd'hui. Nous avons trouvé une marne graſſe où nos chameaux, qui ne ſont pas accoutumés à ce terrain peuvent à peine avoir pied. C'eſt-là le ſol que nous avons eu, à peu de variations près, la route nous offrant un terrain tantôt uni, tantôt rude & eſcarpé, tantôt un gazon verd, tantôt un

ſable rouge. A midi nous avons apperçu un lac qui étoit à notre droite, & dont la direction eſt du Nord-Oueſt au Sud-Eſt. A deux heures nous avons tourné au Sud-Eſt, & traverſé un ruiſſeau qui ſort du lac, & qui, nous a-t-on dit, ſe décharge dans le Tygre au-deſſus de Bagdad. La largeur de ſon lit rend ce récit probable : nous avons continué notre route toujours cotoyant le lac qui portoit au Sud, juſqu'à cinq heures. Nous avons fait halte pour paſſer la nuit, à un mille de là, dans un lieu appellé Labata : notre marche aujourd'hui a été de 11 heures, très-fatiguante & très-déſagréable. Car tout calculé, nous n'avons pas fait plus de 22 milles. Labata en conſéquence eſt à 423 milles d'Alep.

Lundi, 9 avril.

Ce matin nous ſommes partis à ſix heures, & nous nous ſommes d'abord dirigés à l'Eſt-Sud-Eſt pour éviter le lac ; mais malgré cette précaution, nous en avons retrouvé l'angle à l'Eſt, dont les eaux débordées ont donné quelque embarras à nos chameaux. Nous avons mis ſept heures à le cotoyer, ce qui fait, ſuivant notre calcul, 15 milles de long. Ce lac fournit de ſel Bagdad & Mouſſel, ville du Diarbekir,

ſur le Tygre, à 200 milles au nord de Bagdad, on l'y tranſporte à dos de chameaux. A dix heures nous avons gravi une montagne appellée Jebel Mudura dont le ſommet ſembloit préſenter un vieux bâtiment ruiné. La curioſité a engagé quelques-uns de nous à monter juſque ſur cette éminence. Quelle a été notre ſurpriſe de trouver que ces ruines n'étoient autre choſe qu'un amas de talc & de gravier rouge mêlé de coquillage, formé par la nature, & réduit par les pluies à l'état où nous l'avions vu. En cherchant vers le ſommet qui s'élève environ à 70 pieds de hauteur, nous avons apperçu un nid que ſa grandeur nous a fait conjecturer être celui d'un aigle. Comme nous ſuivions la caravane qui nous avoit devancé, nous ne fûmes pas peu allarmés de voir la trace récente d'un cheval; tandis qu'il n'y avoit dans toute la compagnie que ceux que nous montions. Auſſi-tôt nous avons pris le galop pour rejoindre notre guide qui étoit à la tête, & que nous avons trouvé en converſation avec cinq cavaliers de la tribu d'Iſlam, un deſquels avoit ſurveillé tous nos mouvemens. On n'a pas eu beſoin de nous faire ſentir l'imprudence que nous venions de faire, en quittant un moment la caravane dans un endroit ſi propre à un embuſcade, & ſi nous n'euſſions pas été

ſi près de Bagdad, probablement notre guide n'auroit pas gardé le ſilence ſur cet objet. Ces Arabes nous ont accompagnés juſqu'à notre campement, & ſe ſont conduits avec l'honnêteté dont notre force leur impoſoit la loi. Nous avons paſſé auprès de pluſieurs étangs d'eau de pluie, & continué d'avancer vers la plaine qui étoit remplie de compagnies de perdrix les plus groſſes & les plus jolies que j'aie jamais vues. A cinq heures du ſoir nous avons fait halte dans un endroit appellé El Rhadaghea : notre marche aujourd'hui a été d'environ onze heures, ou de vingt-cinq milles, & cette ſtation en conſéquence eſt à 448 milles d'Alep.

Le guide ayant conſenti à nous laiſſer partir pour Bagdad qui n'eſt qu'à la diſtance d'une forte journée, à neuf heures MM. Smith, Matcham & moi, nous ſommes remonté à cheval, accompagnés de nos domeſtiques & de ſept Arabes bien armés, nous avons dit adieu à nos amis, & pouſſé vers Bagdad, dans le deſſein de hâter les préparatifs de notre voyage ſur le Tygre que nous avions à deſcendre.

Mardi, 10 *avril*.

Notre marche a été aſſez rapide cette nuit,

cependant nous n'avons pas fait plus de trois milles par heure. Il y avoit environ une heure que nous avions quitté nos tentes, lorſque nous avons entendu des ânes braire & des chiens abboyer, ce qui annonçoit que nous n'étions pas éloignés du camp auquel appartenoient les cinq cavaliers que nous avions laiſſés derrière nous. Nous ſommes paſſés heureuſement ſans être apperçus, quoique la nuit fût claire & les étoiles brillantes; mais un peu après minuit nous avons cru tomber dans un parti. La lune étoit dans tout ſon éclat, & la vue fréquente des arbriſſeaux qu'on auroit pris pour des hommes, mais qui ne nous faiſoient plus d'illuſion, nous avoient empêchés de nous tenir ſur nos gardes; nous nous ſommes donc approché de ces étrangers à la portée du piſtolet, ſans nous découvrir les uns les autres. L'allarme a été vive & ſoudaine, & nos Arabes ont achevé de nous troubler, en ſautant de leurs chameaux dont l'ennemi auroit pu prendre avantage à nos dépens. Ils ont tiré un ou deux coups par deſſus la tête de nos prétendus antagoniſtes avant que nous puſſions découvrir leur nombre & leurs intentions. Les objets de nos allarmes étoient deux hommes à pied, & une femme montée ſur un ane, & cette découverte nous a fait rire

à nos propres dépens. Nos Arabes ne manquoient pas de courage, & je ne doute pas qu'ils ne nous eussent secondés dans cette occasion; mais la surprise a été si complette qu'une douzaine de bandits armés d'épées & de lances, auroient terminé l'affaire, avant que nous eussions pu faire usage de nos armes à feu. Après cette alerte nous avons continué notre route, du même pas, mais mieux préparés, & à deux heures du matin nous avons traversé un ruisseau nommé Dis-Djel. Les chemins étoient bons; c'étoit un sol uni & couvert de verdure. Au point du jour nous avons apperçu Agurkuff, vulgairement appellé la tour de Nemrod, à droite celles de Bagdad devant nous, & Jebel Dier à gauche. Cet aspect n'étoit point désagréable, quoique nous eussions encore six ou sept heures de chemin, avant d'arriver dans cette ville dont rien ne nous déroboit la vue. Bientôt le sol a changé & nous n'avons plus trouvé qu'une terre grasse interrompue souvent par des flaques d'eau, ce qui a rendu notre marche pénible. Nous avons vu des troupeaux de sangliers parmi les buissons à notre droite, & des oies sauvages qui partoient devant nous. Un de nos Arabes pour faire montre de son adresse en atteignant de si loin avec une seule balle,

a tué une de ces oyes, dont la mort a été ſuivie d'une particularité auſſi nouvelle que ſurprenante. Quoiqu'après tout, les liens de l'amour conjugal ſe retrouvent dans toutes les eſpèces de la création, conformement aux loix ſages de la divinité. Au bruit du coup, le reſte des oiſeaux a pris la fuite; mais un d'eux eſt revenu auprès de ſon compagnon mort, & ſon glouſſement, ſes coups de bec ſembloient l'inviter à le ſuivre pour éviter le danger. A cette vue qui auroit touché tout autre cœur que celui de nos inſenſibles Arabes, chacun d'eux a tiré ſon coup ſucceſſivement, & fait feu ſur le malheureux oiſeau. Nous avons voulu, à force de cris, nous oppoſer à cette cruauté, mais en vain, & quoique les coups fuſſent ſi juſtes que les uns frappoient l'oiſeau mort, & les autres effleuroient le plumage de l'autre, rien ne l'empêchoit de continuer ſon pieux & dangereux office, à chaque coup il s'envoloit à quelques pas de diſtance, & revenoit s'abattre près de l'objet de ſa douleur, en pouſſant des cris redoublés. La ſcène eſt devenue vraiment touchante, voyant que les Arabes rechargeoient froidement leurs mouſquets, nous avons couru au grand galop vers le lieu où elle ſe paſſoit & ramaſſé la proie, de manière

que la nouvelle victime de leur cruel passe-temps fut forcée de s'éloigner. Si quelqu'être civilisé sourit à ce récit, comme nos Arabes sourirent en voyant notre action, nous lui permettons de jouir d'un pareil triomphe. Pour une ame bienfaisante, pour un esprit philosophique, cette anecdote ne sera pas sans intérêt. Elle nous offre une morale pareille à celle que le fabuliste tire du simple instinct des animaux : le Berger de Gay peut en convaincre le philosophe.

Près de la tendre tourterelle
De constance & d'amour j'ai reçu des leçons ;
L'oiseau dont l'aile maternelle
Protège ses poussins contre les aquilons,
M'a montré ce que doit un père
Aux enfans qui de lui reçurent la lumière.

A sept heures du matin nous avons fait halte pour nous rafraîchir nous & nos montures : nous avions été dix heures à cheval, & la belle herbe sur laquelle nous nous reposions leur a fait grand plaisir. Nous nous sommes remis en route à neuf heures, & nous avons suivi un chemin battu dans une plaine abondante en pâturages, & couverte de troupeaux, mais qui ne produit aucun grain. Nous avons traversé plusieurs torrens, & à onze heures nous sommes entrés dans une vallée étroite, bordée par des montagnes

de ſable, ce qui la rendoit brûlante & très-pénible. A midi nous ſommes arrivés au Tygre qui fait ici une courbure au S. E., & paſſant une moſquée appellée Kadumé, nous avons ſuivi le cours de la rivière, juſqu'à ce que nous fuſſions entrés dans les fauxbourgs de Bagdad. Nous avons vu pluſieurs radeaux deſcendre le courant avec une rapidité qui nous a fait ſoupçonner que la rivière étoit groſſie; vers les une heure, nous ſommes arrivés à un pont de bateaux qui joint les fauxbourgs à la ville: nous avons eu le chagrin de le trouver levé depuis quelques heures, parce que la rapidité du courant avoit obligé d'interrompre pour quelque temps l'uſage d'une commodité ſi utile aux habitans. En conſéquence nous avons été forcés de paſſer la rivière dans des bateaux circulaires, faits de ſaules & gaudronnés, où nos chevaux ont été tranſportés avec nous. Le paſſage n'a duré que quelques minutes, après quoi, remontant à cheval, nous avons été conduits par un domeſtique qui étoit venu au devant de nous au port, chez Cojah Maurout, l'agent anglois. Cet Arménien nous a reçus très-honnêtement, & nous avions en effet grand beſoin de repos, après une marche qui a duré depuis neuf heures de la nuit dernière, juſqu'à deux de cet

après-dîner. Ce n'étoit pas moins que quinze heures ou quarante-cinq milles. Ainſi par la route que nous avons priſe, Bagdad eſt à 493 milles d'Alep.

Du mercredi 11 *avril, juſqu'au ſamedi* 21.

Le lendemain de notre arrivée nous reçumes la viſite de M. Outré, médecin françois, du ſignor Leoni, Italien, & des Carmes qui ont un couvent dans cette ville. Il n'étoit pas peu ſatisfaiſant pour nous de rencontrer des Européens dont les inſtructions ne nous devoient pas être moins utiles qu'agréables; mais ce qui mit le comble à notre joie après avoir terminé notre pénible voyage par terre, ce fut d'apprendre qu'on avoit loué un bateau pour nous conduire à Baſſorah. Nous allâmes le voir, & nous ne fûmes pas trop d'avis de payer un pareil vaiſſeau onze cents piaſtres (1). Il y auroit de la préſomption en à entreprendre une deſcription, car il n'y a pas de rivière en Europe qui puiſſe en offrir un pareil. Des matériaux groſſiers, & un travail plus groſſier encore caractériſoient le ſeul vaiſſeau de Bagdad que l'on

(1) Plus de 200 livres ſterlings.

pût

pût se procurer avec de l'argent; sur un fleuve que les contes orientaux nous représentent couvert de bâtimens qu'appellent le commerce ou le plaisir. Mais nous n'avions pas le choix, & l'on nous dit que si nous laissions échapper cette occasion, le défaut de navire nous retiendroit à Bagdad. De retour à notre logis, nous fûmes très-surpris de voir M. Burke & le reste de notre compagnie. Le guide nous avoit suivi plus lestement que nous ne le pensions, & nous eûmes lieu de soupçonner que nos Arabes s'étoient trompés de route pendant la nuit, & nous avoient fait faire plus de chemin qu'il ne falloit.

Notre départ étant fixé au lundi 16 avril, nous eûmes le loisir de satisfaire notre curiosité en examinant les restes de Bagdad, & en recueillant quelques anecdotes sur son origine & sur son gouvernement. Je choisirai les détails les plus propres à plaire au lecteur, sans perdre de vue la brièveté que je me suis prescrite dans cet ouvrage.

Bagdad, la capitale de l'Irac arabie, ou de l'ancienne Chaldée, est située sur la rive orientale du Tygre, à 33 d. 20 m. de latitude. Cette ville fut fondée par le Khalife Almanzor, la 144e. année de l'Hégire ou l'an de Notre

Seigneur, 762, ſur les ruines de l'ancienne Séleucie. L'abbé de Marigny raconte, à cette occaſion, une hiſtoire qui a plutôt l'air d'une fable que d'un fait ſimple & hiſtorique. Cet abbé prétend d'après des auteurs arabes, que ce Khalife, ayant réſolu de bâtir une ville ſur le Tygre, pour humilier Haſchemie, (vraiſemblablement Damas, autrefois la capitale des Sarraſins, que les Turcs appellent Cham) dont les habitans l'avoient offenſé, vint un jour ſe promener avec toute ſa cour ſur le bord du fleuve, pour choiſir une agréable ſituation. Un de ſes officiers s'étant écarté, rencontra un hermite qui avoit fixé ſon ſéjour dans cette délicieuſe retraite. La converſation s'engagea de part & d'autre, & l'hermite, apprenant l'intention du Khalife, adreſſa ces mots à l'officier: » apprenez qu'une » tradition de ce pays-ci porte qu'une ville doit » un jour être fondée dans ces prairies; mais » l'honneur de l'entrepriſe eſt réſervé à un » homme appellé Moclas, nom très-différent » de celui de Giaffar ou Almanzor, qui eſt » celui du Khalife ». L'officier rejoignit ſon maître, & lui raconta l'entretien qu'il avoit eu avec l'hermite. Au nom de Moclas, le calife deſcendit de cheval, & ordonna de procéder ſur-le-champ à l'exécution de ſon projet. Les

courtisans étoient immobiles d'étonnement, & attendoient avec impatience l'éclaircissement de ce mystère. Enfin le Khalife leur apprit que durant son enfance un accident singulier survenu dans sa famille, lui avoit fait donner le sobriquet de Moclas, & que la providence l'ayant évidemment désigné pour cette entreprise il se confirmoit dans le dessein de bâtir une ville en cet endroit.

Telle est l'histoire de la naissance de cette fameuse cité, dans laquelle les historiens peut-être ont mêlé la fiction avec la vérité, & comme les champions de Troye ou de Rome, ont eu recours aux miracles, & à l'interposition d'une divinité, pour annoblir leur sujet.

Quoi qu'il en soit, on ne trouvera ici ni l'étendue, ni la magnificence de l'ancienne Bagdad. Suivant les récits des missionnaires, & des habitans les plus instruits qui en ont visité les ruines, l'ancienne cité étoit sur la rive occidentale du Tygre à la distance de quinze ou seize heures plus haut, comme le témoignent une grande étendue de bâtimens souterreins & la tradition du pays. Et en effet l'apparence & l'état de la nouvelle ville semblent indiquer qu'elle a été fondée dans un temps plus récent. On n'y voit

aucune
des m
tions
étrang
les ja
rédui
cour
orar
enc
de
n'e
&

r
r

chent en quelque ſorte la pauvreté du reſte de la ville. D'ailleurs le voiſinage du Tygre qui roule ſes eaux rapides le long de la partie occidentale, eſt quelque choſe de ſi agréable à l'imagination, que l'on oublie la miſere & la déſolation qui règne autour de ſoi, en contemplant cette campagne verdoyante, & cette ſcène délicieuſe & romantique.

Le château s'élève ſur le fleuve, vers le milieu de la même partie occidentale de la ville, & tout près au midi eſt le palais du pacha. Le premier ne donne pas l'idée d'une place forte, & le dernier ne paroît guère annoncer la réſidence d'un riche & puiſſant viceroi. Des baſtions ouverts, une artillerie hors d'état de ſervir, ſans aucun abri pour la garniſon en cas de ſiege : voilà ce qui caractériſe la citadelle; pour le palais, il ne contient que des appartemens chetifs & peu commodes, à l'exception du harem. Vous ne pouvez y avoir accès; mais ſi nous en croyons le rapport du Dr. Outré, médecin de la maiſon, le quartier des femmes ne vaut guère mieux que ceux qui ſont viſibles.

Des murs d'une immenſe ſtructure & un bâtiment converti en caravanſerai ſont les ſeuls veſtiges de la grandeur des Khalifes : c'étoit le palais & la cuiſine d'un des plus célèbres de

ces monarques, suivant la conjecture la plus vraisemblable. J'avoue que je fus frappé de leur grandeur & de leur effet imposant. Conformément au goût gothique, ils ont encore cet air sombre, cette fraîcheur qui conviennent à un climat chaud; mais qui, je crois, sont absolument étrangers au goût de l'architecture grecque. La forme du palais est quadrangulaire; la cour, d'un immense diamètre, est dominée par deux rangs d'arcades gothiques. A l'entrée, & à la face opposée, il y a des bâtimens avancés, appellés Kiosques, qui servent à recevoir la compagnie & à respirer le frais, & qui sont en général le plus grand ornement des édifices turcs. Autant qu'on peut en juger par une promenade à cheval faite autour des murs, par les différentes vues que l'on a des bastions & des tours, & d'après la supputation des missionnaires, Bagdad a environ sept milles de tour. La peste & les divisions intestines ont furieusement rabaissé sa population au-dessous du calcul des écrivains orientaux. *Ainsi*, loin de compter 400,000 habitans, 20,000 sont une évaluation beaucoup plus près de la vérité.

Le 15, le fleuve qui avoit grossi depuis notre arrivée, s'éleva à sa plus grande hauteur qui, selon le Dr. Outré ne passe pas 15 pieds. La crue du Tygre est due aux pluies du printemps,

& par conſéquent n'eſt pas de longue durée. D'un autre côté, celle de l'Euphrate provient de la fonte des neiges des montagnes d'Arménie, qui la fait durer juſqu'au commencement de l'été. Mais elle continue bien plus long-temps, proportion gardée, que celle du Tygre. En effet la largeur de ce dernier ne paſſe pas, dans cette ſaiſon, celle de l'Euphrate à Anna, & pendant les autres mois de l'année, on nous aſſure que ſon lit eſt beaucoup moins conſidérable. Le pays ſitué ſur la rive orientale étant inondé, & l'humidité du ſol devant, probablement à la longue, influer ſur l'air, j'aurois jugé cette ſituation mal ſaine, ſi le docteur ne m'eut aſſuré le contraire. Si ſon récit eſt vrai, il n'y a point d'air en général plus ſalubre que celui de Bagdad, & point de ville où les maladies ſoient moins fréquentes. La peſte, à la vérité, l'a déſolée plus d'une fois; mais il eſt maintenant bien connu qu'elle n'eſt que le produit de l'infection, qui peut la porter dans les pays les plus ſains. Les peſtes de Londres & de Marſeille viennent à l'appui de ce ſyſtême; & ſes ravages annuels à Conſtantinople, ville fameuſe pour ſa ſituation ſalubre & ſa douce température, prouvent que la peſte, par un défaut de précaution ſeulement, peut déſoler les climats les moins

pourquoi jusqu'ici l'Inde a échappé à ce terrible fléau de l'humanité, & pourquoi on n'a pas pris de précautions pour empêcher qu'elle ne s'y introduise des pays soumis à la Porte. Quoique la Providence en ait préservé cette contrée aussi riche que peuplée, ne seroit-il pas digne de la sagesse & de l'humanité de la compagnie des Indes d'établir une quarantaine dans leurs ports pour les vaisseaux sortis de la mer rouge ou du golphe persique & de pourvoir, avec toute la précaution possible, à la sureté de plusieurs millions d'hommes dont la prospérité est intimement liée avec la sienne.

On s'attend, sans doute, que je dirai un mot des différentes révolutions que Bagdad a éprouvées, avant que je parle de sa constitution actuelle. J'ai déja raconté l'origine de l'ancienne cité. La nouvelle, dit-on, fut bâtie l'an de grace 1095 par le Khalife Mustetaher; enrichie par le commerce, elle reçut de nouveaux accroissemens, & continua d'être le siège de l'empire Sarrasin. Vers le milieu du treizième siecle, elle fut assiégée & prise par Holakou le tartare, qui mit fin à cette dynastie par la mort du Khalife régnant & de sa famille. Elle changea souvent de maîtres durant la guerre sanglante

entre les Turcs & les Perſes, & fut aſſiégée pour la dernière fois par Nadir Chah en 1738. Ce prince fut honteuſement repouſſé, & laiſſa ſon artillerie qu'on montre encore dans le château comme un trophée de ſa défaite.

Bagdad n'eſt pas plus exempte que le reſte des villes turques de la tyrannie & de l'oppreſſion de ſes gouverneurs. Et c'eſt encore moins la faute de ces repréſentans du pouvoir, que celle de l'adminiſtration qui rend leur ſituation & leur vie inquiète & précaire. Nous avons vu comment le pacha d'Alep fut confirmé dans ſes projets de révolte; mais le ſort du dernier pacha de Bagdad imprime une tache ineffaçable à la conduite auſſi injuſte qu'impolitique de la ſublime Porte. Pendant le ſiège de Baſſora par les Perſans en 1778, le pacha de Bagdad reçut ordre de marcher à ſon ſecours. Il ſuffit d'avoir vu une citadelle turque, & l'indiſcipline de leurs armées pour ſe rendre raiſon des lenteurs que devoient occaſionner le défaut de magaſins, & les ordres néceſſaires pour raſſembler les troupes deſtinées à cette expédition, ſans qu'il faille pour cela ſoupçonner l'officier qui en étoit chargé. Mais le ſérail jugea plus ſévèrement l'infortuné pacha, & envoya un bourreau avec ordre de demander ſa tête en puni-

tion de sa négligence. L'émissaire arrivé à Bagdad trouva que l'objet de son message, pour obéir aux ordres de la Porte, venoit enfin de s'embarquer pour Bassora avec toutes les forces qu'il avoit pu rassembler. Cependant, comme il n'y avoit pas de provision faite pour cet acte d'obéissance, le vautour à face humaine poursuivit sa proie sur un léger esquif, & l'atteignant sur les bords du Tygre, lui présenta l'ordre fatal. Le général saisi d'étonnement, moins déterminé, mais plus fidèle qu'Abdy Pacha, baisa le décret de son ingrat souverain, & tendit le col au lacet. L'effet immédiat de cette démarche fut la dispersion de l'armée, & la perte de Bassora. N'est-il pas plus miraculeux de voir un empire subsister malgré de tels abus de pouvoir, que de voir les Persans détacher une ville des provinces méridionales de la Turquie, ou les Russes une des septentrionales.

Le caractère du pacha actuel, & les services qu'il a rendus au Sultan, promettent à cette ville un plus long repos qu'elle n'a coutume d'en éprouver. Soliman, actuellement revêtu de cette dignité, n'avoit, il y a peu d'années, que le rang de mosselim ou de gouverneur de Bassora. Il est Georgien de naissance, & étoit esclave de Mahomet, effendi de Bagdad, il y a quarante

ans. Mis en liberté par la faveur de son maître, il s'est élevé par degrés aux plus grands honneurs. Lorsque les Persans, sous la conduite de Sadou Khan, assiégèrent Bassora en 1778, Soliman, qui en étoit gouverneur, fit une vigoureuse résistance; mais faute d'être secouru par le gouvernement, comme nous venons de le rapporter, & n'ayant qu'une foible garnison à opposer à une armée nombreuse, la disette le réduisit à se rendre après un siége d'un an, il fut en conséquence envoyé prisonnier à Chiras, où il resta jusqu'à l'année suivante, lorsque les Persans furent obligés d'évacuer Bassora. La mort de Kerim Khan laissa le trône ouvert à l'ambition de son frère Sadou, qui s'en retourna en diligence pour soutenir ses prétentions. Sadou Khan ne fut pas plutôt arrivé à Shiras qu'il rendit la liberté à Soliman, & le renvoya avec de riches présens. Il paroît qu'il y eut autant de politique que de générosité dans cette action. Cette manière noble de récompenser le courage d'un ennemi d'un rang distingué, devoit assurer à Sadou l'amitié des Turcs, acquisition fort importante au succès de ses desseins. Quand cette nouvelle arriva à Constantinople, Soliman fut nommé pacha de Bassora, &, immédiatement après, aux gouvernemens réunis de Bassora &

de Bagdad. Je ne prétends pas insinuer qu'il eſt bien rare ici que le mérite rencontre de pareils encouragemens; mais le fait eſt que Soliman doit ces honneurs accumulés au réſident anglois à Baſſora, M. Latouche avoit ſondé ce Turc & l'avoit trouvé attaché à nos intérêts. Il s'adreſſa à notre ambaſſadeur à la Porte, dont l'entremiſe procura à Soliman le rang où nous le trouvâmes. Et pour témoigner encore plus l'influence que le crédit anglois avoit eu ſur ſa faveur, le grand Viſir fit l'honneur au conſul Abbott de s'adreſſer à lui pour faire paſſer au pacha les queues de cheval. Cette liaiſon étoit un motif déterminant de préférer cette route; puiſqu'en cas d'obſtacles, nous pouvions compter ſur la protection du pacha en deſcendant le Tygre, qui, quoiqu'étant une communication plus directe, a été peu fréquenté par les voyageurs, en comparaiſon de l'Euphrate, & par conſéquent eſt beaucoup moins connu des géographes.

La première démarche de Soliman établi à Bagdad fut d'attaquer les Arabes Ghuzzal qui habitent les bords de l'Euphrate de Semowa à Hilla, & dont les brigandages avoient rendu le paſſage dangereux. Dans ce deſſein, il mit ſur pied une armée compoſée de 4,000 Janiſſaires, & de 6,000

Arabes, & marcha contre eux. Les Ghuzzals se retirèrent dans leurs marais, & comptant sur la force de leur situation inaccessible, bravèrent tout l'effort de ses armes. Soliman, voyant qu'il lui en coûteroit beaucoup de temps & de sang pour les tirer de leurs marécages, s'avisa d'un expédient qui décida la querelle sans coup férir, & la grandeur de cette entreprise égale les plus célèbres ouvrages des siècles passés. Il mit en œuvres quelques milliers de bras, & fit couper un nouveau canal pour les eaux de la rivière, précisément à l'opposite de leurs marécages, & en les détournant dans le nouveau lit, il se proposa de dessécher les asyles des Ghuzzals. La nouveauté de cette entreprise frappa ce peuple d'étonnement, & l'idée de voir le rempart sur lequel ils avoient établi leur sureté, prêt à leur manquer, leur imprima tant de terreur, qu'ils vinrent bientôt offrir des conditions que le pacha accepta. Dans l'assurance où il étoit de tirer une vengeance complette de ces puissans voleurs, il vouloit d'abord n'exiger rien moins que la tête des chefs arabes; mais, venant à peser les conséquences terribles auxquelles il s'exposoit en réduisant une telle multitude au désespoir, il se relâcha de sa sévérité, & leur fit acheter leur pardon au prix de 700 bourses, ou 350,000

piastres (1), avec quelques milliers de bœufs, de chameaux & de moutons. Les canons du château tirèrent le 15 pour confirmer ce traité important, & le pacha, nous a-t-on dit, se disposé à revenir dans cette capitale. Tel est l'homme dont ce pays & ceux qui sont obligés d'y voyager, attendent secours & protection, & sans la singulière instabilité de pouvoir qui caractérise le gouvernement turc, leurs plus vives espérances ne seroient pas trompées.

La crue soudaine nous a ôté toute possibilité de partir au temps convenu avec le maître de notre bâtiment. Tout le monde s'accorde à nous dire que notre voyage sera accompagné de mille dangers dans un temps où le lit de la rivière est confondu avec les terreins bas adjacens, où l'on n'apperçoit aucune bâtise qui puisse guider un vaisseau dans sa route. Si les cultivateurs avoient eu le soin de planter des dattiers sur les bords, cet inconvénient disparoitroit; cet arbre aime un sol humide, & seroit la meilleure indication que le voyageur put avoir pendant ces inondations périodiques. Mais quand l'humeur entreprenante du pacha lui donneroit la force de porter ses regards au-delà de

(1) 40,000 livres sterlings.

la routine ordinaire pendant ſon adminiſtration, tant que le territoire entre Bagdad & Baſſora ſera entre les mains des hordes arabes ennemies les unes des autres, il n'eſt pas vraiſemblable qu'on puiſſe mettre en exécution aucun projet d'ornement ou d'utilité.

Pour charmer les ennuis de cette déſagréable détention, nous passâmes le 19 avril dans les jardins de la ſœur d'Omar, le dernier pacha, à laquelle nous avions déja rendu viſite. Cette dame a ici des poſſeſſions conſidérables, & ſon parti étoit aſſez fort, durant les derniers troubles, pour empêcher un pacha qui étoit ſon ennemi de prendre poſſeſſion de Bagdad. Soliman, lors de ſa nomination à ce gouvernement lui a fait des préſens conſidérables, & on ſoupçonne que ſon retour à Bagdad eſt précipité par le deſir de la mettre hors d'état de lui nuire. Les deux moyens dont on parle pour terminer cette importante affaire, ſont ou ſon mariage avec elle, ou la perte de ſa tête. C'eſt une étrange alternative, & ſi peu conforme au caractère de Soliman, qu'on eſpère, qu'en cette occaſion, ſa galanterie & ſa généroſité prendront le deſſus ſur ſon ambition. Pendant que nous nous promenions à cheval près de la porte de la ville,

le canon annonça l'arrivée du pacha. Ainſi ſous peu de temps l'affaire ſera décidée.

Nous rencontrâmes dans les jardins, les miſſionnaires & quelques arméniens, amis de notre hôte. Le jour s'écoula très-agréablement. Quoique ces jardins ſoient ſauvages & irréguliers, je ne crois pas avoir jamais éprouvé de plus délicieuſe ſenſation qu'en y entrant pour la première fois. Un épais ombrage d'orangers, d'amandiers & de muriers défendent les allées des rayons du ſoleil; pendant que d'innombrables canaux amenés du Tygre, & ſerpentant en mille endroits divers, répandent dans l'atmoſphère une fraîcheur qui ranimeroit un mourant. Nous errâmes dans ces lieux agreſtes avec un plaiſir infini; nous ne pouvions faire un pas ſans faire tomber autour de nous une pluie de fleurs qui exhaloient ſous nos pieds des parfums raviſſans. Les bords des allées étoient garnis de roſiers dont les boutons commençoient à s'épanouir, et ſembloient inviter la main à les cueillir. Il n'y avoit là ni ſtatues ni fontaines, ni perſpectives dont le goût & la grandeur puſſent étonner les yeux. La nature ſimple & ſans ornement avoit courbé ces berceaux & ménagé ces ombrages, où les naïades viſibles à la ſeule

imagination

charger d'une lettre & d'une balle de tabac de Latiquée, le plus beau de la Turquie, pour le pacha qui, nous dit-il, ſeroit fâché d'un départ ſi peu cérémonieux, & nous avons appris depuis que ſa prédiction s'eſt vérifiée. Mais nos affaires étoient trop preſſantes pour nous permettre de faire à l'étiquette un ſacrifice peu néceſſaire, ſpécialement quand nous laiſſions derrière nous un préſent qui, aux yeux des orientaux, eſt le principal objet d'une viſite de cette nature. Nous avons ſaiſi le moment de nous embarquer la nuit du ſabbat des Mahométans. Le bateau étoit à l'ancre près de notre habitation, & les rues moins remplies de monde nous permettoient d'échapper aux obſervateurs. Je ne puis quitter Bagdad ſans remarquer que les marchés ſont abondamment fournis de poiſſon, de viande de boucherie, de volaille, de gibier, & d'une variété infinie de fruits & de végétaux, auxquels on peut ajouter une grande quantité de miel de la Turcomanie, qui, pour le parfum & la ſalubrité, peut ſoutenir la comparaiſon avec le miel ſi vanté de l'Arabie heureuſe.

Journal à bord du bâtiment Soliman de Bagdad à Baſſora, en deſcendant le Tygre, ou Didjelèh.

Samedi, 21 avril.

Tout ce que nous avons gagné en nous rendant à bord cette nuit, c'eſt d'être à portée d'inſiſter pour partir ce matin. Ce n'eſt pas ſans peine que nous avons obtenu des mariniers de s'éloigner du rivage à 7 heures, & nous avons commencé à deſcendre en faiſant cinq milles à l'heure. Douze rames ajoutent à la rapidité du courant. Cependant à voir la maſſe & la longueur du bâtiment, & le nombre de 70 perſonnes, en comptant l'équipage avec les paſſagers extraordinaires, quoique nous ne l'euſſions frété que pour nous ſeuls, nous mêmes & nos domeſtiques, il auroit dû être mieux pourvu à cet égard. Mais, comme en ce pays tout le monde eſt armé, on nous dit que le nombre ajoute à notre ſûreté, & pour comble de précaution, nous avons un petit canon à notre proue, pour intimider les hordes d'Arabes que nous devons rencontrer. Cet uſage de ſe munir de canons eſt très-utile à la grande caravane qui traverſe le grand déſert; les richeſſes dont elle eſt chargée l'expoſent aux attaques des tribus

confédérées, qui ſont réprimées par la terreur de ce terrible inſtrument de déſtruction. Nous avons cotoyé les jardins au-deſſous de Bagdad, qui nous ont offert un ſpectacle fort agréable. Le fleuve à Bagdad court du N. O. N. au S. E. S. & continue quelques milles dans cette direction. Je me flatte qu'on ne me taxera pas d'être trop minutieux en décrivant les *ſinuoſités* du Tygre, & les différentes tribus qui *habitent* ſes bords. Un détail exact de ces particularités depuis Bagdad juſqu'à Cournou ſituée ſur le confluent des deux rivières, ſeroit bien néceſſaire au ſavant auſſi bien qu'au voyageur, & le deſſein de remplir ce vuide, exécuté avec toute l'habileté dont l'auteur eſt capable doit, ſans doute, recevoir un accueil favorable du public. Il n'eſt pas inutile de prévenir qu'outre les ſecours qu'une pareille entrepriſe a dû recevoir d'une nombreuſe compagnie, ou a eu l'avantage peu commun de profiter des connoiſſances du Dr. Freer dans les étymologies arabes, pour expliquer les noms propres qui ſe préſentent. A huit heures & demie nous avions la tour de Nemrod au N. O; à neuf nous avons paſſé devant le village de Maluick Il Saïb, ſur la rive orientale, habité par les Gourdyns, peuplade de montagnards errans. Ici le fleuve

décrit un demi-cercle de quelque étendue, vers l'Eſt, où les bords commencent à paroître moins fertiles. Les arbres deviennent rares, & l'on n'en voit plus dans la perſpective. Nous tournions alors directement au Sud. A onze heures nos gens ont dirigé tout-à-coup le bateau vers la terre; nous en avons demandé la raiſon. Ils nous ont appris que le pilote n'étoit pas encore à bord & ne comptoit s'y rendre qu'au coucher du ſoleil. Il nous avoit échappé à Bagdad, & ce délai inattendu ne laiſſa pas de nous déconcerter. Cet endroit, appellé Curara en Arabe, & Butulah en Turc, d'après notre eſtime, eſt à 20 milles de Bagdad. Cependant nous en découvrons en plein les Minarets & nous n'en ſommes pas à la moitié de cette diſtance en ligne droite.

Avant le coucher du ſoleil, le pilote s'eſt rendu à bord dans un petit bateau, chargé de quelques paſſagers de plus & de quelques marchandiſes. A notre grand chagrin, nous voyons qu'il ne compte pas partir avant demain au point du jour, à raiſon de la difficulté à naviguer ſur le fleuve dans l'obſcurité de la nuit. En conſéquence nous nous ſommes retirés ſur les tapis étendus dans nos cabinets. Nous en avons deux qui occupent l'arrière du bâtiment.

Un de ces cabinets eſt au niveau du franc tillac; l'autre plus gai & plus aéré a été dreſſé, comme nous l'avons demandé ſur le pont ſupérieur.

Dimanche 22 avril.

La difficulté d'emmagaſiner les nouvelles marchandiſes a été cauſe que nous n'avons pu partir avant cinq heures & demie du matin. Nous avons cotoyé la rive orientale *juſqu'à ſept*, & franchi l'embouchure de la rivière Dialla, qui prend ſa ſource dans les montagnes d'Hamérine, environ à un degré N. de Bagdad, & ſe décharge dans le Tygre, à 33 degrés, 10 minutes N. & charrie tout le chauffage *néceſſaire pour* l'approviſionnement de cette ville. *Cette rivière* eſt très-probablement le Zabathus de Xénophon, ſur les bords duquel, ſuivant ſon récit, les Grecs firent halte, pour négocier avec le *général* Tiſſaphernes, qui par une trahiſon inſigne maſſacra Cléarque & quatre des principaux officiers Grecs, à la vue de leurs troupes.

Les ruines d'une place nommée Kiſſer ſont ſituées à deux milles au-deſſus de cette rivière, dont les bords ſont couverts de lentilles; mais entièrement dégarnis d'arbres. A huit heures & demie nous avons vu Tak Kiſſerah, bâtiment en ruines

situé à deux milles de nous au S. E. S. sur la rive orientale. Un village désert paroît dans la même direction que nous sur la rive opposée ; il donne le nom de Imam Jaffar à tout le pays adjacent des deux côtés du fleuve. En cet endroit son cours est au S. E., & de-là tourne au S. O. A neuf heures, nous avons passé le village de Jaffar Tiar situé sur la rive occidentale. De-là la rivière prend par l'E. & court au S. O. A dix, nous avons eu en vue Tak Kisserah qui portoit au S. S. E. Au midi de ce bâtiment paroît un rang de murs rompus en quelques endroits, que l'exact M. Ives croit avoir été les restes d'une grande cité. A onze, nous avons passé Barute Hamah, c'est-à-dire les moulins à poudre sur la rive orientale. Avant midi, nous avons jetté l'ancre un peu au S. E. de Tak Kisserah ; & comme les mariniers se disposoient à préparer leurs vivres à terre, nous avons résolu d'aller voir ces fameuses ruines.

Tak Kisserah est environ à un demi-mille de la rivière, & comme le pays a été inondé depuis peu, nous n'avons pas eu peu de peine pour y arriver. M. Ives a donné un plan exact de cet édifice, à l'exception de la voûte qui n'est pas une portion d'un cercle parfait. Cette observation n'est pas inutile ; car ce voyageur

ifère de l'architecture qu'elle eſt d'une origine
grecque, & un de ſes amis conjecture très-in-
génieuſement que Tak ou Ewan Kiſſerah veut
dire l'arc de Céſar ; mais outre que Kiſſar
ſignifie en Turc château, & une ruine en Arabe,
il n'y a pas la moindre trace d'architecture
grecque ſpécialement dans la voûte qui approche
de la forme elliptique. Quelques Arabes qui
habitent une moſquée voiſine, nous ont appris
que Tak Kiſſerah avoit été bâti par un roi
de Perſe, trois cents ans avant Mahomet, que
ce roi étoit Parſy ou adorateur du feu, & ſui-
vant la tradition, règna avec beaucoup de gloire.
Mais ſans nous arrêter à ces ſtériles recher-
ches, la hardieſſe & la grandeur de la voûte qui,
ſuivant nos meſures, a cent ſoixante-dix pieds
de long ſur ſoixante-quinze de large & 90 de haut,
ſon expoſition vers l'Orient, rendent probable la
conjecture d'Ives, que ce ſont les reſtes d'un
temple du ſoleil. Quoiqu'il en ſoit, ils n'offrent
plus rien de remarquable que l'intérieur de
la voûte, qui eſt briſé & dont une partie eſt
tombée. Tak Kiſſerah eſt à ſix heures de che-
min ou trente milles de Curara, ainſi ſa diſtance
de Bagdad eſt de cinquante milles par eau,
quoique Ives n'en compte que trente par terre.
Nous ſommes retournés au bâtiment à

une heure, & à deux nous avons levé l'ancre. La rivière, en cet endroit, tourne à l'Eſt, & baignant le côté méridional de ces ruines, forme une preſqu'iſle du terrain où elles ſont ſituées. D'après les fréquens détours de ce fleuve, & la lenteur de ſon cours, en comparaiſon de l'Euphrate ou du Nil, les Arabes auroient pu lui donner un nom plus convenable que celui de Didjéleh, qui veut dire flèche, ce qui annonce un cours droit & rapide. — Nous venons de paſſer davant Boſtan ou Boſtar Kiſſerah, — ſuivant la prononciation des différens Arabes, — ce qui ſignifie le jardin ou le change de Kiſſerah ; on pourroit, ſi l'on en déterminoit le ſens, expliquer la nature du bâtiment que nous avons examiné à un mille d'ici.

D'après ſa diſtance de Bagdad (Séleucie) & ſa ſituation, il n'eſt pas impoſſible que ce ſoit l'emplacement de l'ancienne Ctéſiphon. Entre quatre & cinq heures, nous avons paſſé devant un campement conſidérable d'Arabes, de la tribu de Tafafa, mot qui, en françois, veut dire une pomme. Ils habitent la rive orientale, & quoique voleurs de profeſſion, ſont tenus en reſpect par le pacha de Bagdad. A cinq heures nos mariniers ont porté pour la première fois la double voile, à l'exemple du bateau qui nous

précède, &, ſans doute, il n'y a qu'un mauvais exemple, ou une ignorance déplorable qui puiſſe faire faire une telle manœuvre *dans un* temps calme. Ces deux dernières heures, le fleuve a ſouvent tourné de l'Eſt à l'Oueſt & *vice verſâ*. A ſept, il couroit plein Sud; il a ici un mille de largeur. Le pays de la *rive* occidentale porte le nom de Jebel. *Avant huit heures*, nous avons amarré ſur la *rive orientale*. Elle eſt couverte d'un bois *fourré rempli*, ſelon les Arabes, de lions, de ſangliers & d'autres bêtes féroces. Nous avons été aujourd'hui douze heures à bord, & par conſéquent, d'après notre calcul, nous ſommes à 60 milles de Curara, ou à 80 de Bagdad.

Lundi 23 avril.

Nous avons démarré à cinq heures paſſées ce matin, mais nous avons rencontré une barre qui nous a fort embarraſſés, & perdu une demi-heure à nous dégager, grace à la mal-adreſſe de nos mariniers. Ici le fleuve tourne court au Nord. Le vent ſouffloit de ce côté, & nous a menés ſi rudement que nous n'avons pu faire plus de deux milles par heure. Cependant avant huit heures, la direction a changé à l'Eſt, &

qu'il ne devoit ſa ſolidité qu'à un enduit de poix, n'auroit pas été ſurpris de nos alarmes.

Après avoir avancé l'eſpace d'un mille d'une manière ſi pénible & ſi déſagréable, tous nos efforts ſont devenus impuiſſans; nous ſommes reſtés juſqu'à cinq heures logés dans l'eau, pour ainſi dire, par l'action du vent oppoſée à celle du courant. D'après le conſeil de quelqu'un d'entre nous, le pilote a jetté ſon grappin au milieu du lit du fleuve, & a commencé à faire marcher le navire. A ſix heures nous avons tous découvert, ſur la rive orientale une tombe appellée Tauge il Arifin : nous avons obſervé des éminences artificielles élevées entre nous & la tombe. A l'aide de nos lunettes d'approche, elles nous ont paru couvertes de débris de briques, & allignées comme des planches de jardins, ce qui indique aſſez les ruines d'un village. A ſept heures du ſoir nous avons amarrés ſur la rive orientale, préciſément à l'oppoſite des terres élevés dont je viens de parler. Ainſi grace aux délais que nous avons éprouvés, nous n'avons pas fait plus de 15 milles aujourd'hui, & nous ſommes à 95 de Bagdad.

de la rivière. Les bords ſont encore embarraſſés de bois taillis, & ne reçoivent aucune culture des naturels qui ſe contentent des pâturages que la richeſſe du ſol leur offre ſans leur coûter de peine. Le fleuve a fait de fréquens détours d'un côté à l'autre, mais il n'a tourné qu'une fois au Nord dans toute notre navigation d'aujourd'hui. Entre dix & onze nous avons découvert une ruine qui avoit l'apparence d'une tour d'obſervation, ſur la *rive orientale*. Les Arabes l'appellent Moneah. A deux heures après midi nous avons rencontré une autre tribu d'Arabes appellés Chit Bâghy, ou du jardin de la rivière. Ce nom, & celui de Tafafa ſemblent indiquer que l'occupation de ces *tribus* ſe borne au jardinage. Ils poſſèdent *plus* de troupeaux que tous ceux que nous avons rencontrés. Le bateau qui voguoit de conſerve avec nous s'eſt approché du rivage, & la converſation de nos mariniers avec les Arabes nous a appris qu'ils n'avoient que des diſpoſitions amicales. Le fleuve a pris différentes directions, mais principalement vers le Sud, depuis trois juſqu'à ſept heures du ſoir, où nous avons jetté l'ancre pour la première fois ſur la rive occidentale. Ce diſtrict s'appelle Debounié, & nous avons encore les Arabes Isboid dans notre voiſinage. Nous con-

peaux & un bétail conſidérable. En cet endroit les naturels ſe ſont efforcés de venir à nous avec des veſſies ; mais le vent nous faiſoit deſcendre avec une telle rapidité, qu'ils ne purent ſe procurer du tabac qu'ils demandent toujours à grands cris. Sur la rive orientale ou Cuhiſtane, eſt Mumilla, une ville conſidérable, au rapport de notre pilote ; mais le pays eſt ſi uni que nous n'avons pu remarquer le moindre veſtige d'habitation. Depuis le point du jour juſqu'à midi, le cours du fleuve a tourné alternativement à droite & à gauche, quelquefois ſe dirigeant au Nord, mais bientôt reprenant ſa direction générale au S. E. A deux heures après midi, nous avons paſſé un autre parti d'Arabes Iſboid. Ils nous ont ſuivi le long du rivage, & nous ont preſſés de donner une place parmi nous à leurs femmes & à leurs enfans pour deſcendre le fleuve, craignant tous les jours une viſite du pacha qu'ils ont offenſé. Il n'étoit pas en notre pouvoir de ſecourir ces malheureux ; leur nombre ſeul nous eût obligés de fermer l'oreille à leur requête. Le défaut preſque total de navigation ſur cette belle rivière n'eſt pas le moindre des prodiges que nous avons rencontrés dans notre voyage. Car à l'exception de quelques radeaux que nous

avons

mande de charger nos armes, pour être sur nos gardes contre les tribus ennemies dont nous approchons. Avant huit heures du soir nous avons été salués par quelques Arabes sur la rive orientale, qui nous ont crié de les prendre à bord. Sur notre refus, ils se sont mis à nous insulter, pendant que nous pouvions encore les entendre; ils sont de la tribu de Benhillam. Après différens détours, ici le fleuve court droit au S. A huit heures nous avons passé devant la ville de Coute il Hamara, où réside le cheikh de Benhillam. En ce moment notre pilote a fait tirer le canon, dont le bruit a produit un bon effet. Car après la question ordinaire, où allez-vous? Ils se sont contentés d'apprendre que nous étions au service du pacha, & nous ont souhaité un bon voyage. En face de cette ville, qui est à mi-chemin de Bagdad & de Cournu, le Tygre se partage en deux branches. Nous avons suivi la plus considérable qui tourne à l'E. Celle qui court au S. prend le nom de Chit il Hié, ou la rivière serpentine. Comme il faisoit absolument nuit, nous n'avons pu appercevoir les débris de ces murs qu'un M. Elliot, qui les vit il y a plusieurs années, décrit comme environnant une ville ruinée d'une vaste étendue. Après être restés sur le tillac

a tourné plus d'une fois. Le District [illegible]
eſt ſous le commandement du cheikh Inefirah
il Hama, & des Arabes Benhillam ſe trou-
vent encore ſur la rive orientale. Nous avons
approché conſidérablement des montagnes Ha-
merine, & à huit heures du matin nous n'en
étions plus qu'à trois lieues. A dix, nous avons
trouvé les deux bords habités par les Arabes
Benhillam. La contrée à l'oueſt prend mainte-
nant le nom de il Jezirah ou de l'Iſle, qui eſt
formée par l'Euphrate, le Tygre & il Hié.
Cette région, qui n'a pas plus de cent milles
de long ſur ſix de large, & qui eſt coupée
par mille ruiſſeaux qui forment autant de bran-
ches des grands fleuves dont elle eſt bornée,
eſt regardée généralement comme l'empla-
cement du Paradis terreſtre. Nous abandonnons
la diſpute occaſionnée par ce ſyſtême à ceux
qui croient intéreſſant pour l'humanité de ſavoir
où nos premiers parens furent créés. Pour moi,
il me ſuffit de voir qu'à l'exception de ſon heu-
reuſe ſituation, il ne reſte de ce délicieux ſé-
jour aucun veſtige qui juſtifie cette aſſertion. Ou
ſi j'adoptois cette opinion, j'en tirerois une
preuve de l'incertitude des poſſeſſions humaines.
Le jardin où vécut le premier couple des hu-
mains, a perdu tous ſes charmes. Les rivières

Pendant le jour, la rivière a tourné alternativement à l'E. & à l'O. & quelquefois au N. E. Mais en général, ſa direction a été au *S. E.* comme à l'ordinaire. A neuf heures notre pilote nous a déclaré qu'il étoit dans l'intention d'aller toute la nuit. Nous avons paſſé en ce moment une large embouchure du côté de Il *Jezerah*, qui ſuivant ſon récit va rejoindre le *Chit il Hié*, avant qu'il ſe décharge dans l'*Euphrate*. Cette branche prend le nom de *Chit il Siruti*. La région que nous avons parcouru cette nuit eſt encore habitée par les Arabes Benhillam, mais ſous un chef appellé le cheikh Ghindill. Il porte le nom de *Empétief* de l'iſle. A trois heures du matin, le 27, nous avons amarré ſur la rive orientale pour donner quelque relâche aux rameurs; ils ſont ſi fatigués, qu'il faut toute l'attention du pilote pour les contenir dans le devoir. Cette halte n'a pas été déſagréable pour nous. Car, pour dire la vérité, nous commencions à être las du bruit continuel qu'on entendoit dans le navire & à terre, pendant notre navigation nocturne. Au nord de l'endroit où nous ſommes amarrés à la diſtance d'un quart de mille, il y a dans un boſquet un tombeau nommé Ally-Charrié. Nous avons navigué vingt-deux heures aujourd'hui, ce qui produit,

paroiſſent pluſieurs camps d'Arabes Benhillam révoltés contre le Pacha, & ſous les loix du Cheikh Ghindil. A ſix heures du ſoir nous avons été ſalués par trois cavaliers, qui ſont venus ſur le rivage nous demander où nous allions. Après une converſation qu'ils ont entretenue en ſuivant le navire, on eſt convenu qu'on leur enverroit la nacelle pour amener leur chef. A ſept heures il eſt venu à bord, & s'eſt dit *le fils du Cheikh Ghindil*, qui commande pluſieurs camps dans ce canton. Le pilote nous a fait paſſer pour quelques officiers du pacha qui vont à Baſſorah pour ſes affaires. L'obſcurité de la nuit & l'attention que nous avons eue de nous tenir enfermés dans notre cabinet ont aidé à *le tromper*. Le jeune Cheick nous dit que quelques bergers des hauteurs étant venu l'avertir qu'un gros bâtiment s'étoit arrêté pendant le jour, il avoit ſur-le-champ dépêché un meſſager à ſon père pour nous intercepter, ſoupçonnant bien que notre deſſein étoit de nous éloigner pendant la nuit. Par conſéquent, quel projet abſurde de faire reſter un bâtiment à l'ancre juſqu'à ce que tout le pays ſoit averti de ſon approche? A huit heures du ſoir nous avons rencontré un gros bateau ſur la rive occidentale, environné

appercevions de tous côtés des lumières agitées, qui auroient pu nous rappeller les danſes des fées que l'imagination orientale a placées ſur les bords du Tygre, ſi nous n'avions été bien convaincus que les acteurs étoient des êtres humains, & que leurs intentions n'étoient rien moins qu'amies. Il paroiſſoit évident que tout le pays étoit en allarmes, & que plutôt nous pourrions être hors de la portée de ces tribus, mieux nous nous en trouverions; *mais nous ne* devions pas être ſi-tôt débaraſſés de nos perſécuteurs. Le vent avoit été en augmentant depuis le lever du ſoleil, & à une heure du matin, le 28, il eſt devenu très-violent, accompagné d'une groſſe pluie, de coups de tonnerre terribles & d'éclairs effrayans. Cet ouragan a obligé notre pilote de jeter l'ancre au milieu du courant, & nous ſommes reſté expoſés à toute la violence de la tempête dans notre cabinet d'en haut. Notre ſituation étoit auſſi périlleuſe que déſagréable. A toute extrémité il étoit bien poſſible de ſe rapprocher du rivage; mais alors nous avions encore plus à craindre des naturels que du courroux des élémens. Heureuſement l'ouragan s'eſt abattu à quatre heures, quoique le vent ait continué à ſouffler violemment du S. Nous n'avons marché

pilote s'eſt rendu à ſon deſir, & a cru à propos de lui donner à dîner. Vers le ſoir le vent commençant à tomber, nous avons tranſporté à l'autre bord le chef arabe, non ſans lui donner le préſent qu'il attendoit, & démarré encore pour tenter fortune. Notre route juſqu'ici a été E. & S. E. En cet endroit la rivière court encore à l'E. & quelquefois porte au Sud. Je ne puis dire que notre ſituation a été agréable ces deux derniers jours. Nous n'avons vogué que peu d'heures aujoud'hui, & enſuite nous nous ſommes arrêtés pendant la nuit, dont la plus grande partie s'eſt écoulée dans d'inutiles efforts pour avancer, & en querelles entre les mariniers, dont les cris banniſſent le ſommeil. Nous avons voulu redreſſer leurs manœuvres, mais ni la raiſon ni l'intérêt ne peuvent rien ſur l'ignorance combinée avec l'indolence. Nous nous ſommes arrêtés ſi ſouvent cette nuit, que nous n'avons pas fait plus de deux milles par heure. A deux heures du matin, le 29, nous avons été alarmés par un choc violent contre un banc de ſable, accompagné d'un cri épouvantable de nos mariniers, & d'une décharge de mouſqueterie. On nous a appris que l'intention du pilote étoit de reſter là toute la nuit, & que